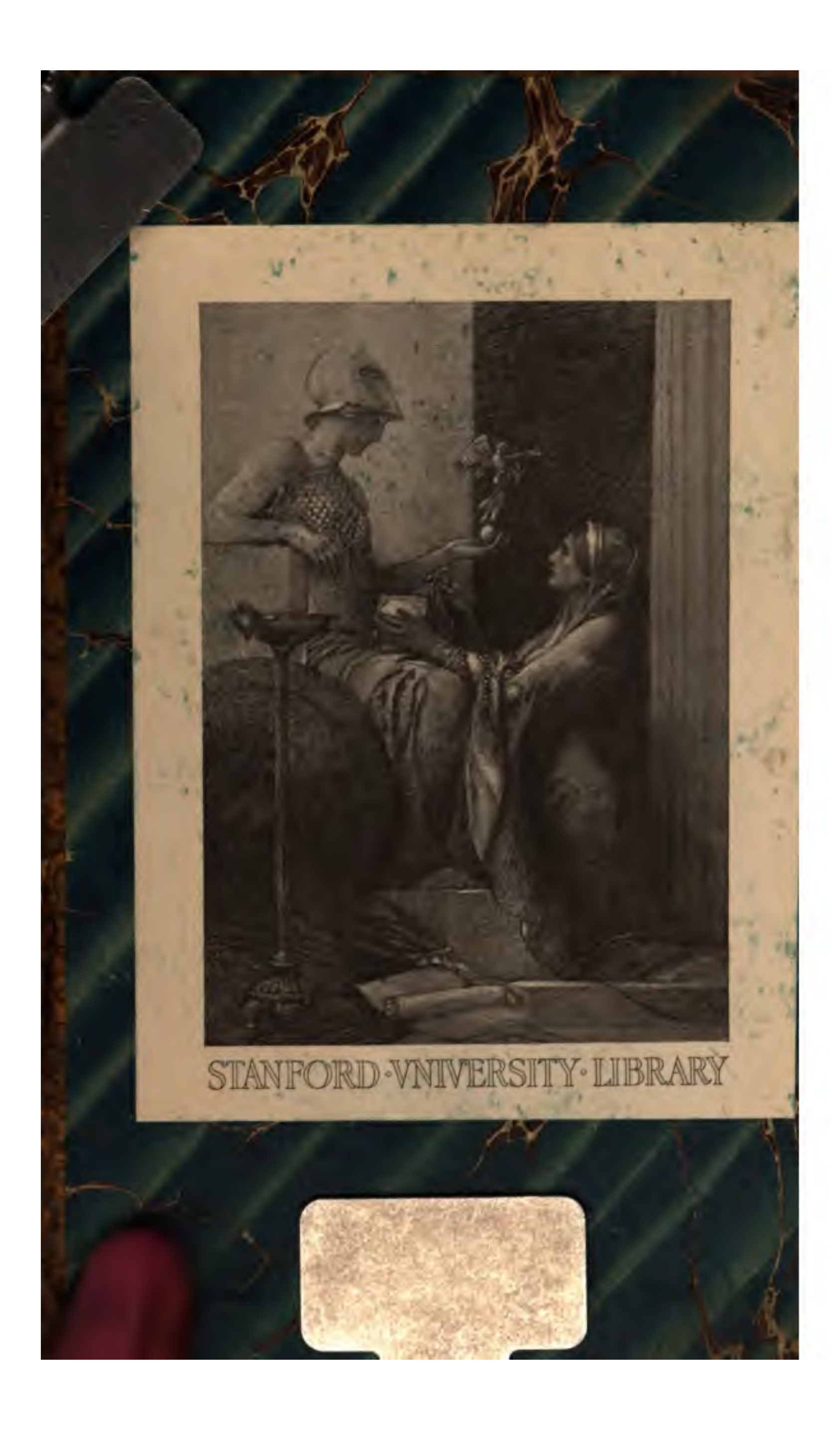

Stanford University Libraries
3 6105 118 248 876


STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY



THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XV

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XV

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

VI

LA SECONDE ANNÉE — ZOÉ OU L'AMANT PRÊTÉ
PHILIPPE
UNE FAUTE — JEUNE ET VIEILLE — LA FAMILLE RIQUEBOURG
LE BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1857

LA

SECONDE ANNÉE

OU

A QUI LA FAUTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 12 janvier 1830.

PERSONNAGES

DENNEVILLE, banquier.

CAROLINE, sa femme.

EDMOND, comte de SAINT-ELME, ami de Denneville.

GERVAULT, caissier de Denneville.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Denneville.

Un appartement richement décoré. Le fond est occupé par une cheminée, aux deux côtés de laquelle sont deux portes; la porte à droite de l'acteur est celle du dehors. Deux portes latérales; la porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de Caroline; l'autre, celle d'un cabinet; auprès de celle-ci, une table en forme de bureau, chargée de papiers; auprès de la porte à gauche, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENNEVILLE, en habit du matin, devant son bureau; puis GERVAULT, qui entre un instant après.

DENNEVILLE.

Voilà mon courrier terminé, je puis maintenant m'amuser jusqu'à ce soir. Il est si difficile de mener de front les affaires et les plaisirs! Les unes prennent tant de place, que j'ai toujours peur qu'il n'en reste plus pour les autres. (Voyant Gervault qui entre un carnet à la main.) Ah! c'est toi, Gervault. Voilà notre courrier, j'ai tout signé.

GERVAULT.

On vous propose du papier sur Vienne.

DENNEVILLE.

Je le prendrai.

GERVAULT, *tenant les liasses d'effets.*

On vous propose des espagnols.

DENNEVILLE.

Je n'en veux pas. Dis qu'on me tienne au courant du nouvel emprunt. Les agents de change sont-ils venus ce matin?

GERVAULT.

Il y en a quatre qui vous attendent, ceux d'hier.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps de les voir, je suis pressé. Dis-leur que je vendrai aujourd'hui. Il nous faut une baisse pour après-demain. Edmond est-il venu?

GERVAULT.

M. le comte de Saint-Elme, ce jeune homme si élégant? il n'a pas encore paru. Mais Madame vous a fait demander deux fois.

DENNEVILLE.

Ah! ma femme!

GERVAULT.

Et elle a été obligée de déjeuner sans vous.

DENNEVILLE.

C'est sa faute.

AIR de *Partie et Revanche.*

A m'attendre elle est obstinée.

GERVAULT.

Elle a cru bien faire.

DENNEVILLE.

Pourquoi?
J'ai dit cent fois que dans la matinée
Je voulais demeurer chez moi.
Oui, le matin, dans son ménage,
Être seul est parfois très-bon;
Et c'est, depuis mon mariage,
Le seul instant où je me crois garçon.

(*Il se lève.*)

Mais j'avais écrit à Edmond. Pourquoi ne vient-il pas?

GERVAULT.

Monsieur ne peut s'en passer.

DENNEVILLE.

C'est vrai, quand je ne le vois pas le matin, je ne sais comment employer ma journée.

GERVAULT.

Est-ce que vous n'irez pas à la Bourse ?

DENNEVILLE.

Non, tu iras, toi ; n'es-tu pas mon meilleur et mon plus ancien commis ? Garçon de caisse sous mon père, tu as toute ma confiance. Ton mérite seul t'a fait monter en grade, et quand tu es là, je suis tranquille.

GERVAULT.

Et moi, je ne le suis pas.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc ?

GERVAULT.

Ah ! mon cher patron, mon cher patron, cela va mal.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas l'avis de mes livres de compte, et il me semble que ma fortune...

GERVAULT.

Ce n'est pas cela dont je veux parler. Jeune encore, vous êtes un des premiers banquiers de Paris ; et, grâce à moi, je puis le dire, une bonne et sage administration règne encore dans vos bureaux ; mais rien ne vaut l'œil du maître, et tôt ou tard la dissipation et le désordre intérieur amènent celui des affaires.

DENNEVILLE.

Comment !..

GERVAULT.

Ah ! dame, Monsieur, je ne connais ni les compliments ni la flatterie ; je ne connais que mes livres ; je suis exact et sévère comme mes chiffres, et tout ce que je dis est vrai, comme deux et deux font quatre.

DENNEVILLE.

Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu dis ?

GERVAULT.

Beaucoup de choses, beaucoup de trop. Voilà deux ans que vous êtes marié.

DENNEVILLE.

C'est-à-dire deux ans... il y a plus que cela.

GERVAULT.

Non, Monsieur, car c'est aujourd'hui même, cinq février, l'anniversaire de votre mariage.

DENNEVILLE.

C'est ma foi vrai ; je ne l'aurais jamais cru.

GERVAULT.

C'est fini, tous mes calculs sont renversés.

DENNEVILLE.

Je t'attendais avec impatience !

EDMOND.

Ce n'est pas ma faute; je rentre à l'instant et reçois ta lettre.

DENNEVILLE.

J'ai tant de choses à te confier! (A Gervault.) Mon cher Gervault !

AIR : *Ces Postillons sont d'une maladresse.*

N'oubliez pas le courrier, cela presse :
Dans un instant il faut qu'il soit parti.
(Il va auprès de la cheminée avec Edmond ; ils causent bas.)

GERVAULT.

J'entends, Monsieur, j'entends, et je vous laisse
Avec votre meilleur ami,
L'ami du cœur, l'unique favori.
(A part.)
Dès qu'il est là, je dois quitter la place :
Car mes sermonts ne sont plus écoutés.
(Prenant une liasse d'effets.)
Et ma morale est mise dans la classe
Des effets protestés.

(Il sort.)

SCÈNE III.

EDMOND, DENNEVILLE.

DENNEVILLE.

Comment étais-tu donc sorti de si bonne heure? car nous nous étions couchés hier au milieu de la nuit.

EDMOND.

J'avais, ce matin, des emplettes à faire.

DENNEVILLE.

Je tenais à te parler avant de voir ma femme; car j'ai besoin de toi, et il faut que nous convenions de nos faits.

EDMOND.

Me voilà ! trop heureux d'obliger un ami.

DENNEVILLE.

A charge de revanche; parce que nous autres garçons...

Quand je dis *garçons*, c'est tout comme, je le suis par caractère... Eh bien! mon ami, cette beauté si sévère, cette vertu invincible s'est enfin humanisée.

EDMOND.

Je t'en fais compliment.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine. Il y avait des rivaux : lord *Albemarle*, et le comte de *Scherédof*. Ces Russes, maintenant, on les trouve partout, depuis Andrinople jusqu'aux coulisses de l'Opéra.

EDMOND, riant.

Que veux-tu? l'esprit de conquête!

DENNEVILLE.

Elle a un jeune parent à Vienne pour qui elle désirerait des lettres de recommandation. Je lui en ai proposé à condition qu'elle viendrait aujourd'hui me les demander elle-même.

EDMOND, avec joie.

Et elle viendra?

DENNEVILLE, à demi voix.

C'est convenu, à trois heures, et moi qui connais les usages et la politesse...

AIR d'*Aristippe*.

Fidèle à l'amour qui m'invite,
J'irai, solliciteur discret,
J'irai lui rendre sa visite,
Dès ce soir, après le ballet.

EDMOND.

Quoi, vraiment, après le ballet?

DENNEVILLE.

C'est l'instant où chaque déesse
Des mortels écoute la voix.
L'heure a sonné, la divinité cesse,
L'humanité reprend ses droits.

EDMOND.

Je n'en reviens pas.

DENNEVILLE.

Bien plus, nous devons souper ensemble.

EDMOND, tirant de la poche de son gilet une lettre qu'il y remet aussitôt.

C'est donc cela dont tu me parlais dans ta lettre : ce souper avec une jolie femme, je n'y concevais rien.

DENNEVILLE.

Oui, mon ami; et vu qu'en tout il faut de l'ordre et de l'é-

[illegible], souriant.

Y penses-tu?

DENNEVILLE.

Oui, mon ami, ma femme avant tout. Seulement... car il serait dommage, cependant, parce que cette petite Elisa est si piquante, si jolie, moins que ma femme, j'en conviens ; mais c'est un caprice, une idée.

[illegible].

Comme tu en as souvent.

DENNEVILLE.

C'est la dernière, je te le jure ; et puis cela n'empêche pas d'aimer sa femme, au contraire.

Air de [illegible].

C'est un trésor qu'un [illegible] peu [illegible] ;
La femme y gagne tout pour tout :
De soins, d'égards, on [illegible] pour elle ;
Car il a [illegible] et repentant,
On en revient plus tendre et plus [illegible].
On a [illegible] au fond de l'âme,
[illegible] des torts que l'on a ;
Et c'est peut-être pour cela
Que j'adore toujours ma femme.

Toi, garçon, tu ne comprends pas cela.

[illegible].

Si vraiment ; mais il me répugne d'être ton complice.

DENNEVILLE.

En revanche, je te servirai dans l'occasion, auprès de tes comtesses et de tes duchesses, car tu es charmant dans tes amours : tu ne tiens pas à t'amuser ; il te faut trois cents ans de noblesse, et voilà tout.

[illegible].

Quelle idée. Tu n'as que cela à me répéter ; hier encore, devant ta femme.

DENNEVILLE.

C'est que cela est vrai, c'est par grâce que tu descends jusqu'à la Chaussée-d'Antin. Moi, je préférerais de la beauté, de la gentillesse, toi, des titres et des armoiries. Je prends mes maîtresses dans les chœurs de l'Opéra, et toi, dans l'[illegible] ; à chacun son goût. Je ne te blâme pas, moi, je blâme ta [illegible] : je ne te cache rien, je te dis tout ; et toi, tu fais le mystérieux avec moi, ton meilleur ami et ton banquier.

EDMOND.

Tu te trompes.

DENNEVILLE.

Non pas, je m'y connais, et pendant longtemps je t'ai vu triste, malheureux; tu ne prenais plus plaisir à rien, tu refusais toutes nos parties, tu ne dépensais plus d'argent; enfin, mon ami, tu te dérangeais.

EDMOND.

C'est vrai, j'étais amoureux, et sans espoir.

DENNEVILLE.

Dans l'*Almanach Royal?*

EDMOND, hésitant.

Oui, oui, mon ami, une femme charmante, jeune, aimable, vertueuse, d'autant plus difficile à vaincre, qu'elle n'était ni prude, ni dévote, ni coquette, mais sincèrement attachée à ses devoirs.

DENNEVILLE.

C'est là le diable. Cependant cela va mieux; car, depuis deux ou trois jours, je te vois une physionomie à succès.

EDMOND.

Oui, les circonstances sont venues à mon aide. Je crois qu'on me voit d'un œil plus favorable, on commence à se plaire avec moi. Hier, enfin, hier soir, enhardi par un regard qui était presque tendre, j'ai hasardé une déclaration.

DENNEVILLE.

De vive voix?

EDMOND.

Non, non, je n'aurais pas osé; mais j'ai glissé un billet.

DENNEVILLE.

Qu'elle a accepté?

EDMOND.

Oui, vraiment.

DENNEVILLE.

Bravo! c'est très-bien, il faut continuer.

EDMOND.

C'est ce que je veux faire.

DENNEVILLE.

A la bonne heure, profite de tes avantages. (On entend sonner à deux reprises dans l'appartement de Caroline.) C'est dans la chambre de ma femme. Autrefois, quand j'étais garçon, j'avais fait des études sur les sonnettes des dames; j'aurais distingué, à la

seule audition, le sentiment qui animait les personnes ; c'est une musique comme une autre.

Air du vaudeville du *Premier Prix*.

Presto, *presto*, quand une belle
Veut sa toilette ou ses bijoux ;
Dolce, *dolce*, quand elle appelle
Pour que l'on porte un billet doux ;
Forte, c'est lorsque la sagesse
Se fâche et ne peut pardonner.
Piano, c'est lorsque la tendresse
Retient la main qui va sonner.

(On sonne une seconde fois plus fort et plus précipitamment.)

Tiens, dans ce moment, ma femme s'impatiente ; il faut que ce soit un événement de la plus haute importance.

SCÈNE IV.

EDMOND, DENNEVILLE, CAROLINE, sortant de son appartement.

CAROLINE, à la cantonade.

Eh bien ! Mademoiselle, cherchez-le, il ne peut pas être perdu. Je l'avais hier soir dans ma chambre à coucher, et je n'en suis pas encore sortie.

DENNEVILLE.

Eh bien ! mon Dieu, qu'est-ce donc ?

CAROLINE.

Ah ! c'est vous, mon ami ! (apercevant Edmond, qu'elle salue froidement.) Monsieur le comte de Saint-Elme.

DENNEVILLE.

Que vous est-il donc arrivé ?

CAROLINE.

Rien, rien, je vous jure : une maladresse de ma femme de chambre.

DENNEVILLE.

Mais encore ?

CAROLINE.

Un mouchoir qu'hier soir en rentrant j'avais placé sur un meuble, et qui, ce matin, ne se retrouve plus.

DENNEVILLE, Edmond passe à gauche de Caroline.

C'était donc bien précieux ?

CAROLINE.

Vraiment, un mouchoir brodé, garni en valenciennes.

Mais cela m'inquiète, cela me fâche; je n'aime pas que les choses se perdent.

DENNEVILLE.

Voilà de l'ordre, voilà une vraie femme de ménage.

CAROLINE.

Oui; faites-moi des compliments. Hier soir, j'étais fâchée contre vous; j'étais d'un dépit, d'une humeur! Je ne sais pas ce que j'aurais fait.

DENNEVILLE, riant.

Vraiment?

CAROLINE.

Heureusement que votre attention de ce matin m'a désarmée.

DENNEVILLE étonné.

Mon attention!

CAROLINE.

Oui, cette corbeille de fleurs que j'ai trouvée à mon réveil.

DENNEVILLE, de même.

Une corbeille!

CAROLINE.

Ne vous en défendez pas, vous vous êtes rappelé que c'était demain mon jour de naissance.

DENNEVILLE, à part.

Ah! mon Dieu!

CAROLINE.

Et je vous remercie d'y avoir pensé. Ce souvenir efface tout; et c'est moi qui suis seule coupable.

DENNEVILLE.

Certainement, chère amie, je pense toujours à vous; et aujourd'hui surtout, c'était bien mon intention d'y penser tantôt, dans la journée; mais ce n'est pas moi qui ce matin...

CAROLINE.

Qui donc vous a prévenu?

EDMOND, s'inclinant.

C'est moi, Madame, qui me suis permis cette surprise.

AIR du vaudeville du *Piége*.

Pouvais-je mieux qu'avec ces fleurs
Fêter votre jour de naissance?
Fraîches écloses, leurs couleurs
Semblent du moins de circonstance.

EDMOND, commençant à danser.

Tra, la, la, la, la. Ici nous changeons de main. Tra, la, la, la, la. (Arrivant jusqu'à la chaise de Denneville.) Prends donc garde, tu nous gênes.

DENNEVILLE, reculant sa chaise.

Il fallait donc le dire!

EDMOND, s'arrêtant.

Et puis ça essouffle de chanter en dansant.

DENNEVILLE.

N'est-ce que cela? je ferai l'orchestre; que je serve au moins à quelque chose. (Il prend un violon qui est dans une boîte sur une chaise, et joue, pendant qu'Edmond et Caroline dansent quelques mesures de la galope.

EDMOND, à Caroline tout en dansant.

Très-bien, Madame, à merveille; des dispositions admirables.

CAROLINE, dansant toujours.

Vous trouvez?

DENNEVILLE, jouant toujours.

Je suis de son avis; c'est très-gracieux.

CAROLINE, dansant toujours.

Au fait, c'est très-amusant.

EDMOND.

N'est-il pas vrai? (A Denneville.) Va toujours, mon ami, ne te fatigue pas.

DENNEVILLE, à part.

AIR de *la Galope.*

Dieux! mon rendez-vous!
L'heure s'avance,
Et par prudence,
D'un moment si doux
Écartons les regards jaloux.

EDMOND, s'arrêtant.

Pourquoi t'arrêter?

DENNEVILLE, lui faisant signe.

Il faut nous apprêter,
Je pense:
Puisqu'au bois
Tous trois
On nous attend.

EDMOND, le regardant.

Ah! je conçois.

(A Caroline.)

Il a raison,
Laissons là la leçon;
Notre toilette à faire;
Mais à ce soir,
J'ai l'espoir
De vous voir
Surpasser mon savoir.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

A ce soir donc
Ma seconde leçon;
J'y prends goût, et j'espère
Que, dès ce soir,
Je puis peut-être avoir
Sa grâce et son savoir.

EDMOND.

Il a raison,
Je m'éloigne : adieu donc,
Ma gentille écolière;
Mais à ce soir,
J'ai l'espoir
De vous voir
Surpasser mon savoir.

DENNEVILLE.

A ce soir donc
La seconde leçon.
Ta gentille écolière,
J'en ai l'espoir,
Pourra bien, dès ce soir,
Surpasser ton savoir.

(Edmond sort par la porte du fond; Caroline rentre dans son appartement.)

SCÈNE V.

DENNEVILLE, seul.

A merveille! ma femme ne se doute de rien. Ils partiront sans moi. Zilia viendra à trois heures, et puis ce soir, pendant le bal... C'est charmant! grâce à ce cher Edmond me voilà libre pour toute la journée. Il faut convenir que j'ai en lui un ami véritable! et il y a pourtant des gens qui prétendent que, fier de sa naissance et de son titre de comte, il dédaigne des finan-

... (Il s'assied sur le devant du théâtre.) Lui, le meil-... monde, qui est mon camarade, qui ne peut ... il fait danser ma femme. Il est vrai que je ... et c'est fatigant, quand on n'en a pas l'ha-... (un mouchoir de poche.) J'ai chaud. (Regardant le mou-... avant de s'essuyer.) Ah! mon Dieu! quel luxe, un ... garni en dentelles. ... J'y suis, c'est celui ... avait perdu dans sa chambre à coucher. Ce ... levant, je l'aurai pris par mégarde, et la pauvre ... chambre qu'on a grondée pour moi! Ne laissons pas ... innocence, (Dépliant le mouchoir.) et n'allons pas à ... comme un autre Othello.... Eh mais! à pro-... qu'est-ce que j'aperçois là (Il se lève.) dans le coin ... mouchoir? (Il défait le ... les ... qu'il ...) Un ... O ciel! l'écriture d'Edmond! ... « Grâce, Ma-... grâce pour un malheureux qui se meurt d'amour et ... désespoir! » — A qui ... s'adresse-t-il ainsi? « N'au-... vous pas pitié de mes ... Caroline? » — Caro-... C'est à ma femme!... ... joue, trahi ... lui! Voilà cette amitié ... Elle vous coû-... cher, monsieur le ... ma vie ou la vôtre. (S'arrêtant.) Que ... un éclat qui va perdre ma femme ... c'est l'attester moi-même, c'est me ... aux yeux de tout Paris! Ces bons Parisiens sont toujours ... les accidents qui arrivent aux gens de ... que cela les console. Ne leur donnons pas ... il faut mieux, sans explication ... de chez moi. Mais s'il aime, s'il est aimé, ... toujours; les obs-tacles ne feront ... passion. Non, non, je me trompe. ... encore; ce billet même me le prouve ... de sa cruauté! Oui, mais c'est toujours ... commence; et ce qu'il montait ... plus tendres... ... car ... mouvement ... je venais ... elle ne ... cette décla-ration ... bien près. ... donc en sus-...

je arrivé là! car enfin j'aime ma femme! c'est ma première et ma seule passion. Il me semble que je ne pourrais être heureux sans elle, ni survivre à sa perte ; et cependant je me conduis comme si je ne l'aimais pas; je lui préfère des femmes qui sont si loin de la valoir. Gervault avait raison ce matin; je négligeais mes affaires, je me faisais du tort dans l'estime publique. Allons, il faut tout rompre. Agissons en homme, en honnête homme. Ne nous occupons plus que de mon état, de ma fortune, de ma femme; et ma femme ne s'occupera plus que de moi. Que diable! autrefois elle m'aimait. J'ai su lui plaire, j'ai su l'emporter sur tous mes rivaux! Oui, mais c'est qu'alors j'étais tendre, passionné, galant, toujours de bonne humeur, toujours de son avis; je faisais, en un mot, ce que fait Edmond, je lui faisais la cour; ce qui est difficile après deux ans de mariage. N'importe! il n'y a que ce moyen de la ramener, et puisqu'un rival se présente, sans me plaindre, sans me fâcher, ce qui me ferait passer pour un jaloux, luttons avec lui de soins, de galanteries, de complaisances, et voyons qui l'emportera de l'amant ou du mari.

Air : *Je n'ai point vu ces bosquets*, etc.

Je sais fort bien, d'après ce que j'ai vu,
Qu'il faut combattre un rival redoutable;
Matin et soir, courtisan assidu,
Sa seule affaire est de paraître aimable.
Il a pour lui ses triomphes premiers,
Et ses conquêtes et sa gloire;
Mais j'ai pour moi les dieux hospitaliers :
A qui combat pour ses foyers
Le ciel doit toujours la victoire.

Après cela, ce diable d'Edmond pense à tout; moi, je ne pensais à rien. Ces fleurs qu'il lui a offertes ce matin, c'était bien. Cet air nouveau qu'elle m'avait demandé deux ou trois fois, et qu'il lui a apporté hier, c'était adroit. Ah! elle aime la musique nouvelle! eh bien! je lui donnerai des romances, je lui en dédierai, je lui en ferai, s'il le faut. Autrefois j'en composais pour elle, et je peux bien encore... Justement, c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage; cela tombe bien. Elle n'y avait pas pensé, ni moi non plus; c'est égal, c'est une occasion... (Cherchant des vers.)

O jour heureux! jour dont la souvenance...

(S'interrompant.) Et ma toilette, à laquelle je ne pense pas ! Cet Edmond va arriver, j'en suis sûr, avec la mise la plus soignée, les modes les plus nouvelles; tandis que nous autres, maris, nous nous négligeons. C'est un tort; et puisque tous les jours on nous attaque, il faut être tous les jours sous les armes. (Il appelle.) Holà, quelqu'un ! Félix ! (Cherchant toujours.)

O jour heureux! jour dont la souvenance...

(Appelant plus fort.) Eh bien! viendra-t-on quand j'appelle?

SCÈNE VI.

DENNEVILLE, GERVAULT.

GERVAULT, entrant par la port. à gauche de la cheminée.

Qu'y a-t-il donc, Monsieur?

DENNEVILLE.

Ce qu'il y a, morbleu! voilà une heure que j'attends Félix, mon valet de chambre; où est-il?

GERVAULT.

Je l'ai vu sortir tout à l'heure.

DENNEVILLE.

Sorti! quand je veux m'habiller. Et où allait-il?

GERVAULT.

Je l'ignore. Il donnait le bras à Rosine, la petite ouvrière de Madame.

DENNEVILLE.

Sortir avec une grisette, lui, un homme marié!

GERVAULT.

Que voulez-vous, Monsieur?.. le mauvais exemple.

DENNEVILLE.

Je le chasserai.

GERVAULT.

Cela n'en vaut pas la peine, et j'aime mieux vous donner moi-même ce qui vous est nécessaire.

DENNEVILLE.

Je ne le souffrirai pas.

GERVAULT.

Si, si, Monsieur. (Il va dans le cabinet prendre l'habit de Denneville.) Voici votre habit.

DENNEVILLE, passe l'habit, en répétant plusieurs fois :

O jour heureux! jour dont la souvenance...

se regarde à la psyché.) Ah! quel habit! une coupe qui a plus

de six mois! quand il me faudrait ce qu'il y a de plus nouveau.

GERVAULT.

Comme vous êtes difficile! vous qui d'ordinaire n'y regardez pas.

DENNEVILLE.

C'est qu'aujourd'hui, mon ami, aujourd'hui il s'agit de plaire à ma femme.

GERVAULT.

Il serait possible!

DENNEVILLE.

Et je te demande pardon si je ne suis pas à la conversation, c'est que dans ce moment je fais des vers pour elle.

GERVAULT.

Des vers! je n'y puis croire encore.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine. Que le diable les emporte! (Il continue et cherche des vers.)

O jour heureux! jour dont la souvenance...
(Il va s'asseoir devant la table, et écrit à mesure qu'il compose.)
D'un doux émoi...

Dieu! quel ennui!

D'un doux émoi fait palpiter mon cœur...

Oui, mon cœur! joliment. (Cherchant.)

Jour dont la souvenance...

(A Gervault.) Allons, donne-moi une rime en *ance*.

GERVAULT.

Échéance.

DENNEVILLE.

Allons donc! Ah! m'y voici.

Toi dont l'amour... dont la tendre constance...

GERVAULT.

A merveille!

DENNEVILLE.

Dont la tendre constance...

La coquette! qui ce matin encore... c'est égal...

Dont la tendre constance...
Ont d'un époux assuré le bonheur.

Voilà toujours quatre vers de faits, mais j'ai sué sang et eau.

GERVAULT, regardant ses mouvements agités.

Je ne sais pas comment font les autres poëtes; mais je puis dire que pour ce qui est des vers, vous les faites d'une furieuse manière.

DENNEVILLE.

J'entends ma femme, laisse-nous.

GERVAULT.

Tâchez de ne lui parler qu'en prose, car vous lui feriez peur.

DENNEVILLE, à part.

Allons, tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE VII.

DENNEVILLE, à la table; CAROLINE.

CAROLINE, en grande parure; elle sort de son appartement; et, en entrant, se regarde à la psyché.

Me voilà prête, et je ne me suis pas pressée; car pour monsieur mon mari, sa louable habitude est de me faire attendre une heure.

DENNEVILLE, à part, écrivant à la table, et lui tournant le dos.

Toujours pour nous des préventions favorables. Voilà comme on nous juge, et cependant je suis prêt avant... (Cherchant l'expression.) avant l'autre.

CAROLINE, qui pendant ce temps s'est regardée à la psyché.

Il me semble que ma robe est jolie. Tant mieux pour moi et puis pour M. Edmond, qui est un élégant; car pour mon mari, cela lui est bien égal. (Denneville fait un geste d'impatience, Caroline se retourne.) Eh! c'est lui, le voilà. (A haute voix.) Monsieur... (S'arrêtant.) Eh bien! il ne m'entend pas; comme il a l'air occupé! (Le voyant déclamer.) Ah! mon Dieu! est-ce qu'il compose? est-ce qu'il fait des vers? lui! un banquier! Je voudrais bien les voir; et si je pouvais, sans bruit, par-dessus son épaule... (Elle s'avance doucement, tandis que Denneville la regarde du coin de l'œil en continuant à écrire.)

DENNEVILLE, à part.

Elle y vient.

CAROLINE, près de lui, et regardant par-dessus son épaule.

Si je pouvais seulement lire le titre. (Lisant.) « A ma femme. »

DENNEVILLE, se levant et serrant son papier.

Quoi! Madame, vous étiez là?

CAROLINE.

Ma vue vous surprend?

DENNEVILLE.

Non, vraiment; car j'étais là avec vous.

CAROLINE.

Comment! Monsieur, il serait vrai? c'étaient des vers pour moi?

DENNEVILLE.

Vous avez donc lu? quelle indiscrétion!

CAROLINE.

Aucune, puisqu'ils sont à mon adresse.

DENNEVILLE.

Sans doute; mais encore faut-il qu'ils soient dignes de vous. Sans cela ils auront le sort des autres, que je déchire à l'instant.

CAROLINE.

Comment! ce ne sont pas les premiers?

DENNEVILLE.

Non, vraiment. Presque tous les jours, après la Bourse... J'en aurais des volumes.

CAROLINE.

Et je ne les connaissais pas?

DENNEVILLE.

Vous ne les connaîtrez jamais; j'ai trop d'amour-propre pour cela. Vous comprenez : des épîtres à sa femme, des poésies conjugales; tant de gens trouveraient cela si romantique, je veux dire si ridicule!

CAROLINE.

Pas moi, du moins; et je réclame celle-ci.

DENNEVILLE.

A la bonne heure; dès que j'aurai terminé, car, avec vous, il n'y a pas moyen de vous faire des surprises.

CAROLINE.

Si vraiment; c'en est une déjà de voir que vous pensez à moi.

DENNEVILLE, soupirant.

Eh! mon Dieu, oui; c'est malheureusement un tort que j'ai.

CAROLINE.

Comment! Monsieur, un tort?

DENNEVILLE.

Que je tâche de cacher à tous les yeux. Vous êtes pour moi si indifférente!

CAROLINE.

J'allais vous faire le même reproche.

DENNEVILLE.

Il eût été bien injuste; car si je suis ainsi, c'est pour vous plaire, pour être comme vous, pour ne point vous tourmenter de mes empressements; j'ai fait plus, je vous l'avouerai, j'ai tâché de m'étourdir, de me distraire; j'aurais voulu vous oublier, en aimer une autre.

CAROLINE.

Comment! Monsieur!

DENNEVILLE.

C'est au point, te le dirai-je? que ces jours passés je m'étais presque laissé entraîner; une conquête assez flatteuse.

CAROLINE.

Il serait possible!

DENNEVILLE.

Ma franchise, du moins, te prouvera que j'ai résisté, que j'ai renoncé à toutes ces idées-là pour toi, pour toi avant tout, et puis pour ce pauvre Edmond, qui, je crois, en est épris.

CAROLINE, émue.

M. Edmond!

DENNEVILLE.

Moi, d'abord, j'ai toujours respecté les droits de l'amitié. Il serait si mal d'abuser de l'affection, de la confiance d'un ami!

CAROLINE.

Et M. Edmond aimait cette dame?

DENNEVILLE, à part.

Je ne suis pas obligé de le servir. (Haut.) Lui! il les aime toutes, pas longtemps, par exemple; mais jeune, aimable, répandu dans le monde, il a raison d'en agir ainsi; il ne pourrait pas y suffire. J'en faisais autant quand j'étais garçon.

CAROLINE.

Quoi! Monsieur!..

DENNEVILLE.

Nous étions camarades, partageant les mêmes folies, et je

me rappelle entre autres que, pour aller plus vite, nous avions composé des déclarations modèles, des circulaires qui servaient dans toutes les occasions, et qu'au besoin on aurait pu lithographier.

CAROLINE.

C'était indigne.

DENNEVILLE.

Abominable, et j'en rougis encore quand j'y pense; mais c'était une grande économie de temps; on n'avait pas besoin de chercher ses phrases, et je me les rappelle encore, tant nous les avons employées de fois : « Grâce, grâce, Madame ! » ou Mademoiselle, selon la circonstance. « Grâce pour un malheureux qui meurt d'amour et de désespoir ! »

CAROLINE, à part.

O ciel !

DENNEVILLE.

« N'aurez-vous pas pitié de mes tourments, Hortense ? » ou Gabrielle, ou Agathe, ou Athénaïs, selon la dénomination. « Ame de ma vie... »

CAROLINE.

Assez, Monsieur, assez; c'est une horreur, et je ne conçois pas qu'une femme puisse s'y laisser prendre.

DENNEVILLE.

Il y en a cependant. (Voyant Edmond qui entre.) C'est Edmond ! à merveille, les voilà brouillés, et je lui permets maintenant de faire l'aimable !

SCÈNE VIII.

DENNEVILLE, EDMOND, CAROLINE.

EDMOND à Caroline.

Me voilà à vos ordres, et le temps nous seconde : un soleil superbe. Aussi j'ai déjà donné rendez-vous à une vingtaine de nos amis qui nous attendent dans l'allée de Longchamps pour nous servir d'escorte; une cavalcade magnifique.

CAROLINE.

Je vous remercie, Monsieur, de cet excès d'attention; mais j'ai changé d'idée, je ne sortirai pas.

EDMOND.

Que dites-vous?

DENNEVILLE.

Comment! chère amie?

CAROLINE.

Je resterai chez moi.

EDMOND, bas, à Denneville.

Y comprends-tu rien?

DENNEVILLE.

Un caprice. (A part.) Il faut bien que les amants en supportent aussi, puisqu'ils veulent tout partager avec nous.

EDMOND.

Quoi! vous auriez le courage de perdre une si jolie toilette!

CAROLINE, froidement.

Elle ne sera pas perdue. (Regardant Denneville d'un air aimable.) Elle sera pour mon mari.

DENNEVILLE, à part.

Quel air gracieux! c'est le contre-coup qui m'arrive.

EDMOND.

Certainement, c'est un bonheur que tout le monde lui enviera. Mais cette brillante société, ces jeunes gens qui nous attendent...

CAROLINE.

Envoyez-leur une circulaire pour les prévenir.

EDMOND, étonné.

Une circulaire?

CAROLINE, toujours froidement.

Ou peut-être serait-il plus honnête et plus convenable de les rejoindre, et je ne vous en empêche pas.

DENNEVILLE, à part.

A merveille, il a son congé!

EDMOND, interdit.

Qu'est-ce que cela veut dire? (Bas, à Denneville.) Et qu'a donc ta femme? Il me semble, mon ami, qu'elle me renvoie?

DENNEVILLE.

Cela m'en a l'air. Je vois que cela te fâche?

EDMOND, d'un air d'assurance.

Du tout.

DENNEVILLE, avec inquiétude.

Comment cela?

EDMOND.

C'est qu'un changement aussi subit tient à des causes que nous ignorons, et qui, une fois éclaircies, tourneront à mon avantage.

DENNEVILLE, à part.

Ah! mon Dieu!

EDMOND.

Sois tranquille, j'aurai bientôt rarrangé tout cela; à la première occasion.

DENNEVILLE, à part, avec colère.

Il sera bien habile s'il la trouve; car je ne les quitte plus, et j'empêcherai bien qu'ils aient désormais la moindre explication. (Il passe à la gauche du théâtre.)

SCÈNE IX.

EDMOND, GERVAULT, DENNEVILLE, CAROLINE.

GERVAULT, entrant par le fond, à droite, à Denneville, d'un air embarrassé.

Monsieur, quelqu'un vous demande dans votre cabinet.

DENNEVILLE.

Je n'y suis pas.

GERVAULT.

C'est ce que j'ai dit; mais la personne... (A demi voix.) c'est une dame... (Haut.) prétend que vous comptez sur sa visite, et elle attendra.

DENNEVILLE, à part.

Dieu! c'est Zilia; si ma femme savait!

EDMOND, à voix basse.

Ne crains rien. (Haut.) Eh bien! mon ami, les affaires avant tout; va voir ce que c'est, je tiendrai compagnie à ta femme.

DENNEVILLE.

Du tout.

EDMOND.

Et pourquoi donc te gêner? vas-tu faire des façons avec moi? Si nous devions aller au Bois, à la bonne heure; mais puisque Madame veut rester, cela se trouve à merveille.

DENNEVILLE.

Non, vraiment, je ne puis, je ne veux pas...

EDMOND, près de lui, à voix basse.

Mais prends donc garde, te voilà tout déconcerté.

DENNEVILLE, à part.

Que faire?

CAROLINE.

Eh! mon Dieu! ce qui est bien plus simple, priez cette personne de monter ici, au salon. (Gervault va pour sortir.)

DENNEVILLE, vivement.

Non pas, non pas, ce ne serait point convenable. Si ce sont des affaires que moi seul dois connaître... (Gervault sort.)

CAROLINE.

Eh bien! alors, allez-y!

EDMOND.

C'est ce que je lui dis.

DENNEVILLE, hors de lui, et les regardant alternativement.

Oui, oui, je crois que j'aurais plus tôt fait de la renvoyer. Ce ne sera pas long. Quelle leçon! pour un instant d'oubli, s'exposer!..

EDMOND.

Mais va donc, mon ami, va donc.

DENNEVILLE.

J'y cours, pour revenir plus vite. (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE X.

CAROLINE, EDMOND.

EDMOND, à part.

Il s'éloigne, les moments sont précieux! (Haut à Caroline.) Daignez, Madame, m'écouter un instant.

CAROLINE.

Je ne le peux.

EDMOND.

Il le faut. Je ne vous parlerai point ici d'un amour qui vous déplaît, qui vous est odieux, mais je tiens à votre estime, à votre amitié : je tiens à me justifier...

CAROLINE.

Vous n'en avez pas besoin.

EDMOND.

Si, Madame; votre accueil me l'a prouvé. Qu'ai-je fait? quel est mon crime?

CAROLINE.

Vous me le demandez? je n'ai pas voulu hier soir, devant mon mari, devant tout le monde, vous rendre ce billet, que vous aviez eu l'audace...

EDMOND.

Madame...

CAROLINE.

Mais je vous dois une réponse, et la ferai en peu de mots.

Vous êtes fort aimable, mais c'est à mes yeux un mérite perdu et je n'augmenterai point le nombre de vos conquêtes.

EDMOND.

De mes conquêtes! qui a pu vous dire?

CAROLINE.

Des gens qui vous connaissent très-bien, des amis intimes.

EDMOND.

Votre mari peut-être!

CAROLINE.

Je ne nomme personne, mais quand il serait vrai?.. C'est en lui, Monsieur, que j'ai toute confiance; et je ne pourrais mieux faire, je crois, que de le prendre pour guide, et de suivre ses avis.

EDMOND.

Certainement, il y a tant de gens très-forts sur les conseils, et qui seraient peut-être fort embarrassés pour les mettre en pratique.

CAROLINE.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Rien, Madame. Mais il me semble qu'entre amis, on devrait avoir plus d'indulgence. Il me semble du moins qu'il faut être soi-même bien irréprochable pour accuser les autres.

CAROLINE.

Ce qui signifie que la personne dont vous parlez ne l'a pas toujours été?

EDMOND.

Je ne dis pas cela.

CAROLINE.

Et moi, je le sais, car mon mari m'a tout confié, tout avoué.

EDMOND.

O ciel!

CAROLINE.

Et loin de lui en vouloir, depuis ce moment-là je l'aime plus que jamais.

EDMOND, à part.

C'est fini! plus d'espoir! (Haut.) Quoi! Madame, il vous a tout raconté?

CAROLINE.

Oui, Monsieur.

EDMOND.

Son rendez-vous? son souper d'aujourd'hui?

CAROLINE.

Un souper! un rendez-vous!

EDMOND, vivement.

Dieu! vous ne saviez pas?...

CAROLINE.

Non, Monsieur.

EDMOND, vivement.

Ne me croyez point, je ne sais rien.

CAROLINE.

N'espérez pas me donner le change; vous achèverez cette confidence, où je penserai, Monsieur, que vous avez voulu perdre Denneville, le calomnier à mes yeux.

EDMOND.

Vous pourriez supposer?...

CAROLINE.

Je crois tout, et ne vous revois de ma vie, si vous ne parlez à l'instant.

EDMOND.

O mon Dieu! que faire?

COROLINE.

Écoutez, monsieur Edmond, j'aimais mon mari, je l'aime plus que tout au monde; mais s'il est vrai qu'il m'ait trahie, si vous pouvez m'en donner la preuve évidente...

CAROLINE.

Vous ne me bannirez plus de votre présence, vous me permettrez de vous revoir?

CAROLINE, avec impatience.

Cette preuve!..

EDMOND.

Elle est entre mes mains, je l'ai là; mais c'est si mal à moi!

CAROLINE.

Cette preuve!

EDMOND.

Vous me promettez que ce soir, à ce bal, moi seul serai votre cavalier?

CAROLINE.

Cela dépend de vous.

EDMOND.

Ah ! je suis trop heureux ! mais vous me jurez que le plus grand secret?..

CAROLINE, n'y tenant plus.

Cette lettre, Monsieur, cette lettre !

EDMOND, la lui donnant.

La voici, Madame, la voici ; elle m'était adressée, et vous saurez d'abord...

CAROLINE.

C'est bon, c'est bon ! je verrai bien. (Lisant d'une voix émue.) « Mon cher Edmond... » C'est daté de ce matin. « Si tu veux mon cheval anglais pour quatre mille francs, il est à toi ; car j'ai aujourd'hui besoin d'argent. J'ai à payer des diamants destinés à une jolie femme, qui veut bien ce soir me donner à souper... » Ah ! je me sens mourir !

EDMOND, qui est allé près de la porte.

C'est lui !

CAROLINE.

Silence ! (Elle reste auprès de la table, Edmond est au milieu du théâtre.)

SCÈNE XI.

CAROLINE, EDMOND, DENNEVILLE, entrant vivement et descendant à gauche, tandis que Caroline reste à droite.

DENNEVILLE, à part, avec joie.

Je l'ai congédiée, non sans peine ; et tout est rompu, je respire.

CAROLINE, qui est restée plongée dans ses réflexions, levant les yeux sur Denneville.

Eh bien ! Monsieur, cette importante visite ?..

DENNEVILLE.

L'était moins que je ne croyais ; c'était un correspondant, un étranger, que j'ai congédié.

CAROLINE.

Déjà !

DENNEVILLE fait un geste d'étonnement, et se remet sur-le-champ.

Voilà un mot peu flatteur pour moi, qui me hâtais de revenir auprès de vous.

CAROLINE, avec ironie.

Vous êtes bien bon de songer à mes plaisirs ; mais vos mo-

ments sont si précieux que je me reprocherais de vous les faire perdre.

DENNEVILLE.

Il me semble que je ne puis pas mieux les employer.

CAROLINE, dédaigneusement.

C'est joli, mais c'est fade, et vous savez que je ne tiens pas aux compliments.

DENNEVILLE.

Aussi n'en est-ce pas un. (Bas, à Edmond.) Qu'a-t-elle donc?

EDMOND.

Un caprice, sans doute. (A part.) Chacun son tour.

DENNEVILLE.

J'avais demandé aujourd'hui le dîner de bonne heure, pour que nous fussions libres plus tôt.

CAROLINE.

Vous aviez peur que la soirée ne fût pas assez longue?

DENNEVILLE.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Moi? rien. (A Edmond, d'un air aimable.) Monsieur nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

EDMOND.

Impossible, Madame, j'avais une invitation.

DENNEVILLE.

Tant mieux, il va s'en aller plus tôt. (Passant entre Edmond et Caroline.) Si vous voulez alors, chère amie, que nous passions dans la salle à manger?

CAROLINE.

C'est trop tôt, je n'ai pas faim.

DENNEVILLE, avec impatience.

Comment!... (Se reprenant avec douceur.) Comme vous voudrez, nous attendrons.

CAROLINE.

C'est inutile, je ne me mettrai pas à table. Mais que cela ne vous empêche pas... je vais rentrer dans mon appartement jusqu'à l'heure du bal.

DENNEVILLE.

Y pensez-vous? déjà!

CAROLINE.

J'en aurai plus de temps pour ma toilette. (Regardant Edmond.) Car je veux être très-belle.

DENNEVILLE.

Vous comptez donc aller à ce bal?

CAROLINE.

Le moyen de s'en dispenser? ma tante m'y attend, et vous m'avez ordonné d'y aller.

DENNEVILLE.

Ordonné? je croyais vous avoir priée...

CAROLINE.

C'est ce que je voulais dire, une prière de mari, c'est un ordre.

DENNEVILLE.

Et si je vous... priais, maintenant, de n'y plus aller?

CAROLINE.

Il serait trop tard; ma toilette est prête, ma parure est commandée.

DENNEVILLE, à part.

Ah! quelle patience!...

CAROLINE.

Et à ce sujet, monsieur Edmond, il faut que je vous consulte. Que me conseillez-vous? de mon collier en opales ou en saphirs? c'est à votre goût.

EDMOND.

Moi, Madame?

CAROLINE.

Sans doute, cela vous regarde! puisque c'est vous qui devez me donner la main.

DENNEVILLE, à part.

C'est trop fort. (Haut, avec chaleur.) Et moi, Madame, je ne veux pas.

CAROLINE.

Qu'est-ce donc?

DENNEVILLE, d'un ton plus doux.

Je ne veux pas vous contraindre, et vous êtes la maîtresse; si je vous y accompagnais... (Regardant Edmond. A part.) Edmond a tressailli!

CAROLINE.

Vous, Monsieur, qui ne venez jamais chez ma tante, qui êtes brouillé avec elle?

DENNEVILLE, à part.

Cela la contrarie.

CAROLINE.

Comme vous le disiez ce matin, cela paraîtrait fort singulier. D'ailleurs vous avez sans doute, pour votre soirée, d'autres occupations, plus agréables, qui vous retiendront.

DENNEVILLE, à part, les regardant.

Ils sont d'accord. (Haut, à Caroline.) De quelles occupations voulez-vous parler?

CAROLINE.

Que sais-je? de celles que les maris ont toujours, et que les femmes ne peuvent connaître.

DENNEVILLE, à part.

Quelle idée! soupçonnerait-elle?...

CAROLINE.

Je vous laisse, Monsieur. (Passant entre Denneville et Edmond. A Edmond.) A tantôt, monsieur Edmond.

EDMOND.

AIR : *Travaillons, Mesdemoiselles.*

Adieu donc, adieu, Madame.
Ah! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE, d'un air gracieux.

A ce soir.

EDMOND.

De la prudence.

DENNEVILLE, les suivant des yeux.

Oui, son trouble le trahit.
Ce regard d'intelligence...
Plus de doute; il a tout dit.

ENSEMBLE.

EDMOND.

Adieu donc, adieu, Madame.
Ah! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE.

Adieu donc : qu'une autre dame
Ne fasse pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Vous êtes mon chevalier.

DENNEVILLE.

De courroux mon cœur s'enflamme;
Mais n'allons pas m'oublier :
Nous verrons si de ma femme
Il sera le chevalier.

(Caroline sort, Edmond la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

SCÈNE XII.

DENNEVILLE, EDMOND.

DENNEVILLE, à part, pendant qu'Edmond reconduit sa femme.

Tout s'explique, il lui a parlé de Zilia; mais comme tout est rompu, que je ne la reverrai plus, qu'il n'existe aucune preuve... Dieu! et ma lettre de ce matin! s'il l'a montrée, c'est fait de moi! Mais comment le savoir?

EDMOND, après avoir reconduit madame Denneville, reprend sur un fauteuil son chapeau et ses gants qu'il met, et va pour sortir.

Adieu, mon ami.

DENNEVILLE, se retournant et l'apercevant près de la porte.

Eh bien! tu t'en vas?

EDMOND.

Oui. Tu sais que je dîne en ville, et je n'ai que le temps de passer chez moi.

DENNEVILLE.

Ah! tu passes chez toi? eh bien! envoie-moi de l'argent, les cinq mille francs de mon cheval.

EDMOND, revenant.

Qu'est-ce que tu dis donc? cinq mille francs! tu me l'as vendu quatre.

DENNEVILLE, tranquillement.

Je te l'ai vendu cinq.

EDMOND.

Tu es dans l'erreur!

DENNEVILLE.

Je t'assure que non!

EDMOND.

Tu m'as écrit ce matin, et de ta main, quatre mille francs en toutes lettres; et je puis te prouver... (Il va pour fouiller dans sa poche et s'arrête.)

DENNEVILLE, souriant.

En tout cas, voyons, relisons.

EDMOND, troublé.

Non, non, c'est inutile, puisque tu tiens aux cinq mille francs...

DENNEVILLE.

Du tout; si je l'ai écrit, c'est autre chose, et je ne reviens pas sur ma parole; ce qui est écrit est écrit. Voyons mon billet.

EDMOND, embarrassé.

Ton billet?

DENNEVILLE.

Tu l'as mis ce matin là, dans ton gilet; et comme tu n'en as pas changé...

EDMOND.

Tu crois? c'est possible, je ne sais.

DENNEVILLE, à part.

Il ne l'a plus, il est entre les mains de Caroline.

EDMOND.

Mais du reste, à quoi bon? je te répète que je m'en rapporte à toi; et dès que tu dis cinq mille francs, ça suffit, et je vais te les envoyer. (Il va vers la porte.)

DENNEVILLE.

Non, apporte-les toi-même ici, ce soir, en venant prendre ma femme, parce que j'ai à te parler.

EDMOND, revenant.

Et sur quoi?

DENNEVILLE.

Tu le sauras; toi qui es l'ami de la maison, il faut bien que tu saches tout.

EDMOND.

Ah! mon Dieu! de quel air me dis-tu cela? et qu'as-tu donc?

DENNEVILLE.

Moi? rien. A ce soir, mon bon ami.

EDMOND.

A ce soir. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

DENNEVILLE, seul.

J'ai manqué me trahir, et j'allais tout gâter. Il sera toujours temps d'en venir là, si je ne réussis pas. Jusqu'ici la

guerre était franche et loyale, comme on la fait dans tous les ménages civilisés; mais vouloir réussir par la trahison, livrer les secrets du mari, manquer au droit des gens! c'est là ce qui doit lui porter malheur, et ce qui me donne bon espoir. Ma cause est si juste!

Air de *la Sentinelle*.

C'est un mari qui lui-même défend
Et son honneur et ses droits qu'il réclame;
C'est un mari redevenant amant
Pour mériter et conquérir sa femme.
Veillez sur moi, sexe enchanteur!
O vous à qui mes vœux se recommandent,
Soyez mon dieu, mon protecteur;
Faites aujourd'hui mon bonheur,
Et que vos maris vous le rendent.

SCÈNE XIV.

DENNEVILLE, GERVAULT, UN DOMESTIQUE, apportant un candélabre qu'il place sur le bureau de Denneville.

DENNEVILLE.

C'est toi, Gervault; que me veux-tu?

GERVAULT.

Le dîner qui depuis deux heures nous attend.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps, je ne dînerai pas.

GERVAULT.

Est-ce que vous faites encore des vers?

DENNEVILLE.

Pourquoi cela?

GERVAULT.

On dit que les poëtes ne mangent pas.

DENNEVILLE.

Oui, autrefois, mais maintenant!.. Hé bien! où est ma femme?

GERVAULT.

Dans son appartement avec deux femmes de chambre.

DENNEVILLE.

Déjà à sa toilette?

GERVAULT.

Une toilette magnifique.

DENNEVILLE, à part.

Et penser que c'est pour un autre! comme c'est agréable!

GERVAULT.

J'étais entré pour la prévenir, et elle a répondu juste comme vous. Il paraît qu'on ne mange plus dans la maison. C'est une économie!

DENNEVILLE.

Toi qui les aimes!

GERVAULT.

Pas celles-là.

DENNEVILLE.

Le plaisir du bal lui fait tout oublier, et sans doute elle était bien gaie?

GERVAULT.

Pas trop! Il me semble au contraire que son air jurait avec sa toilette. Elle tenait à la main et relisait de temps en temps un petit billet.

DENNEVILLE.

O ciel!

GERVAULT.

Où j'ai cru reconnaître votre écriture; c'étaient vos vers sans doute?

DENNEVILLE.

Oui. (A part.) C'est ma lettre de ce matin. Cette maudite lettre, dont je ne sais comment paralyser l'effet!

GERVAULT.

Elle était de mauvaise humeur contre tout le monde, contre ses femmes de chambre, contre sa robe de gaze, contre un collier d'opales qui n'allait pas, et qui lui semblait affreux.

DENNEVILLE.

Il serait vrai! Attends, attends. (Il va à son bureau, ouvre un tiroir, et en tire l'écrin, qu'il donne à Gervault.) Tiens, porte-lui cet écrin.

GERVAULT.

Les diamants de ce matin, c'était pour elle?

DENNEVILLE.

Eh! oui sans doute, une surprise.

GERVAULT.

Ah! Monsieur, Monsieur, mille fois pardon de ce que je vous ai dit tantôt! je croyais que ces diamants-là devaient s'en aller... en pirouettes.

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est ?

GERVAULT.

Si j'avais su... c'est très-bien, très-bien, Monsieur. Donnez toujours des diamants à Madame; ça vous fait honneur, ça lui fait plaisir, et ça ne sort pas de la maison. (Il sort.)

SCÈNE XV.

DENNEVILLE, seul.

Que dira-t-elle en les recevant? Allons, voici le moment; si la colère, si le dépit l'animaient seuls contre moi, je peux par mes soins et par ma tendresse lui faire oublier mes torts, peut-être lui prouver mon innocence. Si elle m'aime encore, je la persuaderai sans peine, elle m'y aidera : l'amour véritable ne demande qu'à s'abuser lui-même; mais si elle ne m'aime plus, si je ne puis lui faire sacrifier ce bal, si elle veut y aller avec Edmond, alors et malgré moi il faudra bien... C'est elle; ah! qu'elle est jolie ainsi!

SCÈNE XVI.

DENNEVILLE, CAROLINE, en toilette de bal et ses diamants à la main.

CAROLINE, entrant vivement.

Comment! Monsieur, dois-je en croire Gervault? et cet écrin qu'il m'a apporté vient-il réellement?...

DENNEVILLE, d'un air de reproche.

De ma part? une simple galanterie; une attention de moi vous semble-t-elle donc une chose impossible?

CAROLINE, embarrassée.

Non, vraiment! mais dans la circonstance où nous sommes...

DENNEVILLE.

Circonstance très-favorable. N'allez-vous pas au bal ce soir?

CAROLINE.

Oui, Monsieur, et je ne sais comment vous remercier...

DENNEVILLE.

En les acceptant.

CAROLINE, hésitant.

Moi?

DENNEVILLE.

Je vous en prie.

CAROLINE, à part, et tout en regardant les diamants.

Au fait, il est possible qu'il ait eu des remords, qu'il se soit repenti. Il faut de l'indulgence, et si ce n'était le souper de ce soir...

DENNEVILLE.

Hé bien, Madame?

CAROLINE.

Puisque vous l'exigez... (Elle se place devant la psyché.)

DENNEVILLE.

Dans mon intérêt.

CAROLINE.

Comment cela?

DENNEVILLE.

A ce bal, où vous allez sans moi...

AIR : *Pour le trouver j'arrive en Allemagne* (d'YELVA).

En vous voyant arriver sous les armes,
J'entends déjà les compliments galants;
La plupart seront pour vos charmes,
Quelques-uns pour vos diamants.
Astre brillant, vous allez apparaître!
Et chaque fois que, plein d'un doux émoi,
On s'écrira : *Qu'elle est belle!* peut-être
Sans le vouloir vous penserez à moi.
Quand on dira : *Qu'elle est belle!* peut-être
Sans le vouloir vous penserez à moi.

(Pendant le couplet, Caroline a placé ses diamants, mis le collier, attaché les boucles d'oreille.)

CAROLINE.

Je n'ai pas besoin de cela! (Soupirant.) Et souvent, au contraire, on désirerait oublier.

DENNEVILLE.

Que dites-vous?

CAROLINE, se regardant devant la glace.

Rien. Comment me trouvez-vous?

DENNEVILLE.

Ah! vous n'êtes que trop jolie.

CAROLINE.

Trop! pourquoi?

DENNEVILLE.

Parce qu'à ce bal, comme je vous le disais tout à l'heure, vous allez être entourée par tous les fats et élégants de Paris.



CAROLINE, s'asseyant.

Je l'espère bien.

DENNEVILLE.

Je les vois d'ici s'appuyer sur le dos de votre chaise. (Il s'appuie sur la chaise.)

CAROLINE.

Prenez garde, Monsieur, de me chiffonner.

DENNEVILLE.

Ne craignez rien. Je les vois se pencher vers vous. (Il se penche vers Caroline.)

CAROLINE.

A peu près comme vous voilà.

DENNEVILLE.

C'est vrai! Et nous pouvons supposer que nous y sommes.

CAROLINE.

C'est facile.

DENNEVILLE, s'appuyant négligemment sur sa chaise.

Ils vous diront que jamais vous n'avez été plus jolie, qu'ils n'ont jamais rien vu de plus piquant et de plus attrayant.

CAROLINE.

Diront-ils vrai?

DENNEVILLE.

Oui, si j'en juge d'après moi. Ils ajouteront qu'il règne dans votre toilette, dans cette légère parure, un bon goût, une grâce que l'on sent, que l'on devine, et que par bonheur on ne peut rendre; car son plus grand charme est d'être indéfinissable.

CAROLINE.

Vous croyez qu'ils diront cela?

DENNEVILLE.

Je n'en doute point.

CAROLINE.

Et moi, je doute qu'ils le disent aussi bien.

AIR : *Monseigneur l'a défendu* (de MADAME P. DUCHANGE).

PREMIER COUPLET.

Savez-vous, c'est incroyable,
Que, quand vous le voulez bien,
Vous êtes vraiment aimable?

DENNEVILLE.

Mais cela ne coûte rien
Près d'une femme jolie.



CAROLINE.

Prenez garde, c'est fort mal;
Vous! de la galanterie!

DENNEVILLE.

Puisque nous sommes au bal.

DEUXIÈME COUPLET.

CAROLINE.

En voyant cet air si tendre,
A d'autres temps je pensais;
Oui, l'on s'y laisserait prendre,
Et je crois que j'écoutais;
J'en étais presque attendrie.

DENNEVILLE.

Prenez garde, c'est fort mal;
Vous! de la coquetterie!

CAROLINE.

Puisque nous sommes au bal.

DENNEVILLE.

Vous voyez alors le danger d'y aller, pour une femme.

CAROLINE.

Vous voyez alors, quand on est mari, le danger de n'y pas aller!

DENNEVILLE.

Quand on ne le peut pas, quand on a des motifs pour rester chez soi.

CAROLINE, vivement et se levant.

Vous, Monsieur, vous, des motifs! vous osez en convenir!

DENNEVILLE.

Sans doute, et peut-être, si vous les connaissiez...

CAROLINE, d'un ton de reproche.

Ah! vous vous garderiez bien de me les apprendre.

DENNEVILLE, froidement.

Nullement, et si vous y tenez, ce que je ne crois pas, je puis tout vous avouer.

CAROLINE.

Si, j'y tiens! Ah! parlez, Monsieur, parlez, mais n'espèrez pas me tromper. Il me faut une entière franchise, et peut-être alors je verrai. Eh bien! Monsieur?

DENNEVILLE.

Écoutez! je crois entendre une voiture, on vient vous cher-

CAROLINE.

Ah! mon Dieu!

DENNEVILLE.

Non, non, la voiture passe.

CAROLINE.

Heureusement.

DENNEVILLE.

Savez-vous que votre chevalier vous fait attendre? c'est fort mal, il fait le mari.

CAROLINE.

C'est possible.

DENNEVILLE.

Il me semble alors que je puis faire l'amant.

CAROLINE.

Vous, Monsieur! c'est un rôle que vous avez oublié.

DENNEVILLE.

Que voulez-vous! ce ne sont point de ces rôles qu'on puisse jouer seul. Il faut être secondé, il faut quelqu'un qui puisse vous entendre, et je n'ai point ce bonheur! Dans ce moment, par exemple, plein des plus doux souvenirs, je crois vous voir, il y a deux ans, à pareil jour, parée comme aujourd'hui, aussi brillante, aussi jolie, ah! mille fois plus encore, car alors vous m'aimiez, vous juriez de m'aimer sans cesse.

CAROLINE.

O ciel!

DENNEVILLE.

Que sont devenus vos serments, vous qui ne vous rappelez même plus le jour où ils furent prononcés?

CAROLINE.

Quoi! c'est l'anniversaire de notre mariage!

DENNEVILLE.

Oui, Caroline; oui, c'est aujourd'hui le 5 février, et seul j'y avais pensé; c'était pour le célébrer, qu'en secret, et sans en parler à personne, je vous avais préparé cette surprise, ces diamants.

CAROLINE.

Il se pourrait!

DENNEVILLE.

J'espérais mieux encore; j'avais fait un projet, un rêve; je voulais, en mémoire de ce jour, souper ici en tête-à-tête avec vous.

CAROLINE.

Qu'entends-je?

DENNEVILLE.

Le bonheur n'a pas besoin de témoins, et je me faisais un si douce idée d'une soirée passée auprès d'une femme charmante, auprès de la mienne... mais elle va au bal, elle a d'autres projets, et tous mes efforts n'ont pu l'y faire renoncer.

CAROLINE.

O mon ami! mon ami! que j'étais coupable! Je m'en punirai, tu sauras tout.

DENNEVILLE.

Quoi donc?

CAROLINE.

Je ne veux plus rien avoir de caché pour toi, cela rend trop malheureuse. Apprends donc qu'on m'entourait d'hommages, qu'on me faisait la cour.

DENNEVILLE.

Je ne veux rien savoir.

CAROLINE.

Ah! ce n'est pas pour toi, c'est pour moi-même! ton ami Edmond, tout le premier, il m'aimait, ce n'est pas ma faute.

DENNEVILLE, secouant la tête.

C'est peut-être la mienne?

CAROLINE.

C'est possible, c'est toi qui le voulais. Quoique insensible à leurs hommages, j'en étais flattée, et peut-être qu'un jour...

DENNEVILLE.

O ciel!

CAROLINE.

On ne sait pas ce qui peut arriver. La preuve, c'est qu'hier il a osé me faire une déclaration écrite.

DENNEVILLE.

Vraiment!

CAROLINE.

Oui, une vraie déclaration. Je ne sais ce que j'en ai fait, je l'ai perdue, sans cela je te la montrerais. Et vois jusqu'où la colère peut nous mener : moi, qui jusqu'à présent l'avais dédaigné, maltraité, j'étais si fâchée contre toi, que je ne sais vraiment...

DENNEVILLE, à part.

Dieu! il était temps.

CAROLINE.

Et le plus indigne, c'est que je t'accusais à tort.

Air de *Téniers*.

Moi t'accuser! est-ce possible?
Pardonne-moi, je souffrais tant!
Car je songeais à cette lettre horrible,
Qui ne m'a pas quittée un seul instant.
Je l'emportais à ce bal qui s'apprête ;
Comme un tourment, elle est là sur mon sein.
(La lui donnant.)
Tiens. Tu le vois, sous les habits de fête,
Il est souvent bien du chagrin.

DENNEVILLE, la prenant.

Ma lettre à Edmond.

CAROLINE.

Oui, voilà ce qui m'avait abusée. Ces diamants, ce tête à tête avec une jolie femme... je ne pouvais pas penser à moi, et je te soupçonnais, quand je suis seule coupable.

DENNEVILLE, essuyant une larme.

Pauvre femme! (Avec chaleur.) Non, Caroline, non : tu sauras tout, c'est moi...

CAROLINE.

Eh bien! nous le sommes tous deux, pardonnons-nous mutuellement. Je n'ai pas besoin de te dire que je ne vais plus à ce bal.

DENNEVILLE.

Vraiment!

CAROLINE.

Je reste ici près de toi. Je viens te demander à souper. Me refuseras-tu? aussi bien je meurs de faim : car, par caprice, je n'ai point dîné.

DENNEVILLE.

Moi non plus.

CAROLINE.

Tu vois bien que nous nous entendions!

DENNEVILLE.

Et ta belle toilette?

CAROLINE.

Elle aura été pour toi seul, et maintenant elle me pèse, elle me fatigue, il me tarde de m'en délivrer. Sonne ma

femme de chambre. (Denneville va pour tirer le cordon de la sonnette Caroline l'arrête.) Ah ! j'oubliais que je lui ai donné congé pour la soirée, mais je m'en passerai bien. (Elle va près de la glace.) Mon ami, voulez-vous m'ôter mon agrafe.

DENNEVILLE, vivement.

Bien volontiers. (S'arrêtant.) Non, non, on vient.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAULT, puis EDMOND.

GERVAULT, entrant par le fond à droite.

Voici monsieur Edmond, qui demande si Madame est visible.

DENNEVILLE.

Oui, sans doute.

EDMOND, entrant en grande toilette de bal.

AIR : *Ah ! le beau bal* (de LA FIANCÉE).

Ah! le beau bal ! ah ! la belle soirée !
On nous attend, et de ce bal joyeux
J'entends déjà des sons harmonieux.
Eh! mais, que vois-je? à peine êtes-vous préparée?
Ma voiture est en bas, hâtons-nous de partir;
Chaque instant de retard nous dérobe au plaisir.

ENSEMBLE.

EDMOND.

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
Hâtons-nous de partir.

DENNEVILLE ET CAROLINE.

Ah! quel moment! quelle belle soirée!
Pour tous deux quel plaisir!

CAROLINE.

J'en suis fâchée, Monsieur, mais je suis revenue du bal, ou plutôt je n'y vais pas.

EDMOND, à part.

O ciel ! (Haut.) Je comprends : votre mari a exigé...

CAROLINE.

Non, c'est moi qui veux rester.

DENNEVILLE.

Oui, nous passons la soirée en famille. Mon cher Gervault, voulez-vous avoir la bonté de dire qu'on nous serve à souper?

GERVAULT.

Dans la salle à manger?

DENNEVILLE.

Non, dans la chambre de ma femme, près du feu.

EDMOND, étonné.

A souper?

DENNEVILLE.

Je ne t'invite pas, mon ami, parce que c'est trop bourgeois; mais j'ai avant tout des excuses à te faire.

EDMOND.

A moi!

DENNEVILLE.

Oui, tu avais raison tantôt, c'est bien quatre mille francs que je t'ai vendu mon cheval.

EDMOND.

Comment?

DENNEVILLE, lui montrant sa lettre.

Vois plutôt, c'était, parbleu, écrit en toutes lettres.

EDMOND, à part.

Il sait tout!

DENNEVILLE, avec bonhomie.

C'est étonnant comme on peut se tromper! mais dans ce monde, (Regardant Caroline.) il ne s'agit que de s'entendre.

EDMOND.

Je comprends, et je m'en vais.

DENNEVILLE, à part.

Et, comme tu es attendu au bal, je ne veux pas te retenir. Gervault, faites éclairer monsieur le comte.

GERVAULT, prenant le candélabre qui est sur le bureau de Denneville.

Avec plaisir. (A part, montrant Edmond.) Les amants s'en vont, (Montrant Denneville et sa femme.) le bonheur reste; voilà la morale des ménages. Je vais retrouver madame Gervault.

DENNEVILLE, à Edmond, qui est près de la porte du fond à droite.

Bonsoir, mon ami.

EDMOND, soupirant.

Bonsoir. (Edmond est près de la porte du fond, éclairé par Gervault qui tient un flambeau. Denneville, tenant le bras de sa femme, va pour entrer avec elle dans la chambre à gauche. La toile tombe.)

FIN DE LA SECONDE ANNÉE.

ZOÉ

OU

L'AMANT PRÊTÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 16 mars 1830.

PERSONNAGES

ERNESTINE DE ROUVRAY.
ALPHONSE D'AUBERIVE, son tutur.
ZOÉ, fille de l'ancien jardinier du château.
DUMONT, régisseur.
PIERRE ROUSSELET, fermier.
ANDRÉ, garçon jardinier.
PLUSIEURS AMIS D'ALPHONSE.
PLUSIEURS DAMES AMIES D'ERNESTINE.
VALETS.
JARDINIERS.

La scène se passe au château de Rouvray.

Un jardin à l'anglaise, près du château. A droite de l'acteur, un pavillon ouvert du côté des spectateurs, et entouré de massifs; à gauche, un bosquet et quelques chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT, ANDRÉ.

DUMONT, à André.

Faites ce qu'on vous dit, et pas de réflexions! Vous savez bien que Mademoiselle est la maîtresse.

ANDRÉ.

Mais, monsieur Dumont, sortir nos caisses par les gelées blanches d'automne, ça a-t-il du bon sens?

DUMONT.

Que t'importe?

ANDRÉ.

Pour danser !

DUMONT.

Qu'est-ce que cela te fait? M. le baron de Rouvray, notre maître, n'a d'autre enfant que mademoiselle Ernestine; par conséquent il ne suit que ses volontés. Faites-en autant, et puisque Mademoiselle le veut, transformez l'orangerie en salle de bal, et dépêchez-vous.

ANDRÉ.

Mais pensez donc...

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Si vous les sortez de la serre,
Ces pauvr's orangers vont mourir.

DUMONT.

Eh bien! qu'ils meur'nt, c'est leur affaire;
La nôtre, à nous, c'est d'obéir.

ANDRÉ.

Mais songez qu' l'hiver va venir.

DUMONT.

Que fait l'hiver à not' maîtresse?
Elle ne pense qu'aux beaux jours,
Et croit, parc' qu'elle a d' la jeunesse,
Que l' printemps doit durer toujours.

Allez... (André sort.)

DUMONT, le regardant sortir.

Cet imbécile, qui se croit obligé de prendre les intérêts de la maison! ça n'a pas la moindre idée du service... (Apercevant Pierre, qui arrive par le fond à droite.) Eh! c'est Pierre Rousselet, le fermier de Monsieur.

SCÈNE II.

DUMONT, PIERRE.

PIERRE.

Bonjour, monsieur le régisseur.

DUMONT.

Te voilà donc revenu de Caudebec? As-tu fait de bonnes affaires?

PIERRE.

Mais oui. J'ai acheté quelques bestiaux, des bêtes superbes,

et qui se portent. (Lui prenant la main.) A propos de ça, et la santé, monsieur Dumont?

DUMONT.

Pas mal, mon garçon, et toi?

PIERRE.

Dame! vous voyez. Il y en a de plus chétifs.

DUMONT.

Je crois bien. Je ne connais pas de coquin plus heureux que toi : jeune, bien bâti, riche; car tu es fils unique, et ton père, en mourant, a dû te laisser un joli magot.

PIERRE.

Je ne dis pas... le magot qu'il a laissé est agréable.

DUMONT.

Eh bien! est-ce que tu ne songes pas à te marier maintenant? Toutes les filles de Rouvray doivent courir après toi.

PIERRE, souriant.

Ah! ah! c'est vrai : elles me font des mines... mais je ne m'y fie pas, parce que ces paysannes, quand on leur fait la cour, il arrive quelquefois des inconvénients. C'est si vétilleux, ces vertus de campagne!

AIR du *Premier Prix*.

Malgré vous, ell's vous ensorcellent.
On n' voulait qu' rire et s'amuser;
Puis v'là les famill's qui s'en mêlent,
Et l'on est forcé d'épouser...
Aussi, près de ces demoiselles,
Je ne veux pas changer d'emploi;
J' suis leur amant, je m' moque d'elles,
J' s'rais leur mari qu'ell's s' moqu'raient d' moi.

Moi, d'abord, je n'aime personne; j'ai le bonheur de n'aimer personne. Mais je n'empêche pas les autres; je me laisse aimer. Alors, je peux choisir.

DUMONT.

Ça me paraît juste.

PIERRE.

Comme me disait hier encore la petite Zoé : « Tu n'aimes personne, Rousselet? Alors, tu peux choisir. »

DUMONT.

Zoé! la fille de l'ancien jardinier, cette petite sotte que

monsieur le baron a gardée ici par bonté; c'est elle qui est ton conseil?

PIERRE.

Oh! c'est-à-dire, je cause avec c'te enfant, quand j' la rencontre, parce que c'était la filleule de ma tante Véronique. Elle nous est attachée, et puis elle a quelquefois des idées, et moi, c'est la seule chose qui me manque. Je ne l'ai vue hier qu'un instant, et elle m'a donné une idée.

DUMONT.

Pour ton mariage?

PIERRE.

Non, pour ma fortune. C'est ce qui me fait venir de si bonne heure. Dites-moi, monsieur Dumont, vous avez grand monde au château?

DUMONT.

Parbleu! Tous les propriétaires des terres voisines; tous les prétendants à la main de Mademoiselle, qui se succèdent depuis trois mois avec leurs sœurs, leurs cousines... C'est un tapage!..

PIERRE.

Et mam'selle Ernestine ne s'est pas encore décidée?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Elle, si jolie et si fraîche,
Qui voit tant d'amants accourir,
De prendre un époux, qui l'empêche?

DUMONT.

Ell' te ressemble, ell' veut choisir.
Avant qu' sous l'hymen on se range,
A deux fois faut y regarder...
Car pour les amants, on les change;
Mais les maris faut les garder.

C'est aujourd'hui cependant qu'elle doit se prononcer. Mais malgré les instances de son père, qui, vu sa goutte et ses soixante-huit ans, est pressé de l'établir, Mademoiselle passe sa vie à désoler ses amoureux par ses caprices, sa bizarrerie. Je n'en ai jamais vu d'aussi fantasque.

PIERRE.

C'est drôle! on dit pourtant que, parmi ces jeunes gens, il y en a un plus aimable que les autres.

DUMONT.

M. Alphonse d'Auberive, le fils d'un ancien ami de mon-

sieur le baron : c'est vrai ; un jeune homme charmant, de l'esprit, de bonnes manières.

PIERRE.

Et une ferme magnifique, qui est vacante, à ce que m'a dit Zoé.

DUMONT.

C'est possible ; mais je doute qu'il obtienne la préférence.

PIERRE.

Pourquoi donc ?

DUMONT.

Parce que c'est encore un autre genre d'original. Il a, comme dit Mam'selle, de vieilles idées. Il veut que les femmes soient soumises à leurs maris.

PIERRE.

Bah !

DUMONT.

Et par suite il ne se prête pas assez aux fantaisies de Mam'selle. Quelquefois même, il lui lance des coups de patte.

PIERRE.

En vérité ?

DUMONT.

L'autre jour, il revenait de la chasse. On était rassemblé sur la terrasse, et Mam'selle venait d'avoir deux ou trois caprices ; je ne sais pas trop à quel propos...

PIERRE.

Elle ne le savait peut-être pas elle-même.

DUMONT.

C'est probable. Enfin son père n'osait rien dire ; mais on voyait qu'il souffrait. « Parbleu ! dit M. Alphonse entre ses dents, si c'était ma fille, je saurais bien me faire obéir. — Et comment ? dit le papa. — Il y a mille moyens. — Mais enfin ?.. — Cela ne me regarde pas. » Dans ce moment, il aperçoit son chien piétinant une plate-bande. Il l'appelle, la pauvre bête hésite... Paf ! il lui décoche un coup de fusil !

PIERRE.

Et le tue ?

DUMONT.

Non ; seulement quelques grains de plomb ! Tout le monde jette un cri. « Pardon, Mesdames, dit-il ; c'est seulement pour lui apprendre à avoir des caprices. » Mam'selle rougit, mon-

sieur le baron se mord les lèvres, et lui, les saluant d'un ai gracieux, s'en va tranquillement faire un tour de parc.

PIERRE.

Oh! là! là!

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Après c' trait-là, je l' pense bien,
Mam'selle devait êtr' furieuse.

DUMONT.

Pas trop... mais elle ne dit rien,
Et tout le soir ell' fut rêveuse.

PIERRE.

Y a d' quoi... c'est déjà bien gentil;
Car s'il veut après l' mariage
S' faire obéir à coups d' fusil,
Y aura du bruit dans le ménage.

Eh bien! je serais désolé que ce ne fût pas lui qui épousât...

DUMONT.

Tu le protéges?

PIERRE.

Pour qu'il me le rende. Je viens lui demander sa belle ferme des Viviers, qui est tout près d'ici. Alors, vous concevez, étant déjà le fermier de Monsieur, je serais plus riche du double, et je pourrais choisir parmi les plus huppées.

DUMONT.

Est-il ambitieux!

PIERRE.

Dites donc, monsieur Dumont, aidez-moi, il y aura un bon pot de vin. Hein! ça va-t-il?

DUMONT.

Tais-toi, tais-toi, ne parle donc pas si haut; ce n'est pas à cause de cela... mais au fait, c'est un brave garçon, et...

ZOÉ, du dehors.

Monsieur Dumont, monsieur Dumont!

DUMONT.

Chut! c'est la petite Zoé.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ZOÉ, accourant avec une corbeille de fleurs.

ZOÉ.

Monsieur Dumont, monsieur Dumont!

DUMONT.

Qu'est-ce qu'il y a?

ZOÉ.

Venez vite. V'là une heure que je vous cherche pour vous dire... (Apercevant Pierre.) Ah! c'est Pierre Rousselet!

PIERRE.

Bonjour, bonjour, petite.

DUMONT.

Pour me dire...

ZOÉ, regardant Pierre.

Eh bien! oui, pour vous dire... (A Pierre.) Vous vous portez bien, monsieur Pierre?

DUMONT, impatienté.

Pour me dire... quoi?

ZOÉ, regardant toujours Pierre.

Dame! je l'ai oublié; je suis venue si vite... Qu'il a bonne mine ce matin, Pierre Rousselet!

DUMONT.

Au diable la petite niaise, avec son Pierre Rousselet! elle ne sait pas même faire une commission. C'est sans doute pour le déjeuner?

ZOÉ.

C'est ça. Ils déjeunent, et il manque quelque chose.

DUMONT.

Du vin. J'ai les clés de la cave, j'y cours... (Bas à Pierre.) Dès qu'ils seront sortis de table, je te ferai parler à M. d'Auberive.

PIERRE ET ZOÉ.

AIR : *De nos plaideurs, désormais*, etc. (du chœur final de LOUISE).

Mais partez donc promptement,
Allez vite, ils sont à table;
Ils font tous un bruit du diable,
Pour boire l'on vous attend.

DUMONT.

J' sais mon affaire,
Et pour leur plaire
J' vais leur donner du meilleur.

ZOÉ.

Alors, Monsieur, donnez-leur
D' celui qu' vous buvez d'ordinaire.

[illegible]

... comm... Pierre; lui, a... c'est vrai qu'il n... Je vous de... il peut pen... un peu.

PIERRE.

Ah! vous êtes encore là, Zoé?

ZOÉ.

Comme c'est aimable! ... Vous avez l'air tout ... pensez-vous donc ...

PIERRE.

Ah tiens! je pensais au cabaret de la mère Michaud, où j'ai ... ce matin.

ZOÉ, souriant.

Jolis sujets de réflexions.

PIERRE.

Figurez-vous qu'ils étaient là une douzaine à me corner aux oreilles : « Pourquoi que tu ne te maries pas, grand imbécile? au lieu de vivre seul, comme un grigou. Que diable! tu es beau; tu es ton maître; tu pourrais faire le bonheur d'une honnête fille. »

ZOÉ.

Oh, il y a longtemps que je vous le conseille.

PIERRE, se levant, et s'approchant de Zoé.

C'est bien aussi mon intention; et dès que j'aurai la ferme des Viviers, je prendrai une femme; je signerai les deux baux en même temps.

ZOÉ.

Vous n'avez pas besoin d'attendre.

PIERRE.

Si fait; afin de pouvoir dire à ma prétendue ; « Voilà, vingt-cinq ans, un bon enfant, quarante setiers de terre, première qualité, physique *idem*, et quelques sacs de côté, pour acheter des dentelles et des croix d'or à madame Rousselet. » C'est à prendre ou à laisser. D'ailleurs c'est vous qui m'avez fait songer à c'te ferme.

ZOÉ.

C'est vrai; mais ça ne doit pas vous empêcher de faire un choix, parce que, pendant que vous vous consultez, les jeunes filles se marient, et si vous tardez comme ça!...

Air de *l'Artiste.*

Vous n' pourrez placer, j' gage,
Vot' cœur ni votre argent;
Car dans notre village,
Tout's les fill's, on les prend...
Il n'en rest'ra pas une,
Et je plains vot' destin...
Chez vous s'ra la fortune,
Et l' bonheur chez l' voisin.

PIERRE.

C' qu'elle dit là est assez juste. Il n'y a déjà pas tant d' filles dans le pays. Il y a disette.

ZOÉ, se rajustant.

Oh! on en trouve encore, en cherchant bien.

PIERRE, d'un air de doute.

Hum! voyons, Zoé... Vous qui me connaissez d'enfance, qui est-ce qui pourrait me convenir?

ZOÉ, timidement.

Dame! faut voir. Il vous faut quelqu'un d'aimable, de gentil...

PIERRE.

Oui, qui me fasse honneur.

ZOÉ.

Quelqu'un qui ne vous taquine jamais ; parce que vous êt vif, sans que ça paraisse.

PIERRE, d'un air tranquille.

Très-vif.

ZOÉ.

Une bonne petite femme qui vous aime bien.

PIERRE.

Et qui ne m'attrape pas.

ZOÉ.

Bien mieux : qui vous empêche d'être attrapé ; car vou êtes un peu simple.

PIERRE.

Oh ! j'ai l'air comme ça ; mais j' suis fûté sans qu' ça paraisse... (Cherchant.) Ah ! dites donc, la grande Marianne ?

ZOÉ, faisant la moue.

Oh ! non. Est-ce que vous la trouvez jolie, la grande Marianne ?

PIERRE.

Mais...

ZOÉ.

Je ne trouve pas, moi. Elle est maigre et sèche...

PIERRE.

C'est vrai qu'elle n'est pas si bien que Catherine Bazu.

ZOÉ, d'un air approbatif.

Ah ! voilà une jolie fille.

PIERRE.

N'est-ce pas ?

ZOÉ.

Mais elle est coquette.

PIERRE.

Catherine Bazu ?

ZOÉ.

Ah ! elle est coquette... Il n'y a qu'à la voir les dimanches ; elle se pavane, elle fait la belle, sans compter qu'elle change de danseur à chaque instant.

PIERRE.

Ah ! si elle change de danseur, il n'y aurait pas ce danger-là avec Babet Leroux ?

ZOÉ.

Ah ! oui, la pauvre enfant ! elle est si douce ! et puis elle boite, elle ne peut pas danser.

PIERRE.

C'est vrai, elle boite; cependant, quand elle est assise, ça ne paraît pas... Nous avons la grosse Gothon?

ZOÉ.

Une mauvaise langue.

PIERRE.

Claudine?

ZOÉ.

Plus vieille que vous.

PIERRE.

Fanchette?

ZOÉ.

Elle épouse Jean-Louis.

PIERRE, se grattant l'oreille.

Diable! voilà tout le village. Je n'en vois plus d'autres.

ZOÉ, à part.

Ah! mon Dieu! il est donc aveugle!

PIERRE.

A moins de prendre dans les mamans. (Comme frappé d'une idée. Ah! que je suis bête! Je n'y pensais pas.

ZOÉ, avec joie.

L'y voilà enfin.

PIERRE.

Il n'y en a plus ici...

AIR de *l'Écu de six francs.*

Mais c'est demain, v'là mon affaire,
Jour de marché.

ZOÉ.

Qu'est-ce que ça f'ra?

PIERRE.

De tous les environs, j'espère.
Il en viendra... je serai là.
Étant l' premier sur leur passage,
Je serai bien sûr de saisir
Leur cœur...

ZOÉ.

A moins qu'avant d' partir
Ell's n' l'aient laissé dans leur village.

PIERRE.

C'est encore possible. Il y a des amoureux comme ici, peut-être plus... (Regardant vers la gauche.) Mais v'là la compagnie qui

sort de table, car je la vois dans les jardins. J' vas vite trouver le régisseur, pour qu'il me fasse parler à M. d'Auberive. Sans adieu, ma petite Zoé... (En s'en allant.) Si je trouve ce qu'il me faut, il y aura un cadeau de noces pour vous. (Il disparaît dans le bosquet.)

SCÈNE V.

ZOÉ, seule, le suivant des yeux.

Est-ce impatientant! Dire qu'il songe à tout le monde, excepté à moi. (S'essuyant les yeux.) Et il me demande conseil encore! Moi qui l'aime depuis si longtemps, et de si bon cœur! Mais voilà ce que c'est, personne ne fait attention à Zoé, la petite jardinière, personne ne lui fait la cour! et ces vilains hommes ne désirent jamais que ce que les autres veulent avoir.

Air : *Si ça t'arrive encore* (de la Marraine).

Je n' suis pourtant pas mal, je crois;
Mais c'est comm' ça, quand on commence :
Et vous toutes, vous que je vois
Me traiter avec arrogance,
J'aurais bientôt, soit dit sans m' louer,
Vingt amoureux comme les vôtres...
Si quelqu'un voulait s' dévouer
Pour encourager les autres.

(Elle regarde vers la gauche.)

Ah! mon Dieu! v'là toute la société qui vient par ici, et mes fleurs qui ne sont pas prêtes. Tant pis, je n'ai plus de cœur à rien. (Elle prend son panier, et entre dans le pavillon.)

SCÈNE VI.

ERNESTINE, ALPHONSE, sortant des jardins à gauche, PLUSIEURS JEUNES GENS DES DEUX SEXES, ZOÉ, dans le pavillon.

CHŒUR.

Air : *Sous ce riant feuillage* (la Fiancée).

Des derniers jours d'automne
Hâtons-nous de jouir;
Déjà le vent résonne
Et l'hiver va venir...
Ainsi dans le jeune âge,

Profitons des instants ;
Le plaisir est volage,
Et dure peu de temps.

Des derniers jours d'automne, etc.

(Après le chœur, les jeunes gens invitent les dames à s'asseoir sur les chaises qui se trouvent dans le bosquet.)

ERNESTINE.

Eh bien ! mes bonnes amies, que faisons-nous ce matin?

ALPHONSE.

Faut-il aller chercher les châles, les ombrelles?

UNE JEUNE PERSONNE, à la droite d'Ernestine.

On avait parlé d'une promenade à cheval. Qu'en dis-tu, Ernestine?

ERNESTINE.

Oh! non. Je ne connais rien de plus maussade...

ALPHONSE, souriant.

C'est pourtant vous qui l'aviez proposée.

ERNESTINE, sèchement.

C'est possible, Monsieur. Mais mon père souffre un peu de sa goutte... Il ne quittera pas le salon, et je ne puis m'éloigner.

TOUS.

C'est juste.

UNE JEUNE PERSONNE.

Eh bien ! allons à la chaumière.

ERNESTINE.

Il fait bien chaud.

UNE AUTRE.

Dans la prairie.

TOUS.

Oh! oui, dans la prairie.

ERNESTINE.

C'est bien humide. Du reste, mes bonnes amies, tout ce qui pourra vous amuser.

ALPHONSE, avec ironie.

A quoi bon se promener à la campagne ?

ERNESTINE.

Oh ! dès qu'on désire faire quelque chose, on est sûr que M. Alphonse s'y opposera.

ALPHONSE.

Moi, Mademoiselle ?

ERNESTINE.

Je ne connais pas d'esprit plus contrariant. Tout à l'heure encore, lorsque mon père a reçu le billet de faire part de mon cousin de Villeblanche, qui épouse une petite fille de rien, une espèce de grisette, j'ai eu le malheur de m'élever contre un mariage aussi ridicule... Monsieur, pour me contredire, n'a pas manqué de prendre la défense de mon cousin, de soutenir qu'on n'était pas le maître de ses affections, et qu'après tout, si la jeune personne était aimable...

ALPHONSE.

Permettez...

TOUT LE MONDE.

Oh! vous l'avez dit, vous l'avez dit. (Zoé sort du pavillon et reste dans le fond, à droite.)

ALPHONSE.

Un moment. J'ai dit qu'entre deux personnes qui s'aimaient il n'y avait pas de mésalliance, que tout était égal, et que je concevais parfaitement qu'un homme bien épris ne voulût pas sacrifier son bonheur à un sot préjugé. Mais, si vous m'aviez laissé finir...

ERNESTINE, avec impatience.

Taisez-vous, Monsieur; vous êtes insupportable! il n'y a pas moyen de discuter avec vous. Venez, Mesdemoiselles... (En faisant quelques pas, elle aperçoit Zoé pleurant dans son coin.) Eh! mais que vois-je!

LES JEUNES PERSONNES.

Oh! la jolie enfant!

ERNESTINE.

C'est notre petite jardinière.

LES JEUNES GENS.

Charmante!

ERNESTINE.

Qu'as-tu donc, Zoé?

ZOÉ, s'essuyant les yeux.

Ne faites pas attention, Mam'selle, c'est que je pleure.

ERNESTINE.

Et pourquoi?

ALPHONSE, souriant.

Ce n'est pas difficile à deviner, quand une jeune fille pleure...

ERNESTINE.

C'est toujours la faute de ces messieurs. (A Zoé.) C'est ton amoureux qui t'a fait du chagrin?

ZOÉ, pleurant plus fort.

Plût au ciel! Mais ça n'est pas possible.

ERNESTINE.

Comment?

ZOÉ.

Puisque je n'en ai pas.

ERNESTINE.

Tu n'as pas d'amoureux?

ZOÉ.

Non, Mam'selle.

ERNESTINE.

Et c'est pour cela que tu pleures?

ZOÉ.

Il n'y a peut-être pas de quoi?

TOUS.

Est-il possible!

ERNESTINE.

A ton âge!

ZOÉ.

Si ce n'est pas une horreur! Je suis peut-être la seule dans tout le pays, et c'est là ce qui est humiliant. Encore s'il y avait de ma faute...

AIR : *Un soir, dans la forêt voisine* (D'AMÉDÉE BEAUPLAN).

Mais j' n'ai pas un r'proche à me faire,
Chacun peut s'en apercevoir.
Pour tâcher d'êtr' gentille et d' plaire,
J'emploie, hélas! tout mon savoir,
Et j' me r'gard' sans cesse au miroir.
J' suis dès l' matin en coll'rett' blanche,
En p'tits souliers, en jupons courts :
En fait de rubans et d'atours,
C'est pour moi tous les jours dimanche...
Eh bien! eh bien!
Tout cela n'y fait rien. } *bis.*
Rien.

ALPHONSE, souriant.

Quoi! rien?

ZOÉ.

Non... tout cela n'y fait rien.

DEUXIÈME COUPLET.

Je n' manque pas un' danse, un' fête :
Faut voir, avec tous les jeun's gens,
Comme je suis polie, honnête ;
Et lorsque deux danseurs galants
Vienn'nt m'inviter en même temps,
Avec une obligeance extrême,
Et pour ne fâcher aucun d'eux,
Je les accepte tous les deux,
Et quelquefois même un troisième.
Eh bien! eh bien!
Tout cela n'y fait rien. } *bis.*
Rien.

ALPHONSE.

Quoi! rien?

ZOÉ.

Non... tout cela n'y fait rien.

LES JEUNES GENS.

Elle est délicieuse! (Zoé passe à la droite.)

ERNESTINE, riant.

Pas un amoureux!

ALPHONSE ET LES JEUNES GENS.

C'est une indignité !

ZOÉ.

C'est une injustice. Il y en a tant qui en ont deux!

ALPHONSE, souriant.

Vraiment! même au village?

ZOÉ.

Au village et ailleurs. V'là Mam'selle, par exemple, qui en a cinq ou six autour d'elle. Ça fait tort aux autres; ça n'est pas généreux.

ALPHONSE, d'un air de reproche.

Elle a raison.

ERNESTINE.

Vous trouvez? eh bien! je veux faire quelque chose pour elle.

ZOÉ, vivement.

Est-ce que vous m'en donneriez un?

ALPHONSE.

Eh bien! par exemple...

ZOÉ.

Dame! c'est les riches qui doivent donner aux pauvres.

ERNESTINE, à Zoé.

Écoute, Zoé; je ne puis pas te donner un amoureux en toute propriété. (Regardant les jeunes gens d'un air aimable.) Je suis pour cela trop intéressée; mais je puis t'en prêter un.

TOUS.

Comment! en prêter un?

ALPHONSE.

Quelque nouveau caprice.

ZOÉ, sautant de joie.

Quel bonheur! Eh bien! Mam'selle, c'est tout ce que je vous demande, parce que je gagerais que, dès qu'il y en aura un, ça fera venir les autres. Il n'y a que le premier qui coûte; et puis je vous le rendrai exactement, je vous le jure. Je suis une honnête fille.

ERNESTINE.

Je n'en doute pas... Eh bien! regarde, tous ces messieurs me font la cour, choisis celui qui te plaira le plus.

AIR : *Oui, je suis grisette* (DE PLANTADE).

Que le seul mérite
Décide ton choix.

ZOÉ, passant au milieu.

V'là pourquoi j'hésite,
C'est trop à la fois.

CHŒUR.

Vraiment elle hésite
Et tremble, je crois;
Que le seul mérite
Décide son choix.

ZOÉ.

C'est trop de richesse;
Pourtant je sens là
Qu' si j'étais maîtresse,
J' prendrais celui-là.

(Elle désigne Alphonse.)

TOUS.

Vraiment la petite
S'y connaît, je crois;
Et le seul mérite
A dicté son choix.

ZOÉ, faisant des excuses aux autres.

J' voudrais, dans mon zèle,
N'en fâcher aucun;
Mais Mademoiselle
Ne m'en prête qu'un.

CHŒUR.

Vraiment la petite
S'y connaît, je crois;
Et le seul mérite
A dicté son choix.

(Zoé passe à gauche du théâtre.)

ERNESTINE, à part.

Excellente occasion de me venger de lui. (A Alphonse.) Eh bien! Monsieur, je vous ordonne, pendant trois heures, de faire la cour à Mademoiselle.

ALPHONSE.

A mademoiselle Zoé?

ZOÉ, joignant les mains.

Enfin, en voilà un!

ERNESTINE.

Cela ne peut vous déplaire, c'est tout à fait dans votre système : pourvu que la personne soit aimable.

ALPHONSE, passant auprès d'Ernestine.

Mais vous n'y pensez pas, une pareille plaisanterie...

ERNESTINE.

Je ne plaisante pas. Vous êtes le chevalier de Zoé pour trois heures : ce n'est pas long. Allons, Monsieur, soyez galant, attentif, bien soumis surtout : de ce côté-là, vous avez beaucoup à apprendre, et je serai ravie qu'une autre achève votre éducation.

ALPHONSE, sur le devant du théâtre.

Voilà bien l'idée la plus extravagante. Je ne m'y soumettrai pas.

ERNESTINE, à mi-voix.

Prenez garde, c'est aujourd'hui que je choisis mon époux; je veux voir jusqu'où peut aller son obéissance, et si vous hésitez, je vous exclus.

ALPHONSE.

Ciel!

ENSEMBLE.

ERNESTINE ET LE CHŒUR.

AIR de contredanse.

Quel plaisir! comme il enrage!
Oui, grâce à ce badinage,
Il m'obéira, } je gage,
Il obéira, }
Et je le rendrai } plus sage.
Et vous le rendrez }
Quel plaisir! comme il enrage!
Désormais, soumis et sage,
Il m'obéira, } je gage,
Il obéira, }
Et nous ferons } bon ménage;
Et vous ferez }
Car, je le vois, il enrage;
Quel plaisir! comme il enrage!

ALPHONSE.

Quel tourment! comme j'enrage!
Mon supplice est son ouvrage;
Mais d'un pareil badinage
Je me vengerai, je gage...
Quel tourment! comme j'enrage!
Pour être heureux en ménage,
D'un si cruel esclavage
Il faut que je me dégage...
Quel tourment! comme j'enrage!
Quel tourment! comme j'enrage!

ZOÉ.

Quel bonheur est mon partage!
Un tel amant, je le gage,
Va surprendr' tout le village,
Et m' vaudra plus d'un hommage :
Quel bonheur est mon partage!
Quoiqu' ce soit un badinage,
Cet amant-là, je le gage,
Hâtera mon mariage.
Quel bonheur est mon partage!

TOUS LES JEUNES GENS, à Alphonse.

Tu n'es pas trop à plaindre.

(Montrant Zoé.)

Elle est fort bien... console-toi.

ALPHONSE, à part.

Comme il faut se contraindre!

ZOÉ.

Quelle drôle de question ! Mais, après tout, vous avez l'air si bon, que ce serait bien mal de vous tromper.

ALPHONSE.

A merveille! Nous avons donc un amant?

ZOÉ, baissant les yeux.

C'est selon. Qu'est-ce que vous entendez par là? C'est-y quelqu'un que nous aimons, où quelqu'un qui nous aime?

ALPHONSE.

Quelqu'un qui nous aime.

ZOÉ, soupirant.

Alors, comme je vous le disais, je n'en ai pas. Il n'y a que moi qui pense à lui, et lui ne pense pas à moi.

ALPHONSE.

Est-il possible!

ZOÉ.

Que voulez-vous?

AIR de *la Promise du Poitou* (de MADAME DUCHAMBGE).

Je n'ai guère d'attraits,
Et n'ai point de richesse :
C'est pour ça qu'il m' délaisse.
Ah! comm' je m' vengerais !..
Si j'avais d' la fortune,
Et qu'il n'en eût aucune,
C'est lui que je prendrais.

ALPHONSE.

Et dites-moi, cet amoureux-là, l'aimez-vous autant que moi, qui suis en titre ?

ZOÉ, embarrassée.

Mais...

DEUXIÈME COUPLET.

On le trouve un peu niais,
Et vous êt's ben aimable;
Il n'est guère agréable,
Et vous êt's des mieux faits.
Pourtant si, d'un air tendre,
Il m' disait : « Veux-tu m' prendre? »
C'est lui que je prendrais.

ALPHONSE, à part.

Pauvre petite! Ah! si Ernestine pensait comme elle!

ZOÉ.

Est-ce que ça vous fâche, Monsieur?

ALPHONSE, badinant.

Mais certainement. Il est fort désagréable de penser que tu t'occupes d'un autre.

ZOÉ.

Oh! oui, ça fait mal, n'est-ce pas? Vous en savez quelque chose, vous qui aimez tant mademoiselle Ernestine, et qui êtes loin d'elle. Aussi, j'ai presque regret de vous avoir choisi, car je n'aime pas à faire de la peine, et si vous voulez, je vous rends votre parole. Allez, Monsieur, allez la retrouver.

ALPHONSE, vivement.

Non, non, vraiment, tu mérites que l'on s'intéresse à toi; et puisque tu m'as donné la préférence, c'est à moi de te protéger, d'assurer ton bonheur.

ZOÉ.

C'est difficile.

ALPHONSE, la cajolant.

Pas tant que tu crois. On peut ramener ton amant; et puis, si ce n'est pas lui, il y en a tant d'autres... C'est qu'elle est charmante, d'honneur!

AIR : *Pour lui c'te faveur nouvelle* (ÉPISODE de 1812).

Aimable, douce et gentille,
Chacun voudra sécher tes pleurs;
Et jamais une jeune fille
N'a manqué de consolateurs.

ZOÉ.

Vous croyez?

ALPHONSE.

Moi-même, d'avance
Je m'offre, me voilà.

ZOÉ.

Grand merci de votre obligeance.
(Il veut l'embrasser.)
Mais, Monsieur, que faites-vous là?

ALPHONSE, souriant.

Je remplis en conscience,
L'emploi que l'on me donna.

ZOÉ.

J' vois qu'il a de la conscience
Car il n'est là... que pour ça.

ENSEMBLE.

ZOÉ.

Mais de tant d'obligeance,
Monsieur, je vous dispense ;
Sur ma reconnaissance
Comptez, malgré cela ;
Car ce service-là
Jamais ne s'oublira.

ALPHONSE.

Quelle aimable innocence !
De ta reconnaissance
Ici je te dispense ;
Car j'y prends goût déjà :
Et de ce baiser-là
Mon cœur se souviendra.

(Il l'embrasse, et aperçoit Pierre.)

ALPHONSE.

Hein ! qui vient là ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUMONT, PIERRE.

PIERRE, s'arrêtant étonné.

Pardon, Monsieur.

ZOÉ, à part.

C'est Pierre !

ALPHONSE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

PIERRE, déconcerté.

Je vous dérange peut-être ?

DUMONT, à Alphonse.

C'est Pierre Rousselet, le fermier de monsieur le baron, qui désire parler à Monsieur de sa ferme des Viviers ; il voudrait avoir le bail.

ALPHONSE.

Pierre Rousselet ?

DUMONT.

C'est un très-brave garçon, que j'ose recommander à Monsieur.

ZOÉ, faisant une profonde révérence à Alphonse.

Oh ! oui, c'est un très-brave garçon, que j'ose recomman- à Monsieur.

ALPHONSE, la regardant.

C'est bien. Du moment que tu t'y intéresses, nous nous entendrons.

PIERRE, qui est resté en arrière avec Dumont.

J'aurai la ferme.

ALPHONSE.

Mais avant tout, monsieur le régisseur, je voudrais envoyer sur-le-champ deux mots au notaire du village.

DUMONT, bas, à Pierre.

C'est pour le bail... (Haut à Alphonse.) Il y a tout ce qu'il faut pour écrire dans ce pavillon.

ALPHONSE.

Le notaire sera-t-il chez lui?

PIERRE.

Certainement. Tous les jeunes gens du pays y sont rassemblés ce matin : une assurance mutuelle qu'ils font pour s'exempter de la guerre.

ALPHONSE.

Tous les jeunes gens ; à merveille.

AIR du vaudeville du *Billet au porteur*.

Quand ma foi sera dégagée,
C'est, je crois, le meilleur moyen
De marier ma protégée.
C'est généreux!.. car je sens bien
Qu'il est cruel de quitter un tel bien.
Mais plus heureux que ne le sont peut-être
Bien des maris et bien des gens d'honneur,
J'aurai du moins le bonheur de connaître
Et de choisir mon successeur.

(Il entre dans le pavillon avec Dumont.)

PIERRE, regardant Zoé.

C'est singulier! comme elle a du crédit sur lui, et comme il la regardait! (Haut.) Qu'est-ce qu'il te disait donc là, Zoé, quand je suis arrivé?

ZOÉ, d'un air indifférent.

Qui?

PIERRE.

M. d'Auberive.

ZOÉ.

Ah! lui? il me faisait la cour.

PIERRE, riant.

Bah! il te faisait la cour! à toi?

ZOÉ.

Oui; il disait qu'il me trouvait gentille, que je lui plaisais.

PIERRE, riant.

Ah! ah! par exemple; laisse donc, un grand seigneur!..

ZOÉ, le regardant en dessous.

Dame! c'est que les grands seigneurs s'y connaissent mieux que les autres.

PIERRE.

C'est vrai; mais eux qui ont tant de belles dames!

ZOÉ.

Justement, ça les change.

PIERRE.

C'est égal, il ne me serait jamais venu à l'idée qu'il fît attention à une petite fille comme ça; il a un drôle de goût.

ZOÉ, à part.

Est-il malhonnête!

PIERRE.

Quant à moi, qui ai la main heureuse... Dis donc, Zoé... (A demi voix.) j'ai suivi ton conseil. C'est Catherine Bazu que j'épouse.

ZOÉ, à part.

Ah! mon Dieu!... (Haut et troublée.) Comment, vous êtes décidé?

PIERRE.

Oui, tu m'as tant répété qu'il n'y en avait plus; et puis j'ai rencontré la mère Bazu, qui m'a dit que plusieurs prétendants avaient des idées sur sa fille, et ça m'en a fait venir, parce que, moi, dès que quelqu'un a une idée, je dis: V'là mon affaire. Alors, je n'ai pas perdu la tête, je l'ai demandée tout de suite; et la mère Bazu m'a promis que si j'avais la la ferme des Viviers, sa fille était à moi.

ZOÉ, à part.

O ciel!

PIERRE.

Et comme il vient presque de me l'accorder, je suis tranquille... (Remarquant le trouble de Zoé.) Eh bien! qu'avez-vous donc?

ZOÉ.

Rien, monsieur Pierre. Je vous souhaite bien du bonheur.

PIERRE.

Chut ! le voilà qui revient.

ZOÉ, à part..

C'est fini, il va l'épouser. (Alphonse et Dumont sortent, en causant, du pavillon; André paraît dans le fond.)

DUMONT, à Alphonse.

Je dis, Monsieur, que vous qui blâmez les caprices de mademoiselle Ernestine, vous avez bien aussi les vôtres. Donner dix mille francs de dot à cette petite !

ALPHONSE, à demi voix.

Tais-toi.

DUMONT.

Elle ne manquera pas de partis.

ALPHONSE.

C'est ce que je veux. (Apercevant André qui ratisse près de l'allée.) André, ce billet à l'instant chez le notaire.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

ALPHONSE, à Pierre.

Et Maintenant, monsieur Pierre Rousselet, je suis à vous. (Il va pour sortir.)

ZOÉ, l'arrêtant.

Comment, mon amoureux, vous me quittez encore?

ALPHONSE.

Pour un instant.

ZOÉ, à mi-voix.

Ah ! écoutez donc : je n'ai que trois heures; si vous prenez comme ça des congés...

ALPHONSE, souriant.

Je vais revenir.

ZOÉ.

A la bonne heure. Mais je voudrais vous dire un mot.

ALPHONSE, revenant.

C'est trop juste; je suis à tes ordres.

PIERRE, à part.

Comme elle le fait marcher!

ALPHONSE, à Zoé.

Qu'est-ce que c'est?

ZOÉ.

C'est... (A Pierre et à Dumont, qui se sont approchés pour écouter.) Lais-

[illegible]

ALPHONSE.

[illegible]

ZOÉ, bas.

[illegible]

ALPHONSE, bas.

[illegible]

ZOÉ, bas.

[illegible]

ALPHONSE.

[illegible]

ZOÉ, de même.

Alors, cette ferme que Pierre [illegible] vous a demandée, il [illegible]

ALPHONSE.

Sois tranquille, tu me l'as recommandé; il l'aura.

ZOÉ, bas.

Non, au contraire, il faut la lui refuser.

ALPHONSE, surpris.

Ah!

ZOÉ.

Oui; je le veux.

ALPHONSE.

C'est différent. (*Regardant Pierre, qui le salue en signe de remerciement.*) Pauvre garçon! moi qui croyais que c'était lui. (*A Zoé.*) Alors, je la garderai pour l'autre.

ZOÉ.

C'est ça, pour l'autre.

ALPHONSE, *à voix basse.*

Mais à une condition; c'est que lorsque l'horloge du château sonnera deux heures, tu m'attendras au bout de ce bosquet, près de la pièce d'eau. (*A part.*) Je veux être le premier à lui annoncer ce que je fais pour elle.

ZOÉ.

Près de la pièce d'eau! pourquoi donc?

ALPHONSE.

J'ai à te parler; tu sais bien, pour l'autre.

ZOÉ.

Ah! oui.

ALPHONSE.

Ainsi, tu viendras; ne l'oublies pas, à deux heures.

ZOÉ.

C'est convenu, à deux heures. (Haut et regardant Pierre en dessous.) Adieu, Monsieur, ne me faites pas attendre, au moins.

ALPHONSE, à Pierre.

Venez, monsieur Pierre.

PIERRE.

Voilà, Monsieur. (A part.) Cette petite Zoé m'a donné un fier coup de main, là. (Alphonse est entré dans le pavillon; Pierre y entre après lui.)

ZOÉ.

Si maintenant Catherine Bazu l'épouse, ce ne sera pas du moins pour la ferme.

SCÈNE IX.

DUMONT, ZOÉ.

DUMONT.

A-t-on jamais vu! dix mille francs de dot à mademoiselle Zoé! et il charge le notaire d'en prévenir les jeunes gens du village. Certainement je ne suis pas un jeune homme; mais dix mille francs, ça m'irait aussi bien qu'à un autre, c'est de tous les âges. Elle ne sait rien, je serai le premier en date. Ma foi, brusquons l'aventure. Zoé, Zoé!.. (Il s'approche d'elle.)

ZOÉ, à part.

Ah! mon Dieu! c' méchant régisseur; il va encore me gronder.

DUMONT.

Viens ici, Zoé, j'ai à te parler. Tu sais que je m'intéresse à toi; je t'ai vue naître, et je t'ai toujours aimée...

ZOÉ.

Ah! bien, vous cachiez joliment votre jeu. Vous étiez toujours à crier : *Ah! le vilain enfant! qu'il est maussade!*

DUMONT.

Parce qu'on te gâtait. (Lui prenant la main.) Et moi, qui t'aimais véritablement... Mais viens de ce côté. (Il la mène du côté opposé du pavillon.) Il n'est pas nécessaire qu'on nous entende de ce pavillon. (Il lui parle bas à l'oreille.)

ZOÉ.

Vraiment! (Dumont lui parle encore bas.) Est-ce que par hasard?.. (Dumont lui parle encore bas, avec plus de chaleur.) Ah, mon Dieu! m'épouser!

DUMONT.

N'aie donc pas peur, et surtout ne crie pas ainsi.

ZOÉ.

Moi! madame Dumont! moi qui n'ai rien.

DUMONT.

Tu es plus riche que tu ne crois. (Étonnement de Zoé.) Cette grâce, cette gentillesse... (A part.) Car, au fait, je ne sais pas pourquoi on n'y faisait pas attention, à cette enfant, elle est très-bien.

ZOÉ, à part.

Encore un qui s'en aperçoit.

DUMONT.

Eh bien?

ZOÉ.

Écoutez; je ne dis pas non, je ne dis pas oui.

DUMONT.

C'est bien vague.

ZOÉ.

Il faut que je voie si votre amour est sincère.

DUMONT, à ses pieds.

Ah! je te jure, sur mon honneur...

ZOÉ, l'imitant.

C'est bien vague.

DUMONT.

Espiègle!

ZOÉ, à part.

AIR : *La ville est bien, l'air est très-pur* (du COLONEL).

Ah! grand Dieu! si Pierre était là!

DUMONT.

L'affaire est-elle terminée?

ZOÉ.

Je ne peux rien dire... l'on verra.
(A part.)
En v'là deux dans la matinée.

DUMONT.

Tu parais troublée.

ZOÉ.

Oui beaucoup.
Un amant dans cette attitude!..
Ça vous surprend un peu; surtout
Quand on n'en a pas l'habitude.

PIERRE, sortant du pavillon.

Eh ben ! en voilà un autre.

ZOÉ, jetant un cri.

Ah !...

DUMONT, se relevant.

Au diable l'imbécile ! (Il s'esquive.)

SCÈNE X.

PIERRE, ZOÉ.

ZOÉ, à part.

C'est bien fait. (Haut.) Tiens, c'est encore vous, monsieur Pierre ?

PIERRE, avec humeur.

Pardi, faut bien que je passe quelque part. Mam'selle ; je ne pouvais pas me douter que vous étiez en affaires.

ZOÉ.

Eh ! mais, on dirait que vous avez de l'humeur ?

PIERRE.

Ce n'est pas sans raison. Tous les malheurs à la fois. M. d'Auberive qui, pendant une heure, ne me parle que de vous... « Ah ! qu'elle est gentille ! qu'elle est agréable ! »

ZOÉ.

Ça vous fait de la peine ?

PIERRE.

Non ; mais ce n'est pas de ça qu'il s'agissait, c'était de la ferme, et il me la refuse.

ZOÉ, avec joie.

Il vous la refuse ? (Avec compassion.) Pauvre garçon ! (A part.) Ah ! que mon autre amoureux est aimable !

PIERRE.

Et au moment où je viens vous raconter ça, à vous qui me donnez des conseils, v'là que je trouve ici ce régisseur, qui était à vous cajoler.

ZOÉ, d'un air étonné.

Ah ! il vous refuse la ferme ! et pourquoi donc ?

PIERRE.

Est-ce que je sais ? il n'a pas voulu me donner de raisons ! et puis je ne l'écoutais pas ; je pensais à d'autres idées qui me venaient... Ah çà ! qu'est-ce qu'il faisait donc là, ce régisseur ?

ZOÉ, légèrement.

Le régisseur... oh ! il me parlait de quelque chose... Est-ce que M. d'Auberive a promis le bail à quelqu'un ?

PIERRE.

Je ne crois pas, parce qu'il m'a dit : « Je verrai plus tard ; ça dépendra... » Et qu'est-ce que vous disait donc, ce régisseur ?

ZOÉ.

Bon ! il faisait le galant.

PIERRE.

Ah ! il faisait le galant, lui aussi !

ZOÉ.

C'est-à-dire il veut m'épouser.

PIERRE, frappé.

Vous épouser ! rien que ça ?

ZOE, à part.

Eh ! mais, comme il paraît troublé !

PIERRE.

L'épouser ! je ne l'aurais jamais cru. Mais vous ne l'écoutiez pas ?

ZOÉ.

Ah dame ! une demoiselle écoute toujours.

PIERRE.

Eh ! eh bien ! Mam'selle, vous qui dites que les autres changent souvent de danseur, il me semble que vous ne vous refusez pas non plus ce petit plaisir-là ?

ZOÉ.

Moi !

PIERRE.

Vous en aviez déjà un, M. Alphonse.

ZOÉ.

Eh bien ! je n'ai pas changé pour ça.

PIERRE.

Comment ! ça vous en fait deux.

ZOÉ.

Sans doute, un mari et un amoureux.

PIERRE, à part.

Dieu ! a-t-elle de l'esprit ! (La regardant d'un air ravi.) Et est-elle jolie comme ça de profil ! je ne l'avais pas encore vue de profil.

ZOÉ, le regardant en dessous.

Je crois que ça commence. (Au moment où Pierre se rapproche pour parler à Zoé. André se trouve entre elle et lui.)

PIERRE, voyant André.

Ah! voilà un autre profil.

SCÈNE XI.

PIERRE, ANDRÉ, ZOÉ.

PIERRE, à André qui tient des lettres à la main.

Qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu demandes?

ANDRÉ.

Ce n'est pas vous, c'est mam'selle Zoé, un paquet de lettres que je rapporte pour elle de chez le notaire. (Il donne les lettres à Zoé.)

PIERRE.

C'est bon; va-t'en. (André s'en va.) Des lettres, un notaire; qu'est-ce que cela veut dire?

ZOÉ.

Je n'y comprends rien; on ne m'écrit jamais et pour bonnes raisons... Mais vous, monsieur Pierre, qui savez lire?.. (Elle lui donne les lettres.)

PIERRE, les prenant.

Avec plaisir; c'est mon fort, la lecture; le reste, je ne dis pas. (Il lit comme un écolier.) « Mam'selle, depuis que je vous adore, excusez si je ne vous en ai rien dit... »

ZOÉ.

Comment! c'est une lettre d'amour?

PIERRE, haussant les épaules.

Comme c'est écrit!

ZOÉ.

Mais pas mal... « Je vous adore. » Continuez.

PIERRE, continuant.

« C'est que mon respect était égal à mon silence. Mais si l'offre de ma main et de ma fortune... » (S'interrompant.) Que c'est bête! ma main et ma fortune; ils n'ont que ça à dire; ça doit être beau! Quel est donc l'animal qui écrit de pareilles sottises? (Ils regardent la signature.) Jean L'huillier.

ZOÉ.

Jean L'huillier, le menuisier; un joli garçon!

PIERRE.

Oui, un grand échalas.

ZOÉ.

Et les autres?

PIERRE, parcourant les lettres.

Toutes de même.

ZOÉ.

Ils veulent tous m'épouser!

PIERRE, lisant les signatures.

Jérôme Dufour, André Leloup, Christophe l'Ahuri; en v'là-t-il! en v'là-t-il!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

J' crois qu'il en sort de dessous terre.

ZOÉ, à part.

V'là qu'ils arriv'nt!.. Est-ce étonnant!

PIERRE.

C'est pire qu'une folle enchère,
Et tout l' monde en veut maintenant.
(Regardant les lettres.)
La provision est assez ample,
Car tout l' village après elle s'est lancé,
D'puis que l' seigneur a commencé.

ZOÉ.

Ce que c'est que le bon exemple!
(A part et regardant Pierre.)

Et ça ne lui fait rien; il se tait; cependant il souffre! Peut-on être dur comme ça à soi-même!

PIERRE, hésitant.

Et de tous ceux-là, lequel que vous choisiriez?

ZOÉ, le regardant en dessous.

On ne sait pas; il peut s'en présenter d'autres.

PIERRE, à part.

Au fait, elle a raison. Si je tarde encore... Jusqu'à présent il n'y en a que deux qui en valent la peine, le seigneur et le régisseur. On serait le troisième, et le numéro 3 n'est pas trop mauvais. Si j'osais; j'ai envie d'oser... (A Zoé.) Mam'selle.

ZOÉ, se rapprochant.

Qu'est-ce que c'est?

PIERRE.

Eh bien!... (A part.) Ah! mon Dieu! et Catherine Bazu qui

a ma parole. Si j'allais me trouver deux femmes sur les bras. Faut que je me dégage. (On entend sonner deux heures.)

ZOÉ.

Ah! mon Dieu! et mon amoureux qui m'attend?

PIERRE.

Vot' amoureux!

ZOÉ.

J'ai promis d'aller le rejoindre à deux heures.

PIERRE.

Pourquoi donc?

ZOÉ.

Je ne sais pas.

PIERRE.

Et où ça?

ZOÉ.

Au bout de cette allée.

PIERRE.

Et vous irez?

ZOÉ.

Certainement. Moi, d'abord, je n'ai que ma parole. (Regardant du côté du bosquet.) Justement je l'aperçois. (Elle y court.)

PIERRE, voulant l'arrêter.

Eh bien! attendez donc, Mam'selle; moi aussi j'ai à vous parler.

ZOÉ, en s'en allant.

Ce sera pour une autre fois; ça lui apprendra à se décider. (Elle disparaît dans le bosquet.)

SCÈNE XII.

PIERRE, seul, puis ERNESTINE.

PIERRE.

Mam'selle, écoutez-moi donc! Elle y va, c'est qu'elle y va : a-t-on jamais vu! cette petite; son amoureux! un amoureux comme ça à une fille de village, qu'est-ce qui nous restera à nous autres? (Regardant dans le bosquet.) Oui vraiment! il n'était pas loin, le voilà! il lui donne le bras... Ah! mon Dieu! ils disparaissent derrière les bosquets. Si encore je m'étais déclaré, si elle était ma femme, j'aurais droit de me fâcher; c'est un agrément; mais je n'ai rien à dire, et je suis obligé de rester là, les bras croisés, comme un pur et simple jobard.

ERNESTINE, entrant par le fond à droite.

Ah! te voilà, Pierre, qu'est-ce que tu fais donc là?

PIERRE.

Rien, Mam'selle.

ERNESTINE.

As-tu vu passer M. Alphonse?

PIERRE.

Si je l'ai vu? Certainement; et ce qui me fait le plus enrager, (Regardant du côté du bosquet.) c'est que je ne le vois plus.

ERNESTINE.

Comment?

PIERRE.

Il était ici avec mam'selle Zoé; et ce que vous ne croiriez jamais, il lui faisait la cour.

ERNESTINE.

Je le sais; c'était pour rire.

PIERRE.

Ah! vous appelez cela pour rire! Primo, d'abord et d'une... ce matin, quand je suis arrivé, il l'embrassait.

ERNESTINE, troublée.

En es-tu sûr?

PIERRE.

Pour commencer, il m'en a parlé à moi, personnellement, comme de quelqu'un qu'il aimait, qu'il adorait.

ERNESTINE.

Depuis ce matin?

PIERRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en a l'idée, faut du temps pour s'enhardir à ce point-là, et je gagerais qu'il l'aime depuis longtemps.

ERNESTINE.

Il serait vrai!

PIERRE.

Oui, Mam'selle, oui, il fera quelque folie pour elle.

ERNESTINE.

Que dis-tu? au moment où je venais d'avouer à mon père que c'était lui que je préférais!

PIERRE.

Combien lui en faut-il donc? car si vous l'aviez vu tantôt, auprès d'elle, avec des yeux animés... et elle donc, tout à l'heure : « Il m'attend à deux heures. — Pourquoi faire? »

que j'ai dit. — « Ça ne te regarde pas, » qu'elle a répondu ; et elle s'en est allée en riant ; et ils ont disparu dans les bosquets.

ERNESTINE.

O ciel !

PIERRE.

C'est comme je vous le dis, de vrais bosquets ; ils sont là pour le dire ; et tenez, tenez, Mam'selle... (Lui montrant le bosquet.)

AIR du vaudeville de *l'Homme vert.*

Le v'là qui vient par cette allée.

ERNESTINE.

Le dépit fait battre mon cœur.

PIERRE.

Dieu ! si ma vu' n'est pas troublée,
Il me paraît sombre et rêveur.
Sa tristess' n'est pas naturelle,
On dirait qu'il n'ose approcher...
Ça m' fait trembler... il faut, Mam'selle,
Qu'il ait quelqu' chose à se r'procher.

SCÈNE XIII.

ALPHONSE, ERNESTINE, PIERRE.

ALPHONSE, à part.

Allons, son père le veut, son consentement est à ce prix, il faut bien m'y résoudre.

ERNESTINE, bas à Pierre.

Comme je vais le traiter !

PIERRE.

C'est ça, parlez-lui ferme, et qu'il n'y revienne plus.

ERNESTINE, avec émotion.

Ah ! vous voilà, Monsieur. Vous avez vu mon père, sans doute ?

ALPHONSE, froidement.

Non, Mademoiselle.

ERNESTINE, à part.

Tant mieux, je mourrais de honte s'il savait ce que je lui ai dit. (Haut.) Vous avez l'air de chercher quelqu'un ; peut-être mademoiselle Zoé ?

ALPHONSE, d'un air préoccupé.

Non, je la quitte à l'instant.

PIERRE, bas, à Ernestine.

Là, je ne lui fais pas dire.

ERNESTINE, s'efforçant de sourire.

J'admire votre docilité, Monsieur, et comme vous vous résignez à une plaisanterie qui a dû vous coûter beaucoup.

ALPHONSE.

Mais non, pas tant que vous croyez.

PIERRE, bas.

Il y prend goût.

ALPHONSE.

Je vous dois même des remerciements; car cette épreuve bizarre a décidé du sort de toute ma vie.

ERNESTINE.

Comment, Monsieur?

ALPHONSE.

Oui, Mademoiselle, que voulez-vous? chacun a ses caprices; j'ai vu que je ne parviendrais jamais à vous plaire?

ERNESTINE.

Monsieur!

ALPHONSE.

Oh! je ne vous en veux pas: on n'est pas maître de son amour; c'est ce que je pensais en regardant cette petite, qui est charmante.

PIERRE, avec un soupir.

C'est vrai.

ALPHONSE.

Où pourrais-je trouver mieux? une jeune fille douce, naïve,

PIERRE, soupirant plus fort.

C'est vrai.

ALPHONSE.

Remplie de grâces, de bonnes qualités...

PIERRE, de même.

C'est que c'est vrai.

ALPHONSE.

Qui ne se fera pas un jeu de désoler son amant, qui l'aimera de bonne foi.

ERNESTINE, avec impatience.

C'est assez, Monsieur.

PIERRE, à part.

Non, ce n'est pas assez; il ne peut pas trop en dire: c'est qu'il n'y en a pas une comme elle à dix lieues à la ronde.

ERNESTINE, à Alphonse.

Enfin, Monsieur, vous l'aimez?

ALPHONSE.

Je ne me crois pas obligé de vous rendre compte de mes sentiments.

ERNESTINE.

Et moi, je les devine, et je ne souffrirai pas un semblable scandale dans la maison de mon père. Peu m'importe qui vous aimiez, qui vous adoriez, cela m'est parfaitement indifférent. Mais nous devons veiller sur le sort d'une jeune fille qui nous est confiée. J'entrevois vos projets.

ALPHONSE.

Mes projets! vous vous trompez; et, comme vous le disiez nous-même ce matin, je n'ai pas de préjugés; aussi mon intention est de l'épouser.

PIERRE, à Ernestine.

L'épouser?

ERNESTINE.

Qu'entends-je!

PIERRE.

Quand je vous disais qu'il ferait des folies!

ERNESTINE.

Comment, Monsieur...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ZOÉ, en habit de mariée.

ZOÉ, entrant.

Me v'là.

ERNESTINE.

Que vois-je?

PIERRE.

Quelle toilette!

ZOÉ.

Vous m'avez dit de me mettre en mariée; il ne me manque rien... que le mari.

PIERRE.

V'là l' coup de grâce!

ERNESTINE.

Plus de doute.

ENSEMBLE.

AIR : *De crainte et de douleur* (de LA BATELIÈRE).

ALPHONSE ET ERNESTINE.

De trouble et de douleur

Je sens battre mon cœur ;
Évitons sa présence...
Car mes regards, d'avance,
Trahiraient ma douleur.
De dépit, de fureur,
Je sens battre mon cœur.

PIERRE.

De trouble et de frayeur
Je sens battre mon cœur.
Pour moi la belle avance,
S'il faut qu'en ma présence
Elle épous' Monseigneur !..
De trouble et de frayeur
Je sens battre mon cœur.

ZOÉ.

Mais qu'ont-ils donc tous trois?
Et qu'est-ce que je vois?
Ils sont fâchés, je pense...
On dirait qu' ma présence
Les troubl' tous à la fois...
D'où vient l' trouble où j' les vois,
Et qu'ont-ils donc tous trois?

(Alphonse et Ernestine sortent. Pierre va s'asseoir sur une chaise auprès du bosquet.)

SCÈNE XV.

ZOÉ, PIERRE.

ZOÉ, les regardant sortir.

A qui en ont-ils donc? dites-le-moi. Eh bien! il pleure. Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Pierre? et qu'est-ce qui vous fait du chagrin?

PIERRE.

Vous me le demandez! c'est vous qui en êtes cause, vous, (Otant son chapeau et pleurant.) madame la comtesse. (Il se lève.)

ZOÉ.

Madame la comtesse!... A qui en a-t-il?

PIERRE.

Puisque M. Alphonse vous aime, puisqu'il vous prend pour femme.

ZOÉ, avec joie.

Moi, sa femme! il serait vrai! Qu'est-ce que tu me dis là?

PIERRE.

Vous ne le saviez peut-être pas?

ZOÉ.

Du tout.

PIERRE, avec dépit.

Et c'est moi qui le lui apprends! Qu'est-ce qu'il vous avait donc dit tout à l'heure?

ZOÉ.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Il m'a bien dit qu' j'allais être mariée,
Mais j'ignorais qu'il dût êtr' mon époux.
Au bal ce soir pourtant il m'a priée,
En me disant de choisir des bijoux,
De beaux atours, des boucl's d'oreille, un' chaîne,
Et qu' pour l'hymen où j'allais m'engager
Il se charg'rait du reste.

PIERRE, se désolant.

Je l' crois sans peine,
C'est justement c' dont j' voulais me charger.

A qui la faute? à toi, Pierre Rousselet, à toi, imbécile, qui n'ose pas parler; car, c'est vrai, je n'en connais pas de plus bête que moi!

ZOÉ.

Eh bien! eh bien! console-toi; si je suis grande dame, je n'oublierai pas mes amis, et te voilà sûr d'avoir la ferme des Viviers, que tu désirais tant.

PIERRE.

Je m'en moque bien. Je donnerais toutes les fermes du monde pour rompre ce maudit mariage.

ZOÉ.

Pourquoi donc?

PIERRE.

Parce que je ne veux pas que tu sois grande dame.

ZOÉ.

Vous êtes gentil.

PIERRE.

Parce que... ma foi, en arrivera ce qui pourra... parce que je t'aime trop pour cela.

ZOÉ, avec joie.

Vous m'aimez?

PIERRE, hors de lui.

Comme un fou, comme un imbécile. Je ne m'en étais pas aperçu ; mais depuis qu'il a expliqué pourquoi il te préférait, je vois que tu es celle qui me convient le plus, c'est-à-dire que tu es peut-être la seule qui me convienne.

ZOÉ.

Il fallait donc le dire!

PIERRE.

Est-ce que je m'en doutais? Mais dès que les autres s'y sont mis, ça m'a pris comme un coup de foudre.

ZOÉ.

V'là le grand mot lâché! et tu parles quand il n'est plus temps.

PIERRE.

Il n'est plus temps?

ZOÉ.

Écoute donc, Rousselet, tu es un brave garçon; mais tu ne peux pas exiger que je refuse mon bonheur, puisqu'il m'aime, cet homme-là, puisqu'il me veut.

PIERRE.

Et moi aussi, je te voulais, et prenez-y garde, Zoé, je ferai un malheur, je vous en avertis.

ZOÉ.

Comment, Monsieur?

PIERRE.

Je ne m'y mets pas souvent; mais si je m'abandonne à mon naturel fougueux, je suis capable de me détruire.

ZOÉ.

Air du vaudeville de *l'Ours et le Pacha.*

O ciel! former un tel projet!

PIERRE.

Oui, Mam'selle, et si la rivière
N'était pas si loin... on verrait.

ZOÉ, l'arrêtant.

Ah! grand Dieu! que voulez-vous faire
Ce serait me désespérer.

PIERRE.

Ce mot m' décide, et quoiqu' j'enrage...
De me périr j'aurai l' courage...
Exprès pour vous faire pleurer
Le jour de votre mariage.

ZOÉ, le retenant.

Monsieur, Monsieur, je vous prie de m'écouter.

SCÈNE XVI.

ERNESTINE, ZOÉ, PIERRE, puis ALPHONSE, et DUMONT.

ERNESTINE.

Je ne puis rester en place... jusqu'à mon père lui-même qui me répète que c'est ma faute. (Apercevant Zoé.) Ah! vous voilà, Mademoiselle, vous devez être bien glorieuse du trouble que vous causez.

ZOÉ, d'un air confus.

Mon Dieu, Mam'selle, je vois que vous êtes fâchée; je vous assure pourtant qu'il n'y a pas de ma faute.

ERNESTINE.

Votre conduite est indigne; non pas que je regrette M. d'Auberive. Sa légèreté et le choix qu'il a fait prouvent qu'il ne le mérite nullement; mais cela ne justifie pas votre impertinence.

ZOÉ.

Je sais bien que j'ai tort; car, enfin, vous me l'aviez prêté.

PIERRE.

Quelle imprudence! Est-ce qu'on prête jamais ces choses-là? ça s'égare si facilement!

ZOÉ.

Et je devrais vous le rendre, parce que, avant tout, faut de la conscience. Mais comment faire maintenant qu'il ne veut plus?

ERNESTINE, piquée.

Il ne veut plus? C'est inouï, c'est inconcevable; cette petite dont nous nous moquions ce matin... (Changeant de ton.) Écoute, Zoé, je n'ai aucune prétention sur M. Alphonse; au con traire je l'abhorre, je le déteste.

PIERRE.

Moi aussi.

ERNESTINE.

Mais je ne puis supporter l'idée qu'il nous brave à ce point.

PIERRE.

Ce serait honteux.

ERNESTINE.

Je tiens à le désespérer [à mon tour, et je me charge de ta

Et le seul mérite
A dicté son choix.

ZOÉ, au public.

AIR : *Paris et le village.*

Si vous voulez y consentir,
J'allons nous marier au plus vite :
A ma noc' daign'rez vous venir ?
C'est la mariée qui vous invite.
Gardez-vous d'y manquer, au moins ;
Et quand j' compte entrer en ménage,
N'allez pas, faute de témoins,
Faire manquer mon mariage.

TOUS.

N'allez pas, faute de témoins,
Faire manquer son mariage.

FIN DE ZOÉ.

PHILIPPE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec MM. Mélesville et Bayard

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 19 avril 1830.

PERSONNAGES

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
MATHILDE, sa nièce.
M. DE BEAUVOISIS.
PHILIPPE, intendant de mademoiselle d'Harville.
FRÉDÉRIC.
JOSEPH, domestique de mademoiselle d'Harville.
PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe dans l'hôtel de mademoiselle d'Harville.

Un bel appartement; porte au fond, et deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de Mathilde; celle qui est à gauche est la porte de la chambre de Frédéric. A droite, sur le devant, une grande table couverte d'un riche tapis, et sur laquelle se trouvent une cassette, un encrier, etc. A gauche, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, MATHILDE. Elles sont assises; mademoiselle d'Harvillle travaille à de la tapisserie. Mathilde lui fait la lecture.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et bien! Mathilde, vous ne lisez plus?

MATHILDE.

C'est que je réfléchis, ma tante.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et à quoi, s'il vous plaît?

MATHILDE.

Mais à ce roman. C'est singulier! ce Tome Jones, que M. Alworthy et sa sœur élèvent avec tant de bonté, c'est absolument comme M. Frédéric, que vous avez recueilli dès son enfance, dont vous avez pris soin, et qui n'a jamais connu ses parents.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! c'est possible, il y a quelques rapports.

MATHILDE.

Voulez-vous que je continue, ma tante?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, prenant le livre.

Non, mon enfant; cela vous fatigue, et puis voici bientôt l'heure du déjeuner.

MATHILDE.

C'est dommage, j'aurais été curieuse de savoir ce que devient Tom Jones; il est si bon, si aimable... comme M. Frédéric.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous êtes bien jeune, Mathilde; écoutez-moi, et parlons raison, si c'est possible. Vous prenez beaucoup d'intérêt à Frédéric, et il le mérite, sans doute, à quelques égards; mais une jeune personne comme vous doit s'observer davantage.

MATHILDE.

Ma tante!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je voulais vous parler de cela, il y a quelques jours. Nous étions allées la veille à l'Opéra; j'avais reçu Frédéric dans ma loge; je lui avais fait cet honneur; nous avions avec nous M. le vicomte de Beauvoisis, mon neveu. Le vicomte, malgré quelques petits travers qui tiennent à la jeunesse, réunit les plus brillantes qualités. Je vous dis cela entre nous, Mathilde, pour que vous le reteniez. J'ai des projets dont nous parlerons plus tard. Pour en revenir à l'Opéra, vous ne fîtes que rire et causer avec Frédéric. On ne rit point à l'Opéra, ma nièce. Et en sortant, c'est encore le bras de Frédéric qui fut accepté par vous, sans égard pour le vicomte, qui vous offrait le sien. (Elle se lève.)

AIR : Vaudeville de *la Somnambule*.

Ce n'est pas bien, ce n'est pas convenable;
A votre rang, Mathilde, il faut songer.

MATHILDE.

J'ai cru pouvoir, suis-je donc si blâmable!
Le consoler, sans déroger.
Il est si bon!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Soit, mais, je le répète,
En fait d'amour, d'amitié, de bonheur,

Il faut encor consulter l'étiquette.

MATHILDE.

Moi, je n'aurais consulté que mon cœur.

Frédéric est si reconnaissant de vos bontés, il vous aime tant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je le crois, Mathilde, j'ai besoin de le croire; et cependant, sans parler ici de mon rang, je ne trouve pas en lui ces égards, ces attentions que j'ai le droit d'attendre, peut-être, d'un jeune homme qui me doit tout. Logé dans mon hôtel, mon salon lui est ouvert; il peut venir s'y former au ton et aux manières de la bonne compagnie. Eh bien, non; à peine s'il paraît le soir chez moi...

MATHILDE.

Écoutez donc, ma tante, il faut être juste, votre salon, c'est bien beau, mais ce n'est guère amusant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Comment, Mademoiselle?

MATHILDE.

Pour un jeune homme, je veux dire. N'entendre parler que de l'ancienneté de notre race, des hauts faits des d'Harville... moi-même, qui suis de la famille, je vous assure que quelquefois...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ma nièce...

MATHILDE.

A plus forte raison ce pauvre Frédéric, qui est jeune, impatient, étourdi; car sa tête est légère, j'en conviens; mais son cœur est si bon! Élevés ensemble, ici, sous vos yeux, je connais ses sentiments pour vous; je sais à quel point il vous chérit.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

En êtes-vous sûre, Mathilde?

MATHILDE.

Eh! tenez; ce jour où vos chevaux s'emportèrent, mon cousin de Beauvoisis appelait du secours; mais Frédéric se jeta au devant des chevaux, au risque d'être renversé; il les retint, il vous sauva peut-être! et, pour ne pas vous alarmer par la vue de ses habits déchirés, de ses mains meurtries, il s'échappa en me recommandant le silence.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et vous avez eu tort, Mademoiselle. Comment! je n'en ai rien su! Frédéric...

MATHILDE.

Entre nous, je crois que votre rang l'intimide un peu. « Ah! » me dit-il souvent, parce qu'il cause avec moi...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah!

MATHILDE.

Oui, il paraît qu'il ne me trouve pas l'air si imposant qu'à vous. « Ah! disait-il, que n'ai-je l'occasion de prouver ma reconnaissance à ma bienfaitrice! je donnerais mon sang, je donnerais ma vie pour elle! Si du moins elle était mariée, je me serais dévoué au service de son époux, je l'aurais suivi à l'armée, je me serais fait tuer pour lui. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il disait cela?

MATHILDE.

Oui, ma tante, et cela m'a fait faire une réflexion qui ne m'était pas encore venue. Pourquoi donc ne vous êtes-vous jamais mariée?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, un peu surprise.

Ah! pourquoi? voilà bien la question d'un enfant.

MATHILDE.

Il me semble cependant que, lorsqu'on a un beau nom!...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Lorsqu'on a un beau nom, ma nièce, ce qu'on peut faire de mieux, c'est de le garder. Je reconnais bien là les idées de ma sœur, de votre mère, qui, au lieu de suivre mon exemple, a choisi dans une classe inférieure un mari qui était riche, mais pas autre chose.

MATHILDE.

C'est vrai, on dit que mon père était millionnaire et roturier; mais il aimait tant ma mère, il l'a rendue si heureuse!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ce n'est pas une excuse, Mademoiselle; le bonheur ne justifie pas une faute.

MATHILDE, d'un ton caressant.

Sans cette faute, cependant, vous n'auriez pas auprès de vous une nièce qui vous chérit.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, l'embrassant.

C'est vrai, mon enfant. Ah! l'on vient; sans doute M. Frédéric, que j'ai fait demander, et qui tarde bien. Non, c'est Philippe.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; PHILIPPE, tenant à la main des papiers et des journaux.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

PHILIPPE, à mademoiselle d'Harville.

Les lettres et les journaux de Mademoiselle, et les comptes du mois; car c'est aujourd'hui le premier. (Il lui présente les papiers.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est bien, je n'ai pas besoin de lire.

MATHILDE.

On peut s'en rapporter à Philippe, ce n'est pas un intendant comme un autre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Oui, c'est un honnête homme, et de plus, un habile et dévoué serviteur. Grâce à lui, on me croit deux fois plus riche que je ne le suis. Je fais des dépenses énormes; je n'ai jamais de dettes, et toujours de l'argent comptant.

PHILIPPE.

Je n'y ai pas grand mérite : pourvu qu'on se souvienne seulement que deux et deux ne font jamais que quatre, ce n'est pas malin d'être intendant; je sais bien qu'anciennement ce n'était pas comme cela.

AIR du *Piége*.

Tous ces fripons d'intendants d'autrefois
Vous ruinaient d'une ardeur peu commune.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

On n'en a plus, et cependant je vois
Qu'on dissipe bien sa fortune.

PHILIPPE.

D'accord, je sais qu'on la mange souvent
Avec une vitesse extrême;
Mais du moins on a maintenant
L'esprit de la manger soi-même.

(Il présente un registre à mademoiselle d'Harville.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est inutile, Philippe.

PHILIPPE.

Mademoiselle veut toujours signer sans lire; ce sont les usages d'autrefois. Lisez, lisez, il le faut : qu'est-ce que c'est donc que ça? (Mademoiselle d'Harville passe auprès de la table, et s'assied pour examiner les papiers que Philippe lui a présentés.)

MATHILDE.

C'est drôle, il n'y a que lui qui gronde ma tante, et elle ne se fâche pas. Ces vieux serviteurs ont des priviléges.

PHILIPPE, passant auprès de Mathilde.

J'ai tort, sans doute; mais, voyez-vous, Mademoiselle, un ancien militaire ne peut pas parler comme un gentilhomme de la chambre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que je vois là! (Lisant.) « Secours donnés par Mademoiselle, six mille francs. » (A Philippe.) C'est plus du double des mois ordinaires.

PHILIPPE.

Mademoiselle est si bonne, et l'hiver est si rigoureux!

Air : *Dans un castel dame de haut lignage.*

A vos désirs j'obéissais d'avance.
Dans vos salons, de tous ces grands seigneurs
Quand votre nom attire l'affluence,
Pour ses bienfaits on le bénit ailleurs.
Si votre hôtel est connu d' la noblesse,
Par l'indigence il l'est aussi;
Et si quelqu'un ignorait votre adresse,
Le premier pauvr' lui dirait : « C'est ici. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE se lève et continue de lire.

Des ouvriers... d'anciens militaires...

PHILIPPE.

Des camarades à moi qui servaient dans l'armée de Rhin et de Moselle. Il faut faire quelque chose pour ceux qui y étaient, Mademoiselle; car c'est sous leurs tentes que bien des gens, qui valaient mieux que moi, ont trouvé asile et protection.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, passant entre Philippe et Mathilde.

C'est vrai, c'est Philippe qui, dans ce temps-là, nous a aidées à passer la frontière.

MATHILDE.

Je comprends alors votre reconnaissance, votre affection pour lui.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Achevons. (Lisant.) « Pour la pension de Frédéric, cinq cents francs. » (A Philippe.) C'est beaucoup pour un mois.

PHILIPPE.

C'est bien peu, Mademoiselle; puisque vous l'avez élevé et protégé, il faut achever votre ouvrage, il faut qu'il s'instruise, qu'il ait des maîtres; il a besoin d'avoir du mérite, lui qui n'a pas de fortune...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est ce qu'il faudrait souvent lui répéter. Je vous ai placé près de lui, Philippe, comme un guide, comme un ami; et j'ai à me plaindre de lui, de vous, peut-être : vous le gâtez, vous n'avez pas pour lui toute la sévérité nécessaire; souvent il rentre bien tard.

PHILIPPE, embarrassé.

Mademoiselle...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je ne l'ai pas vu hier soir.

PHILIPPE.

Ah! mon Dieu!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ce matin, je lui ai fait dire de descendre, et il n'a pas encore paru.

PHILIPPE.

Il était sorti de très-bonne heure, pour son droit, pour une conférence... je ne sais pas au juste... il travaille tant, que souvent il passe la nuit.

MATHILDE.

Voyez-vous, ma tante, il finira pas se rendre malade.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, vivement.

Voilà ce que je n'entends pas; je ne veux pas qu'il travaille tant, je le lui défendrai.

PHILIPPE, à part.

Ce n'est pas la peine.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, allant à la table, et prenant une bourse qu'elle remet à Philippe.

Tenez Philippe, voilà son trimestre; vous le lui donnerez de ma part, en lui recommandant l'ordre, l'économie et la bonne conduite.

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle; mais vous, en revanche, ayez un peu d'indulgence.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Il est léger, mais plein d'honneur et d'âme :
Je m'y connais, et je vous en réponds.
Pour des misèr's quand je vois qu'on le blâme,
Moi, je l'excuse, et j'ai bien mes raisons.
Oui, maintenant, quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Pour un jeune homm' j' suis toujours indulgent,
Car je soupire, et je m' dis : A sa place,
Le diabl' m'emport' si j' n'en f'rais pas autant!
Pardon, Mam'sell', mais j'en f'rais tout autant.

BEAUVOISIS, en dehors.

On n'a pas encore déjeuné, c'est bien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! c'est mon neveu que j'entends.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUVOISIS, en négligé très-élégant.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le vicomte d'Harville de Beauvoisis. (Philippe est auprès de la table, occupé à ranger les papiers.)

BEAUVOISIS, baisant la main à mademoiselle d'Harville.

Bonjour, chère tante; bonjour, ma jolie cousine. Je suis bien matinal, n'est-ce pas? Je n'en reviens point de me trouver debout à peu près comme tout le monde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Comment avez-vous donc fait?

BEAUVOISIS.

Je m'y suis pris d'avance, je ne me suis pas couché.

PHILIPPE, à part.

On ne lui demandera pas de l'ordre à celui-là.

MATHILDE.

Voilà une belle conduite, monsieur de Beauvoisis.

BEAUVOISIS.

Vous avez raison; mais il y a tant de bals cet hiver... les nuits sont trop courtes et la vie aussi.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, à Beauvoisis.

Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas? (A Mathilde.) Mathilde, voyez, donnez des ordres, qu'on se dépêche de nous servir. (Elle s'assied auprès de la table.)

MATHILDE.

Oui, ma tante; j'y vais. (Saluant Beauvoisis.) Mon cousin... (Bas à Philippe.) Adieu, Philippe. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE, BEAUVOISIS. Mademoiselle d'Harville est assise auprès de la table, Philippe est à sa droite; elle signe de loin en loin des papiers que Philippe dépose sur la table.

BEAUVOISIS.

Je suis venu vous demander à déjeuner en famille, d'abord, mon aimable tante, pour vous présenter mes hommages, et puis pour vous remercier. Vous avez vu Aaron?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je le vois beaucoup trop souvent.

BEAUVOISIS.

Ce n'est pas ma faute, les chevaux anglais sont hors de prix. Moi, les chevaux et l'Opéra, voilà ce qui me ruine.

PHILIPPE.

Monsieur change si souvent!

BEAUVOISIS.

C'est vrai, c'est ce que je me dis tous les jours; je dépense un argent fou, à moi et à ma tante; mais que voulez-vous?

AIR : *Du fleuve de la vie.*

L'argent n'est rien, il faut qu'on brille,
Que dans Paris on soit cité;
Pour faire honneur à ma famille,
Je dépense avec dignité.
Sous des titres comme les nôtres,
Il est noble, il est de bon goût
De ne jamais compter...

PHILIPPE.

Surtout
Quand c'est l'argent des autres.

BEAUVOISIS.

C'est le seul moyen de se faire remarquer. Si nous avions une bonne guerre, ce serait bien plus économique. Je ferais parler de moi, ou je me ferais tuer; et cela ne vous coûterait pas si cher.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Exposer vos jours! vous, le dernier des d'Harville! Non,

mon neveu, et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je vous dirai que vous vous devez à vous-même et à votre famille plus de tenue, plus de modération. Qu'est-ce que cette aventure dont on parlait hier dans les salons ?

BEAUVOISIS.

Quoi! vous sauriez?... Cela vous a inquiétée ?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Beaucoup.

BEAUVOISIS.

Vous connaissez cependant mon adresse, et puis, cette fois, je n'avais pas tort. J'avais remarqué à l'Opéra... car je suis un fidèle... Nous sommes toujours là, moi, ou ma lorgnette, en gants blancs, balcon des premières, à droite, c'est mon côté, vous savez. J'avais remarqué une jeune élève de Terpsichore, oh! une taille! un regard céleste, un coup-de-pied ravissant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Mon neveu!...

BEAUVOISIS.

N'ayez donc pas peur, j'ai du tact, je sais gazer. Autrefois, nous dansions sans déroger; par conséquent les danseuses, ça nous revient; ce n'est pas noble, mais c'est gentil; par malheur, c'est léger, et on voulait me persuader que j'avais un rival.

PHILIPPE.

Pas possible.

BEAUVOISIS.

Je fus comme Philippe, je ne voulus pas le croire; mais de ce temps-ci, il y a tant d'invraisemblances... Je cours chez ma divinité, qui était, dit-on, dans son boudoir. Je veux tourner le bouton, votre serviteur; la porte était fermée en dedans, et j'entends une voix de basse-taille qui me crie : « Qui est là ? »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! mon Dieu!

BEAUVOISIS.

Il n'y avait plus moyen d'en douter; un autre aurait fait du bruit, de l'éclat; moi, pas du tout, et, ne pouvant remettre ma carte à ce Monsieur, je me suis contenté d'écrire au crayon sur la porte : « L'amant de ma maîtresse est un fat; je l'attends au bois...

« *Signé* D'HARVILLE DE BEAUVOISIS. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et il est venu?

BEAUVOISIS.

Mieux que ça, il en est venu trois. Il paraît qu'ils avaient tous pris connaissance de mon épître, qui, par le fait, est devenue une circulaire.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, se levant.

Et vous vous êtes battu?

BEAUVOISIS.

Sur-le-champ, avec mes trois partners. J'ai blessé l'un, désarmé l'autre, et j'ai déjeuné avec le troisième, un aimable jeune homme, le fils d'un pair de France, qui n'a pas voulu me quitter : car les duels, c'est charmant; on se fait des amis à la vie et à la mort. Celui-ci m'a conduit le soir dans une société délicieuse, un rout, un cercle, comme on voudra, où, par parenthèse, j'ai trouvé votre ami Frédéric.

PHILIPPE.

Frédéric?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que vous dites là?

PHILIPPE.

Monsieur le vicomte se trompe, ça ne se peut pas.

BEAUVOISIS.

Je me trompe si peu que je lui ai parlé, parce que j'ai été fort étonné de le trouver là; et quand je suis sorti, à six heures du matin, il y était encore.

PHILIPPE, à part.

Que le ciel le confonde!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant Philippe.

Ah! il était sorti, ce matin, pour travailler pour... (Mouvement de Philippe.) C'est bien. (A Beauvoisis.) Et cette maison est-elle convenable?

BEAUVOISIS.

Hnm! hum! tout au plus.

PHILIPPE.

Monsieur le vicomte y était.

BEAUVOISIS.

Oh! moi, mon cher, c'est différent, nous allons partout; mais un pauvre diable qui n'a pas un sou à lui, ça peut devenir très-inquiétant : voilà tout ce que je dirai, je ne veux pas lui faire du tort.

PHILIPPE.

Eh! mon Dieu! parlez et n'en laissez pas croire plus qu'il n'y en a. Quand il serait allé dans cette maison pour son plaisir, pour une danseuse. (Mouvement de Beauvoisis.) Que sais-je?... eh! pourquoi pas? ma foi, à son âge...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe, monsieur le vicomte ne vous a point adressé la parole.

BEAUVOISIS.

C'est vrai, mais M. Philippe la prend assez volontiers. Il a de l'éloquence, ce qui est du luxe dans un intendant; cela doit vous coûter bien plus cher.

PHILIPPE.

Morbleu!...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe, taisez-vous, vous vous oubliez. (A Beauvoisis.) Venez, mon neveu; et surtout, devant Mathilde, pas de récit, pas d'aventure; au moment de lui faire part de nos projets, vos folies...

BEAUVOISIS.

Bah! qu'est-ce que cela lui fait, tant que je suis garçon? une fois marié...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous serez plus sage, j'espère.

BEAUVOISIS.

Certainement, je ne les dirai plus.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, bas, à Philippe.

Je suis mécontente. (A Beauvoisis.) Mon neveu, votre bras. (En s'en allant, à Philippe.) Très-mécontente. (Elle sort avec Beauvoisis par le fond.)

SCÈNE V.

PHILIPPE, seul.

Très-mécontente, voilà le grand mot : après ça, il n'y a plus rien à dire. Ce bavard, avec ses histoires et son air de mépris... Mépriser Frédéric! Il a des torts, c'est possible; mais ça regarde Mademoiselle, ça me regarde. (Pesant la bourse qu'il tient.) Pauvre garçon! son trimestre, ce n'est pas lourd; et cette fois-ci, pas de supplément à espérer, c'est le cas de venir à son secours sans qu'il s'en doute. (Il regarde autour de lui, et fouille

dans sa poche.) J'ai justement là quelques petites épargnes que j'allais placer ; je ne suis pas un richard, mais enfin, avec un peu d'ordre, on a toujours quelques cartouches au service de ses amis. (Il prend un rouleau de napoléons.) Il trouvera sa paie un peu allongée ; mais il croira que c'est Mademoiselle. (Il met quelques pièces d'or dans la bourse.) Où diable peut-il avoir passé la nuit ? Ne pas rentrer, nous donner de l'inquiétude, c'est très-mal ; je suis d'une colère... (Versant tout le rouleau dans la bourse.) Bah ! il faut tout mettre, c'est plus tôt fait. (Il va vers la gauche.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, JOSEPH, PHILIPPE.

FRÉDÉRIC, à Joseph, dans le fond.

Oui, va, que personne ne te voie ! ce billet sur son panier à ouvrage, ou dans son carton ; tiens, voilà ma dernière pièce d'or. (Joseph entre dans l'appartement de Mathilde.)

PHILIPPE.

C'est lui.

FRÉDÉRIC, posant son chapeau et sa cravache sur la table à droite.

Elle saura tout, mais quand je serai loin. (Il traverse le théâtre, et va se jeter dans un fauteuil, près du guéridon.)

PHILIPPE, qui est au fond, à droite, l'observant et se rapprochant.

Comme le voilà défait, abattu ! on dirait qu'il vient de faire cent lieues de marche forcée ; pauvre enfant !

FRÉDÉRIC.

Elle me plaindra peut-être. (Apercevant Philippe.) Ah ! Philippe !..

PHILIPPE, changeant de ton.

Vous voilà donc enfin ! morbleu ! n'avez-vous pas de honte ?..

FRÉDÉRIC.

Ah ! je t'en prie, fais-moi grâce de tes remontrances, je ne suis pas en humeur de les entendre.

PHILIPPE.

Et vous les entendrez pourtant. Qu'est-ce que ça signifie une vie comme celle-là ? Nous donner de l'inquiétude à tous ! à moi surtout, et à Mademoiselle.

FRÉDÉRIC, se levant vivement.

Mademoiselle ! dis-tu ? Eh ! quoi, Philippe, elle saurait ?..

PHILIPPE.

Elle sait tout; j'ai eu beau mentir pour vous excuser, ce qui ne me serait pas arrivé pour moi-même, elle n'a rien voulu entendre; elle est furieuse contre vous.

FRÉDÉRIC.

Allons, il ne manquait plus que cela! J'aurais tout bravé, je prenais mon parti; mais sa colère... Ah! jamais... moi qui donnerais ma vie pour lui épargner un regret, un chagrin...

PHILIPPE.

A la bonne heure; mais est-ce que vous ne craignez pas aussi de me faire de la peine, à moi, votre soutien, qui, absent ou présent, suis toujours là pour vous surveiller, pour vous défendre? Vous n'avez donc pas d'amitié pour moi?

FRÉDÉRIC.

Si fait, Philippe; pardonne-moi, je suis un fou, un ingrat; mais non, tiens, je suis malheureux, voilà tout.

PHILIPPE.

Vous êtes malheureux! (S'arrêtant, plus froidement.) Je comprends, vous avez fait quelques sottises?..

FRÉDÉRIC.

Une seule d'abord qui m'en a fait commettre vingt autres.

PHILIPPE.

C'est beaucoup pour commencer, mais allons par ordre.

FRÉDÉRIC.

Je suis amoureux.

PHILIPPE.

Amoureux? Eh bien! il n'y a pas de mal; il faut l'être quelquefois, pourvu chaque fois que ça ne dure pas longtemps.

FRÉDÉRIC.

Mais c'est d'une personne si fort au-dessus de moi!..

PHILIPPE.

Bah! quand on est jeune, et assez bien, il n'y a plus de distance; et cette personne?..

FRÉDÉRIC.

Ah! si tu savais... mais non, je voudrais me le cacher à moi-même. Ah! Philippe, qu'il est cruel de sentir au fond du cœur qu'on pourrait se distinguer, qu'on serait capable d'arriver...

Air : Vaudeville du *Baiser au porteur*.

Et voir sans cesse un obstacle invincible,
Un mur d'airain, qu'on ne peut surmonter;

Être *sans nom! sans nom*, ce mot terrible,
Je crois toujours l'entendre répéter.

PHILIPPE.

Cela doit-il vous arrêter?
L'honneur est tout, il suffit qu'on le suive,
C'est là le but; et le monde aujourd'hui
Demande comment on arrive,
Et non pas d'où l'on est parti.
On demande comme on arrive,
Et non pas d'où l'on est parti.

FRÉDÉRIC.

Tu as beau dire, c'est une humiliation qui me pèse. Tous ces jeunes gens qui viennent ici semblent ne me voir qu'avec dédain. Aussi, je n'y puis plus rester; cette maison m'est devenue insupportable, le découragement m'a pris, je ne sais quelles extravagances m'ont passé par la tête, une rage de fortune; il me semblait que ce serait une compensation, une espèce de mérite, j'en vois tant qui n'ont que celui-là! et j'ai joué de désespoir.

PHILIPPE.

Vous avez joué!

FRÉDÉRIC.

Comme un fou, comme un furieux.

PHILIPPE, lui serrant la main.

Vous! Ah! Frédéric, c'est mal, c'est très-mal; je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez perdu.

FRÉDÉRIC.

Plus que je ne puis payer.

PHILIPPE.

Je devrais vous gronder; mais ça viendra plus tard, et vous n'y perdrez rien. Allons au plus pressé. (Il tire de sa poche la bourse que lui a remise mademoiselle d'Harville, et la présente à Fredéric.) Voilà le trimestre : il arrive à propos.

FRÉDÉRIC, sans le regarder, et à lui-même.

Le trimestre, ah! ça ne suffit pas.

PHILIPPE.

Voyez, je crois qu'il y a plus qu'à l'ordinaire... (Il lui met la bourse dans la main.) C'est Mademoiselle qui me l'a remis pour vous, avec une mercuriale que vous avez trop méritée. (A part.) J'ai bien fait de penser au supplément.

FRÉDÉRIC.

Allons, c'est toujours un à-compte.

PHILIPPE.

Comment, un à-compte!

FRÉDÉRIC.

Ah! oui. Apprends donc que j'ai joué ou parié toute la nuit contre M. de Beauvoisis, que je ne peux pas souffrir; j'aurais été bien aise de l'emporter sur lui; mais pas du tout, il a eu un bonheur aussi insolent que sa figure. J'ai perdu onze mille francs.

PHILIPPE.

Onze mille francs! miséricorde!

FRÉDÉRIC.

Oui, onze mille francs que j'ai empruntés à mes voisins, à mes amis! au maître de la maison. Il faut que je les rende aujourd'hui même, et tu vois bien que je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

PHILIPPE.

Hein!

AIR des *Amazones*.

Y pensez-vous? Quel est donc ce langage?
J'en suis encor tout tremblant.

FRÉDÉRIC.

Mais aussi
Quand le malheur me poursuit...

PHILIPPE.

Du courage,
Et n'allez pas fuir devant l'ennemi;
Non, n'allez pas fuir devant l'ennemi.
Restez, morbleu!

FRÉDÉRIC.

Moi, que je vive encore!
Ah! dans le monde, aux yeux d'un créancier,
Quand on rougit, quand on se déshonore,
Il faut mourir.

PHILIPPE.

Eh non, il faut payer.

FRÉDÉRIC.

Quand on rougit, quand on se déshonore,
Il faut mourir.

PHILIPPE.

Du tout, il faut payer.
Avant tout, Monsieur, il faut payer.

FRÉDÉRIC.

Et comment payer onze mille francs?

PHILIPPE.

Je n'en sais rien, c'est embarrassant; il n'y a pas d'économies qui puissent y suffire.

FRÉDÉRIC.

J'ai couru chez tous mes amis.

PHILIPPE.

Bah! les amis, quand il faut prêter, ils sont loin. Il n'y a qu'une personne qui puisse vous tirer de là.

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle d'Harville, ma protectrice...

PHILIPPE.

Il faut tout lui avouer.

FRÉDÉRIC.

Je n'oserai jamais; je l'aime beaucoup, mais j'en ai si peur...

PHILIPPE.

C'est égal, morbleu! Du courage, il faut en passer par là; ce sera votre punition. Justement la voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE D'HARVILLE. Frédéric et Philippe remontent le théâtre et se tiennent au fond à gauche.

FRÉDÉRIC.

Tu ne nous quitteras pas, n'est-il pas vrai?

PHILIPPE.

Soyez donc tranquille. Je suis là, en corps de réserve pour vous soutenir. (Mademoiselle d'Harville entre, elle marche lentement, et descend le théâtre sans voir Frédéric ni Philippe.)

FRÉDÉRIC, à Philippe.

Elle ne nous voit pas, elle est préoccupée, et elle a un air si sévère...

PHILIPPE.

Je connais cet air-là; avancez, et ne tremblez pas.

FRÉDÉRIC fait quelques pas et recule.

Non, je n'oserai jamais, c'est plus fort que moi, et plutôt mourir. (Il s'enfuit dans sa chambre dont il ferme la porte.)

PHILIPPE.

Allons donc. (Regardant autour de lui, et le voyant partir.) Eh bien! il s'enfuit et me laisse seul exposé au danger.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, levant les yeux.

Ah! c'est vous, Philippe! Frédéric a-t-il enfin reparu?

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

J'espère que vous lui avez parlé. (Voyant que Philippe regarde de tous côtés.) Quoi donc? Que regardez-vous?

PHILIPPE.

Si personne ne vient. (Il se raproche.) Parce que je suis bien aise de ne pas être interrompu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'y a-t-il donc?

PHILIPPE.

Il y a, Mademoiselle, un petit malheur, peu de chose. Dame! la jeunesse, c'est un moment de fièvre qui dure plus ou moins; et quand l'accès est passé, ce qui malheureusement arrive toujours trop tôt...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Où voulez-vous en venir?

PHILIPPE.

Voici, Mademoiselle. (Baissant la voix.) L'enfant a joué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Frédéric!

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, il a joué, il a perdu, il doit de l'argent. (A part.) Là! coup sur coup, c'est plus vite passé.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Que me dites-vous là? cette maison où mon neveu l'a rencontré...

PHILIPPE.

C'était une maison de jeu, mais dans le grand genre, bonne société; aussi l'enfant a beaucoup perdu, et maintenant, Mademoiselle, il faut payer.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Payer! et vous croyez que j'y consentirai; moi? que j'encouragerai un pareil désordre? que j'acquitterai une dette de jeu?

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, onze mille francs.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Eh! qu'importe la somme? ai-je coutume de compter pour

du bien à faire, un service à rendre? j'y mets quelque noblesse, je crois; mais après une pareille conduite, non, Philippe, non, mon parti est pris, je ne payerai rien.

PHILIPPE, s'animant.

Vous ne paierez rien?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Non, sans doute. Eh! que dirait ma famille, que dirait le monde, si la fortune des d'Harville ne servait qu'à réparer les sottises d'un étourdi?

PHILIPPE.

Votre famille! le monde! vous les craignez trop, Mademoiselle; vous leur avez déjà sacrifié tant de choses!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe!

PHILIPPE.

Ne craignez rien, ce que je vous ai promis, je ne l'oublierai pas; mais il faut que chacun fasse son devoir; songez donc que ce pauvre jeune homme n'a que vous au monde, et si vous l'abandonnez, si vous souffrez qu'il soit déshonoré, il a du cœur, cet enfant, il se tuera.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

O ciel!

PHILIPPE.

Il y est décidé. Que voulez-vous, il ne tient pas à la vie; comme il me disait tout à l'heure : « Je suis seul, sans parents, sans espérances; je dois tout à la pitié. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il disait cela?

PHILIPPE.

Oui, et bien d'autres choses qui m'ont fait venir les larmes aux yeux. Pauvre garçon! je le regardais et je me disais à part moi... (Mouvement de mademoiselle d'Harville.) Rien, Mademoiselle, rien du tout; mais j'avais le cœur serré. Oh! vous ne sentez pas cela, vous, vous êtes tranquille, heureuse.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Heureuse! moi! non, Philippe, non, je ne le suis pas.

PHILIPPE.

Laissez donc, Mademoiselle! Dans vos salons, entourée de ce monde qui vous honore, de votre famille que vous dirigez selon votre plaisir....

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Au fond du cœur, croyez-vous donc que je ne sente rien de plus? mais je dois à tous ceux qui m'entourent des leçons, des exemples.

PHILIPPE.

Comment, Mademoiselle!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je payerai tout, je m'y engage; mais n'en parlez à personne, ne le dites pas à lui-même.

PHILIPPE.

Pourquoi donc! vous avez peur qu'il ne vous aime trop?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! pouvez-vous le penser? mais mon neveu pourrait s'étonner, se plaindre; vous savez qu'il doit être mon héritier.

PHILIPPE.

Raison de plus pour bien traiter ce pauvre Frédéric pendant que vous y êtes. Et d'abord, il ne doit plus être exposé à retomber dans une pareille faute. Pour cela, il faut qu'il soit content. Sa pension n'est pas assez forte.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous croyez? Eh bien! Philippe, on peut l'augmenter.

PHILIPPE.

Oui, du double. Après ça, tous ses camarades ont des chevaux, des équipages. (Mouvement de mademoiselle d'Harville.) Je ne suis pas exigeant, mais il me semble que quand vous lui donneriez un joli cheval de selle, avec un domestique pour l'accompagner...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

En vérité, Philippe, vous êtes d'une exigence...

PHILIPPE.

Dame! écoutez donc, Mademoiselle...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est bien, achetez ce cheval, tout ce qu'il faudra, mais soyez économe.

PHILIPPE.

Suffit; je prendrai ce qu'il y a de plus cher; et quand il sera dessus, vous m'en direz des nouvelles. Le gaillard! savez-
qu'il est très-bien, au moins? Vous n'y faites pas atten-
mais l'autre jour, aux Tuileries, il y avait des dames,
le belles dames, qui le regardaient passer, et qui di-

saient entre elles : « Tournure distinguée ! joli cavalier ! »

MADEMOISELLE D'HARVILLE, avec joie.

Vraiment !

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, oui, elles l'ont dit ; il ne l'a pas entendu, lui ; mais moi qui l'accompagnais, je n'en ai pas perdu un mot ; et ça me faisait plaisir.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

En effet, il a une physionomie...

PHILIPPE.

Fort agréable, j'ose le dire ; et s'il était un peu encouragé, si vous lui adressiez de temps en temps un petit mot d'amitié... Tenez, Mademoiselle, vous êtes trop sévère avec lui.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Moi !

PHILIPPE.

Il est là, tout tremblant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Là ! Frédéric !

PHILIPPE.

AIR : *Dis-moi, t'en souviens-tu?*

Si vous-même daigniez lui dire
Que vous pardonnez cette fois...
Allons, votre cœur le désire
Autant que le mien, je le vois.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Mais êtes-vous sûr que personne?...

PHILIPPE.

Non, non, personne ici n' porte ses pas,
Et vous pouvez être indulgente et bonne ;
Ne craignez rien, on ne vous verra pas.

(Mademoiselle d'Harville s'assied auprès de la table; Philippe va à la porte de la chambre de Frédéric, et lui fait signe d'approcher.)

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, PHILIPPE, FRÉDÉRIC.

PHILIPPE, bas, à Frédéric.

Venez, j'ai parlé, ça va bien.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas possible.

PHILIPPE.

Si fait, soyez gentil, et remerciez-la.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! Frédéric, approchez.

PHILIPPE, le poussant.

Approchez donc, plus près encore.

FRÉDÉRIC, à part.

Je tremble.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je sais tout, Monsieur. (Mouvement de Frédéric.) Rassurez-vous, je n'ajouterai pas aux reproches que vous vous faites sans doute : je réparerai votre folie; mais que cette leçon ne soit pas perdue.

FRÉDÉRIC.

Je ne l'oublierai de ma vie, ni vos bontés non plus, Madame.

PHILIPPE, bas.

C'est ça. (Il passe auprès de la table, à la droite de mademoiselle d'Harville.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Frédéric, ne devenez pas joueur, je vous en prie.

FRÉDÉRIC.

Jamais, Madame, jamais. (A part.) Je n'en reviens pas... tant de bonté...

PHILIPPE.

Il ne jouera plus, Mademoiselle; c'est bon pour une fois.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous me feriez bien de la peine.

FRÉDÉRIC.

Ah! je mourrais plutôt que de rien faire qui pût déplaire à Madame; quand je songe à tous les bienfaits dont on m'a comblé dans cette maison, moi qui n'avais personne au monde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, lui tendant la main.

Vous avez des amis qui ne vous abandonneront pas, tant que vous serez digne d'eux.

PHILIPPE.

Il le sera toujours, j'en réponds.

FRÉDÉRIC, baisant avec transport la main de mademoiselle d'Harville.

Oh! toujours. (Mademoiselle d'Harville se détourne avec émotion.)

PHILIPPE, bas, à mademoiselle d'Harville.

C'est bien ça, Mademoiselle. (A part.) A sa place, il me semble que moi, je l'aurais déjà... (Il fait le mouvement d'embrasser.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et vos travaux, vos études, où en êtes-vous? songez-vous à vous faire un état, un nom?

FRÉDÉRIC.

Je n'ai plus qu'à prêter mon serment d'avocat.

PHILIPPE.

Là! voyez-vous, il est avocat, et il n'en disait rien.

FRÉDÉRIC.

C'est si peu de chose, tant qu'on ne s'est pas distingué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il a raison.

PHILIPPE.

Il paraît que c'est difficile, et que, dans ce régiment-là, les chevrons ne viennent pas vite; mais c'est égal, c'est toujours fort joli d'être avocat à son âge; n'est-ce pas, Mademoiselle?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Sans doute; c'est un titre. J'ai vu des avocats qui étaient reçus dans les meilleures maisons; cela peut mener à quelque chose.

PHILIPPE.

Je crois bien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, observant Frédéric, à part.

Oui, Philippe disait vrai; il n'est pas mal : bonne tournure, air distingué. (Philippe vient auprès de Frédéric à sa gauche. Elle se lève. Haut, à Frédéric.) Écoutez-moi, Frédéric, je m'occupe de votre avenir, de votre bonheur; je ne vous demande que de n'y point mettre obstacle par votre conduite.

FRÉDÉRIC.

Ah! parlez; décidez de mon sort; trop heureux de vous consacrer ma vie.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Voilà qui me satisfait; je ne trouverai donc en vous nul obstacle à mes volontés?

FRÉDÉRIC.

Que je perde tous mes droits à vos bontés si j'hésite un instant à vous obéir.

PHILIPPE.

Je suis sa caution.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Eh bien! Frédéric, j'ai en vue pour vous un établissement fort honorable, une étude qui vaut, dit-on, deux cent mille francs.

FRÉDÉRIC, s'inclinant.

Ah! Madame!..

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Celle de Desmarets, mon avoué; il vous la cède pour rien.

PHILIPPE.

Pas possible!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est la dot de sa fille, jeune personne charmante et très-bien élevée, qu'il vous donne en mariage.

FRÉDÉRIC.

O ciel!

TRIO.

(Musique de M. Heudier.)

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Sort fatal, destin contraire!
Cet arrêt me désespère;
Mais que résoudre, que faire,
Pour éviter sa colère?

PHILIPPE.

Sort heureux! destin prospère!
Lorsque son cœur moins sévère
A nos vœux n'est plus contraire,
Pourquoi gémir et vous taire?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Quel embarras! quel mystère!
Lorsque mon cœur moins sévère
Vous assure un sort prospère,
Pourquoi gémir et vous taire?

(A Frédéric.)

Vous gardez le silence.

FRÉDÉRIC, hésitant.

Pardon, je ne puis accepter.

PHILIPPE, bas.

O ciel! quelle imprudence!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Que dit-il ?

FRÉDÉRIC.

Daignez m'écouter.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Non, Monsieur, à mes vœux
Il faut souscrire, je le veux.
Cet hymen...

FRÉDÉRIC.

Non, jamais :
Ah! plutôt perdre vos bienfaits!

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Sort fatal! destin contraire!
Cet arrêt me désespère ;
Mais que résoudre, que faire ,
Pour éviter sa colère,
Pour éviter sa colère?

MADEMOISELLE D'HARVILLE ET PHILIPPE.

A { mes / ses } vœux être contraire!
Ah! redoutez { ma / sa } colère!..
Que veut dire ce mystère?
Mais parlez, c'est trop vous taire,
Ou redoutez { ma / sa } colère.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MATHILDE, accourant au bruit.

MATHILDE.

Ah! mon Dieu! ma tante, qu'est-ce donc? comme vous avez l'air fâché!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant Frédéric.

Il me semble que j'ai quelque droit de l'être.

MATHILDE.

Contre M. Frédéric!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Sans doute; et vous, Mademoiselle, qui prenez toujours son parti, je ne sais pas, dans cette occasion, comment vous pourrez le justifier. Refuser un mariage superbe!

PHILIPPE.

Une étude de deux cent mille francs!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Une jeune personne charmante!

MATHILDE.

Serait-il vrai, monsieur Frédéric?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et pour quelle raison?

FRÉDÉRIC.

Si je ne me croyais plus libre, si mon cœur était engagé?..

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Quoi! c'est cela?

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, je l'avais oublié, il est amoureux.

FRÉDÉRIC.

Pour mon malheur! mais cela ne me donne pas le droit, en me mariant, de faire celui d'une autre.

MATHILDE.

Ma tante, c'est au moins d'un honnête homme, et vous ne pouvez le forcer...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

D'être raisonnable? si, vraiment! finissons.

AIR de *Téniers*.

Je veux connaître cette belle.
(A Philippe.)
A vous, peut-être, il le dira.

PHILIPPE, à Frédéric.

Répondez, Monsieur, quelle est-elle?

FRÉDÉRIC.

Non, non, personne ici ne le saura.
N'insistez pas sur un sujet semblable.
Oui, malgré moi, pour mon tourment,
Je puis l'aimer, et sans être coupable;
Je le serais en la nommant.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUVOISIS.

BEAUVOISIS.

Eh bien! où est donc tout le monde? on me laisse seul. Je vous cherchais, ma jolie cousine...

MATHILDE.

Vraiment !

BEAUVOISIS.

Moi, qui m'endors dès que je ne fais rien, je m'amusais à feuilleter votre carton de dessins, des choses ravissantes, lorsque tombe à mes pieds cette lettre toute cachetée.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Une lettre !

BEAUVOISIS.

Adressée à Mathilde.

FRÉDÉRIC, dans le plus grand trouble.

C'est la mienne !

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

MATHILDE.

Je l'ignore, ma tante ; voyez vous-même.

PHILIPPE, bas, à Frédéric qui a fait un mouvement.

Qu'avez-vous donc ?

FRÉDÉRIC, de même.

C'est fait de moi !

MADEMOISELLE D'HARVILLE, qui, pendant ce temps, a décacheté la lettre.

Une déclaration ! Signé : FRÉDÉRIC.

BEAUVOISIS, MATHILDE, MADEMOISELLE D'HARVILLE, PHILIPPE.

Frédéric !

AIR : *A nos serments l'honneur t'engage* (de LA MUETTE).

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE ET BEAUVOISIS.

Dieu ! qu'ai-je lu !
Quelle insolence !
C'est l'indulgence
Qui l'a perdu.

PHILIPPE ET MATHILDE.

Qu'ai-je entendu !
Quelle imprudence !
Plus d'espérance,
Tout est perdu.

FRÉDÉRIC, à part.

Qu'ai-je entendu !
Plus d'espérance !
Mon imprudence
A tout perdu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

M'outrager ainsi!

BEAUVOISIS.

Quelle audace!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Manquer à ma famille!

BEAUVOISIS.

Oublier ce qu'il est!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

A mes bontés voilà le prix qu'il réservait!

FRÉDÉRIC.

Ah! de grâce...

BEAUVOISIS.

Il fallait le tenir à sa place.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il suffit! de ces lieux qu'il s'éloigne à l'instant.

MATHILDE.

Que dites-vous, ô ciel!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant sa nièce et Philippe.

J'espère maintenant
Que personne, chez moi, n'osera le défendre.

(Mathilde baisse les yeux.)

FRÉDÉRIC.

Ah! Madame, daignez m'entendre.

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE ET BEAUVOISIS.

Dieu! qu'ai-je lu! etc.

PHILIPPE ET MATHILDE.

Qu'ai-je entendu! etc.

FRÉDÉRIC, à part.

Qu'ai-je entendu! etc.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'il sorte de mon hôtel. (A Beauvoisis.) Tenez, vicomte, voici la clé de mon secrétaire; allez, faites un bon sur mon banquier d'une année de pension.

FRÉDÉRIC.

Et je pourrais encore accepter vos bienfaits!

PHILIPPE, bas, à Frédéric.

Taisez-vous.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Rentrez, Mathilde, dans votre appartement; et vous, Phi-

lippe, suivez-moi. (Philippe veut lui parler.) Et pas un mot. (Beauvoisis sort le premier; mademoiselle d'Harville, avant de sortir, ordonne du geste à Mathilde de rentrer chez elle; Frédéric et Philippe implorent mademoiselle d'Harville, qui les regarde d'un aïr courroucé, et sort; Philippe la suit. Mathilde est seule à droite auprès de la porte de son appartement.)

SCÈNE XI.

MATHILDE, FRÉDÉRIC.

MATHILDE, prête à entrer.

Ah! l'imprudent! (Au moment où elle va rentrer, Frédéric passe à sa droite pour l'arrêter.)

FRÉDÉRIC.

Ah! Mademoiselle, un mot, de grâce.

MATHILDE, toujours près de la porte.

Impossible.

FRÉDÉRIC.

Au nom du ciel! daignez m'écouter.

MATHILDE, de même.

Je ne le puis plus maintenant, et ma tante... monsieur de Beauvoisis.

FRÉDÉRIC, regardant par la porte du fond, et revenant à la gauche de Mathilde.

Peu m'importe leur colère; c'est la vôtre que je redoute: et quand un mot pourrait me justifier...

MATHILDE.

Vous justifier! ah! je le voudrais.

FRÉDÉRIC.

Ce secret eût dû mourir avec moi, je le sais; et quand je l'ai trahi, c'est que j'étais décidé à vous fuir à jamais, à m'ôter la vie.

MATHILDE.

Que dit-il?

FRÉDÉRIC.

Seul parti qui me reste maintenant.

MATHILDE, s'approchant vivement.

O ciel! monsieur Frédéric! (Se reprenant sur un ton plus timide.) Je n'ai le droit de rien exiger de vous; mais si vous m'avez offensée, si vous tenez à votre pardon, renoncez à telles idées, conservez-vous pour vos amis.

FRÉDÉRIC.

Des amis! je n'en ai plus.

MATHILDE.

Ah! plus que vous ne croyez.

FRÉDÉRIC, se jetant à ses pieds.

Qu'entends-je! ah! Mathilde!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; BEAUVOISIS, entrant par le fond une traite à la main.

BEAUVOISIS, les apercevant.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MATHILDE, poussant un cri.

Ah! (Elle se sauve dans son appartement.)

BEAUVOISIS, riant.

Admirable! et voilà qui est du dernier pathétique. Heureusement que la scène n'avait pas d'autres témoin que moi.

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

BEAUVOISIS.

Il suffit; je veux bien ne pas en parler à ma tante, qui, sans doute, vous retirerait ses derniers bienfaits. (Lui présentant une lettre de change.) Les voici; prenez et partez. Prenez, vous dis-je.

FRÉDÉRIC.

Jamais; la main qui me les offre suffirait pour me les faire refuser.

BEAUVOISIS.

Qu'est-ce à dire?

FRÉDÉRIC.

Que je dois respect à ma bienfaitrice; mais à vous, Monsieur, je ne vous dois rien, et je vous demanderai de quel droit vous vous êtes permis...

BEAUVOISIS, riant.

De vous surprendre aux pieds de ma cousine?

FRÉDÉRIC.

Non, Monsieur, mais de vous emparer d'une lettre qui n'était pas pour vous; c'est une action... une action indigne d'un galant homme. Je ne sais pas si je me fais entendre.

BEAUVOISIS.

Ah! permettez, ce n'est pas bien, monsieur Frédéric : parce que vous êtes sans importance, sans état dans le monde, vous abusez de vos avantages pour m'insulter. Ce n'est pas généreux.

Air de *Lantara*.

Je ne saurais, en conscience,
Accepter un pareil rival.

FRÉDÉRIC.

Oui, votre nom, votre naissance,
Rendraient le combat inégal.

BEAUVOISIS.

Ah! vous me comprenez fort mal.
Parler ici de rang et de distance
N'est plus de mode, et n'est pas mon dessein;
Car maintenant, avec ou sans naissance,
Tous sont égaux les armes à la main.

Je voulais seulement vous parler de votre position dans cette maison.

FRÉDÉRIC.

Je n'y suis plus, on m'en bannit.

BEAUVOISIS.

Vous devez du moins vous la rappeler.

FRÉDÉRIC.

Vous me l'avez fait oublier. J'ai reçu les bienfaits de la tante, et les outrages du neveu; nous sommes quittes, et si vous n'êtes point un lâche...

BEAUVOISIS, étonné.

Monsieur...

Air : *Le regret, la douleur* (de Léocadie).

ENSEMBLE.

BEAUVOISIS.

C'en est trop, mon honneur
Doit punir cet outrage :
Le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.
Il vous faut, je le gage,
Donner une leçon,
Et d'un pareil outrage
Je veux avoir raison.

FRÉDÉRIC.

Je l'ai dit, mon honneur
Punira cet outrage.
Le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.

PHILIPPE.

D'abord, que vous éviterez mademoiselle Mathilde, et que vous ne lui répéterez jamais un seul mot de ce que vous lui avez écrit.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu! c'est déjà fait.

PHILIPPE, sévèrement.

Qu'est-ce que c'est?

FRÉDÉRIC.

Rien. Et la seconde condition?

PHILIPPE.

C'est de ménager M. de Beauvoisis, de vous mettre bien avec lui; et pour commencer, comme il a droit d'être offensé de la lettre de ce matin, mademoiselle d'Harville exige qu'à ce sujet vous fassiez quelques excuses à son neveu.

FRÉDÉRIC.

Des excuses! à mon rival! à l'auteur de ma disgrâce! à un homme qui a passé sa vie à m'abreuver d'outrages! des excuses! je vais me battre avec lui.

PHILIPPE.

Vous battre!

FRÉDÉRIC.

AIR d'*Aristippe*.

Oui, dût ma mort être certaine,
Je n'écoute que mon courroux.
J'ai sa parole, il a la mienne,
Et nous avons pris rendez-vous?

PHILIPPE.

Quoi! vous avez pris rendez-vous?

FRÉDÉRIC.

Le premier il faut qu'il m'y trouve.
(Le regardant.)
Mais tu trembles! est-ce d'effroi?

PHILIPPE, ému.

Oui, c'est possible, car j'éprouve
Ce que jamais je n'éprouvai pour moi.

(Avec plus d'émotion.) Vous battre! vous qui savez à peine tenir une épée?

FRÉDÉRIC.

N'importe.

PHILIPPE.

Et lui, qui ne se bat jamais qu'à coup sûr!

FRÉDÉRIC.

Ça m'est égal.

PHILIPPE.

C'est courir un péril certain.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! que mon sort s'accomplisse! qu'ai-je à faire ici-bas? Jeté seul sur la terre, m'ignorant moi-même, et rougissant peut-être de me connaître... sans parent, sans famille...

PHILIPPE.

Et moi, je ne suis donc rien pour vous?

FRÉDÉRIC, vivement, et lui prenant la main.

Si, si, je me trompe; toi, toi seul, Philippe, tu m'aimais, je le sais; en ce moment même tu es ému, tes yeux sont mouillés de pleurs.

PHILIPPE, très-ému.

Eh bien! au nom de ce long attachement, par ces larmes que vos dangers m'arrachent, renoncez à ce funeste dessein.

FRÉDÉRIC.

Y renoncer!

PHILIPPE, avec âme.

Frédéric, mon ami! mon enfant! je vous en supplie, je vous le demande à genoux, non pour mademoiselle d'Harville, dont vous voulez si mal reconnaître les bienfaits, non pour Mathilde, que vous allez rendre mille fois plus malheureuse, mais pour moi, pour votre vieux Philippe, qui vous a vu naître, qui vous a porté dans ses bras: oubliez les propos d'un étourdi, d'un fou.

FRÉDÉRIC.

Les oublier! non jamais.

PHILIPPE.

Quel était le sujet de la dispute?

FRÉDÉRIC, avec force.

Je n'en sais rien, mais il faut que je me venge de lui, de son amour, de son mariage avec Mathilde. L'heure approche; vite, Philippe, mon épée.

PHILIPPE, froidement.

Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Comment!

PHILIPPE.

Vous n'irez pas.

FRÉDÉRIC.

Qu'oses-tu dire?

PHILIPPE.

Que, puisque vous êtes sourd à mes prières, à la voix de l'amitié, puisque vous oubliez tous vos devoirs, je remplirai les miens; vous ne sortirez pas.

FRÉDÉRIC.

Et qui pourrait m'en empêcher?

PHILIPPE.

Moi, qui vous consigne.

FRÉDÉRIC.

C'est ce que nous allons voir. (Il va prendre sur la table ses gants, son chapeau et sa cravache, qu'il a déposés à sa première entrée; pendant ce mouvement, Philippe est allé fermer la porte du fond, dont il a retiré la clef.)

FRÉDÉRIC, se retourne et l'aperçoit.

Comment! tu oserais?

PHILIPPE.

Vous sauver malgré vous; oui, Monsieur, je vous ai dit que vous ne sortiriez pas, et vous ne sortirez pas.

FRÉDÉRIC.

Quelle audace! (D'une voix émue.) Philippe, rendez-moi cette clé.

PHILIPPE.

Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC, s'emportant.

Crains ma fureur.

PHILIPPE, d'un ton impérieux.

Je ne crains rien, et je vous défends...

FRÉDÉRIC, hors de lui.

Me défendre! c'en est trop et une telle insolence...

PHILIPPE, voulant le retenir.

Arrêtez!

FRÉDÉRIC, levant sa cravache.

Sera châtiée par moi.

PHILIPPE.

Malheureux! frappe donc ton père!

FRÉDÉRIC.

Mon père!.. (Il laisse tomber sa cravache.)

PHILIPPE.

Air : *Époux imprudent! fils rebelle!*

Oui, je le suis, oui, j'en atteste
Cet amour que j'avais pour toi;
Oui, voilà ce secret funeste
Qui devait mourir avec moi ;
Ce secret dont je fus victime,
Je l'avais gardé jusqu'ici
Pour ton bonheur, et j' l'ai trahi,
Ingrat, pour t'épargner un crime,
Afin de t'épargner un crime.

FRÉDÉRIC.

Je n'ose lever les yeux.

PHILIPPE.

Tu rougis sans doute de devoir le jour à un valet?

FRÉDÉRIC.

Jamais, jamais; ne le pensez pas.

PHILIPPE.

Je n'ai qu'un mot à te dire : ce valet était soldat quand tu es venu au monde; plein d'ardeur et de courage, une carrière brillante s'ouvrait devant moi, car alors on se faisait tuer, ou on devenait général. Eh bien! gloire, avenir, fortune, jusqu'à l'espoir de mourir sur un champ de bataille, j'ai tout sacrifié; pour rester près de mon fils, pour veiller sur sa jeunesse, je n'ai pas craint de m'exposer aux dédains, de m'abaisser à l'emploi le plus vil, de devenir ton serviteur! (Mouvement de Frédéric.) Je n'en ai pas rougi, moi; je me disais : « Il m'aimera, n'importe comment; et cela me suffit. »

FRÉDÉRIC.

Ah! comment payer tant de bienfaits? comment expier mes torts? (Il se jette dans ses bras.) Mon père! (Avec amour.) Ah! que ce nom fait de bien ; qu'il est doux à prononcer! j'ai un ami, une famille! je ne suis plus seul. (Il embrasse de nouveau Philippe, qui le presse tendrement dans ses bras.)

PHILIPPE, s'essuyant les yeux.

Cher enfant, calme-toi.

FRÉDÉRIC.

Mais, de grâce, daignez m'expliquer...

PHILIPPE.

Pas un mot de plus sur ce mystère ; une promesse sacrée,

un serment; que personne ne puisse soupçonner que je l'ai trahi! Mais maintenant refuseras-tu encore de m'obéir?

FRÉDÉRIC, vivement.

Non, non, je suis prêt, parlez.

PHILIPPE.

AIR de *Turenne*.

Puisqu'à mes vœux tu consens à te rendre,
A l'instant même rentre chez toi.

FRÉDÉRIC.

Y pensez-vous? il va m'attendre,

PHILIPPE.

N'as-tu pas confiance en moi?

FRÉDÉRIC.

Oh! oui, sans doute, oui, je vous crois;
Mais vous devez comprendre mieux qu'un autre
Qu'en ce moment, avec bien plus d'ardeur,
Je dois tenir à venger mon honneur,
Puisqu'à présent il est le vôtre.

PHILIPPE.

Cela me regarde; un soldat sait aussi bien que toi ce que l'honneur demande.

FRÉDÉRIC, à part.

Grand Dieu! et cette porte est la seule... impossible de m'échapper. (Haut.) De grâce...

PHILIPPE.

Rentre, te dis-je, Frédéric, je t'en prie,

FRÉDÉRIC, hésitant.

Mon père!

PHILIPPE, avec dignité.

Je vous l'ordonne.

FRÉDÉRIC, accablé.

J'obéis, (Il s'incline avec respect, et rentre dans sa chambre. Philippe le suit des yeux.)

SCÈNE XV.

PHILIPPE, seul. Il va remettre la clé à la porte.

Oui, je devine tout ce qu'il doit souffrir, et je l'en aime davantage! mais on ne me privera pas du seul bien qui me reste, et je dois avant tout... Voici Mademoiselle.

SCÈNE XVI.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Eh bien ! Philippe, l'avez-vous vu ? lui avez-vous signifié mes ordres ?

PHILIPPE, montrant la porte à gauche.

Parlez bas, Madame, il est là.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Là ! (Regardant Philippe.) Que s'est-il donc passé ; vos traits sont bouleversés ?

PHILIPPE.

Je suis arrivé à temps, il allait se battre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, effrayée.

Se battre !

PHILIPPE.

Avec votre neveu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

O ciel ! il fallait le lui défendre.

PHILIPPE.

C'est ce que j'ai fait, je l'ai consigné dans sa chambre, et jusqu'à nouvel ordre il n'y a rien à craindre ; mais en me servant de mon autorité, il a bien fallu lui prouver que j'en avais le droit ; il sait que je suis son père.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Grand Dieu !

PHILIPPE.

Rassurez-vous, il n'en sait pas davantage ; le reste du secret ne m'appartenait pas, je l'ai respecté. Mais il ne faut pas s'abuser, Madame ; les demi-mesures ne mèneraient à rien, ces jeunes gens se sont défiés, et plus tard...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Malgré votre défense ?

PHILIPPE.

A leur âge, quand on a de l'honneur, la défense de se battre n'en donne que plus d'envie. Je sais ce que j'éprouvais, ce que j'éprouve encore à l'idée d'un affront ; il n'y a qu'un moyen d'empêcher ce malheur, et vous seule pouvez l'empêcher.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Moi, Philippe ?

PHILIPPE.

En faisant disparaître entre eux tout motif de querelle.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et comment?

PHILIPPE.

Frédéric aime votre nièce.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, avec impatience.

Je le sais.

PHILIPPE.

M. de Beauvoisis n'aime que sa dot; il lui sera facile d'y renoncer, et d'abjurer tout projet de vengeance si vous le lui ordonnez. Quant à Frédéric, je réponds de lui, s'il obtient la main de Mathilde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, vivement.

La main de Mathilde, qu'osez-vous dire?

PHILIPPE, froidement.

Il le faut, Madame.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous avez pu croire que je consentirais à une pareille union?

PHILIPPE.

Il le faut, vous dis-je.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous n'y pensez pas, Philippe; m'abaisser à ce point! donner des armes contre moi!

PHILIPPE.

Eh! qu'importe? il y va de la vie.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je trouverai un autre moyen de sauver votre fils; mais je ne puis accorder ma nièce à un jeune homme obscur.

PHILIPPE.

Je vous le demande comme une grâce.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Non, vous dis-je. (Avec hauteur.) Finissons, Philippe; c'est oublier étrangement ce que vous me devez, et qui vous êtes.

PHILIPPE, avec une indignation concentrée.

Qui je suis! c'est vous qui l'oubliez; mais je vous le rappellerai.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, inquiète.

Philippe!

PHILIPPE, lui prenant la main.

Écoutez-moi. Lorsqu'un arrêt de proscription frappait et vous

et votre famille; lorsque seule, séparée d'une mère chérie, vous alliez payer de votre tête l'éclat de votre nom, où vîntes-vous chercher un refuge? sous la tente d'un soldat, sous la mienne, car alors ce n'était que là que l'on trouvait la pitié! et des milliers de cœurs généreux battaient sous le modeste uniforme. Je vous reçus, je vous cachai, au risque de ma vie.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Pour vous sauver en ce moment d'horreur,
Sur mes dangers je devins insensible,
Et ces dangers même avaient pour mon cœur
Je ne sais quoi de doux et de terrible.
Alors, vous le rappelez-vous?
Il n'était plus de rang ni de distance;
Le trépas nous menaçait tous;
Et quand la mort est si proche de nous,
Déjà l'égalité commence.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, se cachant la figure.

Philippe!

PHILIPPE, continuant.

Oui, j'étais jeune, j'étais brave; mais je n'étais rien... qu'un soldat.. vous l'avez oublié un moment; et de ce jour votre sauveur est devenu votre esclave.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, effrayée, et montrant la porte de Frédéric.

Plus bas, de grâce.

PHILIPPE.

Alors, ému de vos regrets, de votre désespoir, je me soumis à tout; plus tard, pour rendre le calme à votre conscience, vous vouliez un mariage, j'y ai souscrit. Pour le monde, pour votre orgueil, vous avez exigé qu'il fût secret, j'y ai consenti. Et votre époux ignoré, confondu dans la foule de vos gens, n'a jamais laissé échapper une plainte, un murmure. (Avec une émotion profonde.) Savez-vous cependant ce que je vous sacrifiais? je ne vous l'ai jamais dit, Madame; mais, au fond de mon village, près de mon vieux père, une jeune fille, douce, modeste, attendait le retour du pauvre soldat! elle avait reçu mes serments; elle m'aimait, elle était fière de moi, celle-là, et mon bonheur eût été son ouvrage. Eh bien! je lui écrivis que je l'avais oubliée, que je ne l'aimais plus, qu'elle ne me reverrait jamais! Bien plus, pour rester près de mon fils, je me résignai à le voir orphelin, élevé par pitié dans la maison de sa

mère, qui, pour cacher sa faute, le prive de ses droits; je me condamnai à ne jamais le serrer dans mes bras, à ne l'aimer qu'en secret, à la dérobée; et pour prix de tant de courage, je ne vous demande qu'une chose, qu'une seule, le bonheur de votre enfant, et vous me le refusez!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je le fais à regret; mais je le dois, et je suis surprise d'un pareil éclat; après vingt-cinq ans de silence, je ne m'attendais pas que vous, Philippe, vous auriez une prétention qui peut m'enlever en un jour ce que j'ai de plus cher au monde, l'estime et la considération de tous ceux qui m'environnent. Le mariage de Mathilde et de Frédéric me les ferait perdre sans retour; car il m'accuserait d'oubli de mon rang, de ma naissance; il trahirait une faiblesse dont on chercherait la cause, et que la malignité aurait bientôt expliquée; et si cette faute que je déplore depuis si longtemps, si ce fatal secret étaient connus, oh! dieux! je frémis d'y penser, je n'y survivrais pas, Philippe! Ainsi brisons là, je vous prie, ne m'en parlez plus, ce mariage est impossible, et ne sera jamais.

PHILIPPE.

Jamais?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, voulant sortir.

Laissez-moi.

PHILIPPE, la retenant avec force.

Non, Madame, je ne vous quitte pas; j'ai pu me sacrifier à votre repos, à votre vanité; mais en échange de tant de supplices, de tant d'humiliations, il me faut le bonheur de mon fils, il me le faut; je le veux, et je l'obtiendrai par tous les moyens, même ceux que vous redoutez.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'entends-je! et votre devoir, vos serments!

PHILIPPE.

Vous qui parlez, tenez-vous les vôtres?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, apercevant Joseph.

On vient; silence, je vous en conjure. (Philippe reprend sur-le-champ une contenance respectueuse. Mademoiselle d'Harville s'éloigne et descend vers la gauche du théâtre.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur Philippe...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce qu'il y a, Joseph ?

JOSEPH.

Pardon, Mademoiselle ; c'est M. Philippe que je cherchais.

PHILIPPE.

Moi !

JOSEPH.

Pour vous remettre ce papier que le concierge vient de monter; si j'avais su que Mademoiselle était ici, je ne me serais pas permis...

PHILIPPE, recevant la lettre et la regardant.

Eh! mais il n'y a pas d'adresse.

JOSEPH.

Oh! c'est égal, c'est bien pour vous, c'est un commissionnaire qui l'a apporté, il y a un quart d'heure, en disant de vous le remettre sur-le-champ.

PHILIPPE, étonné.

C'est singulier.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, faisant signe à Joseph de sortir.

Il suffit. Allez, Joseph. (Joseph sort.)

SCÈNE XVIII.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE.

PHILIPPE, ouvrant le billet.

Je ne sais pourquoi ce message me trouble, et je ne puis deviner... (Il jette les yeux sur les premières lignes et pousse un cri.) Ah !

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce donc ?

PHILIPPE.

Frédéric ! il serait vrai ! (Il laisse échapper la lettre, et se précipite dans la chambre de Frédéric.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Frédéric ! que dit-il ? et quel nouveau malheur ?.. (Elle ramasse la lettre et lit rapidement.) « Mon ami, mon père ; pardon si

« je vous désobéis; mais à présent, moins que jamais, je ne « puis vivre avec opprobre. Fils d'un soldat, personne n'aura « le droit de m'appeler un lâche; l'heure a sonné, adieu; « dans un instant, je serai vengé, ou je n'existerai plus. » (Allant vers Philippe.) Est-il possible! Frédéric!

PHILIPPE, revenant pâle et les traits décomposés.

C'en est fait, la fenêtre qui donne sur la cour était ouverte, il s'est échappé.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

O ciel!

PHILIPPE.

Il est parti, et peut-être, en ce moment... (Avec des sanglots.) Mon fils! mon fils!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, le soutenant.

Philippe!

PHILIPPE, tombant dans un fauteuil.

Je ne le verrai plus, il le tuera.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, agitée.

Non, non; il est encore temps de les arrêter, il faut courir.

PHILIPPE.

Et de quel côté? où sont-ils maintenant?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je ne sais, mais n'importe, il faut les retrouver. Ah! (Courant à la porte du fond qu'elle ouvre avec précipitation, et appelant.) Marcel! Joseph! Baptiste! (Elle court prendre la sonnette sur la table et sonne en continuant d'appeler.) Marcel! Joseph! venez tous, venez vite.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH, PLUSIEURS DOMESTIQUES, dans le fond; ensuite MATHILDE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Mon neveu, où est-il?

JOSEPH.

M. le vicomte? il a quitté l'hôtel depuis longtemps.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et Frédéric, l'avez-vous vu sortir?

JOSEPH.

Oui, Mademoiselle, j'étais à la porte; il est monté dans un cabriolet de place.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Quel chemin a-t-il pris?

JOSEPH.

Je ne sais, je n'ai pas fait attention.

MATHILDE, entrant.

Qu'est-ce donc, ma tante? qu'y a-t-il?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Rien, chère amie; c'est M. de Beauvoisis à qui je voudrais parler sur-le-champ. (Aux domestiques.) Que tous mes gens montent à cheval, qu'ils courent chez mon neveu, chez ses amis; qu'on le trouve, quelque part qu'il soit; qu'on lui dise que je l'attends; que je veux le voir, tout de suite, à l'instant; allez, et songez à l'amener avec vous. (Les domestiques sortent.)

MATHILDE.

Eh! mon Dieu! ma tante! je ne vous ai jamais vue dans une inquiétude pareille pour M. de Beauvoisis; c'est donc bien important?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Oui; laissez-moi, je vous en prie, je le veux; ne puis-je être seule?

MATHILDE.

Je m'en vais, ma tante, je m'en vais. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc? (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XX.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, PHILIPPE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, allant à Philippe qui est resté assis et accablé par la douleur.

Philippe, mon ami, revenez à vous, il nous sera rendu.

PHILIPPE.

Non, il n'a que du courage; et son adversaire... ah! mon pressentiment ne me trompe pas, je ne le verrai plus!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, en larmes.

Frédéric! notre fils!

PHILIPPE, la regardant, et lentement.

Voilà la première fois que ce mot vous échappe; votre fils! ah! vous pleurez maintenant! il est trop tard! vous pleurez...

MADEMOISELLE D'HARVILLE, dans le plus grand trouble.

Eh bien! oui, dût ma honte éclater à tous les yeux, je l'aime de tout l'amour d'une mère! Que de fois mes bras se sont ouverts pour le presser sur mon sein, pour l'appeler mon fils! et

se sont fermés de désespoir. Ah! Philippe! si tu avais pu lire dans mon cœur, si tu avais connu ses angoisses, ses combats, tu m'aurais pardonné, ma seule consolation était de m'occuper de lui, de préparer son avenir, de lui former une fortune.

PHILIPPE, avec amertume.

Une fortune, de l'argent; oui, vous croyez, vous autres, que ça tient lieu de tout. (Il se lève.) C'est une mère qu'il fallait lui donner.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, d'un ton suppliant.

Épargnez-moi.

PHILIPPE.

Vous l'aimiez! il n'en a rien su.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, suppliant.

Philippe!

PHILIPPE.

Il mourra, sans avoir reçu un embrassement de sa mère.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe!

PHILIPPE, avec force.

C'est votre orgueil, c'est vous qui l'avez tué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, se cachant la figure.

Ah! Dieu! non, non, il ne mourra pas, le ciel aura pitié de nous. Mathilde, ma fortune, ma vie, je donne tout, si l'on me rend mon Frédéric, si l'on me rend mon fils.

PHILIPPE.

Il est bien temps. (Après un moment de silence.) Écoutez.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant Philippe, qui prête l'oreille du côté de la rue.

Eh bien! qu'avez-vous?

PHILIPPE.

Chut! écoutez, c'est le bruit d'une voiture.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, avec anxiété.

Elle s'arrête à ma porte. (Ils se regardent en silence, et se donnent la main pour se soutenir. Mademoiselle d'Harville, tremblante, à Philippe.) Eh bien! pourquoi trembler? c'est lui, c'est Frédéric.

PHILIPPE, d'une voix éteinte.

Que l'on ramène expirant, peut-être.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est trop souffrir, je veux savoir à l'instant... (Elle s'élance vers la porte et rencontre Mathilde.)

SCÈNE XXI.

MADEMOISELLE, D'HARVILLE, MATHILDE, PHILIPPE.

MATHILDE, entrant vivement, et avec joie.

Ma tante, ma tante! rassurez-vous, le voici.

PHILIPPE ET MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qui donc?

MATHILDE, avec joie.

Votre neveu, monsieur de Beauvoisis.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, tombant dans un fauteuil.

Ah! je succombe.

MATHILDE.

Comment! vous ne demandiez que lui, et quand il arrive... Ah! mon Dieu! venez à son secours, monsieur Philippe. (Le regardant.) Ah! vous me faites peur.

PHILIPPE.

Il vient, dites-vous; tant mieux, il me tuera, ou j'aurai sa vie. (Il remonte la scène, Mathilde cherche à l'arrêter.)

MATHILDE.

Philippe!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Arrêtez! (Beauvoisis paraît à la porte du fond.)

TOUS.

C'est lui!

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUVOISIS.

PHILIPPE, accablé.

Il est seul! plus de doute.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je me meurs.

BEAUVOISIS, gaiement.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? vous voilà tous pâles et consternés. (S'approchant de mademoiselle d'Harville.) Vous saviez donc?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Nous savions tout.

BEAUVOISIS.

Et vous aviez peur pour moi? Quelle bonté! Calmez-vous ma chère tante; me voilà..

PHILIPPE, allant à lui avec douleur.

Et Frédéric?

MATHILDE, avec effroi.

Frédéric.

PHILIPPE, avec rage.

Sortons.

BEAUVOISIS, étonné.

Hein! qu'est-ce qu'il y a?

PHILIPPE, de même.

Suivez-moi.

BEAUVOISIS.

Pour aller à son secours? c'est inutile, sa blessure n'est presque rien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Que dites-vous?

MATHILDE.

Sa blessure?

PHILIPPE, avec joie.

Il n'est que blessé?

BEAUVOISIS.

Très-légèrement, contre mon habitude.

TOUS.

Est-il possible?

PHILIPPE, prêt à l'embrasser.

Ah! Monsieur, ne me trompez-vous pas?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous ne l'avez pas tué?

BEAUVOISIS.

Moi! par exemple! S'il avait été de ma force, il y avait mille à parier contre un que cela lui serait arrivé; mais comme c'est un maladroit qui n'y entend rien, c'est lui, au contraire, qui a failli me...

PHILIPPE.

Comment?

BEAUVOISIS.

Je l'avais d'abord blessé à la main... une égratignure, une misère... et je m'arrêtai, en lui disant : « C'est bien, Monsieur, en voilà assez. — Assez! s'est-il écrié en reprenant son épée; non pas, s'il vous plaît : il faut que l'un de nous reste sur la place, défendez-vous! » Et il se précipite sur moi comme un furieux, sans grâce, sans méthode, ce qui est in-

soutenable pour quelqu'un qui se bat par principes; et au moment où je lui crie en riant de mieux tenir son épée, il me fait sauter la mienne.

PHILIPPE.

Il vous a désarmé!

BEAUVOISIS.

Contre toutes les règles.

AIR de *la Sentinelle*.

Mais j'en conviens, lors, en homme d'honneur
Il s'est conduit; et s'il n'est pas habile,
Ses procédés égalent sa valeur.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, à part.

Je reconnais là le sang des d'Harville.

BEAUVOISIS.

« Oui, je voulais qu'un de nous succombât,
« M'a-t-il dit : mais, quelles que soient nos haines,
« Tout finit avec le combat. »

PHILIPPE, à part.

J' me reconnais. Du vieux soldat
Le sang coule aussi dans ses veines.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉCENTS, FRÉDÉRIC, le poignet entouré d'un mouchoir noir.

TOUS, courant au-devant de lui.

Frédéric!

FRÉDÉRIC, se jetant dans les bras de Philippe.

Mon ami, mon p...

PHILIPPE, l'interrompant.

C'est bien, c'est bien! (A part, le regardant avec orgueil.) Mon fils! c'est là mon fils.

FRÉDÉRIC.

Vous me pardonnez...

MATHILDE, qui s'est approchée.

Non pas, moi, Monsieur, nous avoir fait une telle frayeur!

FRÉDÉRIC.

Mathilde!

MADEMOISELE D'HARVILLE, à part, et seule à l'autre bout du théâtre.

Et moi, il ne me dit rien, il ne croit pas me devoir de consolations! (Haut, et passant entre Beauvoisis et Mathilde.) Frédéric!

FRÉDÉRIC, avec respect.

Ah! pardon, Madame, ce n'est qu'en tremblant que j'ose reparaître devant vous.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, d'une voix émue.

Pourquoi donc? Croyez-vous que je n'aie par partagé les inquiétudes que vous donniez tous deux? N'y allait-il pas de ce que j'ai de plus cher au monde? (Elle regarde Philippe.)

BEAUVOISIS, s'inclinant.

Vous êtes bien bonne, ma tante. Il est sûr qu'il a rendu là un grand service à la famille...

MADEMOISELLE D'HARVILLE, saisissant son idée.

Oui; aussi, nous devons le reconnaître d'une manière digne de nous. Mon neveu, nous avions parlé plusieurs fois de votre mariage avec Mathilde; mais j'ai cru découvrir le fond de sa pensée.

MATHILDE.

A moi, ma tante?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Oui! j'ai cru voir que, comme sa mère, elle préférait un mariage d'inclination à un mariage de convenance; et, pour acquitter les dettes de la famille, j'ai résolu, si elle y consentait, de la donner à celui à qui vous devez la vie.

FRÉDÉRIC ET MATHILDE.

Il serait vrai! quel bonheur!

BEAUVOISIS, à part.

Par égard pour moi, une héritière de quatre-vingt mille livres de rente! Décidément ma tante m'aime trop. (En ce moment Philippe passe auprès de mademoiselle d'Harville.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE, à Philippe, qui est venu auprès d'elle.

Et de plus, je ferai pour Frédéric ce que je dois faire. (Bas.) Mais après moi, Philippe.

PHILIPPE, la regardant.

Mais qu'avez-vous?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, bas.

Que je voudrais l'embrasser!

PHILIPPE, bas.

Eh bien! qui vous en empêche?

MADDMOISELLE D'HARVILLE, bas.

Je n'ose pas.

PHILIPPE, bas.

Vous n'osez pas! vous devez être bien malheureuse! (A Fré-

déric.) Eh bien! mon... mon cher... monsieur Frédéric, vous voilà avec une belle fortune, une jolie femme. Comment! vous ne remerciez pas celle à qui vous devez tout cela?

FRÉDÉRIC, baisant les mains de mademoiselle d'Harville.

Ah! ma vie entière ne suffira pas...

PHILIPPE, le poussant.

Eh non! morbleu! pas ainsi; dans ses bras; Mademoiselle le permet. (Mademoiselle d'Harville l'embrasse avec la plus vive émotion.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe, vous les suivrez.

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, je ne les quitte plus.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et quant à votre fortune...

PHILIPPE, avec âme.

Moi! je n'ai plus besoin de rien; je suis heureux et plus riche que vous tous. (Lui montrant son fils et Mathilde.) Regardez.

FIN DE PHILIPPE.

UNE FAUTE

DRAME EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 17 août 1830.

PERSONNAGES

ERNEST DE VILLEVALLIER.
LÉONIE, sa femme.
MADAME DARMENTIÈRES, tante de Léonie.
BALTHASAR, ancien domestique.
GRINCHEUX, maître menuisier.
JOSÉPHINE, sa femme, couturière.
PARENTS ET AMIS D'ERNEST.

La scène se passe dans un château aux environs de Bordeaux.

ACTE PREMIER.

Un salon ouvert par le fond, et donnant sur les jardins. Portes latérales. Sur le devant du théâtre, à gauche de l'acteur, une table; à droite, un petit guéridon.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, assise à droite, et tenant à la main son ouvrage, dont elle ne s'occupe pas; GRINCHEUX, à gauche, devant la table, et écrivant.

GRINCHEUX, relisant son mémoire.

« Mémoire des ouvrages faits par moi, Grincheux, maître menuisier, dans le château de M. le comte de Villevallier. » Le plus beau château des environs de Bordeaux! Un immense manoir féodal, qui, de tous les côtés, tombait de noblesse, et qu'il a fallu remettre à neuf. (S'interrompant et appelant.) Joséphine!.. ma femme!.. madame Grincheux!..

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce donc?

GRINCHEUX.

Qu'est-ce que tu fais là?

JOSÉPHINE.

Moi?.. je travaille à la robe de Madame.

GRINCHEUX.

Ce n'est pas vrai... tu étais encore à rêvasser... et je n'aime pas ça... est-ce que tu vas faire comme madame la comtesse,

qui, depuis six mois, est toujours triste, souffrante et malade?.. elle, du moins, c'est une grande dame, qui a une belle maison, une belle fortune, un bon mari!.. Elle peut être triste, elle a le temps... Mais une couturière comme toi, qui tourne à la mélancolie, c'est bête, vois-tu; parce que, pendant ce temps-là, l'ouvrage ne va pas.

JOSÉPHINE.

Vous êtes toujours à gronder.

GRINCHEUX, se levant et allant à elle.

C'est qu'en vérité je ne te reconnais pas. Voilà quatre ans que nous sommes mariés, et autrefois tu étais vive, joyeuse, toujours de bonne humeur; et quand j'étais à ma menuiserie, et toi à ta couture...

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Tu chantais toujours, Dieu sait comme!
Des r'frains qu'étaient bien amusants...
Et puis, pour embrasser ton homme,
Tu t'interrompais d' temps en temps.
Ça nous faisait fair' bon ménage,
Chansons par-ci, baisers par-là!
J' travaillais deux fois davantage,
Et les pratiqu's payaient tout ça.

Et puis autrefois... le dimanche, tu te faisais belle pour moi... nous sortions ensemble... mais à présent, les jours de fête... hier, par exemple, où as-tu dîné et passé la soirée?

JOSÉPHINE.

Chez madame Gravier, ma tante.

GRINCHEUX.

C'est singulier qu'elle ne m'ait pas invité!.. Aussi, toute la journée, j'ai promené paternellement nos deux garçons dans les allées de Tourny, et au château Trompette... de sorte qu'en revenant, il a fallu les porter sur chaque bras... et le soir, pour me refaire, j'ai eu une dispute.

JOSÉPHINE.

Vous êtes si gentil!

GRINCHEUX.

Je ne suis pas mal... D'ailleurs, en m'épousant, tu me connaissais.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je ne t'ai point trompé, ma chère :
J'étais comm' ça quand tu m'as pris;
Pas beau, mais d'un bon caractère,
Et la beauté n'a pas grand prix :
Ses avantag's sont trop rapides;
Mais la laideur, mais les bons sentiments,
Ce sont des qualités solides
Qui rest'nt et qui durent longtemps.

Ainsi ce n'est pas moi qui suis changé, c'est toi.

JOSÉPHINE.

Par exemple !

GRINCHEUX.

Oui... oui... depuis quelques mois à peu près.

JOSÉPHINE.

Si on peut dire des choses pareilles !.. Apprenez, monsieur Grincheux...

GRINCHEUX.

Il n'y a pas besoin de se fâcher ni de rougir comme tu le fais... Tais-toi : car voilà le vieux Balthasar, mon cousin, l'intendant du château, qui de sa nature est toujours de mauvaise humeur.

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, assise, BALTHASAR, GRINCHEUX.

BALTHASAR, entrant par le fond.

Si ce n'est pas un meurtre, une indignité !.. Partout des papiers *perse!* des peintures nouvelles, des dorures, des colifichets ! Ce n'est plus notre ancien château... je ne m'y reconnais plus.

GRINCHEUX.

Je crois bien, cousin; nous en avons fait un boudoir de la Chaussée-d'Antin de Paris. Ce n'est pas un mal.

BALTHASAR.

Si vraiment !.. Mon pauvre maître, après un an d'exil, se fait sans doute une fête de revoir le château de ses pères; et en y rentrant, il se croira encore dans un pays étranger... Quant à moi, qui suis né ici, qui y ai passé ma jeunesse...

AIR de *Lantara.*

Ce vieux château devait me plaire!
J'ai, par le temps, vu ses murs se noircir :
Chaque colonne, chaque pierre
Me rappelaient un chagrin, un plaisir;
A chaque pas c'était un souvenir.
Il d'vait rester tel que moi, ce me semble;
Car c'est cruel, et mon cœur en gémit,
Pour deux amis qui vieillissaient ensemble,
De voir qu'un d'eux seulement rajeunit.

Enfin n'y pensons plus... quand mon maître reviendra... s'il revient jamais!.. (A Grincheux, qui s'est approché de lui, et qui lui présente un papier.) Qu'est-ce que c'est?

GRINCHEUX.

Mon mémoire, que vous examinerez, et que j'ai fait en conscience; car c'est vous, cousin, qui m'avez fait avoir la pratique du château.

BALTHASAR, regardant le papier.

As-tu bien mis là tout ce que tu as fait?

GRINCHEUX.

Oh! oui... pour le moins.

BALTHASAR, lisant.

Que de frais inutiles!.. que de folles dépenses!.. Enfin, ça ne me regarde pas... Monsieur l'a fait pour plaire à Madame.

JOSÉPHINE.

C'est bien naturel!.. une jeune femme si bonne, si gracieuse, et surtout si jolie!.. On la reconnaîtrait pour Espagnole, celle-là, rien qu'à ses beaux yeux noirs.

BALTHASAR.

Oui, la fille d'un ancien ambassadeur, dont à Paris il s'est avisé d'être amoureux... sa première inclination!.. Il en perdait la tête... moi aussi... et il a bien fallu la lui donner pour femme... au lieu d'en choisir une... tout uniment en France... Mon Dieu! elles ne sont pas pires là qu'ailleurs.

JOSÉPHINE.

C'est aimable.

BALTHASAR.

Est-ce que j'ai besoin d'être aimable, madame Grincheux?.. Est-ce que c'est mon habitude?

JOSÉPHINE.

Non, certainement... mais si Madame vous entendait...

BALTHASAR.

Qu'importe!.. J'ai ici mon franc-parler... le comte de Villevallier, mon maître, que j'ai vu naître, que j'ai élevé, que j'ai porté dans mes bras, m'a dit : « Balthasar, tant que je vivrai tu resteras chez moi. » Et j'ai dit : « J'y compte... » Parce que mon maître... Vous ne savez pas ce que c'est que mon maître?.. c'est l'honneur même... c'est un cœur d'or... c'est le plus brave jeune homme... et si le ciel était juste celui-là méritait d'épouser un ange.

JOSÉPHINE.

Il me semble qu'il n'est pas si mal tombé!.. Qu'est-ce que vous avez à reprocher à Madame?

BALTHASAR.

Moi!.. est-ce que je lui reproche rien?..

JOSÉPHINE.

Dame!.. vous avez un air...

GRINCHEUX.

C'est vrai, cousin... vous avez un air...

JOSÉPHINE, se levant et venant auprès de Balthasar.

Est-ce qu'elle n'est pas honorée et chérie dans le pays? Est-ce qu'elle ne fait pas du bien à tout le monde?.. Est-ce qu'elle ne se conduit pas d'une manière exemplaire?

BALTHASAR.

C'est possible... Je ne dis pas non.

JOSÉPHINE.

Et cependant, depuis un an que son mari l'a laissée seule ici, dans ce château, avec sa tante pour unique compagnie, ça n'est pas amusant.

BALTHASAR.

Oh! sans doute; le devoir n'est jamais amusant... et puis c'est une chose si longue qu'un an de constance!

JOSÉPHINE.

Mais oui... et il ne faut pas croire qu'en fait de constance tous les hommes en aient déjà tant... Vous, tout le premier; car autrefois vous adoriez Madame.

GRINCHEUX.

Vous vous seriez mis au feu pour elle! témoin l'incendie du château, où vous vous êtes fait une blessure à la jambe, en voulant la sauver.

JOSÉPHINE.

Et maintenant vous êtes toujours de mauvaise humeur quand on parle d'elle. Il semble que vous lui en vouliez.

BALTHASAR.

Moi !.. Qui vous a dit cela ? Est-ce que je l'accuse ? Est-ce à elle que j'en veux ?

JOSÉPHINE.

Et à qui donc ?

BALTHASAR.

A sa tante... à madame Parmentières.

JOSÉPHINE.

A ma marraine! qui, au fond, est une si bonne femme!

BALTHASAR.

Une véritable Espagnole, qui, avec ses idées castillanes, voit partout des don Rodrigue et des héros de romans... Donnez donc un pareil mentor à une femme de dix-sept ans, légère et sans expérience!

JOSÉPHINE.

C'est justement ce qui prouve pour madame la comtesse... elle n'en a que plus de mérite à se conduire comme elle fait... Mais à nous autres femmes, on ne nous rend jamais justice. (Elle va se rasseoir.)

BALTHASAR.

Ah! souvent, si on vous la rendait...

JOSÉPHINE.

Fi! ce que vous dites là n'est pas galant... Mais, en général, monsieur Balthasar ne se pique pas d'être poli.

BALTHASAR.

Ce n'est pas d'hier, du moins, que vous pouvez me faire ce reproche... car je vous ai saluée deux fois sans que vous ayez daigné m'apercevoir.

GRINCHEUX.

Et où donc ?

BALTHASAR.

Au château de Raba... où vous vous promeniez en compagnie.

GRINCHEUX.

Tu as été hier te promener avec ta tante... en sortant de dîner.

JOSÉPHINE, baissant les yeux.

Oui, mon ami.

BALTHASAR, d'un air de doute et s'approchant de Joséphine.

Ah! cousine! ah! c'était votre tante qui vous donnait hier le bras?

JOSÉPHINE, d'un air suppliant.

Monsieur Balthasar...

BALTHASAR, à demi voix, et avec humeur.

Soyez tranquille!.. est-ce que je vois jamais ce qui ne me regarde pas?

GRINCHEUX.

Qu'est-ce que c'est donc?

BALTHASAR.

Rien du tout... (Lui donnant une poignée de main.) Ce pauvre Grincheux!.. J'examinerai ton mémoire... car voici la tante de Madame.

GRINCHEUX, étonné.

Ah çà!.. il y a donc quelque chose?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DARMENTIÈRES.

MADAME DARMENTIÈRES, entrant par le fond, à droite.

Que l'on porte les fleurs et les bouquets dans ma chambre; et surtout le plus grand secret... Balthasar, Joséphine, ma chère filleule, vous voilà... j'ai des ordres à vous donner. Et vous, Grincheux, puisque vous êtes venu passer ici quelques jours auprès de votre femme, vous ne nous serez pas non plus inutile.

JOSÉPHINE ET GRINCHEUX.

Qu'est-ce donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est aujourd'hui le jour de la naissance de ma nièce, ma chère Léonie... et comme elle, qui est toujours malade, se trouve aujourd'hui un peu mieux... il faut en profiter.

JOSÉPHINE.

Je veux être la première à offrir mon bouquet à Madame.

MADAME DARMENTIÈRES, la retenant.

Non pas... garde-t'en bien... ce n'est pas le moment... Je veux quelque chose d'imprévu... d'inattendu, qui nous frappe tous de surprise et d'amiration.

BALTHASAR, à part.

C'est ça... du romanesque... des coups de théâtre!..

[illegible] pas [illegible]
[illegible], il ne met para[illegible]
[illegible] répugnances, des [illegible]
[illegible].

BALTHASAR.

Vous me demandez mon avis...

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est impertinent... et vous pouvez le garder.

BALTHASAR.

C'est dit... il ira avec beaucoup d'autres qu'on ne me demandait pas, et qu'on eût bien fait de suivre. (Grincheux passe près de sa femme.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Je n'ai besoin ni de votre approbation, ni de votre censure. fais ce qui me convient, et ce qui conviendrait à M. le mte de Villevallier, mon neveu, s'il était ici... Pourquoi n'y t-il pas? Pourquoi, depuis un an, nous laisse-t-il seules en château?

BALTHASAR.

Si mon maître le fait, c'est qu'il a ses raisons.

MADAME DARMENTIÈRES.

Vous les connaissez donc?

BALTHASAR.

Non : mais elles ne peuvent être que justes et convenables.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Voilà pourquoi je pense au fond de l'âme
Que votre nièc' peut bien, ainsi que vous,
Aveuglément, et sans craindre de blâme,
Se conformer aux ordr's de son époux.
Sans qu' ma raison ou mon cœur réfléchisse,
Tout c' qu'il commande, à l'instant je le fais,
Car je suis sûr, pour peu que j'obéisse,
D' rendre un service, ou d' répandr' des bienfaits.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il suffit... Avez-vous été ce matin à la ville? avez-vous fait les commissions de ma nièce?

BALTHASAR.

Oui, Madame.

MADAME DARMENTIÈRES.

Y avait-il des lettres pour nous?

BALTHASAR.

Plusieurs : ainsi que les journaux... pardon, je les ai là.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous ne me les avez pas donnés!.. où avez-vous la tête?

A quoi pensez-vous? (Elle prend les lettres, en ouvre une.) Dieu! l'écriture de mon neveu!

BALTHASAR.

C'est de lui, Madame?.. Madame, se porte-t-il bien?

MADAME DARMENTIÈRES, lisant.

Certainement.

BALTHASAR.

Il ne lui est rien arrivé?

MADAME DARMENTIÈRES, de même.

Du tout.

BALTHASAR.

Dieu soit loué!.. ah! que vous êtes bonne!.. et après, Madame, après... qu'est-ce qu'il dit?

MADAME DARMENTIÈRES.

Que ce soir il peut être ici.

BALTHASAR.

Vous ne me trompez pas?

MADAME DARMENTIÈRES, vivement.

Voilà l'idée que je cherchais... au milieu de la fête... l'arrivée d'un mari! Surprise, coup de théâtre!.. il ne s'agit que de bien ménager cela, et je m'en charge... pourvu que personne ne prévienne ma nièce.

BALTHASAR.

Mon maître, mon cher maître!.. je veux être le premier à le recevoir... J'irai au-devant de lui... Daignez me dire par où il doit arriver.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est inutile; je veux le plus grand secret... D'ailleurs on aura besoin de vous ici, pour le service de la table, celui de l'office et l'inspection de l'argenterie.

BALTHASAR.

Ah! Madame, grâce pour aujourd'hui.

MADAME DARMENTIÈRES.

Pourquoi donc?

BALTHASAR.

AIR du vaudeville de *la Robe et les bottes*.

Vous savez bien que d'ordinaire
Devant l'ouvrag' je ne recule pas;
Et j'ai gardé, quoique sexagénaire,
Du cœur, de la tête et des bras.

Mais prêt à r'voir mon maître, j' vous l'atteste,
Par le bonheur je me sens oppresser,
Il m'ôt' la force; et je veux qu'il m'en reste,
Ne fût-ce que pour l'embrasser.

MADAME DARMENTIÈRES, le regardant avec pitié.

Ces vieux domestiques sont si ridicules!

BALTHASAR.

Ce n'est pas une raison pour les tuer... (Entre ses dents.) S'il fallait tuer tout ce qui est ridicule...

MADAME DARMENTIÈRES.

Balthasar!

GRINCHEUX, allant à Balthasar.

Cousin...

BALTHASAR.

Eh! qu'est-ce que cela me fait! (Il passe à la gauche de Grincheux.)

MADAME DARMENTIÈRES.

C'en est trop... sortez d'ici à l'instant.

BALTHASAR.

Sortir!.. je suis au service de M. le comte... c'est lui qui est mon maître.

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais, en son absence, ma nièce a tout pouvoir; et quand je lui raconterai votre insolence, c'est elle qui vous chassera.

BALTHASAR.

Peut-être.

MADAME DARMENTIÈRES.

Voilà qui est trop fort... et nous verrons qui de moi, ou d'un insolent valet...

JOSÉPHINE ET GRINCHEUX.

Prenez donc garde, monsieur Balthasar... mon cousin.

BALTHASAR.

Ça m'est égal; nous verrons.

GRINCHEUX.

Paix! c'est Madame.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE, entrant par le fond.

LÉONIE.

Eh! mon Dieu! d'où vient ce bruit?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est ce vieil intendant... ce valet, qui a osé me manquer de respect.

LÉONIE.

Comment! Balthasar, vous vous seriez permis...

MADAME DARMENTIÈRES.

Oui, ma nièce... et il s'est oublié à un tel point, que j'exige qu'aujourd'hui on le renvoie, sur-le-champ.

LÉONIE.

Serait-il vrai, Balthasar?

BALTHASAR.

Oui, madame la comtesse, j'ai eu tort, je ne dis pas non.

LÉONIE, avec émotion, sans sévérité.

C'est mal, très-mal... et, sinon par égard pour moi, qui suis souffrante, au moins pour mon mari, pour M. le comte votre maître... vous deviez, Balthasar, respecter ma tante.

MADAME DARMENTIÈRES.

Lui parler ainsi, et avec cette modération!.. qu'il soit renvoyé, je le veux.

LÉONIE.

Je le devrais, sans doute.

BALTHASAR.

Me voici prêt à régler mes comptes.

MADAME DARMENTIÈRES, poussant Léonie.

Allons donc!

LÉONIE.

Soit... tantôt... je vous parlerai... à vous seul.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et pourquoi donc?

LÉONIE.

De grâce, ma tante... il n'est pas nécessaire devant Joséphine, devant tout le monde, de faire une scène... (A Balthasar.) Plus tard, dans une heure, vous viendrez.

BALTHASAR.

Oui, Madame. (Pendant que Léonie remonte vers le fond, Balthasar regarde madame Darmentières d'un air content, puis il dit bas à Grincheux :) Je vous l'avais bien dit... elle ne me renverra pas... je suis tranquille. (Il sort.)

SCÈNE V.

JOSÉPHINE, assise, MADAME DARMENTIÈRES, LÉONIE, GRINCHEUX.

MADAME DARMENTIÈRES.

En vérité il n'y a que dans ce pays où l'on soit exposé à de telles insolences... Si à Madrid, où vous êtes née et moi aussi, cela fût arrivé...

AIR du *Ménage de garçon.*

En prison, ou bien aux galères,
On l'eût envoyé tout d'abord;
Car il suffit, dans ces affaires,
D'avoir un bon corrégidor.

GRINCHEUX.

C' n'en est pas là chez nous encor,
Dans notre pays, qu'est barbare,
Il faut pour qu'un homme ait des torts,
Trouver des raisons : c'est plus rare
A trouver qu' des corrégidors.
Il faut des raisons... c'est plus rare
A trouver qu' des corrégidors.

(Il passe auprès de sa femme.)

LÉONIE.

Il suffit... je vous promets, ma tante, que vous aurez satisfaction... Mais comment cela est-il arrivé?

MADAME DARMENTIÈRES.

A propos de rien... au sujet de ces lettres qu'il m'apportait, et que je n'ai pas encore achevé de lire. En voici pour vous. (Elle remet des lettres à Léonie, et achève de parcourir celles qui lui restent. Léonie va s'asseoir auprès de la table à gauche.) Celle-ci est de mon libraire, à qui j'ai demandé des romans nouveaux... Il y a longtemps que je n'ai eu d'émotions fortes... (Prenant une autre lettre.) Celle-là... « A madame Joséphine Grincheux, au château de Villevallier. » Ce n'est pas pour moi.

JOSÉPHINE, se levant.

Ah! mon Dieu! Balthasar se sera trompé.

GRINCHEUX, prenant la lettre.

Sans doute.

JOSÉPHINE, la lui reprenant.

Ce n'est pas pour toi. (Madame Darmentières lit ses lettres tout bas,

auprès de la table, à droite, ainsi que Léonie, qui est assise à gauche ; Joséphine et Grincheux occupent le milieu de la scène sur le devant.)

GRINCHEUX, à voix basse, à sa femme.

C'est égal : je peux bien en prendre connaissance.

JOSÉPHINE, troublée, et reconnaissant l'écriture, à voix basse aussi.

Du tout... ce n'est pas nécessaire... non pas certainement que j'y tienne en aucune façon...

GRINCHEUX.

Eh bien! moi, madame Grincheux, j'y tiens beaucoup... Tout à l'heure je ne sais ce que vous avez dit à mon cousin Balthasar... mais il avait avec moi un air de compassion qui m'a déplu... (S'animant par degrés.) Je n'aime pas qu'on me plaigne.

JOSÉPHINE, de même.

Si vous en croyez Balthasar, il brouillerait tous les ménages.

GRINCHEUX.

Mais c'est égal; je veux savoir pourquoi on vous l'adresse ici, au château.

JOSÉPHINE.

Parce qu'on sait que j'y travaille, que j'y suis en journée.

GRINCHEUX.

Voyons.

JOSÉPHINE.

Vous ne la verrez pas.

LÉONIE, avec impatience, et interrompant sa lecture.

Qu'est-ce donc?.. Encore des disputes!.. en vérité, je suis bien malheureuse... même ici, dans mon intérieur, dans ce château où je vis presque seule, je ne puis avoir un instant de repos ni de tranquillité.

GRINCHEUX, remontant la scène, et allant auprès de Léonie.

Pardon, madame la comtesse, c'est la faute de ma femme.

JOSÉPHINE.

C'est la sienne.

GRINCHEUX.

Elle ne veut pas me montrer cette lettre.

JOSÉPHINE.

Pourquoi veut-il connaître mes secrets?

GRINCHEUX.

Quoi en a-t-elle avec moi? Dès que, dans un ménage,

il y a communauté, les secrets en sont; et si elle refuse, c'est qu'elle est coupable.

LÉONIE, vivement, et avec agitation.

Coupable! que dites-vous?.. qui vous donne le droit de l'accuser?

GRINCHEUX.

C'est elle-même... moi, je ne demande pas mieux que de faire bon ménage, et d'être bon mari; c'est dans ma nature... S'il n'y a rien de mal dans cette lettre, qu'elle vous la montre. (Prenant Joséphine par le bras, et la faisant passer auprès de Léonie.) Je m'en rapporte à vous, madame la comtesse, qui êtes la sagesse et la vertu même, et d'après ce que vous me direz, je serai tranquille.

MADAME DARMENTIÈRES, à Joséphine.

Voilà, ma filleule, qui me paraît raisonnable.

JOSÉPHINE.

Je ne dis pas non, ma marraine... Mais aller importuner madame la comtesse de nos affaires particulières!..

GRINCHEUX.

Dès qu'elle y consent... Eh! bien! madame Grincheux, vous hésitez?.. Elle hésite...

JOSÉPHINE.

Non, non, certainement. (Elle remet la lettre à Léonie.) La voici.

LÉONIE, au moment où elle reçoit la lettre, lui prend la main.

Joséphine, vous tremblez.

JOSÉPHINE.

Non, Madame.

LÉONIE la regarde, puis regarde la lettre qu'elle tient, et, sans la décacheter, dit à Grincheux en se levant et passant près de lui.

C'est bien... tout à l'heure... à mon aise... je la lirai... et nous en parlerons... Je vous le promets.

GRINCHEUX.

Ça suffit, Madame, ça suffit.

AIR des *Comédiens*.

Tout c' que j' demande est d'avoir confiance :
Rendez-la-moi, c'est là tout mon espoir.

MADAME DARMENTIÈRES, bas.

Viens, laissons-les... Je veux en confidence,
Vous expliquer mes ordres pour ce soir.
(Passant auprès de Léonie.)
Et vous, songez à Balthasar... qu'il sorte...

Quand de ces gens on veut être obéi,
Au moindre mot on les met à la porte.

GRINCHEUX.

C'est l' seul moyen d'en être bien servi.

ENSEMBLE.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ah! quel plaisir! mon cœur jouit d'avance
De la surprise où je m'en vais la voir;
(A Grincheux.)
Viens, laissons-les... je veux en confidence,
Vous expliquer mes ordres pour ce soir.

GRINCHEUX.

Tout c' que j' demande est d'avoir confiance :
Rendez-la-moi, c'est là tout mon espoir;
Aussi, Madam', j' vous remerci' d'avance,
Et je viendrai tout à l'heure vous revoir.

LÉONIE, regardant Joséphine.

Eh mais! je crois qu'elle tremble d'avance;
Qu'a-t-elle donc? je crains de le savoir.
S'il en est temps encor de l'indulgence;
Tâchons au moins de a rendre au devoir.

JOSÉPHINE.

Ah! malgré moi, mon cœur tremble d'avance!
Par cet écrit que va-t-elle savoir!
Dans sa bonté mettons ma confiance,
Car désormais c'est là tout mon espoir.
(Madame Darmentières et Grincheux sortent.)

SCÈNE VI.

LÉONIE, JOSÉPHINE.

LÉONIE.

Eh bien! Joséphine, dois-je ouvrir cette lettre? Vous ne me répondez pas... Vous m'effrayez... et en vérité... je suis aussi émue, aussi tremblante que vous... Cette lettre... vous savez donc de qui elle est?

JOSÉPHINE.

Je m'en doute, du moins.

LÉONIE.

Et faut-il que je la lise?

JOSÉPHINE, joignant les mains.

Oui, Madame, oui... ne fût-ce que pour ma punition.

LÉONIE, *regardant la signature.*

Signé : *Théophile*... Quel est ce Théophile ?

JOSÉPHINE.

Un jeune homme qui a à peine dix-huit ans... qui a étudié... qui aurait pu être clerc dans quelque bonne étude de Bordeaux... Mais il a mieux aimé être simple commis chez M. Durand, son oncle, qui est marchand de nouveautés.

LÉONIE.

Et pourquoi ?

JOSÉPHINE.

Parce que M. Durand demeure à côté de chez nous.

LÉONIE.

Je comprends... il vous aime ?

JOSÉPHINE.

Je le crois... Voilà dix-huit mois qu'il me fait la cour... mais je n'ai jamais voulu l'écouter... Oh ! ça, je vous le jure.

LÉONIE.

Bien vrai ?

JOSÉPHINE.

Lisez, Madame... vous verrez qu'il doit se plaindre... car il se plaint toujours ; et ça me fait assez de peine.

LÉONIE, *lisant avec émotion.*

Ainsi vous croyez n'avoir rien à vous reprocher ?

JOSÉPHINE.

Rien... ce n'est pas ma faute... il m'aime tant ! il est si gentil ! tandis que M. Grincheux est si défiant, si grondeur, si jaloux !

LÉONIE.

A-t-il toujours été ainsi ?

JOSÉPHINE.

Non, Madame, je ne crois pas... Dans les commencements de notre mariage, il était assez bien, j'en conviens ; mais il y a longtemps que cela a cessé.

LÉONIE.

Et depuis quand ?

JOSÉPHINE.

Je l'ignore.

LÉONIE.

Et moi, je crois le savoir... Joséphine, n'est-ce pas depuis dix-huit mois à peu près ?

JOSÉPHINE.

Comment cela?

LÉONIE.

Oui, c'est depuis qu'un autre vous a paru aimable que votre mari a cessé de l'être à vos yeux.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

S'il vous maltraite et s'il vous parle en maître,
S'il est grondeur, n'est-ce pas, entre nous,
Depuis qu'il a sujet de l'être?
Qui l'a rendu défiant et jaloux?
Et lorsque vous pensez à d'autres,
S'il vous épie au logis, au dehors,
S'il est coupable, enfin, s'il a des torts,
Ces torts ne sont-ils pas les vôtres?

JOSÉPHINE.

Ah! Madame!

LÉONIE.

Et si vous saviez, mon enfant, quel avenir vous vous préparez!.. encore un pas, et il n'y a plus pour vous ni bonheur, ni repos. (Mouvement de Joséphine.) Je ne vous parle point de vos regrets, de vos reproches continuels... de votre intérieur à jamais troublé... de la désunion, de la défiance dans votre ménage... Mais vingt fois par jour l'effroi dans le cœur, la honte sur le front, vous tremblerez d'être trahie... Vous vivrez dans la crainte de vos voisins, dans la dépendance d'un domestique, qui, s'il a cru lire dans votre cœur, aura acquis le droit de vous faire rougir... et si, fatiguée d'une journée si pénible, vous espérez la nuit trouver le repos, vous le chercherez en vain... vous ne dormirez point... non; le souvenir de votre faute vous poursuivra jusque dans votre sommeil, et vous craindrez, même en dormant, de trahir votre secret.

JOSÉPHINE.

Ah! mon Dieu!.. vous me faites peur.

LÉONIE.

Oui... oui... croyez-moi, il en est temps encore; éloignez de votre cœur et de vos sens des idées dont on triomphe toujours quand on le veut bien... on peut vivre loin de celui qu'on aime... on souffre peut-être; mais on n'est pas vraiment malheureuse.

JOSÉPHINE, pleurant.

Il me semble cependant que je le suis.

LÉONIE, avec agitation.

Ah! c'est que vous ne connaissez pas le remords.

JOSÉPHINE, effrayée.

Que dites-vous?

LÉONIE, se reprenant.

Que, dans ce moment même où vous pleurez, où vous le regrettez, vous trouvez dans votre propre estime, dans la mienne, dans le sentiment de vos devoirs, un adoucissement à vos maux, et des consolations... On n'en a plus dès qu'on s'est oublié un instant... Joséphine, il y a longtemps que je vous vois ici... vous êtes la filleule de ma tante; et comme telle, je dois vous porter intérêt... que mes avis, que mes conseils vous préservent d'un tel malheur... Vous avez un mari qui est un honnête homme, qui vous aime... vous avez été heureuse avec lui; vous le serez encore dès que vous le voudrez... me le promettez-vous?.. Et à cette condition, je déchire cette lettre... (Elle déchire la lettre.) et je lui dirai que vous êtes ce que je désire que vous soyez... et ce que vous êtes en effet, n'est-il pas vrai? une honnête femme.

JOSÉPHINE.

Oui, Madame, oui, je vous le jure... (Pleurant.) J'aurai bien de la peine, mais c'est égal... je suivrai vos conseils... (En hésitant.) Que disait-il dans cette lettre?

LÉONIE.

Il demandait à vous voir... et vous indiquait un rendez-vous.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon!

LÉONIE.

Il faut le refuser et l'éviter, s'il s'offrait à vos yeux.

JOSÉPHINE.

Oui, Madame... il m'est plus aisé de ne pas le voir, que de le voir malheureux.

LÉONIE.

C'est bien... ayez confiance en moi... dites-moi tout... et je ne vous abandonnerai pas.

JOSÉPHINE.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon*.

Quand j' pens' qu'en ce moment, hélas!
Il est déjà p't-être à m'attendre!

Mais c'est égal, je n'irai pas;
A vos avis je veux me rendre.
(Pleurant.)
Pendant longtemps j'en pleurerai,
J'ai bien du chagrin.

LÉONIE.

Je le pense.

JOSÉPHINE.

Mais c'est à vous que je l' devrai,
Comptez sur ma reconnaissance.
(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LÉONIE, seule.

Pauvre enfant! que je m'estimerai heureuse si je puis la sauver! (Elle s'assied à gauche, reste plongée dans ses réflexions et le coude appuyé sur la table; ses regards tombent sur les lettres qu'elle y a laissées.) Achevons... (Elle en ouvre une.) Du comte de Lémos, de mon père... (Elle porte la lettre à ses lèvres. Lisant :) « Mon enfant « chéri, ma fille, voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit; « mais si enfin je puis le faire, si j'existe encore, je le dois au « plus noble, au plus généreux des hommes, à celui que je « vous ai donné pour mari. Vous avez su ma disgrâce et mon « rappel en Espagne : mais ce que vous ignorez, c'est que, « quelque temps après mon retour, arrêté comme ancien « membre des cortès, j'ai été dépouillé de mes biens, et con- « damné à une peine infamante... » (S'interrompant.) Grand Dieu!.. (Continuant.) « L'arrêt était porté; et avant que vous puis- « siez l'apprendre, mon gendre accourt à Madrid... Il voit « l'ambassadeur, nos ministres, tout est inutile. Alors, à force « d'or, d'adresse et de courage, il parvient à me faire évader, « et me conduit sur une terre étrangère, où il a partagé mon « exil et tous mes maux, jusqu'au jour de la justice, qui est « enfin arrivé... On me rappelle, on me rend mes biens... « mais à mon âge, à soixante-dix ans, je ne puis jamais espérer « de m'acquitter envers Ernest... C'est vous, mon enfant, que « je charge de ce soin... c'est vous seule qui pouvez payer mes « dettes... Songez que si jamais vous lui causiez le moindre « chagrin, j'en mourrais, ma fille. » (Elle retombe la tête appuyée dans les mains.) Oh! mon Dieu!

SCÈNE VIII.

BALTHASAR, LÉONIE, assise.

LÉONIE.

Qui vient là me déranger?.. c'est Balthasar.

BALTHASAR.

Me voici, madame la comtesse... je me rends à vos ordres.

LÉONIE.

A merveille! (Avec embarras.) Eh bien! eh bien! Balthasar, voulez-vous donc me forcer à user de rigueur envers vous?.. vous savez cependant tout ce que, jusqu'ici, je vous ai montré de bontés et de ménagement.

BALTHASAR, froidement.

Je le sais... mais puisque madame votre tante veut absolument que vous me chassiez...

LÉONIE, doucement.

Ai-je dit cela?.. y ai-je consenti?.. Non pas que vous ne l'ayez mérité, peut-être.

BALTHASAR, avec colère.

Moi!..

LÉONIE, vivement et avec crainte.

Ma tante du moins le croit... mais moi, je n'ai point oublié que mon mari... qu'Ernest vous chérissait... que vous l'avez élevé... et si je fais preuve encore aujourd'hui d'une trop longue indulgence... c'est par égard pour lui.

BALTHASAR.

Je l'en remercie, Madame... c'est cela de plus que je devrai à mon maître.

LÉONIE.

Et à moi, Balthasar, ne croyez-vous rien me devoir?

BALTHASAR.

Si, Madame... et, pendant longtemps, j'en ai été bien reconnaissant.

LÉONIE.

Et pourquoi, depuis quelque temps, avez-vous changé? Pourquoi n'avez-vous plus pour ma tante et pour moi les égards que nous avons droit d'attendre?

BALTHASAR.

Si c'est ainsi, c'est malgré moi... c'est sans le vouloir... il est possible que je me sois trompé... que j'aie tort... je le voudrais... et au prix de tout mon sang...

LÉONIE, se levant et reprenant confiance.

Je ne vous comprends pas, Balthasar... Voyons, expliquez-vous sans crainte. Qu'y a-t-il ?

BALTHASAR.

Il y a, Madame, que je chéris mon maître par-dessus tout... que son père et lui nous ont comblés de bienfaits... que moi et les miens nous sommes habitués à lui et à ce château, comme si nous en dépendions... nous sommes presque de sa famille... et nous dévouer pour lui n'est pas même un mérite, ni un devoir... c'est notre vie, notre existence...

LÉONIE.

Je le sais... eh bien ?

BALTHASAR.

Eh bien !.. Quand il est parti, quelques jours après son mariage, il m'a dit : « Balthasar..., une affaire malheureuse, dont je ne puis parler à ma femme, car cela lui ferait trop de peine, m'oblige à m'éloigner... Je ne sais combien de temps je serai absent, ni même s'il me sera possible de te donner exactement de mes nouvelles... mais je te laisse ici, je suis tranquille... tu veilleras sur elle..., c'est ce que j'ai de plus cher. »

LÉONIE, avec émotion.

Il a dit cela !

BALTHASAR.

Oui ; et moi je lui ai répondu : « Mon maître, partez... comptez sur votre vieux serviteur, je réponds de tout. »

LÉONIE.

Et tu as tenu parole... car, lorsque le feu prit à l'aile droite du château...

BALTHASAR.

Ah ! ce n'est pas de cela que je voulais parler... ce n'est pas ainsi que j'aurais dû veiller...

LÉONIE.

Que voulez-vous dire?

BALTHASAR.

Que souvent il y avait de certaines personnes, certaines sociétés... votre tante le trouvait bon, il n'y avait rien à dire... non pas qu'on veuille faire mal...

LÉONIE.

Eh bien ?

BALTHASAR.

Mais la jeunesse... l'étourderie... on se laisse entraîner plus loin qu'on ne croit... Et s'il n'avait dépendu que de moi, on aurait congédié tout ce monde.

LÉONIE.

Des parents, des amis de mon mari... pas d'autres... et je ne sais, Balthasar, ce que vous voulez dire... Achevez... car je n'ai jamais entendu que personne m'ait blâmée... que personne ait cru apercevoir...

BALTHASAR.

Non, personne, grâce au ciel!.. Mais moi... moi seul, qui toujours sur pied, et le jour et la nuit... ai cru voir!.. Oui, je suis bien vieux... mes yeux sont bien faibles... (La regardant en face.) mais, par malheur, ils ne me trompent pas... et j'ai vu...

LÉONIE.

Qui donc?.. c'est trop souffrir... parlez, je le veux; je l'exige...

BALTHASAR, avec un accent terrible.

Vous me le demandez... à moi?

LÉONIE, effrayée.

Non, non... (Se remettant sur-le-champ.) car voici ma tante... Sans cela, Balthasar, je saurais ce que signifie un discours aussi étrange... et auquel je ne puis rien comprendre.

BALTHASAR.

Fasse le ciel que vous disiez vrai!

SCÈNE IX.

BALTHASAR, MADAME DARMENTIÈRES.

MADAME DARMENTIÈRES.

Comment! cet homme est encore ici?.. je croyais, ma nièce, que vous n'aviez à lui parler que pour le congédier.

LÉONIE.

Sans doute; mais d'après l'entretien que nous venons d'avoir... il promet à l'avenir plus de respect... plus de déférence pour vous... (Regardant Balthasar.) N'est-ce pas? (Signe d'approbation de Balthasar.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est trop tard... et si maintenant j'exige son renvoi... ce n'est plus dans mon intérêt, mais dans le vôtre.

LÉONIE.

Comment cela?

MADAME DARMENTIÈRES.

Il s'est vanté de rester ici malgré vous.

LÉONIE.

Est-il possible?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est à moi qu'il l'a dit... il prétend que vous ne pouvez pas... que vous n'osez pas le mettre dehors... et, en conscience, si vous hésitez encore, je vais croire qu'il a raison.

LÉONIE, avec embarras.

Ma tante... (Passant entre madame Darmentières et Balthasar.) Puisque vous m'y forcez... Balthasar... vous sentez vous-même que vous ne pouvez plus rester ici.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien heureux!

BALTHASAR, étonné.

Comment! vous me renvoyez!

LÉONIE.

C'est vous qui l'avez voulu.

BALTHASAR, avec douleur.

Ce n'est pas possible! vous n'y pensez pas.

MADAME DARMENTIÈRES.

Quelle audace!

BALTHASAR.

Je dis seulement que cela fera trop de peine à mon maître.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il ose encore hésiter.

LÉONIE, avec émotion.

Il suffit... sortez.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et à l'instant même... car je savais bien, moi... que je l'emporterais.

BALTHASAR.

Oui, je sortirai... puisque mon seul appui, mon seul protecteur n'y est plus... mais il reviendra peut-être... et alors s'il demande pourquoi on a chassé son fidèle serviteur... s'il le demande...

MADAME DARMENTIÈRES.

AIR : *Téméraire* (de LA CHAMBRE A COUCHER).

Téméraire,
Sortez!

Redoutez
Ma colère.
Sortez, éloignez-vous,
Redoutez mon courroux.

BALTHASAR.

Mon maître reviendra, j'espère,
Et l'on verra... mais, taisons-nous.

ENSEMBLE.

BALTHASAR.

Mon maître reviendra, j'espère,
C'est à vous,
C'est à vous,
De craindre son courroux.
(Il sort.)

LÉONIE.

Que faire?
Calmez,
Calmez
Votre colère.
Sortez, éloignez-vous!
Redoutez son courroux.

MADAME DARMENTIÈRES.

Téméraire,
Sortez!
Redoutez
Ma colère.
Sortez, éloignez-vous!
Redoutez mon courroux.

LÉONIE, s'asseyant sur le fauteuil à droite.

Ah! je me soutiens à peine.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bon... c'est ainsi qu'il faut agir... Eh bien! te voilà tout émue, pour avoir montré un peu de caractère!..

LÉONIE.

Moi!.. non, ma tante, ce n'est rien... cela se passera...

SCÈNE X.

LÉONIE, assise, MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX.

GRINCHEUX, entrant mystérieusement par la gauche, et parlant à madame Darmentières.

Madame!

MADAME DARMENTIÈRES, qui a suivi Léonie jusqu'à la porte.

Elle est rentrée chez elle. (A Grincheux.) Dis à ce Monsieur de paraître.

GRINCHEUX.

Oh! il n'est pas loin... (Il va à la porte à gauche.) Entrez... entrez...

SCÈNE XI.

MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST, GRINCHEUX.

MADAME DARMENTIÈRES, à Ernest qui entre.

C'est lui... c'est mon neveu!

ERNEST.

Ma chère tante!

MADAME DARMENTIÈRES.

Ne faites pas de bruit... Grincheux, laissez-nous, et veillez à ce que personne ne puisse nous surprendre. (Grincheux sort.)

ERNEST, regardant autour de lui d'un air étonné.

Et pourquoi donc tous ses mystères? ne suis-je pas chez moi? Il m'a fallu d'abord faire antichambre dans mon salon, pendant un quart d'heure... et maintenant je ne peux pas vous aimer tout haut, ni vous dire que je suis enchanté de vous voir?

MADAME DARMENTIÈRES.

Si vraiment.

ERNEST.

Et ma chère Léonie... ma femme, où est-elle?

MADAME DARMENTIÈRES.

Silence... c'est pour elle surtout qu'il faut vous taire... elle ne se doute de rien... et nous lui ménageons une surprise.

ERNEST.

Vraiment... je reconnais là, ma chère tante, votre tournure d'esprit romanesque... les événements ordinaires et habituels vous désespèrent... et vous aimez mieux, je crois, une catastrophe à effet, qu'un bonheur tranquille et bourgeois... Je ne suis pas comme vous... et je tiens à embrasser ma femme sans façons, et le plus tôt possible.

MADAME DARMENTIÈRES.

Attendez seulement quelques instants.

ERNEST.

Je préférerais que ce fût tout de suite... car enfin, c'est du

temps perdu... et il y a si longtemps que je ne l'ai vue... l'avoir quittée après un mois de mariage!

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est terrible.

ERNEST.

Et je l'aime tant!.. je n'ai jamais aimé qu'elle... c'est ma seule inclination; et quand on trouve sa sœur, son amie, sa maîtresse, tout réuni dans sa femme...

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est heureux... et c'est rare.

ERNEST.

Eh bien! vous qui aimez l'extraordinaire, en voilà... vous devez être enchantée... Eh mais! où est donc Balthasar? comment ne l'ai-je pas encore vu? (Avec crainte.) Il existe encore, n'est-ce pas?

MADAME DARMENTIÈRES.

Certainement.

ERNEST.

Il est si vieux que, quand je le quitte, j'ai toujours peur de ne plus le retrouver.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est absent... on vous dira pourquoi.

ERNEST.

Absent... tant pis; car dans ce moment même...

Air du vaudeville du *Premier Prix.*

Vous le dirai-je en confidence?
Quelque chose me manque ici,
C'est la figure et la présence
De ce vieil et fidèle ami.
Oui, depuis que je suis au monde,
Et qu'en ce château je le voi,
Quand je ne l'entends pas qui gronde,
Je ne crois pas être chez moi.

Mais parlez-moi de Léonie, de ma femme. Elle doit être bien jolie... n'est-ce pas?

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais oui..., c'est ce que chacun dit.

ERNEST.

Heureusement, ma chère tante, que vous étiez là, et qu'en duègne sévère vous défendiez le trésor que je vous avais confié.

MADAME DARMENTIÈRES.

Comme je me serais défendue moi-même.

ERNEST.

Je n'en doute point.

MADAME DARMENTIÈRES.

D'abord, et pour l'étourdir sur votre absence, je lui ai conseillé de se distraire, de voir le monde.

ERNEST.

Vous avez bien fait... que le bonheur, que le plaisir puissent toujours l'environner !..

MADAME DARMENTIÈRES.

Les sociétés de Bordeaux ont été très-brillantes cet hiver, et Léonie y a eu un succès étonnant! Vive, légère, étourdie, elle était charmante... tout le monde l'adorait... ce qui me faisait un plaisir... Mais cela n'a pas duré... Sa tristesse l'a reprise... Elle n'a plus voulu voir personne... Elle ne pensait qu'à vous, ne s'occupait que de vous... et depuis six mois elle est réellement malheureuse, et surtout très-souffrante.

ERNEST.

Que dites-vous?.. elle est souffrante! Alors c'est décidé, je n'accepte point.

MADAME DARMENTIÈRES.

Quoi donc?

ERNEST.

Tout entier au plaisir de vous voir, je ne vous ai pas parlé des honneurs qui, chemin faisant, me sont arrivés... on me propose un poste important... une ambassade.

MADAME DARMENTIÈRES.

Je suis enchantée, ravie, transportée.

ERNEST.

Ce n'est pas la peine; car je refuserai... Ma femme! ma pauvre femme est souffrante, et je la quitterais! Songez donc que c'est ma vie, mon bonheur... que je mourrais si je la perdais... Non, non, plus rien qui m'éloigne d'elle. Je vivrai ici désormais en bon propriétaire et en mari... Il me semble, autant qu'il m'en souvient, que c'est un état fort agréable... Aussi, ma tante, c'est fini : le quart d'heure est expiré... je ne peux plus attendre.

MADAME DARMENTIÈRES.

Eh bien! puisqu'il faut vous le dire... apprenez donc que c'est aujourd'hui le jour de la naissance de votre femme.

ERNEST.

Attendez donc... c'est, ma foi vrai!... et le jour de mon arrivée! est-ce heureux!

MADAME DARMENTIÈRES.

Je le crois bien... j'ai invité tout ce qu'il y a de mieux dans le département... Entendez-vous?.. Voici déjà les voitures qui entrent dans la cour.

AIR : *A soixante ans.*

Ils vont offrir à Léonie
Leurs compliments et leurs vœux empressés.
Pour mon bouquet, sûre d'être obéie,
Moi, je dirai : Mon neveu, paraissez.
Quels cris de joie à l'instant sont poussés!
On vous entoure... ils sont tous en délire,
Et votre femme en vos bras.

ERNEST.

Ah! bravo!

MADAME DARMENTIÈRES.

Coup de théâtre, étonnement, tableau!

ERNEST, riant.

La toile tombe.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et chacun se retire.

ERNEST.

Ce moment-là doit être le plus beau.

MADAME DARMENTIÈRES.

La toile tombe, et chacun se retire.

ERNEST.

Pour un époux c'est l'instant le plus beau.

SCÈNE XII.

GRINCHEUX, MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST.

GRINCHEUX.

Madame, Madame, voilà déjà une vingtaine de personnes d'arrivées. Qu'est-ce qu'il faut faire?

DAMAME DARMENTIÈRES.

Laissez-les venir... Vous, mon cher neveu, entrez dans ce petit salon... Vous paraîtrez quand je vous le dirai.

ERNEST.

C'est convenu.

MADAME DARMENTIÈRES, à Ernest.

Du silence. (A Grincheux.) De la discrétion... Ah! que je suis heureuse!

ERNEST, en s'en allant.

Je le crois bien... Voilà une surprise qui la fera mourir de joie. (Il entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE, MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX, CHOEUR DE PARENTS ET AMIS.

CHOEUR.

Fragment du finale du premier acte de *Fra Diavolo*.

Sa fête, sa fête,
Est la nôtre à tous.
La fête, la fête
Qu'ici l'on souhaite
En est une aussi pour nous

LÉONIE, entrant, aux personnes qui l'entourent.

Merci, mes bons ami.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est moi qui les ai réunis.

LÉONIE.

Ah! c'est trop de bonté.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie.

De surprise et d'ivresse
Que son cœur est ému!
Ah! ce prix était dû
A la sagesse,
A la vertu.

ENSEMBLE.

LÉONIE.

Tout vient redoubler ma tristesse.
Il faut, pour comble de malheur,
Sourire à leurs chants d'allégresse
Lorsque le deuil est dans mon cœur.

MADAME D'ARMENTIÈRES, JOSÉPHINE, GRINCHEUX.

Près de vous l'amitié s'empresse.
Croyez aux vœux de notre cœur;
Pour nous quel moment d'allégresse!
Quel jour de fête et de bonheur!

GRINCHEUX, s'avançant et offrant un bouquet.

Recevez ce bouquet, gag' d'amour et de zèle...

JOSÉPHINE, s'avançant aussi et offrant le sien.

Recevez ce bouquet, c'est l'hommage de celle
Qui, vous prenant toujours pour guide et pour modèle...

LÉONIE, lui prenant la main.

C'est assez, mes amis.

ENSEMBLE.

LÉONIE.

Tout vient redoubler ma tristesse, etc.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Près de vous l'amitié s'empresse, etc.

(Ils offrent tous des bouquets à Léonie.)

MADAME D'ARMENTIÈRES, passant au milieu du théâtre.

Maintenant que chacun m'écoute.

TOUS.

Qu'a-t-elle donc?

MADAME D'ARMENTIÈRES.

Ainsi que vous, sans doute,
Je dois offrir mon bouquet... c'est l'instant.

(Bas, à Grincheux.)

Dis-lui qu'il peut sortir, c'est l'instant de paraître.

(Grincheux entre dans le cabinet et madame Darmentières s'approche de Léonie.)

LÉONIE.

Quoi! vous aussi, ma tante, un bouquet? ah! donnez!

GRINCHEUX ET LE CHŒUR, à part.

Venez, venez.

LÉONIE, à madame Darmentières.

Eh bien, où donc est-il?

TOUS.

Venez.

MADAME D'ARMENTIÈRES conduit Léonie vers le groupe à gauche, qui s'entr'ouvre et laisse voir Ernest.

Il est ici,
Et le voici.

(Léonie l'aperçoit, pousse un cri, recule et va tomber, évanouie, entre les bras de sa tante et des dames, qui lui prodiguent leurs secours. Ernest est à genoux.)

ENSEMBLE.

ERNEST.

Eh quoi! c'est moi; quoi! c'est ma vue

Qui la prive, hélas! de ses sens!
(A madame Darmentières, avec colère.)
Votre imprudence l'a perdue,
Et c'est à vous que je m'en prends.

MADAME D'ARMENTIÈRES.

Ma surprise l'a trop émue.
Oui... c'est ma faute, je le sens;
Mon imprudence l'a perdue :
Tâchons de lui rendre ses sens.

GRINCHEUX, JOSÉPHINE ET LE CHOEUR.

Quoi! c'est son époux, et sa vue
Vient de la priver de ses sens!
Souvent une joie imprévue
Peut causer de tels accidents,

(On emporte Léonie sans connaissance. Ernest, Joséphine, Grincheux la suivent et sortent en désordre.)

ACTE II.

Un petit salon ou boudoir attenant à la chambre à coucher de Léonie. Deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est la porte d'entrée; l'autre, celle de l'appartement de Léonie. Sur le devant du théâtre, à gauche, un canapé et deux fauteuils; à droite, une petite table sur laquelle se trouve une écritoire, avec plumes, papier, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, debout près de la porte à gauche.

Je n'ose entrer dans la chambre de Madame... Elle était hier soir si malade... et il est si grand matin... Pourtant je crois avoir entendu sonner. Allons, du courage. (Elle frappe doucement.) La porte s'ouvre.

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, ERNEST.

JOSÉPHINE.

Eh bien! Monsieur, quelles nouvelles.

ERNEST.

Ce ne sera rien, je l'espère, mon enfant... Cet évanouissement nous avait d'abord effrayés... Il a duré si longtemps!.. et elle n'en est sortie qu'avec une fièvre terrible, qui, pendant quelques instants même, a été accompagnée de délire... mais

heureusement elle est mieux... Elle est tout à fait calme... Son état ne demande que du repos et des ménagements.

JOSÉPHINE.

Quel bonheur !

ERNEST.

Pourvu que ma tante ne s'avise pas encore de nous préparer quelque surprise!

JOSÉPHINE.

La pauvre femme est désolée.

ERNEST.

Je le crois bien... Cela lui a fait mal aussi... Mais c'est égal, cela ne la corrigera pas : il y a des femmes qui ont besoin d'émotions, n'importe à quel prix.

JOSÉPHINE.

Elle a cru bien faire.

ERNEST.

Tu as raison ! et c'est moi qui suis le plus coupable, puisque j'ai eu la faiblesse de me prêter à ses idées... Enfin, dis-lui que ma femme a déjà demandé à la voir, et que si elle veut se résigner à ne produire aucun effet, à agir et à parler, en un mot, comme une personne naturelle, elle peut venir après le déjeuner passer ici la matinée.

JOSÉPHINE.

Près du lit de Madame?

ERNEST.

Non... Léonie se lèvera ; elle l'a demandé, et le docteur y consent... Le soleil est superbe, et l'air lui fera du bien.

JOSÉPHINE, apercevant Léonie qui sort de sa chambre.

Ah ! la voici ! (Elle court à elle, la soutient, et la conduit au canapé, sur lequel elle la fait asseoir. Ernest est à sa gauche, Joséphine à sa droite.)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, LÉONIE, ERNEST.

JOSÉPHINE.

Eh bien ! Madame, comment vous trouvez-vous?

LÉONIE.

Bien faible encore... la tête surtout... cela se passera.

ERNEST.

J'espère bien que ce soir il n'y paraîtra plus.

LÉONIE.

Je le crois aussi... Pourquoi alors le docteur est-il revenu? Il sort de ma chambre et demande à vous parler... Est-ce qu'il me croit malade?

ERNEST.

Non, certainement... mais hier, tout effrayé et sans motif de l'état où je vous voyais, je l'avais prié de venir de grand matin avec quelques-uns de ses confrères, l'élite de la faculté de Bordeaux.

LÉONIE.

Comment?

ERNEST.

Oui, mon amie; vous étiez menacée d'une consultation!.. quatre médecins!.. Vous en serez quitte pour la peur, et ces Messieurs pour un déjeuner que je vais leur offrir.

LÉONIE.

AIR du *Piége*.

Nous allez donc en faire les honneurs?

ERNEST.

Non, de ce soin je vais charger ma tante.

JOSÉPHINE.

Tenir tête à quatre docteurs!

ERNEST, qui est passé derrière le canapé, et s'appuie sur le dossier en regardant Léonie.

Oui, certe, elle en sera contente.
Tous les effets tragiques et soudains
Lui plaisent fort, c'est sa folie,
C'est son bonheur... et quatre médecins
C'est presque de la tragédie.

(Il fait un pas pour sortir, puis revenant près de Léonie.)

Adieu! amie... Soyez tranquille!.. Je reviens dans l'instant... Adieu. (Il sort.)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, LÉONIE.

JOSÉPHINE, regardant sortir Ernest.

Il est gentil, monsieur le comte!.. Et pour moi, Madame, je serais presque de l'avis de Balthasar.

LÉONIE, effrayée.

Balthasar! O ciel! est-ce qu'il est ici?

JOSÉPHINE.

Eh mon Dieu!.. qu'avez-vous? quel trouble, quelle agitation!.. Madame, calmez-vous.

LÉONIE, revenant à elle.

Je suis calme... Qu'est-ce que tu disais?

JOSÉPHINE.

Qu'il est impossible de ne pas adorer monsieur le comte... Il est si bon, si attentif... ne s'occupant jamais que de vous... Si vous aviez vu, hier, quels soins il vous prodiguait!..

LÉONIE.

Vraiment?

JOSÉPHINE.

Il ne s'en est rapporté à personne qu'à lui-même... Personne n'est entré dans votre chambre que lui.

LÉONIE.

En effet... ce matin, quand j'ai sonné... il était là, le premier.

JOSÉPHINE.

Je le crois bien... il ne s'était pas couché... il a veillé toute la nuit.

LÉONIE.

Pour moi?..

JOSÉPHINE.

Et il paraît que vous avez été bien mal.

LÉONIE.

Que me dis-tu?

JOSÉPHINE.

Un ou denx accès de fièvre chaude... rien que cela... et parfois un délire effrayant.

LÉONIE.

Et dans ce momeut-là, qui était près de moi?

JOSÉPHINE.

Lui, Madame, lui seul.

LÉONIE, à part, avec crainte.

O mon Dieu!

JOSÉPHINE.

Voilà un mari qu'il est aisé d'aimer... et je conçois que Madame n'y ait pas eu de peine... mais moi...

LÉONIE.

Que dites-vous?

JOSÉPHINE.

Depuis que vous m'avez parlé, Madame, depuis hier, j'y fais mon possible... et Dieu me fera la grâce d'en venir à bout... Mais je suis bien malheureuse.

LÉONIE.

Et pourquoi?

JOSÉPHINE.

Théophile est encore ici... au château... il y est venu sous prétexte d'apporter des étoffes, et de régler les derniers mémoires... Je l'évite tant que je peux... mais il me suit partout, si bien que Grincheux l'a remarqué, et que cela lui redonne des idées; car ces maris, cela voit tout.

LÉONIE, avec impatience.

Après... dépêchons-nous, je vous prie.

JOSÉPHINE.

Quand je dis que cela voit tout... Il n'a pas vu une lettre qu'on avait glissée, en passant, dans la poche de mon tablier, et dans cette lettre...

LÉONIE.

Eh bien?

JOSÉPHINE.

Il demande une réponse dans le creux du tilleul... et dit que, si je continue à l'éviter, à ne plus lui parler, il fera un coup de désespoir...

LÉONIE.

Il se tuera?

JOSÉPHINE.

Pire encore... il se mariera... il épousera quelqu'un qu'on lui propose.

LÉONIE.

Eh bien! Joséphine, loin de l'en détourner... il faut l'y engager.

JOSÉPHINE.

Je ne pourrai jamais.

LÉONIE.

Est-ce que vous ne l'aimez pas pour son bonheur?

JOSÉPHINE.

Si, Madame... mais il ne pensera plus à moi, il me détestera.

LÉONIE.

Au contraire, il vous en estimera davantage : et désormais il lui serait impossible de vous oublier.

JOSÉPHINE, vivement.

Ah ! j'écrirai, Madame, j'écrirai, je vous le promets, et sur-le-champ... Voici monsieur le comte qui vient. (Léonie s'assied sur le canapé.)

SCÈNE V.

ERNEST, JOSÉPHINE, LÉONIE, assise.

ERNEST, entrant.

Nos docteurs sont à table, et je suis tranquille sur eux. (A Joséphine.) Ils ont seulement prescrit quelques gouttes d'une potion qu'il faudra porter dans sa chambre.

JOSÉPHINE.

Oui, Monsieur.

ERNEST.

Car ils prétendent que le danger est passé, mais que, dans l'état de faiblesse où elle est, la moindre émotion pourrait rappeler la fièvre, et ce délire qui m'avait si fort effrayé.

JOSÉPHINE.

Quoi!.. la moindre émotion ?

ERNEST.

Il ne faut désormais que du calme et du repos. (Joséphine sort.)

LÉONIE, avec inquiétude.

Qu'est-ce?

ERNEST, allant à elle et s'asseyant à sa droite sur le canapé.

Rien... Nous n'avons plus besoin de la faculté, et j'en suis enchanté... J'étais jaloux même de leurs soins; c'est moi que cela regarde... c'est à moi seul de veiller sur ce que j'ai de plus cher.

LÉONIE.

Ah! combien vos bontés me confondent!

ERNEST.

Y penses-tu? n'est-ce pas mon devoir et mon bonheur?.. Cette nuit même, malgré l'inquiétude que j'éprouvais, si tu savais combien j'étais heureux de veiller près de toi... de sentir ta main dans la mienne... de m'enivrer de ta vue!.. de contempler ces traits si doux encore, quoique altérés par la souffrance... et plusieurs fois... oui, je m'en souviens... tu as parlé.

LÉONIE.

O ciel !

ERNEST.

Des phrases... des mots entrecoupés... je n'ai pu rien distinguer.

LÉONIE, *respirant avec joie.*

Ah !

ERNEST.

Mais j'ai entendu mon nom qui errait sur tes lèvres... Ernest... tu m'appelais... et j'étais près de toi... comme dans ce moment...

LÉONIE.

Ah ! pourquoi m'as-tu jamais quittée !

ERNEST.

Il le fallait... N'est-ce pas ton père qui autrefois, dans ces temps de trouble, a recueilli ma famille?.. N'est-ce pas lui qui m'a élevé?.. qui t'a donnée à moi?.. Aussi, j'avais juré de tout immoler à son bonheur et au tien... Mais si tu savais combien étaient longues les heures de l'absence!.. Vingt fois, si un devoir sacré, si le salut de ton père ne m'eût retenu, je serais parti; je serais arrivé à l'improviste... je t'aurais dit : « Ma « femme, me voilà! je ne puis vivre sans toi. » Mais, grâce au ciel, le temps de l'exil est fini : j'ai retrouvé le bonheur... je te retrouve... Vois donc désormais quel sort est le nôtre!.. combien nous serons heureux !

AIR de : *Les maris ont tort.*

A mon bonheur je n'ose croire ;
Le ciel m'a permis d'obtenir
Quelques honneurs et quelque gloire
Qu'avec mon nom j'ai pu t'offrir.
Il m'a donné de la richesse
Pour embellir tous les instants,
Et mieux encor, de la jeunesse
Afin de t'aimer plus longtemps.

Mais voyons, mon amie, rends-moi un peu compte de tout ce qui est arrivé en mon absence... Comment ta vie s'est-elle passée?.. as-tu été contente de nos amis, de nos gens... des embellissements qu'on a faits en ce château?.. Balthasar n'est pas ici?..

LÉONIE, *troublée.*

Balthasar !..

ERNEST.

J'ignore pourquoi... car c'est à lui que j'avais donné mes ordres... et ordinairement il est là pour me rendre compte.

LÉONIE, dont le trouble augmente.

Lui!.. vous rendre compte!...

ERNEST, lui prenant la main.

Eh mais! qu'as-tu donc?

LÉONIE.

Rien.

ERNEST.

Si... tu as plus d'agitation.

LÉONIE.

Non... vraiment.

ERNEST, continuant toujours et lui tenant la main.

On m'a dit qu'il était parti depuis hier... le moment est bien choisi... mais il ne peut être qu'à la ferme... et je l'ai envoyé chercher...

LÉONIE, avec agitation.

Il va venir?..

ERNEST.

Ce matin, probablement... Eh mais!.. ta main est brûlante... est-ce que la fièvre reprend?..

LÉONIE, avec égarement, et retirant sa main brusquement.

Non, non... je suis bien...

ERNEST, se levant.

Eh! mon Dieu!.. cela m'inquiète. (Il appelle.) Joséphine!.. (Courant à la fenêtre.) Les voitures ne sont plus dans la cour... nos docteurs sont repartis... ah! ce qu'ils ont ordonné... si on l'avait apporté... (Il entre dans la chambre de Léonie.)

LÉONIE, seule.

Que je souffre!.. mon Dieu! que je souffre!.. ma tête est en feu! où suis-je?.. (Écoutant.) J'entends marcher... on vient... on vient...

ERNEST, entrant.

Ils n'ont rien apporté... n'importe... (Apercevant Léonie qui se lève et marche.) Ah! quelle agitation!.. quel trouble effrayant! Léonie...

LÉONIE, avec égarement.

Taisez-vous... n'entendez-vous pas?.. il monte... le voilà...

ERNEST.

Et qui donc?

LÉONIE.

Balthasar!... devant moi! oh! que j'ai peur!.. j'ai beau baisser mon front... il me voit toujours... n'est-ce pas? (Se jetant dans les bras d'Ernest.) Qui que vous soyez, par grâce... par pitié... cachez-moi... qu'il ne puisse pas m'apercevoir... il dirait... « La voilà... elle est coupable! »

ERNEST.

Léonie... quelle idée!.. quel mensonge!

LÉONIE.

Non... non... l'on ne ment point avec des cheveux blancs... il a dit vrai.

ERNEST.

Quel délire vous égare!.. songez à vous-même... songez à votre père.

LÉONIE.

Mon père!.. mon père... ah! viens, emmène-moi... éloignons-nous!.. c'est ce jeune homme... ce parent d'Ernest.

ERNEST.

Un parent à moi... et qui donc?

LÉONIE.

Ne le vois-tu pas?.. il vient d'entrer dans le salon... il part dans huit jours pour l'armée... et ma tante a voulu qu'il restât ce temps-là au château... moi je ne voulais pas... je ne devais pas le souffrir; car il m'a dit qu'il m'aimait... moi je n'aime qu'Ernest... Il pleure... il se désespère... pour le consoler j'ai laissé tomber mon bouquet, qu'il vient de ramasser... tiens, vois-tu? il l'a porté à ses lèvres, et l'a caché dans son sein... (Avec un soupir.) Heureusement il part demain... Qui vient là?.. entrer ainsi chez moi... la nuit... par ce balcon!.. c'est lui... Ah! que ma légèreté fut coupable, si elle a pu lui inspirer une pareille audace!.. sortez... laissez-moi... laissez-moi... vous me faites horreur!

ERNEST.

O rage!

LÉONIE.

Je n'aime qu'Ernest... Ernest, viens me défendre... je suis digne de toi... viens... (Avec désespoir.) Non... va-t'en... (Tombant à genoux.) O mon Dieu!.. ô mon père... pardonnez-moi!

ERNEST.

Tais-toi, malheureuse... tais-toi.

LÉONIE.

Oui... oui... il faut se taire... minuit sonne... c'est la veille de Noël... Il est descendu par le balcon, le long des treillages... J'entends un coup de fusil... on l'aura aperçu dans l'ombre !.. c'est Balthasar !.. Balthasar... dont je ne puis éviter le regard... Trembler à sa vue!.. rougir devant un valet ! Si je lui demandais grâce ?.. Non... non... il ne le voudra pas... que faut-il faire ?.. j'ai voulu me tuer.

ERNEST.

Que dis-tu ?

LÉONIE.

Je n'ai pas osé... j'ai eu peur... mais si Ernest revient, j'oserai... et déjà je sens là... Mon Dieu ! m'auriez-vous exaucée ? Je me sens mourir. (*Elle tombe sur le canapé, fermant les yeux peu à peu.*)

AIR : *O vierge sainte, en qui j'ai foi* (de FRA DIAVOLO).

O toi, dont j'ai trahi la foi,
Ernest... Ernest... pardonne-moi ;
Ernest... Ernest... pardonne-moi.

(*Sa tête tombe sur ses épaules... le sommeil la saisit. Ernest s'est assis près de la table à droite, la tête dans les mains, et plongé dans ses réflexions.*)

SCÈNE VI.

ERNEST, LÉONIE, *endormie*, MADAME DARMENTIÈRES, *entrant avec* JOSÉPHINE.

MADAME DARMENTIÈRES ET JOSÉPHINE, *dans le fond.*

Que le silence
Guide nos pas ;
De la prudence,
Et parlons bas,
(*A Ernest.*)
Elle dort... Qu'avez-vous ? ah ! votre air m'épouvante.

ERNEST.

Moi !.. je n'ai rien, ma chère tante.

ENSEMBLE.

ERNEST.

A qui m'offense,
Malheur, hélas !
Que la vengeance
Arme mon bras !

MADAME DARMENTIÈRES ET JOSÉPHINE.

Faisons silence;
Oui, parlons bas;
Que la prudence
Guide nos pas.

ERNEST, à Joséphine, lui montrant Léonie.

Joséphine, restez près d'elle, ne la quittez pas. (Joséphine se rapproche de Léonie, qui est toujours sur le canapé. Ernest emmène madame Darmentières à droite.) Dites-moi, ma chère tante...

MADAME DARMENTIÈRES.

Tout ce que vous voudrez... mais auparavant daignez jeter les yeux sur cette liste.

ERNEST.

Qu'est-ce encore?

MADAME DARMENTIÈRES.

Je fais part de votre arrivée à nos parents, à nos amis... à ceux qui, en votre absence, ne nous ont point abandonnés, c'est bien le moins.

ERNEST.

Il venait donc ici, en mon absence, beaucoup de monde?

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais, oui... la proximité de la ville... on venait dîner... et l'on repartait le soir.

ERNEST.

Jamais on ne restait?.. Vous auriez pu cependant, de temps en temps, retenir pour quelques jours...

MADAME DARMENTIÈRES.

Cela m'est arrivé une fois... bien malgré ma nièce, qui s'y opposait... qui ne le voulait pas... et je suis enchantée que vous soyez de mon avis... car, en effet, quand ce sont des personnes de la famille...

ERNEST.

Ah! c'était de nos parents!

MADAME DARMENTIÈRES.

Édouard de Miremont.

ERNEST.

Édouard!..

MADAME DARMENTIÈRES.

Celui que vous avez fait entrer à Saint-Cyr, et fait nommer sous-lieutenant. (Ernest s'est mis à la table sans rien dire.) Eh bien! que faites-vous donc?

ERNEST, froidement.

Je ne le vois pas sur votre liste... et je lui écris... pour l'inviter.

MADAME DARMENTIÈRES.

Y pensez-vous?

ERNEST.

Oui... j'ai à lui parler.

MADAME DARMENTIÈRES.

Vous ne savez donc pas que le pauvre garçon n'est plus.

ERNEST.

Que dites-vous?

MADAME DARMENTIÈRES.

Il y a six mois, à peu près... quelques jours après nous avoir quittées... il est arrivé à l'armée, et le premier boulet a été pour lui.

ERNEST.

Il est mort!

MADAME DARMENTIÈRES.

Ce qui ne m'étonne pas... avec une tête comme la sienne.

ERNEST.

Mort!.. (A part, laissant tomber sa plume.) Et maintenant, sur qui me venger?.. (Regardant Léonie.) Sur qui?.. sur la fille de mon bienfaiteur... de mon second père!..

JOSÉPHINE.

Monsieur... Madame revient à elle... elle s'éveille.

LÉONIE.

Ah! que j'ai souffert!.. quel rêve affreux! (Regardant autour d'elle.) Ma tante... Joséphine... où donc est-il?

MADAME DARMENTIÈRES.

Toujours avec toi... il ne t'a point quittée... (A Ernest.) Mon neveu...

LÉONIE.

De grâce, approchez-vous. (Ernest s'avance en silence. Elle lui prend la main, qu'elle porte à ses lèvres.) Je souffre moins... Je me sens mieux quand vous êtes là.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GRINCHEUX.

GRINCHEUX.

Monsieur le comte... (Apercevant Joséphine, à part.) Ah! heureusement, voilà ma femme... je ne savais où elle était. (Haut.)

Monsieur le comte, il y a là quelqu'un que vous avez fait venir, et qui demande à vous parler.

ERNEST.

Et qui donc?

GRINCHEUX.

Mon cousin Balthasar.

MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST, LÉONIE.

Balthasar! (Léonie, hors d'elle-même, se lève par un mouvement convulsif.)

ERNEST, la retenant par la main.

Que faites-vous?.. (A part.) Elle ne pourrait encore supporter sa vue. (Haut, à Grincheux.) Qu'il attende! plus tard, nous le verrons.

GRINCHEUX, sortant.

Oui, monsieur le comte. (Léonie fait un geste de joie, et retombe sur le canapé.)

ERNEST, la regardant.

Elle renaît... malheureuse enfant!

AIR d'*Aristippe*.

La voilà pâle, et les yeux vers la terre,
Et de honte près de mourir!
Non... j'ai promis jadis à son vieux père,
Quand aux autels il vint de nous unir,
De la défendre et de la secourir.
Malgré ses torts, dont tous mes sens s'émeuvent,
Je l'ai juré, je m'en souviens;
Et les serments qu'elle a trahis ne peuvent
M'exempter de tenir les miens.

(S'approchant d'elle avec bonté.) Calmez-vous... le repos vous est, avant tout, nécessaire...

MADAME DARMENTIÈRES, qui s'est assise près de la table, à droite.

Sans doute, le repos et la distraction... (A Léonie.) Et, si tu le veux, nous allons passer la matinée auprès de toi, à travailler... en causant; n'est-ce pas, Joséphine?

JOSÉPHINE.

Oui, Madame.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous, mon neveu, qui venez de voyager... j'espère bien que nos matinées et nos soirées vont être bien employées... je compte sur vous pour les aventures intéressantes. (A Léonie.) Toi,

tout ce qu'on te demande est de rester tranquille et de nous écouter.

ERNEST.

Oui... écoutez.

LÉONIE.

Si c'est vous qui parlez, Monsieur, ce me sera bien facile.

JOSÉPHINE.

Ah ! quel bonheur ! écoutons bien.

GRINCHEUX, rentrant.

Monsieur, il dit qu'il ne veut que vous voir.

ERNEST.

Qui donc?

GRINCHEUX.

Balthasar.

ERNEST.

Impossible... (Après un instant de réflexion.) Si fait... qu'il entre.

GRINCHEUX.

Ce pauvre homme a tant d'envie, qu'il n'y tient plus... Il est là.

LÉONIE.

La force m'abandonne!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BALTHASAR, entrant les yeux baissés.

BALTHASAR, il s'approche d'Ernest et lui baise la main.

Ah! mon maître!

ERNEST.

Tout à l'heure, je vous parlerai.

BALTHASAR.

Ah! Monsieur!

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien... et qu'il se taise.

GRINCHEUX.

Comment donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Ainsi que vous, Grincheux.

GRINCHEUX.

Quoi!... qu'est-ce qu'il y a?

JOSÉPHINE, qui est passée auprès de lui.

Parce que Monsieur va vous dire quelque chose de bien intéressant.

GRINCHEUX.

C'est différent.

MADAME DARMENTIÈRES.

Écoutons. (*Léonie est sur le canapé; Ernest est sur un fauteuil à côté d'elle, à droite; madame Darmentières est assise auprès d'Ernest; Joséphine est sur une chaise auprès de Léonie, à gauche de Grincheux, et Balthasar debout, à la droite de madame Darmentières.*)

ERNEST, *après quelques instants de silence.*

Vous saurez que, l'année dernière, je m'étais rendu à Madrid pour tâcher de délivrer le comte de Lémos, mon beau-père, qui était détenu dans les anciennes prisons de l'inquisition... Je ne vous parlerai point ici de toutes mes démarches... de mes tentatives pour le sauver... Ce sont toujours des geôliers trompés ou gagnés à prix d'argent... c'est ce qu'on voit partout.

MADAME DARMENTIÈRES.

Oui, mais c'est égal... c'est toujours bien intéressant, surtout quand le prisonnier réussit à s'évader.

ERNEST.

C'est aussi ce qui nous est arrivé... Nous avions même eu le bonheur, grâce à un déguisement, de gagner la frontière; mais nous n'étions pas encore en sûreté, car on prétendait, à tort ou à raison, qu'il y avait des ordres de livrer M. de Lémos partout où on le trouverait, et injonction de le reconduire en Espagne... Il fallut donc se cacher encore, et, toujours déguisés, traverser le midi de la France, pour aller nous embarquer à La Rochelle... Dans ce trajet, je passai bien près de Bordeaux, et par conséquent bien près d'ici.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et quand donc?

ERNEST.

Mais il y a à peu près six mois.

JOSÉPHINE.

Voyez-vous cela!

ERNEST.

Être si près de sa femme, et ne pas la voir, me semblait bien cruel!.. surtout après six mois d'absence. D'un autre côté, ma présence aurait fait événement, et aurait peut-être aidé à découvrir mon beau-père... N'osant pas alors me présenter chez moi en plein jour, j'écrivis un mot à Léonie, qui

seule de la maison était prévenue... et j'arrivai la veille de Noël... à minuit.

LÉONIE, étonnée et tremblante.

Que dites-vous?

ERNEST.

Vous m'avez promis de vous taire... et de me laisser parler.

MADAME DARMENTIÈRES ET JOSÉPHINE.

Sans doute.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ma nièce, n'interrompez pas. (A Ernest.) Eh bien, mon neveu?

ERNEST.

Eh bien !.. je franchis les murs du parc.

BALTHASAR.

Qu'entends-je!

LÉONIE, pâle et tremblante depuis le commencement du récit.

O mon Dieu!

ERNEST.

Et je croyais pouvoir m'en aller de même, sans danger, grâce à la faveur de la nuit... lorsque quelqu'un de la maison, me voyant descendre le long du treillage, me prit sans doute pour un voleur... et s'avisa de tirer sur moi un coup de fusil.

LÉONIE, poussant un cri, et cachant sa tête dans ses mains.

Ah!.. (Étendant les bras du côté d'Ernest, et presque à genoux.) Monsieur... Monsieur!...

ERNEST.

Taisez-vous... je le veux.

BALTHASAR, de l'autre côté.

C'est fait de moi.

GRINCHEUX.

Qu'as-tu donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Quelle aventure! mais, ce qu'il y a de plus extraordinaire... c'est que maintenant je me rappelle parfaitement... c'était au mois de décembre, la veille de Noël.

ERNEST.

Précisément.

MADAME DARMENTIÈRES.

A telles enseignes que c'est le lendemain que notre cousin Édouard est parti... (Mouvement de colère d'Ernest.) Une nuit très-

LÉONIE.

Ah! Monsieur...

ERNEST, *froidement.*

Ne me remerciez pas. J'ai songé à votre père, que cette nouvelle aurait fait mourir de chagrin, et j'ai fait ce que j'ai dû, pour lui et pour moi... j'ai voulu que celle qui portait mon nom fût respectée et honorée... J'y ai réussi... vous avez retrouvé l'estime de tous.

LÉONIE.

Excepté la vôtre, Monsieur... Je ne vous dirai point que votre éloignement, que l'absence de vos conseils, que tout enfin n'a que trop secondé la légèreté et l'imprudence qui, malgré moi, m'ont perdue... Rien de tout cela, je le sais, ne peut atténuer ma faute, et le ciel ou bien mes remords qui vous l'ont révélée disent assez qu'elle est sans excuse. Et si vous êtes trop généreux pour m'en punir, et pour vous en venger... c'est à moi de me charger de ce soin... et je vous promets que ma mort...

ERNEST.

Que dites-vous?

LÉONIE.

C'est ma seule ressource... mon seul espoir.

ERNEST.

Croyez-vous donc qu'on répare une faute en en commettant une nouvelle?.. Il faut vivre pour expier ses torts... Mais cela demande un long courage; et je conçois qu'il est plus facile de mourir.

LÉONIE.

Ah! Monsieur... je vous obéirai.

ERNEST.

Vous vivrez... mais loin de moi... Je veux que cette séparation se fasse sans bruit, sans éclat... Fiez-vous à moi du soin de sauver les apparences... et quant à vous, Madame, puisque vous avez promis de m'obéir... vous saurez tout à l'heure ce que je veux faire de vous, ce que j'attends de vous... je reviens...

LÉONIE.

Un mot... car tout me dit que je vous vois pour la dernière fois... un mot encore.

ERNEST.

Je vous écoute... que me voulez-vous?

LÉONIE.

Je me soumettrai à tout ce que votre justice ordonnera, quelque rigoureuse qu'elle soit... Mais ne m'ôtez pas tout espoir... et un jour, Monsieur, un jour du moins, quand mes traits flétris par la souffrance et les années, quand mes joues sillonnées par les larmes vous diront que j'ai assez pleuré ma faute, alors... oh! ce sera dans bien longtemps!.. alors puis-je espérer? (Ernest, pour cacher son émotion, veut s'éloigner.) Ah! ne me quittez pas!.. Encore un instant... encore un, je vous prie, une grâce... (Ernest, qui était près de la porte au moment de sortir, s'arrête.) non pour moi... Balthasar doit-il être puni? Et dois-je ajouter à mes torts celui de vous priver d'un ami et d'un serviteur fidèle?

ERNEST.

Il reviendra... je lui dirai... Attendez-moi ici...

LÉONIE.

Oui, Monsieur. (Ernest sort.)

SCÈNE X.

LÉONIE, puis GRINGHEUX, et JOSÉPHINE.

LÉONIE.

Il me fuit... il me quitte... O mon Dieu! quel sort m'attendait!.. quel avenir m'était promis!.. et que de bonheur détruit pour une seule faute!.. (Vivement.) On vient... (S'essuyant les yeux.) Pour lui, pour son honneur, cachons mes larmes. (Affectant un air riant.) Ah! c'est Joséphine et son mari!

GRINCHEUX, tenant Joséphine sous le bras.

Oui, ma femme; je suis le plus heureux des hommes, et t'aime plus que jamais.

JOSÉPHINE.

Et pourquoi?

GRINCHEUX.

Pourquoi? je n'ai pas besoin de te le dire... Mais tout le monde le saura, à commencer par madame la comtesse, parce que c'est devant elle que j'ai pu te soupçonner.

LÉONIE.

Que dites-vous?

GRINCHEUX.

Oui, Madame... malgré ce que vous m'avez dit, j'avais des inquiétudes... parce qu'il y a un petit blond, un commis marchand, qui suit ma femme partout... Moi alors je la suivais

aussi ; de sorte que tous les trois nous ne nous quittions pas... Il rôdait depuis ce matin dans le parc, à l'entour du gros tilleul... Trois fois il a été regarder dans le creux de l'arbre... Et moi, caché dans le feuillage, j'étais là à l'affût, lorsque j'ai vu arriver madame Grincheux, qui mystérieusement a jeté une lettre et s'est enfuie. Or, cette lettre, quoiqu'elle ne fût pas à mon adresse... (Il fait signe de briser le cachet.)

JOSÉPHINE.

O ciel!

GRINCHEUX.

AIR : *Va, d'une science inutile.*

J'ai lu... d' joie encor j'en suis ivre,
Qu'ell' lui disait, pour premier point,
D' cesser d' l'aimer et d' la poursuivre,
Attendu qu'ell' ne l'aimait point...
Attendu qu' c'est moi seul qu'elle aime ;
Et de sa part est-ce gentil
De l' dire à d'autr's, quand à moi-même
J' crois que jamais ell' ne l'a dit!

JOSÉPHINE, bas, à Léonie.

Ah! Madame... que ne vous dois-je pas?

GRINCHEUX.

J'ai remis le billet, qu'un instant après on est venu reprendre... Et si vous aviez vu son désespoir... Il s'arrachait les chèveux.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon!

GRINCHEUX.

C'est ce que je me suis dit : il m'a fait de la peine et en même temps du plaisir... parce que cela prouve que ma femme...

JOSÉPHINE.

N'est peut-être pas plus sage qu'une autre. (Regardant Léonie.) Mais elle a eu de bons avis, de sages conseils... et tout le monde n'a pas le même bonheur...

GRINCHEUX.

C'est égal, tu peux faire maintenant tout ce que tu voudras, je n'y trouverai jamais à redire, et je te promets d'être le meilleur des maris... de ne te rien refuser... de t'obéir en tout...

JOSÉPHINE, passant auprès de lui et lui prenant la main avec émotion, tout en regardant Léonie.

C'est bien, Grincheux, c'est bien... Je te promets d'être une bonne femme et de faire bon ménage... (Le faisant passer auprès de Léonie.) Remercie madame la comtesse, et partons.

GRINCHEUX.

La remercier... et pourquoi?

JOSÉPHINE.

Remercie-la toujours.

GRINCHEUX.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Grand Dieu! quel bonheur est le mien!

JOSÉPHINE.

Ah! puisse le ciel le lui rendre!

LÉONIE.

Ah! je crois qu'il vient de l'entendre.
Je fus son guide et son soutien;
Je l'ai sauvée... Ah! ce mot me fait bien.
Trop coupable, mon Dieu! je n'ose
Réclamer contre ton arrêt;
Mais, comme Ernest me le disait,
(Voyant Grincheux aux genoux de Joséphine, et lui baisant la main.)
Puisse le bien dont je suis cause
Expier le mal que j'ai fait!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DARMENTIÈRES, BALTHASAR, qui se tient derrière elle.

MADAME DARMENIÈRES.

Ah! ma nièce, ma chère nièce, quel bonheur! tu ne sais pas... Il est nommé à une ambassade... Tous les appartements se remplissent de personnes qui viennent le féliciter... Tiens, les entends-tu?.. On a tant d'amis quand on est heureux!

JOSÉPHINE.

Et dans ce moment, Madame, vous êtes si heureuse, n'est-ce pas?

LÉONIE.

Oui, mes enfants, oui, mes amis.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ERNEST.

ERNEST, à la cantonade.

Je vous remercie, mes amis, des compliments que vous m'adressez, et auxquels je suis bien sensible.

BALTHASAR, à Léonie.

Vous avez voulu, Madame, que ce fût un jour de bonheur pour tout le monde ; car, grâce à vous, mon maître me pardonne.

LÉONIE.

Ah! je l'en remercie.

BALTHASAR.

Et moi, je n'ose vous dire ce que j'éprouve ; mais je vous chéris maintenant autant que mon maître ; je vous admire, je vous honore, je voudrais pouvoir vous servir à genoux.

JOSÉPHINE.

Il a bien raison.

GRINCHEUX.

Oui, sans doute.

LÉONIE.

Assez, assez, mes amis. (A part.) Je dois donc usurper leur estime à tous!

ERNEST, qui, après avoir remercié tout le monde, était venu sur le devant du théâtre avec madame Darmentières.

Vous sentez bien, ma chère tante, que ma nouvelle dignité m'imposant quelques devoirs, il faut d'abord se rendre à Paris.

MADAME DARMENTIÈRES.

Certainement, il le faut. Nous irons avec vous ; nous vous accompagnerons, n'est-ce pas, ma nièce?

ERNEST.

Dans ce moment, ce serait difficile, car un courrier que je reçois m'oblige à partir aujourd'hui ; mais auparavant j'ai quelques arrangements à prendre avec ma femme. Vous permettez...

MADAME DARMENTIÈRES.

Comment donc!

ERNEST, allant à Léonie, et l'emmenant au bord du théâtre, pendant que madame Darmentières, Balthasar, Joséphine et Grincheux restent au fond.

Cette ambassade qu'on me proposait, et que ce matin je vou-

lais refuser, pour ne pas vous quitter, je viens de l'accepter; mais comme, avant de quitter son pays, il faut mettre ordre à ses affaires, (Lui donnant un papier.) voici un acte que je remets entre vos mains, et qui contient mes volontés expresses.

LÉONIE.

Je les suivrai, Monsieur.

ERNEST.

Il vous assure, dès ce moment, la moitié de ma fortune, et la totalité après moi. (Léonie, faisant le geste de déchirer le papier.) Vous n'êtes pas maîtresse de refuser; vous m'avez juré d'obéir, et cette fois, du moins, tenez vos serments.

LÉONIE, baissant la tête avec honte, et serrant le papier.

Ah! Monsieur.

ERNEST, se tournant vers madame Darmentières, qu'il embrasse.

Je pars, adieu. (A part, et regardant Balthasar.) Et ce pauvre Balthasar, que cette fois je ne retrouverai plus. (Haut.) Et toi aussi, mon vieux et fidèle ami, embrassons-nous.

BALTHASAR.

Ah! mon maître!

ERNEST, s'efforçant de sourire.

Je pleure, et je ne sais pourquoi.

BALTHASAR.

Moi, je le sais bien : c'est de joie et de bonheur.

ERNEST.

Allons, allons, partons à l'instant. (Il fait quelques pas vers la porte.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Et votre femme, à qui vous ne dites pas adieu.

ERNEST, s'arrêtant.

C'est vrai. (S'avançant près de Léonie, et lui prenant la main.) Adieu, mon amie, adieu. (Il va pour la quitter.)

LÉONIE, le regardant d'un air suppliant.

Monsieur, on nous regarde.

ERNEST.

Ah! vous avez raison. (Il l'embrasse sur le front.)

MADAME DARMENTIÈRES.

J'espère bien que dans sept ou huit jours nous nous reverrons.

ERNEST.

Oui, ma chère tante, dans quelques jours.

LÉONIE, bas.

Serait-il vrai?

ERNEST, de même.

Jamais.

BALTHASAR, GRINCHEUX ET JOSÉPHINE.

Adieu, Monseigneur. Adieu, monsieur le comte.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie avec orgueil.

Ah! qu'elle est heureuse!

LÉONIE, seule, à droite du théâtre.

Malheureuse! pour toujours. (Ernest s'éloigne en jetant un dernier regard sur sa femme. Léonie cache sa tête dans ses mains, et fond en larmes. Tout le monde reconduit Ernest.)

FIN DE UNE FAUTE.

JEUNE ET VIEILLE

OU

LE PREMIER ET LE DERNIER CHAPITRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec MM. Mélesville et Bayard

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 18 novembre 1830.

PERSONNAGES

MADAME BEAUMÉNIL.
ROSE, sa fille. — MADAME GUICHARD.
ANGÉLIQUE, amie de Rose.
GUICHARD, prétendu de Rose.
AUGUSTIN, fils de M. et madame Guichard.
ÉMILIE, pupille de Guichard.
BRÉMONT.
NANETTE, servante de Guichard.

La scène se passe, au premier acte, dans la chambre de madame Beauménil; au second acte, dans la maison de M. Guichard.

ACTE PREMIER.

Une chambre meublée modestement. Au fond, une commode sur laquelle se trouve une guitare. Deux portes latérales : la porte à gauche de l'acteur est la porte d'entrée; l'autre, celle de la chambre de Rose. A droite, une fenêtre, et sur le devant de la scène, à gauche, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, seule, tenant un livre à la main, et assise auprès de la table, sur laquelle on voit pêle-mêle des livres et des ouvrages de broderie. — Lisant.

« Quelle surprise pour la pauvre Anaïs! c'est son amant qui se jette à ses pieds! » (S'interrompant.) Là! j'étais bien sûre qu'il reviendrait, celui-là; ils reviennent toujours dans les romans! j'en suis bien aise : elle est si gentille, cette petite Anaïs! et puis, c'est drôle comme sa position ressemble à la mienne: seule avec sa mère, vivant de son travail, refusant tous les partis, pour rester fidèle à quelqu'un qui est allé bien loin (Avec émotion.) pour faire fortune! (Soupirant.) Quel dommage qu'ils soient si longs à faire fortune! (Lisant.) « C'est son amant qui se jette à ses pieds : O ma céleste amie, lui dit-

il, je puis enfin t'offrir ces richesses que je n'ai désirées que pour toi, ce titre de comtesse... » (S'interrompant.) La voilà comtesse, est-elle heureuse !

AIR de *Turenne*.

Épouser celui que l'on aime,
De l'or, des bijoux, un grand nom,
Dans tous les romans c'est de même.
Si c'était le mien!.. Pourquoi non?
Eh! mais, après tout, pourquoi non?
Ça commence par de la peine,
Ça commence par un amant;
J'ai déjà le commencement,
Faudra bien que le reste vienne.

Mon Dieu ! j'entends quelqu'un ; si c'était maman ! (Elle cache bien vite son roman et reprend son ouvrage.) Non, c'est Angélique, notre voisine, et ma meilleure amie.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ANGÉLIQUE.

Bonjour, Rose.

ROSE.

Te voilà, c'est bien heureux, depuis huit jours qu'on ne t'a vue !

ANGÉLIQUE.

C'est vrai; ma mère a été un peu malade; mais aujourd'hui elle se sent mieux, elle va porter mon ouvrage chez le marchand qui me donne de la musique à graver; un air magnifique, ma chère, une cantate de Méhul, pour la fête du premier consul; et je me suis échappée en disant que je venais travailler avec toi.

ROSE.

C'est bien, nous allons causer.

ANGÉLIQUE.

Et j'en ai tant à te demander! Qu'est-ce qu'on dit donc dans le quartier, que tu vas te marier?

ROSE.

Eh! mon Dieu! hier soir encore c'était une affaire arrangée : tout était prêt, les bans publiés, c'était pour aujourd'hui

heures.

ANGÉLIQUE.

Et avec qui donc ?

ROSE.

Avec M. Guichard.

ANGÉLIQUE.

Ce jeune médecin de notre quartier?

ROSE.

Médecin, à ce qu'il dit. Le fait est que, dans le temps de la réquisition, il s'est mis officier de santé pour ne pas partir soldat; du reste, ni beau, ni laid, ni bête, ni méchant, mais ennuyeux à faire plaisir.

ANGÉLIQUE.

Qu'importe? s'il est bon : c'est l'essentiel pour un mari.

ROSE.

Oui; mais le moyen d'aimer ça, moi qui ne veux me marier que par amour, moi à qui il faut une passion dans le cœur, dussé-je en mourir!

ANGÉLIQUE.

Y penses-tu!

ROSE.

Ah! il n'y a que cela de bon.

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Même quand il nous fait souffrir,
Combien un amour a de charmes!
Ne pas manger, ne pas dormir,
Ne se nourrir que de ses larmes!..
Puis ne plus travailler jamais,
Se promener triste et rêveuse...
Ah! ma chère, si tu savais
Quel bonheur d'être malheureuse!

ANGÉLIQUE, soupirant.

Ah! tu as bien raison! Pourquoi alors donner des espérances à ce M. Guichard?

ROSE.

Ce n'est pas moi, c'est maman qui lui trouvait des qualités. Il est vrai qu'il a six mille livres de rentes; et ma pauvre mère, qui ne rêve qu'aux moyens de quitter notre cinquième étage de la rue Serpente, et qui met tous les jours à la loterie sans en être plus riche...

ANGÉLIQUE.

Il y a des numéros qui ne sortent jamais...

ROSE.

C'est ce qu'elle dit : et elle pensait qu'un mari serait moins difficile à attraper qu'un terne; aussi, elle avait arrangé tout cela pour aujourd'hui. Mais après avoir bien hésité, bien pleuré, j'ai pris une belle résolution, j'ai écrit à M. Guichard que je ne l'aimais pas, que je ne l'aimerais jamais, et la lettre vient de partir.

ANGÉLIQUE.

Tu as bien fait, il valait mieux tout lui dire.

ROSE.

Oh! je ne lui ai pas tout dit, ni à ma mère non plus; mais à toi, je vais te l'avouer : c'est que j'ai un amoureux.

ANGÉLIQUE.

Il serait possible!

ROSE.

Cela t'étonne?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon Dieu, non, car j'en ai un aussi...

ROSE.

Et tu ne me le disais pas! (Elles s'asseyent sur le devant de la scène.) Conte-moi donc ça. Le mien est jeune, il est aimable, il est charmant.

ANGÉLIQUE.

Comme le mien.

ROSE.

Des yeux noirs, l'âme sensible, et les cheveux bouclés, comme lord Mortimer, que nous lisions l'autre mois, dans ce nouveau roman qui vient de paraître : *les Enfants de l'Abbaye*.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! le mien lui ressemble aussi.

ROSE.

Ce doit être : tous ceux qu'on aime se ressemblent. Et t'a-t-il fait sa déclaration?

ANGÉLIQUE.

-Du tout; il ne m'a jamais rien dit, ni moi non plus.

ROSE.

Est-elle bête! Nous ne sommes pas ainsi; nous nous entendons à merveille! Nous étions convenus d'un signal, il jouait son violon : car il joue du violon.

ANGÉLIQUE.

Comme le mien.

ROSE.

Un coup d'archet étonnant; il jouait une romance nouvelle d'un nommé Boïeldieu :

Vivre loin de ses amours.

Cela voulait dire : « Me voici, puis-je paraître? » Et moi j'achevais l'air sur ma guitare, ce qui voulait dire : « Je suis seule. » Et puis, quand il y a des obstacles, nous nous écrivons.

ANGÉLIQUE.

Ah! que ce doit être gentil de recevoir des lettres!

ROSE.

Je le crois bien... Et puis c'est si commode!

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Sans se troubler, un amoureux
Vous dit ainsi tout' sa pensée;
De rougir on n'est pas forcée,
On n'a pas à baisser les yeux;
Et puis, vois-tu, ce qui vaut mieux,
Quand de près, il dit : J' vous adore!
Ce mot-là, quoique bien joli,
S'efface et s'éloigne avec lui;
Mais par lettre on l'écoute encore
Longtemps après qu'il est parti.

Et je te montrerai les siennes; quelle ardeur! quelle passion! ça brûle le papier! Pourvu qu'on ne me les enlève pas. Je crois que ma mère a des soupçons; je l'ai vue rôder encore ce matin...

ANGÉLIQUE.

Où sont-elles?

ROSE.

Dans ma commode.

ANGÉLIQUE.

Veux-tu que je les emporte, que je les cache chez moi?

ROSE.

Ah! tu me rendrais un grand service. Tiens, voici la clé; le troisième tiroir à droite, sous un fichu, derrière mes bas de soie. (Au moment où Angélique va se lever, on entend tousser.) Chut! on vient.

ANGÉLIQUE.

C'est ta mère.

ROSE.

Ne bouge pas.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah! toujours à jaser.

ANGÉLIQUE, se levant.

Bonjour, madame Beauménil; vous vous portez bien, madame Beauménil?

MADAME BEAUMÉNIL.

Qu'est-ce que tu viens faire? apporter des romans?

ANGÉLIQUE.

Oh! non!.. j'arrive, et je venais...

ROSE.

Oui! elle me rapportait ma guitare, que je lui avais prêtée pour apprendre la romance du *Prisonnier*.

ANGÉLIQUE, l'emportant dans la chambre à droite.

Je vais la remettre dans ta chambre.

MADAME BEAUMÉNIL.

Des romances! Voilà comme ces petites filles se perdent l'imagination.

ROSE, s'approchant.

Eh bien! maman?

MADAME BEAUMÉNIL, soupirant.

Tu l'as voulu, ta lettre est chez lui.

ROSE, à part.

O Émile!..

MADAME BEAUMÉNIL.

Mais tu en auras des regrets, Rose, tu verras.

ROSE.

Jamais, maman.

ANGÉLIQUE, qui est revenue.

Non, sans doute, madame Beauménil, et puisqu'elle ne l'aimait pas...

MADAME BEAUMÉNIL.

... t'en mêles aussi, toi... Veux-tu bien aller faire tes ...oches, et nous laisser tranquilles?

ANGÉLIQUE.

AIR des *Comédiens.*

Adieu, je pars.

MADAME BEAUMÉNIL.

Va rejoindre ta mère.

(Elle va s'asseoir auprès de la table.)

ANGÉLIQUE, bas, à Rose.

Ce soir ici je viendrai te trouver.

ROSE, de même.

N'y manque pas... pour mes lettres, ma chère.
Et mes amours que je dois t'achever.
Nous brûlerons d'une ardeur éternelle.

ANGÉLIQUE.

Jusqu'au tombeau.

ROSE.

Je t'en fais le serment.

ANGÉLIQUE.

C'est l' rendez-vous.

ROSE.

Ah! j'y serai fidèle
Comme à tous ceux qu'il m' donne d' son vivant

MADAME BEAUMÉNIL, à Angelique.

Eh bien! te voilà encore!

ANGÉLIQUE.

Je m'en vas.

ENSEMBLE.

ROSE.

Pars, vite, allons, va rejoindre ta mère,
Ce soir ici tu viendras me trouver;
N'y manque pas, pour mes lettres, ma chère,
Et mes amours que je dois t'achever.

MADAME BEAUMÉNIL.

Allons, partez, rejoignez votre mère.
Toujours ici vous venez la trouver;
La matiné' se passe à ne rien faire,
A votre ouvrag' vous feriez mieux d' penser.

ANGÉLIQUE.

Adieu, je pars, je vais près de ma mère
Ce soir ici je viendrai te trouver;
J'y reviendrai, pour les lettres, ma chère,
Et tes amours que tu dois m'achever.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ROSE, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL, regardant sortir Angélique.

Encore une bonne tête, qui donnera de la satisfaction à sa mère.

ROSE, câlinant.

Vous êtes toujours fâchée, maman?

MADAME BEAUMÉNIL, avec humeur.

J'ai tort! Sacrifier un si bel avenir, un homme si aimable!

ROSE.

Oh! si aimable...

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, Mademoiselle, vous ne jugez que la figure; mais M. Guichard avait tout plein de qualités : et une femme en aurait fait tout ce qu'elle aurait voulu.

ROSE.

Je ne veux rien en faire.

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est ça, on trouve une occasion de s'assurer un sort, de sortir de la gêne où on est, Mademoiselle ne veut pas, et il faut recommencer à gagner sa vie à la pointe de son aiguille. Si vous croyez que c'est agréable de se perdre les yeux sur du feston, et de prendre de la chicorée pour du café?

ROSE.

Ah! mon Dieu! ne semble-t-il pas que ce soit un parti si brillant?

MADAME BEAUMÉNIL.

Comment donc? Six mille livres de rentes!

ROSE.

Et quelqu'un que l'on n'aime pas.

MADAME BEAUMÉNIL.

Bah! une fille bien née finit toujours par aimer six mille livres de rentes.

ROSE.

Encore de l'argent!

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est qu'il n'y que cela de réel; et quand tu auras mon âge...

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

On r'grette, hélas! au déclin de la vie
Les bons hasards négligés ou perdus;

Tu ne s'ras pas toujours jeune et jolie,
Et les maris alors ne viendront plus.
Il s'ra trop tard quand tu voudras te plaindre;
Pour s'enrichir il n'est que le printemps...
Car la fortune est légèr'... pour l'atteindre
Il faut avoir ses jambes de quinze ans.

ROSE.

A quinze ans comme à soixante, je penserai toujours de même. Vous croyez donc que le caractère peut changer, et que sur mes vieux jours, je deviendrai avide, intéressée?

MADAME BEAUMÉNIL.

Peut-être bien; je l'espère.

ROSE.

Fi donc! chez les hommes, c'est possible; mais nous autres femmes, nous ne tenons pas à la fortune; et, pour moi, je n'y tiendrai jamais. De l'eau, du pain sec, et la liberté de disposer de mon cœur, voilà tout ce que je demande.

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, de l'eau! crois ça, et bois-en, ça fait un joli ordinaire. Mais, malheureuse enfant, tu aimes donc quelqu'un, alors?

ROSE, avec effort.

Eh bien!.. oui, maman... j'aime...

MADAME BEAUMÉNIL.

Voilà le grand mot lâché. Et qui donc? Je suis sûre que c'est quelque petit officier de l'armée d'Italie, car c'est la mode aujourd'hui : toutes les jeunes filles ne rêvent qu'officiers, depuis les victoires du premier consul. Un beau service qu'il nous a rendu là! Si tu t'avises jamais de donner dans le militaire... je sais ce que c'est, ton père était fourrier à la trente-deuxième demi-brigade.

ROSE.

Rassurez-vous, ce n'est point un militaire, c'est mieux que ça : un artiste plein d'ardeur et de talent, qui est parti pour s'enrichir, et qui reviendra avec des millions dans ses poches.

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, comme ce M. Émile, dont les croisées donnent en face des nôtres; un artiste, à ce qu'on dit; il est parti depuis six mois, pour courir après la fortune.

ROSE, à part.

Si elle savait que c'est le mien!

MADAME BEAUMÉNIL.

Tiens, voilà ses fenêtres ouvertes. C'est donc vrai, comme m'a dit la voisine, qu'il est revenu d'hier soir.

ROSE, à part et regardant à la fenêtre.

Lui de retour! quel bonheur!.. Il a donc réussi! (Haut.) Tenez, maman, j'ai fait un rêve cette nuit. Nous avions un bel hôtel, de beaux meubles, une bonne voiture; vous verrez que tout ça nous arrivera.

MADAME BEAUMÉNIL, qui a mis ses lunettes et a pris son feston.

Oui, compte là-dessus; en attendant, fait ta broderie, et porte-la chez la lingère. (Elle s'assied.)

ROSE.

Aujourd'hui?

MADAME BEAUMÉNIL.

Il le faut bien, c'est demain le loyer, et notre bourse est à sec.

ROSE, faisant la moue, et ôtant son petit tablier.

C'est que c'est joliment loin à pied.

MADAME BEAUMÉNIL.

Dame! comme tu n'as pas encore ta voiture... Et tu songeras aussi à faire notre petit ménage.

ROSE.

Ah! quel ennui!.. Heureusement que nous allons ce soir au spectacle.

MADAME BEAUMÉNIL.

Au spectacle?

ROSE.

Mais oui, cette loge à *la Montansier*.

MADAME BEAUMÉNIL.

Impossible! c'est M. Guichard qui l'avait retenue; et maintenant nons ne pouvons accepter ni son bras, ni sa loge.

ROSE.

Toujours M. Guichard !.. Ah! quand elle verra Émile. (On entend en dehors un violon qui joue l'air : « Vivre loin de ses amours. » Rose prêtant l'oreille du côté de la fenêtre, à part.) Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas; c'est son violon que j'entends, à la fenêtre en face, et notre air convenu.

MADAME BEAUMÉNIL, écoutant de l'autre côté.

Eh! mais, Rose, il me semble que l'on sonne à la porte.

ROSE.

Oui, oui, maman; allez donc voir ce que c'est.

MADAME BEAUMÉNIL, se levant.

La réponse de M. Guichard. (On sonne encore.) Un moment, on y va. (Elle sort.)

SCÈNE V.

ROSE, seule, et achevant l'air qui a été joué par le violon.

Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours

C'est bien lui... Oh! comme le cœur me bat! (Elle court à sa fenêtre et l'ouvre.) Émile... Je vous revois... Ah! quel bonheur!.. Ça fait mal... ça suffoque. (Lui faisant signe de se taire.) Parlez bas, je vous en prie... Vous m'aimez toujours? n'est-ce pas, Monsieur?.. Toujours... Ah! j'en étais sûre... Si j'ai été fidèle?.. Est-ce que cela se demande? Vous me trouvez embellie!.. (Souriant.) Je ne vous ferai pas le même compliment... Êtes-vous devenu brun!.. c'est le soleil d'Italie... A propos, avez-vous fait fortune?.. Vous revenez bien riche?.. Comment!.. pas un sou... plus pauvre qu'auparavant!.. Ah! mon Dieu!.. Mais vous le faites donc exprès, Monsieur?.. Il ne vous reste que mon amour?.. Pauvre garçon!.. est ruiné... Oh! c'est ma mère... (Elle ferme la fenêtre.)

SCÈNE VI.

ROSE, MADAME BEAUMÉNIL, portant une corbeille élégante qu'elle pose sur la table.

MADAME BEAUMÉNIL.

Voilà bien une autre aventure!

ROSE.

Quoi donc, maman?

MADAME BEAUMÉNIL.

Une corbeille magnifique.

ROSE.

Une corbeille que l'on apporte?

MADAME BEAUMÉNIL.

De la part de M. Guichard.

ROSE.

M. Guichard! Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME BEAUMÉNIL.

Que tout entier aux préparatifs de la noce, il n'est pas rentré chez lui, qu'il n'a pas encore ta lettre, et qu'il ignore...

ROSE.

Ah! mon Dieu! il ne fallait pas recevoir...

MADAME BEAUMÉNIL.

Est-ce que j'ai eu le courage?.. D'ailleurs on ne fait pas une pareille confidence à un domestique.

ROSE, passant auprès de la table.

Ah! il a pris un domestique! Mais vous allez renvoyer tout cela, j'espère?

MADAME BEAUMÉNIL.

Aussitôt que j'aurai quelqu'un.

ROSE, s'en approchant.

A la bonne heure. Je ne veux pas qu'il pense... (Regardant la corbeille.) Ça fait un joli effet le satin.

MADAME BEAUMÉNIL, à Rose, qui entr'ouvre la corbeille.

N'y touche donc pas, Rose, puisque ce n'est plus pour nous!..

ROSE.

Mon Dieu, maman, on peut bien regarder; je veux voir seulement comment tout cela est choisi.

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour te moquer de M. Guichard. Dame! il n'a pas des millions comme ton artiste.

ROSE, soupirant, à part.

Oui, joliment! Pauvre Émile! J'ai le cœur navré. (Haut.) Oh! le joli dessin!

MADAME BEAUMÉNIL, regardant un tulle brodé.

Charmant! C'est le voile, et un voile d'Angleterre encore! Dis donc du prohibé, c'est cossu.

ROSE, le mettant.

Oui, tenez, cela se met ainsi; on croise cela par devant.

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah! c'est joli, très-joli; et ça te va...

ROSE.

Vous trouvez?

MADAME BEAUMÉNIL.

Et ce bouquet. (Elle lui met le bouquet.) Je ne t'ai jamais vue avec un bouquet.

ROSE, à part.

Ah! son malheur me le rend plus cher que jamais. (Haut.) Voulez-vous une épingle, maman? (A part.) Et son image sera toujours... (Haut.) Un peu de côté; ça aura plus de grâce.

MADAME BEAUMÉNIL, l'admirant.

Ah! si tu voyais! comme des fleurs vous relèvent une femme! (Elle prend dans la corbeille de la blonde qu'elle montre à Rose.) As-tu remarqué cette blonde pour garnir la robe de noce?

ROSE, la regardant.

Il y a de quoi faire deux rangs.

MADAME BEAUMÉNIL.

Deux rangs de blonde! Aurais-tu été heureuse avec cet homme-là! (Continuant à la parer.) Et dire que tout cela va être pour une autre!

ROSE.

Pour une autre!

MADAME BEAUMÉNIL.

Écoute donc, il a envie de se marier, ce garçon; il voudra utiliser sa corbeille. J'ai idée que ce sera la fille de M. Gibelet, l'huissier au conseil des Anciens.

ROSE.

Comment, la petite Gibelet, qui loge ici au quatrième?

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, elle le regarde toujours de côté.

ROSE, brusquement.

Je crois bien : elle louche...

MADAME BEAUMÉNIL.

Oh! non.

ROSE.

C'est-à-dire qu'elle louche horriblement... Une petite sotte, si envieuse, si méchante, qui a toujours un air...

MADAME BEAUMÉNIL.

Hum! Si elle te voyait avec cette toilette, elle en ferait une maladie. Tu es si gentille comme ça!

ROSE.

Vous trouvez? je voudrais bien me voir aussi, maman.

MADAME BEAUMÉNIL.

Attends, je vais chercher le miroir. (Elle entre dans la chambre de Rose.)

ROSE, seule.

Certainement, ce n'est pas tout cela qui m'éblouira. Je suis trop sûre de mes principes. Pauvre Émile! Mais après tout, il n'a rien. (Elle s'est approchée de la corbeille, d'où elle retire une boite qu'elle ouvre.) Tiens, il y a le collier, et il n'y a pas les boucles

d'oreilles! Et ma pauvre mère, travailler à son âge; elle qui n'aime pas à se priver! (Regardant un châle.) V'là justement le châle que je désirais!

MADAME BEAUMÉNIL, revenant.

Tiens, voilà la glace de la toilette. (Elle tient le miroir devant elle.)

ROSE.

Quelle fraîcheur! quelle élégance! (A part et d'un ton pénétré.) Ah! certainement, ce n'est pas d'une bonne fille.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GUICHARD, qui est entré tout doucement, et qui les regarde.

GUICHARD.

Me voilà, belle-mère!

ROSE ET MADAME BEAUMÉNIL.

O ciel! M. Guichard.

GUICHARD.

Restez donc, je vous en prie. Ce que vous regardez vaut mieux que ce que vous allez voir. C'est assez galant, n'est-ce pas, belle-mère? Mais si on ne l'était pas un jour de noce!

MADAME BEAUMÉNIL, embarrassée.

Mais comment êtes-vous donc entré?

GUICHARD, d'un air fin.

Ah! dame! les maris se glissent partout. J'ai trouvé la porte ouverte.

MADAME BEAUMÉNIL.

Je croyais l'avoir fermée.

ROSE, interdite.

Et vous venez...

GUICHARD.

Parbleu, je viens vous chercher.

LES DEUX FEMMES, se regardant.

Nous chercher.

GUICHARD.

Sans doute. Dites donc, il y a des gens qui tiennent à se marier dans les églises; mais comme en ce moment elles sont fermées, l'essentiel c'est la municipalité. Nos amis y sont déjà, ... mes deux témoins, un pharmacien et un capitaine : c'est ...npagnon d'armes.

ROSE.

Le pharmacien?

GUICHARD.

Non, le capitaine; du temps que j'étais aux armées, dans les ambulances, conscrit de l'an III, et depuis médecin du Directoire, qui est mort entre mes mains. Pauvre Directoire! Je vois avec plaisir que la mariée ne se fera pas attendre.

ROSE, à sa mère.

Ah! mon Dieu! il ne sait donc pas...

MADAME BEAUMÉNIL.

Monsieur Guichard, est-ce qu'en rentrant chez vous tout à l'heure, on ne vous a pas remis?..

GUICHARD.

On aurait eu de la peine : je ne suis pas rentré chez moi depuis hier.

MADAME BEAUMÉNIL.

Comment!

ROSE, bas.

Il n'a pas reçu ma lettre.

MADAME BEAUMÉNIL, bas.

C'est égal, il faut le prévenir.

GUICHARD, remarquant leur trouble.

Eh! mais, qu'avez-vous donc? (D'un air sentimental.) Est-ce que ça vous inquiète, Rose, que je n'aie pas couché chez moi?

ROSE.

Oh! ce n'est pas cela.

GUICHARD.

Calmez-vous, chère amie : c'est que j'étais à Versailles pour une succession qui m'est tombée sur la tête, comme une tuile; mais ça ne m'a pas fait de mal; une succession, celle de mon oncle Guillaume, ancien fournisseur dans les fourrages, qui m'a laissé vingt mille livres de rentes, c'est modeste.

MADAME BEAUMÉNIL.

Tu l'entends, ma fille.

ROSE, avec humeur.

Eh! maman, je ne suis pas sourde. (A Guichard timidement.) Comment monsieur Guichard, et cette fortune subite, cet héritage ne vous a pas fait changer d'idée à mon égard?

GUICHARD.

Changer d'idée, moi? au contraire.

MADAME BEAUMÉNIL.

Quelle délicatesse !

GUICHARD.

Non, ce n'est pas de la délicatesse, c'est par calcul. Voyez-vous, moi, je n'ai pas l'air, mais de ma nature je suis un peu faible, et avec une femme riche, habituée au monde, je ne serais pas le maître; tandis qu'avec une petite fille pauvre, modeste, qui me devra tout...

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est bien plus rassurant.

GUICHARD.

Et puis, ce qui m'a décidé pour l'aimable Rose, c'est cette figure candide. (Rose baisse les yeux.) Ce n'est pas elle qui aurait une intrigue à l'insu de sa mère. Voyez ses yeux baissés : avec ça, un mari est sûr de son fait, c'est bien tranquillisant.

MADAME BEAUMÉNIL.

Quel brave homme! (A sa fille.) Ah çà, il faut pourtant le détromper, lui dire que tu ne l'épouse pas.

ROSE, la poussant près de lui.

Chargez-vous-en, maman, je vous en prie.

GUICHARD.

Aussi je veux qu'elle soit bien heureuse, qu'elle éclipse tout le monde! (Tirant un écrin de sa poche.) Et d'abord voilà un petit écrin qui manquait à la corbeille.

MADAME BEAUMÉNIL, ouvrant l'écrin.

Des diamants!

ROSE, le prenant des mains de sa mère.

Des girandoles! eh bien, je crois qu'il gagne à être connu, une bonne physionomie.

GUICHARD.

Et pour la maman un petit cadeau. (Il lui présente un étui de lunettes.)

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour moi! un étui! des lunettes! des lunettes d'or! (Bas à Rose.) Ah! dis-lui, toi, ma fille; je n'en ai pas le courage. (Elle fait passer Rose auprès de Guichard.)

GUICHARD.

Et puis une surprise que je vous garde encore.

ROSE.

Encore!

GUICHARD.

C'est d'occasion; mais nous en jouirons tout de suite, un joli cabriolet que j'ai acheté à un membre des Cinq-Cents qui s'en va avec les autres; il a sauté par la fenêtre. Et moi je serai de là. (Il imite quelqu'un qui conduit un cabriolet.)

ROSE.

Une voiture! une voiture! maman.

MADAME BEAUMÉNIL.

Une voiture, ma fille! juste ton rêve de cette nuit.

GUICHARD, avec joie.

Elle avait rêvé à moi!

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, à une voiture, dans laquelle vous étiez, avec vingt mille livres de rentes.

GUICHARD.

Il y en a cinq de plus, et tout cela à votre porte; car j'entends le cabriolet qui vient nous prendre. (Il va regarder à la fenêtre.)

MADAME BEAUMÉNIL, à sa fille.

Et la Gibelet qui est toujours à sa fenêtre, qui nous verrait passer.

ROSE, à part.

Ah! je n'y tiens plus. Certainement j'aimerai toujours Émile; oh çà! Mais je l'attendrais dix ans qu'il n'en serait pas plus avancé.

MADAME BEAUMÉNIL.

Eh bien?

ROSE, avec effort.

Eh bien! maman, je me sacrifie.

MADAME BEAUMÉNIL.

Est-il possible?

ROSE, pleurant dans ses bras.

Mais pour vous, pour vous seule, car je suis bien malheureuse.

GUICHARD, revenant à elle.

Eh bien! eh bien! comme disait le Directoire, partons-nous?

ROSE.

Ciel!.. Angélique! je vous en prie, pas un mot de ce mariage.

GUICHARD.

Comment?

ROSE.

Je vous dirai mes raisons. Mais partons sur-le-champ.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANGÉLIQUE.

AIR : *On prétend qu'en ce voisinage*, etc. (de FRA DIAVOLO.)

ANGÉLIQUE.

Ah! quelle nouvelle imprévue,
Un cabriolet est en bas!
A peine tient-il dans la rue,
Car d'ordinaire il n'en vient pas.

GUICHARD, bas, à Rose.

C'est le nôtre... Quelle est cette jeune fillette?

MADAME BEAUMÉNIL.

Une voisine.

GUICHARD.

Je comprends!

ANGÉLIQUE, étonnée.

Vous sortiez?

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour quelques instants.

ROSE, troublée.

Oui, pour une course, une emplette.

GUICHARD, bas.

L'emplette d'un mari.

ROSE.

Taisez-vous.

GUICHARD.

Je comprends.

ENSEMBLE.

ROSE ET MADAME BEAUMÉNIL.

Ne dites rien, elle est bavarde,
Et n'sait pas garder les secrets;
C'est nous seuls que cela regarde,
Partout nous le dirons après.

GUICHARD.

Je me tairai, je prendrai garde,
Ne craignez rien pour nos secrets;
C'est nous seuls que cela regarde,
Partout nous le dirons après.

ANGÉLIQUE, étonnée.

Qu'ont-ils donc? comme on me regarde !
Soupçonnerait-on nos secrets?
De l'adresse, prenons bien garde.
(Bas, à Rose.)
Sur mes serments compte à jamais.

ANGÉLIQRE, bas, à Rose.

Pour ces lettres, moi qui venais,
Quel contre-temps!

ROSE, de même.

Bien au contraire;
Pendant notre absence, prends-les.

ANGÉLIQUE.

C'est dit, sois tranquille, ma chère.

MADAME BEAUMÉNIL.

Partons, il en est temps, je croi.

ROSE, regardant en soupirant du côté de la croisée.

Cher Émile!

GUICHARD, triomphant.

Elle est à moi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ROSE ET MADAME BEAUMÉNIL.

Ne dites rien, elle est bavarde, etc.

GUICHARD.

Je me tairai, je prendrai garde, etc.

ANGÉLIQUE.

Qu'ont-ils donc? comme on me regarde! etc.

(Rose, Guichard et madame Beauménil sortent.)

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, seule, les regardant partir.

Pauvre Rose! Elle a encore pleuré. Ah! que ses attachements font de mal! Mais, au moins, elle a des motifs de consolation, tandis que moi... (D'un air content.) Je l'ai vu tout à l'heure cependant. Il y avait bien longtemps! ça m'a fait plaisir. Et puis, je ne sais pas si c'est une idée; mais il ma semblé qu'il soupirait, quand j'ai passé devant lui. (Revenant à elle.) Allons, j'oublie les lettres de Rose, dépêchons-nous. (Elle ouvre la commode.) Derrière ses bas de ssie. En voilà-t-il une provision! Qu'est-ce qu'ils peuvent donc se dire pour user comme ça des rames de papier? (Regardant autour d'elle.) Elle m'a pro-

mis de me les lire; ainsi, il n'y a pas d'indiscrétion. (Elle les rassemble et en ouvre une.) « Cher ange. » (A elle-même.) C'est gentil! (Lisant.) « Ma bien-aimée. » (A elle-même.) Comme c'est doux! Que d'amour! en v'là-t-il, plein mes poches! (Lisant.) Que l'assurance de ta tendresse me rend heureux! Elle me donne la force de tout braver. » (A elle-même.) Oh ça, je le conçois! (Lisant.) « En vain ta mère veut t'éloigner de moi : je suis tranquille, j'ai ton serment, et Rose ne peut plus appartenir à un autre. » (S'interrompant.) Mais qui donc ça peut-il être? (Elle tourne le feuillet et regarde au bas de la page.) O ciel! Émile! Émile Bremont! C'est le mien! (Avec émotion et s'essuyant les yeux.) Ah! malheureuse! Lui qui était si bon, si aimable pour moi! j'ai pu croire un instant... Et c'en est une autre! (Parcourant plusieurs lettres.) Oh! oui! « Je t'aime, je t'adore. » Il a bien peur qu'elle n'en doute, c'est répété à chaque ligne! Je n'y vois plus, j'étouffe! J'ai besoin de respirer. (Elle s'approche de la fenêtre.) Ah! mon Dieu! le voilà à sa fenêtre! (Reculant au milieu du théâtre.) Heureusement que le jour baisse, et qu'il ne me verra pas pleurer. (Regardant de loin.)

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Mais, qu'ai-je vu! Quels procédés indignes!
Il me regarde tendrement...
Et voilà qu'il me fait des signes...
Ah! c'est pour elle qu'il me prend!
Dieu! dans l'excès de sa tendresse,
Il m'envoie un baiser, je crois...
Je n'en veux pas... Je ne reçois
Que ce qui vient à mon adresse.

(Un paquet de lettres, attaché à une pierre, vient tomber à ses pieds.)

Que vois-je! encore des lettres! il croit donc qu'il n'y en a pas assez! (Elle ramasse le paquet.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE, à part, et entrant.

C'est fini : me voilà madame Guichard.

ANGÉLIQUE, surprise et essuyant ses yeux.

c'est toi, Rose?

ROSE.

Oui, ma mère et ce monsieur se sont arrêtés en bas. (Remarquant son trouble.) Mais qu'as-tu donc? Comme tu es émue!

ANGÉLIQUE, s'efforçant de sourire.

Moi, non. C'est qu'en ton absence, et pendant que je prenais ces lettres, il m'est arrivé une aventure.

ROSE.

Une aventure?

ANGÉLIQUE.

Oui, tu ne m'avais pas dit que c'était M. Émile.

ROSE.

Je ne te l'avais pas dit? ah! je croyais. Au surplus, qu'est-ce que ça te fait?

ANGÉLIQUE.

Oh! rien du tout. Mais comme je loge dans la même maison, j'aurais pu lui éviter la peine de t'envoyer ses lettres (Montrant la fenêtre.) au risque de casser les carreaux, comme celle-ci. (Elle lui présente la lettre.)

ROSE, repoussant la lettre et regardant du côté de la porte.

Encore une! non, quoi que tu en dises, je ne dois plus souffrir... on n'aurait qu'à me surprendre. (A part.) Une femme mariée!

ANGÉLIQUE, regardant au fond.

Personne ne vient.

ROSE.

Eh bien! lis-la vite. Tout ce que je puis me permettre, c'est de l'écouter.

ANGÉLIQUE, ouvrant la lettre.

Qu'est-ce qu'elle a donc? (Elle lit.) « On assure que vous allez vous marier. » (A Rose.) Vois-tu comme on fait des contes! (Lisant.) « Je ne puis le croire. Vous savez qu'au moment où vous serez à un autre, je me tue. »

ROSE.

O ciel!

ANGÉLIQUE.

Ça, il n'y manquerait pas, il a une tête; et tu as bien fait de refuser M. Guichard.

ROSE, troublée.

Continue.

ANGÉLIQUE, lisant.

« Vous avez donc oublié vos serments! Relisez-les, je vous

renvoie vos lettres. Ce sera votre punition! Mais non, c'est une calomnie : n'est-ce pas, Rose? tu m'aimes encore, j'en suis sûr, mais j'ai besoin de l'entendre de ta bouche. Aussi, je brave tout. Une planche peut me conduire près de toi, elle va de ma fenêtre à celle de ta chambre, et dès que la nuit sera venue... »

ROSE, effrayée.

Ah! mon Dieu! il oserait... Mais non, il sera raisonnable. Va le trouver, dis-lui...

ANGÉLIQUE.

Quoi donc?

ROSE.

Silence! c'est M. Guichard.

ANGÉLIQUE.

Le rival dédaigné?

ROSE.

Chut! mets-la avec les autres. (Angélique cache les lettres.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GUICHARD.

GUICHARD, à la cantonade.

C'est très-bien, madame Beauménil. Dépêchez-vous de mettre le couvert. Ce n'est pas que j'aie grand appétit, mais je suis pressé. (A Rose.) Un souper fin, que j'ai envoyé prendre chez Legacque, par mon domestique à tournure; car nous soupons avec la maman, et nos amis, et puis après cela, cher ange, nous partons.

ANGÉLIQUE, étonnée.

Vous partez! Comment?

GUICHARD.

Dans ma voiture, (Baisant la main de Rose.) en tête-à-tête.

ANGÉLIQUE, bas.

Mais prends donc garde, il te baise la main.

ROSE, embarrassée.

Tu crois?

ANGÉLIQUE.

Et tu te laisses faire?

GUICHARD.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite? Est-ce qu'on ne peut embrasser sa femme?

ANGÉLIQUE, *étonnée.*

Sa femme!

GUICHARD.

Oui, certainement, depuis une heure.

ANGÉLIQUE.

Si c'est comme ça que tu lui es fidèle!

ROSE.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma mère.

GUICHARD.

J'espère que mademoiselle Angélique me fera le plaisir d'assister au souper; car les amis de ma femme sont les miens. Je l'aime tant; et elle m'aime aussi : elle me le disait encore tout à l'heure.

ANGÉLIQUE.

Comment, tu as pu lui dire...

ROSE, *bas.*

A cause de ma mère.

ANGÉLIQUE.

Pauvre fille!

GUICHARD.

Et je vous crois, Rose, je vous crois sans peine. Et ce diable de souper qui ne viendra pas. Est-ce lui? Non. (*Entre le domestique.*) C'est mon domestique, c'est-à-dire votre domestique. Saluez votre maîtresse. (*Le domestique salue.*) Tu es passé chez moi. Ah! mes lettres. Donne, donne, et presse le souper. (*Le domestique sort.*) Qu'est-ce que je vois donc là? Une lettre! C'est votre écriture, une lettre de vous!

ANGÉLIQUE.

Comment!

ROSE.

De moi! O ciel! ma lettre de ce matin!

GUICHARD.

Comment, chère amie, vous m'avez écrit.

ROSE, *à Angélique.*

[illegible] je ne l'aime pas, que je ne l'aimerai [illegible]

[illegible]

[illegible] mariage. Oh! c'est [illegible]

[illegible] sur lui.

[illegible] ne l'ouvrez pas [illegible]

GUICHARD.

Si fait! si fait!

ROSE, lui retenant la main.

Je vous en prie, vous me feriez rougir.

GUICHARD.

Il y a donc des choses!... Eh bien! chère amie, je ne vous regarderai pas. Je lirai sans regarder. (Il ouvre la lettre.)

ROSE, poussant un cri.

Ah! Monsieur!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL.

Mon gendre, eh vite! eh vite! on vous demande en bas, pour un malheur qui vient d'arriver.

GUICHARD.

Un malheur!

MADAME BEAUMÉNIL.

Ici, en face, un jeune homme qui loge au-dessus de la mère d'Angélique.

ANGÉLIQUE, bas, à Rose.

C'est Émile!

ROSE.

Comment! qu'est-ce donc?

MADAME BEAUMÉNIL.

On n'en sait rien; mais voilà une heure que l'on frappe à sa porte, et il ne répond pas...

ROSE ET ANGÉLIQUE.

Ah! mon Dieu!

MADAME BEAUMÉNIL.

Et l'on sent dans l'escalier une odeur de charbon.

GUICHARD, froidement.

C'est qu'il s'asphyxie.

ROSE.

Ah! le malheureux!

ANGÉLIQUE, à Rose.

ton mariage; et dans son désespoir...

MADAME BEAUMÉNIL.

hé le commissaire, qui demande un médecin. essée de dire que mon gendre était ici.

GUICHARD.

Moi! par exemple!

ROSE ET ANGÉLIQUE.

Oui, oui, vous avez bien fait.

MADAME BEAUMÉNIL.

Vous ne pouvez pas vous dispenser d'y aller, mon gendre : le devoir, l'humanité...

ROSE.

Eh! sans doute, Monsieur.

ANGÉLIQUE.

Courez donc vite!

GUICHARD.

Mais permettez : on ne dérange pas ainsi un marié qui va souper...

ROSE.

Il s'agit bien de cela. Allez donc, Monsieur, allez au secours de ce pauvre jeune homme, ou je ne vous aimerai de ma vie.

ANGÉLIQUE, l'entraînant.

Venez vite, Monsieur.

MADAME BEAUMÉNIL.

Venez, mon gendre.

GUICHARD.

Voilà, belle-mère, voilà. (Il sort avec madame Beauménil et Angélique.

SCÈNE XIII.

ROSE, seule.

Ah! je succombe. Pourvu qu'il n'arrive pas trop tard. Pauvre Émile! et c'est par amour pour moi! Et dire que peut-être en ce moment!... (On entend, dans le cabinet à droite, une guitare qui répète l'air : « *Vivre loin de ses amours.* ») Qu'entends-je?.. ma guitare, dans ma chambre!.. (Courant à la croisée.) Est-ce qu'il aurait osé?.. Oui, oui, sa fenêtre ouverte, et cette planche, au risque de se tuer. Ah! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Si l'on venait! Grand Dieu! la porte s'ouvre. (Courant à la porte du cabinet.) N'entrez pas, Émile. (Elle repousse vivement la porte.) Seule ici. Non, vous dis-je; non, vous n'entrerez pas, Monsieur, c'est inutile, je mets le verrou. (A part.) Ah! il n'y en a pas. (Elle tombe dans un fauteuil, la porte s'ouvre. Le rideau baisse.)

[illegible] — Au-dessous de celle à droite, [illegible]

SCÈNE PREMIÈRE.

[illegible] NANETTE. Guichard est assis [illegible] à droite et Augustin à sa gauche. [illegible]

GUICHARD.

[illegible] pas.

AUGUSTIN.

[illegible]

GUICHARD.

[illegible] de t'en aller à ton [illegible]

AUGUSTIN.

[illegible] j'aime autant étudier [illegible]

GUICHARD.

[illegible]

AUGUSTIN.

[illegible]

GUICHARD, [illegible]

[illegible] aller?

AUGUSTIN.

[illegible]

GUICHARD, se levant.

Eh bien! à la bonne heure, si tu n'y vas pas, ça m'est égal; ça regarde ta mère. *A Nanette.* Nanette, tu es bien sûre qu'elle n'est pas rentrée?

NANETTE.

Pardine, Monsieur; puisque voilà mademoiselle Émilie qui arrive de Saint-Sulpice, où elle l'a laissée.

ÉMILIE.

Oui, mon tuteur; elle doit, après, aller chez son directeur.

GUICHARD.

Bon! si elle pouvait l'inviter pour aujourd'hui!

AUGUSTIN.

Hé Doucin!

GUICHARD.

Certainement; car ici, je ne sais pas comment ça se fait, c'est toute la semaine jeûne, vigile et carême, à moins que l'abbé ne soit invité. Je ne fais de bons dîners que quand il est des nôtres, lui et son épagneul. Brave homme, du reste, qui est gourmand, par bonheur.

AUGUSTIN.

Mais, mon papa, je ne vous comprends pas. Si ça vous déplaît de faire maigre, pourquoi ne le dites-vous pas à maman?

GUICHARD.

Pour la faire crier? Merci. Avec ça que lorsque ça commence, ça dure longtemps...

AUGUSTIN.

Laissez donc! si vous lui disiez...

GUICHARD.

Oui, toi, c'est possible, parce qu'elle te gâte, ta mère.

AUGUSTIN.

Pas tant, pas tant.

GUICHARD.

Si, elle te gâte. Mais moi! il y a près de quarante ans qu'elle en a perdu l'habitude, depuis que je l'ai épousée, dans la République. Moi qui avais choisi une petite fille sans fortune, pour être le maître, ça m'a joliment réussi. Le jour même de notre mariage, nous eûmes une querelle. Cette fois-là, c'était ma faute. Imaginez-vous, une lettre que je trouve dans mes papiers; une lettre qu'elle m'avait écrite avant la noce, une plaisanterie, une épreuve qu'elle avait voulu faire! J'eus la bêtise de me fâcher. Elle me l'a assez reproché depuis, et ça lui a donné un avantage sur moi. Ah! mes enfants! une femme est bien forte quand son mari a des torts.

NANETTE.

Aussi, Monsieur a quelquefois des crises.

GUICHARD.

Hein! Qu'est-ce que vous dites? Mêlez-sine.

NANETTE.

Non, vous n'en avez peut-être pas, de crises?

GUICHARD.

Oui; mais heureusement que j'ai un moyen excellent de les faire cesser, et même de les empêcher.

ÉMILIE.

Et lequel ?

GUICHARD.

Quand je vois quelque chose qui se prépare, je prends bravement ma canne et mon chapeau, et je vais me promener au Luxembourg : ça me rappelle mon bon temps, le temps du Directoire ! mes pauvres directeurs ! Et souvent dans mes méditations politiques, car j'ai toujours aimé la politique, je me dis : « Dieu me pardonne ! ma femme me traite comme le premier consul les a traités. Je n'ai plus voix au chapitre. »

AUGUSTIN.

C'est votre faute, mon papa ; et si vous voulez, je vais vous donner un moyen de ravoir la majorité.

GUICHARD.

Une conspiration à nous trois ! j'en suis.

AUGUSTIN.

Eh bien ! me voilà, moi, qui suis votre fils.

GUICHARD.

Je m'en flatte.

AUGUSTIN.

Voilà Émilie, votre pupille, la fille d'une ancienne amie de ma mère. Cette pauvre Angélique !

GUICHARD.

Eh bien !

AUGUSTIN.

Air du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Toujours soigneux de vous complaire,
Nous vous avons défendu jusqu'ici ;
Et vous savez, même contre ma mère,
Que vos enfants prenaient votre parti.
Mais ce parti qui vous honore
Ne compte, hélas ! que nous deux... vous voyez...
Mariez-nous, pour augmenter encore
Le nombre de vos alliés.

GUICHARD.

Est-il possible ? Vous vous aimez ! Ça ne se peut. Je ne m'en suis jamais aperçu.

AUGUSTIN.

C'est égal, mon papa, nous nous aimons. Et si, comme je vous disais tout à l'heure...

GUICHARD.

Eh! mon Dieu! je ne demanderais pas mieux! mais les obstacles... (A Émilie.) Toi, d'abord, tu n'as rien.

AUGUSTIN.

Comment, rien?

GUICHARD.

Absolument rien. Je dois le savoir, moi, qui suis ton tuteur.

ÉMILIE.

Il a raison.

AUGUSTIN.

Et ces papiers cachetés dont tu me parlais, et que t'a remis ta mère?

GUICHARD.

Des papiers? Qu'est-ce que c'est que ça?

ÉMILIE.

Ils ne sont pas pour moi, ils sont à l'adresse d'une personne que je n'ai jamais vue, un ancien ami de ma mère, M. Émile Brémont.

GUICHARD.

Je ne connais pas.

NANETTE.

Tiens; c'est peut-être des billets de banque.

GUICHARD.

Que vous êtes bête, ma chère? Au fait, ça se pourrait.

AUGUSTIN.

Eh! mon Dieu! qu'importe? L'essentiel, c'est que nous nous aimions. Vous parlerez, n'est-ce pas?

GUICHARD.

Tu vas me faire gronder.

ÉMILIE.

Oh! je vous en prie!

AUGUSTIN.

Mon petit papa!

GUICHARD.

Que vous êtes câlins!

NANETTE, qui est remontée, regarde par la porte du fond.

Voici Madame.

TOUS LES TROIS.

Ah! mon Dieu!

GUICHARD.

Ne dites rien, n'ayons pas l'air...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GUICHARD. Elle a un petit mantelet de dévote et une robe de soie grise, avec un bonnet très-simple.

MADAME GUICHARD, à la coulisse.

Mettez écriteau à l'instant. Je le veux. On donnera congé.

GUICHARD.

Qu'est-ce donc, chère amie ?

MADAME GUICHARD.

Cet appartement qui est trop grand pour nous. Et décidément je le mets en location. J'en aurai mille écus.

GUICHARD.

Nous déloger de notre maison ! Et où irons-nous?

MADAME GUICHARD.

Au troisième.

GUICHARD, à part.

Encore une économie. (A madame Guichard.) Mais, chère amie...

MADAME GUICHARD.

Quelle objection y trouvez-vous ?

GUICHARD.

Je trouve que mon cabinet sera bien froid.

MADAME GUICHARD.

On bouchera la cheminée; c'est par là que vient le vent.

GUICHARD.

Et les locataires du troisième ?

MADAME GUICHARD.

Je leur donne congé. Des gens qui se sont fourrés dans la révolution... dés libéraux, des jacobins : ils n'ont que ce qu'ils méritent.

GUICHARD, cherchant à détourner.

Vous quittez l'abbé Doucin, chère bonne ?

MADAME GUICHARD.

Oui, Monsieur.

NANETTE, à part.

On s'en aperçoit.

MADAME GUICHARD.

Il est fort mécontent de vous tous.

ÉMILIE.

De moi, Madame ?

MADAME GUICHARD, se tournant vers elle.

Oui, Mademoiselle. Il a remarqué vos distractions pendant l'office. (Lui rendant un petit livre.) Eh ! tenez, voilà votre livre de prières que vous avez oublié sur votre chaise. Une autre fois vous aurez une femme de chambre derrière vous pour le rapporter. (Émilie baisse les yeux.)

NANETTE.

Dame! il faisait si froid.

MADAME GUICHARD.

Et vous, mademoiselle Nanette, pourquoi avez-vous refusé à M. l'abbé Doucin d'être de l'association du sou ?.. Tous les domestiques honnêtes en sont.

NANETTE.

Que voulez-vous? Le peu d'argent que j'ai, je l'envoie à ma mère.

MADAME GUICHARD, brusquement.

Taisez-vous. Vous n'aurez jamais de religion. (A Augustin.) Bonjour, Augustin, bonjour, mon garçon. Ne trouvez-vous pas que, tous les jours, il me ressemble davantage.

AUGUSTIN.

Maman me fait toujours des compliments.

MADAME GUICHARD.

Il est gentil celui que tu me fais là. Voyons, où avons-nous été hier au soir?

AUGUSTIN.

Maman, j'ai été au spectacle.

MADAME GUICHARD.

Qu'est-ce que j'apprends là ! au spectacle ! dans ces lieux de perdition ! Vous ne sortirez plus sans moi. Vous me suivrez à mes conférences.

NANETTE.

C'est bien amusant !

AUGUSTIN.

Si c'est comme cela qu'elle me gâte !

GUICHARD, à Émilie.

Pourquoi aussi va-t-il lui dire ?

MADAME GUICHARD.

Qu'est-ce que c'est ?

GUICHARD.

Je dis, chère amie... Je demande si l'abbé Doucin vient dîner aujourd'hui.

MADAME GUICHARD.

Non.

GUICHARD.

Tant pis, ça m'aurait fait plaisir.

MADAME GUICHARD.

Il est un peu souffrant; il a des crampes d'estomac.

GUICHARD.

Pauvre homme ! (Augustin passe auprès d'Émilie.)

MADAME GUICHARD.

Et ça me fait penser que je lui ai promis... Nanette, donnez-moi ces deux bouteilles de fleur d'orange et cette boîte de conserves d'abricots, dans l'armoire de ma chambre.

NANETTE, sortant.

Oui, Madame.

MADAME GUICHARD.

Ce digne homme ! ça lui fera du bien.

GUICHARD, bas, aux enfants.

Ces bonnes confitures dont elle ne veut jamais nous donner.

MADAME GUICHARD.

A propos, monsieur Guichard...

GUICHARD, se retournant.

Chère amie ?

MADAME GUICHARD.

Il faut aller le remercier de l'honneur qu'il vous a fait.

GUICHARD.

L'abbé Doucin ? qu'est-ce qu'il m'a donc fait ?

MADAME GUICHARD.

Comment ! est-ce que je ne vous l'ai pas dit ? grâce à lui, vous voilà marguillier de la paroisse.

GUICHARD.

Ah !

MADAME GUICHARD.

Eh bien ! vous ne comprenez pas ce que cela veut dire, marguillier de la paroisse ?

GUICHARD.

Si fait.

MADAME GUICHARD.

Un titre qui vous donne voix à la fabrique, qui vous place au premier banc ! vous ne vous réjouissez pas ?

GUICHARD.

Pardonnez-moi, chère amie; marguillier ! je suis très-content, me voilà marguillier. (Appelant.) Nanette !

NANETTE, revenant avec deux bouteilles et une boîte qu'elle présente à M. Guichard.

Monsieur.

GUICHARD.

Je suis marguillier, Nanette; je veux que tout le monde s'en réjouisse, et pour fêter ma nouvelle dignité, tu vas me donner à déjeuner un bon bifteck.

MADAME GUICHARD, arrangeant les confitures.

Hein! qu'est-ce que vous avez dit?

GUICHARD.

J'ai dit un bon bifteck avec des pommes de terre.

MADAME GUICHARD.

Y pensez-vous? un jour maigre!

GUICHARD.

C'est aujourd'hui maigre? (A part.) Je n'en sors pas, je vais encore avoir des pruneaux. (Haut.) Mais, ma bonne, je suis marguillier.

MADAME GUICHARD.

Raison de plus pour vous mortifier, pour donner le bon exemple. (Regardant l'étiquette des bouteilles.) C'est la meilleure! celle qui est sucrée, n'est-ce pas, Nanette?

NANETTE.

Oui, Madame.

MADAME GUICHARD.

Vous boirez l'autre, monsieur Guichard.

GUICHARD.

Moi! (Augustin revient auprès de sa mère.)

MADAME GUICHARD, souriant.

Ah! vous êtes gourmand! vous aimez les chatteries! (Regardant les confitures.) Elles ont bonne mine. (En prenant un peu.)

GUICHARD, avançant la main.

Oui, elles doivent être...

MADAME GUICHARD, lui donnant un coup sur les doigts.

Eh bien!..

GUICHARD.

Oh! merci.

ÉMILIE, bas, à Guichard.

Dites donc, mon tuteur, c'est le moment de lui parler.

GUICHARD, bas.

Tu crois?

Où l'on fait bien son salut.

GUICHARD.

Je le croi,
Car je sais déjà, quant à moi,
(A part.)
Qu'on peut y faire pénitence.

MADAME GUICHARD.

Nous venons, avec M. l'abbé Doucin, de lui trouver un excellent parti, mademoiselle Esther Grandmaison.

GUICHARD.

La fille du receveur général ? Elle n'est pas jolie.

MADAME GUICHARD.

Quatre-vingt mille francs de dot, une piété exemplaire, et des espérances ! et une famille si respectable ! Le père a eu le courage de prêter serment contre sa conscience pour être fidèle à la bonne cause.

GUICHARD.

C'est bien. Mais ma pupille Émilie ?

MADAME GUICHARD.

J'ai aussi pensé à elle. Je sais combien vous l'aimez, et je ne cherche qu'à vous être agréable. Nous lui assurons le sort le plus doux ; du repos et de la liberté pour toute sa vie. A force de protections, je la fais entrer chez les dames de la rue de Varennes.

GUICHARD.

Au couvent !

MADAME GUICHARD.

On viendra la chercher aujourd'hui, à trois heures, sauf votre approbation, ainsi que pour Augustin ; car vous êtes le maître de votre pupille et de votre fils, comme de votre femme.

GUICHARD.

Alors...

MADAME GUICHARD.

Ainsi, c'est décidé, c'est convenu. Je vous en préviens, il n'y a plus à revenir. Maintenant, voyons, qu'avez-vous à me dire ?

GUICHARD.

Mon Dieu ! chère amie, c'était la même chose, à peu près... seulement...

MADAME GUICHARD.

Vous voyez bien que nous sommes toujours d'accord, et que je ne cherche qu'à vous complaire en tout. Mais vous, mon ami, ne ferez-vous rien pour moi ?

GUICHARD.

Quoi donc, ma bonne ?

MADAME GUICHARD.

Oh ! vous ne pouvez plus refuser. Vous savez, ce don à la paroisse ; un marguillier doit donner l'exemple, et puis vous ne me refuserez pas.

GUICHARD.

C'est selon. Combien serait-ce ?

MADAME GUICHARD.

AIR : *Pour le trouver, on peut rester chez soi* (d'YELVA).

C'est à peu près...

GUICHARD.

Parlez, je vous écoute.

MADAME GUICHARD.

Vingt mille francs que ça pourra coûter;
Ah ! c'est bien peu pour ses fautes.

GUICHARD.

Sans doute,
Quand on en a beaucoup à racheter.
Moi, qui suis sobre, et jamais ne m'oublie,
Pour mes péchés faut-il payer autant ?
Heureux encor si j'avais, chère amie,
Le droit d'en faire au moins pour mon argent !

MADAME GUICHARD.

Hein, plaît-il ?

GUICHARD.

Je verrai, si cela se peut.

MADAME GUICHARD, sévèrement.

Comment donc ? cela se doit, j'y compte, entendez-vous ? il le faut. (D'un ton caressant.) Adieu, mon ami.

GUICHARD.

Adieu, ma bonne.

MADAME GUICHARD, sortant.

Adieu. (Elle sort.)

GUICHARD, seul.

Que le diable m'emporte si elle les aura !

SCÈNE IV.

ÉMILIE, GUICHARD, AUGUSTIN.

(Augustin et Émilie reparaissent de côté, et regardent si madame Guichard est partie.)

AUGUSTIN.

Elle est partie?

ÉMILIE.

Eh bien! mon tuteur?

GUICHARD.

Ah! voilà les autres.

ÉMILIE.

Vous avez parlé?

GUICHARD.

Certainement.

AUGUSTIN.

Et ça va bien, n'est-ce pas?

GUICHARD, embarrassé.

C'est-à-dire, il ne faut pas aller trop vite, cela commence à se débrouiller un peu.

TOUS DEUX.

Ah! tant mieux.

GUICHARD, à Augustin.

Toi d'abord, ta mère n'est pas éloignée de te marier.

AUGUSTIN, à Émilie.

Quel bonheur!

GUICHARD.

C'est déjà une bonne chose; par exemple, il n'y a que la personne sur laquelle vous n'êtes pas d'accord, parce que c'est une autre qu'Émilie.

AUGUSTIN.

Ah! mon Dieu! mais vous lui avez dit?..

GUICHARD.

Non, je n'ai pas voulu la brusquer, d'autant qu'elle a de très-bonnes intentions pour la petite. Seulement ça ne cadre pas tout à fait avec vos idées, vu qu'elle voudrait la faire entrer au couvent.

ÉMILIE.

Moi!

AUGUSTIN, en colère.

Tandis qu'on me marierait à une autre... Et vous ne vous êtes pas montré?

GUICHARD.

Est-ce qu'on peut tout faire à la fois? En un jour, c'était déjà beaucoup d'avoir obtenu celà!

ÉMILIE.

La belle avance!

AUGUSTIN.

Aussi, c'est votre faute!

GUICHARD.

Comment! c'est ma faute!

ÉMILIE, pleurant.

Vous êtes d'une faiblesse...

GUICHARD, élevant la voix.

Ah! c'est comme ça. Eh bien! arrangez-vous, je ne m'en mêle plus. Obligez donc des ingrats, on n'en a que des désagréments.

AUGUSTIN, furieux.

Je n'obéirai pas.

ÉMILIE.

Ni moi non plus.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE, accourant.

NANETTE.

Monsieur, Monsieur, voilà quelqu'un qui veut voir l'appartement.

GUICHARD.

Allons, les affaires à présent! Avertis ma femme.

NANETTE.

C'est que le Monsieur voudrait louer sans remise et écurie.

GUICHARD.

Qu'est-ce que ça me fait? je ne demande pas mieux. Mais avertis ma femme, je ne m'en mêle pas. (Regardant les enfants qui pleurent de côté.) Je vois qu'il y aura du bruit aujourd'hui. Je m'en vais faire un tour au Luxembourg. (Il prend sa canne et son chapeau, et se sauve par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

ÉMILIE, à droite, pleurant ; AUGUSTIN, à gauche, essuyant ses yeux ; BRÉMONT ET NANETTE, entrant par la porte du fond.

NANETTE, faisant entrer Brémont.

Entrez, entrez, Monsieur.

BRÉMONT.

C'est bien. Voyons l'appartement.

NANETTE.

Pas encore, dans un instant.

BRÉMONT.

Est-ce que ton maître ne veut pas louer sans remise et sans écurie?

NANETTE.

Si, Monsieur, jusqu'à présent. Mais pour qu'il le veuille définitivement, il faut que Madame y consente, et je vais la prévenir. Daignez vous asseoir, et l'attendre. (Elle sort.)

BRÉMONT.

Auprès de ces jeunes gens? Volontiers, car j'ai toujours aimé la jeunesse. Il y a en elle une franchise, une insouciance, une gaieté de tous les moments. (Apercevant Émilie qui pleure.) Ah ! mon Dieu ! (Regardant Augustin.) Et l'autre aussi !.. Eh bien ! eh bien !.. (S'approchant d'eux.) Qu'est-ce que c'est donc? Qu'y a-t-il, mes jeunes amis?

AUGUSTIN.

Ses amis...

BRÉMONT.

Pardon, je ne vous connais pas, c'est vrai; mais vous pleurez tous deux, et pour moi on n'est plus étranger dès qu'on a du chagrin. Moi qui viens de loin, j'en ai eu tant!

LES DEUX JEUNES GENS, s'approchant de lui.

Il serait vrai!

BRÉMONT, leur prenant la main.

Vous le voyez, voilà déjà la connaissance faite. Il y a du bon dans le malheur, et il ne faut pas trop en médire : il rapproche, il unit les hommes. C'est le bonheur qui rend égoïste, et heureusement je vois que nous n'en sommes pas là.

AUGUSTIN.

Il s'en faut.

BRÉMONT.

Je comprends, quelque penchant, quelque inclination contrariée.

AUGUSTIN ET ÉMILIE.

Qui vous l'a dit?

BRÉMONT.

Hélas! j'ai passé par là.

AUGUSTIN.

Ce pauvre Monsieur!

BRÉMONT.

Je n'ai pas toujours eu des rides, des cheveux blancs et une canne. J'étais (Montrant Augustin.) comme mon nouvel ami, vif, ardent, impétueux, et j'avais un cœur, qui est toujours resté le même : il n'a pas vieilli, et cela fait que lui et moi nous avons souvent de la peine à nous accorder. J'aimais, comme vous, une personne charmante (Montrant Émilie.) comme elle.

ÉMILIE.

Et elle vous aimait bien?

BRÉMONT.

Certainement.

AUGUSTIN.

Et vous lui fûtes fidèle?

BRÉMONT.

Je le suis encore : je suis resté garçon en l'attendant.

AUGUSTIN.

Ah! que c'est bien à vous. Voilà comme nous ferons; nous attendrons, s'il le faut, jusqu'à cinquante ans.

ÉMILIE.

Jusqu'à soixante.

BRÉMONT.

C'est le bel âge pour aimer : personne ne vous dérange, ni ne vous distrait.

AUGUSTIN.

Et pourquoi ne l'épousez-vous donc pas?

BRÉMONT.

Qui donc?

ÉMILIE.

Elle, la jeune personne?

BRÉMONT.

Ah! c'est qu'elle s'est mariée.

TOUS DEUX.

Quelle horreur !

BRÉMONT.

Pour obéir à sa mère. Moi, je n'étais qu'un pauvre artiste, qui ai quitté la France, avec mon violon et l'espérance ; tous les soirs je jouais avec variations :

Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

J'ai vécu comme cela une quarantaine d'années ; donnant des concerts à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, où ils m'ont gardé ; et à force d'avoir appuyé sur la chanterelle, j'ai acquis quelque fortune, une fortune d'artiste que j'ai conquise sur l'étranger, et qui je viens manger en France : car on peut bien vivre loin de sa patrie, mais c'est là qu'il faut mourir! Et ce beau pays m'a tant fait de plaisir à revoir!

ÉMILIE.

Vous avez dû le trouver bien changé?

BRÉMONT.

Mais non! c'est exactement la même chose, comme de mon temps ; j'y ai vu partout les couleurs que j'y avais laissées ; partout, même enthousiasme pour la gloire et la liberté! Tout y est de même, tout y est jeune, excepté moi !.. Mais, voyez, mes enfants, comme l'amour et la vieillesse nous rendent bavards ; je voulais savoir votre histoire et je vous raconte la mienne... A votre tour maintenant.

AUGUSTIN.

Ah! oui, votre confiance fait naître la nôtre.

ÉMILIE.

Et nous vous aimons déjà.

BRÉMONT.

J'en étais sûr.

AUGUSTIN.

Apprenez donc que c'est ma mère...

ÉMILIE.

Oui, sa mère, madame Guichard, qui ne veut pas nous marier.

BRÉMONT.

Madame Guichard!..

ÉMILIE.

Qu'avez-vous donc?

BRÉMONT.

Rien... Il y a tant de Guichards... et ce ne peut être la fille de madame Beauménil.

AUGUSTIN.

Si vraiment.

BRÉMONT.

Rose!..

AUGUSTIN.

Ma mère.

BRÉMONT, à Augustin.

Votre mère! est-il possible!.. Que je vous regarde encore!.. Un joli garçon!.. Et votre père, M. Guichard, le médecin... existe-t-il encore?

AUGUSTIN.

Oui, Monsieur.

BRÉMONT, après un soupir.

Ah! tant mieux!

ÉMILIE.

C'est lui qui ne demanderait pas mieux que de nous unir. Mais qu'avez-vous donc?

BRÉMONT.

Ce n'est rien, mes amis, ce n'est rien... un peu de trouble... d'émotion.

AUGUSTIN.

On dirait que vous connaissez toute ma famille.

BRÉMONT.

C'est vrai... je suis un ancien ami dont vous avez peut-être entendu parler, Émile Brémont.

ÉMILIE.

M. Émile Brémont!... Ah! si vous pouviez parler en notre faveur?

BRÉMONT.

Je le ferai... comptez-y... et j'ose vous répondre du succès... Mais voyez-vous, mes chers enfants, j'ai besoin d'un moment pour me remettre. (Les enfants s'éloignent. A part.) Pauvre Rose! quelle surprise!... quelle joie!.. (Haut, à Augustin et à Émilie.) Mais surtout ne dites pas que c'est moi : votre mère va venir pour cet appartement.

AIR de *Partie et Revanche*.

Mon cœur bat d'espoir et d'attente,
Je crois qu'il a toujours vingt ans...

Mais mes jambes en ont soixante.

(Augustin lui présente un fauteuil.)

Et maintenant laissez-moi, mes enfants.

(Les jeunes gens remontent le théâtre.)

(A part, et s'asseyant.)

Elle va venir... du courage...

ÉMILIE, s'approchant de lui, et lui prenant la main.

Quoi ! vous tremblez?

BRÉMONT, à part.

C'est possible. Entre nous,
On peut bien trembler, à mon âge,
Quand vient l'instant du rendez-vous.

AUGUSTIN, à Émilie qui s'est retirée au fond à droite.

Est-il singulier, notre nouvel ami !

ÉMILIE.

Oui; mais il a l'air d'un honnête homme... et puis il parlera pour nous.

AUGUSTIN.

Et ces papiers que tu devais lui remettre?

ÉMILIE.

Je vais les chercher..

AUGUSTIN.

Et moi je vais travailler. (Il entre dans sa chambre à droite, tandis qu'Émilie sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE VII.

BRÉMONT, seul, assis.

Je vais la voir !.. Ce mot seul me rend toutes mes illusions, et me transporte en idée au moment où je l'ai quittée... où je l'ai vue pour la dernière fois, dans cette petite chambre bleue avec des draperies blanches, au cinquième étage; et ce cabinet dont la porte fermait si mal ! et mon voyage aérien, sur ce pont périlleux, suspendu d'une fenêtre à l'autre, et où je marchais avec tant d'audace; je m'y vois. (Se levant et chancelant.) J'y suis... j'y marcherais encore... avec ma canne... car cette gentille Rose, je l'aime comme autrefois... et elle aussi, j'en suis sûr... Elle est comme moi... elle n'a pas changé... elle me l'avait promis... Je la vois encore... ce regard si tendre... cette jolie taille... (Avec la plus tendre expression.) Ah ! Rose !.. Rose !.. quels souvenirs !... (On entend madame Guichard qui parle haut dans

l'intérieur, et qui bientôt paraît à la porte du fond.) On vient. (D'un air fâché.) Quelle est cette dame, et que me veut-elle?...

SCÈNE VIII.

MADAME GUICHARD, BRÉMONT.

MADAME GUICHARD.

Votre servante, Monsieur; c'est vous, m'a-t-on dit, qui voulez louer mon appartement?

BRÉMONT, stupéfait, et la regardant avec émotion.

Comment! c'est vous, Madame, qui êtes madame Guichard?

MADAME GUICHARD.

Oui, Monsieur.

BRÉMONT, avec découragement.

Ah! mon Dieu!... (La regardant de nouveau.) Cependant, il y a encore quelque chose... et nos cœurs, du moins... nos cœurs... oh! ils ne sont pas changés.

MADAME GUICHARD.

Vous avez vu l'antichambre... c'est ici le salon... à droite, la chambre de mon fils... par ici salle à manger... d'autres chambres à coucher... cabinet de toilette... dégagements. (Elle passe à la gauche de Brémont.)

BRÉMONT, passant à droite.

C'est inutile, je n'ai pas besoin d'en voir davantage... l'appartement me convient.

MADAME GUICHARD.

Oui; mais vous parlez d'en détacher la remise et l'écurie cela n'est pas possible.

BRÉMONT.

Permettez...

MADAME GUICHARD.

Je ne pourrai jamais les louer séparément.

BRÉMONT.

Je les prendrai donc, quoique je n'en aie pas besoin.

MADAME GUICHARD.

Il y aurait alors un moyen de s'arranger : Monsieur pourrait les payer et ne pas les prendre, ou les sous-louer; je ne le force pas, il est le maître.

BRÉMONT.

Vous êtes trop bonne : c'est donc une affaire conclue?

MADAME GUICHARD.

Pas encore; on ne le loue pas ainsi, sans connaître, sans prendre des informations : je demanderai quel est l'état, la profession de Monsieur?

BRÉMONT, à part.

Ah! cela va lui rappeler... (Haut.) Musicien.

MADAME GUICHARD, effrayée.

Ah! mon Dieu!

BRÉMONT.

AIR du *Baiser au Porteur*.

A ce mot seul elle est déjà tremblante,
De souvenir tous ses sens sont émus.

MADAME GUICHARD, à part..

Musicien!.. Ce mot seul m'épouvante...
Un logement de mille écus!

BRÉMONT.

Aux beaux-arts vous ne croyez plus.

MADAME GUICHARD.

Il faut avoir un peu de méfiance,
Je risquerais trop de perdre.

BRÉMONT.

Ah! grands dieux!

(A part.)

Rose jadis avait moins de prudence,
Et nous y gagnions tous les deux.

Je paierai six mois d'avance.

MADAME GUICHARD, d'un air aimable, et lui offrant une chaise.

Vraiment!.. asseyez-vous donc, je vous en prie. (Brémont refuse honnêtement.) Ce que j'en dis n'est pas par crainte : la meilleure garantie est dans les manières et la physionomie... de Monsieur.

BRÉMONT, la regardant tendrement.

Vous trouvez; allons, voilà un peu de sympathie qui revient, une sympathie arriérée.

MADAME GUICHARD, tirant sa tabatière, et offrant du tabac à Brémont.

Monsieur, en usez-vous?

BRÉMONT, la regardant avec surprise.

Ah! Rose prend du tabac.

MADAME GUICHARD.

Nous disons donc, mille écus de loyer, trois cents francs de remise, deux cents francs de portes et fenêtres; d'autant qu'ici

nous avons aussi d'excellents portiers, qui auront pour vous les plus grands égards; et aux fêtes, aux jours de l'an, vous n'êtes obligé à rien envers eux, qu'au sou pour livre que vous me payez, c'est cinquante écus.

BRÉMONT.

Ah! tout n'est donc pas compris?

MADAME GUICHARD.

Vous êtes trop juste pour le supposer. Nous avons aussi le frottage de l'escalier et l'éclairage, deux cents francs.

BRÉMONT.

Comment, Madame?

MADAME GUICHARD.

Voudriez-vous qu'à votre âge on vous laissât monter un escalier malpropre et mal éclairé, pour vous blesser, vous faire mal? Je ne le souffrirai pas, je tiens beaucoup à mes locataires, c'est mon devoir, j'en réponds.

BRÉMONT.

Vous êtes bien bonne; mais voilà des soins et des attentions qui, avec les réparations locatives, font monter mon loyer de mille écus à quatre mille francs.

MADAME GUICHARD.

Est-ce donc trop cher pour habiter une maison bien située, bien aérée, une maison tranquille et respectable, où l'on tiendra à vous conserver? car je compte bien que vous ferez un bail, et ce sera de six ou neuf, à votre choix.

BRÉMONT.

Permettez... permettez...

MADAME GUICHARD.

Quoi! Monsieur, vous hésitez à vous engager, à vous enchaîner à nous, quand c'est moi, quand c'est une dame qui vous en prie! Mais c'est fort mal, ce n'est pas galant, et j'avais meilleure idée de vous.

BRÉMONT, à part.

Allons, elle est un peu intéressée, mais elle est toujours bien aimable.

MADAME GUICHARD.

Vous acceptez donc pour neuf ans?

BRÉMONT.

Puisqu'il le faut. (Madame Guichard va s'asseoir auprès de la table. Elle met ses lunettes, et prend la plume. Brémont la regarde, et dit à part.)

Il paraît que Rose... (Portant la main à ses yeux.) C'est peut-être pour cela qu'elle ne m'a pas reconnu.

MADAME GUICHARD.

Votre nom, Monsieur?

BRÉMONT.

Mon nom? (A part.) Quel effet ça va lui faire! (Haut.) Mon nom... Brémont.

MADAME GUICHARD.

Brémont avec un *t*?

BRÉMONT, stupéfait.

Avec un *t*!

MADAME GUICHARD.

Qu'avez-vous donc?

BRÉMONT.

Quoi! ce nom-là vous est-il tellement inconnu, que vous ne sachiez plus comment l'écrire?

MADAME GUICHARD.

Que dites-vous?

BRÉMONT.

Avez-vous donc tout à fait banni de votre souvenir, comme de votre cœur, l'ami de votre enfance, le compagnon de vos peines, Émile Brémont?

MADAME GUICHARD.

Émile! il serait possible! quoi! c'est vous?

BRÉMONT, avec transport.

Oui, Rose, oui, c'est moi.

MADAME GUICHARD.

Monsieur, un pareil ton...

BRÉMONT.

Convient peu, je le sais, après un si long entr'acte; mais l'amitié, du moins, l'amitié est de tout âge! et n'ai-je pas quelques droits à la vôtre? Faut-il vous rappeler et nos serments et nos premiers amours?

MADAME GUICHARD.

Monsieur...

BRÉMONT.

Faut-il vous rappeler un premier retour, non moins cruel que celui-ci, et le moyen que j'employai pour éloigner votre mari? Ma vie que j'exposai pour parvenir jusqu'à la porte de votre chambre, que vous fermiez en vain, Rose? Il n'y avait pas de verrou.

MADAME GUICHARD.

Monsieur, le ciel m'a fait la grâce d'oublier ; c'est comme s'il n'était rien arrivé.

BRÉMONT.

Non ! l'on ne perd pas de pareils souvenirs ; dites-moi seulement que vous ne l'avez pas oublié.

MADAME GUICHARD, émue et hésitant.

Pas tout à fait... et, s'il faut... vous... l'avouer...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE.

NANETTE.

Madame ! Madame ! voici M. l'abbé Doucin.

MADAME GUICHARD, à part.

Dieu ! (Haut.) C'est bien, je sais ce que c'est, j'y vais. Où est mon fils ?

NANETTE.

Dans sa chambre, à travailler. (Elle sort.)

MADAME GUICHARD, s'approchant de la porte qu'elle ferme, et dont elle prend la clé.)

C'est bien. J'aime autant qu'il ne voie pas cette petite Émilie, et qu'ils ne se fassent pas d'adieux. (A part, jetant un coup d'œil sur Brémont.) C'est souvent si dangereux ! (Haut, à Brémont, en le saluant.) Monsieur...

BRÉMONT, allant à elle, et la ramenant sur le devant du théâtre.

Un mot encore ; car j'ai promis de vous parler en faveur de votre fils, qui est amoureux comme nous l'étions.

MADAME GUICHARD.

Encore, Monsieur.

BRÉMONT.

Et au nom de notre amitié, de nos anciens souvenirs...

MADAME GUICHARD.

Monsieur, je vous prie de croire que je vous conserverai toujours comme ami... et comme locataire... mais dans ce moment, des devoirs me réclament, on m'attend, permettez que je vous quitte ; j'aurai l'honneur de vous voir dans un autre moment. (Elle le salue, et sort par la porte du fond, à droite.)

SCÈNE X.

BRÉMONT, seul.

Ah ! pourquoi l'ai-je revue ? moi qui l'avais conservée si tendre, si aimable, si fidèle ; comment lui pardonner la perte

de mes illusions? moi qui ne vivais que de cela. Et je resterais près d'elle! Non! non! je me gâterais peut-être aussi. Les cœurs d'à présent ne sont plus comme ceux de mon temps; il n'y a plus d'amitié, plus de passion!

SCÈNE XI.

ÉMILIE, BRÉMONT.

ÉMILIE, pleurant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! je n'y survivrai pas.

BRÉMONT.

Qu'est-ce donc?

ÉMILIE.

M. l'abbé Doucin vient me chercher pour me conduire aujourd'hui même chez les dames de la rue de Varennes.

BRÉMONT.

Pauvre enfant! Et je conçois que ce lieu-là, ce n'est pas gai.

ÉMILIE.

Fût-ce un désert, un cachot, cela m'est bien égal; ce n'est pas cela qui me désole.

BRÉMONT.

Et qu'est-ce donc?

ÉMILIE, sanglotant.

C'est que je serai loin de lui, et que j'en mourrai de chagrin.

BRÉMONT.

Est-il possible? Ah! que vous me faites de plaisir!

ÉMILIE.

Eh bien! par exemple, vous que je croyais si bon!

BRÉMONT.

C'est justement pour ça. En voilà donc une qui aime encore, comme de mon temps, du temps du Consulat! (A Émilie.) Il faut dire que vous ne voulez pas, et moi, je serai là, je vous soutiendrai.

ÉMILIE.

Et le moyen de résister à madame Guichard, qui m'a élevée! car j'étais une pauvre orpheline, la fille d'une de ses anciennes amies, Angélique Gervaise.

BRÉMONT.

Ah! mon Dieu! cette petite Angélique si bonne, si gentille, qui avait toujours des bonnets *à la Marengo?*

ÉMILIE.

Je ne sais pas.

BRÉMONT.

C'est juste.

ÉMILIE.

Mais ce que je sais, c'est qu'elle vous regardait comme son meilleur ami, et qu'elle ne désirait qu'une chose : c'était de vous voir avant de mourir...

BRÉMONT.

Pauvre Angélique !

ÉMILIE, lui donnant un paquet cacheté qu'elle apportait en entrant.

Pour vous remettre ce dépôt qui vous appartenait, et qu'autrefois, disait-elle, on lui avait confié.

BRÉMONT.

Donnez, donnez, mon enfant. Mes lettres et celles de Rose, qui, lors de mon départ, étaient restées entre ses mains. Pauvre Angélique! celle-là était une amie véritable; aveugle que j'étais ! le bonheur était près de moi, sur le même palier. (Regardant Émilie avec émotion.) C'aurait pu être là ma fille ! Ah ! que j'étais insensé ! il paraît que maintenant on est plus raisonnable. (Il reste près de la table, ouvrant plusieurs de ces lettres, qu'il regarde d'un air mélancolique.)

SCÈNE XII.

ÉMILIE, BRÉMONT, près de la table à droite; AUGUSTIN, frappant à la porte de la chambre.

AUGUSTIN, en dehors, frappant à la porte de la chambre à droite.

Eh bien ! eh bien ! ouvrez-moi donc.

ÉMILIE, courant à la porte.

C'est ce pauvre Augustin ! Ah ! mon Dieu ! la clé n'y est plus, on l'aura enfermé.

BRÉMONT, sans quitter la lettre qu'il lit.

C'est tout à l'heure, sa mère...

ÉMILIE.

Je l'aurais parié ! C'est pour l'empêcher de me faire ses adieux.

AUGUSTIN, paraissant à la lucarne qui est au-dessus de la porte.

Des adieux ! Est-ce que tu pars ?

ÉMILIE.

A l'instant même; M. Doucin va m'emmener.

AUGUSTIN.

Et je le souffrirais? Dis-leur que si on t'éloigne de moi, que si l'on nous sépare, je me brûle la cervelle.

BRÉMONT, se levant vivement.

Bien, très-bien.

ÉMILIE.

Y pensez-vous?

BRÉMONT.

Voilà comme j'étais, je me reconnais.

AUGUSTIN.

Mais ce ne sera pas long : attends, attends ; je vais d'abord briser cette porte qui nous sépare. (Il frappe contre la porte avec les pieds.)

BRÉMONT.

Briser les portes... Ces chers enfants ! (A Augustin.) Eh ! non, non ; taisez-vous : on va arriver au bruit.

ÉMILIE.

Il a raison ; mais comment sortir?

AUGUSTIN.

Par escalade.

BRÉMONT.

A merveille.

ÉMILIE.

Il va se faire du mal.

BRÉMONT.

Du tout ! il y a un dieu pour les amoureux ; et avec deux ou trois chaises, à l'escalade !

AUGUSTIN.

C'est juste, à l'escalade!

BRÉMONT, avec joie.

A l'escalade ! (Il prend un fauteuil qu'il va poser contre la porte.)

ÉMILIE, montant sur le fauteuil que Brémont vient de mettre contre la porte, et parlant à Augustin.

Prends bien garde, au moins. (Brémont, qui a été prendre une seconde chaise, la tient encore à la main, quand paraît madame Guichard.)

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, à droite debout sur le fauteuil, causant par la lucarne avec AUGUSTIN, qui lui baise la main ; BRÉMONT, tenant une chaise à gauche ; MADAME GUICHARD, entrant par le fond en se disputant avec M. GUICHARD.

GUICHARD.

Comment ! le nouveau locataire est déjà installé?

MADAME GUICHARD.

Le voilà. (Regardant.) Qu'est-ce que je vois?

ÉMILIE.

C'est ta mère. (Brémont va s'asseoir auprès de la table, et lit tout bas les lettres qu'Émilie lui a remises.)

MADAME GUICHARD, qui a été prendre Émilie par la main, et qui l'a fait descendre du fauteuil.

Qu'est-ce que vous faites là, Mademoiselle? et qu'est-ce que c'est? que signifie une conduite pareille? (Pendant ce temps Guichard va ouvrir la porte à Augustin.) Regarder ainsi dans la chambre d'un jeune homme, causer avec lui en secret, à l'insu de vos parents, et dans une maison comme la mienne! Sont-ce là les exemples qu'on vous a donnés?

BRÉMONT, ouvrant une lettre qu'il a sous la main, et la lisant à voix haute.

« Ma mère me défend de te voir, mais je m'en moque; et dès « qu'elle sera sortie, chère Emile, je t'en avertirai, en laissant « la fenêtre ouverte. »

MADAME GUICHARD.

O ciel!

GUICHARD, sortant de la chambre avec Augustin.

Comment! Monsieur...

AUGUSTIN.

Mais, mon père...

MADAME GUICHARD.

Taisez-vous. Vous êtes aussi coupable; n'avez-vous pas de honte d'un tel oubli de toutes les convenances? causer un tel scandale, escalader des portes, des fenêtres!

BRÉMONT, toujours assis près de la table et lisant une autre lettre.

« Prends garde, cher Émile, ton audace me fait toujours trembler; et si les voisins te voyaient passer sur cette planche, (Guichard passe auprès de madame Guichard.) de ta maison dans la nôtre, comme tu l'as fait hier... »

MADAME GUICHARD.

Ah! mon Dieu!

GUICHARD, écoutant, et à madame Guichard.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que lit ce Monsieur?

BRÉMONT, sans se lever.

Un roman par lettres, que je me propose de publier avec le nom des personnages.

MADAME GUICHARD.

Monsieur!..

BRÉMONT.

Cela dépendra des circonstances, et d'un consentement que j'attends.

GUICHARD.

Le consentement de l'auteur?

BRÉMONT.

Justement.

GUICHARD.

Ce doit être curieux. (Voulant prendre les lettres.) Voyons donc?

MADAME GUICHARD, le retenant.

Y pensez-vous? quelle indiscrétion!

GUICHARD.

Elle ne veut pas que je lise, parce que c'est un roman; ma femme est d'une rigidité de principes... elle ne peut souffrir les romans.

BRÉMONT, se levant.

Je crois qu'elle a tort : les premiers chapitres sont si amusants; quelquefois les derniers sont bien tristes; mais il y a toujours, quand on le veut bien, une leçon morale à en tirer. (A madame Guichard, lui donnant la lettre.) Tenez, Madame, lisez vous-même, je vous la confie.

MADAME GUICHARD, troublée et voulant cacher la lettre.

Monsieur...

BRÉMONT.

Ne craignez rien : j'en ai bien d'autres.

GUICHARD, à sa femme.

Lis donc, lis donc, ma bonne.

MADAME GUICHARD, lisant avec émotion.

« Mon bien-aimé... mon cher .. »

BRÉMONT.

Je vous prie, par exemple, de passer les noms propres.

GUICHARD.

C'est juste. Mon cher... trois étoiles.

BRÉMONT.

AIR : *Mon père, je viens devant vous.*

(A demi-voix, à madame Guichard, qui achève de lire la lettre tout bas.)

Du roman de nos premiers ans
Relisez la première page :
(A haute voix, à cause de Guichard qui s'approche.)
Et puisqu'enfin dans les romans
Tout finit par un mariage...

GUICHARD, ÉMILIE, AUGUSTIN.

Ah! les romans ont bien raison!

(Augustin passe à la gauche de madame Guichard, et se met à genoux, tandis qu'Émilie, à sa droite, en fait autant.

De grâce, ma femme,
De grâce, Madame,
Profitons de cette leçon!

MADAME GUICHARD.

Non... non... non... non...

(Pendant ce temps, Brémont a pris le violon, qu'il a aperçu sur la table près de la chambre d'Augustin, et il joue le refrain de l'air :)

« Vivre loin de ses amours,
« N'est-ce pas mourir tous les jours ? »

MADAME GUICHARD, seule.

Souvenir de mes amours,
Vous l'emportez, et pour toujours.

(A Émilie et à Augustin.)

Je cède... Dans vos amours,
Soyez heureux, et pour toujours.

ENSEMBLE.

AUGUSTIN ET ÉMILIE.

Ah! quel bonheur pour nos amours!
Nous sommes unis pour toujours.

GUICHARD ET BRÉMONT.

Ah! quel bonheur pour leurs amours!
Ils sont unis, et pour toujours.

BRÉMONT, passant auprès d'Augustin et d'Émilie.

Allons, tout n'est pas désespéré : elle est encore sensible à la musique.

AUGUSTIN, à Brémont.

Notre bienfaiteur, notre ami.

ÉMILIE.

Nous vous devons notre bonheur.

AUGUSTIN.

Et nous vous en remercions en vous aimant toujours.

BRÉMONT, soupirant, et leur prenant la main.

Toujours! encore ce mot-là! Voilà comme j'étais.

ÉMILIE.

Est-ce vous n'y croyez pas?

BRÉMONT.

Si, mes enfants; être aimé fut toujours le rêve de mes jeune

années! Tâchez que ce soit aussi celui de ma vieillesse; car de toutes les choses impossibles, celle-là est encore la plus douce, et si de cette vie l'amour fut le premier chapitre, que l'amitié en soit le dernier!

CHŒUR.

AIR : *C'est à Paris* (de CARAFA).

Par l'amitié (*bis.*)
Que notre vie
Soit embellie ;
Par l'amitié (*bis.*)
Que le passé soit oublié!

MADAME GUICHARD, au public.

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Protégez-moi, ne souffrez pas,
Messieurs, moi qui veux être sage,
Que j'aille encor faire un faux pas :
Ils sont dangereux à mon âge.
Quand j'en faisais dans mon printemps,
Je m'en relevais et sans peine...
Mais maintenant j'ai soixante ans,
Et j'ai besoin qu'on me soutienne.

TOUS.

Maintenant elle a soixante ans,
Elle a besoin qu'on la soutienne.

FIN DE JEUNE ET VIEILLE.

LA

FAMILLE RIQUEBOURG

OU

LE MARIAGE MAL ASSORTI

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 4 janvier 1831.

PERSONNAGES

M. RIQUEBOURG, négociant.
MADAME RIQUEBOURG (HORTENSE), sa femme.
GEORGE, son neveu.
ÉLISE, sa nièce.
LE VICOMTE D'HEREMBERG.
LAPIERRE, domestique de Riquebourg.

La scène se passe à Paris dans l'hôtel de Riquebourg.

Un salon; porte au fond, portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame Riquebourg; l'autre, celle des bureaux de M. Riquebourg. Une table auprès de la porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, auprès de la table; RIQUEBOURG, debout, donnant des billets de banque à un domestique.

RIQUEBOURG.

Cent, et deux cents, en bons sur le trésor... (A Lapierre.) Porte ces deux cent mille francs-là à Dampierre, mon caissier : ce sont les premiers fonds pour son voyage. (Lapierre sort.)

ÉLISE.

Il part donc toujours? un jeune marié!

RIQUEBOURG.

Oui, mam'selle ma nièce, avec votre permission, aujourd'hui même, à quatre heures, en route pour Nantes; et de là à la Havane : roule, cocher. Eh! eh! c'te diligence-là ne te plairait guère, à ce que je vois?

ÉLISE.

Non, vraiment.

RIQUEBOURG.

Qu'est-ce que tu fais là?

ÉLISE.

J'étudie, mon oncle, ma leçon d'histoire et d'italien.

RIQUEBOURG.

D' l'italien, quelle bêtise! Du français, je ne dis pas; ça peut servir en France, et encore, moi qui te parle, la moitié du temps, je m'en passe. (Élise quitte la table et vient auprès de son oncle.) Ça ne m'a pas empêché de faire fortune; au contraire.

Air : Vaudeville de l'*Intérieur de l'étude.*

On dit qu'autrefois d' la noblesse
C'était l'usage, et de ma main,
Comm' négociant, j'écris sans cesse :
Quartier d'Antin, ou Saint-Germain.
Dans les deux faubourgs on m'estime,
Et chacun d'eux m'y voit en beau :
Mon style est de l'ancien régime,
Et ma fortune est du nouveau.

ÉLISE.

Une fortune si extraordinaire! et dire qu'autrefois vous n'aviez rien!

RIQUEBOURG.

C'était là le bon temps! je me vois encore quand j'étais garçon de magasin à Marseille, sous ce beau ciel du midi : il y faisait chaud, je m'en vante, et tellement chaud, que dans ce temps-là il ne fallait pas grand'chose pour m'échauffer les oreilles.

ÉLISE.

Oh! vous avez toujours été mauvaise tête.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, bon enfant, mais lâchant le coup de poing avec facilité. C'est tout ce qui m'est resté de mes anciennes habitudes : et encore, faute d'occasions, je finirai par me rouiller entièrement; car maintenant tout me cède, tout m'obéit. « M. Riquebourg par-ci, M. Riquebourg par-là. » C'est tout naturel. A force de vendre des marchandises pour les autres, j'en ai vendu pour mon compte; et je me suis tellement lancé dans les vins et les eaux-de-vie, que j'ai fini, comme on dit,

par faire ma pelotte. Roule ta bosse, mon garçon ; et j'ai si bien fait rouler la mienne, que du port de Marseille je me suis trouvé dans un bel hôtel de la rue Caumartin.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Avec quelqu's millions dans mes poches ;
Et je m' suis dit, les voyant s'amasser :
J' les ai gagnés, grâce au ciel, sans reproche ;
Tâchons d' même d' les dépenser.

ÉLISE.

Qui mieux que vous sut jamais les placer ?
Tous ces trésors, fruits de vos soins prospères,
Vous les donnez à tous ceux qui n'ont rien.

RIQUEBOURG.

C'est assez juste, et l'on doit bien
Quelqu' chose à ses anciens confrères.

ÉLISE.

Et toute votre famille que vous avez prise avec vous !

RIQUEBOURG.

Par malheur, il n'en reste guère, les braves gens ne vivent pas longtemps ; je n'avais plus d'autres parents que toi et ton cousin George, nous ne pouvions pas manger ça à nous trois ; et tout le monde me disait : « Marie-toi, Riquebourg, tu n'as encore que quarante-cinq ans : n'écoule pas tes années dans l'indifférence et le célibat. » Et ces idées me trottaient dans la tête, quand un jour j'aperçois une jeune personne ; ah ! dame, celle-là, je me dis sur-le-champ : « Voilà ! c'est le numéro qu'il me faut ; je n'en veux pas d'autre. » Mais, par malheur, c'était une comtesse ! une famille qui n'en finissait plus ; ce qu'il y avait de plus huppé et de plus fier, dans le grand faubourg.

ÉLISE.

C'était désolant.

RIQUEBOURG.

Je crois bien ; mais bientôt d'autres informations m'arrivèrent ; j'appris qu'ils avaient été ruinés à la révolution ! à la première... et ça me rendit courage ; je me dis : les millions en avant. (*Souriant.*) Ils ne furent point repoussés par la famille ; au contraire, car, quoi qu'on en dise, les millions et les titres, ça va bien ensemble, et dès ce jour seulement je commençai à être fier de la fortune que j'avais gagnée. Je rentrai chez moi, j'ouvris ma caisse, et regardant avec orgueil

mon or et mes billets de banque, je me dis : « Il y a donc du mérite là-dedans, puisque je leur dois mon bonheur, puisqu'ils me donnent pour femme la plus jolie et la plus aimable fille de Paris. »

ÉLISE.

C'est bien vrai.

RIQUEBOURG.

N'est-ce pas? que de vertus! que d'esprit! et elle a la bonté de m'aimer, moi qui ne suis qu'une bête auprès d'elle, moi qui, comme je le disais tout à l'heure, n'ai d'autre mérite que ma fortune. Aussi, je m'en console en mettant tout mon mérite à sa disposition. Par exemple, il n'y a qu'une chose qui m'ait coûté pour lui plaire, c'est de ne plus faire ce qu'ils appellent des *cuirs*. A-t-il fallu du temps et de l'habitude! c'est la seule tyrannie que ma femme ait exercée sur moi. M'empêcher de placer des *t* et des *s* à ma volonté, c'était si absurde! car enfin, c'est moi qui parle : je les mets où je veux, je suis chez moi, d'ailleurs; et cependant, même dans mon salon, je voyais tous ces beaux messieurs qui riaient aussi, sarpebleu!..

ÉLISE.

Mon oncle!

RIQUEBOURG.

N'aie donc pas peur, ma femme n'est pas là! et quand je jurerais un peu le matin, à moi tout seul, je n'ai que ce moment-là. Aussi, j'ai pris en haine tous ces gens comme il faut, barons, ducs et marquis.

ÉLISE.

Il y en a cependant qui sont si bien et si aimables.

RIQUEBOURG.

Tu en connais?

ÉLISE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

C'est possible : tu as, comme je le disais tout à l'heure, des connaissances que je n'ai pas; mais sois tranquille, si je te marie jamais, ce ne sera pas de ce côté-là.

ÉLISE.

dites-vous?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE, sortant de l'appartement de madame Riquebourg.

LAPIERRE.

Madame fait dire à Mademoiselle de passer chez elle.

ÉLISE.

Et moi qui m'amuse là à causer.

RIQUEBOURG.

Qu'est-ce que ça fait! reste encore.

ÉLISE.

Je le voudrais; mais ma tante qui m'attend pour ma leçon de géographie et d'histoire, car c'est elle qui s'est chargée de mon éducation; il y a deux ans, quand vous m'avez fait venir du pays, tout le monde se moquait de moi : j'étais si gauche, ne sachant pas dire un mot sans faire une faute!

RIQUEBOURG.

Voilà comme je t'aimais! nous pouvions causer ensemble.

ÉLISE.

Oui; mais tant que j'étais ainsi, qui m'aurait épousée? Ma tante me disait toujours que mon avenir en dépendait; qu'il n'y avait pas en ménage de bonheur possible quand un des deux avait à rougir de l'autre, et comme maintenant, dans la société, tout le monde avait des connaissances et de l'instruction...

RIQUEBOURG.

Laisse-moi donc tranquille; tu crois peut-être que c'est avec de la géographie ou de l'histoire que tu trouveras un mari!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

A quoi bon app'ler à ton aide
Et la science et son fatras?
Avec de l'or, et j'en possède,
Avec un' dot, et tu l'auras,
Tu n' manqu'ra pas, tu peux m'en croire,
D'épouseurs... et ça, mon enfant,
Ce n'est pas un cont', c'est d' l'histoire,
L'histoire de Franc' d'à présent.

Du reste, chacun est libre, fais comme tu voudras. (Élise

s'asseoir devant la table.) Mais je suis altéré d'avoir parlé. Lapierre, donne-moi un petit verre.

LAPIERRE.

Comment, Monsieur?

RIQUEBOURG.

Rhum ou eau-de-vie, comme tu voudras, pourvu que ce soit du sec. (Sur un signe d'Élise, Lapierre hésite.) Eh bien! est-ce que tu ne m'entends pas? (Lapierre sort.)

ÉLISE, qui pendant ce temps a pris ses livres et ses cahiers, passe à la gauche de Riquebourg.

Y pensez-vous, mon oncle? Le docteur qui vous a défendu de prendre la moindre liqueur.

RIQUEBOURG.

Bah! Est-ce que je crois à tout cela!

ÉLISE.

Il a pourtant bien dit...

RIQUEBOURG.

Oui, oui, ils disent tous que j'ai la même maladie que mon père; ce n'est pas vrai. Et si c'était, raison de plus... le pauvre cher homme était la sobriété même, ainsi que mon grand-père; ça ne les a pas empêchés tous deux de mourir à cinquante ans.

Air du *Baiser au porteur*.

Tu vois donc bien qu' c'est une duperie.
Pendant qu' j'y suis, je veux vivre avant tout.
(Lapierre rentre avec un porte-liqueurs qu'il pose sur la table.)
Moi, je chéris le rhum et l'eau-de-vie
Par reconnaissance et par goût.
Dans les liqueurs, j'ai, négociant honnête,
Fait ma fortune, et je peux te l' jurer,
Sans que les un's m'aient fait tourner la tête,
Et sans qu' jamais l'autre ait pu m'enivrer.
(On entend sonner au dehors.)

Tiens, voilà que l'on sonne chez ta tante.

ÉLISE.

J'y vais. (Elle va pour entrer dans la chambre à droite.)

RIQUEBOURG, à Élise qui est sur le seuil de la porte.

Et surtout ne lui parle pas de ces bêtises du docteur; elle n'en sait rien, et ça l'effraierait.

ÉLISE.

Oui, mon oncle. (Elle entre dans la chambre à droite.)

RIQUEBOURG.

Et puis ça me ferait mettre de l'eau dans mon vin, ce que je ne veux pas, parce qu'il faut jouir. (A Lapierre.) Verse tout plein, attendu que la vie passe (L'avalant.) comme un petit verre.

LAPIERRE.

C'est là de la philosophie.

RIQUEBOURG.

De la philosophie au rhum! Voilà comme je l'aime. Verse encore. Qu'est-ce que tu dis de cela? (Lui montrant son verre.)

LAPIERRE, passant sa langue sur ses lèvres.

Que ça ne doit pas être mauvais.

RIQUEBOURG.

Eh bien! imbécile, prend-en un, et trinque avec moi.

LAPIERRE, honteux.

Ah! notre maître!

RIQUEBOURG.

Allons donc! je n'aime pas qu'on me réplique... (Lapierre prend un verre et l'emplit.) A ta santé.

LAPIERRE.

À la vôtre. (A part.) V'là-t-il un bon maître! Il n'est pas fier, celui-là!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE D'HEREMBERG, puis GEORGE.

LE VICOMTE, parlant au fond.

Eh bien! viens donc, et monte plus vite, puisque c'est toi qui me présentes.

RIQUEBOURG, achevant son verre.

Qu'est-ce que c'est?

LE VICOMTE, à Riquebourg.

Votre maîtresse est-elle visible?

RIQUEBOURG.

Ma maîtresse!

LE VICOMTE.

Oui, madame de Riquebourg; veuillez m'annoncer.

RIQUEBOURG, furieux.

Vous annoncer!

GEORGE, entrant.

Bonjour, mon cher oncle.

LE VICOMTE, à part, avec étonnement.

Son oncle ! qu'est-ce que j'ai fait là !

GEORGE, présentant son oncle au vicomte.

Monsieur Riquebourg. (A son oncle.) Monsieur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG.

Un vicomte, j'aurais dû m'en douter.

GEORGE.

Il s'est trouvé, la saison dernière, avec ma tante et ma cousine aux eaux d'Aix.

LE VICOMTE.

Où j'ai eu le bonheur de rendre quelques services à ces dames.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, ma femme me l'a écrit.

LE VICOMTE.

Et j'ai trouvé ici, à mon retour, une invitation dont je venais la remercier.

RIQUEBOURG.

Dès que cela plaît à ma femme. (A George.) Dis-moi, George, où diable as-tu fait cette connaissance-là ?

GEORGE.

C'est un ancien ami, un camarade d'études : nous étions ensemble à l'École polytechique.

RIQUEBOURG.

Vraiment ! c'est dommage que ce soit un vicomte. N'importe ; il ne faut pas avoir de préjugés (Il passe entre George et le vicomte.), et dès que vous êtes l'ami de mon neveu, soyez le bienvenu, et si vous voulez prendre quelque chose, un petit verre.

LE VICOMTE, à part, riant.

Le petit verre est admirable.

GEORGE, bas à Riquebourg.

Mon oncle, ça ne se fait pas.

RIQUEBOURG, bas, à George.

Tu crois, c'est possible : car ce Monsieur a un air... (Haut à Lapierre.) Ote-moi tout ça. (Lapierre sort avec le porte-liqueurs. Au [illegible]) Pardon, Monsieur, de mon honnêteté. Je vous laisse [illegible] mon neveu. Vous êtes ici chez lui, car George est le fils [illegible]ison ; c'est notre enfant.

GEORGE.

[illegible] cher [illegible]

RIQUEBOURG.

C'est moi qui l'ai élevé, et j'en suis fier, et à tous ceux qui ont l'air de se moquer de moi, je leur dis : « Si je suis un ignorant, mon neveu ne l'est pas. » Comme ce Monsieur qui, l'autre jour, avait l'air de me plaisanter, parce que je n'entendais pas une phrase de latin qu'il m'avait lâchée. Si tu avais été là, tu vous l'aurais rembarré, n'est-ce pas? Tu lui aurais parlé grec, tu sais le grec?

GEORGE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

A la bonne heure! Aussi quand je t'ai là auprès de moi, je ne crains rien, je défie tout le monde; et pour bien faire, tu ne devrais jamais me quitter. Mais depuis quelque temps, tu nous négliges, ça nous fait de la peine à tous.

GEORGE.

Vraiment!

RIQUEBOURG.

Et puis, je te trouve triste et changé.

GEORGE, s'efforçant de rire.

Non, mon oncle.

RIQUEBOURG.

C'te bêtise, je ne le vois peut-être pas!

LE VICOMTE.

Monsieur a raison, et hier, à l'Opéra, tu avais un air malheureux et si abattu, que je t'ai cru malade; qu'est-ce que cela veut dire? et qu'est-ce qui te tourmente?

GEORGE.

J'avais beaucoup travaillé.

RIQUEBOURG.

Voilà le mal, il se tuera avec ses mathématiques. Il est trop sage, je lui voudrais quelque bon défaut, ça occupe. (A George.) Veux-tu des chevaux, des jockeys? si tu n'as pas d'argent, il ne faut pas que ça t'arrête : je suis là.

GEORGE.

La pension que vous me faites n'est que trop considérable.

RIQUEBOURG, secouant la tête.

Peut-être aussi qu'il y a autre chose. Tu étais hier à l'Opéra, triste et rêveur; est-ce que par hasard de ce côté-là?.. Hein? dame! mon garçon, c'est cher, mais c'est égal, je serai censé n'en rien voir.

GEORGE.

AIR des *Frères de lait.*

Un tel soupçon et m'outrage et me blesse.

RIQUEBOURG.

Comm' tu voudras; on n'en convient jamais.
Je sais c' que c'est que les foli's d' jeunesse;
Tout comme un autre autrefois j' m'en donnais :
J' n'en peux plus faire, et ce sont mes regrets.
Mais, les payant pour un neveu que j'aime,
D'un doux souv'nir peut-être encore ému,
Je m' persuad'rai que j' les ai fait's moi-même,
Et qu' mon bon temps est revenu.

GEORGE.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Enfin, ça te regarde. Je vais avertir ma femme qu'il y a un vicomte qui la demande. Il se peut, malgré ça, qu'elle ne soit pas visible, car, depuis quelque temps, elle est souffrante. Mais nous sommes gens de revue. Votre serviteur de tout mon cœur. (Il entre dans la chambre de madame Riquebourg.)

SCÈNE IV.

GEORGE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Comment, mon ami, c'est là M. Riquebourg, ce négociant si riche, si considéré, et dont sa femme me faisait un si grand éloge?

GEORGE.

Oui certes, c'est un brave et honnête homme, à qui je dois tout, et pour qui je donnerais mon sang.

LE VICOMTE.

Je le sais, car je me rappelle l'affaire que tu as eue pour lui avec ce monsieur qui riait à ses dépens, et qui ne s'en avisera plus. Mais quand je pense à sa femme, dont le bon ton et les manières distinguées...

GEORGE.

Ce sont là ses moindres qualités, et il est impossible de voir plus de vertu unie à plus de raison! Mariée par l'ordre de ses parents, dont cette union assurait la fortune, à un homme

dont les habitudes et les manières ne pouvaient sympathiser avec les siennes, elle ne s'est point dissimulé les difficultés de sa position. Elle a su en triompher; et, où d'autres n'auraient vu que le devoir, elle a su trouver le bonheur.

LE VICOMTE.

Vraiment!

GEORGE.

Tout en souffrant, peut-être, du ton et des manières de son mari, elle n'a point le tort d'en rougir. Elle le couvre de toute sa dignité, l'ennoblit à tous les yeux, et elle a pour lui tant d'estime, qu'elle force les autres à en avoir.

AIR du *Piége*.

Dans le monde il en est ainsi :
Quelques honneurs, quelque rang qu'il cumule,
C'est par sa femme qu'un mari
Est honorable ou ridicule.
Le public juste et circonspect,
Qui dans leurs rapports les contemple,
A pour le mari le respect
Dont sa femme donne l'exemple.

LE VICOMTE.

Elle l'aime donc?

GEORGE.

Oui, sans doute; car elle aime, avant tout, son devoir.

LE VICOMTE.

Et tu crois qu'elle est heureuse?

GEORGE.

Dieu seul le sait. Mais elle semble l'être, et elle l'est en effet. Je sais bien que mon oncle est parfois brusque et colère, s'emportant aisément, s'apaisant de même. En un mot, c'est tout à fait l'homme du peuple, avec ses élans généreux et ses défauts habituels. Mais il est si bon pour sa femme; il a tant d'amour pour elle! Oui, oui, c'est à coup sûr un bon ménage! Et puis, il y a en elle un charme indéfinissable qui rend heureux tout ce qui l'entoure.

LE VICOMTE.

A qui le dis-tu? J'ai passé, l'été dernier, trois mois auprès d'elle, et je t'avoue qu'à la première vue, la tête m'en a tourné.

GEORGE.

Il serait possible!

LE VICOMTE.

Plaisantes-tu? Ne sommes-nous pas camarades? n'avons-nous pas étudié ensemble?

GEORGE.

Mais ta famille?..

LE VICOMTE.

Ma famille pense comme moi. A présent, mon ami, il n'y a plus de mésalliance : le commerce, l'industrie, la noblesse, égaux en lumières, en force, en courage, se tiennent et se donnent la main. Qui gouvernera? qui commandera demain? Toi, moi, si nos talents nous en rendent dignes; car les talents, l'instruction, fixent seuls les rangs; et maintenant il n'y a que deux classes dans la société : ceux qui ont reçu de l'éducation et ceux qui n'en ont pas. C'est là seulement qu'il y a mésalliance, c'est là qu'il y a malheur. Mais, grâce aux nouveaux charmes dont brille ta cousine, nous n'en sommes plus là; et j'arrive avec ma demande en mariage, que j'avais faite par écrit, c'est plus sûr.

GEORGE.

Ah! mon ami, que de reconnaissance!

LE VICOMTE.

J'espère que mon exemple t'encouragera, que tu chasseras ces idées sombres qui t'absorbent et t'attristent, et que, comme moi, tu feras un bon choix et un bon mariage.

GÉORGE, soupirant.

Moi, c'est bien différent, ce n'est pas possible; il n'y a pas de bonheur pour moi.

LE VICOMTE.

Et pourquoi donc?

GEORGE.

Ah! si tu savais, si je pouvais t'avouer!.. Tais-toi. (Regardant du côté de l'appartement de madame Riquebourg.) Voilà ma famille; je te laisse avec elle.

SCÈNE V.

RIQUEBOURG, HORTENSE, LE VICOMTE, GEORGE.

HORTENSE.

Mille pardon, monsieur le vicomte, de vous avoir fait attendre; je n'espérais pas votre visite de si bonne heure.

LE VICOMTE.

En effet, c'est agir avec bien peu de cérémonie, et je vous dois des excuses.

HORTENSE.

Moi, je vous dois des remerciements; c'est nous traiter en amis.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

J'approuve fort un semblable système,
Et mon mari, qui pense comme nous,
Me le disait tout à l'heure à moi-même.

LE VICOMTE, à Riquebourg.

Serait-il vrai?.. que c'est aimable à vous!

RIQUEBOURG, avec embarras.

Vous êt's bien bon...
(A part, montrant sa femme.)
En vérité, j' l'admire;
Car, pour mon compte, elle a soin de placer
De jolis mots, que j'ai l' plaisir de dire
Sans avoir eu la peine d' les penser.

HORTENSE, apercevant George, qui a pris son chapeau, mais qui n'est pas encore parti.

Bonjour, George; nous vous avons attendu hier à dîner; vous n'être pas venu; cela nous a inquiétés.

GEORGE.

Ah! ma tante!

RIQUEBOURG, à George.

Quand je te disais : tu lui as fait de la peine; et puis, on ne conçoit plus rien à ta bizarrerie. Je comptais sur toi, le soir, pour la conduire au bal en tête-à-tête.

GEORGE.

Je n'ai pas pu.

RIQUEBOURG.

Laisse-moi donc; au moment où je donnais la main à ma femme, qui était superbe, j'ai aperçu Monsieur debout dans la rue, qui regardait monter en voiture, par une pluie battante. Et pourquoi? pour aller avec Monsieur (Montrant le vicomte.) soupirer à l'Opéra.

GEORGE.

Ne le croyez pas.

HORTENSE, s'efforçant de sourire.

Et quand ce serait vrai, où est le mal? Vous me croyez dor

bien sévère! Écoutez, George, quand vous serez heureux, je ne vous demanderai rien; (Montrant le vicomte.) cela regarde Monsieur; mais dès que vous avez des peines, du chagrin, je les réclame, c'est moi qui dois être votre confidente, c'est le privilége des tantes : elles ne sont bonnes qu'à cela.

GEORGE.

Ah! Madame.

RIQUEBOURG.

Voilà parler; et puisque enfin tu es notre fils, notre enfant, attendu que je n'en ai pas eu de ma femme... ce n'est pas ma faute...

HORTENSE.

Monsieur...

RIQUEBOURG.

Je dis ça, parce qu'on pourrait croire...

HORTENSE, s'empressant de l'interrompre, et se retournant vers le vicomte.

Monsieur le vicomte nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

LE VICOMTE.

Trop heureux d'accepter.

RIQUEBOURG.

Nous irons au spectacle en famille. George, tu donneras le bras à ta tante.

HORTENSE.

Pourquoi le gêner? Il aimerait peut-être mieux aller à l'Opéra.

GEORGE.

Ah! vous ne le pensez pas.

LE VICOMTE.

C'est le jour des *Bouffes*, et si ma loge peut être agréable à ces dames...

RIQUEBOURG.

Non pas à moi.

Air de *Calpigi*.

Dès que j'arrive, il faut qu' j'y dorme;
J' n'y vais qu' pour vous et pour la forme.
(A Hortense.)
Mais j' veux m'amuser aujourd'hui,
Et nous irons chez Franconi;
C'est mon spectacle favori;

Le seul où j'entends à merveille...
Le seul où jamais je n' sommeille.

LE VICOMTE.

A cause du mérite ?

RIQUEBOURG.

Non...
A cause des coups de canon.

HORTENSE.

Soit, comme vous voudrez, Monsieur; ce qui vous amusera sera ce qui me plaira le plus. George, voulez-vous dire qu'on nous envoie chercher une loge?

GEORGE.

J'irai moi-même, si vous le voulez?

LE VICOMTE.

J'ai ma voiture en bas, et je peux te conduire.

GEORGE, bas, au vicomte.

Et ta demande?

LE VICOMTE, de même.

Je n'ose pas, tant que ton oncle est là.

GEORGE, de même.

Allons donc.

LE VICOMTE, à Hortense.

N'osant espérer que vous seriez visible d'aussi bonne heure, j'avais pris, Madame, la liberté de vous écrire.

RIQUEBOURG.

Comment?

LE VICOMTE.

Ainsi qu'à vous, Monsieur, pour vous adresser une demande qui m'intéresse beaucoup.

RIQUEBOURG.

Une demande, à moi?

LE VICOMTE.

Et comme je veux vous laisser la liberté d'y réfléchir, (Lui donnant la lettre.) je la remets entre vos mains, et tantôt, en me rendant à votre invitation, je viendrai savoir la réponse. (A George.) Partons, mon ami.

AIR du *Siége de Corinthe*.

Ce jour doit m'être favorable,
Pour moi tout semble réuni :
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

HORTENSE.

Oh ! du spectacle, ici, je vous délivre,
N'ayez pas peur ; car, en hôtes civils,
Nous vous laissons libre.

LE VICOMTE.

Je veux vous suivre
Et partager ce soir tous vos périls.

LE VICOMTE ET GEORGE, en sortant.

Ce jour doit { m'être / t'être } favorable,
Pour { moi / toi } tout semble réuni :
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

SCÈNE VI.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

HORTENSE, regardant la lettre.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

RIQUEBOURG, la lui donnant.

C'est à toi qu'elle est adressée, et je ne lis jamais les lettres de ma femme, parce qu'on dit que ça porte malheur.

HORTENSE, avec joie.

O ciel ! qui se serait douté ?.. c'est notre nièce Élise qu'il demande en mariage.

RIQUEBOURG, avec humeur.

Eh bien ! par exemple...

HORTENSE, étonnée.

Et quoi ! n'êtes-vous pas enchanté, comme moi, d'une alliance aussi honorable ?

RIQUEBOURG.

Du tout.

HORTENSE.

Et pourquoi ?

RIQUEBOURG.

Je ne te dirai pas que, par goût et par affection, je n'aime pas les seigneurs, ça serait une bêtise ; parce qu'enfin un homme en vaut un autre : il y a de braves gens partout, et celui-là, ce n'est pas sa faute s'il est vicomte ; mais je te dirai que ma nièce aura cinq cent mille francs de dot, que depuis longtemps j'ai mis de côté ; et je ne me serais pas donné tant de mal pour enrichir un étranger.

HORTENSE.

Le vicomte est riche.

RIQUEBOURG.

Lui ou tout autre, qu'importe? Ce n'est pas un des miens, et je veux que ce que j'ai gagné à la sueur de mon front ne sorte pas de la famille, c'est à eux, ça leur appartient, ils l'auront, et je ne connais qu'un mari qui convienne à Élise, c'est George, c'est mon neveu.

HORTENSE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

Y a-t-il au monde un plus honnête homme, un plus brave garçon? Si tu l'avais vu comme moi, sous le feu du canon!

HORTENSE.

Comme vous! et quand donc?

RIQUEBOURG.

Pardon, je ne voulais pas te le dire, mais, en ton absence, lors de ces derniers événements, quand on mitraillait le peuple, je me suis dit : « Le peuple! j'en suis, ça me regarde. » J'ai fermé ma maison, mes magasins; et avec mes ouvriers et mes commis je me lançais, sans ordre, au hasard, où il y avait des coups de fusil, car je ne suis pas fort sur la tactique; lorsque je vois arriver au galop un petit jeune homme en habit bleu, qui se met à notre tête, donne des ordres; je regarde, c'était George, que je croyais renfermé à l'École. C'était mon neveu qui criait : *En avant! marche!..* Ce gaillard-là faisait marcher son oncle. Corbleu! je l'ai suivi; il nous a bien menés! et on ne veut pas que je donne ma nièce à mon neveu, à mon général!

HORTENSE.

Si mon ami, si, je trouve cela tout naturel. Ce pauvre George! mais cependant...

RIQUEBOURG.

Cependant... cependant... il n'y a pas d'objection qui tienne, ça a toujours été mon idée, et si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est que, depuis longtemps, j'ai remarqué une chose qui m'a chagriné.

HORTENSE.

Et qu'est-ce que c'est donc?

RIQUEBOURG.

Tu sais combien j'aime George; c'est mon soutien, mon

appui, c'est, après toi, ce que j'ai de plus cher au monde. Et comme tu es une bonne femme, tu l'aimes parce que je l'aime, pour me faire plaisir; mais cela n'est pas de toi-même, ce n'est pas comme je voudrais.

HORTENSE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

Oui, tu te retiens, et il ne faudrait pas, il faudrait être comme moi; tu as peur de lui faire une caresse, de lui faire une amitié. Des fois tu le traites avec cérémonie, et d'autres fois tu ne le traites pas bien du tout.

HORTENSE.

Moi!

RIQUEBOURG.

Je t'en donnerai des preuves. Par exemple : restant à Paris pour mes affaires, je désirais qu'il t'accompagnât dans ton voyage; tu as mieux aimé partir seule avec ta nièce et une femme de chambre. Je ne t'ai pas contrariée, parce qu'avant tout tu es la maîtresse; mais cela m'a fait de la peine et à lui aussi.

HORTENSE.

Vous croyez?..

RIQUEBOURG.

Ah dame! il n'est pas démonstratif, il ne fait pas de phrases, celui-là; il ne dit rien, mais il agit; et je sais au fond du cœur combien il nous aime tous deux. Pendant le temps que j'ai été malade, il s'est mis à la tête de ma maison, et quoique ce ne fût pas son état, il s'y entendait aussi bien que moi, ça allait mieux que si j'y avais été; car il a ce que je n'ai plus, de la jeunesse et de l'activité, et surtout un zèle pour mes intérêts... Et pour toi, est-il possible d'être plus aimable, plus attentif? Toujours à tes ordres, il se ferait tuer pour t'avoir une loge d'Opéra, ou une invitation de bal! Voilà ce qu'il nous faut pour être tout à fait heureux chez nous. Cela vaut mieux, j'espère, qu'un inconnu, qu'un étranger, et, dès aujourd'hui, pour commencer, il faut que tu en parles à George.

HORTENSE, *troublée.*

Moi!

RIQUEBOURG.

Sans doute; il est toujours de ton avis, il fait toujours ce que tu désires, il te sera facile de le décider.

HORTENSE, de même.

Je l'essaierai du moins.

RIQUEBOURG.

Il le faut, ou je croirai que tu as quelque arrière-pensée en faveur de ce vicomte que tu protéges.

HORTENSE.

Vous pourriez croire?..

RIQUEBOURG.

Oui. Tu as toujours eu un petit penchant pour les gens de qualité; c'est tout naturel, tu en es; moi je n'en suis pas.

HORTENSE.

Mon ami!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GEORGE, qui rentre tout rêveur et reste au fond.

RIQUEBOURG.

Tiens! le voilà, toujours sombre et rêveur! Qu'a-t-il donc? (L'appelant.) George!..

GEORGE, sortant de sa rêverie.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Arrive, mon garçon, ta tante a à te parler.

GEORGE, vivement.

Il serait vrai! Me voici.

RIQUEBOURG, souriant.

Ah! ça l'a réveillé! J'ai des ordres à donner à Dampierre, mon commis, qui part ce soir.

GEORGE.

Je le sais. Pour cet établissement que vous voulez former à la Havane.

RIQUEBOURG.

Oui, mon garçon.

GEORGE.

Une belle entreprise, qui, bien menée, doit réussir.

RIQUEBOURG.

Je l'espère. Mais j'en ai une autre qui me tient encore plus à cœur. Nous venons de nous occuper, avec ma femme, de ton avenir, de ton bonheur. Elle te dira cela. Cause avec ta tante, entends-tu, cause avec elle. (Il rentre dans ses bureaux.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, GEORGE.

GEORGE, *étonné, et regardant sortir son oncle.*

Qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle?

HORTENSE.

Ce qu'il a, George? il veut vous marier.

GEORGE.

Ah! c'est là ce qu'il appelle mon bonheur! J'espère du moins qu'il ne me rendra pas heureux malgré moi; et comme je n'y consens pas...

HORTENSE.

Quoi! sans connaître celle qu'on vous destine?

GEORGE, *avec amertume.*

Je ne doute pas qu'elle ne soit riche, jeune, aimable, parfaite, en un mot : c'est vous qui avez daigné la choisir; mais quelle qu'elle soit, je la refuse, je n'en veux pas. Point d'amour, point de mariage, jamais. Je veux rester comme je suis.

HORTENSE.

Vous êtes donc bien heureux?

GEORGE.

Moi!.. je suis le plus malheureux des hommes.

HORTENSE, *vivement.*

Et pourquoi?

GEORGE.

Je ne sais; une fièvre lente me consume et me tue. Sans espoir, sans avenir, cette vie que je commence à peine, me semble déjà finie.

HORTENSE.

Et quelle carrière, cependant, promet d'être plus brillante? Aimé, estimé de tous, les honneurs vous attendent, la gloire vous appelle, et le désir de servir votre pays n'excite-t-il pas votre ambition?

GEORGE.

De l'ambition! je n'en ai plus. A quoi bon acquérir de la gloire, des honneurs? Pour qui? A qui les offrir? Qui s'intéresse à moi?

HORTENSE.

Et nous, Monsieur, nous, vos amis et vos parents.

GEORGE.

Oui, je le sais, vous m'aimez bien.

HORTENSE.

Alors, et si vous le croyez, pourquoi parler ainsi? Il m'appartient peu, je le sais, de vous adresser des conseils; mais si mon âge m'interdit ce droit, mon amitié, peut-être, me le donne. Voyons, confiez-moi tout; je suis votre tante et votre amie.

GEORGE.

Eh bien! oui, votre confiance attire la mienne, vous seule connaîtrez le fardeau qui me pèse; j'aime, sans espoir d'être aimé! bien mieux, sans vouloir jamais l'être; car si je l'étais, je fuirais au bout du monde.

HORTENSE.

Insensé! Vous avez pu livrer votre cœur à une passion coupable!

GEORGE.

Coupable! qui vous l'a dit?

HORTENSE.

Les tourments que vous souffrez; car un attachement pur et légitime ne donne que du bonheur. Mais faites un instant un retour sur vous-même : où un pareil amour peut-il vous conduire?

GEORGE.

Ah! vous n'avez jamais aimé, vous qui me faites une pareille demande. Où il peut me conduire? à aimer, à souffrir; et ces tourments-là sont le bonheur de ma vie. Loin de m'y soustraire, je les cherche, je les désire, et dernièrement, ce que mon oncle ne sait pas, on m'avait nommé à une place superbe, que j'ai refusée... Il fallait m'éloigner d'elle, il fallait quitter Paris.

HORTENSE, avec émotion.

Ah! c'est là qu'elle habite?

GEORGE.

Oui, Madame, bien loin d'ici.

HORTENSE.

Et vous n'avez jamais songé à son repos, que vous pouviez troubler; à sa vie, que vous pouviez rendre misérable?

GEORGE.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Ah! si jamais je le croyais, Madame,

Si cet amour si cruel et si doux
Pouvait troubler le repos de son âme...
C'est impossible... ainsi rassurez-vous.
Pour que sur moi descende sa pensée,
Pour abaisser jusque sur moi ses yeux,
Par ses vertus elle est trop haut placée,
Et, grâce au ciel, je suis seul malheureux.

HORTENSE.

Si vous l'êtes, c'est que vous le voulez, c'est que vous vous livrez sans cesse au danger, au lieu de le fuir et de le braver. Je ne suis qu'une femme, et bien faible, sans doute; mais si jamais, pour mon malheur, j'avais à combattre des sentiments pareils aux vôtres, loin d'y céder lâchement, j'en mourrais peut-être, mais j'en triompherais. Auriez-vous moins de courage? et faut-il que ce soit moi qui vous donne des leçons de force et d'énergie? Allons, George, allons, mon ami, croyez-moi, il n'est point de chagrin si profond que la raison ne puisse adoucir, point d'infortune si grande que notre cœur ne puisse supporter et vaincre! Je vous offre mon aide, mon secours; et si vous êtes ce que je crois, si vous êtes digne de mon estime, vous suivrez mes conseils.

GEORGE.

Parlez.

HORTENSE.

Votre oncle voulait vous faire épouser Élise.

GEORGE.

Élise! ma cousine? c'est impossible, un autre en est épris, le vicomte d'Herembert, mon ami.

HORTENSE.

Air de *Téniers*.

C'est ce qu'il faut d'abord faire connaître
A votre oncle.

GEORGE.

Je lui dirai.

HORTENSE.

Et puis, il est d'autres partis peut-être...

GEORGE.

Pour moi, jamais... je l'ai juré.
N'espérant rien de celle que j'adore,
Je veux toujours, en mes soins assidus,
Lui conserver un amour qu'elle ignore,
Et des serments qu'elle n'a pas reçus.

HORTENSE.

Eh bien! il est un autre parti plus facile, qui assurera votre tranquillité, et la sienne peut-être. Cette place qu'on vous offrait, et qui vous éloigne de Paris, il faut l'accepter.

GEORGE.

Me priver de sa présence, de mon bonheur! Et que vous ai-je fait pour me donner un pareil conseil?

HORTENSE.

Il faut pourtant le suivre; mon amitié est à ce prix, choisissez... Eh bien?

GEORGE.

Y renoncer, jamais!

HORTENSE.

Je vous croyais digne de m'entendre, je vous laisse à vous-même, et n'ai rien à vous dire. (George s'éloigne; mais au moment de sortir, il jette un coup d'œil sur Hortense, qui ne le regarde plus. Il soupire et sort.) Ah! que c'est mal à lui!

SCÈNE IX.

HORTENSE, seule.

Air : *O mon ange! veille sur moi.*

D'où vient que son départ me trouble, m'inquiète?
Fuyons son souvenir... je le veux... je ne puis...
(Elle s'assied près de la table.)
Présent, je le redoute; absent, je le regrette;
Je rougis à sa vue, à son nom je rougis...
Il ne m'a jamais dit quelle est celle qu'il aime;
Je devrais l'ignorer, et cependant je croi,
Je la connais trop bien... Hélas! contre moi-même,
O moi-même! protége-moi.

(Elle reste près de la table, la tête appuyée dans ses mains et plongée dans ses réflexions.)

SCÈNE X.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, sortant de la chambre à gauche, à la cantonade.

Allons donc, qu'est-ce que c'est qu'un pareil enfantillage?

HORTENSE, l'entendant.

Mon mari!

RIQUEBOURG, se parlant à lui-même.

Est-ce qu'un homme doit être ainsi?

HORTENSE.

Qu'y a-t-il ?

RIQUEBOURG.

C'est ce Dampierre qui, pendant que je lui parle de vins de France, de sucre et de café, s'avise d'avoir la larme à l'œil.

HORTENSE.

Et pourquoi ?

RIQUEBOURG.

Il ne m'écoutait pas, il pensait à sa femme et à son enfant qu'il va quitter. Que diable ! il faut être à ce qu'on fait; il y a temps pour tout. Je n'empêche pas qu'on soit sensible, le soir, après le bureau ! Aussi, maintenant, me voilà tout à toi. Eh bien ! tu as vu George ? à quand la noce ? Est-il décidé ?

HORTENSE, *troublée.*

Pas encore tout à fait... mais plus tard, j'espère...

RIQUEBOURG, *gaiement.*

A la bonne heure ! pourvu que ça vienne; d'autant qu'à présent je suis moins pressé, grâce à une idée qui m'est venue.

HORTENSE.

Comment ?

RIQUEBOURG.

Le départ de Dampierre me laisse trop d'ouvrage, et j'ai imaginé de prendre avec moi mon neveu, qui, à son âge, ne fait rien.

HORTENSE, *à part.*

O ciel !

RIQUEBOURG.

Comme mon associé, il habitera ici, chez nous, auprès de sa cousine, de sa future; il ne nous quittera plus.

HORTENSE, *à part.*

C'est fait de moi ! (*Haut.*) Et vous croyez qu'il acceptera ?

RIQUEBOURG.

J'en suis sûr; car c'est me rendre service. Il m'aidera au bureau, dans mes travaux, dans mes affaires. Et ici, dans notre intérieur, ce sera pour nous une société de tous les instants; en mon absence au moins tu ne seras plus seule; ça te dissipera, ça t'égayera, maintenant surtout, que tu es souvent souffrante.

HORTENSE.

J'en conviens; et je crois que je le serais moins, si vous

aviez daigné m'accorder ce que déjà je vous ai plusieurs fois demandé.

RIQUEBOURG, étonné.

Comment, ce dont tu me parlais encore l'autre jour ?

HORTENSE.

Eh bien! oui; permettez-moi de quitter Paris, et d'aller passer quelques mois dans votre terre de Plinville que nous n'avons pas vue depuis longtemps.

RIQUEBOURG.

Quelle diable d'idée! Mais quand une fois les femmes en ont une en tête! Depuis le commencement de l'hiver, il lui a pris un amour de campagne... Voilà trois ou quatre fois qu'elle me presse de partir, par un temps affreux, au mois de décembre.

HORTENSE.

Que m'importe? Je n'y tiens pas.

RIQUEBOURG.

Et moi, j'y tiens; est-ce que je peux ainsi, toute l'année, me séparer de toi? Déjà, cet été, quand tu as été aux eaux, que nous étions ici, mon neveu et moi, que tu nous avais laissés veufs, nous ne savions que devenir; cette maison est si grande quand tu n'y es pas! il n'y a plus de plaisir, plus de bonheur; il me semble que tu aies tout emporté.

HORTENSE, avec tendresse.

Eh bien! venez avec moi.

RIQUEBOURG.

Avec toi! certainement que j'irais si ça se pouvait; mais mon commerce, mais mes affaires me retiennent ici, je ne peux pas quitter; et quand j'ai bien travaillé toute la journée, il faut que le soir je te retrouve là, près de moi. Ça me console de tout, ça me réjouit, ça me... Enfin, j'ai besoin de toi, je ne peux vivre sans ça, ça m'est impossible.

HORTENSE.

Cependant, si je vous suis chère, vous m'accorderez la grâce que je vous demande. Je souffre ici.

RIQUEBOURG.

Si c'était pour ta santé, je n'hésiterais pas; mais les docteurs s'y opposent, ils disent que ça te tuera.

HORTENSE.

N'importe, laissez-moi partir.

RIQUEBOURG.

Et qu'est-ce qui te presse? qu'est-ce qui t'y oblige?

HORTENSE.

Il le faut.

RIQUEBOURG.

Et pourquoi?

HORTENSE.

N'avez-vous pas assez de confiance en votre femme pour vous en rapporter à elle du soin de ce qui est convenable ou nécessaire?

RIQUEBOURG.

Si vraiment.

HORTENSE.

Eh bien! alors, ne me demandez rien; fiez-vous à moi et laissez-moi m'éloigner.

RIQUEBOURG.

Non, morbleu! Je ne conçois pas une insistance pareille; et il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. J'en connaîtrai le motif; je le veux, je l'exige.

HORTENSE.

Je ne puis le dire.

RIQUEBOURG.

Eh bien! je n'accorde rien; tu ne me quitteras pas, tu resteras.

HORTENSE, dans le plus grand trouble.

O mon Dieu! il n'est donc pas d'autre moyen; je n'en connais pas du moins.

RIQUEBOURG.

Que dites-vous?

HORTENSE.

Qu'attachée à vous, à mes devoirs, j'ai cru longtemps que rien de ce qui leur était étranger ne pouvait jamais faire impression sur moi; je m'étais trompée. Il est des affections qui ne dépendent ni de notre cœur, ni de notre volonté, qu'on ne peut empêcher de naître, et contre lesquelles on n'est point en garde; car lorsqu'on commence à les craindre... elles existent déjà.

RIQUEBOURG.

Comment!

HORTENSE.

Non que vous deviez vous alarmer, et que ce cœur ait cessé

de vous appartenir; il est à vous par le devoir, par l'estime, par la reconnaissance, et grâce au ciel je suis digne de vous; je n'ai aucun reproche à me faire, mais peut-être n'en serait-il pas toujours ainsi. Vous êtes mon meilleur ami, mon guide, mon protecteur; venez à mon aide, permettez-moi de m'éloigner, de céder à des craintes chimériques peut-être, mais que font naître le sentiment de mes devoirs et l'affection que je vous porte.

RIQUEBOURG.

Que viens-je d'entendre! Il est quelqu'un que vous aimeriez?

HORTENSE, baissant les yeux.

Non, mais je le crains peut-être! (Vivement.) Il ne le sait pas, il ne le saura jamais, et c'est pour en être plus sûre que je veux fuir.

RIQUEBOURG.

Ce quelqu'un, quel est-il?

HORTENSE.

Que vous importe?

RIQUEBOURG.

Et pourquoi l'aimez-vous?

HORTENSE.

Je n'ai pas dit cela.

RIQUEBOURG, hors de lui.

Et moi, j'en suis sûr; il fallait l'empêcher, il ne fallait pas le souffrir; on se commande, on est toujours maître de soi.

HORTENSE.

L'êtes-vous dans ce moment?

RIQUEBOURG.

C'est différent; ce n'est pas de l'amour que j'ai, c'est de la rage!.. contre vous, contre tout le monde.

HORTENSE.

Que pouvais-je faire cependant, sinon de tout avouer? J'ai donc eu tort d'avoir confiance en vous, de vous prendre pour conseil et pour ami, d'implorer votre protection?

RIQUEBOURG.

Non, non; vous avez bien fait, c'est moi qui perds la raison; et quoique jamais peut-être on n'ait fait un pareil aveu à un mari, je crois en vous; vous êtes une honnête femme, que j'estime, que je respecte... c'est à lui seul que j'en veux. Quel est son nom? quel est-il? nommez-le-moi, je suis sûr que je

le connais, que je l'abhorre, que je l'ai toujours détesté, et si je le rencontre jamais...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE, annonçant.

Monsieur le vicomte d'Heremberg.

HORTENSE.

Le vicomte! Ah! mon Dieu! il vient pour cette réponse.

RIQUEBOURG.

Je suis bien en train de la faire; qu'il s'en aille!

HORTENSE.

Une pareille impolitesse! c'est impossible; mais le recevoir, lui expliquer votre refus... Je ne puis en ce moment. (A Lapierre) Priez-le de m'attendre au salon! où tout à l'heure j'irai le rejoindre... dites-lui que des occupations... que ma toilette.

LAPIERRE.

Oui, Madame. (Il sort.)

RIQUEBOURG.

Voilà bien des façons, pour un vicomte! (A part.) Ah! mon Dieu! si c'était... Oui, c'est lui... j'en suis sûr maintenant.

HORTENSE.

Qu'avez-vous?

RIQUEBOURG.

Rien... je n'ai rien... laissez-moi... rentrez. (Hortense va pour sortir par la porte du fond. Riquebourg lui montrant celle de son appartement à droite.) Là, dans votre appartement.

HORTENSE.

Qu'est-ce que cela signifie?

RIQUEBOURG, modérant sa colère.

Je veux que vous me laissiez, je le veux.

HORTENSE.

Ah! vous m'effrayez; j'obéis, Monsieur, j'obéis. (Elle entre dans son appartement.)

SCÈNE XII.

RIQUEBOURG, seul.

Oui, oui, c'est lui; ce doit être lui... je le saurai, je lui ferai un affront devant tout le monde entier, s'il le faut; je lui de-

manderai pourquoi il aime ma femme, pourquoi il en est aimé! Oh! je ne crains pas le bruit, ça m'est égal; et si ça ne lui convient pas, eh bien, je le tuerai! ou bien il me tuera. Et dans ce moment-ci, il n'y aura pas grand mal; il est là, au salon, qui attend ma femme! ce n'est pas elle qu'il verra, c'est moi; allons. (Il fait un pas pour sortir; en ce moment entre George.)

SCÈNE XIII.

GEORGE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG.

Ah! George, te voilà!

GEORGE.

Qu'avez-vous donc?

RIQUEBOURG.

Je suis heureux de te voir, de t'embrasser. Adieu, mon ami.

GEORGE.

Et où allez-vous donc?

RIQUEBOURG.

Je vais me venger.

GEORGE.

Et de qui? Au nom du ciel, modérez-vous, pas de bruit, pas d'éclat. Qui vous a offensé? parlez.

RIQUEBOURG.

Je le voudrais; mais je ne le puis, je ne l'ose; et pourtant, morbleu! à qui demander conseil? à qui confier mes chagrins, si ce n'est à mon seul ami?

GEORGE.

Des chagrins! Et qui peut les causer?

RIQUEBOURG.

Celle que j'aime le plus au monde, ma femme! Tu sais si j'en suis épris! Eh bien! au sein même de notre ménage, dans l'intimité, jamais je n'ai eu un moment de vrai bonheur, jamais je n'ai pu la regarder comme mon égale; je ne sais quelle supériorité me tenait à distance, et m'imposait; je n'osais l'aimer; et pour comble de maux, malgré ses soins à me plaire, je sentais qu'ici elle n'était pas heureuse; que, dans le monde, elle rougissait de moi.

GEORGE.

Qu'osez-vous dire?

RIQUEBOURG.

Oui, mon plus grand désespoir est de m'avouer que je suis au-dessous d'elle, que je ne la mérite pas. Pourquoi l'ont-ils sacrifiée? Pourquoi, en échange de ma fortune, me l'ont-ils donnée? J'aurais pris pour compagne une femme élevée comme moi, qui, mon égale en tout, ne m'aurait pas méprisé.

GEORGE.

Ah! quelle idée!

RIQUEBOURG.

Elle eût eu pour moi de l'estime, du respect, de l'amour peut-être.

GEORGE.

Et qu'avez-vous à désirer dans celle que vous avez choisie? Pouvez-vous douter de son affection?

RIQUEBOURG.

Eh bien, oui! aujourd'hui j'en doute; et maintenant j'y pense, comment en serait-il autrement? Je me regarde et me rends justice. Dans ce monde dont elle est entourée, n'ont-ils pas tous de l'éducation, de l'esprit, des talents? Ne sont-ils pas tous plus jeunes, plus aimables que moi?

GEORGE.

Et vous supposeriez qu'Hortense, que la vertu même, voudrait vous tromper?

RIQUEBOURG.

Me tromper! Non, ce n'est pas cela que je veux dire; au contraire, je ne me plains que de sa franchise. Pourquoi a-t-elle eu en moi tant de confiance? ou pourquoi ne l'a-t-elle pas eue tout entière? (A demi voix.) Car c'est elle, c'est elle-même qui m'a avoué qu'elle préférait, qu'elle aimait quelqu'un.

GEORGE, avec colère, et hors de lui.

Qu'entends-je, ô ciel! Et vous l'avez souffert! et vous le souffrez encore!

RIQUEBOURG.

Eh bien! tu vois, toi qui, tout à l'heure, me recommandais la modération.

GEORGE.

C'est que ce n'est pas à vous, c'est à moi de punir un pareil outrage.

RIQUEBOURG, le retenant.

George, mon ami!

GEORGE.

Laissez-moi, je suis furieux!

RIQUEBOURG.

Vous resterez ici, je l'exige, je le veux.

GEORGE.

Vous me retenez en vain; son nom, dites-moi son nom.

RIQUEBOURG.

Eh bien! voilà justement ce que je ne sais pas, ce qu'elle refuse de m'avouer. Mais il y a apparence que c'est ce vicomte d'Heremberg.

GEORGE.

Lui!

RIQUEBOURG.

Et c'est pour en être plus sûr que j'allais le lui demander.

GEORGE.

Y pensez-vous? compromettre ainsi votre femme! Et puis, vous êtes dans l'erreur; le vicomte a d'autres idées, d'autres vues... je le crois du moins. Et du côté d'Hortense, qui peut vous faire soupçonner?..

RIQUEBOURG.

Écoute; c'est quelqu'un qu'elle craint, qu'elle veut fuir. Une ou deux fois, déjà, elle m'avait parlé de s'éloigner, mais vaguement, faiblement. Aujourd'hui, c'est avec instance, avec prière, à l'instant même! Il faut donc qu'aujourd'hui, ce matin, dans l'instant, il y ait quelqu'un dont la vue ou la présence ait appelé ces sentiments dans son cœur, et l'ait décidée à me faire un pareil aveu.

GEORGE.

O ciel!

RIQUEBOURG.

Est-ce que tu saurais?..

GEORGE.

Non, non.

RIQUEBOURG.

Eh bien! moi, je le saurai. Il faudra bien qu'elle me dise son nom, ou bien malheur à elle! Elle ne sait pas de quoi je suis capable.

GEORGE.

De grâce, calmez-vous.

RIQUEBOURG.

Oui, tu as raison; c'est le moyen de tout gâter, et je sens que je m'y prendrais mal. Mais toi, qui es notre ami à tous deux, tu auras plus de pouvoir ou plus d'esprit que moi. Il faut que tu lui parles.

GEORGE.

Moi!

RIQUEBOURG.

Dans son intérêt à elle-même, conseille-lui de me le dire. Si elle y consent, il n'est rien que je ne fasse pour elle; mais si elle refuse, fais-lui comprendre que la paix de notre ménage, que notre avenir, que tout notre bonheur en dépend. Enfin, mon garçon, je me fie à toi; arrange ça pour le mieux. Tu me le promets? J'y compte. Adieu! (Il rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XIV.

GEORGE, seul.

Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve! Mais, malgré moi, et pendant qu'il me parlait, une idée s'est glissée en mon cœur; une idée qui, de tous les hommes, me rendrait le plus heureux, ou le plus malheureux, peut-être!.. Non, non, ce n'est pas possible! Je ne veux, je ne dois pas m'y arrêter.

Air d'*Aristippe*.

Envers un oncle, un ami véritable,
Quel crime, hélas! serait le mien!
Et pourquoi donc?... en quoi suis-je coupable?
Je ne veux rien, je n'attends rien.
Tous mes devoirs, je les connais trop bien.
Et d'être aimé si j'avais l'espérance,
Si cet amour n'était point une erreur...
J'aurais bientôt expié cette offense,
Et, je le sens, j'en mourrais de bonheur.

(Il va pour sortir, et, au moment où il est près de la porte du fond, il voit Hortense qui sort de son appartement.)

C'est elle!

SCÈNE XV.

HORTENSE, GEORGE.

HORTENSE.

Je meurs d'inquiétude... mon mari... il faut que je le voie... O ciel! c'est George! (Tombant sur un fauteuil près de la table.) Mon Dieu! que devenir!

GEORGE, courant à elle.

Ma tante! qu'avez-vous!

HORTENSE.

Rien, Monsieur; je ne demande rien, qu'à être seule.

GEORGE.

Puis-je vous laisser dans l'état où je vous vois?

HORTENSE, s'efforçant de sourire.

Rassurez-vous, je ne souffre pas. Je venais d'avoir avec votre oncle une explication où moi seule j'avais tort, sans doute.

GEORGE.

Je ne pense pas.

HORTENSE, étonnée.

Et qui vous l'a dit?

GEORGE.

Lui-même, qui me confiait tout à l'heure le sujet de ses peines.

HORTENSE.

A vous?.: O mon Dieu! (Se reprenant et cherchant à cacher son trouble.) J'espère, George, que, connaissant comme moi le caractère de votre oncle, que sa vivacité emporte souvent loin des justes bornes, vous n'ajouterez pas foi à des idées dont lui-même reconnaîtra bientôt la fausseté.

GEORGE.

Je ne crois rien, sinon que vous méritez les respects du monde entier, et que vous êtes ce que la vertu a créé de plus noble et de plus parfait.

HORTENSE.

Je ne mérite point de tels éloges.

GEORGE.

Et mille fois plus encore.

HORTENSE.

Et d'où le savez-vous?

GEORGE.

Tout le dit, tout me le prouve; et, bien différent de ce que

LE VICOMTE, à George.

Ah! mon ami!

ÉLISE.

Ah! mon cousin.

RIQUEBOURG, à George.

Et toi aussi! elle t'a donc ensorcelé? Enfin, puisque je l'ai promis, qu'elle abuse de ma parole...

GEORGE.

Pour faire des heureux.

RIQUEBOURG, à George.

Qu'ils le soient, s'ils peuvent, et puisque tu me restes, j'ai de quoi me consoler. (A Hortense.) Est-ce tout?

HORTENSE.

Non, Élise n'est pas la seule pour qui j'ai à demander. J'ai aussi à vous parler en faveur de George.

RIQUEBOURG.

Et que ne parle-t-il lui-même?

HORTENSE.

Il n'ose pas et m'en a chargée.

RIQUEBOURG, étonné.

Est-ce possible! et qu'est-ce donc?

HORTENSE.

Il est naturel qu'à son âge il cherche à s'éclairer, à s'instruire, et dès longtemps il avait des projets de voyage.

RIQUEBOURG, avec colère.

Des voyages! qu'est-ce que cela signifie?

HORTENSE.

Voilà justement ce qui l'empêchait de vous en parler, la crainte de vous fâcher; et cependant, c'est cette idée-là qui le tourmente, qui le rend malheureux, et si vous l'aimez, vous ne résisterez point à ses prières et aux miennes.

GEORGE.

Oui, mon oncle, il le faut, et si vous me refusez...

RIQUEBOURG.

Tu oserais partir malgré moi! (A demi voix.) Comment! George, tu veux me quitter? C'est toi qui as pu concevoir une pareille pensée! qu'est-ce que je deviendrai? (Regardant Hortense.) A qui confierai-je mes chagrins? qui m'aidera à me consoler? Et toi-même, qu'est-ce que ces idées de jeunesse, ce vague désir de voir du pays, ce besoin de changer de lieu? En trouveras-tu où tu sois plus aimé qu'ici? Est-ce que moi et ta

tante ne te rendons pas heureux?.. Eh bien! nous redoublerons de soins, de tendresse; je ne te demande en échange que toi, que ta présence; reste avec moi, mon fils, ne me quitte pas.

GEORGE.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Il cède, il est attendri... (Au vicomte et à Élise.) Mes amis, aidez-moi... (A Hortense.) Et toi aussi, car tu es là, tu ne dis rien; il semble que tu veuilles le voir partir, que tu le pousses dehors.

GEORGE.

N'insistez pas, mon oncle; car, plus vous m'accablez de bontés, plus je sens que je dois persister dans mes projets.

RIQUEBOURG.

Que dis-tu?

GEORGE.

Par là, du moins, je puis m'acquitter envers vous; ce voyage ne vous sera pas inutile. Au lieu d'un commis, au lieu de Dampierre, qui ne servirait que faiblement vos intérêts, c'est moi qui m'en occuperai, je prendrai sa place.

RIQUEBOURG, HORTENSE ET ÉLISE.

Ciel!

RIQUEBOURG.

Tu veux partir pour la Havane?

GEORGE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

Et les dangers de la traversée! et ceux du climat! si tu étais malade, si...

GEORGE, à part, avec joie.

Qu'importe? Je suis aimé.

RIQUEBOURG.

Et quand même tu échapperais à tous les périls... Dans quelques années, à ton retour, si le docteur avait raison, si tu ne me trouvais plus?

GEORGE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

C'est possible, il me l'a dit; et tu n'aurais donc pas été là pour me fermer les yeux?

GEORGE.

Mon oncle!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE, à Riquebourg.

Monsieur, Monsieur Dampierre fait demander vos derniers ordres; car la chaise de poste est dans la cour, tout attelée, et prête à partir.

GEORGE, à Lapierre.

Et Dampierre, où est-il?

LAPIERRE.

En bas, avec sa jeune femme, qui pleure, qui se désole.

GEORGE, à part.

Encore un heureux que je ferai! (A Lapierre.) Dis-lui qu'il reste, que je prends sa place.

LAPIERRE.

Vous, Monsieur!

GEORGE.

Va vite. (Lapierre sort.)

RIQUEBOURG.

Ainsi donc, rien ne peut te retenir?

GEORGE, leur tendant la main à tous.

Adieu tout ce que j'aime, adieu tout ce qui m'est cher.

HORTENSE.

George, vous êtes un brave, un honnête garçon.

RIQUEBOURG.

Parbleu! qui est-ce qui en doute? (Regardant Hortense pendant qu'elle se détourne.) Ah! elle pleure aussi, c'est bien heureux! j'ai cru qu'elle le verrait partir sans lui donner un regret.

GEORGE, à Riquebourg.

Adieu, mon oncle, mon père!

RIQUEBOURG.

Ah! l'ingrat... (Il détourne la tête du côté d'Élise et du vicomte, et remonte la scène avec eux, pendant que George s'approche d'Hortense.)

GEORGE, à Hortense.

Ai-je fait mon devoir?

HORTENSE.

Oui. (Riquebourg s'assied sur le fauteuil, et paraît accablé de douleur; le vicomte et Élise, auprès de lui, cherchent à le consoler.)

GEORGE, avec joie.

Et je vous le dois, et je pars heureux, sans remords, sans regrets. (Hortense, sans lui rien dire, lui tend la main. George, lui baisant la main.) Ah! (Prenant le mouchoir qu'elle tenait.) Mouillé de vos larmes, il ne me quittera plus; le voulez-vous? (Hortense lui abandonne le mouchoir, George le met dans son sein, et courant vers le fond.) Adieu, pensez à moi, soyez heureux. (Il sort, Élise et le vicomte sortent après lui.)

RIQUEBOURG, lui tendant les bras.

George! mon ami! (Musique. — Resté seul avec Hortense, après un moment de silence, il se lève et s'approche d'elle.) Vous l'avez voulu, je vous ai obéi en tout; j'ai consenti à leur mariage, et plus encore, à son départ... Maintenant, votre promesse, je la réclame. (Avec une colère concentrée.) Celui que vous aimez, quel est-il? (On entend dans la cour le roulement d'une voiture qui part; ce bruit fait tressaillir Riquebourg, qui porte la main sur son cœur.) Parlez, où est-il?

HORTENSE, étendant le bras du côté de la voiture.

Il est parti. (Riquebourg pousse un cri, et reste la tête appuyée dans ses mains.)

FIN DE LA FAMILLE RIQUEBOURG.

LE

BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Bayard

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 4 mars 1831.

PERSONNAGES

LUDOVIC.
STÉPHANIE, son épouse.
VICTOR D'HERNETAL, négociant, frère de Stéphanie.
M. AMABLE DE ROQUEBRUNE, propriétaire de l'hôtel.
LOUIS, domestique de Ludovic.
ANNETTE, femme de chambre de Stéphanie.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Ludovic.

Un salon : porte au fond, portes de cabinet à droite et à gauche. Près de la porte, à droite de l'acteur, une table et un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDOVIC, STÉPHANIE. Tous deux en costume de bal. Ils paraissent harassés. Stéphanie se jette sur un fauteuil auprès de la table. Ludovic va poser son chapeau sur un fauteuil à gauche, et puis vient se placer à la droite de Stéphanie.

STÉPHANIE.

Ah! je n'en puis plus!

LUDOVIC.

Dieu! que c'est fatigant les soirées et les bals à la mode!

STÉPHANIE.

Je ne trouve pas, quand on s'amuse... Ah! Ludovic, envoie donc la voiture chez le sellier... il vient du vent par la portière.

LUDOVIC.

Ah! mon Dieu ! ma petite Stéphanie, est-ce que tu aurais pris froid?

LUDOVIC.

Des questions! sur quoi?

LOUIS.

Dame! sur vous, sur votre train de maison, sur vos plaisirs.

LUDOVIC.

C'est singulier!

STÉPHANIE.

C'est l'intérêt qu'il prend à nous; il nous aime tant!

LUDOVIC.

C'est lui qui nous a mariés.

STÉPHANIE.

Il m'a dotée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AMABLE, en habit de bal, costume du jour un peu outré.

AMABLE, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien, s'ils ne sont pas couchés...

LUDOVIC.

Notre propriétaire!

STÉPHANIE.

Monsieur Amable de Roquebrune!

AMABLE.

Eh! bonjour, mes amis; savez-vous que c'est bien mal à vous d'avoir quitté le bal comme ça, moi qui voulais revenir avec vous!

LUDOVIC.

Bah! vous étiez à la bouillotte.

AMABLE.

Justement, vous êtes cause que j'ai perdu jusqu'à mon dernier philippe. Je ne sais pas comment ça se fait; c'est toujours de même. Je ne suis heureux en rien.

LUDOVIC.

Laissez donc! à votre âge, répandu dans le grand monde, et riche comme vous l'êtes...

AMABLE, avec mélancolie.

Ah! la fortune ne fait pas le bonheur!

STÉPHANIE.

Vous avez bien raison.

AMABLE.

Et lorsque la sensibilité dont on est doué, et qui ne demanderait qu'à s'épancher, se trouve par la force des circonstances en quelque sorte concentrée, et comme forcée de retomber sur elle-même, on a bien du vague dans l'âme, mon voisin, on est seul dans la foule.

LUDOVIC.

Il me semble cependant qu'avec madame de Roquebrune...

AMABLE.

Ma femme! oh! certainement, elle tient de la place dans ma vie! ne fût-ce que par son embonpoint. Pauvre Amanda! je ne lui fais pas de reproches, ce n'est pas sa faute si elle est ma femme; je n'en accuse que moi, et ma délicatesse.

STÉPHANIE.

Et comment cela?

AMABLE.

Je l'avais aimée autrefois... Elle toujours! et l'année dernière, quand elle devint veuve, elle avait cinquante mille livres de rente et autant d'années; moi je ne possédais que ce que vous voyez... un physique assez agréable, de la jeunesse, un beau nom, c'est peu de chose; c'était trop encore, puisqu'elle voulut absolument m'épouser; moi, je ne voulais pas; mais elle me menaça d'être malade, de mourir à mes yeux, de mourir de consomption.

STÉPHANIE ET LUDOVIC.

O ciel!

AMABLE.

Et pour sauver ses jours, victime d'une délicatesse exagérée!.. vous savez le reste. Amanda se porte à merveille et continue d'exister, heureuse et fière de son choix, tandis que moi, attaché à une chaîne dorée, qui, par cela même, n'en est que plus pesante! prisonnier dans ce bel hôtel qui m'appartient et dont je vous ai loué le premier étage à raison de cinq mille francs par an, je tâche de m'étourdir de mon mieux; je vais aux Italiens; je sème l'or à pleines mains; j'ai des chevaux, des équipages; je vois tout le monde, je ne vois jamais ma femme; mais, comme je vous le disais, le plaisir n'est pas le bonheur, et votre malheureux voisin est bien à plaindre.

STÉPHANIE.

Pauvre jeune homme! il faut venir souvent nous voir, nous vous consolerons.

AMABLE.

Vous êtes trop bonne! et pour commencer, je viendrai vous demander à dîner aujourd'hui.

LUDOVIC.

A la bonne heure!

AMABLE.

Ma femme dîne en ville, j'ai congé, je suis garçon. (A Stéphanie.) Et puis j'avais à parler à votre mari.

STÉPHANIE.

Je vous laisse, je vais ôter ma robe de bal, il ne s'agit que de réveiller ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Et pourquoi donc? cette pauvre Annette, qui s'est couchée si tard... (Il passe auprès de Stéphanie.)

Air des *Carabiniers* (de Fra-Diavolo).

A ses domestiques, je pense,
On doit quelques égards... Mais moi,
Ne puis-je pas, en son absence,
La remplacer auprès de toi?

AMABLE.

Charmant!

LUDOVIC, à Amable.

Vous permettez, j'espère...

AMABLE.

Ne vous gênez pas entre nous.
Quoique je sois propriétaire,
Faites toujours comme chez vous.

ENSEMBLE.

LUDOVIC.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... et moi,
Je vais, ma chère, en son absence,
La remplacer auprès de toi.

STÉPHANIE.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... et toi,
Tu vas, mon cher, en son absence,
La remplacer auprès de moi.

AMABLE.

C'est avoir trop de complaisance
Pour ses domestiques... Pourquoi

Un tel service, en leur absence,
Ne peut-il être fait par moi?
(Ludovic et Stéphanie entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

AMABLE, seul, les regardant sortir.

C'est ça, ils me laissent seul, comme c'est agréable! Il est vrai que, pendant qu'il est près de sa femme, je peux penser à la mienne, et à la dispute qui m'attend au logis, chaque fois que je rentre; aussi je ne rentre que le moins possible. Sept heures du matin... la nuit sera moins longue; car, hélas!

Air de *la Vieille*.

Ma tendre et respectable épouse
Joint à tous les charmes qu'elle a
Une âme revêche et jalouse, } *bis.*
Acariâtre, *et cætera*...
O chère, trop chère Amanda!
Depuis qu'à moi vous fûtes mariée, } *bis.*
Votre fortune, ah! je l'ai bien payée...
Bien payée!.. trop payée!
Et j'eusse été trop heureux, bien souvent,
De la céder au prix coûtant.

Heureusement que nous avons le chapitre des consolations; et si cette petite Stéphanie n'aimait pas si ridiculement son Ludovic... elle, si jolie! et puis chez moi, dans ma maison, ce serait si commode. Vrai, ce n'est pas une plaisanterie, j'en suis réellement amoureux, et depuis longtemps, aujourd'hui surtout, ce bal, ce punch, ces parures, tout cela m'a monté la tête. Je voudrais me déclarer; je venais pour cela : eh bien! non, pas moyen! un si bon ménage! Parlez-moi de ces maisons où il y a du désordre, on s'y glisse entre deux disputes! mais ici il n'y en a jamais; je crois bien, de l'aisance, de la fortune : c'est la première fois que les écus de ma femme ne me sont bons à rien.

SCÈNE IV.

LUDOVIC, en costume de ville, AMABLE.

LUDOVIC.

Me voilà, mon cher voisin, et maintenant tout à vous.

AMABLE.

Je venais vous proposer une affaire. J'ai ici, au premier, un appartement de garçon, qui touche au vôtre, deux petites pièces charmantes donnant sur le boulevard; et comme l'autre jour votre femme se plaignait de n'avoir point de boudoir...

LUDOVIC.

Vous avez raison, cette chère Stéphanie!

AMABLE.

J'ai pensé qu'il nous serait agréable, à vous de prévenir ses vœux, et à moi de louer un appartement vacant.

LUDOVIC.

Certainement.

AMABLE.

D'autant que c'est pour rien, mille à douze cents francs.

LUDOVIC.

Oh! certainement; mais c'est qu'ayant déjà cinq mille francs de loyer, cela fera...

AMABLE.

Deux mille écus, un compte rond. Qui est-ce qui n'a pas deux mille écus de loyer? il est impossible de se loger à moins, quand on a un certain rang, une certaine fortune.

LUDOVIC.

Vous avez raison, d'autant plus que j'attends aujourd'hui ma nomination à une place importante.

AMABLE.

Vraiment!

LUDOVIC.

C'est sûr, on me l'a promise, le ministre est mon ancien camarade de collége, et s'il est vrai que Stéphanie vous ait parlé de ce boudoir...

AMABLE.

Je vous l'atteste.

LUDOVIC.

Cette pauvre petite femme! dès que cela lui fait plaisir... Par exemple, je vous demanderai un service. Il se peut qu'aujourd'hui, à dîner, vous-vous trouviez avec le frère de ma femme, Victor d'Hernetal, qui vient d'arriver à Paris.

AMABLE.

D'Hernetal! n'est-ce pas un manufacturier de Rouen?

LUDOVIC.

Oui. Ne lui parlez pas de cette augmentation de dépense, non plus que du loyer de six mille francs.

AMABLE.

Est-ce qu'on parle jamais de cela? est-ce que vous me prenez pour une quittance?

LUDOVIC.

Non pas que ce ne soit notre ami, notre meilleur ami; mais cette année, j'ai été un peu vite, et ces négociants de province sont des gens en arrière, qui croient tout perdu dès qu'on est en avance; mais dès que j'aurai ma place...

AMABLE.

En attendant, vous avez des amis; car je vous prie, dans l'occasion, de regarder ma bourse comme la vôtre... C'est comme je vous le dis; et je me fâcherais si vous ne vous adressiez pas à moi.

LUDOVIC.

Vous êtes trop bon, comment reconnaître?..

AMABLE.

Soyez tranquille, je me paierai moi-même; je veux dire, je suis trop payé par le bonheur de vous être utile. Voilà donc qui est dit. A tantôt, à dîner; surtout pas de façons.

LUDOVIC.

Soyez tranquille.

AMABLE.

Il se peut que je vous amène deux de nos amis.

LUDOVIC.

Avec vous, ils seront les bien reçus...

AMABLE.

Edmond, qui a de si beaux chevaux, et Dageville, qui a une si jolie femme.

LUDOVIC.

A laquelle vous pensez, à ce qu'on dit.

AMABLE.

C'est possible, (En confidence.) et à bien d'autres encore.

LUDOVIC.

Vous?.. un homme marié!

AMABLE.

Raison de plus; c'est loyal, parce qu'au moins il y a une revanche à prendre, et moi, je n'empêche pas... Adieu donc, à ce soir; est-ce qu'après dîner vous n'irez pas à l'Opéra?

LUDOVIC.

Non, je resterai ici avec ma femme, qui sera fatiguée, et se couchera de bonne heure.

AMABLE.

C'est juste; alors je resterai avec vous. Et ce matin, est-ce que vous ne sortirez pas?

LUDOVIC.

Non, j'ai à causer avec ma femme.

AMABLE, à part.

C'est ça, toujours ensemble! impossible de la trouver seule un moment. Ma foi, j'écrirai, c'est plus commode, et à la première occasion...

LUDOVIC.

Air du *Piége*.

Il est grand jour.

AMABLE.

Bonne nuit, je suis sage,
Et je m'en vais me livrer au sommeil.
Ma femme et moi nous sommes en ménage,
Comme la lune et le soleil,
Astres rivaux dont la course s'achève
Sans se heurter et sans se rapprocher...
Adieu, voilà ma femme qui se lève,
Je m'en vais me coucher.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LUDOVIC, puis STÉPHANIE, en robe de ville.

LUDOVIC.

Voilà un pauvre diable de millionnaire qui est bien à plaindre. (Stéphanie entre.) Ah! c'est toi, mon amie! est-ce que nous ne déjeunons pas?

STÉPHANIE.

Si vraiment; mais voici une lettre qui arrive pour toi, une lettre importante, car il y a un grand cachet rouge; elle a été apportée par un garde municipal à cheval.

LUDOVIC.

Donne donc vite. (Regardant le cachet.) Cabinet du ministre; je respire; c'est ma place qui arrive.

STÉPHANIE.

Une place!

LUDOVIC.

Oui, et bien à propos; car je ne te l'avais pas dit, mais notre budget me donnait de graves inquiétudes.

STÉPHANIE, souriant.

Vraiment!

LUDOVIC, qui a décacheté et qui lit.

Heureusement que maintenant... (Lisant tout haut.) « Mon cher camarade. » Un ministre qui vous écrit ainsi, c'est très-bien, ce ne peut être qu'un homme de mérite... « Personne n'apprécie mieux que moi ton caractère et tes talents. » Il y a si longtemps que nous nous connaissons! « La place que tu demandes était sollicitée par de nombreux concurrents. » Voyez-vous, les gaillards! « Entre autres par notre ancien camarade Dervière, dont tu connais aussi la capacité, et qui, père d'une nombreuse famille, n'a pas, comme toi, vingt mille livres de rente. A mérite égal, je lui devais donc la préférence, et tu ne m'en voudras pas, je l'espère, etc., etc. » Quelle injustice!

STÉPHANIE.

Quelle indignité!

LUDOVIC.

Me préférer Dervière!

STÉPHANIE.

AIR : *J'avais mis mon petit chapeau* (de L'AUBERGE DE BAGNÈRES).

Du courage! fais comme moi,
Console-toi de ta disgrâce;
Qu'avons-nous besoin d'un emploi?
Nous pouvons nous passer de place.
(Lui prenant la main et la mettant sur son cœur.)
N'en avez-vous pas une là,
Comme aucun ministre n'en donne?
Et je te réponds que personne
Jamais ne t'y remplacera.

LUDOVIC.

Bien vrai?

STÉPHANIE.

Et, comme dit le ministre, puisque nous avons vingt mille livres de rente...

LUDOVIC.

Oui, le ministre le dit; ce n'est pas une raison : nous les avions l'année dernière en nous mariant... Mais peut-être que maintenant...

STÉPHANIE.

Est-ce que par hasard ?..

LUDOVIC.

Je n'en sais rien, je n'ai jamais compté.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus, je ne pensais à rien qu'à t'aimer.

LUDOVIC.

Et moi donc ! c'était ma seule occupation. Aussi, tout ce que je sais de notre budget, c'est que l'exercice de 1831 y a passé, et que, devançant l'avenir, nous marchons en plein sur 1832.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu mangées d'avance !

LUDOVIC.

Que veux-tu ? je comptais sur cette place pour tout réparer, et, en attendant, il me semblait si doux de prévenir tous tes désirs, chevaux, voiture, maison de campagne...

STÉPHANIE.

C'est vrai, c'est joliment cher !..

LUDOVIC.

Et puis, à Paris, les bals, les toilettes, les spectacles, un riche appartement auquel ce matin encore je viens d'ajouter un boudoir.

STÉPHANIE.

Et pourquoi donc ? (Annette entre et apprête le déjeuner sur le guéridon.)

LUDOVIC.

Tu en avais besoin, tu le désirais, et quand on a une femme jeune et jolie, une femme qu'on aime, il serait si pénible de lui dire : « Cela ne se peut pas ! »

STÉPHANIE.

Eh bien ! Monsieur, il fallait le dire, je m'y serais habituée. Vous me croyez donc bien déraisonnable ; vous croyez donc que je vous aime bien peu !

LUDOVIC.

Oh ! je sais que tu es la bonté même.

STÉPHANIE.

Eh bien ! tout peut se réparer ; il ne s'agit que de se tracer un plan de conduite, de diminuer ses dépenses, et avec de l'ordre et de l'économie...

LUDOVIC, gaiement.

Tu as raison, faisons des économies.

STÉPHANIE.

N'est-ce pas? ce sera charmant.

LUDOVIC.

Ce sera du nouveau.

STÉPHANIE.

Cela nous amusera, et nous allons nous en occuper en déjeunant. (Ils vont s'asseoir auprès du guéridon.)

LUDOVIC.

A merveille, car jamais nous ne parlons d'affaires. Voyons un peu ce que nous allons retrancher.

STÉPHANIE.

Toutes les dépenses inutiles.

LUDOVIC.

C'est très-bien, plus de superflu, et d'abord, la toilette, les tailleurs, les marchandes de modes.

STÉPHANIE.

Oh! non, non, il ne faut pas toucher aux objets de première nécessité.

LUDOVIC.

C'est juste; je ne vois pas alors ce qu'on pourrait supprimer.

STÉPHANIE.

Les dépenses de ménage, de table, les grands dîners.

LUDOVIC.

Les dîners, tu as raison... Ah! j'oubliais de te dire que nous avons aujourd'hui une douzaine de personnes à dîner, ton frère, notre propriétaire, etc... il faudra que ce soit bien.

STÉPHANIE.

Certainement, sois tranquille.

LUDOVIC.

Les dîners, c'est de rigueur. On reçoit, il faut bien rendre, c'est de la délicatesse.

STÉPHANIE.

Tu as raison, ce n'est pas là-dessus qu'on pourrait retrancher.

LUDOVIC.

Mais j'y pense, mon domestique.

STÉPHANIE.

Non, tu ne peux pas t'en passer; mais plutôt ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Oh! une femme de chambre, pour toi c'est indispensable. Qui est-ce qui t'habillerait? ce ne peut pas toujours être moi.

STÉPHANIE.

Tiens, un objet de luxe, notre voiture.

LUDOVIC.

Air de M. Amédée de Beauplan.

Ce coupé si fort à la mode.

STÉPHANIE.

C'est inutile et c'est coûteux.

LUDOVIC.

Pour les bals c'était bien commode.

STÉPHANIE.

Quand nous en revenions tous deux.

LUDOVIC.

Et puis l'hiver est rigoureux.
Exposer au froid, à la pluie,
Ces jolis bras, ce joli cou...
Pour t'enrhumer!...

STÉPHANIE.

Oh! pas du tout!

(Parlé.) Pour autre chose je ne dis pas; mais...

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie,
Car la santé doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Ah! Ludovic!... c'est là que nous nous sommes mariés.

LUDOVIC.

Même air.

Je l'aime par reconnaissance.

STÉPHANIE.

J'y reçus tes premiers soupirs.

LUDOVIC.

O jours d'amour et d'innocence!

STÉPHANIE.

C'est la terre des souvenirs.

LUDOVIC.

A chaque pas, nouveaux plaisirs.

STÉPHANIE.

Un si bon air... et puis, j'oublie
La chasse qui te plaît beaucoup.

LUDOVIC.

Ton bonheur, ton bonheur, surtout.

STÉPHANIE, parlant.

Pour autre chose je ne dis pas; mais...

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie,
Car le bonheur doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Oui, oui; j'oubliais toutes ces bonnes raisons-là... et bien décidément je ne la vendrai pas.

STÉPHANIE.

Ah! que je te remercie! que je suis contente!.. (Ils se lèvent.)

LUDOVIC.

Ainsi, nous gardons la campagne.

STÉPHANIE.

La voiture.

LUDOVIC.

La femme de chambre.

STÉPHANIE.

Le domestique.

LUDOVIC.

Nous donnerons des dîners.

STÉPHANIE

Nous ne changerons rien à la toilette.

LUDOVIC.

Mais sur tout le reste, ma chère amie, la plus grande économie; ce n'est que comme ça qu'on peut s'en retirer à deux.

STÉPHANIE, souriant.

Et surtout à trois.

LUDOVIC.

Hein! qu'est-ce que tu veux dire?

STÉPHANIE.

Tu ne comprends pas? ce que nous espérions : ton camarade Dervière, qui a obtenu une place à cause de sa famille, te voilà bientôt comme lui, tu auras des titres.

LUDOVIC.

Il serait possible! quel bonheur! Ma chère Stéphanie, ce sera un fils, n'est-ce pas?

STÉPHANIE.

Je l'espère bien; un fils qui sera si joli... de bonnes grosses joues, des cheveux blonds, et des yeux noirs, longs comme ça... c'est moi qui le soignerai, qui le porterai dans mes bras,

mon fils! Je lui ferai de petits bonnets, de petites pèlerines! ça l'enveloppera comme ça, vois-tu?

LUDOVIC.

Ah! qu'il est joli!

STÉPHANIE.

Il est charmant! il faudra une nourrice.

LUDOVIC.

Ici, près de nous.

STÉPHANIE.

Et puis, j'y songe maintenant; ce boudoir que tu as loué ce matin, et qui me serait inutile, nous en ferons la chambre de mon fils.

LUDOVIC.

A merveille!

STÉPHANIE.

Voilà une économie.

LUDOVIC.

En voilà une, enfin.

STÉPHANIE.

AIR de *Thémire* (de CATEL).

En suivant le plan de conduite
Qu'ici nous venons d'approuver...
(Annette rentre et range la table.)

LUDOVIC.

Nous devons, sans peine et bien vite,
Finir par nous y retrouver.
Oui, de réparer nos folies,
C'est, je crois, le meilleur moyen.

STÉPHANIE.

Ah! qu'il est doux, ah! qu'il est bien
De faire des économies
Quand on ne se prive de rien!

ANNETTE, enlevant le déjeuner et à demi voix.

Madame, votre marchande de modes est là qui vous attend.

STÉPHANIE, avec embarras.

Ma marchande de modes... ah! oui, je sais; tantôt, qu'elle revienne, je la payerai. (Annette sort.)

LUDOVIC.

Pourquoi pas tout de suite?

STÉPHANIE, hésitant.

Ah! c'est qu'il s'agit d'une somme assez...

LUDOVIC.

Mais encore...

STÉPHANIE.

Eh bien... mille écus.

LUDOVIC.

Hein!.. qu'est-ce que tu dis?

STÉPHANIE.

Ne me fais pas répéter, je t'en prie; je ne t'en parle que parce que je lui ai signé un bon qui échoit ce matin, et il faut que je fasse honneur à ma signature.

LUDOVIC.

Y penses-tu? un billet!

STÉPHANIE.

Que veux-tu? ma marchande de modes m'a dit que toutes les jeunes dames faisaient de petits billets, payables par leur mari... en général... et si j'ai eu tort, cela ne m'arrivera plus.

LUDOVIC.

Il est bien temps!

STÉPHANIE.

Tu me grondes? tu m'en veux?

LUDOVIC.

Je t'en veux... je t'en veux... parce que moi aussi, de mon côté, je dois une vingtaine de mille francs.

STÉPHANIE, avec reproche.

Comment! Monsieur, des dettes!

LUDOVIC.

Tu vois bien, toi qui réclamais mon indulgence.

STÉPHANIE.

C'est qu'il y a une fameuse différence; vingt mille francs!

LUDOVIC.

Écoute donc; moi je suis le mari, il faut de la proportion. Le mois de janvier est le mois des mémoires, et j'ai reçu ce matin, pour étrennes, tous ceux de l'année dernière. Il faut payer; avec quoi? ce ne peut être avec nos économies.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu dépensées d'avance, et vingt mille francs de dettes!

LUDOVIC, la regardant.

Vingt-trois.

STÉPHANIE.

C'est juste; et à des ouvriers, des fournisseurs, qui en ont besoin.

LUDOVIC.

Qui peuvent l'exiger dès demain.

STÉPHANIE.

Dès aujourd'hui; témoin cette marchande de modes qui reviendra tantôt. Quel parti prendre?

LUDOVIC.

Il n'y en a qu'un, il est terrible, il peut amener une révolution.

STÉPHANIE.

Ah! tu me fais peur.

LUDOVIC.

C'est d'avoir recours aux états généraux, à nos grands parents, de nous adresser à eux pour un emprunt.

STÉPHANIE.

Tu as raison.

LUDOVIC.

La comtesse d'Obernay, ma tante, est si riche, et n'a pas d'enfants; elle doit justement venir ce matin, pour me parler d'affaires; si nous lui disions la vérité?

STÉPHANIE.

A madame d'Obernay! oh! non, j'aime mieux m'en passer; elle est si fière! elle ne te pardonnera jamais ton alliance avec une famille de commerçants. Il vaudrait bien mieux nous adresser à mon frère, à Victor.

LUDOVIC.

Tu crois?

STÉPHANIE.

Il est si bon; et puis c'est le ciel qui nous l'envoie, on dirait qu'il arrive de Rouen tout exprès pour venir à notre aide.

LUDOVIC.

Oui; mais je t'avouerai qu'avec lui, qui me prêchait toujours l'économie, il sera bien pénible de lui faire un pareil aveu; car pour éviter ses sermons, je lui écrivais tous les mois que cela allait bien, que nous étions en avance, que nous mettions de côté.

STÉPHANIE.

Comment! Monsieur...

LUDOVIC.

C'était possible, je n'en savais rien, et dorénavant ce sera ainsi. (Le domestique entre.)

STÉPHANIE.

Oh! certainement; c'est bien convenu.

LUDOVIC.

Mais, en attendant...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS.

LOUIS.

Madame, voici ce Monsieur d'hier au soir.

STÉPHANIE.

Mon frère! Qu'il monte, nous l'attendons.

LOUIS.

Et puis, madame la comtesse d'Obernay qui vient d'entrer au salon.

LUDOVIC, passant à droite.

Ah! mon Dieu! j'y vais! (Il s'arrête.)

STÉPHANIE.

Va donc, va donc.

LUDOVIC.

C'est étonnant! Il me semble maintenant que j'aimerais mieux m'adresser à ton frère; car, ma tante, je n'oserai jamais...

STÉPHANIE.

Écoute, veux-tu que j'y aille pour toi?

LUDOVIC.

Ah! que tu es bonne! je n'osais pas te le demander. Allons, du courage.

STÉPHANIE.

Il en faut. Embrasse-moi, cela m'en donnera. (Ils s'embrassent.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

VICTOR, les voyant s'embrasser.

Bravo! je les retrouve comme je les ai laissés.

STÉPHANIE ET LUDOVIC, courant à lui.

Mon frère!

VICTOR.

Et après un an de mariage! c'est beau, c'est exemplaire! je croyais qu'il n'y avait que chez nous en province...

STÉPHANIE.

Que je suis contente de te voir! toujours, d'abord, mais dans ce moment surtout. Tu nous restes à dîner?

VICTOR.

Certainement.

LUDOVIC.

Allons, Stéphanie, va recevoir madame d'Obernay.

VICTOR.

Je l'ai aperçue qui entrait dans le salon.

STÉPHANIE.

Tu as raison; adieu, mon frère. (Passant auprès de Ludovic, et lui serrant la main.) Adieu, mon ami, je vais m'adresser à ta famille, adresse-toi à la mienne. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

LUDOVIC, VICTOR.

VICTOR, la regardant sortir.

Un joli cadeau que je t'ai fait là, j'espère.

LUDOVIC.

Et, chaque jour, je t'en remercie.

VICTOR.

Tant mieux; car, je te l'avouerai, je craignais dans les commencements que cela ne tournât mal.

LUDOVIC.

Et pourquoi cela?

VICTOR.

Je ne te parlerai pas de ta famille qui dédaignait la nôtre, et qui ne voulait pas nous voir; de madame d'Obernay qui faisait toujours de bonnes plaisanteries sur l'aristocratie du commerce, et sur les notables de Rouen. Permis à elle! Mon Dieu! la noblesse des écus est aussi ridicule que celle des parchemins; et il y a des sots dans le département de la Seine-Inférieure, comme dans celui de la Seine; plus, peut-être, vu la richesse de la population. Aussi, ce n'est pas cela qui m'inquiétait, c'était votre jeunesse, votre inexpérience; avec une vingtaine de mille francs de revenu, je te voyais des goûts et des idées de dépenses qui demandaient cent mille livres de rente.

LUDOVIC.

Vraiment!

VICTOR.

Je me disais : il va monter sa maison sur un train qu'il ne pourra pas soutenir, ou qu'il n'aura pas le courage de diminuer, parce que ce qu'il y a de plus terrible à Paris, comme partout ailleurs, c'est de déchoir aux yeux de ceux qui vous ont vu briller; ce n'est jamais pour soi qu'on se ruine, c'est pour ses voisins et ceux qui vous regardent.

LUDOVIC, avec embarras.

Ah! c'est vrai.

VICTOR.

N'est-ce pas? Voilà ce que je pensais, je te l'avoue, et ce que je te répétais souvent, au risque de t'ennuyer; mais tu m'as bien vite rassuré : j'ai vu par tes lettres, que tu avais de l'ordre, de l'économie, que tu comptais avec toi-même.

LUDOVIC.

Certainement; car tout à l'heure, avec ma femme, nous arrêtions le compte de l'année.

VICTOR.

Bonne habitude... Et le résultat doit en être satisfaisant; car, dans ta dernière lettre, celle de la semaine dernière, tu me parlais de l'argent que tu avais en caisse.

LUDOVIC, à part.

Ah! mon Dieu!

VICTOR.

Tu devais même me consulter sur le placement.

LUDOVIC, à part.

Quelle humiliation! et comment lui avouer...

VICTOR.

Eh bien! mon ami, je t'ai trouvé un excellent placement; je suis gêné.

LUDOVIC.

Que dis-tu?

VICTOR.

Je ne m'en cache pas; cela peut arriver à tout le monde; dans ce moment surtout; les derniers événements, si propices à la liberté, ont compromis quelques intérêts, et, par suite, entravé le commerce. Cela reviendra, j'en suis sûr, et cela ne m'inquiète pas; mais en attendant, pour faire vivre mes ouvriers, pour les garder tous, pour ne point fermer mes manufactures, ce qui, je crois, eût été d'un mauvais citoyen, j'ai été obligé à de nombreux sacrifices; les échéances se pressent, les rentrées ne se font pas, et j'ai aujourd'hui même, ici, à Paris, trente mille francs à payer.

LUDOVIC.

Oh! mon Dieu!

VICTOR.

Je n'ai que la moitié de la somme, mais je me suis dit : J'ai là mon beau-frère, qui est à son aise, qui a de l'argent de côté, et m'adresser à d'autres qu'à lui, ce serait l'offenser; n'est-ce pas?

LUDOVIC.

Oui, mon ami, oui... mon sang, ma vie... tout est à toi.

VICTOR.

Je n'en doute pas; mais je ne t'en demande pas tant, c'est quinze mille francs qu'il me faut; c'est, je crois, la somme que tu as en caisse, du moins tu me l'as écrit.

LUDOVIC, avec embarras.

Oui... je le crois.

VICTOR.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

LUDOVIC.

Rien... mais je voulais te dire...

VICTOR.

Est-ce que par hasard tu me refuserais?

LUDOVIC.

Non, mon ami... mais... c'est que...

VICTOR.

Est-ce que tu serais de ces gens qui sont toujours riches quand on n'a pas besoin d'eux, et qui sont gênés, qui n'ont plus rien, dès qu'on leur demande un service?

LUDOVIC.

Moi!... quelle idée! (A part.) Il pourrait croire!... (Haut.) Tu auras ton argent, tu l'auras ce matin même, le temps d'envoyer à la Banque. (A part, en montrant le salon.) Ma tante est là, et ce que ma femme lui a demandé pour nous servira pour son frère. (Haut.) Mon ami, tu peux y compter.

VICTOR.

A la bonne heure, je te reconnais. Ah çà, je ne viens pas à Paris pour m'amuser. J'ai des affaires dont je vais m'occuper; je serai jusqu'à midi chez Grandville, mon banquier : tu peux y envoyer.

AIR : *Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée* (de LA MAITRESSE AU LOGIS).

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... tu sais ce que j'attends de toi.

LUDOVIC.

Oui, tu l'auras ce soir... adieu, beau-frère :
Va, ne crains rien, tu peux compter sur moi.

VICTOR.

Vois donc combien c'est utile en ménage
D'être économe et rangé comme ici;
Pour soi d'abord... et puis quel avantage!
On peut encore obliger un ami.

ENSEMBLE.

VICTOR.

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... tu sais ce que j'attends de toi.
Je reviendrai ce soir... adieu, beau-frère;
Je ne crains rien... tu vas penser à moi.

LUDOVIC.

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Pour ton argent, tu peux compter sur moi :
Oui, tu l'auras ce soir.. adieu, beau-frère;
Va, ne crains rien... je vais penser à toi.

SCÈNE IX.

LUDOVIC, seul.

Par exemple, qui s'y serait attendu? Lui, venir me demander de l'argent, au moment où j'allais lui en emprunter! (Montrant la porte du salon.) Heureusement ma tante est là.

SCÈNE X.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC.

Eh bien! chère amie, est-ce une affaire terminée?

STÉPHANIE, avec émotion.

Oh! certainement, tout à fait terminée.

LUDOVIC.

Comme tu as l'air ému!

STÉPHANIE.

On le serait à moins : si tu savais quelle fierté, quels grands airs il m'a fallu endurer!

LUDOVIC.

Ah! dame! elle n'est pas chanoinesse pour rien.

STÉPHANIE.

Elle était d'une humeur...

LUDOVIC.

Peut-être de te voir si jolie.

STÉPHANIE.

Tu crois? Ah! que je le voudrais! pour toi, mon ami, et puis pour la faire enrager.

LUDOVIC.

Ah! que tu es bonne!

STÉPHANIE.

Elle ne l'est guère; car, lorsque je lui ai parlé de l'embarras ou nous étions, et de la somme que tu la priais de te prê-

ter, si tu avais vu quel air de triomphe brillait dans ses yeux! Elle m'a rappelé ce mariage fait sans son consentement; elle m'a dit que j'étais cause de tout, que je te ruinais, que je te rendais malheureux! et, ce qu'il y a de pis encore, que je ne t'aimais pas.

LUDOVIC.

Toi!

STÉPHANIE.

A ce mot-là, je n'ai pas été maîtresse de moi; j'étais furieuse à mon tour, et je lui ai dit tout ce qu'on peut dire (Avec colère.) quand on aime bien; que nous n'avions pas besoin d'elle, que nous nous passerions de ses bienfaits.

LUDOVIC.

Air : *Du partage de la richesse.*

Quelle imprudence!

STÉPHANIE.

Et que m'importe?
Pourquoi subir d'humiliants refus?
« Puisqu'on me parle de la sorte,
A-t-elle dit, vous ne me verrez plus. »
Puis, me jurant que jamais de sa vie
On n'obtiendrait rien d'elle...

LUDOVIC.

Que dis-tu?

STÉPHANIE.

Elle est sortie.

LUDOVIC.

O ciel! elle est partie!

STÉPHANIE.

C'est toujours cela d'obtenu.

LUDOVIC.

Qu'est-ce que tu as fait là?

STÉPHANIE.

J'ai bien fait; ne vas-tu pas prendre sa défense? Il nous reste mon frère, et cela suffit.

LUDOVIC.

Ton frère!

STÉPHANIE.

Oui, sans doute; est-ce que tu ne lui as pas avoué?...

LUDOVIC.

Pas encore.

STÉPHANIE.

Et tu as eu tort; ce n'est pas lui qui chercherait à nous humilier : il nous tendra une main secourable, il nous aidera d'abord, et nous grondera ensuite.

LUDOVIC, *embarrassé.*

Je n'en doute pas, mais c'est que les affaires d'argent, c'est si délicat!.. je l'ai sondé là-dessus.

STÉPHANIE.

O ciel! est-ce qu'il serait comme ta tante? est-ce qu'il ne voudrait pas en entendre parler ?

LUDOVIC.

Au contraire, il m'en a demandé.

STÉPHANIE.

Lui!

LUDOVIC.

Oui, il est gêné, il a besoin pour aujourd'hui de quinze mille francs, et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je les lui ai promis.

STÉPHANIE.

Toi qui ne les as pas!

LUDOVIC.

Je comptais sur ma famille, sur ma grand'tante, et maintenant que tu l'as congédiée, que tu l'as mise à la porte...

STÉPHANIE.

Ah! pardon, mon ami, je vois que j'ai eu tort, j'aurais dû supporter pour toi ses humiliations, ses mépris.

LUDOVIC.

Non, non; si j'avais été là, je ne l'aurais pas souffert. Que faire cependant?

STÉPHANIE.

S'adresser à tes autres parents.

LUDOVIC.

Qui nous accueilleraient peut-être plus mal encore.

STÉPHANIE.

Ah! mon ami! je ne m'en serais jamais doutée! quelle bonne chose que l'argent, puisqu'il permet de se passer de ces gens-là!

LUDOVIC.

Nous nous en passerons sans cela : et plutôt que d'avoir recours à eux, nous quitterons Paris; je n'y tiens pas.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus.

LUDOVIC.

Nous nous retirerons dans notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Oh! oui, à la campagne on vit pour rien.

LUDOVIC.

Elle n'est que d'agrément, je la ferai valoir : j'abattrai les arbres, j'aurai un fermier, je mettrai le parc en luzerne et les jardins en prairie : tout sera en plein rapport; il n'y aura rien pour le plaisir.

STÉPHANIE, pleurant.

Tu as raison, nous serons heureux.

LUDOVIC.

AIR du *Petit Corsaire.*

Oui, nous le serons tous les deux.

STÉPHANIE.

Et notre fils... ou notre fille.

LUDOVIC.

Oui, tous les trois... cela vaut mieux ;
Nous serons heureux en famille.

STÉPHANIE.

Nos enfants seront, mon ami,
Notre richesse...

LUDOVIC.

C'en est une ;
Et puis on est toujours ainsi
Maître d'augmenter sa fortune.

Rien ne nous manquera... Viens, partons.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS.

LOUIS.

Monsieur, on demande Madame.

LUDOVIC.

Et qui donc?

LOUIS.

La marchande de modes.

STÉPHANIE, à demi-voix.

C'est mon billet de mille écus.

LOUIS.

Et puis le sellier de Monsieur, qui n'est pas pressé pour son mémoire, mais il dit que si Monsieur voulait seulement lui donner un à-compte...

LUDOVIC, bas, à sa femme.

Ah ! mon Dieu ! avant de partir il faut payer ses dettes. (Haut à Louis.) C'est bien. Fais-les passer dans mon cabinet. Tout à l'heure je suis à eux. (Louis sort.)

STÉPHANIE.

Que veux-tu faire?

LUDOVIC, de même.

Est-ce que je sais? quand c'est la première fois qu'on se trouve dans ce cas-là.

STÉPHANIE.

Si nous demandions du temps! (Louis rentre.)

LUDOVIC.

Il le faudra bien. Mais ils ne sont pas les seuls, et rendre tout ce monde-là confident de notre gêne, de notre embarras, du désordre de nos affaires! Rougir à leurs yeux...

STÉPHANIE.

Tais-toi, tais-toi, de grâce.

LUDOVIC.

Et pourquoi?

STÉPHANIE.

Ce domestique qui nous regarde...

LUDOVIC.

C'est vrai! (A Louis.) Que fais-tu là? que veux-tu?

LOUIS.

C'est qu'il y a M. de Roquebrune, le propriétaire, qui ne veut pas déranger Monsieur, et qui m'a demandé si Madame était chez elle toute seule.

STÉPHANIE.

Ah! bien oui! je suis bien en train de le recevoir!

LUDOVIC, vivement.

Au contraire, qu'il entre. (Louis sort.) Ce matin, de lui-même, il m'offrait de l'argent.

STÉPHANIE.

Il serait possible! quel bonheur!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; AMABLE, en costume de ville.

AMABLE, tenant une lettre à la main.

Son valet de chambre dit qu'elle veut bien me recevoir; je crois que c'est le moment. (Il descend le théâtre vers la droite, et apercevant Ludovic et Stéphanie qui causent ensemble à gauche, il cache sa lettre en disant.) Dieu! le mari est avec elle! Cet imbécile de Louis qui ne m'avait pas dit cela. C'est bien la peine de lui donner ses étrennes au jour de l'an.

LUDOVIC, allant à lui.

Bonjour, mon cher voisin; soyez le bienvenu.

STÉPHANIE.

Nous sommes enchantés de vous voir.

AMABLE, passant entre Ludovic et Stéphanie.

Il serait vrai!... (A part, après avoir regardé Stéphanie.) Il est de fait qu'il y a dans ses yeux une expression de plaisir... que je n'avais jamais remarquée. (Haut, avec un peu d'embarras.) Je venais, mon cher voisin...

LUDOVIC.

Pour parler à ma femme, je le sais.

AMABLE.

Quoi! vous savez?...

STÉPHANIE.

C'est bien aimable à vous... Qu'avez-vous à me dire?

AMABLE, à part.

Ah! si le mari n'était pas là... (Haut.) C'était au sujet des deux nouvelles pièces à ajouter à votre appartement... de ce boudoir, pour lequel nous étions convenus avec Ludovic, et je venais m'entendre avec vous pour les changements.

STÉPHANIE.

C'est inutile, je suis décidée à m'en passer.

AMABLE, étonné.

Vraiment!

STÉPHANIE.

A moins que cela ne vous gène.

LUDOVIC, vivement.

Auquel cas vous avez ma parole.

AMABLE.

Nullement, je n'en suis pas embarrassé... lord Hutchinson le prendra; ce jeune fashionable que je vous ai présenté hier, au moment de son arrivée; il cherche un appartement, et il était ravi du vôtre. S'il n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait pris tout arrangé, tout meublé : l'argent ne lui coûte rien, il est si riche!

LUDOVIC, avec un soupir.

Il est bien heureux.

AMABLE.

Je crois bien. Il est garçon! Ah! si j'étais à sa place, avec sa fortune...

LUDOVIC.

De ce côté-là, vous n'avez rien à lui envier.

AMABLE.

C'est vrai, tout à l'heure encore j'étais avec un de mes fermiers.

STÉPHANIE, avec joie.

Vraiment!

AMABLE.

Et comme il n'y a que ces jours-là de bons dans le ménage, les jours de recettes, j'ai reçu...

LUDOVIC.

Beaucoup ?

AMABLE.

Mais oui, une somme assez agréable.

STÉPHANIE.

Qui, peut-être, vous est nécessaire?

AMABLE.

Du tout, je ne suis pas à cela près. Mais pourquoi me demandez-vous cela?

LUDOVIC.

C'est que ce matin, mon cher voisin, de vous-même, et fort généreusement, vous m'avez fait des offres de services, que j'ai refusées parce que je n'en avais pas besoin, mais en ce moment...

AMABLE.

Vous acceptez?..

LUDOVIC, vivement.

Pour peu de temps, je l'espère...

AMABLE.

Qu'importe? tout le temps que vous voudrez, je ne demande pas mieux. (Regardant Stéphanie.) Je suis si heureux de trouver une occasion...

STÉPHANIE.

En vérité !

AMABLE.

Il est si doux d'obliger... (A part.) Dieu! qu'elle est jolie ! (Haut.) Et combien vous faut-il?

LUDOVIC, allant à la table, et prenant un papier.

Je vais vous le dire au juste.

STÉPHANIE.

Beaucoup d'argent.

AMABLE.

Dites toujours, une bagatelle, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Mais, vingt-trois mille francs.

AMABLE, à part.

Ah! diable! cela prend de la consistance.

LUDOVIC, quittant la table.

Et ton frère, ton frère que tu oublies.

STÉPHANIE.

Oui, Monsieur, un frère pour qui nous nous sommes engagés, un frère à qui nous devons notre bonheur, et qui, comme vous, est notre véritable ami.

AMABLE.

Comme moi, certainement. (A part.) Oh! d'abord, si elle prend sa petite voix... (Haut.) Mais encore, à ce frère, combien faudrait-il?

LUDOVIC.

Quinze mille francs pour aujourd'hui.

AMABLE.

Permettez...

LUDOVIC.

Quinze et vingt-trois, trente-huit, mettons quarante, pour lesquels je vous offre ma signature, la sienne; hypothèque sur ma maison de campagne, que vous connaissez, et dont on m'offre cent vingt mille francs.

AMABLE.

Laissez donc, est-ce qu'entre amis on a besoin de sûretés, de garanties? et du moment que vous me donnez votre parole... Il n'y a pas d'hypothèques sur votre maison?

LUDOVIC.

Ce sera la première.

AMABLE.

Eh bien! ce soir nous terminerons. (Tirant son portefeuille.) Voici déjà une dizaine de mille francs; c'est tout ce que j'ai reçu de mon fermier. Je vais demander le reste à mon notaire, à qui je dirai de préparer l'obligation. (Allant au fond, et parlant au domestique qui est dans l'antichambre.) Louis, qu'on mette mon cheval au cabriolet.

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Moi, je vais écrire à ton frère, à ce cher Victor, que j'ai tenu ma promesse, et que son argent est à sa disposition.

AMABLE.

D'ici à une heure.

LUDOVIC.

A merveille. Quant à la marchande de modes et au sellier qui sont là, dans mon cabinet, je vais commencer par eux, et solder leurs mémoires. Ah! quel bonheur! je me sens là un poids de moins! encore quelques heures, et je ne devrai plus rien qu'à l'amitié... (A Amable.) et ces dettes-là ne pèsent pas... (A Stéphanie.) Adieu, ma femme, adieu; je te laisse avec notre ami. (Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XIII.

STÉPHANIE, AMABLE.

AMABLE, suivant des yeux Ludovic.

Me voilà donc l'ami de la maison. (Regardant Stéphanie.)

STÉPHANIE.

Eh bien! Monsieur, vous me regardez, vous jouissez de vos bienfaits.

AMABLE, à part.

Il y a émotion; c'est, je crois, le moment de commencer l'attaque. (A Stéphanie.) Votre amitié sera du moins une diversion aux chagrins que j'éprouve.

STÉPHANIE, avec intérêt.

Vous, des chagrins! je comprends, ceux dont vous nous parliez ce matin, votre femme...

AMABLE.

C'en est un, il est vrai, de tous les instants; mais celui-là, du moins, c'est connu, tout le monde le sait! il en est d'autres... d'autres tourments, d'autant plus cruels qu'ils sont secrets.

STÉPHANIE.

Et vous ne nous les confiez pas?

AMABLE.

A vous, hélas! moins qu'à tout autre.

STÉPHANIE, lui prenant la main.

Et pourquoi donc? ne sommes-nous pas vos amis? n'avons-nous pas droit à vos peines? ce n'est qu'ainsi que nous pouvons nous acquitter envers vous. Parlez, parlez, de grâce...

AMABLE.

Ah! si j'étais sûr de votre discrétion.

STÉPHANIE.

Soyez tranquille, mon mari et moi nous ne disons jamais rien; cela restera toujours entre nous deux, entre nous trois.

AMABLE.

Ah! diable! c'est déjà trop.

STÉPHANIE.

Comment cela?

AMABLE.

Est-ce que vous dites à Ludovic tout ce que l'on vous confie?

STÉPHANIE.

Toujours.

AMABLE, avec trouble, et regardant si l'on ne vient pas.

Cependant si c'était un secret qui ne regardât que moi, et une autre personne, un secret qu'on ne peut confier qu'à une femme, à une amie! si j'aimais, en un mot?

STÉPHANIE.

Vous, une passion coupable!

AMABLE.

Coupable! non pas, mais du moins fort aimable, et si vous seule pouviez me servir auprès d'elle, intercéder en ma faveur...

STÉPHANIE.

Je la connais?..

AMABLE.

Intimement, Stéphanie, intimement.

STÉPHANIE.

Ah! nommez-la-moi.

AMABLE.

Vous voulez que je déchire le voile?

STÉPHANIE.

Mais certainement.

AMABLE.

Eh bien! puisqu'il le faut, puisque vous l'exigez...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS.

LOUIS, annonçant.

Le cabriolet est prêt, et quand Monsieur voudra...

AMABLE, à part.

L'imbécile! qui vient se jeter à la traverse avec son cabriolet, au moment où j'allais déchirer le voile.

STÉPHANIE.

Eh bien! Monsieur?

AMABLE, à demi-voix, et avec chaleur.

Eh bien!... je ne puis achever en ce moment; mais ce matin, dans le désordre de mon âme, j'avais jeté sur ce papier quelques pensées également désordonnées, qui vous associeront, peut-être, au choc tumultueux de mes sentiments... Lisez, Stéphanie, lisez, de grâce. Prudence, discrétion! je vous recommande mes intérêts, et je vais m'occuper des vôtres. (Il remonte le théâtre.) Le cabriolet m'attend, partons. (A part, sur le devant de la scène, à droite.) Il me semble que ce n'est pas mal, et

que le coup de fouet s'y trouve... (Il fait un salut à Stéphanie, et sort avec Louis.)

SCÈNE XV.

STÉPHANIE, seule.

Qu'est-ce que cela veut dire? et quel air singulier! Est-il original, notre voisin! (Ouvrant la lettre.) En tout cas, voyons, ce doit être curieux.

SCÈNE XVI.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC, entrant gaiement.

A merveille, en voilà déjà deux d'acquittés; quant aux autres que j'ai avertis, et qui vont venir, nous aurons, pour les payer, l'argent de notre cher voisin.

STÉPHANIE, qui vient de lire.

Quelle horreur!

LUDOVIC.

Qu'as-tu donc? Qu'y a-t-il?

STÉPHANIE, courant à lui.

Ah! mon ami! ah! qu'ai-je fait pour m'exposer à une pareille injure? Tiens, lis.

LUDOVIC.

C'est de M. Amable, notre propriétaire. O ciel! une déclaration! il t'aimait, et depuis longtemps, et ne cherchait qu'une occasion de te l'apprendre! le misérable!

STÉPHANIE.

Où vas-tu?

LUDOVIC.

Lui porter ta réponse et la micune.

STÉPHANIE.

Non, non, c'est par le mépris qu'il faut lui répondre.

LUDOVIC, entre ses dents.

Oui, le mépris et autre chose.

STÉPHANIE.

Mais, avant tout, il faut rejeter ses services : nous n'en voulons plus, renvoie-lui sur-le-champ les dix mille francs qu'il t'a remis.

LUDOVIC.

Oh! mon Dieu! je ne les ai plus, le sellier et la marchande de modes viennent de les emporter.

STÉPHANIE.

Qu'as-tu fait !

LUDOVIC.

Je croyais m'acquitter, et je reste sous le poids d'une telle obligation ! Devoir à un homme que je méprise !

STÉPHANIE, avec impatience.

Pourquoi te hâter ainsi ?

LUDOVIC.

Est-ce que je pouvais attendre? Est-ce que ce billet n'était pas échu? Est-ce qu'il n'était pas payable aujourd'hui même? Aussi, c'est ta faute. A-t-on jamais vu signer des billets à une marchande de modes?

STÉPHANIE.

Ma faute ! c'est plutôt la tienne; sept mille francs à un carrossier! tu n'aurais pas eu besoin d'emprunter, si tu n'avais pas tout dissipé.

LUDOVIC.

Parbleu ! je le crois bien, tu as tous les jours de nouveaux caprices.

STÉPHANIE.

C'est toi, plutôt, qui ne fais que des folies.

LUDOVIC.

Et toi des imprudences : car c'est ton étourderie, ta légèreté seule qui a pu enhardir ce fat à une telle audace.

STÉPHANIE.

Moi !

LUDOVIC.

Oui, je le parierais, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Oser concevoir une pareille idée ! c'est affreux à vous, c'est indigne, et je me fâcherai, à la fin.

LUDOVIC.

Eh bien ! fâche-toi. (Ils vont s'asseoir aux deux extrémités du théâtre, Ludovic à droite, Stéphanie à gauche.)

STÉPHANIE.

AIR : *Ah ! c'est désolant* (des ROSIÈRES).

Ah! ah! comment! il ose
Me parler ainsi!
Plus d'amour, vous en serez cause...
Ah! ah! tout est fini!
Oui, oui, tout est fini!

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Eh quoi! tu pleures, Stéphanie ?

STÉPHANIE.

Oui, oui, Monsieur, c'est une infamie.

LUDOVIC.

Une querelle, je crois.

STÉPHANIE.

Et c'est pour la première fois.
Mais, je le vois,
Nos voisins sont toujours en guerre,
Toujours en dispute chez eux.

LUDOVIC.

Calme-toi, ma chère.

STÉPHANIE.

Leur exemple est contagieux,
Et nous allons faire comme eux.

ENSEMBLE.

STÉPHANIE.

Ah! ah! comment! il ose
Me parler ainsi!
Plus d'amour, vous en serez cause...
Ah! ah! tout est fini!
Oui, oui, tout est fini!

LUDOVIC.

Allons, allons, pardonne ici
Tout le chagrin que je te cause.
Pardon, pourquoi pleurer ainsi?

LUDOVIC.

Dieu! ton frère.

SCÈNE XVII.

LUDOVIC, VICTOR, STÉPHANIE.

VICTOR.

Eh bien! eh bien! ce n'est plus comme ce matin, on ne s'embrasse plus, on se dispute.

STÉPHANIE.

Du tout. (Se rapprochant vivement de Ludovic et lui serrant la main.) La paix est faite.

VICTOR, d'un air triste.

Tant mieux; il nous arrive toujours assez de chagrin sans s'en créer soi-même de nouveaux. Je venais, mon cher ami...

LUDOVIC, bas, à Stéphanie.

O ciel! pour ce que je lui ai promis... (Haut.) Je t'ai écrit, il y a une heure, que les quinze mille francs étaient à ta disposition, et que tu les trouverais ici.

VICTOR.

C'est vrai.

LUDOVIC, avec embarras.

Ils n'y sont pas encore; mais sois tranquille.

VICTOR.

Tu ne les avais donc pas, comme tu me le disais, dans ta caisse, ou à la Banque, ce qui est la même chose?

LUDOVIC.

Si vraiment; mais un payement imprévu, des mémoires

qu'il a fallu acquitter, ce qui ne m'empêchera pas de te procurer ta somme : je l'attends.

VICTOR.

Comment donc as-tu fait?.. et d'où vient ton trouble? Ces regards d'intelligence avec ta femme... je comprends, mes amis... vous vous êtes gênés pour moi.

STÉPHANIE.

Du tout.

VICTOR.

Vous avez emprunté.

LUDOVIC, regardant sa femme.

Jamais... jamais, grâce au ciel, cela ne nous arrivera.

VICTOR, lui prenant la main.

C'est bien, et je devine tout; vous n'avez point voulu compter sur les autres, et c'est de vous, de vous seuls que vous avez attendu des secours, des sacrifices.

LUDOVIC.

Que veux-tu dire?

VICTOR.

Pourquoi me le cacher? N'est-ce pas? j'ai raison : ce riche mobilier, ces chevaux, ces voitures...

LUDOVIC, comme frappé d'une idée.

O ciel!

VICTOR.

Peut-être même cette campagne à laquelle vous teniez tant?... Enfin, cela ou autre chose, il est, à coup sûr, quelques superfluités, quelques jouissances de luxe auxquelles vous avez renoncé pour m'obliger, pour me sortir d'embarras; je vous en remercie, mes amis, et j'en suis bien reconnaissant. (D'un air sombre.) Mais je n'en ai plus besoin; cela me devient inutile.

LUDOVIC ET STÉPHANIE.

Et comment cela?

VICTOR.

Ce matin j'ignorais ma position, et je la connais maintenant; une faillite imprévue m'enlève une somme énorme sur laquelle je comptais pour faire honneur à mes engagements, et moi-même, si je n'ai pas ce soir deux cent mille francs comptant, je suis obligé demain de déclarer mon déshonneur.

LUDOVIC ET STÉPHANIE.

Mon frère!

VICTOR.

Je n'y survivrai pas, mes amis; car jusqu'ici notre nom a été sans tache, et il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle.

STÉPHANIE, lui mettant la main sur la bouche, et l'empêchant d'achever la phrase.

O ciel!

LUDOVIC.

Qu'entends-je? te livrer ainsi au désespoir! je ne te reconnais plus; toi! un homme de tête, que j'ai toujours vu supérieur aux événements.

VICTOR.

Que faire contre ceux-ci? Y a-t-il quelque remède, quelque secours?

LUDOVIC.

Peut-être.

AIR de *Turenne*.

Promets-nous seulement d'attendre;
Jusqu'à ce soir reste en ces lieux.

VICTOR.

Et pourquoi donc?

STÉPHANIE.

Quel parti veux-tu prendre?

LUDOVIC, passant au milieu.

Je serai digne de vous deux.
Oui, tous les deux vous avez sur mon âme
Des droits égaux... car mon bonheur, à moi,
C'est à ma femme ici que je le doi,
C'est à toi que je dois ma femme.

VICTOR.

A la bonne heure; mais je voudrais écrire à la mienne, à mes enfants.

LUDOVIC.

Là, dans mon cabinet. Adieu, frère; adieu, bon courage, nous sommes là. (Victor entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XVIII.

STÉPHANIE, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Oui, je le sauverai, je le jure.

STÉPHANIE.

Et comment? Nous qui n'avons pas même le moyen de nous tirer d'affaire.

LUDOVIC.

Il n'est plus question de nous : il s'agit de ton frère, notre ami, notre seul ami; il s'agit de sa vie, de son honneur, qui est le nôtre! et il n'est qu'un moyen de le sauver. Tu n'as pas saisi, comme moi, cette idée qui lui est échappée, là, par hasard; je l'approuve, je m'en empare.

STÉPHANIE.

Toi!

LUDOVIC.

Je vendrai tout ce qui nous est inutile.

STÉPHANIE, avec embarras.

Mon frère !

VICTOR.

Je ne t'en fais pas compliment, c'est tout naturel : c'est toi que cela regardait.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Oui, tu le sais, c'est la règle commune
Qu'en ménage on doit observer ;
C'est le mari qui gagne la fortune,
La femme doit la conserver.
Pour tous les siens son active tendresse
Dans tous les temps doit savoir amasser ;
Car le bonheur est une autre richesse
Qu'elle n'a pas le droit de dépenser.

STÉPHANIE, à part.

Ah ! mon Dieu ! s'il savait...

SCÈNE XX.

VICTOR, STÉPHANIE, AMABLE.

STÉPHANIE, à part, voyant entrer Amable.

Dieu ! M. Amable !

AMABLE, tenant un papier.

Fidèle à ma parole, voici, ma belle voisine, ce que je vous avais promis ; l'acte est en bonne forme. (Stéphanie prend le papier.)

VICTOR.

Quel est ce papier ?

AMABLE.

Tout ce qu'il y a de plus innocent, un acte par-devant notaire ; un service que je rends à ce jeune ménage qui avait besoin d'argent.

VICTOR.

Que dites-vous ?

AMABLE.

Pour eux, d'abord, et pour un frère qui est fort mal dans ses affaires.

VICTOR, avec colère.

Comment !..

STÉPHANIE, vivement.

Ne le croyez pas, ce n'est pas vrai ! nous n'avons pas besoin de ses offres, nous les rejetons, et la preuve... (Elle déchire l'acte.)

AMABLE.

Un acte notarié ! Madame, un pareil procédé...

STÉPHANIE.

Est le seul que vous méritiez, après la déclaration que vous avez osé m'adresser.

VICTOR.

Je comprends. (A Amable.) Il suffit, Monsieur, sortez.

AMABLE, étonné.

Sortez! Qu'est-ce que c'est qu'une telle expression, à un propriétaire... et de quel droit?..

VICTOR, passant auprès d'Amable.

Je vous répète, Monsieur...

STÉPHANIE, l'arrêtant.

Mon frère!..

AMABLE.

Son frère! c'est différent; mais enfin, on est débiteur ou on ne l'est pas, et après ce que j'ai fait pour son mari...

STÉPHANIE, à part.

Ah! quelle honte!.. et que devenir!..

VICTOR.

On vous doit donc?

AMABLE.

Apparemment.

VICTOR.

Combien, Monsieur?

AMABLE.

Je ne suis pas obligé de vous le dire.

VICTOR.

Et moi, j'ai le droit de vous demander... Combien?

AMABLE.

Monsieur, c'est mon secret.

VICTOR.

Combien?

AMABLE.

Dix mille francs.

VICTOR, après un moment de silence, regardant Stéphanie, prend son portefeuille et remet la somme à Amable.

Les voilà.

STÉPHANIE ET AMABLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, LUDOVIC.

LUDOVIC, accourant.

Mon ami, mon frère, rassure-toi. J'ai vu Hutchinson et mon notaire; ils se chargent de la vente, de la liquidation, ils se chargent de tout, et tu auras dès ce soir deux cent mille francs qu'ils veulent bien avancer.

VICTOR, avec joie.

Il se pourrait! ah!.. mon ami!..

AMABLE.

Et vous acceptez!

VICTOR.

Oui, Monsieur, et de grand cœur.

LUDOVIC, à Amable.

Vous ici, Monsieur! J'ai un autre compte à régler avec vous, et, pour commencer, voici dix mille francs que je vous dois.

AMABLE.

Non, Monsieur.

LUDOVIC.

Vous accepterez.

AMABLE.

Non, Monsieur... A l'autre, maintenant; qu'est-ce qu'ils ont donc tous?

LUDOVIC.

Vous accepterez, ou sinon....

AMABLE.

Je suis payé.

LUDOVIC.

Et par qui?

AMABLE.

Par le beau-frère.

STÉPHANIE.

Oui, mon ami.

AMABLE.

Et tout ce que je puis faire, c'est de lui en donner un reçu. (Il va s'asseoir auprès de la table, et écrit.)

LUDOVIC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

VICTOR, prenant Ludovic par la main.

Avez-vous pu croire que votre frère, votre ami, cesserait un instant de veiller sur vous? Je connaissais vos folies, vos dissipations; j'aurais voulu qu'il ne tînt qu'à moi de venir à votre aide, de combler le déficit; mais une fois habitués à de pareilles dépenses, rien ne vous eût empêchés de continuer; dans un an, dans deux ans, vous étiez ruinés sans espoir, sans ressource : aujourd'hui il y en avait encore; mais, pour s'arrêter, pour trancher dans le vif, il faut un grand courage, jamais vous ne l'auriez eu pour vous, vous l'avez eu pour moi, j'en étais sûr; dès que vous m'avez vu en danger, vous avez tout sacrifié pour me sauver.

STÉPHANIE ET LUDOVIC.

Mon ami!

VICTOR.

Ce sacrifice, je l'accepte, et je vous en rendrai bon compte. Ces deux cent mille francs échappés au naufrage, je les ferai valoir dans ma manufacture, à condition que tu t'en mêleras, que tu travailleras.

LUDOVIC.

C'était mon projet, mon espoir... dès demain j'entrais chez un banquier.

VICTOR.

C'est bien, je t'emmène, et tu seras chez toi, ce qui vaut mieux que d'être chez les autres... nous vivrons tous ensemble, en amis, en famille... ta femme avec la mienne, tes enfants avec les miens... (Amable se lève et se place à la droite de Stéphanie.) Ils apprendront avec nous que l'ordre et l'économie, qui font la fortune des États, font aussi celle des jeunes ménages, et, quand vous aurez fait fortune en province, vous reviendrez, si vous le voulez, dans la capitale.

AMABLE.

Je vous garderai votre appartement.

LUDOVIC.

Vous êtes bien bon.

AMABLE.

Un logement d'ami, presque pour rien.

STÉPHANIE, faisant la révérence.

Cela revient trop cher.

AU PUBLIC.

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Nous voilà donc bien avertis,
Et de ce frère que j'honore
Nous suivrons les sages avis...
Mais par vous, et ce soir encore,
Que de ses préceptes nouveaux
La règle ne soit pas suivie ;
Et, s'il se peut, dans vos *bravos*
Ne mettez pas d'économie.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUINZIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

THÉÂTRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XVI

CORBEIL. — TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE DE CRÉTÉ.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

XVI

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

VII

LE CHAPERON — TOUJOURS, OU L'AVENIR D'UN FILS
CAMILLA
LES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX
LE GARDIEN — LE LORGNON



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

H.

LE CHAPERON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Paul Duport

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 6 février 1832.

PERSONNAGES

DE PRESLE, colonel.
ANTÉNOR JOUSSE.
Mme DE TRENEUIL, jeune veuve.
DELPHINE, sa sœur.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, chez madame de Treneuil.

Un salon. Deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'intérieur; la porte à gauche, celle de l'appartement de madame de Treneuil; une table auprès de cette porte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE TRENEUIL, puis DELPHINE.

MADAME DE TRENEUIL, devant la table, et écrivant.

Oui, je l'ai juré, oui, je l'ai signé, cette lettre partira aujourd'hui; ensuite, et aussitôt après le mariage de ma sœur...

DELPHINE, entrant, à la cantonade.

Courez, dépêchez-vous... d'autres fleurs... on arrivera déjà, que je n'aurai pas achevé ma toilette...

MADAME DE TRENEUIL, se levant.

Quoi donc, Delphine?

DELPHINE.

Ah! ma sœur, une contrariété affreuse : j'en ai presque pleuré. Si l'on savait ce que parfois le plaisir nous coûte de peine! Figure-toi les fleurs de ma coiffure qui n'allaient pas avec les bouquets de ma robe... Aussi c'est ta faute; quand tu m'abandonnes à moi-même, je ne fais que des étourderies... Ah çà!.. mais toi aussi, en voilà une. (Regardant madame de Treneuil, qui est en demi-deuil.)

Air du vaudevillle de *la Robe et les Bottes*.

Pourquoi donc être ainsi parée?
Ce costume ne convient plus,
Lorsque chez toi ce bal, cette journée,

MADAME DE TRENEUIL, avec amitié.

Voilà de tes mots quand je veux te faire des reproches. Mais voyons, parlons raison, car c'est elle, et non pas moi, qui te fait un devoir de te prononcer; il me semblait que parmi tous tes adorateurs tu avais distingué M. Anténor.

DELPHINE.

Oh! je les distingue tous; mais celui-là a l'air de m'aimer davantage.

MADAME DE TRENEUIL.

Et tu l'aimes aussi, je l'ai vu, j'en suis sûre; sage, modeste, d'un excellent naturel.

DELPHINE.

N'est-ce pas? avec lui, une femme serait maîtresse absolue.

MADAME DE TRENEUIL.

Il a peu de fortune, mais des espérances... attaché à une des premières maisons de banque de Paris, héritier d'un oncle très-riche, un des hauts dignitaires du clergé; et puisqu'il t'aime beaucoup, et que tu l'aimes un peu...

DELPHINE.

Mon Dieu! ce n'est pas une raison, parce qu'enfin je n'aurais qu'à le prendre aujourd'hui, et qu'il s'en présentât demain un plus aimable, vois où j'en serais.

MADAME DE TRENEUIL.

Delphine, y penses-tu?

DELPHINE.

Mais, toi qui parles... toi, qui n'as que vingt ans, et qui es veuve...

Air du *Piége*.

Toi, si jolie, et qu'entre nous,
Avec amour en tous lieux on contemple,
Pourquoi ne pas choisir un autre époux
Et me donner le bon exemple?
Puisqu'en effet, si je t'en crois,
Se marier est si bien dans le monde,
Ce qui fut bien une première fois,
Ne peut être mal la seconde.

MADAME DE TRENEUIL.

Ne parlons pas de cela. (Montrant la table.) Je m'occupais là d'un autre projet, qui doit assurer mon repos et mon bonheur.

DELPHINE.

Comme tu me dis cela! est-ce que tu ne serais pas heureuse? Ah! ne parle pas ainsi, car cette idée-là va me faire pleurer, et j'aurais toute la soirée les yeux rouges; juge pour un bal!... tous mes prétendus me trouveraient laide, et ça n'avancerait pas mon mariage : car, vois-tu, à cause de toi, et pour me punir, je veux me marier tout de suite; pas plus tard que ce soir, mon choix sera fait; je vais le peser mûrement pendant les contredanses! et je te promets d'être invariablement fixée quand on commencera la galope.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Delphine.

Les fleurs que Mademoiselle a envoyé prendre chez Batton sont dans sa chambre.

DELPHINE.

J'y cours bien vite.

LE DOMESTIQUE, à madame de Treneuil.

Il y a en bas quelqu'un qui demande si Madame peut le recevoir : M. de Presle.

MADAME DE TRENEUIL.

M. de Presle, celui à qui ma famille a eu tant d'obligations! (Au domestique.) Faites monter. (Le domestique sort. Madame de Treneuil passe à droite.)

DELPHINE.

Ce nom-là!.. ah! j'y suis, un jeune homme qui, avant-hier, s'était assis près de moi, chez madame Dorvilé; tu sais cette soirée où est arrivée l'histoire du bouquet.

MADAME DE TRENEUIL.

C'est vrai; il en a été témoin.

DELPHINE.

Et puis il a disparu tout d'un coup, et on ne l'a plus revu de la soirée; j'en ai été fâchée.

MADAME DE TRENEUIL.

Est-ce que tu avais des vues sur lui?

DELPHINE.

Pour la concurrence, c'était un de plus, et d'après tout le bien que j'ai entendu dire de lui : un officier brave, spirituel, riche, qui a refusé la fille d'un pair de France avant *la loi*. Toutes ces demoiselles disaient tout haut qu'il a une passion

dans le cœur ; et chacune m'a dit ensuite tout bas que c'était pour elle. Comme il t'a parlé longtem ps, et avec un air d'intérêt !

MADAME DE TRENEUIL.

Oui, nous nous étions vus souvent avant mon mariage, et il y a tant de charme dans ces souvenirs de la première jeunesse...

DELPHINE.

Oh ! je ne te questionne pas : est-ce que tu devines ce qui l'amène?

MADAME DE TRENEUIL.

Moi? non.

DELPHINE.

Enfin, on le saura, puisqu'il vient de lui-même, il te dira pourquoi ; il ne partira pas sans s'expliquer,

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DE PRESLE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Presle. (Il entre dans l'appartement à gauche.)

DE PRESLE.

Pardon, Madame, je crains bien d'être doublement indiscret : car vous n'êtes pas seule.

MADAME DE TRENEUIL.

C'est ma sœur.

DE PRESLE.

Ah ! oui, je me rappelle... c'est Mademoiselle que vous m'avez montrée avant-hier, à cette soirée, et qui éclipsait par sa grâce toutes ses jeunes compagnes.

DELPHINE, à part.

Il m'a remarquée ; j'en étais sûre.

MADAME DE TRENEUIL.

Sans votre disparition subite, Monsieur, j'aurais satisfait à votre demande, en lui présentant le fils d'un ancien ami de notre famille.

DE PRESLE.

Une circonstance imprévue que j'ai vivement regrettée... Trop heureux s'il m'est permis de réparer ma perte.

DELPHINE, à part.

·us y voilà.

LE DOMESTIQUE, rentrant, à Delphine.

Le commis de Batton a dit qu'il était pressé, et si Mademoiselle veut choisir les fleurs pour ce soir...

DELPHINE.

Oui, je vais y aller... (A part.) Quel ennui! je serais peut-être mieux en cheveux; mais non... de jolies fleurs; et puis, il vient de me voir ainsi; cela me changera. (Lui faisant la révérence.) Monsieur... (A part.) Il est fâché que je parte. (Elle sort.)

DE PRESLE, à part.

Je suis enchanté que la petite sœur nous laisse.

MADAME DE TRENEUIL, au domestique.

Dès qu'on arrivera, faites entrer dans le grand salon, et avertissez-moi; allez. (Le domestique sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DE TRENEUIL, DE PRESLE.

DE PRESLE.

J'ai mal pris mon temps, Madame; à ces ordres, à ces apprêts, je vois que vous attendez du monde.

MADAME DE TRENEUIL.

Quelques amis, une réunion bien modeste : une soirée de veuve; on dansera au piano; et si vous n'êtes pas effrayé...

DE PRESLE.

De rester auprès de vous? J'accepte avec empressement, et néanmoins avec un peu de regret, Madame.

MADAME DE TRENEUIL.

Comment?

DE PRESLE.

Me voilà forcé d'ajourner ce que j'avais à vous dire; car il s'agit d'un sujet trop important pour en parler au milieu d'un bal.

MADAME DE TRENEUIL.

Savez-vous que vous excitez mon intérêt? et puisqu'on n'arrive pas encore, voyons, deux mots seulement; eh bien, Monsieur?

DE PRESLE.

Eh! quoi! Madame, à mon embarras, vous n'avez pas deviné que je viens mettre entre vos mains le sort de ma vie entière.

MADAME DE TRENEUIL, à part.

Encore un parti pour ma sœur. Elle s'en doutait, la coquette; écoutons; c'est mon état; eh bien?

DE PRESLE.

Avant d'entrer ici, tout me semblait facile, et maintenant tout m'alarme ; comment réussir à vous intéresser en ma faveur?.. Les paroles, les phrases d'usage, expriment si mal un sentiment vrai ; du moins vous me saurez gré, je l'espère, de n'avoir recouru à aucune médiation... Madame Dorvilé, d'autres amies ne m'auraient pas refusé la leur; eh bien! je n'en ai pas voulu, Madame, c'est à vous seule que je m'adresse; ma cause ne sera plaidée que devant vous, et que par moi; si je m'y prends mal, n'importe... dans ma gaucherie même, vous verrez l'émotion d'un cœur bien épris, et vous en serez peut-être attendrie.

MADAME DE TRENEUIL, avec un sourire bienveillant.

Le fait est que, depuis deux mois, voilà bien des déclarations que j'entends.

DE PRESLE.

Ciel!

MADAME DE TRENEUIL.

Mais il y a dans la vôtre un naturel, un abandon qui persuadent.

DE PRESLE.

Ah! vous me rendez le courage; et quand je pense que même avant votre mariage... que depuis trois ans, sans avoir osé vous le dire, je vous aimais...

MADAME DE TRENEUIL.

Moi, monsieur! comment! c'est à moi que vous vous adressiez?

DE PRESLE.

AIR du *Matelot* (de MADAME DUCHAMBGE).

Et quoi! cet aveu vous étonne?

MADAME DE TRENEUIL.

De l'attendre j'étais si loin...
Vous ne m'aviez nommé personne.

DE PRESLE.

J'ai cru n'en avoir pas besoin.
Me parlant sans cesse à moi-même
D'un sentiment et si vif et si doux,
Il me semblait que dire : *J'aime*,
Suffisait pour dire : C'est vous.

MADAME DE TRENEUIL.

J'ai cru qu'il s'agissait de ma sœur.

DE PRESLE.

Et vous m'approuviez?

MADAME DE TRENEUIL.

J'étais flattée pour Delphine d'une recherche aussi honorable, d'un parti aussi brillant.

DE PRESLE.

Et ces vœux ne vous semblent plus ni honorables, ni désirables, depuis que vous savez que c'est à vous qu'ils s'adressent?

MADAME DE TRENEUIL.

Je ne dis pas cela.

DE PRESLE.

Vous le pensez, du moins; d'autres hommages ont prévenu le mien : je suis puni du respect que m'inspiraient vos vertus, de ce respect, qui, pendant que vous étiez liée à un autre, m'a condamné au silence, m'a forcé à fuir votre vue. Mais enfin, et bien loin d'ici, du fond de l'Allemagne, j'apprends que vous êtes libre; j'accours, et j'hésitais encore à me déclarer; mais, par bonheur, on prétend que des revers, des malheurs, ont presque anéanti la fortune de M. de Treneuil et la vôtre : j'ai été plus brave alors; et je venais vous offrir des richesses que, pour la première fois, je me sentais heureux de posséder, et votre refus renverse tous mes projets, toutes mes espérances.

MADAME DE TRENEUIL.

Calmez-vous, de grâce...

DE PRESLE.

Non, Madame; non, je vois que vous en aimez un autre... son nom, de grâce, dites-moi son nom.

MADAME DE TRENEUIL.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Personne!.. je n'aime personne,
Je l'atteste, je le promets!

DE PRESLE.

Ah! grand Dieu! que vous êtes bonne!
Insensé!.. je vous accusais,
Déjà je me désespérais.
Mais non; j'avais tort de me plaindre;
De qui pourrais-je être jaloux,
Si pour rivaux je ne dois craindre
Que ceux qui sont dignes de vous?

MADAME DE TRENEUIL.

Nul autre, Monsieur, ne le serait sans doute que vous, sans la résolution que j'ai prise de ne point me remarier... résolution que rien ne peut changer.

DE PRESLE.

Et moi j'espère que le temps, que mes soins, que mon amour...

MADAME DE TRENEUIL, *froidement.*

Ne le croyez pas, Monsieur : vous êtes trop galant homme, vous avez trop de droits à mon estime, pour que je veuille vous abuser; et à vous seul, et sous le sceau du secret, je veux bien confier ma situation... Pendant trois ans qu'a duré mon mariage, j'ai été la plus malheureuse des femmes, non pas que M. de Treneuil ne m'aimât beaucoup; mais une jalousie aveugle, effrénée, dont lui-même gémissait, a empoisonné tous les instants de sa vie; elle lui a fait négliger le soin de ses affaires et de sa fortune; elle a hâté ses derniers moments, et lui a même survécu.

DE PRESLE.

Que dites-vous?

MADAME DE TRENEUIL.

Prêt à mourir, il m'a fait jurer qu'après lui je ne serais jamais à un autre; et il est mort en emportant ce serment.

DE PRESLE.

Quelle horreur!

MADAME DE TRENEUIL.

Eh! pourquoi donc?.. si cette dernière marque d'amour lui a prouvé la sincérité de ma tendresse, l'injustice de ses soupçons, si elle a adouci ses derniers moments, je n'ai fait que mon devoir, et je m'en félicite.

DE PRESLE.

Abuser de la foi du serment pour enchaîner votre avenir!

MADAME DE TRENEUIL.

Enchaîner!.. il le serait sans cela : car j'aime peu le monde, où je n'ai trouvé que des chagrins, et je suis décidée à le quitter.

DE PRESLE.

Est-il possible!

MADAME DE TRENEUIL.

Le repos et la solitude conviennent seuls à mes goûts, à mon caractère, à mes serments; et aussitôt après le mariage

de ma sœur, je compte me retirer à l'abbaye de Miremont.

DE PRESLE.

Vous n'exécuterez pas un semblable projet.

MADAME DE TRENEUIL.

C'est déjà fait à moitié, car voici la lettre que j'écrivais ce matin à la supérieure, en lui annonçant ma prochaine arrivée.

DE PRESLE.

Ce n'est pas possible, vous réfléchirez; vous déchirerez cette lettre.

MADAME DE TRENEUIL.

Vous ne me connaissez pas, Monsieur. (Appelant.) André!

DE PRESLE.

Que voulez-vous faire?

MADAME DE TRENEUIL.

Vous prouver que quand j'ai pris une résolution que je crois sage et raisonnable, rien ne m'empêche de l'exécuter. (Au domestique qui entre.) Portez cette lettre à l'instant même à la poste. (Le domestique sort.)

DE PRESLE, avec colère.

Madame, voilà qui est affreux!

MADAME DE TRENEUIL, offensée.

Monsieur!

DE PRESLE.

Oui, sans doute, et puisque vous me réduisez au désespoir, je dois vous sauver d'une résolution que vous regretteriez plus tard; je m'attache à vous, je ne vous quitte pas... à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de la persévérance. Vous verrez sans cesse celui que vous rendez si malheureux; il sera là, devant vos yeux, comme un reproche continuel.

MADAME DE TRENEUIL.

Monsieur!

DE PRESLE.

Et si cet amour dont je vous poursuis vous déplaît, vous gêne, vous contrarie... eh bien! tant mieux, je ne serai pas le seul à souffrir, vous serez comme moi, vous ne pourrez vous en défaire, vous y serez condamnée.

MADAME DE TRENEUIL.

C'en est trop...

DE PRESLE.

Eh quoi! Madame...

MADAME DE TRENEUIL.

Oui, Monsieur; et puisque la voix de l'amitié, puisque celle de la raison ne peuvent rien sur vous, il faut se résoudre à se séparer, à ne plus se voir, à se priver même de vos visites.

DE PRESLE.

O ciel! vous me renvoyez, vous me chassez?

MADAME DE TRENEUIL.

Non, sans doute; mais c'est vous qui m'obligez à ne plus vous recevoir. Adieu, Monsieur. (Elle lui fait la révérence, et entre dans son appartement.)

SCÈNE V.

DE PRESLE, seul.

Oui, sans doute, je partirai, je m'éloignerai, à l'instant même, pour me venger, pour la forcer à me céder; mon honneur y est engagé. Mais comment y parvenir? ce qu'elle m'a appris est terrible, car je la connais; et avec ses principes, un tel serment est un obstacle invincible. C'est-à-dire, invincible, tout peut se vaincre, tout peut s'oublier, quand on aime; mais c'est qu'elle ne m'aime pas encore : il faut donc, avant tout, se faire aimer, à force de soins et de tendresse, d'assiduité. (Avec dépit.) De l'assiduité!.. et je ne peux plus même la voir, elle ne me recevra plus; sa porte m'est défendue! C'est une gaucherie que j'ai faite là .. Quitter la partie, c'est la perdre; et à quelque prix que ce soit, il faut trouver moyen de m'introduire de nouveau chez elle, d'y être admis, de m'y installer... oui, sans doute... mais si je sais comment m'y prendre...

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, DE PRESLE.

ANTÉNOR, à la cantonade.

Non, non, ne dérangez pas ces dames, j'attendrai... c'est une des prérogatives de mon état de prétendu... Eh mais! n'est-ce pas monsieur le comte de Presle?

DE PRESLE.

Anténor Jousse! mon ancien camarade de collége, que depuis quatre ans je n'avais pas rencontré une seule fois dans le monde.

ANTÉNOR.

C'est que pendant ce temps, mon cher ami, j'en ai été tout à fait retranché et séquestré : j'étais entré au grand séminaire.

DE PRESLE.

C'est donc vrai ? je croyais qu'on le disait pour se moquer de toi.

ANTÉNOR.

Non vraiment ; moi, je n'ai jamais eu d'ambition ; mais ma mère en avait, et comme c'était alors le seul moyen de parvenir.

Air : *Du partage de la richesse.*

Sous l'empire, où régnait la gloire,
Dans les dragons je dus être englobé;
Quand régna la soutane noire,
Elle voulut de moi faire un abbé.

DE PRESLE.

Et maintenant, où quiconque pérore,
Monte sans peine aux grandeurs de l'État,
Si ta mère vivait encore,
Infortuné, tu serais avocat,
Mon pauvre ami, tu serais avocat.

ANTÉNOR.

C'est probable ; je n'aurais pas pu échapper les robes noires; mais alors, mon oncle, qui est évêque, devait me pousser et me protéger ; j'aurais fait mon chemin, c'est-à-dire, non, parce que je n'avais pas de vocation ; dans mes rêves, et même tout éveillé, je pensais toujours à un bon ménage, à une femme, à des enfants ; c'était mal ! cela m'aurait perdu... et à la mort de ma pauvre mère, j'ai quitté la soutane et je suis entré chez un agent de change pour faire mon salut.

DE PRESLE.

Est-il possible !

ANTÉNOR.

Oui, mon ami ; il vaut mieux être un bon négociant qu'un mauvais...

DE PRESLE.

Tu as raison ; quelque état que l'on choisisse, l'essentiel est de l'exercer en honnête homme...

ANTÉNOR.

Mon patron m'a pris en affection ; il voulait même me donner un intérêt dans sa charge, et alors ma fortune serait faite ; mais pour cela il faudrait cent mille écus, et tout mon patrimoine réuni fait à peine le tiers de cette somme.

DE PRESLE.

N'as-tu pas des amis qui seront trop heureux de venir à ton secours?

ANTÉNOR.

Est-il possible!

DE PRESLE.

Moi, tout le premier : j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut, et si cela peut t'obliger, je te prête les deux cent mille francs qui te manquent.

ANTÉNOR.

Ah! mon ami! mon cher ami! C'est étonnant, on nous enseignait là-bas que la société était perfide, le monde corrompu... Moi, depuis que j'y suis, je ne trouve que loyauté, générosité, désintéressement, parmi les hommes.

DE PRESLE.

Fasse le ciel que tes illusions continuent! Tu acceptes donc?

ANTÉNOR.

C'est-à-dire, je ne refuse pas; mais, vois-tu, j'ai écrit à mon oncle l'évêque, qui est fort riche, comme tu sais, pour le prier de m'avancer cette somme; je n'ai pas encore reçu sa réponse, qui, j'en suis sûr, sera favorable; et il aurait droit de se fâcher, ce bon oncle, si d'ici là je m'adressais à d'autres qu'à lui.

DE PRESLE.

C'est juste.

ANTÉNOR.

Mais je t'en garde la même reconnaissance, et je proclamerai partout ton amitié, ta générosité.

DE PRESLE.

Du tout : tu me feras le plaisir de n'en rien dire, ou nous nous fâcherons. Mais tu aurais un autre moyen de me rendre service.

ANTÉNOR.

Lequel, mon ami?

DE PRESLE.

Apprends-moi comment tu es reçu dans cette maison, et sur quel pied tu y viens?

ANTÉNOR.

J'y viens dans un but légitime; mes idées de mariage me tiennent toujours, surtout depuis que j'ai vu mademoiselle Delphine, la sœur de madame de Treneuil, une jeune personne charmante.

DE PRESLE.

C'est possible, je n'ai pas remarqué.

ANTÉNOR.

Ne me dis pas cela, cela me ferait de la peine pour toi; moi, je n'en dors pas, j'ai des vertiges, des extases, j'en perds la tête, je m'embrouille dans mes *reports* et dans mes *fin courant;* et je ne conçois au monde de félicité que par elle.

DE PRESLE.

Pauvre garçon! Et tes vœux sont-ils bien accueillis? te voit-elle avec plaisir.

ANTÉNOR.

Je n'en sais rien, mais elle rit quand elle me voit, c'est toujours cela... elle est si bonne!

AIR d'*Aristipe*.

Je suis toujours des traits de sa folie
Dédommagé par son bon cœur;
A la moindre plaisanterie
Toujours succède une faveur;
Un mot piquant me vaut une douceur.
Chacun me plaint d'un bonheur qu'on ignore...
Je laisse dire... et de moi, Dieu merci!
Pour peu qu'elle se moque encore,
Je suis sûr d'être son mari.

DE PRESLE.

Je comprends.

ANTÉNOR.

C'est pour elle que j'ai appris la musique, pour elle que j'ai appris la valse et la galope; et depuis ce temps-là elle m'a donné de l'espoir.

DE PRESLE.

Je t'en fais compliment.

ANTÉNOR.

Oui, mais nous sommes tant de danseurs, c'est-à-dire tant de concurrents...

DE PRESLE.

Comment cela?

ANTÉNOR.

Madame de Treneuil, pour laisser à sa sœur toute liberté dans son choix, s'est fait une loi et un devoir de recevoir chez elle tous ceux qui s'annoncent comme prétendants.

DE PRESLE.

Est-il possible?

ANTÉNOR.

Oui, mon ami; d'ici à ce que sa sœur se décide, tous sont admis; il y a de quoi faire une contredanse à seize.

DE PRESLE, vivement.

Dieu! que c'est heureux!

ANTÉNOR.

Et pourquoi?

DE PRESLE.

Parce que plus il y aura de concurrents, et plus tu auras de gloire à l'emporter.

ANTÉNOR.

Je ne tiens pas à la gloire.

DE PRESLE.

Tu as tort; et je ne sais comment te remercier de l'idée... non, de la nouvelle que tu viens de me donner. Tu es un brave et honnête garçon qui, en tout temps, peut compter sur moi.

ANTÉNOR, le serrant dans ses bras.

J'y compte, mon ami, j'y compte; et, entre nous, c'est à la vie et à la mort.

DE PRESLE.

Tais-toi donc, voilà ces dames.

ANTÉNOR.

C'est vrai.

DE PRESLE.

Présente-moi à elles, je t'en prie.

ANTÉNOR.

De tout mon cœur.

SCÈNE VII.

DE PRESLE, ANTÉNOR, DELPHINE, en parure de bal; MADAME DE TRENEUIL.

MADAME DE TRENEUIL, à part, apercevant de Presle.

Comment! encore ici, après un congé aussi formel! je ne le reconnais pas là. (Anténor et de Presle s'inclinent.)

ANTÉNOR, prenant de Presle par la main.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte de 'e, mon ancien camarade, un militaire des plus distingués.

DE PRESLE, passant entre Anténor et Delphine.

Mon ami Anténor est trop bon : il ne fallait pas moins que son patronage et sa recommandation pour oser vous adresser une demande qui me semble, à moi, toute naturelle, et que vous trouverez peut-être bien téméraire.

DELPHINE.

Et laquelle, Monsieur ?

DE PRESLE.

Je sais que de nombreux prétendants aspirent à la main de Mademoiselle ; et, sans aucun droit, je dirai même plus, sans aucun espoir, je viens cependant me mettre sur les rangs.

DELPHINE ET MADAME DE TRENEUIL.

Est-il possible !

ANTÉNOR, s'éloignant de de Presle.

Quelle trahison !

DELPHINE.

Et c'est M. Anténor qui nous le présente ! Voilà, par exemple, une confiance...

ANTÉNOR.

Du tout, Mademoiselle.

DE PRESLE.

Je m'attendais bien à l'accueil peu favorable que je reçois.

DELPHINE.

Vous auriez tort, Monsieur, d'interpréter en mauvaise part la surprise que me cause votre recherche, trop honorable, du reste, pour qu'on puisse s'en formaliser.

ANTÉNOR.

Encore un qu'on admet ! Et être trompé ainsi par un ami de collége !

DE PRESLE.

Écoute donc, on est rivaux en amour... et cela n'empêche pas l'amitié. (Il lui tend la main.)

ANTÉNOR.

Laissez-moi, je ne veux plus rien de vous, et je ne croirai plus désormais à l'amitié des hommes. (Regardant madame de Treneuil.) Je ne croirai qu'à celle des femmes. (Il remonte vers le haut du théâtre.)

MADAME DE TRENEUIL, passant entre Delphine et de Presle.

Si quelqu'un ici a le droit de s'étonner d'une pareille démarche, il me semble, Monsieur, que c'est moi.

DE PRESLE.

Du tout, Madame, car c'est vous qui en êtes cause : ce sont vos avis, vos conseils, qui m'y ont déterminé.

ANTÉNOR, venant entre madame de Treneuil et Delphine. A madame de Treneuil.

Et vous aussi, Madame, vous qui sembliez me porter quelque intérêt !

DE PRESLE, à madame de Treneuil.

J'ai écouté la voix de la raison, la vôtre, Madame.

ANTÉNOR, à Delphine.

Et c'est par raison qu'il vous aime ?

DE PRESLE.

Oui, mon ami, une raison impérieuse.

MADAME DE TRENEUIL.

La seconde fois que vous voyez ma sœur ?

DE PRESLE, galamment.

Eh mais ! une seule aurait suffi.

MADAME DE TRENEUIL.

Mais songez donc, Monsieur...

DE PRESLE.

Que vous laissez, m'a-t-on dit, la concurrence libre à tout le monde, et que j'aurais lieu, Madame, de vous supposer (En appuyant.) des raisons toutes personnelles, si vous m'accordiez le privilége de l'exclusion.

MADAME DE TRENEUIL, à part.

C'est-à-dire qu'il va me croire jalouse. (Haut.) Je ne dis plus rien, Monsieur ; que ma sœur prononce, mais qu'elle prononce sur-le-champ.

DE PRESLE.

Ce n'est ni juste ni raisonnable ; je n'ai pas, (Regardant Anténor.) comme bien des gens, un mérite évident, et qui saute aux yeux ; le mien, si toutefois j'en ai, est difficile à découvrir ; il lui faut le temps de se faire connaître, et il faut au moins que Mademoiselle me permette comme aux autres de lui faire ma cour.

DELPHINE, passant auprès de sa sœur.

Il me semble, ma sœur, qu'on ne peut pas empêcher...

ANTÉNOR.

Eh bien ! qu'il se dépêche, et que cela finisse.

DE PRESLE, froidement.

Je commencerai dès que mon rival ne sera plus là ; on ne

peut pas exiger que je fasse ma déclaration devant témoin.

DELPHINE.

C'est juste.

MADAME DE TRENEUIL.

C'est-à-dire que nous sommes de trop.

DE PRESLE, la retenant.

Non, Madame, je connais trop les convenances; votre présence est de droit et de rigueur : vous êtes la tutrice, le chaperon de Mademoiselle, et, à ce titre, vous ne pouvez pas faire autrement que d'écouter ma déclaration d'amour.

ANTÉNOR, à madame de Treneuil, qui fait un geste d'impatience.

Oui, Madame, j'aime mieux que vous soyez là... Je serai plus tranquille, et puisqu'il faut que je m'en aille...

DE PRESLE.

Sans rancune, mon ami Anténor.

ANTÉNOR.

Si, Monsieur; car moi je ne suis pas comme vous, je ne vous prends pas en traître; et je vous déclare que si je peux trouver quelque bon moyen de vous nuire...

DE PRESLE.

C'est toujours comme cela entre amis.

ANTÉNOR, hésitant à s'en aller.

Sans adieu, Madame; et vous, Mademoiselle, je me recommande à vous, il va vous parler mieux que moi.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Je sais qu'il est plus éloquent,
Il sait mieux plaire et mieux séduire;
Il a plus d'esprit, de talent.

DE PRESLE, à part, et riant.

Si c'est ainsi qu'il croit me nuire...

ANTÉNOR.

Il va, comme futur mari,
Vanter son amour, sa constance;
Mais tout ce qu'il va dire ici,
Songez que c'est moi qui le pense.

(A de Presle, avec fierté, en sortant.) Adieu, Monsieur. (Il entre chez madame de Treneuil.)

SCÈNE VIII.

DE PRESLE, MADAME DE TRENEUIL, DELPHINE.

DELPHINE.

Ce pauvre Anténor! il me fait de la peine; mais ce n'est pas

un mal qu'il ait quelque inquiétude : sans cela, il serait trop tranquille et trop sûr de son fait.

MADAME DE TRENEUIL.

Maintenant, Monsieur, vous êtes satisfait; j'espère qu'au moins vous ne me retiendrez pas plus longtemps.

DE PRESLE.

Je tâcherai, Madame, sans toutefois en répondre; car vous sentez que l'exposé d'une passion, ça demande toujours quelques développements. Je sais bien que ces sortes de choses ne sont guère amusantes, quand on ne les écoute pas pour son compte; mais lorsque c'est par état, et qu'il y a nécessité...

MADAME DE TRENEUIL.

Oh! peu m'importe, je n'ai pas besoin d'entendre, et j'ai là mon ouvrage. (Elle va s'asseoir auprès de la table.)

DE PRESLE.

Votre ouvrage! à merveille, Madame; je n'y pensais pas; mais cela me mettra tout à fait à mon aise.

DELPHINE, à part, pendant que madame de Treneuil s'assied.

Je suis curieuse de voir comment il va me faire la cour; un militaire dont on vante l'esprit, ça doit être amusant. (Elle s'assied à côté de sa sœur, et les yeux baissés.)

DE PRESLE, s'assied auprès de Delphine, et après quelques instants de silence.

Mademoiselle, ce que j'ai à vous dire est bien simple : je désire est admis au nombre de vos prétendants.

DELPHINE, après un silence. A part.

Comment! voilà tout... les autres qui me faisaient de si jolies phrases. (Haut.) Monsieur, est-ce là le seul motif?

DE PRESLE.

Une telle question prouve la candeur et l'ingénuité de votre âme; car de la manière dont je me présente, ma réponse ne peut pas être douteuse. Je suis amoureux, Mademoiselle : dans ma position, c'est de rigueur.

DELPHINE.

Amoureux?

DE PRESLE, avec expression.

Ah! oui, l'on peut m'en croire; et je ne serais pas ici, je le jure, si je n'y avais été entraîné par un penchant irrésistible.

DELPHINE, à part.

'lons, c'est un peu mieux. (Haut.) Mais ce penchant a été

bien prompt, car vous me connaissez à peine; et si j'étais sûre que vous fussiez sincère...

DE PRESLE.

Je m'y engage.

DELPHINE.

Je vous demanderais à quelle circonstance je dois attribuer votre amour pour moi.

MADAME DE TRENEUIL, bas.

Delphine...

DELPHINE, bas.

Mais dame, ma sœur, il faut bien prendre des informations: c'est un soin qui vous regardait. Je fais là votre ouvrage.

DE PRESLE.

Un autre, Mademoiselle, vous parlerait de ces coups soudains de la sympathie, si familiers dans les romans et au théâtre; mais ce sont là des moyens tellement prodigués, qu'on n'y croit plus guère aujourd'hui. Moi, c'est différent : cet amour que je vous témoigne, Mademoiselle, l'idée m'en est venue en pensant à madame votre sœur.

DELPHINE.

A ma sœur...

MADAME DE TRENEUIL, se levant.

Monsieur, que voulez-vous dire? oubliez-vous?

DE PRESLE, se levant.

Pardon, Madame. N'oubliez pas vous-même, de grâce, que vous n'êtes ici qu'un témoin impartial et désintéressé. Comme chaperon, vous regardez, vous écoutez; mais voilà tout. Je suis seul juge des moyens que j'emploie pour faire la cour à Mademoiselle, et celui-là n'est peut-être pas le moins naturel et le moins persuasif. (Il se rassied.) Oui, Mademoiselle, je me suis dit: Une jeune personne élevée sous l'influence d'un pareil exemple, formée à l'école de tant de vertus et de qualités, recevant à chaque instant du jour ces impressions dont il est impossible de se défendre... mais ce doit être un modèle de raison, d'amabilité, de grâce; ce doit être la perfection même! Je ne me suis pas trompé, Mademoiselle; et vous concevez maintenant que j'ai d'excellentes raisons pour me dire amoureux de vous.

DELPHINE, bas, à madame de Treneuil.

Ma sœur, remerciez-le donc, il me semble que cela regarde plus que moi.

DELPHINE.

Toute la vie... c'est un peu long.

DE PRESLE.

Ça m'est égal... la seule faveur que je réclame, c'est la liberté de revenir, de vous voir quelquefois, tous les jours, le matin, le soir, à votre convenance, et de ne vous parler que devant votre sœur, toujours devant elle.

MADAME DE TRENEUIL.

Monsieur...

DE PRESLE, à genoux, à Delphine.

Accordez-moi cette permission, et, en revanche, je m'engage à ne rien vous demander de plus.

DELPHINE.

Mais relevez-vous, Monsieur, relevez-vous.

DE PRESLE.

Vous consentez?.. Ah! que je suis heureux!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

Dieu! que vois-je! et qu'entends-je!

DE PRESLE.

On me permet d'espérer... voilà tout. C'est là ce qui te fâche?

ANTÉNOR.

D'abord, Monsieur, je vous prierai de supprimer ces familiarités-là, parce qu'enfin, comme je ne vous tutoie plus...

DE PRESLE.

C'est juste.

ANTÉNOR.

Et en outre, je vous préviens que je vais parler contre vous; et pour faire connaître à Mademoiselle la personne à qui elle permet d'espérer, je ne dirai qu'une seule chose, mais horrible, mais épouvantable... que je viens d'apprendre à l'instant.

MADAME DE TRENEUIL, avec émotion.

Qu'entends-je!

DE PRESLE.

J'allais partir... mais je reste... je ne serais pas fâché d'avoir ·lques renseignements sur mon compte.

ANTÉNOR.

Comme ce n'est pas pour vous que je les ai pris, je ne suis pas obligé de vous les donner.

DE PRESLE.

Il me semble cependant que, quand on accuse, ce doit être en face.

DELPHINE.

C'est juste!

DE PRESLE.

Quant à moi, je m'engage envers mon adversaire à ne pas l'interrompre; qu'il lance contre moi son réquisitoire, je m'assieds là, muet, immobile, et fort de mon innocence. (Il s'assied dans un fauteuil.)

DELPHINE, à part.

Par exemple, voilà qui excite ma curiosité. (Haut, à Anténor.) Allons, parlez donc.

MADAME DE TRENEUIL.

Parlez, Anténor.

ANTÉNOR.

A cet empressement, je vois bien qu'on est maintenant pour lui : vous aussi, madame de Treneuil! Il vous a séduite, mais cela ne durera pas, quand je vous dirai que lui, qui recherche Mademoiselle en mariage, il aime une autre femme.

DELPHINE.

Est-il possible!

ANTÉNOR.

Et qu'il s'est battu pour elle, la semaine dernière, à la suite d'un bal; on vient de le dire dans le salon; et s'il ose le nier, j'ai un moyen de le confondre, en vous montrant la blessure qu'il a reçue.

MADAME DE TRENEUIL, avec émotion.

O ciel! une blessure!

ANTÉNOR.

Vous voilà comme moi, Madame, effrayée d'abord, parce qu'on a beau haïr ses amis, le premier mouvement est pour eux; mais rassurez-vous, presque rien, une égratignure à la main droite : c'est une permission du ciel, tout juste ce qu'il fallait pour rendre témoignage à la vérité.

DELPHINE.

Moi qui m'étais attendrie, qui le croyais la franchise même. (Anténor et Delphine remontent jusqu'au haut du théâtre.)

MADAME DE TRENEUIL, à de Presle.

Vous avez entendu, Monsieur?

DE PRESLE, se levant avec le plus grand sang-froid.

Parfaitement, Madame.

MADAME DE TRENEUIL.

Quant à moi, tout cela me serait bien indifférent; mais, comme tutrice de ma sœur, comme obligée de veiller à son avenir, je ne puis me dispenser de vous interroger; qu'avez-vous à répondre?

DE PRESLE.

Que dans le récit d'Anténor, de M. Anténor, il entre beaucoup d'exagération; des faits mal présentés, plus mal interprétés encore; et qu'après tout, j'espère être jugé sur ma conduite ultérieure, et non pas sur les rapports toujours suspects d'un rival, qui ne cherche à me perdre dans votre esprit que pour diminuer la concurrence. (Il se rassied.)

ANTÉNOR.

Voilà ce qui vous trompe, Monsieur. Je n'ai agi que pour le bonheur de mademoiselle Delphine, son bonheur à venir; car moi je n'ai plus de prétentions, je me retire.

MADAME DE TRENEUIL.

Que dites-vous?

ANTÉNOR.

Qu'en me mettant sur les rangs pour épouser Mademoiselle, qui a cent mille écus de dot, j'espérais lui apporter une fortune égale à la sienne; mais je comptais pour cela sur mon bon oncle l'évêque, à qui j'avais demandé deux cent mille francs; et je reçois de lui, à l'instant...

MADAME DE TRENEUIL.

Cette somme?

ANTÉNOR.

Non, une lettre où il refuse de m'envoyer cet argent.

MADAME DE TRENEUIL.

Est-il possible!

ANTÉNOR.

Du reste, il m'envoie sa bénédiction; mais vous sentez que cela ne suffit pas pour épouser celle qu'on aime.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Ainsi, je pars, Mademoiselle;
Recevez mes derniers adieux;
Puisqu'un autre hymen vous appelle,

Puissiez-vous faire un choix heureux!
Par les grands airs craignez d'être éblouie,
Cherchez surtout candeur et bonne foi;
Enfin, prenez un mari comme moi,
Afin d'être toujours chérie.

DELPHINE, le retenant.

Monsieur Anténor, vous qui êtes si bon, vous seriez malheureux! Oh! non, j'ai pu être légère, frivole; maintenant je me le reprocherais; et quoique vous soyez presque sans fortune, si ma sœur y consent, il me semble que c'est vous que je préfère.

ANTÉNOR, hors de lui.

Est-il possible!

DE PRESLE, passant entre Delphine et Anténor.

Permettez, permettez, vous n'en êtes pas encore sûre.

ANTÉNOR.

Comment cela?

DE PRESLE.

Mademoiselle a dit: *Il me semble*... expression pleine de tact, de prudence et de raison.

ANTÉNOR.

Il ne s'agit pas de raison, puisqu'elle me préfère...

DE PRESLE.

Pour le moment!.. premier moment d'enthousiasme et de sensibilité, qui ne prouve rien; il faut attendre le temps et la réflexion.

MADAME DE TRENEUIL.

Mais il me semble, à moi, que ma sœur vous a dit assez nettement...

DELPHINE.

Oui, Monsieur.

DE PRESLE.

Non, Mademoiselle.

DELPHINE, avec impatience.

Et je vous répète encore...

DE PRESLE.

Vous n'en savez rien vous-même.

ANTÉNOR.

Est-il obstiné!

DELPHINE.

Il ne me croira pas.

DE PRESLE.

Non, sans doute, tant que votre sœur sera là. (A madame de Treneuil.) Oui, Madame, vous exercez sur votre sœur une influence à laquelle Mademoiselle cède sans le savoir; votre présence lui dicte ce qu'il faut dire.

ANTÉNOR.

Je vous dis que non.

DE PRESLE.

Je vous dis que si.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Voici des dames qui arrivent au salon.

MADAME DE TRENEUIL.

Je vais les recevoir. Anténor, Delphine, vous me suivrez. (Elle sort.)

DE PRESLE, continuant toujours.

Et je suis bien sûr que si je restais seulement cinq minutes avec Mademoiselle, je la ferais changer d'idée.

DELPHINE.

Est-il possible!

ANTÉNOR, vivement, à Delphine.

Mademoiselle veut-elle me permettre de lui offrir la main?

DELPHINE.

Vous avez peur?

ANTÉNOR.

Moi! après ce que je vous ai dit de lui, après ce que vous avez fait pour moi... oh! non, plus de défiance.

DE PRESLE.

Eh bien! alors...

ANTÉNOR.

Eh bien!..

DE PRESLE, lui faisant signe de partir.

Eh bien!..

ANTÉNOR.

Eh bien! oui, et pour humilier son amour-propre, pour qu'il soit bien persuadé de votre indifférence, j'accorde les cinq minutes, ne fût-ce que pour lui prouver qu'on ne le craint pas; et puis je serai là, et les portes du salon seront ouvertes.

DELPHINE.

Puisque vous le voulez, et pour vous faire plaisir, j'accepte. (A part.) Que peut-il avoir à me dire? (Haut, à Anténor.) Mais vous n'oubliez pas que nous ouvrons le bal ensemble.

ANTÉNOR.

Air du *Premier prix.*

Oh! je reviendrai tout de suite,
Au premier coup d'archet.

DELPHINE.

C'est bien.

ANTÉNOR, à de Presle.

Vous le voyez, moi je vous quitte.

DELPHINE.

Mais allez donc...

ANTÉNOR.

Je ne crains rien!
Oui, quoiqu'à mon apprentissage,
Je veux me montrer désormais
Digne d'entrer en mariage;
Et pour le prouver, je m'en vais.

SCÈNE XI.

DELPHINE, DE PRESLE.

DE PRESLE, regardant autour de lui si personne ne peut l'entendre.

Personne...

DELPHINE.

Non, Monsieur, et maintenant que ma sœur n'est plus là, et que je ne suis plus, comme vous le disiez, sous son influence, je vous répète de moi-même...

DE PRESLE, gaiement.

Que vous ne m'aimez pas.

DELPHINE.

Oui, Monsieur; qu'avez-vous à dire à cela?

DE PRESLE.

Que je le savais, et que j'en suis enchanté.

DELPHINE.

Eh bien! par exemple...

DE PRESLE.

Et maintenant que je n'ai plus d'espoir, je déclare à vous, mais à vous seule, qu'Anténor peut disposer de ma fortune; moi qui ne suis pas son oncle, mais qui suis son ami, je l'établirai, je lui prêterai tout ce qu'il faut.

DELPHINE.

Et tout cela en ma faveur : c'est de l'héroïsme. Pauvre jeune homme ! vous êtes donc bien amoureux de moi?

DE PRESLE.

Pas du tout...

DELPHINE.

Qu'entends-je !

DE PRESLE.

Eh quoi ! à travers l'ambiguïté obligée de mes paroles, était-il donc si difficile de voir à qui elles s'adressaient?

DELPHINE.

A ma sœur. Eh bien ! vrai, je m'en suis doutée un moment; et si vous l'épousiez, que je serais heureuse !

DE PRESLE.

Il y a tant d'obstacles.

DELPHINE.

Je le sais bien.

DE PRESLE.

Vous seule pouvez m'aider à les vaincre.

DELPHINE.

Parlez, disposez de moi; je serais si contente de faire votre bonheur, celui de ma sœur!

DE PRESLE.

Et celui d'Anténor...

DELPHINE.

Les deux noces à la fois !.. Que faut-il faire?

DE PRESLE.

Déclarer tout haut, et sans hésitation, que vous m'aimez, que vous m'acceptez pour mari.

DELPHINE.

A la bonne heure... Je préviendrai Anténor.

DE PRESLE.

Du tout, je m'y oppose.

DELPHINE.

Mais songez donc... le tourmenter encore...

DE PRESLE.

Tant mieux ! J'ai besoin de sa rage et de ses fureurs; ça entre dans mon plan d'attaque.

DELPHINE.

Je lui dirai de gémir... de s'emporter.

DE PRESLE.

Il n'a pas assez de sang-froid pour cela; et à la gaucherie de sa colère, votre sœur devinerait... Enfin je ne veux que vous pour auxiliaire.

DELPHINE.

Pauvre Anténor! je ne pourrai jamais lui faire un pareil chagrin.

DE PRESLE.

Alors, c'est que vous ne l'aimez pas, puisque c'est le seul moyen d'assurer son mariage et sa fortune.

DELPHINE.

J'entends bien. Au moins, sera-ce long?

DE PRESLE.

Le moins que je pourrai... et si vous me secondez bien...

DELPHINE, avec effort.

Me voilà prête.

DE PRESLE.

Bien vrai, ma jolie belle-sœur?

DELPHINE.

Oui.

DE PRESLE.

Point de faiblesse!

DELPHINE.

Non.

AIR de *Renaud de Montauban*.

DE PRESLE.

Commençons donc; je les entends.

DELPHINE.

Je tremble!..

DE PRESLE.

Quel enfantillage!

DELPHINE.

Vous le voulez?

DE PRESLE.

Il le faut.

DELPHINE.

J'y consens.

De le tromper ayons donc le courage!

Et puis, au fait, c'est pour son bien.

DE PRESLE.

C'est trop juste, et combien de belles

A leurs amants sont infidèles,
Sans que ça leur rapporte rien,
Sans que cela rapporte rien.

SCÈNE XII.

ANTÉNOR, DELPHINE, DE PRESLE, MADAME DE TRENEUIL.

ANTÉNOR, à Delphine, allant auprès d'elle.

Mademoiselle, voici bientôt la première contredanse, je venais vous en avertir.

MADAME DE TRENEUIL, à Delphine.

Et moi, je viens te chercher; on te demande de tous côtés, et je ne m'attendais pas à te trouver seule ici avec Monsieur.

ANTÉNOR.

Ne la grondez pas, de grâce, c'est moi qui en suis cause.

MADAME DE TRENEUIL.

Vous, Anténor?

DE PRESLE.

Oui, Madame; et je dois remercier ce cher ami du service qu'il vient de me rendre : il m'a permis d'éclairer Mademoiselle sur ses véritables sentiments.

ANTÉNOR.

Que dit-il?

DE PRESLE.

J'étais bien sûr qu'un mouvement de sensibilité spontanée avait seul dicté son premier choix; mais la réflexion devait m'être favorable.

ANTÉNOR.

Qu'est-ce que j'apprends là?.. Mais non, ce n'est pas possible!

MADAME DE TRENEUIL.

Delphine, serait-il vrai?

DELPHINE, baissant les yeux et hésitant.

Ma sœur...

DE PRESLE, bas.

Songez à votre promesse.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh bien?

DE PRESLE, poussant Delphine.

Allons donc...

DELPHINE.

Eh bien! je croyais que d'abord... J'en conviens... Mais ce que Monsieur vient de me dire m'a décidée en sa faveur.

ANTÉNOR ET MADAME DE TRENEUIL.

Ciel!

DE PRESLE, à madame de Treneuil.

Vous voyez, je ne lui fais pas dire.

ANTÉNOR, allant à de Presle.

Monsieur, cela ne se passera pas ainsi, et nous verrons.

LES DAMES.

Monsieur Anténor...

ANTÉNOR.

Non, non, il ne faut pas croire qu'à cause de mon ancien état...

DE PRESLE.

Plaire à coups de pistolet, joli système.

ANTÉNOR.

Il a raison!.. et moi qui les ai laissés ensemble cinq minutes! cinq minutes, pas davantage. (Regardant alternativement Delphine et de Presle qui se font des signes.) Et des signes d'intelligence... Je suis anéanti... et c'est d'autant plus mal à vous, Mademoiselle, que si vous m'aviez dit cela seulement il y a un quart d'heure, je ne m'étais pas encore arrangé pour être heureux, il n'y aurait pas eu de contre-coup, et peut-être plus tard, l'absence, la résignation, et de bonnes lectures... Mais à présent!.. Ah! j'en mourrai.

DELPHINE, à part.

Là! juste ce que j'avais prévu!

MADAME DE TRENEUIL.

Anténor, mon ami. (De Presle passe à la droite de Delphine.)

ANTÉNOR.

Non, Madame, pourquoi vous attendrir sur mes infortunes? Ne prenez pas cette peine-là; je commence à m'y faire : dans la même journée, un ami d'abord; ensuite un oncle, et puis une amante. Il n'y a que vous, Madame, vous seule qui ne changiez pas, qui ne changerez jamais, et que rien ne pourra séduire. Aussi, dorénavant, amitié, parenté, amour, je ne croirai plus à rien, qu'à votre bonté, qu'à votre générosité. Je vais chercher mon chapeau.

DELPHINE, à part.

Dieu!.. (Haut et vivement.) Anténor!..

DE PRESLE, bas.

Imprudente!

ANTÉNOR, se retournant.

Vous me rappelez, Mademoiselle?

DELPHINE.

Moi? non. (Prélude dans la coulisse par la porte qui est restée ouverte.) Ah! si fait, le prélude de la contredansc... (Bas, à de Presle, d'une voix suppliante.) Rien que cela. (Il lui fait un léger signe de consentement, et lui rappelle ensuite qu'elle doit se taire, par un geste rapide, auquel elle répond par un clin d'œil.)

ANTÉNOR.

Quoi! vous exigez encore!..

DELPHINE.

AIR de *la Galope*.

Oui, si je ne m'abuse,
Voici le premier air.
Allons, s'il me refuse,
Il me le paira cher.

ANTÉNOR.

A souffrir cet outrage
Je saurai m'efforcer:
Oui, j'aurai du courage,
Et je m'en vais danser.

ENSEMBLE.

DELPHINE.

Oui, de la contredanse
Voici le gai refrain;
Et je crois que la danse
Bannira son chagrin.

MADAME DE TRENEUIL.

Il me brave, il m'offense;
Je l'éloignais en vain;
Croit-il par sa présence,
Détruire mon dessein?

DE PRESLE.

Son cœur, de résistance,
Contre moi s'arme en vain,
Et ma persévérance
Changera son dessein.

ANTÉNOR.

Pour moi, plus d'espérance,
Mon malheur est certain;

Et cette contredanse
Est un nouveau chagrin.

(Anténor donne la main à Delphine, et sort avec elle ; la porte se referme, et on cesse d'entendre la musique.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE TRENEUIL, DE PRESLE.

(De Presle a suivi Anténor et Delphine, et au moment d'entrer dans le salon, il s'arrête, et, s'inclinant, il dit à madame de Treneuil :)

DE PRESLE.

Vous me permettrez, Madame, de les suivre... dans mon intérêt...

MADAME DE TRENEUIL.

Un mot, de grâce, Monsieur.

DE PRESLE, à part et revenant.

On ne me renvoie plus, on me retient.

MADAME DE TRENEUIL.

J'ai une explication à vous demander sur votre conduite, qui, d'un bout à l'autre, me paraît une énigme inexplicable.

DE PRESLE, froidement.

Rien de plus simple, Madame. Repoussé par vous, je me suis adressé à votre sœur. Je lui ai fait la cour, et je suis décidé à l'épouser.

MADAME DE TRENEUIL.

A l'épouser! Et si je l'instruis des aveux que vous m'avez faits aujourd'hui même?

DE PRESLE.

Vous le pouvez, Madame; cette menace m'alarme peu. Si j'ai su prendre quelque ascendant sur elle, vous ne le détruirez pas par là. On se fie à ceux qu'on aime; on n'a pas de peine à s'en croire véritablement aimé, et alors (Avec expression.) on ne leur oppose plus une longue résistance.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh quoi! tirer avantage de la crédulité d'une jeune fille!

DE PRESLE.

Et à qui la faute, si ce n'est à vous qui m'y forcez?

MADAME DE TRENEUIL.

Ah! vous en convenez. Vous l'avez trompée.

DE PRESLE.

Madame...

MADAME DE TRENEUIL.

Et puis-je savoir par quelle magie, quel pouvoir merveilleux vous avez acquis ce prompt ascendant dont vous êtes si fier?

DE PRESLE.

Une magie toute simple, l'accent de la vérité.

MADAME DE TRENEUIL.

De la vérité?

DE PRESLE.

Oui, Madame, en suppliant votre sœur. Comme votre image est toujours présente à ma pensée, je me suis involontairement figuré que c'était à vous que je m'adressais; et, une fois que j'ai eu fait ce premier effort d'imagination, le reste m'a été facile. J'ai mis tant de feu dans l'expression de mes sentiments, je lui ai peint avec des couleurs si vives le désespoir qui m'attendait, s'il fallait vivre loin de vous... je veux dire loin d'elle... que cette jeune personne n'a pas pu s'empêcher d'être attendrie, en se voyant aimée à ce point-là.

MADAME DE TRENEUIL.

Aimée! à merveille. Monsieur, par ce récit, vous essayez encore de me faire croire à une passion impérieuse, irrésistible: cela est bon pour ma sœur... mais, pour moi, je n'ignore pas que cette prétendue passion vous laisse quelques intervalles de loisir. Car j'hésitais à vous en reparler, attendu que, quant à moi, je vous le répète, rien ne m'est plus indifférent. Mais enfin, une intrigue amoureuse, un duel l'autre semaine.. (De Presle, sans lui répondre, tire un bouquet fané de son sein, et l'y replace aussitôt.) Que vois-je? Ah! de Presle! (Elle se cache la tête dans les mains. Il l'observe. Un silence. Elle reprend avec beaucoup d'émotion :) Quoi! c'est pour ravoir ce bouquet, dont un fat s'était emparé, que vous avez exposé vos jours?

AIR : *Simple soldat.*

Quelle folie! ô ciel! si j'avais su...
Mais j'en vois une encor bien plus à craindre
Dans le projet que vous avez conçu,
Par un dépit que le temps peut éteindre...
Vous de ma sœur vouloir être l'époux!
C'est aux regrets vouer votre existence;
Et maintenant ce n'est plus par courroux
Que je persiste à parler contre vous,
Monsieur, c'est par reconnaissance.

DE PRESLE.

Vous êtes bien bonne, Madame, de vous intéresser à mon sort : ce n'est pas votre habitude.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh ! Monsieur, si ce n'est pour vous, c'est pour le bonheur de Delphine, auquel vous ne pensez pas.

DE PRESLE.

Et mais ! je vous ferai le même reproche, et avec plus juste raison ; car c'est vous que cela regarde plus que moi. Comme sa tutrice, vous êtes responsable ; et son malheur, puisque c'en est un de m'appartenir, vous ne devez l'attribuer qu'à vous seule, à vous qui, d'un mot, pouviez l'empêcher.

MADAME DE TRENEUIL.

Moi ! et comment ?..

DE PRESLE.

En vous dévouant pour elle.

MADAME DE TRENEUIL.

Monsieur !..

DE PRESLE.

Je sais ce qu'un tel parti a de pénible pour vous ; mais sans cela, où serait le mérite ? où serait le sacrifice ?.. Je vous l'ai dit, Madame : ou votre mari, ou votre beau-frère ; ou le malheur de votre sœur, ou le vôtre ; choisissez.

MADAME DE TRENEUIL.

Ni l'un, ni l'autre ; car ma sœur ne peut se marier sans mon consentement, et je le refuse.

DE PRESLE.

Contraindre son penchant !

MADAME DE TRENEUIL.

J'aime mieux sa douleur aujourd'hui que ses reproches plus tard. Et comme sœur, comme tutrice, je l'obligerai bien à m'obéir.

DE PRESLE.

De la tyrannie !.. Cela porte malheur, Madame ; et dès que vous sortez de l'ordre légal, dès que vous tombez dans le despotisme, je sais les moyens qui me restent, et j'y aurai recours. (Il salue et sort.)

SCÈNE XIV.

MADAME DE TRENEUIL, seule.

Peut-on pousser plus loin l'audace ! me braver à ce point !

Il s'en repentira! Il ne sait pas le service qu'il vient de me rendre. Oui, ce n'est plus par un scrupule exagéré peut-être, c'est pour lui... pour lui seul que je refuse... et cela vaut mieux. Je pourrais me croire dégagée d'un serment arraché à la faiblesse ou à la crainte, je pourrais oublier toutes mes résolutions, je serais prête à me remarier, que tout autre aurait sur lui la préférence... Je le dis sans dépit, sans colère, car je n'en ai plus; je suis tranquille; et si ce n'étaient les craintes que m'inspire l'avenir de ma sœur... Est-ce qu'en réalité elle l'aimerait à ce point-là? Au fait, c'est possible : une jeune personne à qui on répète qu'on l'aime éperdument, ne peut s'empêcher d'être émue. Moi-même, tout à l'heure, je ne sais ce que j'éprouvais; et s'il faut qu'il ait produit le même effet sur Delphine, comment m'y prendrai-je pour la détacher de lui? Voilà surtout ce qui est affreux de sa part! c'est ce calcul de me réduire au rôle d'esclave avec lui, ou de tyran avec ma sœur! Cela est indigne! cela révolte! Et il y a des moments où l'on pleurerait d'être isolée, sans défense, où l'on voudrait à tout prix avoir un appui, un vengeur. Ah! il était le mien auparavant; au lieu de m'outrager, il me protégeait. Et cette blessure, ce duel, ce bouquet!.. Allons, allons, ne pensons plus à cela; car je dois le haïr, et peut-être n'en aurai-je plus le courage...

SCÈNE XV.

MADAME DE TRENEUIL, ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

Ah! Madame, si vous saviez, quel complot! quel tissu d'horreurs!

MADAME DE TRENEUIL.

Qu'avez-vous donc?

ANTÉNOR.

Je viens de les voir tous les deux... Ils dansaient.

MADAME DE TRENEUIL.

N'est-ce que cela?

ANTÉNOR.

Oh! vous n'y êtes pas. Je me suis glissé doucement derrière eux. J'ai cru d'abord que M. de Presle m'avait vu; mais non, grâce au ciel! et la preuve, c'est qu'il continuait à lui parler

avec feu ; il lui disait : « Oui, votre sœur s'oppose formellement à notre union. »

MADAME DE TRENEUIL.

C'est vrai.

ANTÉNOR.

Ah! je vous remercie ! Non, au contraire, c'est cela qui sera cause de tout, car M. de Presle ajoutait : « Il ne nous reste plus d'autre moyen qu'un enlèvement, et ce soir, après le bal...

MADAME DE TRENEUIL.

Et qu'a répondu Delphine?

ANTÉNOR.

Elle a répondu... je ne puis le croire encore, elle a répondu : « J'allais vous le proposer. » En ce moment, elle se retournait pour balancer, elle m'a aperçu ; elle a achevé tranquillement sa figure ; et moi, ne sachant plus celle que j'avais à faire, j'accours, me voilà : je ne sais où donner de la tête ; je ferai quelque malheur, c'est sûr, car je ne laisserai pas enlever mademoiselle Delphine.

MADAME DE TRENEUIL.

Elle vient de ce côté, c'est elle.

ANTÉNOR.

Ah! mon Dieu ! Madame, soutenez-moi. Voilà la fièvre qui me prend. J'ai froid.

MADAME DE TRENEUIL.

Laissez-moi l'interroger par degrés, avec ménagement. Vous, surtout, pas un mot.

ANTÉNOR.

Ah! je voudrais parler, que je ne pourrais pas. (Il va s'asseoir auprès du guéridon.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, DELPHINE.

DELPHINE, à part.

Les voilà... à présent je suis au fait de mon rôle, et bien aguerrie contre ses reproches et sa colère.

MADAME DE TRENEUIL.

Tu viens de danser, Delphine?

DELPHINE.

Oui, ma sœur.

MADAME DE TRENEUIL.

Et avec qui, ma chère enfant?

DELPHINE.

Mais...

MADAME DE TRENEUIL.

Tu hésites... tu te caches de moi, ta meilleure amie?

DELPHINE, à part.

Ah! si elle y met cette douceur-là.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh bien! réponds.

ANTÉNOR.

Ah! mon Dieu! Mademoiselle, pourquoi ne pas le nommer? on sait bien que c'est lui, M. de Presle; il ne vous quitte plus, il est toujours là.

MADAME DE TRENEUIL.

Anténor!..

ANTÉNOR, se levant.

Oui, Madame, oui, je vous ai promis de me taire; aussi je ne dirai rien, ça ne me regarde pas : qu'il propose à Mademoiselle de l'enlever, qu'elle y consente, ça m'est bien égal; quand on n'aime plus les personnes...

MADAME DE TRENEUIL.

Il se pourrait! tu aurais eu la faiblesse?..

DELPHINE.

Eh bien! oui, c'est vrai, j'ai tort; mais tant qu'il me parlera, qu'il me pressera, je ne pourrai pas lui résister : c'est plus fort que moi, tous les raisonnements n'y pourraient rien. (Affectant de pleurer.) Ça ne servirait qu'à me faire pleurer davantage. (Elle cherche des yeux son mouchoir, qu'elle a laissé sur le guéridon; Anténor le saisit avec empressement et le lui présente.)

ANTÉNOR.

Le voilà, Mademoiselle. (A part.) J'en aurais plus besoin qu'elle.

MADAME DE TRENEUIL.

Malheureuse enfant! mais comment a-t-il pris cet empire sur toi?

DELPHINE, avec intention.

Eh! le moyen de ne pas être sensible à son hommage:

n'est-il pas brave, aimable, spirituel? (En ce moment Anténor passe à la droite de madame de Treneuil.)

MADAME DE TRENEUIL.

Je ne dis pas non; mais...

DELPHINE.

Je ne vous parle pas de son rang et de sa fortune; mais n'a-t-il pas un mérite éclatant, l'estime et les suffrages de tout le monde?

MADAME DE TRENEUIL.

Je ne dis pas non; mais...

ANTÉNOR, bas, à madame de Treneuil.

Mais pourquoi en convenir?

DELPHINE.

Vous avouez donc, avec moi, que jamais personne n'a été plus digne d'être aimé, n'est-ce pas, ma sœur?

AIR : *Que d'embellissements nouveaux.*

Et voir un amant sans défaut,
Qui devant vous pleure, soupire,
Et ne demande qu'un seul mot
Afin d'apaiser son martyre...
Dites-moi donc par quel moyen
Refuser sans être inhumaine...
Ce mot qui fera tant de bien,
Et qui coûte si peu de peine?

Dame! il m'aime tant!

MADAME DE TRENEUIL.

Et c'est là que je t'arrête; s'il t'avait trompée?

DELPHINE.

Oh! non, ma sœur.

MADAME DE TRENEUIL.

S'il ne t'épousait que par dépit?.. s'il en aimait une autre?..

DELPHINE.

Lui! je ne le croirai jamais.

ANTÉNOR.

Quel aveuglement!

MADAME DE TRENEUIL.

Si on te le prouvait?

DELPHINE.

Ce n'est pas possible.

MADAME DE TRENEUIL.

Si, moi qui te parle, je n'avais qu'un mot à dire pour le détacher de toi, pour l'amener à mes pieds?

DELPHINE.

Vous, ma sœur! Ah! je voudrais bien voir cela.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh bien! tu le verras, pour un moment seulement, et pour te préserver du danger que tu cours.

ANTÉNOR.

Oui, Madame, c'est un devoir...

DELPHINE.

Oh! je ne crains rien, et je vous en défie...

MADAME DE TRENEUIL.

Ah! tu m'en défies... c'est bien malgré moi que j'aurai recours à la ruse, à la tromperie; mais ton intérêt le veut... Le voici... Je suis d'une colère... vous allez voir, Mademoiselle.

ANTÉNOR.

Oui, Mademoiselle, vous allez voir.

DELPHINE, à part.

Je ne puis pas le prévenir; mais n'importe, une fois qu'il l'aura prise au mot...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DE PRESLE.

MADAME DE TRENEUIL.

Venez, venez, Monsieur, nous connaissons vos projets.

ANTÉNOR.

On les connaît.

DE PRESLE.

Ce n'est pas difficile, Madame; je ne les cache à personne.

MADAME DE TRENEUIL.

Ne cherchez pas de détours. Vous l'emportez, Monsieur, je dois m'avouer vaincue; j'avais promis à mon père d'assurer l'avenir de sa seconde fille, de tout sacrifier pour elle, jusqu'aux promesses qui m'étaient les plus chères, jusqu'à mon propre bonheur; grâce à vous, il ne me reste plus que ce moyen-là de tenir ma parole! eh bien! puisqu'on m'y force; puisque pour l'arracher à la séduction je dois m'immoler moi-même, je me rappelle ce que vous m'avez dit tout à l'heure : voilà ma main. (Elle la lui présente.)

DE PRESLE.

Je ne l'accepte pas, Madame.

MADAME DE TRENEUIL.

Comment?

ANTÉNOR.

Encore cela?

DELPHINE, à part.

Ah! mon Dieu! à force de feindre de l'amour pour moi, est-ce que ça serait devenu vrai? Pauvre Anténor!

MADAME DE TRENEUIL, se remettant à peine de son trouble.

Quoi! Monsieur... (Avec dépit.) un refus! après tant d'instances? Ainsi, vous m'avez trompée, moi... nous tous!... et dans quel but?

ANTÉNOR.

Le plaisir de faire de la peine... Il n'en a pas d'autre.

MADAME DE TRENEUIL.

Répondez donc, Monsieur.

DE PRESLE.

Et que vous dirai-je, quand je me vois si mal jugé par vous? Pouviez-vous croire que je voudrais d'une main que le cœur ne suivrai pas... que je me contenterais de ne lire dans vos yeux que la haine en échange de ma tendresse; d'enchaîner à mon sort une victime au lieu d'une amie; de savoir enfin que je vous ai vouée pour jamais au malheur?... (Vivement.) Oh! vous venez de le dire, et par là vous avez presque fait en un moment ce que n'avaient pu faire ni le temps, ni la séparation, ni la perte de toute espérance. Ah! si je vous avais obtenue de vous-même, si mon amour pour vous avait triomphé d'un vain scrupule, d'un serment nul aux yeux de Dieu et des hommes; si un seul mot échappé du cœur, un geste, un regard, m'avait appris que je ne vous suis pas indifférent; ah! Julie! c'est alors qu'à l'ivresse, au délire de ma joie, vous auriez connu tout votre empire. Tantôt même, en venant à vous, à quelles illusions je me livrais! Ce bouquet, ce gage que j'ai payé de mon sang... Je me disais : Qu'elle ne le voie pas, qu'elle ignore tout; et si mes vœux sont exaucés, le jour de notre union, comme je jouirai de sa surprise, en lui offrant cette preuve de mon dévouement, cet emblème plus beau, plus digne d'elle que tous les bouquets de mariée. Ce jour-là, elle le portera pour moi, et ensuite il ne me quittera plus. Vain espoir! maintenant je vous le rends; repre-

nez-le, il ne peut plus rester sur mon sein : car, pour l'y placer encore, il faudrait l'avoir reçu des mains de l'amour : tenez, Madame... (Il le lui présente.)

MADAME DE TRENEUIL, après avoir hésité un instant.

Ah ! gardez-le !

DE PRESLE, tombant à ses pieds.

Qu'entends-je?

DELPHINE.

Ma sœur !

ANTÉNOR, passant auprès de Delphine et à sa gauche.

Ah! c'est bien fait, Mademoiselle, vous aussi, on vous trahit!... ça vous apprendra.

DELPHINE, sautant de joie.

Que je suis contente!... mon petit Anténor, vous voilà agent de change; voilà votre fortune faite. Remerciez votre beau-frère; car il l'est... ce n'est pas sans peine...

ANTÉNOR.

Plaît-il? Qu'est-ce qui lui prend? Oh! mon Dieu! il l'a tant séduite, que de désespoir elle en perd la raison.

DELPHINE.

Du tout, ni la raison, ni mon amitié pour vous, car je n'ai pas changé un seul instant.

ANTÉNOR.

Qu'entends-je? quoi! de Presle!... Ah! je devine, et à présent je crois aux amis, aux femmes, à tout.

MADAME DE TRENEUIL, à Delphine.

Tu étais donc du complot.

DELPHINE.

Dame! vous deviez faire mon mariage; eh bien! c'est moi qui fais le vôtre. (On entend la musique. — A Anténor.) La musique; vite, vite, Anténor, et vos gants!

MADAME DE TRENEUIL.

AIR de *la Galope*.

D'un premier mariage
Oubliant les tourments,
De nouveau je m'engage,
Malgré tous mes serments ;
J'attends votre suffrage ;
Ah ! qu'au gré de mes vœux,
Mon second mariage,
Grâce à vous, soit heureux !

ENSEMBLE.

MADAME DE TRENEUIL.

J'attends votre suffrage :
Ah ! qu'au gré de mes vœux,
Mon second mariage,
Grâce à vous, soit heureux !

DELPHINE ET LES AUTRES.

Ah ! par votre suffrage,
Puisse, au gré de ses vœux,
Son second mariage
Avoir un sort heureux !

FIN DE LE CHAPERON.

TOUJOURS

OU

L'AVENIR D'UN FILS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec M. Varner

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 13 novembre 1832.

PERSONNAGES

MADAME DERMILLY.
ARMAND, son fils.
CLARISSE, sa pupille.
MATHILDE, sa nièce.
JOSEPH, domestique de madame Dermilly.

La scène se passe, au premier acte, à Paris, et au second acte, dans le château de la Vaupalière.

ACTE PREMIER.

Un salon élégant, porte au fond et portes latérales. La porte du fond, qui reste toujours ouverte, laisse voir une autre pièce qui sert de passage à la société qui se rend dans les appartements. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, une petite table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, ARMAND, entrant vivement par le fond.

CLARISSE.

Laissez-moi, monsieur Armand, laissez-moi.

ARMAND.

Non, Clarisse, vous savez combien je suis malheureux, et combien je vous aime!

CLARISSE.

C'est mal à vous, ce n'est pas généreux. Où un pareil amour peut-il vous conduire? Vous êtes riche; et je n'ai rien.

ARMAND.

Eh! qu'importe? vous serez à moi, vous serez ma femme; il n'y a pas d'obstacles qui puissent s'opposer à ce que j'ai résolu.

CLARISSE.

Et votre mère qui ne consentira jamais à cette union : votre mère qui, depuis deux ans, a pris soin de moi, et dont je suis en quelque sorte la pupille, ne serait-ce pas de l'ingratitude? ne serait-ce pas bien mal reconnaître ses bontés?

ARMAND.

Que de faire mon bonheur?

CLARISSE.

Peut-être ne pense-t-elle pas ainsi. Et, je vous le répète, monsieur Armand, je ne puis, je ne dois pas vous écouter, sans l'aveu de votre mère.

ARMAND.

Oui, vous avez raison, je lui parlerai : vingt fois déjà j'ai été sur le point de tout lui déclarer, et au moment où je prononçais votre nom, je voyais sur ses traits un air de sévérité, de froideur qui glaçait ma confiance, arrêtait mes aveux ; et troublé, interdit... je la quittais, me promettant d'être plus hardi le lendemain, et le lendemain, c'était de même.

CLARISSE.

Votre mère est donc pour vous bien terrible?

ARMAND.

Ma mère! c'est la bonté même ; une femme d'un mérite supérieur, et qui, depuis mon enfance, a tellement captivé ma confiance, que, jusqu'à ce moment, j'avais l'habitude de tout lui dire... de penser tout haut avec elle.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

C'était presque mon camarade,
Mon cœur dans le sien s'épanchait ;
Lui confiant souvent mainte incartade :
Et quand parfois, ou timide ou discret...
Je lui cachais quelques étourderies,
Elle semblait toujours les ignorer...
Et sa bonté, pour punir mes folies,
Sans m'en rien dire allait les réparer.

Du reste, il n'y a pas de jeune homme plus heureux, ou plus riche que moi ; des chevaux, des chiens, des équipages, tout ce que je peux désirer.

CLARISSE.

Ah! vous avez raison d'aimer votre mère, de la préférer à tout, et loin de vouloir jamais vous engager à lui déplaire, à

braver son pouvoir, je vous dirai : Renoncez à des idées qui ne peuvent faire que votre malheur et le mien.

ARMAND.

Le vôtre!

CLARISSE.

Oui, par pitié, par égard pour moi, n'entretenez pas des illusions impossibles à réaliser... Seul rejeton d'une illustre famille, je sais quels devoirs m'impose ma naissance ; et quoique sans fortune, je porte un nom qui peut me donner aussi quelque fierté; et si vous n'avez pas, comme moi, la force et le courage de souffrir en silence, il faut nous séparer, et ne plus nous voir ; j'en trouverai le moyen.

ARMAND.

Moi! vivre sans vous! cela m'est impossible, et rien ne m'empêcherait d'avouer mes tourments et mes projets, si seulement un mot de vous, Clarisse...

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

De grâce, ne refusez pas
Cet aveu que de vous j'implore;
Lui seul peut me donner, hélas!
La force que je cherche encore;
De ce mot dépend mon bonheur!

CLARISSE.

Eh! comment, dans mon trouble extrême,
Vous avouer ce que mon cœur
Voudrait se cacher à lui-même?

ARMAND.

Ah ! je suis trop heureux! Clarisse, vous serez à moi, je vous en fais serment; je le jure à vos pieds...

CLARISSE.

Que faites-vous? C'est Joseph; ce vieux domestique vous aura aperçu.

ARMAND.

Non, non, rassurez-vous, il a la vue basse.

CLARISSE.

C'est égal... il voit tout.

SCÈNE II.

ARMAND, CLARISSE, JOSEPH, entrant par la porte à droite de l'acteur.

ARMAND, avec impatience.

Qu'est-ce qui t'amène? qu'est-ce que tu veux ?

JOSEPH.

Je ne veux rien... On n'est pas depuis trente ans domestique dans une maison, pour ne rien faire... aussi je fais mon inspection accoutumée. Je viens voir si dans ce salon tout est bien à sa place... (Avec intention.) si tout, enfin, est comme il devrait être... et je ne crois pas...

ARMAND.

Que veux-tu dire ?

JOSEPH, rangeant quelques meubles.

Je dis que j'ai bien fait d'arriver pour remettre les choses dans l'ordre. Comme il y a ce soir un bal, une grande réunion...

ARMAND.

Joseph, tu abuses étrangement de ton privilége de vieux serviteur; mais je suis encore plus que toi dans la maison.

JOSEPH.

En un sens, c'est possible; mais sous d'autres rapports... d'abord vous n'y êtes pas depuis si longtemps que moi. Il n'y a pas un seul meuble que je n'aie essuyé et épousseté tant de fois, que l'habitude de nos relations...

ARMAND.

C'est bon, c'est bon...

JOSEPH.

Nous a presque rendus confrères. Je me regarde comme du mobilier.

ARMAND.

Oui, mais de mobilier, on en change quelquefois, surtout quand il est vieux, et je pourrais bien finir par te congédier.

JOSEPH.

Moi, Monsieur! vous me faites de la peine pour vous quand vous parlez comme ça. Est-ce que c'est possible? est-ce qu'il ne vous manquerait pas quelque chose, si je n'étais pas là pour vous aimer, (Geste d'Armand.) pour vous impatienter? Vous y êtes fait, et moi aussi, et on ne change pas comme ça ses habitudes.

ARMAND.

C'est bon! en voilà assez. Où est ma mère?

JOSEPH.

Dans sa chambre, où elle vous a déjà demandé, car ordinairement (Regardant Clarisse.) elle est la première personne que vous embrassez dans la journée.

ARMAND, sévèrement.

Il suffit. (A Clarisse.) Je vais la voir et lui parler.

CLARISSE.

Et moi, je vais achever ma toilette. (Bas, lui montrant la porte à droite.) Adieu; si vous m'aimez, du courage! (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

JOSEPH, ARMAND.

ARMAND, à part, avec trouble.

Oui, elle a raison; du courage. (Haut.) Tu dis que ma mère est visible? elle n'est pas souffrante?

JOSEPH.

Toujours un peu. Ma femme, qui avait entendu du bruit cette nuit dans sa chambre, est entrée; elle dormait d'un sommeil agité, et elle disait à voix haute : « Mon fils! mon fils! »

ARMAND.

Quoi! même en dormant, j'occupe encore son cœur et sa pensée?

JOSEPH.

Sa pensée! elle n'en a qu'une, c'est vous! elle a toujours été trop bonne, ce n'est pas comme ça que j'entends l'éducation des enfants, et si elle avait cru mes avis...

ARMAND, à part.

Et se décider à l'affliger! il faut cependant... (A Joseph.) Elle est seule, n'est-il pas vrai? (Il va pour entrer dans la chambre à droite.)

JOREPH.

Un notaire est avec elle depuis midi, et je ne sais pas s'il y est encore.

ARMAND, au moment d'entrer, s'arrêtant. Vivement.

Dans le doute, je ne veux pas la déranger; plus tard, j'ai le temps, rien ne presse.

JOSEPH.

Entrez toujours, vous n'en serez pas fâché.

ARMAND.

Que dis-tu?

JOSEPH.

Vous savez cette belle terre de la Vaupalière, où vous avez été au mois d'octobre, et dont vous êtes revenu enthousiasmé?

ARMAND.

Je crois bien, un domaine magnifique, la plus belle chasse du monde.

JOSEPH.

Madame vient de l'acheter.

ARMAND.

Est-il possible! Ah! c'est pour moi!

JOSEPH.

Et pour qui donc? ce n'est pas pour moi, à coup sûr... un château gothique, des appartements immenses qui donnent un mal à nettoyer, et à frotter! mais dès qu'il s'agit de vous, Madame, qui d'ordinaire est une femme raisonnable, sacrifierait avenir, santé, fortune... C'est une duperie; ce n'est pas ainsi que j'élève mon fils, le petit Joseph; je ne lui donne jamais rien, de peur qu'il ne soit ingrat. Mais tenez, tenez, j'entends Madame, allez la remercier, et puisque vous voulez lui parler...

ARMAND.

Ah! mon Dieu! dans ce moment, je ne pourrai jamais: un rendez-vous, une affaire importante, au café Tortoni... (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

JOSEPH, puis MADAME DERMILLY.

JOSEPH.

C'est ça; le voilà parti, au lieu de remercier sa mère, de l'embrasser! Ah! ces jeunes gens! ces jeunes gens! voilà ce que c'est que de les gâter: le mien ne sera pas comme ça; mais aussi, et quoique je sois bon père, je me suis donné du mal; dès son plus jeune âge, je l'ai toujours fouetté moi-même, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche. C'est Madame.

MADAME DERMILLY, entrant par la porte à droite.

Je croyais trouver ici mon fils; est-ce qu'il est sorti?

JOSEPH.

Oui, Madame, une affaire importante... un rendez-vous à Tortoni; quelque partie de plaisir, j'en ai peur.

MADAME DERMILLY.

Et moi, je l'espère; qu'il s'amuse, qu'il soit heureux! c'est tout ce que je demande, et je ne le retiens jamais auprès de moi, pour qu'il y revienne toujours avec plaisir.

JOSEPH.

Fasse le ciel que Madame n'ait pas à se repentir de sa faiblesse !

MADAME DERMILLY, souriant.

Oui, je sais que cela t'effraye : selon toi, il n'y a point d'amour paternel sans la rigueur et la sévérité, et j'ai vu ton garçon, qui est maintenant fort bien, trembler devant toi.

JOSEPH.

Et j'en suis fier; il faut que nos enfants nous respectent.

MADAME DERMILLY.

Eh! mon pauvre Joseph, il vaut mieux qu'ils nous aiment.

JOSEPH.

Madame verra où l'on arrive avec de pareilles idées, et si elle savait, comme moi, ce que je sais... M. Armand, qu'elle croit si sage et si rangé...

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! Madame, je peux le dire, puisque c'est fini, mais il y a deux ans, c'est moi qui portais les lettres, il a été épris de cette jeune veuve...

MADAME DERMILLY, froidement.

Oui, il me l'a dit.

JOSEPH.

Est-il possible!

MADAME DERMILLY.

Une passion très-vive, une constance éternelle qui a duré six mois... et plus tard, quand il a été trahi, c'est moi qui l'ai consolé...

JOSEPH.

Je n'en reviens pas!

MADAME DERMILLY.

Je ne peux pas exiger qu'avec une tête et un cœur de vingt ans, mon fils ne subisse pas les passions de son âge.

JOSEPH.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Pour l'avenir cet excès d'indulgence
Doit vous préparer des tourments.

MADAME DERMILLY.

Puis-je exiger de lui cette prudence
Que l'on n'acquiert, hélas! qu'avec le temps?

JOSEPH.

Et pourquoi pas?.. si vous vous faites craindre.

MADAME DERMILLY.

Ne demandons que juste ce qu'il faut :
En plaçant la vertu trop haut,
Personne ne pourra l'atteindre.

Tout ce que je peux faire pour mon fils, c'est de diriger, par ma raison et mes conseils, la fougue et l'inexpérience de son âge, de l'éclairer sur les périls qui l'entourent.

JOSEPH.

Et quand il ne veut pas les voir?

MADAME DERMILLY.

Je tâche alors de le sauver malgré lui, et sans qu'il s'en doute; et, tiens, dans ce moment même, je ne sais quelle vague inquiétude, un instinct de mère qui ne me trompe pas, me fait craindre pour lui des dangers.

JOSEPH.

Y pensez-vous?

MADAME DERMILLY.

Je peux te l'avouer, à toi, mon vieux serviteur, dont je connais le zèle, et cette crainte me fera hâter des projets qu'il eût été peut-être plus sage de retarder... Je voudrais marier mon fils, lui trouver une bonne femme, un bon caractère, des vertus solides, et du bonheur : tout cela, je l'ai rencontré, et sans chercher bien loin, dans ma propre famille; c'est Mathilde, ma nièce.

JOSEPH.

La fille de M. de Nanteuil, le négociant, dont la fortune égale au moins la vôtre?

MADAME DERMILLY.

De tout temps cette union a été notre projet favori, et le rêve de ma pauvre sœur; mais je n'en ai pas parlé à mon fils, parce que les mariages arrangés d'avance ne réussissent jamais... D'ailleurs, mon beau-frère demeurant à Bordeaux, et moi à Paris, nos enfants ne pouvaient pas se voir ni s'aimer, mais Mathilde a seize ans, et après la mort de sa mère, j'ai été la chercher pour la conduire près de Paris, dans un pensionnat, où son père a voulu qu'elle achevât son éducation. C'est un ange de douceur et de bonté, et si jolie, si aimable, qu'à mon avis il est impossible de ne pas l'aimer; mais il faut maintenant que mon fils pense comme moi; je ne lui ai pas

encore permis d'aller à la pension voir sa cousine, parce que je veux la lui montrer tout à son avantage : c'est pour cela qu'aujourd'hui je donne une soirée.

JOSEPH.

Pour mademoiselle Mathilde ! Moi qui l'ai vue si petite... quand son père était l'associé de votre mari...

MADAME DERMILLY.

J'ai envoyé ta femme la chercher à sa pension, et je compte la garder ici quelques jours... Nul doute que sa grâce, sa jeunesse, sa naïveté ne fasse impression sur le cœur de mon fils.

JOSEPH.

Il faut l'espérer; mais j'ai peur et je crains qu'il n'y ait, ici même, une personne qui lui fasse du tort.

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?.. que veux-tu dire? Aurais-tu remarqué?..

JOSEPH.

Rien encore, jusqu'à ce matin, où, entrant par hasard dans ce salon, j'ai trouvé M. Armand près de mademoiselle Clarisse.

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Je ne puis pas dire positivement que je l'ai vu à ses genoux, parce que j'ai de mauvais yeux, mais j'ai l'oreille bonne, et je crois bien avoir entendu... (Il fait sur sa main le bruit d'un baiser.) ou quelque chose comme ça.

MADAME DERMILLY.

Clarisse, qui fut ma pupille, et que depuis sa majorité, j'ai gardée près de moi, et que j'ai promis de doter! Non, cela ne se peut pas... (S'arrêtant et réfléchissant.) Cependant, elle a refusé jusqu'ici tous les partis convenables qui se présentaient.

JOSEPH.

Vous voyez bien...

MADAME DERMILLY.

Et je ne puis me dissimuler que sa finesse, sa coquetterie...

JOSEPH.

Et sa fierté !.. Est-elle fière, celle-là ! surtout avec les domestiques.

MADAME DERMILLY.

D'un autre côté, le chagrin de mon fils, lui, qui d'ordinaire est si gai, si étourdi!..

JOSEPH.

Preuve qu'il est amoureux.

MADAME DERMILLY.

Comment?..

JOSEPH.

Je l'ai bien remarqué, tant qu'il est amoureux, il est triste et mélancolique, et dès que sa gaieté revient, c'est signe que...

MADAME DERMILLY.

On vient, c'est ma nièce.

SCÈNE V.

MADAME DERMILLY, MATHILDE, JOSEPH.

MATHILDE, *entrant par le fond.*

Bonjour, ma chère tante, que vous êtes bonne et aimable de m'avoir fait sortir de pension, et pour huit jours encore! à ce qu'on m'a dit.

MADAME DERMILLY.

Oui, ma chère enfant.

MATHILDE.

Et j'en ai sauté de joie! C'était mal à moi, parce que de quitter madame et ces demoiselles, ça aurait dû m'affliger; mais je n'ai pas pu, j'étais trop contente! Que je vous embrasse encore!..

JOSEPH.

Est-elle gentille!

MATHILDE.

Eh mais! ce vieux Monsieur, ces cheveux blancs!.. n'est-ce pas Joseph, qui me faisait autrefois danser sur ses genoux?

JOSEPH.

Elle me reconnaît.

MATHILDE, *allant à lui.*

Bonjour, mon bon Joseph.

JOSEPH, *à part et avec émotion.*

Elle n'est pas fière, celle-là, et c'est bon signe.

MATHILDE.

Je suis bien changée, trouves-tu?

JOSEPH.

Et moi donc?

MATHILDE.

Non, pas trop! puisque tu as toujours de l'amitié pour moi. Eh bien! gronde-moi donc encore, comme autrefois, car tu me grondais toujours, je m'en souviens.

JOSEPH, la regardant.

Il n'y a plus moyen, Mademoiselle.

MATHILDE.

Si vraiment, les sujets ne te manqueront pas. Ils disent tous que je suis étourdie, et je vois que c'est vrai, n'est-ce pas, ma tante? Aussi je tâche de me corriger.

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant, ce qu'ils appellent de l'étourderie, c'est de la franchise. Ce défaut-là, garde-le toujours, et reste comme tu es. (La regardant avec tendresse.) Je te trouve si bien, ma fille!

MATHILDE.

Tant mieux, j'aurais été si fâchée du contraire!.. depuis surtout que mon père m'a confié vos projets.

MADAME DERMILLY.

Que veux-tu dire?

MATHILDE.

Oui, avant de partir, il m'a donné à entendre, que moi, votre nièce, je pourrais peut-être recevoir de vous, un jour, un nom encore plus doux, celui que vous avez dit tout à l'heure... ma fille.

MADAME DERMILLY.

Quoi ton père t'aurait appris?.. (A part.) Ah! quelle imprudence!

MATHILDE, vivement.

Je n'en ai parlé à personne. Mais retrouver en vous la mère que j'ai perdue! cette idée-là me rend si heureuse, que j'y pense sans cesse; et je fais tous mes efforts pour que votre fille ne soit pas trop indigne de vous. D'abord, je travaille depuis le matin jusqu'au soir : cela m'ennuie bien; mais c'est égal.

AIR du vaudeville de *Oui et non.*

Je sais l'anglais, l'italien,
Peut-être assez mal, et je tremble...
Car vous, vous les parlez si bien!..
Mais nous pourrons causer ensemble.

Je cause beaucoup, au surplus;
Et pour moi quel plaisir extrême !..
Me voilà deux langues de plus
Pour dire combien je vous aime.

Ensuite la broderie, la tapisserie, la musique et puis ma peinture. Vous verrez les deux miniatures que je vous ai apportées, le portrait de mon père et le mien.

MADAME DERMILLY, avec joie.

Est-il vrai?

MATHILDE.

Ah! mon Dieu! je n'y pense pas? C'est une surprise que je voulais vous faire. N'importe, vous serez surprise, n'est-ce pas? Il y avait bien aussi un autre portrait que je voulais essayer, et qui sans doute vous aurait fait plus de plaisir; mais, je ne sais pourquoi, je n'ai pas osé.

MADAME DERMILLY.

Et lequel?

MATHILDE.

Celui de votre fils.

MADAME DERMILLY, souriant.

Eh comment! tu te rappelles encore les traits de ton cousin?

MATHILDE.

C'est qu'il n'y a pas longtemps que je l'ai vu.

MADAME DERMILLY.

Où donc?... comment cela?

MATHILDE.

Lorsque le maréchal est venu visiter la maison royale de Saint-Denis, il avait avec lui très-peu de monde, deux généraux, des vieux, et puis quelques jeunes aides-de-camp de la garde nationale à cheval... des uniformes de lanciers charmants... et nous autres pensionnaires, qui étions là en groupe, nous regardions les uniformes.

MADAME DERMILLY.

Et les jeunes officiers?

MATHILDE.

Très-peu, parce que, vous sentez bien, ma tante... Il faut être toutes droites et les yeux baissés. Mais une de mes compagnes, Augusta, qui était auprès de moi, me dit tout bas : « Regarde donc ce jeune homme qui est à côté du maréchal!.. » Et je dois convenir qu'il me parut très-bien, et à ces demoiselles aussi.

AIR du *Pot de fleurs.*

Car en parlant le soir de l'aventure,
Chacune à l'envi répétait
Que c'était lui dont la tournure
Sur tous les autres l'emportait...
Que nul n'avait ses grâces naturelles:
Ce fait fut déclaré constant
Par un jury très-compétent,
Fomé de deux cents demoiselles.

Et jugez de ma surprise, quand la sous-maîtresse, en disant le nom de tous ceux qui accompagnaient le maréchal, nous apprit que le jeune aide-de-camp était M. Armand Dermilly, mon cousin.

MADAME DERMILLY.

O ciel! est-il possible?

MATHILDE.

Oui, ma tante, mon cousin! et toutes ces demoiselles me trouvent fort heureuse d'être sa cousine... Jugez donc, si elles avaient su...(Vivement.) mais vous vous doutez bien que je n'ai rien dit.

MADAME DERMILLY, vivement.

C'est bien, c'est bien.

MATHILDE.

En revanche, j'y ai pensé, parce qu'il y avait dans cet événement-là quelque chose d'imprévu, d'étonnant, comme un coup du sort!... vous comprenez?.. non pas que j'eusse d'autres idées; mais je me disais : Quand je verrai mon cousin, et il faudra bien que cela arrive, ce sera amusant de lui raconter qu'il ne me connaît pas, et que je le connais, et que je l'ai vu en cachette au milieu de deux cents personnes... Mais, par exemple, ma tante, vous ne lui direz pas ce que je vous ai raconté tout à l'heure... (A Joseph.) ni toi non plus, Joseph; vous pensez bien que c'est entre nous... (Joseph passe à la droite de madame Dermilly.) Mais pardon, je parle, je parle, et vous allez me trouver bien bavarde; ne le croyez pas, je suis contente et voilà tout.

MADAME DERMILLY.

Et moi aussi, je suis enchantée maintenant de cette rencontre; et tu en parleras ce soir à ton cousin, en dansant avec lui la première contredanse.

MATHILDE.

Comment! que me dites-vous?... un bal!..

MADAME DERMILLY.

Pour toi, mon enfant.

MATHILDE.

Ah! que vous êtes bonne! et quel plaisir!

MADAME DERMILLY.

C'est aussi ma surprise, à moi, un impromptu!

MATHILDE.

Par exemple! vous auriez dû m'en prévenir d'avance, parce que moi, qui n'ai là que ma robe de pensionnaire... Ce n'est pas pour moi... mais pour mon cousin. (Avec timidité.) J'aurais voulu qu'il me trouvât jolie, et que, ce soir, il pensât de moi ce que nous avions pensé de lui. (Vivement.) C'est peut-être mal ce que je dis là?

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant.

MATHILDE, gaiement.

Tant mieux, n'y pensons plus, le plaisir de danser vaut bien celui d'être belle.

MADAME DERMILLY, lui prenant la main.

Quoi! vraiment! pas plus de coquetterie que cela? (A Joseph. Que te disais-je! et quel trésor! (A Mathilde.) Eh bien! mon enfant, si tu n'es pas coquette, je le suis pour toi, et tu trouveras dans ta chambre une parure de bal qui t'est destinée.

MATHILDE, sautant de joie.

Ah! ma bonne tante!... (Vivement.) Y a-t-il des fleurs?

MADAME DERMILLY.

Certainement.

MATHILDE.

Une guirlande?

MADAME DERMILLY.

Oui, vraiment, c'était à moi de parer ma fille bien-aimée.

MATHILDE.

Ma fille! ah! que je vous aime quand vous parlez ainsi! (Avec curiosité.) Mais, dites-moi donc, cette robe... est-ce que je ne peux pas la voir et l'essayer? ce n'est pas que je sois impatiente ni curieuse, mais enfin, si elle n'allait pas bien...

MADAME DERMILLY.

C'est juste... Joseph, dites à votre femme de conduire Mathilde dans sa chambre, qui est à côté de la mienne.

JOSEPH.

Oui, Madame.

MATHILDE.

Adieu, ma tante, adieu... (Hésitant.) ma... ma mère...

MADAME DERMILLY, l'embrassant vivement.

Mon enfant, (Puis se reprenant.) pas encore, pas encore, mais bientôt, je l'espère. (Mathilde sort avec Joseph par la droite.)

SCÈNE VI.

MADAME DERMILLY, puis ARMAND.

MADAME DERMILLY.

Oui, quand mon fils la connaîtra, il sera trop heureux de recevoir de mes mains un pareil présent... C'est lui... il faut lui apprendre mes intentions, et savoir décidément quelles pensées l'occupent. (Armand entre par le fond.) Comme il a l'air triste! (Avec inquiétude.) Oh! mon Dieu! mon pauvre fils!

ARMAND, à part, l'apercevant.

C'est ma mère, il n'y a plus à reculer... Allons, courage! (Allant à elle et lui baisant la main.) Je puis enfin vous voir et vous remercier de vos nouvelles bontés. J'ai appris par Joseph, par une indiscrétion peut-être, l'acquisition que vous venez de faire de ce beau domaine.

MADAME DERMILLY, avec émotion et bonté.

Tu m'en avais parlé tant de fois, tu semblais le désirer; et mon bonheur à moi, c'est de satisfaire tes vœux quand je les connais. (Le regardant avec émotion.) ou du moins quand je peux les deviner.

ARMAND, à part.

Si elle me parle ainsi, je n'aurai jamais la force...

MADAME DERMILLY.

Et puis, s'il faut te l'avouer, j'ai encore d'autres idées en achetant ce château.

ARMAND.

Et lesquelles?

MADAME DERMILLY.

J'espère que ce sera mon présent de noce.

ARMAND.

O ciel! que voulez-vous dire!

MADAME DERMILLY, s'asseyant et lui faisant signe de s'asseoir près d'elle.

Viens ici près de moi, et causons... il y a longtemps que

cela ne nous est arrivé, et il me semble, mon fils que tu dois avoir besoin de moi.

ARMAND, avec effusion.

Oui, ma mère.... oui, vous avez raison.

MADAME DERMILLY.

J'en étais sûre, mon cœur me le disait... écoute-moi, tu me répondras après.

Air de *Téniers*.

On te l'a dit : quand la mort de ton père
Vint dans le deuil nous plonger tous les deux,
J'étais bien jeune, et ma famille entière
Voulait pour moi préparer d'autres nœuds.
Je résistai : car je songeais sans cesse
Qu'un autre époux, en me donnant sa foi,
Eût exigé sa part d'une tendresse
Qui ne devait appartenir qu'à toi.

ARMAND.

Ah! ma mère!

MADAME DERMILLY, continuant.

Me trouvant à la tête d'une fortune déjà considérable, je l'ai conservée, je l'ai augmentée pour toi, mon enfant! et quand je te la laisserai, tu en useras, j'en suis sûre, honorablement, comme elle a été acquise.

ARMAND.

Ah! loin de nous de pareilles idées.

MADAME DERMILLY.

Qui sait?.. je suis faible, souffrante, et je ne voudrais pas te quitter, mon ami, sans avoir légué à quelqu'un choisi par moi, le soin de te rendre heureux. Je désire donc que tu te maries; mais je voudrais, avant tout, que cette volonté fût la tienne.

ARMAND, avec joie.

Rassurez-vous, ma mère; c'est aussi mon unique pensée; car, s'il faut vous l'avouer, il est quelqu'un que j'aime... comme je n'ai jamais aimé.

MADAME DERMILLY, à part.

O ciel!

ARMAND, avec chaleur.

'y a pas pour moi de bonheur possible, si je ne l'é- si vous ne consentez à me la donner pour femme.

MADAME DERMILLY.

Et qui donc?

ARMAND.

Votre pupille... Clarisse.

MADAME DERMILLY, à part et atterrée.

O mon Dieu!.. il est donc vrai!..

ARMAND.

Qu'avez-vous, ma mère?.. Votre main tremble... vous souffrez?

MADAME DERMILLY, cherchant à ranimer ses forces.

Non, non, ce n'est rien, mon fils... Je ne veux comme toi que ton bonheur... (Elle se lève, Armand se lève aussi.)

ARMAND, avec joie.

Est-il possible!

MADAME DERMILLY.

Mais calme-toi, et laisse-moi te parler... Pour que ce bonheur existe, il faut être bien sûr de la personne à qui on le confie... savoir si son esprit, son caractère, tout ce qui l'entoure, en un mot, nous offre pour l'avenir des garanties, qui te semblent inutiles, à toi... mais que moi, je dois réclamer pour mon fils. D'abord, elle est plus plus âgée que toi... ensuite, sa famille...

ARMAND.

Est noble et illustre. Son père, le marquis de Villedieu...

MADAME DERMILLY.

Lui a laissé un grand nom, je le sais, et voilà justement ce qui m'effraye; car enfin, nous ne sommes que des négociants... (Armand fait un geste.) banquiers, si tu veux... le nom n'y fait rien, c'est toujours du commerce, et au lieu, comme je le voudrais, d'être heureux de notre alliance...

AIR de *la Robe et les Bottes*.

En l'acceptant, c'est nous que l'on protége :
Ils le diront, car, même de nos jours,
Des anciens droits, titres et privilége,
Les grands seigneurs se souviennent toujours.
Qu'est-ce à leurs yeux que l'état que vous faites?
Et peuvent-ils estimer un banquier
Que son nom seul force à payer ses dettes?
Eux que leur nom dispensait de payer!

Et ta femme elle-même, imbue de pareilles idées, te fera sentir, un jour, qu'elle a bien voulu t'élever jusqu'à elle.

ARMAND.

Une femme ordinaire, je ne dis pas... mais Clarisse!..

MADAME DERMILLY.

N'est pas, plus qu'une autre, exempte des préjugés du nom et de la naissance... préjugés que son éducation n'a fait que fortifier encore... Élevée à Londres, au sein d'une famille puissante, chez lord Carlille, un des premiers pairs du royaume, elle y a puisé toutes ces idées d'aristocratie anglaise... ce besoin de dignités et d'honneurs qui tourmente déjà sa jeunesse... et si elle se contente aujourd'hui de la fortune, c'est faute de mieux.

ARMAND.

Que dites-vous?

MADAME DERMILLY.

Ce qu'il m'est facile de te prouver... Edgard, le second fils de Carlille, était devenu, comme toi, épris de ses charmes.

ARMAND.

S'il était vrai!

MADAME DERMILLY.

Je n'accuse point Clarisse, et ne la soupçonne pas d'avoir répondu à un pareil amour. Elle est encore jeune, jolie; on l'aime, c'est tout naturel... Mais plus tard, quand elle est devenue ma pupille, pourquoi a-t-elle refusé avec dédain tous les partis que je lui proposais?

ARMAND.

Pouvez-vous lui en faire un crime, quand son cœur était à moi, quand elle m'aimait? Car vous ne la connaissez pas... vous ne savez pas qu'elle-même voulait me détourner de cet amour, et craignant de vous affliger, elle voulait s'éloigner, me fuir... moi qu'elle aime et dont elle est aimée.

MADAME DERMILLY.

Tu t'abuses toi-même, et tu lui prêtes des qualités qu'elle n'a pas.

ARMAND.

Quelle qu'elle soit, je l'aime.

MADAME DERMILLY.

Mais, de grâce...

ARMAND.

Enfin, ma mère, je l'aime, je l'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY, avec impatience.

Toujours!.. Peux-tu parler ainsi quand il s'agit d'un senti-

ment soudain, impétueux, que la passion a fait naître, que la raison n'éclaire point... Peux-tu garantir la durée d'un accès de fièvre ou de délire?.. Tu en as aimé d'autres : ce devait être aussi pour la vie, et au bout de quelques mois, cet amour éternel était dissipé! Il peut en être de même de celui-ci.

ARMAND.

Jamais! jamais!.. Quelle différence!

MADAME DERMILLY.

Essayons du moins; car moi aussi, j'avais un parti à te proposer, un ange de beauté et de candeur, que ma tendresse te destinait.

ARMAND.

C'est inutile.

MADAME DERMILLY.

Vois-la du moins... c'est tout ce que je te demande.

ARMAND, hors de lui.

Et à quoi bon?.. J'aime Clarisse!.. Je n'en aimerai jamais d'autre. Rien ne me fera changer; et rien au monde ne m'empêchera de l'épouser!

MADAME DERMILLY.

Pas même le malheur de ta mère!

ARMAND.

O ciel! que dites-vous?

MADAME DERMILLY.

Que j'ai cru être aimée de mon fils... Ma vie, à moi, c'était son amour, et le perdre, c'est mourir.

ARMAND.

Ah! croyez que ma tendresse...

MADAME DERMILLY, froidement.

Je ne peux plus y croire, et je ne l'invoque plus. (Avec dignité.) Mais il me reste encore d'autres droits... Privée de l'amour de mon fils, je n'ai rien fait du moins pour le dégager du respect et de l'obéissance qui me sont dus.

ARMAND.

Et que je conserverai toujours! parlez... quoi que vous exigiez, si c'est un ordre, j'obéirai.

MADAME DERMILLY.

Je pourrais donc te dire : Je te défends ce mariage!

ARMAND, avec anxiété.

Eh bien!.. vous me le défendez?

MADAME DERMILLY.

Non; mais je te demande, à genoux, de ne pas être malheureux.

ARMAND, la relevant.

Vous!.. ma mère!.. ah! c'en est trop!.. j'obéirai.. plus de mariage... vous l'exigez... et rien n'égale mes tourments!.. mais vous n'aurez pas prié en vain... Adieu... adieu... je vais trouver Clarisse, lui rendre ses serments, lui dire que je renonce à elle... Êtes-vous satisfaite?

MADAME DERMILLY.

Oui, oui, je le suis. (Voyant Armand qui s'éloigne.) Mon fils!... tu t'éloignes, et sans m'embrasser!...

ARMAND, revient, embrasse sa mère, se dégage de ses bras, et dit en sortant:

Ah! je suis bien malheureux! (Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

MADAME DERMILLY, puis MATHILDE.

MADAME DERMILLY, avec émotion, et le regardant sortir.

Il souffre!... il est malheureux!... et c'est moi qui en suis cause!.. moi, qui immolerais tout à son bonheur! (Avec fermeté.) Eh bien! c'est son bonheur que j'assure; et quoi qu'il arrive, je n'aurai point de regrets. J'ai fait mon devoir.

MATHILDE, en robe de bal, entrant par la droite.

Ma tante, ma tante! regardez donc.

MADAME DERMILLY.

Ah! te voilà, mon enfant!... C'est bien, très-bien!.. Que j'ai de plaisir à te contempler!... (A part.) Oui, je n'ai d'espoir qu'en elle.

MATHILDE.

Vous avez pensé à tout, jusqu'au bouquet; est-il bien ainsi?

MADAME DERMILLY, le lui ôtant.

Du tout; on le porte à la main.

MATHILDE, riant.

C'était donc une grande faute?

MADAME DERMILLY.

Sans contredit.

MATHILDE.

Dame! je ne savais pas.

MADAME DERMILLY.

Ta coiffure n'est-elle pas un peu haute? Non... et ta robe?..

Il y a là des plis que l'on peut faire disparaître. (Elle arrange la toilette de Mathilde.)

MATHILDE.

Que vous êtes bonne, ma tante!... ce sera toujours bien.

MADAME DERMILLY, à part.

Ah! si elle savait pour moi de quelle importance... (Haut.) Écoute, mon enfant, fait bien attention à ce que je vais te recommander, et tâche surtout, dans ce bal...

MATHILDE.

Quoi, ma tante?

MADAME DERMILLY, s'arrêtant, à part.

Non, non, ne lui donnons point de conseil, laissons-la être elle-même, c'est par là qu'elle doit plaire. (Haut à Mathilde.) Tâche de bien t'amuser : voilà tout ce je te demande.

MATHILDE.

Oh! vous serez obéie; songez donc que c'est la première fois que je vais au bal, au bal pour de vrai; car chez nous c'est bien différent :

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Même aux grands jours, c'est entre demoiselles
Que l'on danse à la pension;
Point de danseurs, de figures nouvelles,
Cela nuit à l'illusion :
Madame a beau nous prêter son salon...
Le maître nous guide en persone,
Sur sa pochette... et l'on ne sait vraiment
Si pareil bal est un plaisir qu'on donne,
Ou bien si c'est la leçon que l'on prend.

Aussi, moi qui n'y suis pas habituée, je m'essayais tout à l'heure devant votre glace, pour le moment où on viendra m'inviter... (S'asseyant et s'inclinant.) Avec plaisir, Monsieur... à moins que ce ne soit Armand... et alors je lui dirai : Avec plaisir, mon cousin.

MADAME DERMILLY, avec effroi.

Et ta robe que tu chiffonnes!..

MATHILDE, se levant vivement.

C'est vrai!... mais aussi pourquoi n'arrive-t-on pas?... on perd du temps.

MADAME DERMILLY.

Tais-toi, l'on vient... (A part.) C'est Clarisse.

SCÈNE VIII.

MATHILDE, MADAME DERMILLY, CLARISSE, sortant de l'appartement à gauche, en robe de bal.

CLARISSE, à part, entrant en rêvant.

Il obéissait à sa mère... il renonçait à moi!.. heureusement un seul mot a changé toutes ses résolutions; et maintenant, je l'espère, je n'ai plus rien à craindre... (Apercevant madame Dermilly.) Ah! c'est vous, Madame?

MADAME DERMILLY.

Déjà prête, Clarisse!... c'est très-bien.

MATHILDE.

Oh! qu'elle est jolie!

MADAME DERMILLY, à Clarisse, montrant Mathilde.

C'est ma nièce Mathilde, la fille de la maison...

MATHILDE, passant près de Clarisse.

Presque une sœur! et je serai bien heureuse si vous me regardez comme telle, et si vous voulez bien m'accorder votre amitié.

CLARISSE.

Mademoiselle!

MATHILDE.

Oh! j'en ai grand besoin, à ce bal surtout, où vous me guiderez... Moi, je ne sais rien; tout à l'heure déjà j'avais mis ce bouquet à ma ceinture; et sans ma tante qui m'a dit que cela ne se faisait pas....

CLARISSE, avec ironie.

Mademoiselle sort de pension?

MATHILDE.

Oh! mon Dieu, oui...

CLARISSE, de même.

On le voit bien.

MADAME DERMILLY, avec intention.

Ne fût-ce qu'à sa franchise, à sa confiance. (La musique se fait entendre.) Voici déjà quelques personnes qui viennent. (Elle va dans la salle du fond. La musique continue. On voit passer dans le fond plusieurs cavaliers donnant la main à des dames mises élégamment, qu'ils conduisent dans la salle du bal.)

MATILDE, à Clarisse.

Je me mettrai à côté de vous et vous me direz ce qu'il faudra faire pour être bien.

CLARISSE.

Moi, je n'ai rien à dire.

MATHILDE.

Vous avez raison ; je vous regarderai, et je tâcherai d'imiter... si je puis.

CLARISSE.

Vous n'en avez pas besoin ; et, sans vous donner de mal, vous êtes sûre de plaire.

MATHILDE, naïvement.

Vous croyez?..

CLARISSE.

Dès que vous serez connue, dès qu'on aura prononcé votre nom... « Quelle est cette jeune personne?... — Mademoiselle Mathilde de Nanteuil. — Cette riche héritière!... » tous les jeunes gens s'empresseront autour de vous, et vous êtes sûre de ne pas manquer une seule contredanse.

MATHILDE.

Quoi! ce serait là le motif? (Madame Dermilly rentre.)

CLARISSE.

Eh! mon Dieu! qu'on soit laide ou jolie!... qu'on danse bien ou mal, peu importe : ce qu'il faut, pour réussir dans un bal, c'est une dot; et souvent, je l'avoue, ma fierté s'en indigne.

MATHILDE.

Serait-ce vrai, ma tante?

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant; et la preuve, c'est que Clarisse, qui te parle, aura beaucoup de succès, et cependant elle n'a rien.

CLARISSE, avec dépit.

Madame !

MADAME DERMILLY.

Votre triomple n'en est que plus flatteur... Après cela, que tous les danseurs ne soient pas des maris, et que pour épouser ils aient l'indignité d'exiger une dot... je conçois cela... (Mathilde va regarder dans l'autre salon.)

CLARISSE.

L'argent est une si belle chose!.. il donne toutes les qualités...

MADAME DERMILLY.

Croyez-vous donc que les filles sans dot aient, par cela

même, toutes les vertus?.. et que l'absence d'argent leur donne la bonté, la douceur, l'aménité de caractère?..

CLARISSE, à part.

Patience... J'aurai mon tour. (La musique se fait entendre plus fort. Madame Dermilly sort un instant.)

MATHILDE, regardant dans le salon du fond.

Le bal commence, et mon cousin n'est pas là!.. (Madame Dermilly rentre, accompagnée de deux cavaliers; l'un d'eux invite Clarisse, qu'il conduit dans la salle où l'on danse; l'autre invite Mathilde qui dit à part:) Eh mais, voilà un monsieur qui vient m'inviter... (Bas, à madame Dermilly.) Faut-il accepter, ma tante?

MADAME DERMILLY.

Sans doute.

MATHILDE, s'inclinant.

Avec plaisir, Monsieur. (A part.) Ah! mon Dieu! que cela me fait de peine!.. j'espérais que la première contredanse serait avec lui. (Elle sort avec le cavalier qui l'a invitée.)

SCÈNE IX.

MADAME DERMILLY, seule, regardant autour d'elle.

C'est étonnant, mon fils ne paraît pas... Ah!... il me semble le voir dans la foule... Oui... il sera descendu avant moi au salon, pour en faire les honneurs... A la bonne heure, cela m'inquiétait... Et ce Joseph... où est-il donc?.. j'ai besoin de lui.. (Joseph paraît à la porte du fond; il porte un plateau vide et s'arrête en regardant dans les appartements.)

SCÈNE X.

JOSEPH, MADAME DERMILLY.

MADAME DERMILLY.

Ah! te voilà, Joseph!

JOSEPH.

Je serais resté jusqu'à ce soir à la regarder.

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?

JOSEPH, posant son plateau sur la table.

Mademoiselle Mathilde... En entrant dans le salon, elle a eu un succès... tous les regards se sont fixés sur elle; et puis on entendait une espèce de bourdonnement très-agréable.

MADAME DERMILLY.

Et mon fils était là ?..

JOSEPH.

Non, Madame.

MADAME DERMILLY.

Est-ce qu'il n'est pas au salon ?

JOSEPH.

Pas encore.

MADAME DERMILLY.

En es-tu sûr?

JOSEPH.

Je crains même qu'il n'y paraisse pas de la soirée.

MADAME DERMILLY.

Et pourquoi?

JOSEPH.

Tenez, Madame, il y a quelque chose sur quoi j'ai promis le secret, de peur de vous inquiéter... mais il me semble maintenant qu'il y aurait plus de danger à ne rien dire.

MADADE DERMILLY.

Tu as raison; je veux tout savoir.

JOSEPH.

Il y a quelques instants, en descendant à l'office chercher ce plateau, je me rencontre nez à nez avec M. Armand, qui se glissait dans la cour, par le petit escalier... « Quoi ! Monsieur, à cette heure, pas encore habillé!.. » Car il n'était pas en costume de bal... « —Non, j'ai à sortir. — Et pourquoi donc? et où allez-vous? — Tais-toi, tais-toi... que ma mère n'en sache rien; je pense, Joseph, qu'on peut se fier à toi. » Vous jugez de ce que je lui répondis. « Eh bien! ne dis rien à ma mère, que cela inquiéterait ; et si, à onze heures, je n'étais pas rentré, remets ce billet à mademoiselle Clarisse, à elle seule, entends-tu?.. à elle seule, et en secret. »

MADAME DERMILLY.

Qu'est-ce que cela signifie?

JOSEPH.

J'ai pensé d'abord que c'était quelque affaire, quelque duel... que sais-je?

MADAME DERMILLY.

O ciel! à une pareille heure!.. ce n'est pas possible; car la nuit s'avance... Et ce billet à Carisse?

JOSEPH.

Le voici. (Madame Dermilly le prend.)

MADAME DERMILLY.

J'ai le droit, j'espère, de lire ce qu'on adresse à mon ancienne pupille... à une jeune personne qui m'est encore confiée... et fût-ce de mon fils lui-même... (Elle décachette la lettre, et après avoir lu quelques lignes, elle dit :) Ah! mon Dieu!

JOSEPH, effrayé.

Qu'est-donc?

MADAME DERMILLY.

Rien... rien!.. je suis tranquille... je sais maintenant où il est... Que cela ne t'inquiète pas. (Elle relit encore.)

JOSEPH.

C'est différent, si Madame est tranquille... (A part.) Elle a cependant l'air bien agité... (Haut.) Madame n'a pas besoin de moi?.. je puis rentrer au salon?

MADAME DERMILLY.

Oui, Joseph... oui, mon ami... Mais je ne sais... prie Clarisse de continuer à faire les honneurs... mais rassure-toi, tout va bien.

JOSEPH.

Oui, Madame... (A part.) Pauvre femme!.. Il y a de mauvaises nouvelles. (Il emporte le plateau et sort par le fond.)

SCÈNE XI.

MADAME DERMILLY, seule, lisant la lettre.

« Je voulais te fuir, obéir à ma mère, un de tes regards m'a retenu... c'est l'honneur qui maintenant me lie à toi, et tes droits sont les plus sacrés... » (S'arrêtant et avec douleur.) Ah! mon fils!.. (Lisant.) « Mais ce mariage, que désormais rien ne peut rompre, ma mère n'y consentira jamais... après la promesse que je lui ai faite, je n'ai même plus le droit de le lui demander... et tu as raison, il faut partir, il faut nous éloigner; mais si je rentrais ce soir, si je voyais seulement ma mère, toute ma résolution m'abandonnerait, je ne partirais pas; ne sois donc pas inquiète, si tu ne me vois pas à ce bal; je m'occupe de tout préparer pour notre fuite; et dès que tout le monde sera parti, quand tout reposera dans la maison, descends au petit salon, tu m'y trouveras. » (Elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et garde un instant le silence.) Je l'ai lu!.. je ne puis le croire encore... un enlèvement!.. c'est mon fils

qui m'abandonne, qui en a conçu le projet... oh! non... (Avec douleur.) Mais il y consent du moins; et comment l'en empêcher? il ne tient qu'à moi, je le sais, de m'armer de tous mes droits... d'éloigner Clarisse, et de dire à mon fils : « Je veux que vous épousiez Mathilde. » Je veux... Et s'il me résiste, il faudra donc le maudire!.. Et s'il m'obéit, il ne l'aimera pas, cette pauvre enfant.. il la rendra malheureuse!.. il adorera Clarisse encore davantage!.. car, à son âge, loin d'arrêter une passion, les obstacles ne font que l'exciter et l'accroître. Allons! il n'y a qu'un moyen, bien hardi peut-être... mais c'est le seul qui me reste, et si je connais bien le caractère de mon fils... oui, dès demain et sans le voir, mathilde retournera à sa pension. (Regardant au fond.) Je ne vois plus personne au salon... personne... que Joseph qui éteint les bougies et remet tout en ordre... oui, j'ai entendu le bruit des dernières voitures et tout le monde est parti... (Elle ferme la porte du fond.) Je suis seule, attendons mon fils... (Elle écoute.) On monte par le petit escalier!.. ah! le cœur me bat de frayeur! et c'est lui qui en est cause!.. qui me l'aurait jamais dit!

SCÈNE XII.

MADAME DERMILLY, ARMAND, entrant par la porte à gauche.

ARMAND.

Ah! que cette soirée m'a paru longue!.. et maintenant que l'instant approche, je voudrais l'éloigner... Dieu!.. ma mère!..

MADAME DERMILLY, avec douceur.

Je t'attendais, mon fils... et tu viens bien tard.

ARMAND.

Oui... je n'ai pas pu... j'ai été forcé... ou plutôt, je me suis cru obligé...

MADAME DERMILLY, de même.

De me tromper?.. oh! non, rien ne t'y oblige. Ce n'est pas moi que tu espérais trouver en ces lieux.

ARMAND.

Pourriez-vous le penser?

MADAME DERMILLY.

Je sais tout.

ARMAND.

Eh quoi!.. l'on vous aurait dit!.. l'on m'aurait trahi!..

MADAME DERMILLY.

Non, grâce au ciel!.. ce secret que j'ai surpris reste entre nous deux, et personne que moi n'aura vu rougir mon fils... (Elle lui remet la lettre.)

ARMAND, regardant le papier.

Ma lettre à Clarisse!..

MADAME DERMILLY.

Je l'ai ouverte... et qu'ai-je vu?.. une fuite... un enlèvement... un pareil éclat!.. commencer aux yeux du monde par perdre de réputation celle que tu veux nommer ta femme!.. Ah! mon fils!.. si tu m'avais demandé conseil!.. si tu m'avais dit ce matin que cette passion était si forte, si violente, que tu la plaçais au-dessus de tout... même de l'honneur, je t'aurais épargné bien des regrets; heureusement je le puis encore...

ARMAND.

Et comment?.. (Musique douce.)

MADAME DERMILLY.

Puisque tu ne peux vaincre cet amour...

ARMAND.

Achevez...

MADAME DERMILLY.

Tu le veux?..

ARMAND, à ses genoux.

Eh bien?..

MADAME DERMILLY.

Eh bien!.. épouse-la...

ARMAND.

Épouser Clarisse!.. vous le voulez bien?

JOSEPH, qui entre et qui a entendu ce dernier mot.

Qu'entends-je! ce n'est pas possible; Madame ne peut consentir...

MADAME DERMILLY, passant entre Armand et Joseph.

Si, Joseph; à une seule condition, que je vais expliquer à mon fils.

ARMAND.

Ah! tout ce que vous voudrez; j'y souscris d'avance.

MADAME DERMILLY.

Donne-moi le bras jusqu'à ma chambre à coucher. .

JOSEPH.

Quelle faiblesse!.. et ce que c'est que de gâter les enfants!..

mon fils Joseph épousera qui je voudrai, ou restera garçon.

ARMAND.

Ah! vous êtes la meilleure des mères!.. et je vous devrai mon bonheur.

MADAME DERMILLY.

Pas encore maintenant!.. mais plus tard peut-être... je l'espère... Adieu, Joseph!.. bonne nuit!.. (*Joseph, qui tient un flambeau, reste immobile; madame Dermilly sort par la droite avec Armand.*)

ACTE II.

Un appartement d'un château gothique. Deux portes latérales; une grande croisée auprès de la porte à droite; au-dessus des portes de droite et de gauche, des lucarnes en rosaces: une grande cheminée. Au fond, deux petites portes aux côtés de la cheminée; un violon posé sur un meuble, un fusil attaché à la muraille. Tables à droite et à gauche du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, près d'une table à gauche, regarde des poissons dans un bocal; MADAME DERMILLY, assise à droite, est occupée à broder; CLARISSE, à côté d'elle, tient un livre et lit.

ARMAND, *regardant attentivement le bocal.*

Les belles couleurs!.. et quelle agilité!.. ils ne restent pas un instant en place, et tournoient toujours sans se rencontrer.

MADAME DERMILLY.

Voilà une heure que tu es occupé, comme Schahabaham, à regarder ces poissons rouges.

ARMAND.

C'est que ces diables de petits poissons sont étonnants; quoique renfermés, ils n'ont pas l'air de s'ennuyer.

CLARISSE.

Je crois bien!.. une prison de cristal, c'est charmant!

MADAME DERMILLY.

Qu'on dise encore qu'il n'y a pas de belles prisons!

CLARISSE.

Moi, je soutiendrai le contraire, car ici, près de vous, Madame, dans ce vieux château, je me trouve si heureuse!..

MADAME DERMILLY.

C'est ce que je désirais. Quoique votre mariage fût arrêté, forcée de le retarder de trois mois pour des arrangements de fortune, des comptes de tutelle à rendre à mon fils... j'ai

voulu du moins que, pendant ce temps, vous ne fussiez pas séparés; et je vous ai amenés dans ce château, où nous nous sommes fait la loi de ne recevoir personne.

CLARISSE.

C'est vrai!.. point de fâcheux, point de visites importunes.

ARMAND, *venant auprès de Clarisse.*

Tout entier au bonheur d'être ensemble; aussi, voilà déjà deux mois qui ont passé comme un éclair.

MADAME DERMILLY.

Non, six semaines...

ARMAND.

Vous croyez?

MADAME DERMILLY.

J'en suis sûre...

CLARISSE.

Ces appartements gothiques ont quelque chose de grandiose, de noble, de majestueux...

ARMAND, *le dos à la cheminée.*

Oui, cela est très-bien, en été surtout... mais en hiver, au mois de décembre, je trouve le grandiose un peu froid... Hum! hum!.. je ne sors pas des rhumes de cerveau; mais qu'importe?.. quand on est auprès de ce qu'on aime, dans le repos et la solitude... (*Il se place entre madame Dermilly et Clarisse, et s'appuyant sur le dos de leur fauteuil.*) entre l'amour et l'amitié... A propos d'amitié, est-ce que votre homme d'affaires ne vous fera pas celle de se dépêcher?.. Il n'en finit pas avec sa liquidation; et nous sommes ici à l'attendre.

MADAME DERMILLY.

Est-ce que cela vous ennuie?

ARMAND.

Du tout! mais il y a une impatience naturelle, que vous devez comprendre. Quel plaisir d'être mariés!.. d'être chez soi, dans son boudoir de la Chaussée-d'Antin!.. de bons tapis, des cheminées à la Bronzac...

AIR du *Partage de la richesse.*

Et puis voici les plaisirs qui reviennent,
Car cet hiver on dansera beaucoup;
Spectacles, bals, et tant de gens y tiennent!
Pas moi, du moins; ils sont peu de mon goût.
(*Montrant Clarisse.*)
Mais pour Clarisse... et si je ne m'abuse,

Deux vrais amants, deux époux, Dieu merci!
Ne faisant qu'un... je veux qu'elle s'amuse,
Afin de m'amuser aussi.

CLARISSE.

Je vous remercie; mais en quelque lieu que je me trouve, je n'ai rien à désirer, je suis près de vous.

ARMAND, lui baisant la main avec transport.

Ah! ma chère Clarisse!.. (Nonchalamment.) Qu'est-ce que nous ferons ce matin?

CLARISSE.

De la musique, si vous voulez?

ARMAND.

De la musique; nous en avons fait hier et avant-hier, et l'autre jour!.. et puis mon violon n'est pas d'accord. Si nous allions plutôt nous promener dans le parc?

MADAME DERMILLY.

Y penses-tu?.. cinq à six pouces de neige.

ARMAND, avec humeur.

Bah! les femmes ont toujours peur de se mouiller les pieds! il faudra donc rester toute la journée ici, dans ce salon?

CLARISSE.

Voulez-vous lire... ou jouer?..

ARMAND, de même.

Nous ne sommes que trois; si encore le curé était venu, nous aurions fait le whist ou la bouillotte à quatre; mais le curé promet de venir et il ne vient pas! Ensuite, il viendra peut-être, il n'est que midi!.. midi!.. c'est l'heure où, à Paris, on se réunit au café Tortoni... Ils parlent, j'en suis sûr, de la représentation d'hier; car c'était hier jour d'Opéra. Je voudrais bien savoir si Béville est toujours amoureux de la petite Mimi?

CLARISSE, se levant.

Je ne vous le dirai pas...

ARMAND.

C'est juste; je vous dis cela comme autre chose... (S'approchant de la croisée.) Tiens! voilà Geneviève qui est dans le parc!..

MADAME DERMILLY, se levant.

Geneviève!

ARMAND.

La fille du jardinier... que je fais causer quelquefois...

CLARISSE.

C'est-à-dire... très-souvent.

ARMAND.

Oui ; c'est la naïveté campagnarde la plus amusante... elle m'a avoué qu'elle avait déjà eu trois amoureux.

CLARISSE.

Fi donc !

ARMAND.

Amour platonique, bien entendu...

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche*.

A la campagne il n'en est jamais d'autres;
Et, philosophe studieux,
Moi je compare et leurs mœurs et les nôtres.

MADAME DERMILLY, souriant.

Mais, en effet... trois amoureux!..

CLARISSE, de même.

Et s'en vanter .. c'est curieux!

ARMAND.

Voyez alors ce que fait naître
La différence des climats!..
Car à Paris on les aurait peut-être ;
Mais, à coup sûr, on ne le dirait pas.

(A madame Dermilly, en riant.) Entre autres, elle m'a cité Jean-Pierre, votre garde-chasse, un imbécile!.. Eh! parbleu! cela me fait penser que ce matin... (Décrochant son fusil.) Voilà une belle occasion pour la chasse au loup...

MADAME DERMILLY.

Y pensez-vous! il peut y avoir du danger...

ARMAND.

Tant mieux! ça occupe, ça fait passer un moment...

MADAME DERMILLY.

Et moi, je ne veux pas. Vous ne sortirez pas, ce n'est pas convenable; vous êtes déjà resté avant-hier toute la journée dehors, et cela fâcherait Clarisse.

ARMAND.

Non!.. j'en suis sûr... (A Clarisse.) N'est-ce pas, chère amie, cela ne te fâchera pas que je sorte?

CLARISSE, d'un air indifférent.

Moi... nullement...

ARMAND.

Vous voyez...

MADAME DERMILLY, le retenant toujours.

Elle ne l'avoue pas, mais je suis persuadée qu'au fond cela lui fait de la peine... (Avec intention.) sans cela elle ne vous aimerait pas.

CLARISSE.

C'est au contraire parce que je l'aime, que je m'efforce de cacher le chagrin que j'en éprouve.

MADAME DERMILLY.

Tu l'entends...

ARMAND.

C'est différent... Dès que cela vous contrarie, ma chère Clarisse, vous êtes bien sûre que je resterai, que je vous obéirai, que je ferai tout ce qui vous sera agréable, quand je devrais... Aussi je ne sortirai pas de ce fauteuil et ne dirai pas un mot. (Il s'assied sur un fauteuil auprès de la table, à droite.)

MADAME DERMILLY.

Le voilà d'une humeur exécrable pour toute la journée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH.

JOSEPH, entrant par la droite.

Voici les journaux et les lettres...

CLARISSE, avec joie.

Ah ! quel bonheur ! donne vite !..

ARMAND, toujours étendu dans son fauteuil.

J'espère qu'on ne les prendra pas tous.

CLARISSE, prenant deux journaux.

Oh ! non ; à vous les journaux politiques, à moi *la Revue de Paris* et *le Journal des Modes*. (Elle va s'asseoir à gauche. Joseph donne les journaux à Armand et les lettres à madame Dermilly.)

ARMAND, les comptant.

Quel plaisir !.. six journaux, en voilà pour toute la matinée !..

CLARISSE, lisant.

« Les robes de popeline brochée sont toujours de mode. » Et moi qui en avais une charmante, que je n'aurai pu porter : quel dommage !..

ARMAND.

Vous pouviez la mettre ici...

CLARISSE.

De la toilette, quand il n'y a personne !..

ARMAND.

Personne!.. c'est aimable pour nous!

MADAME DERMILLY, regardant Joseph qui essuie une larme.

Eh mais! Joseph, qu'as-tu donc? quel air triste!

JOSEPH.

Ce sont des nouvelles que je reçois de mon fils Joseph; vous savez, celui que j'élevais si sévèrement.

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! pour se soustraire à mon autorité, il vient, à dix-huit ans, de s'engager dans les dragons.

MADAME DERMILLY.

Ah! mon Dieu!

JOSEPH.

Et que faire contre un dragon? comment ramener l'enfant prodigue à la maison paternelle?

MADAME DERMILLY.

En le laissant au régiment pendant un an ou deux; et alors, sois tranquille, il viendra de lui-même nous prier d'avoir son congé.

JOSEPH.

Vous croyez?

MADAME DERMILLY.

J'en suis sûre. (Regardant Armand.) C'est un excellent système que de... Eh mais! voici une lettre qui me vient par la poste.

JOSEPH.

Non, madame, elle a été apportée par un courrier, un domestique en livrée, qui est en bas.

MADAME DERMILLY.

C'est du jeune Edgard.

ARMAND.

Le second fils de lord Carlille?

MADAME DERMILLY.

Oui, celui avec qui Clarisse a été élevée en Angleterre. Il m'écrit de la poste voisine, et me demande la permission de se présenter au château.

ARMAND, se levant.

Avec grand plaisir... Il faut lui écrire...

MADAME DERMILLY.

Non, ce serait contraire à la résolution que nous avons prise de ne recevoir aucun étranger.

ARMAND.

Ce n'est pas un étranger; sa famille était liée avec la nôtre; et puis, un ami d'enfance de ma femme.

MADAME DERMILLY, *les regardant tous deux.*

Si vous le voulez absolument...

CLARISSE.

Moi, je n'ai rien à dire, Madame; commandez...

ARMAND.

Refuser de le recevoir serait de la dernière inconvenance. D'ailleurs, ce sera toujours une compagnie, non pour nous qui n'en avons pas besoin, mais pour vous, ma mère!.. et puis, les devoirs de l'hospitalité... Le jeune baronnet est très-amusant. Je l'ai vu quelquefois à Paris, où nous nous moquions toujours de lui.

MADAME DERMILLY.

S'il en est ainsi, je vais lui écrire que nous l'attendons à dîner. Mais sa lettre en renfermait une autre; lettre d'amitié et de souvenir, adressée à Clarisse.

CLARISSE.

A moi?..

MADAME DERMILLY.

Il me prie de vous la remettre, après toutefois en avoir pris connaissance, ce que je juge tout à fait inutile. La voici, ma chère enfant.

CLARISSE, *sans prendre la lettre.*

Donnez-la à Armand, à mon mari... c'est à lui de la lire!..

ARMAND.

Par exemple!.. quelle idée avez-vous de moi!.. amant ou mari, confiance absolue. La France maintenant n'est plus jalouse de l'Angleterre; il y a désormais alliance et sympathie. Mais allez donc, ma mère... allez écrire au baronnet.

CLARISSE.

Et moi, je vais m'habiller.

ARMAND.

A merveille! il y aura grand dîner, grande soirée, réception complète; c'est la première fois que cela nous arrive; et puis, Edgard est bon musicien.

CLARISSE.

Il jouera du piano.

ARMAND.

Et nous danserons!

CLARISSE.

Un bal!.. quel plaisir!

AIR du ballet de *Cendrillon*.

ENSEMBLE.

MADAME DERMILLY ET ARMAND.

Au seul espoir de voir cet étranger
Sa } Ma } bonne humeur est revenue.
Qu'ici tout prenne une face imprévue :
Ayons bien soin de ne rien ménager.

JOSEPH.

Il faut qu'ici, grâce à cet étranger,
Tout prenne une face imprévue!
On s' met en frais pour fêter sa venue.
En vérité, ça me fait enrager.

CLARISSE, à Armand.

A votre ami, je dois aussi songer;
Moi qui suis votre prétendue,
Avec éclat pour paraître à sa vue,
Je vous promets de ne rien négliger.

(Madame Dermilly et Clarisse sortent par la porte à droite.)

SCÈNE III.

ARMAND, JOSEPH.

ARMAND.

Ce sera charmant! quelle bonne soirée!... nous allons nous divertir!..

JOSEPH, à part.

Avec de l'Anglais; il faut qu'il ait bien besoin de s'amuser.

ARMAND.

Mais il n'est encore que midi, et je ne sais pas trop que faire d'ici au dîner... (S'appuyant sur l'épaule de Joseph.) Ah! si tu voulais, Joseph, il y aurait moyen d'occuper le temps.

JOSEPH.

Et comment cela?.. moi, je ne sais rien.. que le loto et les dames; et à coup sûr, Monsieur ne voudrait pas...

ARMAND.

Tu fais le discret; mais tu sais mieux que moi qu'il y a ici un mystère...

JOSEPH.

Ici?.. non vraiment...

ARMAND.

Quoi! tu ignores?..

JOSEPH.

Ma parole d'honneur...

ARMAND.

Alors, je n'y comprends rien; et c'est une aventure inconcevable, qui pique ma curiosité.

JOSEPH.

Racontez-moi donc ça,..

ARMAND.

Eh parbleu! j'en meurs d'envie... Imagine-toi, qu'il y a cinq ou six jours, je m'étais échappé du salon...

JOSEPH.

Échappé!..

ARMAND.

Eh oui!.. ma mère ne veut jamais que je quitte un instant ma prétendue : «Reste là, près de ta femme!..» Car ma mère qui n'aimait pas Clarisse, l'adore maintenant, et cela augmente tous les jours; ce n'est pas raisonnable... tandis que moi...

JOSEPH.

Cela vous ennuie...

ARMAND.

Du tout, ce n'est pas cela que je veux dire; mais cela m'impatiente, et elle aussi, je le vois bien... c'est tout naturel... aussi... Je te disais donc que je m'étais échappé, et je cherchais cette petite Geneviève, qui est bien la plus drôle de fille...

JOSEPH.

Comment! Monsieur, une fermière!.. vous pourriez...

ARMAND.

Est-ce que j'y pense seulement!..

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Elle est plutôt noire que blanche,
Véritable beauté des champs;
Si sa bouche est grande... en revanche
Ses yeux sont petits et brillants;

Et l'on dirait quand on regarde
Son nez menaçant et pointu...
D'un suisse, avec sa hallebarde,
Chargé de garder sa vertu.

Aussi je cause avec elle comme avec son père, comme avec toi... quand je ne sais que faire.

JOSEPH.

Je vous remercie...

ARMAND.

Pour en revenir à ce que je disais... en prenant l'allée du parc qui conduit à la ferme, j'aperçois sur la neige quelque chose de brillant... c'était un médaillon en or, un portrait de femme, une figure de jeune fille, charmante, enchanteresse!

JOSEPH.

Que vous connaissez?

ARMAND.

Du tout; et cependant il me semble que ces traits-là ne me sont point étrangers, que je les ai vus... mais dans quels lieux?.. mais comment? je n'en sais rien; cela s'offre à moi dans le vague, dans les nuages, et je n'y puis rien comprendre.

JOSEPH.

Ce qui est terrible.

ARMAND.

Au contraire, c'est ce qui en fait le charme. Tu te doutes bien que je ne pensais plus à Geneviève; je revins tout occupé de ce portrait, que depuis une semaine entière je regarde toute la journée, car il y a dans cette physionomie une grâce, une naïveté indéfinissables, et je commençais à croire que c'était une figure de fantaisie, lorsque hier!.. voilà l'inconcevable, le romanesque, le sublime!.. hier soir, en rentrant dans ma chambre, je vois briller une lumière à la tourelle du nord!..

JOSEPH.

Par ici?

ARMAND.

Précisément! un côté du château tout à fait inhabité; et j'aperçois près d'une fenêtre, à moitié voilée par un rideau de mousseline, et éclairée par le reflet d'une carcel, une figure céleste et radieuse... comme on peint les vierges de Raphaël!.. et cette figure était celle de mon médaillon, trait pour trait, j'en suis sûr... je l'ai dévorée des yeux pendant cinq minutes,

après lesquelles la lumière s'est éteinte, et la vision a disparu.

JOSEPH.

Êtes-vous sûr, Monsieur, d'être dans votre bon sens?

ARMAND.

Dame!... je te le demande! je n'ai pas dormi de la nuit; et je n'aurai pas de cesse que je n'aie pénétré ce mystère et découvert cette belle inconnue...

JOSEPH.

Ah! mon Dieu! et votre femme?

ARMAND.

Cela n'empêche pas!.. ça n'a aucun rapport, parce que, vois-tu bien, Clarisse est à coup sûr un grand bonheur, mais un bonheur certain, que j'ai là... qui ne peut pas m'échapper, tandis que l'autre, un être vaporeux, une ombre fugitive, tu comprends. Enfin, mon cher ami, il faut que tu m'aides à l'atteindre.

JOSEPH.

Moi, Monsieur... y pensez-vous?

ARMAND.

Par curiosité! ça nous distraira, ça nous occupera. Que veux-tu que l'on fasse à la campagne, au milieu des neiges?.. Sais-tu que voilà six semaines de tête à tête, et que j'en ai encore autant en perspective; il y a de quoi périr... d'amour, et si tu ne viens pas à mon aide...

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Allons! Joseph, à nous deux cette gloire,
C'est amusant; et puis un tel projet
De ton bon temps te rendra la mémoire...
Car autrefois tu fus mauvais sujet.

JOSEPH, se récriant.

Qui, moi, Monsieur?

ARMAND.

Cela se reconnaît :
Un feu caché dans tes veines circule;
Je crois en toi voir un ancien volcan
Qui brûle encor!

JOSEPH.

Moi, jamais je ne brûle,
Mais je fume souvent.

ARMAND.

C'est ce que je disais, il n'y a pas de fumée sans feu. Et

parlons un peu raison. Je me suis levé de bon matin... j'ai bien observé la tourelle du nord; elle a deux portes d'entrée, une par la chambre de ma mère, et l'autre... (*Montrant la porte à gauche.*) que voilà; et comme tu as les clefs du château...

JOSEPH.

Pas celle-ci, je vous le jure, car il y a quelques jours que votre mère me l'a redemandée, sans me dire pour quel motif...

ARMAND.

Tu vois bien! il y a un mystère qui irrite encore plus mes désirs curieux; et, à quelque prix que ce soit, je saurai ce qui en est. Dis donc, au-dessus de la porte... cette fenêtre en rosace... si l'on montait par là?..

JOSEPH.

Pas possible!..

ARMAND.

Si on regardait, du moins, on pourrait l'apercevoir, lui parler?...

JOSEPH.

C'est trop haut; vous n'êtes pas assez grand, ni moi non plus.

ARMAND.

N'est-ce que cela? J'ai vu l'autre jour, chez le jardinier, une petite échelle, que je vais chercher moi-même, pour qu'on ne se doute de rien.

JOSEPH.

Et si l'on vous voit?

ARMAND.

Personne!.. ma mère écrit, et Clarisse est à sa toilette; elle en aura pour longtemps. Attends-moi ici, et fais sentinelle... (*Il sort en courant par la porte à gauche de la cheminée.*)

SCÈNE IV.

JOSEPH, *seul.*

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Quelle imprudence et quel délire!
Nous sommes tous ainsi, je le vois bien!
Ce qu'on n'a pas, il faut qu'on le désire;
Ce qu'on possède n'est plus rien!
Moi, tout l' premier, j'en suis la preuv' vivante;
Je me disais, lorsque j'étais enfant :

Quand donc aurai-j' vingt ans!.. j'en ai soixante,
Et n'en suis pas pour cela plus content.

Mais conçoit-on une tête pareille, et une semblable curiosité! Que diable ça peut-il être?.. Si on pouvait par le trou de la serrure regarder un instant. (Il s'approche de la porte à gauche.) Dieu! la porte s'ouvre! qu'ai-je vu?..

SCÈNE V.

JOSEPH, MADAME DERMILLY et MATHILDE, entrant par la porte latérale de gauche.

MADAME DERMILLY.

Silence, Joseph!

JOSEPH.

Quoi! c'est Mademoiselle qui, depuis hier, habitait cet appartement?..

MADAME DERMILLY.

Oui, son père voulait la rappeler! j'ai désiré auparavant qu'elle vînt passer quelques jours avec nous, et elle est arrivée hier soir...

MATHILDE.

Si mystérieusement!...

MADAME DERMILLY.

C'était nécessaire. Où est mon fils?

JOSEPH.

Prêt à se casser le cou pour Mademoiselle, qu'il a aperçue de sa fenêtre...

MATHILDE.

Que veux-tu dire?...

JOSEPH.

Qu'il est décidé à monter à l'escalade pour vous revoir encore, ne fût-ce qu'à vingt pieds de hauteur.

MATHILDE.

Mon pauvre cousin!.. et pourquoi donc, ma tante, ne pouvons-nous pas nous voir et nous parler de plain-pied?

MADAME DERMILLY.

Écoute, mon enfant, as-tu confiance en moi, et crois-tu que je veuille ton bonheur?..

MATHILDE.

Oh! oui, bien certainement...

MADAME DERMILLY.

Eh bien! laisse-moi faire, et pendant quelque temps en-

core, ne me demande rien. Aujourd'hui, nous avons du monde, un jeune Anglais, tu descendras pour le dîner, et je te présenterai alors à ton cousin et au baronnet, comme ma nièce.

MATHILDE.

Au dîner! pas avant?.. ce sera bien long!..

MADAME DERMILLY.

Je le conçois, surtout si d'ici là il faut encore rester enfermée. Eh bien!.. je te permets une promenade dans le parc.

MATHILDE.

A la bonne heure, au moins...

MADAME DERMILLY, lui montrant près de la cheminée la porte par laquelle Armand est sorti.

Cet escalier t'y conduira, et si par hasard tu rencontrais ton cousin, tâche ou de l'éviter... ou du moins de ne pas lui dire ton nom... tu me le promets?..

MATHILDE.

Oui, ma tante... (Elle fait quelques pas et s'arrête.) Mais s'il me devine?..

MADAME DERMILLY.

C'est différent.

MATHILDE.

Allons! j'obéirai. (Elle sort par la petite porte à gauche de la cheminée.)

MADAME DERMILLY, la regardant descendre.

Mais prends donc garde! Elle va comme une étourdie!..

SCÈNE VI.

JOSEPH, CLARISSE, MADAME DERMILLY.

MADAME DERMILLY, à Clarisse qui entre et qui lui présente un papier.

Quel est ce papier que vous tenez à la main?

CLARISSE.

Je vous l'apportais, Madame. La lettre que vous m'avez remise tantôt de la part d'Edgard contenait pour moi une demande formelle en mariage...

MADAME DERMILLY, à part, avec joie.

O ciel!

CLARISSE.

J'y ai répondu sur-le-champ. Mais cette réponse, je ne de-

vais pas l'envoyer sans vous la soumettre. (Lui donnant la lettre.) Daignez la lire. (A Joseph.) Laissez-nous. (Joseph sort.)

MADAME DERMILLY, à part.

Ah! si elle pouvait accepter!... (Haut et lisant.) « Monsieur, je dois m'estimer fort honorée de votre recherche, et je ne puis m'en montrer digne qu'en vous parlant avec franchise... Une famille respectable et distinguée... » etc. « Une mère en qui brillent toutes les qualités... » (Baissant la voix.) Je demande la permission de passer la phrase... etc... etc... etc... « A daigné m'adopter pour sa fille! » etc., etc. « Les seuls sentiments que je puisse désormais vous offrir, en échange de votre amour, sont ceux de la reconnaissance et de la sincère amitié avec lesquelles je serai toujours Votre... etc. CLARISSE DE VILLEDIEU. » (Avec émotion.) C'est à merveille, et je ne doute pas que mon fils n'apprécie, ainsi que moi, un pareil sacrifice.

SCÈNE VII.

CLARISSE, ARMAND, MADAME DERMILLY.

ARMAND, entrant par la porte du fond, en boitant un peu.

C'est inconcevable! j'en perdrai la tête! il y a de la magie, et c'est une histoire...

CLARISSE.

Quoi donc?

ARMAND.

J'étais chez le jardinier, dans son petit grenier, à décrocher une échelle...

TOUTES DEUX.

Une échelle!... et pourquoi?

ARMAND.

Rien, pour m'échauffer... lorsque de sa croisée, qui donne sur le parc, j'aperçois une robe blanche, une femme blanche, une nymphe aérienne... une sylphide... je m'élance par la fenêtre...

MADAME DERMILLY.

O ciel! vingt-cinq pieds de haut!

ARMAND.

Il y avait un treillage; mais en sautant à terre, sur la neige, mon pied glisse, rien... une légère douleur, qui n'avait d'autre inconvénient que de ralentir un peu ma course. Il est vrai que j'aurais couru deux fois plus vite, que je n'aurais pu

atteindre cette nouvelle Atalante qui, en souliers de satin noir, effleurait à peine les blanches allées du parc. A chaque instant, je la voyais près de moi paraître ou disparaître à travers les massifs dégarnis de feuilles. Son teint animé par la course, ses cheveux blonds, cette figure d'ange pleine de gaieté et de malice, surtout dans le moment où, patatras! j'ai rencontré ce tas de neige...

MADAME DERMILLY.

Que tu n'avais pas aperçu...

ARMAND.

Non, je la regardais! et jamais je n'ai rien vu de plus ravissant! Il n'y a pas de nymphe Eucharis, de Diane chasseresse, capable, à ce point-là, de vous faire tourner la tête...

CLARISSE, piquée.

Monsieur!...

ARMAND.

Je dis comme objet d'art... je parle en artiste...

Air : *Ah! si Madame me voyait.*

Tel et non moins infortuné,
Le dieu du jour, dans son ivresse,
Courait jadis après une maîtresse
Qui s'enfuyait en riant à son né...
Telle et plus belle encore que Daphné,
Disparaissait ma nymphe enchanteresse!
Et moi boiteux, je représentais bien
La justice qui court sans cesse...
Et qui n'attrape jamais rien.

Quand je dis rien, au contraire, car au détour d'une allée, autre incident, je tombe dans les bras...

MADAME DERMILLY.

De qui?

ARMAND.

D'un grand jeune homme, habillé de noir; c'était Carlille...

CLARISSE.

Edgard!..

ARMAND.

Qui me saute au cou, ce qui m'était bien égal; ce n'est pas lui que j'aurais voulu... (Se reprenant vivement.) C'est-à-dire si... ça m'a fait grand plaisir de l'embrasser, de le revoir, avec sa grande figure étonnée, et son crêpe au chapeau... Chemin

faisant, il m'a raconté comment son frère aîné était mort du choléra et de deux médecins anglais...

CLARISSE.

Son frère!..

ARMAND.

Eh! mon Dieu, oui! le voilà duc et pair d'Angleterre, je ne sais combien de mille livres sterling, et un des plus beaux noms des trois royaumes. Ce qui m'a le plus surpris, c'est son air discret et malin qui semble jurer avec sa longue physionomie britannique. Il m'a avoué en baissant les yeux et la voix, qu'il venait ici avec des intentions... (A madame Dermilly.) Qu'est-ce que cela veut dire?.. est-ce que son arrivée se lierait avec l'apparition mystérieuse de la belle inconnue?

MADAME DERMILLY, souriant.

Mais, c'est possible!.. et je ne dis pas non!...

ARMAND.

Comment cela? vous sauriez donc...

MADAME DERMILLY, passant au milieu d'eux, et les rapprochant d'elle.

Oui, mes enfants, ce n'est pas avec vous que je veux avoir des secrets, et je vais tout vous confier... Depuis longtemps, j'avais des projets, des idées de mariage, entre lord Carlille, qui n'avait alors qu'un beau nom, et une jeune personne extrêmement riche que je protége...

ARMAND.

La jeune inconnue?..

MADAME DERMILLY.

Précisément!

ARMAND.

Ah! c'est un bon parti!... Et elle est à marier?...

MADAME DERMILLY.

Oui, mon ami!.. Un instant, je l'avoue, j'ai cru mes projets renversés, car milord, se rappelant une ancienne amitié d'enfance qui l'unissait à Clarisse, voulait absolument l'épouser.

ARMAND, avec joie.

Quoi! vraiment! il voulait!

MADAME DERMILLY.

Rassure-toi! tu sens bien que Clarisse a refusé avec une noblesse, une délicatesse, dont je suis témoin; elle t'aime... elle n'aime que toi... sans cela...

ARMAND, tristement.

C'est juste! et je suis bien sensible à ce qu'elle a fait pour moi.

MADAME DERMILLY.

Ce qui se trouve d'autant mieux, que rien ne s'oppose plus maintenant à l'exécution de mon premier plan; et puisqu'il est riche, duc et pair, ce qui ne gâte rien...

CLARISSE, à part.

Comme c'est délicat!

MADAME DERMILLY.

Je veux dès aujourd'hui les présenter l'un à l'autre; ce sera la première entrevue, car nous avons à dîner et milord et ma protégée.

CLARISSE, à part.

Je ne connais pas de femme plus intrigante que ma belle-mère.

MADAME DERMILLY, les examinant avec attention.

Et maintenant, mes amis, que je vous ai tout dit, j'espère que vous me seconderez... que vous m'aiderez chacun de votre côté... à faire réussir ce mariage... (Armand va s'asseoir près de la porte à gauche; Clarisse s'éloigne vers la droite. A part.) Cela les a émus tous deux... (Haut.) Je vais recevoir milord, et lui remettre de votre part cette lettre si généreuse.

CLARISSE, faisant un geste pour la retenir.

Madame...

MADAME DERMILLY, revenant.

Quoi!... qu'y a-t-il?... auriez-vous quelque chose à me dire?...

AIR de *Turenne*.

Me voilà prête à vous entendre.

CLARISSE.

Moi... non, Madame... Ah! c'est trop de bontés...

(Regardant la lettre.)

Ah! si j'avais pu la reprendre!

MADAME DERMILLY, à part.

Comme ils paraissent agités!

ARMAND, avec émotion.

Eh quoi! ma mère, vous partez!

(Clarisse s'assied.)

MADAME DERMILLY.

Pour la soirée il faut que je m'apprête...

Adieu...

(Les regardant.)

Voilà, si j'en puis bien juger,
Deux amoureux qu'à présent, sans danger,
Je puis laisser en tête-à-tête.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

CLARISSE, ARMAND.

(Après un instant de silence.)

ARMAND, allant auprès de Clarisse et avec embarras.

En vérité, ma chère Clarisse, je ne sais comment vous remercier de la glorieuse conquête que vous m'avez sacrifiée...

CLARISSE.

Cela vous étonne!

ARMAND.

Non, sans doute!

CLARISSE, se levant, à part.

Et ce billet qu'elle va lui remettre, et qui va le désespérer, l'éloigner peut-être...

ARMAND.

Car enfin, en échange des titres et du rang que vous refusez pour moi, je ne puis vous offrir que le nom et la fortune bien modeste d'un banquier : aussi me voilà maintenant obligé d'honneur à reconnaître une telle générosité.

CLARISSE, avec sécheresse.

Par de l'ingratitude, peut-être; car tout à l'heure, déjà, cette fille dont vous parliez avec un feu, un enthousiasme tout à fait inconvenant, devant votre mère et devant moi...

ARMAND.

Une plaisanterie innocente, à laquelle je n'attache aucune importance.

CLARISSE, avec dépit.

Une plaisanterie!... une plaisanterie innocente... qui vous fait escalader des croisées, et poursuivre à travers le parc une femme que vous ne connaissez pas... mais peu importe! c'est une femme!... et les hommes s'inquiètent si peu de la délicatesse et des convenances... C'est comme l'autre jour, lorsque je vous ai vu rire et plaisanter avec la fille du jardinier...

ARMAND.

Geneviève !

CLARISSE.

Ah! fi! Monsieur!... c'est si mauvais genre! si mauvais ton!... si négociant!...

ARMAND.

Clarisse, y pensez-vous?

CLARISSE.

Oui, Monsieur, et parce que jusqu'ici j'ai eu le courage de me taire, croyez-vous que je sois aveugle ou indifférente sur tout ce qui choque mes yeux?

ARMAND.

Et qui peut donc les blesser?

CLARISSE.

Tout ce qui m'environne !... Est-il donc si difficile de voir que, malgré son amitié apparente, votre mère ne m'aime point, que c'est par grâce, et malgré elle, qu'elle me nomme sa fille, et qu'en attendant, et pour satisfaire je ne sais quel caprice, elle nous fait périr de tristesse et d'ennui dans ce château?

ARMAND.

Pas un mot de plus contre ma mère... je ne pourrais l'entendre.

CLARISSE.

A merveille! vous le voyez déjà... son nom seul jette entre nous la désunion et la discorde; cela ne peut pas rester ainsi; vous choisirez entre nous deux, vous renoncerez ou à elle ou à moi...

ARMAND.

Et c'est vous qui prétendez m'aimer, vous qui exigez un pareil sacrifice!...

CLARISSE.

Et vous pourriez hésiter après tous ceux que je vous ai faits, quand je refuse pour vous un rang, un titre, des dignités!

ARMAND.

Prenez garde! car si vous me le reprochez encore, je ne vous en saurai plus aucun gré...

CLARISSE.

J'avais donc raison de vous dire que l'ingratitude...

ARMAND.

Je ne sais de quel côté elle est...

CLARISSE.

C'en est trop, et après une pareille offense, il faudrait avoir bien peu de fierté...

ARMAND.

Clarisse, écoutez-moi, de grâce...

CLARISSE.

Non, Monsieur... non, laissez-moi, je vous défends de me suivre et de me parler... (Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

ARMAND, seul.

Comme elle le voudra, après tout! car voilà déjà la seconde dispute d'aujourd'hui, et c'est ennuyeux! Elle m'adore! je le sais bien! je ne le sais que trop... mais ce n'est pas une raison pour me chercher querelle à tout propos, pour me dire du mal de ma mère, pour être fière... orgueilleuse, envieuse... colère, jalouse. A cela près, une bonne femme, qui aurait un excellent caractère, si elle ne m'aimait pas tant!... Aussi, il faut que tout cela finisse; il faut que ce mariage ait lieu, parce qu'une fois mariés, nous serons libres; elle fera ce qu'elle voudra, moi aussi, et nous ne serons pas obligés de rester comme ça toute la journée en tête-à-tête, c'est le moyen de toujours se quereller... (On entend un prélude de piano dans la chambre à gauche. Écoutant.) Dieu! qu'entends-je!... le bruit d'un piano... là, dans cet appartement. (Il entr'ouvre doucement la porte de l'appartement, et regarde.) C'est la jeune inconnue!... je la vois d'ici, assise au piano... Quelle taille charmante!... ah! qu'elle est bien! et un trésor pareil serait destiné à cet Anglais!... Non!... ce n'est pas par esprit national, mais si, avant son mariage, je pouvais la lui enlever, m'en faire aimer... (Voulant entrer.) Allons, mais elle est près de la porte qui conduit dans le parc; en me voyant brusquement entrer... elle est capable d'avoir peur, de s'enfuir, et elle court mieux que moi, je le sais... Ah! une idée... (Il prend son violon, qui est sur une chaise, et joue l'air qu'il vient d'entendre sur le piano. Mathilde entr'ouvre doucement la porte, et entre sur la pointe du pied.)

SCÈNE X.

MATHILDE, ARMAND.

ARMAND, à part.

C'est elle!.. (Il s'approche doucement derrière elle, et la saisit par la main.) Je la tiens, et cette fois elle ne m'échappera pas!..

MATHILDE, à part, souriant.

C'est mon cousin!

ARMAND, à part.

C'est étonnant!.. ça ne l'effraye pas!.. (Haut.) C'est bien téméraire à moi d'oser vous retenir ainsi; mais consentez à ne pas me fuir comme ce matin, (Lui lâchant la main.) et je vous rends la liberté, sur parole. (A part.) Elle se tait... mais elle reste... (Haut.) Une grâce encore, ne puis-je savoir qui vous êtes!..

MATHILDE[1], à part.

C'est qu'il ne me connaît vraiment pas!.. c'est amusant!..

ARMAND.

Eh quoi! ne me pas répondre!..

MATHILDE.

Eh mais!.. si cela m'était défendu, s'il ne m'était pas permis de vous dire qui je suis...

ARMAND.

O ciel!

MATHILDE.

Mais vous pouvez le deviner! je ne vous en empêche pas!..

ARMAND.

Eh! que puis-je savoir, sinon que vous vous plaisiez à me fuir, à m'éviter, et que, sans me connaître, vous avez pour moi de l'antipathie et de la haine!.. est-ce vrai?.. ou non?..

MATHILDE, souriant.

En conscience, vous n'êtes pas habile!.. ou vous avez bien du malheur, et si vous ne devinez pas mieux que cela, vous ne saurez jamais rien.

ARMAND.

Je sais du moins que vous êtes ce qu'il y a au monde de plus joli, de plus séduisant, et ce que j'aime le plus!..

MATHILDE.

Ce n'est pas possible!.. vous ne me connaissez pas...

ARMAND.

C'est ce qui vous trompe. (Il tire de son sein un médaillon qu'il lui montre.) Et cette image que je regarde sans cesse...

MATHILDE.

Mon portrait! celui que j'avais fait pour votre mère...

ARMAND.

C'est en mes mains qu'il est tombé, et depuis il ne m'a pas

quitté! il est toujours resté là, sur mon cœur, et demandez-lui si je vous aime...

MATHILDE, à part.

Il m'aime!.. (Haut.) Ah! ma tante dira ce qu'elle voudra, je n'ai plus la force d'obéir...

ARMAND.

Une tante, dites-vous? et qui donc est-elle?

MATHILDE.

Votre mère!.. Monsieur...

ARMAND.

Eh quoi! vous seriez Mathilde?

MATHILDE.

Mon Dieu, oui...

ARMAND.

Ma cousine?

MATHILDE, à part.

Ce n'est pas moi qui le lui ai dit, toujours!

ARMAND.

Quoi! cet ange de beauté!.. ce trésor que j'enviais, c'est Mathilde... c'est ma cousine!..

MATHILDE.

Qui depuis longtemps vous connaissait; car moi, je suis plus adroite que vous.

ARMAND.

Et pourquoi nous séparer, et m'empêcher de vous voir? à quoi bon ce mystère?..

MATHILDE.

C'est ce que je me demande!.. car mon père m'a toujours dit: « Ton cousin sera un jour ton mari... c'est le rêve, c'est l'espoir de nos deux familles. »

ARMAND, avec joie.

Il serait possible!..

MATHILDE.

Est-ce que vous ne le savez pas, mon cousin?

ARMAND.

Non, vraiment!..

MATHILDE.

Il fallait donc me le dire!.. je vous l'aurais appris tout de suite!.. moi, j'ai toujours été élevée dans ces idées-là.

ARMAND.

Et puis-je espérer, Mathilde, qu'aujourd'hui ce sont les vôtres?

MATHILDE.

Moi, des idées! du tout; je n'en ai pas! je n'ai jamais eu que celles de mon père...

ARMAND.

Comment?

MATHILDE.

Et de ma tante.

ARMAND.

Ah! je suis trop heureux!..

MATHILDE.

Et ce qui est bien étonnant, c'est qu'aujourd'hui votre mère m'a expressément recommandé de vous éviter; voilà pourquoi ce matin je vous fuyais : sans cela!.. et puis elle m'a défendu, si je vous rencontrais, de vous dire qui je suis... heureusement, vous avez deviné... Mais concevez-vous cela?.. je vous le demande.

ARMAND.

Oui, sans doute! et tout s'explique maintenant!.. ma mère à changé d'idée! elle veut vous marier à un autre, à un Anglais, lord Carlille.

MATHILDE.

Et moi je ne le veux pas! je le dirai à mon père, à ma tante, à tout le monde! Il ne faut pas croire que je n'ai pas de caractère... et puis, vous êtes de ma famille... vous êtes mon cousin... vous me défendrez...

ARMAND.

Toujours! Mathilde! toujours! je suis ton proctecteur, ton ami! c'est une indignité! une tyrannie sans exemple!..

MATHILDE.

N'est-il pas vrai?..

ARMAND.

Et il est affreux qu'on ose ainsi contraindre une jeune personne... je ne le souffrirai pas, et ce prétendu... ce lord Carlille, je le tuerais plutôt...

MATHILDE.

O ciel!... non, Monsieur, ne le tuez pas...

ARMAND.

Si vraiment...

MATHILDE.

Et moi, je vous en prie, dites-lui seulement que je vous aime, que je vous ai toujours aimé, que je ne peux pas être

sa femme, puisque je dois être la vôtre; il comprendra cela; il ne faut pas croire qu'un Anglais n'entende pas la raison...

AIR de *la Galope* (LA TENTATION).

Il cédera, j'en suis certaine;
Il s'agit de lui parler;
N'écoutant que votre haine,
Ah! n'allez pas l'immoler.

ARMAND.

Il faut qu'un combat m'en délivre;
Car sitôt qu'il va vous voir,
Sans vous aimer pourra-t-il vivre?

MATHILDE.

Il mourra donc de désespoir.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Il cédera, j'en suis certaine, etc.

ARMAND.

Non, ma vengeance est plus certaine;
Au combat je dois voler;
Je n'écoute que ma haine,
Et je prétends l'immoler.

(Mathilde sort.)

SCÈNE XI.

ARMAND, puis MADAME DERMILLY.

ARMAND.

Quelle grâce!... quelle candeur! quelle naïveté!... voilà la femme qu'il me fallait; et on la destine à un autre!... Voilà les grands parents!... on nous sacrifie tous deux... oui, tous deux... car me voilà engagé à Clarisse... engagé avec une femme qu'il m'est impossible d'aimer, surtout maintenant, et comment y renoncer?... comment rompre, sans me préparer d'éternels reproches, sans me déshonorer à jamais?... (A madame Dermilly qui entre.) Ah! ma mère, vous voilà; venez de grâce, venez à mon secours,..

MADAME DERMILLY.

Eh! mon Dieu!... qu'y a-t-il donc?...

ARMAND, cherchant à se remettre.

Ce qu'il y a!... rien... je ne sais... Qu'allais-je lui dire?.. Je voulais vous demander, que fait Clarisse? où est-elle?..

MADAME DERMILLY.

Au salon avec lord Carlille, à qui j'avais un billet à remettre; mais j'ai pensé, et Clarisse a été sur-le-champ de mon avis, qu'il était plus convenable qu'elle lui expliquât elle-même de vive voix les motifs de son refus. J'ai donc déchiré la lettre, et je les ai laissés ensemble; mais, si tu le veux, je vais la chercher...

ARMAND.

Non, ma mère... non... j'ai bien d'autres choses à vous dire... j'ai vu Mathilde, ma cousine...

MADAME DERMILLY.

Quoi! tu saurais!...

ARMAND.

Je sais tout, et c'est d'elle seule que je veux vous parler, car moi, c'est fini, il ne faut plus y penser, j'ai promis...

MADAME DERMILLY.

Promesse bien douce à tenir, quand on aime... quand on est aimé! et après ce que Clarisse a fait pour toi...

ARMAND.

Eh oui! voilà le malheur!... et par honneur, par délicatesse, il n'y a plus à reculer, il faut subir son sort. Eh bien donc, puisque rien ne peut m'y soustraire, puisque vous le voulez, je le ferai, ce mariage que je déteste, que j'abhorre...

MADAME DERMILLY.

Que dis-tu?

ARMAND.

Mais je vous en préviens, je serai éternellement malheureux; personne ne le saura, pas même elle; je me conduirai en honnête homme, en galant homme, en bon mari. Par exemple, j'en aimerai une autre, rien ne m'en empêchera...

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?

ARMAND.

Vous ne le saurez pas! vous ne pouvez le savoir... et vous ne devineriez jamais, c'est impossible; cela vous paraîtrait si absurde, si inconcevable, et cependant c'est la vérité, c'est celle que j'aime.

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?

ARMAND.

cousine.

MADAME DERMILLY.

Est-il possible !

ARMAND.

Je l'aime comme je n'ai jamais aimé, ou plutôt je n'ai jamais aimé qu'elle...

MADAME DERMILLY.

Laisse-moi donc !...

ARMAND.

Ah! j'en étais sûr, vous ne pouvez me comprendre, mais toutes ces vertus, toutes ces qualités que je rêvais, et dont mon imagination se plaisait à embellir une autre, c'est elle qui les possède, et c'est elle que j'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY.

Toujours!

ARMAND.

Oh! cette fois, c'est définitif; car la beauté, chez elle, est le moindre de ses avantages! Quelle douceur! quelle naïveté! quelle bonté de caractère! et sans parler ici de sa fortune, songez donc que les convenances, que les rapports de famille... que tout se trouve réuni...

MADAME DERMILLY.

Eh! je le sais mieux que toi!.. car autrefois c'est elle que je te destinais, mais tu n'en as pas voulu; tu n'as pas même consenti à la voir...

ARMAND.

Est-il possible!.. eh bien! il fallait m'y forcer, m'y contraindre, user de votre autorité, car, après tout, vous êtes ma mère, vous avez le droit de commander... et une pareille faiblesse... Ah! pardon!.. pardon! je ne sais ce que je dis; je vous offense encore; mais, voyez-vous, la tête n'y est plus; et le seul parti qui me reste à présent, c'est de me brûler la cervelle...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MATHILDE.

MATHILDE.

Dieu! qu'entends-je!.. Non, mon cousin, non, vous ne nous quitterez pas!..

ARMAND.

Il le faut!.. car je vous aime trop, et je suis trop malheureux!..

MATHILDE, à madame Dermilly.

Et vous n'êtes pas touchée de son désespoir?.. et vous pouvez lui résister encore? Eh bien! ma tante, moi, qui ai jusqu'ici obéi à toutes vos volontés, je déclare que désormais on aura beau faire, rien ne m'empêchera d'aimer mon cousin... que je l'ai toujours aimé, et que je l'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY.

Et toi aussi!.. (A part.) Pauvre enfant!..

MATHILDE, pleurant.

Oui, Armand, on est bien cruel pour nous, on veut nous rendre bien malheureux; mais rassurez-vous, je n'épouserai personne; je resterai fille, ou je serai votre femme...

ARMAND, avec désespoir.

Ma femme! ah! c'en est trop!

MATHILDE.

Eh bien!.. Monsieur, cela ne vous console pas un peu?..

ARMAND.

Au contraire! cela me désespère; cela me rend furieux, car je ne sais plus maintenant à qui m'en prendre... (Prenant à part madame Dermilly, pendant que Mathilde s'éloigne un peu.) Ma mère, ma mère bien-aimée, vous à qui je dois tant, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Elle ne sait pas, elle ne peut se douter de ce que je souffre... vous seule pouvez me sauver; et si vous ne trouvez pas quelque moyen honorable de rompre ce mariage que j'abhorre, vous n'avez plus de fils...

MADAME DERMILLY.

Ingrat! pouvais-tu croire que ta mère cesserait un instant de veiller sur toi? Je savais bien que je t'amènerais là, et grâce à moi, aujourd'hui, je l'espère...

ARMAND, avec explosion.

Que dites-vous?

MADAME DERMILLY.

Silence! (Montrant Mathilde qui s'est un peu éloignée.) Ta femme ne doit rien savoir.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH.

JOSEPH.

Je n'en reviens pas... Quel malheur! quel affront pour nous!

MADAME DERMILLY.

Qu'y a-t-il?

ARMAND.

Qu'as-tu vu?

JOSEPH.

Au salon, milord Carlille aux genoux de mademoiselle Clarisse.

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Il s'est relevé, m'a sauté au cou, en disant : Je te présente ma femme...

ARMAND, sautant au cou de Joseph qu'il embrasse.

Ah! mon ami!

JOSEPH.

Mais laissez-moi donc! (Il passe à la gauche de madame Dermilly.)

ARMAND, à madame Dermilly.

Eh! comment cela se fait-il? comment avez-vous pu réussir?..

MADAME DERMILLY.

De la manière la plus simple. J'ai découvert que Clarisse, ma pupille, aimait lord Carlille.

ARMAND, stupéfait.

Ce n'est pas possible!

MADAME DERMILLY.

Si, mon ami, je l'ai forcée à me l'avouer. Elle l'aime, et l'aimera toujours... Toujours, entends-tu bien?

ARMAND, étonné.

Par exemple!

MADAME DERMILLY.

Cela une fois convenu, je l'ai assurée de mon consentement, du tien... Elle devient milady.

MATHILDE.

Quel bonheur! lord Carlille ne peut plus m'épouser... et malgré vous, ma tante, il faudra bien que je devienne la femme de mon cousin.

MADAME DERMILLY.

Oui, mon enfant.

MATHILDE.

Ce n'est pas sans peine... (A Armand.) Et nous avons eu assez de mal, j'espère, pour l'amener là.

ARMAND.

Que dites-vous?.. et si vous saviez...

MADAME DERMILLY, à Armand.

Pas un mot de plus. (Passant entre Mathilde et Armand. A Mathilde:) Venge-toi de moi en le rendant heureux. (A Joseph, qui est resté seul à gauche.) Eh bien! que t'avais-je dit?

JOSEPH.

Elle en est, ma foi! venue à bout : et si mon fils Joseph avait eu une mère comme vous, il ne serait pas dragon.

TOUS.

AIR de *Léocadie*.

Toujours! toujours! toujours!
C'est l'éternel discours
De la jeunesse et des amours!
Mais le cœur d'une mère
Est le seul sur la terre
Qui sans erreur puisse dire : Toujours!

FIN DE TOUJOURS.

CAMILLA

OU

LA SŒUR ET LE FRÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Bayard

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 12 décembre 1832.

PERSONNAGES

MISTRISS CARINGTON.
INDIANA, sa fille.
PRETTY, sa nièce.
CAMILLA, sa pupille.
EDGARD MANDLEBERT, frère de Pretty.
LIONEL, frère de Camilla.
LUDWORTH, gentilhomme campagnard.
WILLIAM, domestique.

La scène se passe en Angleterre, dans le château de mistriss Carington.

Un grand salon : porte au fond et portes latérales. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table; à droite, un petit guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MISTRISS CARINGTON, lisant un journal; PRETTY et INDIANA, occupées à travailler auprès de la table, à gauche; CAMILLA, près du guéridon, à droite, dessinant.

PRETTY.

Je te préviens, Camilla, que si tu ne commences pas à t'occuper de ta toilette, tu ne seras jamais prête pour le bal.

CAMILLA.

Peu m'importe! je n'irai pas.

MISTRISS CARINGTON.

Comment! vous n'irez pas au bal?

INDIANA.

Une réunion où sera la plus belle société du comté!

PRETTY.

Et pour quelle raison?

MISTRISS CARINGTON.

Ou plutôt, quel caprice?

CAMILLA.

Je ne me porte pas bien, je resterai...

MISTRISS CARINGTON.

Comme vous voudrez, Mademoiselle, c'est déjà bien assez d'y conduire ma fille et ma nièce, sans avoir encore ma pupille à surveiller... Je me rappelle le dernier *raout* où nous avons assisté, quatre femmes ensemble!

PRETTY.

Vous aviez l'air d'une maîtresse de pension...

MISTRISS CARINGTON.

Vous, Pretty, on ne vous demande pas votre avis. Mais il est de fait que, pour être assise, en vue, sur la première banquette, c'est difficile de trouver quatre places...

PRETTY, à demi-voix.

Surtout quand on en tient cinq!

MISTRISS CARINGTON.

Qu'est-ce que c'est?

PRETTY.

Rien, ma tante... j'achevais ma garniture... je suis de votre avis... au bal comme ailleurs, il faut toujours être au premier rang.

INDIANA.

C'est le seul moyen de trouver des danseurs.

PRETTY.

Et, par suite, des maris.

INDIANA.

On pense bien à cela.

PRETTY.

C'est-à-dire qu'elle y pense toujours.

INDIANA.

Pas tant que vous, Mademoiselle.

PRETTY, se levant.

Moi!.. cela m'est bien égal!.. j'attends tranquillement le retour d'Edgard, mon frère et mon tuteur; alors je verrai à me décider... mais, d'ici là, rien ne presse.

INDIANA.

Tu dis cela, parce que tu es riche, et que je ne le suis pas; mais n'importe, on verra qui de nous deux sera mariée la première.

MISTRISS CARINGTON.

Indiana!

INDIANA.

Oui, ma mère, ma cousine est d'une présomption... on n'y tient plus... (Elle se lève, et vient auprès de Pretty.)

AIR : *Il n'est plus temps de nous quitter.*

Voyez quel orgueil est le sien;
Qui peut donc la rendre si fière?
Sa dot, ses terres?.. j'en convien,
C'est beau d'être riche héritière.
On peut n'avoir ni bonté, ni talent,
Lorsque l'on a de la fortune.

PRETTY.

Alors, on doit, c'est plus prudent,
Vous conseiller d'en avoir une.

MISTRISS CARINGTON.

Mesdemoiselles!..

INDIANA.

Certainement nous ne sommes pas aussi riches que vous, il s'en faut... mais il n'y a pas encore dans le comté beaucoup de maisons plus à leur aise que la nôtre.

MISTRISS CARINGTON.

Non, certes.

INDIANA.

Et parce que nous n'avons que cinq cents livres sterling de rente, nous n'en sommes pas plus fières avec Camilla, qui n'en a que cinquante.

CAMILLA, continuant à dessiner.

Vous êtes bien bonne...

MISTRISS CARINGTON, se levant.

Vous avez raison, ma fille; parce que ce n'est pas sa faute si elle est orpheline, si elle n'a rien, et si son frère Lionel est un petit fat et un mauvais sujet.

CAMILLA.

Eh mais! Madame, vous avez une manière de nous défendre...

PRETTY.

Tout à fait injuste; moi, je prends parti pour Lionel, que je trouve fort aimable et de très-bon goût.

INDIANA.

Parce qu'il vous fait la cour.

PRETTY.

Et qu'il ne vous la fait pas.

INDIANA.

Parce que je n'en ai pas voulu.

PRETTY.

Et quand vous le voudriez!

INDIANA.

Eh bien! par exemple, c'est ce que nous verrons.

MISTRISS CARINGTON, passant entre Pretty et Indiana.

Silence, Mesdemoiselles, silence! qu'est-ce que c'est qu'une discussion pareille?

INDIANA.

Parce qu'elle a de la fortune, elle se croit le droit de faire de l'esprit.

PRETTY.

Parce qu'elle a de l'esprit, elle se croit le droit de ne dire que des bêtises.

INDIANA, outrée.

C'est trop fort.

MISTRISS CARINGTON.

Encore!.. silence! vous dis-je, on vient.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LIONEL, ensuite LUDWORTH.

LIONEL.

Du bruit! du tapage! à merveille! c'est ce que j'aime!

MISTRISS CARINGTON.

C'est Lionel!..

LIONEL.

On discute ici quelque bill de réforme, et si la question n'est pas assez embrouillée... nous voilà. (A Camilla.) Bonjour, ma petite sœur. (A Ludworth, qui vient lentement.) Arrivez donc, sir Ludworth... et vous, vénérable mistriss Carington, voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes bons amis de l'Université d'Oxford... (Les dames saluent.) Sir Ludworth, baronnet, gentilhomme campagnard, qui vient se fixer dans ce comté, où il a fait un héritage considérable... à la charge par le testateur, son grand oncle, de se marier dans l'année; ce qui le rend dans ce moment un sujet précieux auprès des mères et des tantes...

MISTRISS CARINGTON.

Monsieur n'a besoin d'aucun antécédent, et se recommande assez par lui-même.

LUDWORTH.

Vous êtes bien bonne, Madame...

LIONEL.

De plus, il est très-timide; et c'est moi qui me suis chargé de le lancer, de le produire, et même de le marier; j'ai sa procuration.

LUDWORTH.

Y penses-tu?

LIONEL, passant auprès de Pretty.

AIR du vaudeville de *la Petite Sœur*.

A moi, si vous le trouvez bon,
Il faut ici, Mesdemoiselles,
Faire la cour, paraître belles...
Et moi je promets, en son nom,
D'être un mari des plus fidèles!
Je promets de suivre vos goûts,
D'être un modèle de sagesse!..

PRETTY.

Et par bonheur ce n'est pas vous
Qui devez tenir la promesse.

LIONEL.

Ah! Pretty... mais il n'y a pas de mal; nous sommes en famille, et l'on peut parler franchement... Mon cher baronnet, (Montrant Camilla.) je vous présente d'abord ma sœur Camilla, qui possède toutes les qualités que le ciel m'a refusées; c'est vous dire assez que c'est un ange; mais je ne peux pas faire son éloge, j'y ai trop d'intérêt, c'est ma sœur, et à ce titre, je me récuse, et l'exclus du concours. (Lui présentant Indiana.) Miss Indiana, la fille de la maison, la reine des bals, la Terpsichore de cette résidence. On ne peut danser avec elle sans en être épris, aussi je vous conseille de ne pas l'inviter; cela dérangerait des combinaisons déjà établies, et la mettrait dans l'embarras du choix.

MISTRISS CARINGTON.

Que voulez-vous dire, Lionel?

LIONEL.

Qu'on a toujours eu des vues sur notre ami Edgard, qui voyage en ce moment sur le continent. (Le présentant à Pretty.) En revanche, je vous présente sa sœur, miss Pretty, la plus piquante, la plus maligne de toutes nos jeunes héritières; mais je ne vous engage pas à vous mettre sur les rangs, at-

INDIA

Parce que je n'en ai pas voul

PRE

Et quand vous le voudriez!

IND

Eh bien! par exemple, c'e

MISTRISS CARINGTON,

Silence, Mesdemoiselles,
discussion pareille?

Parce qu'elle a de la fo
de l'esprit.

Parce qu'elle a de l'e
que des bêtises.

C'est trop fort.

Encore!.. silence!

LES PRÉCÉ

Du bruit! du

C'est Lionel!

On discute
n'est pas ass
ma petite so
sir Ludwort
vous me pe
l'Université
ne t'a gent
contesté, où
le le
qui les e
mè

ami, vous couper le

de Lionel.

qu'une seule à qu
(?)ages... c'est mis

ne lui interdit pas

une inconvenance... (Lud-

contre moi... vous v
plaisanteries à l'essenc
fashionables de Lond
moyen de faire ma paix
j'apporte une nouvelle

TOUTES.

LIONEL.

ILLA, vivement.

PRETTY.

INDIANA.

MISTRISS CARINGTON.

vous bien sûr?

LIONEL.

laquelle vous pouvez croire,
ni dans le *Morning Chronicle*,
lettre que j'ai reçue de lui...

MISTRISS CARINGTON ET INDIANA.

...to!

LIONEL.

...n avait des intentions...

PRETTY.

LIONEL.

...voilà... (A Ludworth.) Vous permettez, baron- ...loigne. Lisant.) « Mon cher Lionel, quoique tu ...égligé depuis les trois années que je voyage ...t... » C'est vrai! je n'ai jamais le temps d'é- ...ai pas oublié et n'oublierai jamais que nous ...que frères, que nous avons été, ainsi que ta sœur ...vés sous les yeux et par les soins de l'honorable ...rold, votre père et mon tuteur. Je dois à son cou- ...ses talents la fortune que je possède aujourd'hui, et ...s disputait une famille ambitieuse et puissante. » ...ois bien; mon père avait tant de mérite, un des pre- avocats de Londres, qui n'avait qu'un défaut, celui trop honnête homme...

PRETTY.

...h bien! achevez donc!..

LIONEL.

C'est juste... Je vous passe la première page... ce sont des éloges de mon père... de moi... ça nous mènerait trop loin!

MISTRISS CARINGTON.

De vous... il plaisante!..

LIONEL.

Edgard ne plaisante jamais; il est toujours grave, sérieux, raisonnable... ce qui fait que nous sommes si bien ensemble...

PRETTY, riant.

L'amitié vit de contraste.

LIONEL, la regardant tendrement.

Et l'amour de sympathie... heureusement pour moi...

PRETTY.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

LIONEL.

Je vais peut-être vous l'expliquer... (Parcourant la lettre.) « Je serai à Clèves, chez ma tante, mistriss Carington, lundi prochain, 10 mai. »

TOUTES.

Aujourd'hui !

LIONEL, à Pretty.

Attendez!.. ce n'est pas tout. (Lisant en appuyant.) « Et quant à ce qui fait le sujet de ta dernière lettre, nous en parlerons. Je ne mets que deux conditions à mon consentement; d'abord celui de ma sœur, et ensuite la certitude pour moi que tu la rendras heureuse; car, tuteur et frère de Pretty, je suis responsable de son avenir et de son bonheur, etc. » Il me semble que c'est clair!

PRETTY.

Pas trop; et voilà deux conditions...

LIONEL.

Répondez-moi de la première, je vous réponds de la seconde...

PRETTY.

Nous verrons; je ne suis pas du tout décidée... si cela m'arrivait jamais, ce serait seulement à cause d'Indiana, qui prétend être mariée avant moi.

LIONEL.

Ah! chère Indiana, que je vous remercie!.. je vous devrai tout mon bonheur!

INDIANA, piquée.

Pas encore, Monsieur.

PRETTY.

En attendant, je vous permets toujours pour aujourd'hui, au bal, d'être mon cavalier.

LIONEL.

Nous allons donc au bal?

MISTRISS CARINGTON.

Nous y allons toutes.

LUDWORTH, à Camilla.

Miss Camilla me permettra-t-elle d'être son partner?

LIONEL, à part.

C'est bien...

CAMILLA.

Je vous rends grâce, Monsieur, je ne compte pas y aller...

LIONEL.

Et pourquoi donc? c'est absurde!

CAMILLA.

C'est possible, mais cela est ainsi.

LUDWORTH, troublé.

Mille pardons, Mademoiselle, de mon indiscrétion. (A Indiana.) Oserai-je alors...

INDIANA, sèchement.

Je ne puis, Monsieur ; je suis engagée...

MISTRISS CARINGTON.

Y pensez-vous ? on accepte toujours.

INDIANA.

Est-ce ma faute à moi, si j'ai d'avance vingt invitations ? Je ne suis pas comme ces demoiselles, qui n'ont jamais que celles du moment.

PRETTY.

Est-elle fière... pour quelques invitations qu'elle doit à sa maîtresse de danse...

INDIANA.

Et aux cavaliers qui me voient ; tous ceux qui dansent m'invitent toujours pour la première.

PRETTY.

Et ceux qui causent ne l'invitent jamais pour la seconde.

INDIANA.

Encore !.. c'est trop fort.

UN DOMESTIQUE.

Le thé est servi.

MISTRISS CARINGTON.

AIR : *Venez, mon père*, etc.

Vite courons, car à peine aurons-nous
Une heure pour notre toilette.
(Passant auprès de Ludworth.)
Monsieur, pour le thé qu'on apprête,
Dans le salon passe-t-il avec nous ?

LUDWORTH, lui offrant la main.

C'est trop d'honneur, trop de bonté.

LIONEL, bas, à Pretty.

Voilà, dès la première épreuve,
Je l'avais dit, il n'est resté
Pour lui que la main de la veuve.

ENSEMBLE.

MISTRISS CARINGTON, PRETTY, INDIANA.

Vite, courons, car à peine avons-nous
Une heure pour notre toilette,
Et ce soir, au bal qui s'apprête,
Tous les plaisirs se donnent rendez-vous.

[illegible] d'un air sombre et [illegible]

CAMILLA.

[illegible] en effet, quand je pense à [illegible]

LIONEL.

[illegible] je m'en vais!

CAMILLA.

[illegible] que je te voie au moins [illegible] tu ne m'aimes [illegible]

LIONEL.

[illegible] comme toi [illegible] amie [illegible] tendre [illegible]

des sœurs; tu es si bonne, si généreuse... Mais par malheur, et quoique plus jeune que moi, tu es d'une raison trop... trop raisonnable, et qui me gêne, qui m'embarrasse quelquefois...

CAMILLA.

Est-il possible ?

LIONEL.

Oui, tu as pris sur moi un ascendant presque maternel... et, s'il faut te l'avouer, quand il y a quelque folie, quelque étourderie, quand j'ai des reproches à me faire, je n'ose pas... je crains ta présence...

CAMILLA, effrayée.

Ah! mon Dieu!.. voilà quinze jours que je ne t'ai vu!

LIONEL.

C'est vrai!..

CAMILLA.

Il y a donc quelque nouveau malheur?..

LIONEL.

Est-ce ma faute à moi, si notre père était un homme de talent qui ne nous a pas laissé de fortune? Si tu savais comme c'est terrible, comme c'est humiliant... surtout auprès de ces jeunes gens avec qui j'ai été élevé au collége d'Oxford, ou que depuis j'ai rencontrés dans le monde; on ne peut pas avoir l'air d'un homme de rien... on veut marcher de pair avec eux...

CAMILLA.

Et pourquoi ne pas avouer franchement que ta fortune ne te permet pas...

LIONEL.

Je n'osais pas, je n'aurais jamais osé avouer que j'avais cinquante livres sterling de revenu; mais, grâce au ciel, je ne les ai plus.

CAMILLA.

Que dis-tu?...

LIONEL, gaiement.

J'ai tout vendu, tout engagé, à M. Dubster, tu sais, ce négociant?... cela m'a fait un capital d'un millier de livres sterling, avec lequel depuis deux mois je fais figure, comme un lord, comme un grand seigneur. Quel bonheur! quel plaisir!.. j'étais né pour cela... mais tout a une fin; je n'ai plus rien; je suis ruiné...

CAMILLA.

O ciel! que dira-t-on?

LIONEL.

On ne dira rien... au contraire, cela me fera du bien dans le monde... Dans le grand monde, parmi les jeunes seigneurs que je fréquente, on dit : Je suis ruiné... c'est bon genre!... cela vous donne un air comme il faut. . un air de jeune dissipateur.

Air du *Piége*.

C'est presque un titre à toutes les faveurs,
Et l'on a tout en perspective,
Car à présent, aux places, aux honneurs,
C'est en courant que l'on arrive.
Aussi, je dois faire un chemin brillant,
Car, grâce à l'état de ma bourse,
Je suis léger, et je n'ai maintenant
Rien qui m'arrête dans ma course!

Et la preuve, c'est que depuis ce temps-là j'ai fait une passion, une passion millionnaire, une duchesse douairière, qui m'adore et veut m'épouser... N'en parle pas à Pretty, au moins, elle se moquerait de moi....

CAMILLA.

Et qui donc?

LIONEL.

La duchesse Margland...

CAMILLA.

Une femme de soixante ans, qui a déjà eu deux maris !..

LIONEL.

Je ferais le troisième. Tu vois la jolie belle-sœur que je te donnerais là...

CAMILLA.

Peux-tu rire dans un moment pareil?..

LIONEL.

C'est vrai! je n'en ai pas envie, car je ne t'ai pas tout dit, et aujourd'hui même, si j'y pensais, je serais dans un fier embarras : aussi je n'y songe pas...

CAMILLA.

Et qu'est-ce donc?

LIONEL.

L'autre jour, le fils de lord Melmoud, un des grands seigneurs parmi lesquels je suis lancé, un ami intime, un jeune

dissipateur comme moi, avait besoin de deux cents guinées pour trois jours; il me les demande, sans façon, en ami, et devant tous ces messieurs. Comment refuser?.. moi surtout qui tiens à avoir bon genre. Aussi, je lui dis d'un air dégagé, qui fit très-bon effet : « Ce soir, mon cher, vous les aurez. » Mais c'est que le soir, je ne les avais pas!.. J'avais promis, je ne voulais point passer pour un hâbleur, et comme je suis chargé en ce moment des comptes du régiment, j'ai disposé en sa faveur...

CAMILLA.

De deux cents guinées?..

LIONEL.

Pour trois jours... trois jours seulement; mais ce troisième jour, nous y voici; je n'ai pas encore entendu parler de lui, et d'un instant à l'autre l'officier payeur peut venir demander des fonds... (Prenant son parti.) Bah! bah! j'ai encore d'ici à ce soir; et lord Melmoud, qui est riche, et homme d'honneur... C'est égal, ça me tourmente, ça m'inquiète... et nous avons ce matin un déjeuner de vin de Champagne, un repas de garçons, où j'irai...

CAMILLA.

Tu iras?..

LIONEL.

Certainement; j'y boirai même... mais de mauvaise grâce, j'en suis sûr.

CAMILLA.

Est-il concevable, Lionel, que de gaieté de cœur tu t'exposes ainsi à la ruine, au deshonneur! car enfin, si ce soir lord Melmoud ne t'a pas remboursé?..

LIONEL.

Ce n'est pas possible...

CAMILLA.

Mais si cela était?

LIONEL, embarrassé.

Si cela était... ne me parle pas de cela! si cela était, alors, on trouverait... ma foi! je ne sais pas trop quel moyen... Ah! en voilà un. Edgard! notre ami Edgard qui arrive aujourd'hui, il est immensément riche, et ne dépense rien, celui-là; car c'est de la raison, de la sagesse... dans ton genre; il a été le pupille de mon père... nous avons été élevés ensemble; il

t'aime comme une sœur, raconte-lui mon aventure, et demande-lui pour moi...

CAMILLA.

Y penses-tu? lui avouer tes fautes, une faute pareille!.. lui apprendre qu'à peine majeur, tu as déjà mangé l'héritage de notre père... Comment veux-tu après cela qu'il t'estime encore, qu'il te confie la fortune et le bonheur de sa sœur?

LIONEL.

Oh ciel! je n'y pensais plus.

CAMILLA.

Je connais Edgard! c'est l'honneur, la probité même, c'est l'ami le plus généreux... au premier mot que je lui dirai, toutes tes dettes seront payées, et au delà; mais dès ce moment, il faudra que tu renonces à Pretty; aucune puissance au monde ne le fera consentir à ton mariage avec sa sœur.

LIONEL, *vivement.*

Tu as raison, ne lui dis rien! tâche, au contraire, qu'il ne puisse soupçonner, qu'il ne se doute jamais...

Air du *Verre.*

Car, tu le sais, j'aime Pretty,
Et je ne puis vivre sans elle!
Si je la perds, mon seul parti
C'est de me brûler la cervelle!

CAMILLA.

Grand Dieu!

LIONEL.

Pour sortir d'embarras,
Ce moyen est souvent le nôtre...
Et je serais, en pareil cas,
Bien sûr d'y perdre moins qu'un autre.

CAMILLA.

Y penses-tu?..

LIONEL.

J'en serai peut-être fâché après, mais je commencerai par là, sois-en sûre, tandis qu'en cachant bien ce secret à Edgard, j'espère réparer...

CAMILLA.

Oh! si tu le veux, il en est temps encore; mais pour cela ne prends conseil que de ton cœur, qui est bon et généreux.

LIONEL.

Oui, ma petite sœur.

CAMILLA.

N'écoute plus la vanité, le désir de briller...

LIONEL, avec un peu d'impatience.

Oui, ma sœur.

CAMILLA.

Évite surtout ces mauvaises sociétés qui te perdraient...

LIONEL, plus marqué.

Oui, ma sœur.

CAMILLA, souriant.

Mes sermons t'impatientent déjà ; mais c'est égal, promets-moi de t'éloigner de tous ces jeunes gens du grand monde, et ce matin déjà...

LIONEL.

Sois tranquille, je jouerai petit jeu; et je te promets de ne pas perdre plus de deux ou trois guinées. (Il fait quelques pas pour sortir.)

CAMILLA.

A la bonne heure!

LIONEL, revenant.

Mais, pour cela, il faut que tu me les prêtes...

CAMILLA, étonnée.

Comment?

LIONEL.

Quand je t'ai dit que j'étais à sec, je ne t'ai pas trompée, je ne trompe jamais, je n'ai pas un schelling, et toi qui fais toujours des économies...

CAMILLA.

Mais au contraire, et je ne sais comment te le dire, je suis moi-même fort mal dans mes finances.

LIONEL.

Et comment cela, de grâce?

CAMILLA.

Mon Dieu! Lionel, tu ne voudras donc jamais raisonner, ni calculer... songe donc que je n'ai, comme toi, que cinquante livres sterling de revenu, et dernièrement j'en ai donné trente pour toi à M. Dubster, cet usurier.

LIONEL.

C'est vrai, je n'y pensais plus.

CAMILLA.

Une ou deux fois encore, tu as eu recours à ma bourse.

LIONEL.

C'est vrai, c'est bien mal à moi.

CAMILLA.

Oh! non, je suis si heureuse quand je peux venir à ton aide! mais pour cela je dois me restreindre sur toutes mes dépenses, et puisqu'il faut te l'avouer, si je ne vais pas aujourd'hui à cette fête, où peut-être je me serais amusée, c'est que je n'ai pas de robe de bal ; je n'ai pas voulu m'en donner une...

LIONEL.

Est-il possible!.. ta couturière ne t'aurait pas fait crédit?

CAMILLA.

Je ne le veux pas ; je ne veux rien devoir à personne, et j'avais là mes trois dernières guinées, destinées à payer ce matin le mémoire de ma marchande de modes : eh bien! et pour la première fois de ma vie, je dérogerai à mes principes, je la prierai d'attendre ; tiens, frère...

LIONEL.

Jamais... plutôt mourir que de te dépouiller ainsi!

CAMILLA.

Et moi, je le veux ; je l'exige, ou nous nous fâcherons. Si tu refuses, c'est que tu ne m'aimes plus. Songe donc, dans quelques jours je toucherai un quartier, et d'ici là, je n'ai besoin de rien ; tandis que toi, un homme, tu ne peux pas rester sans argent... et puis tu n'es pas obligé de jouer.

LIONEL, hésitant.

Tu as raison... [illegible] ... je peux gagner. (Il prend la bourse.) Adieu, adieu, ma petite sœur. J'entends une voiture qui entre dans la cour ; sans doute quelque visite. (Il fait quelques pas pour sortir [illegible] se trouve à la droite de Camilla. [illegible] avec des hommes [illegible]

[illegible]

[illegible]

SCÈNE IV.

CAMILLA, puis EDGARD.

CAMILLA.

Quelle tête! mais il a un si bon cœur!.. et pourvu qu'il soit heureux. Qui vient là?

EDGARD.

Qu'on prévienne seulement ma tante, mais ne dérangez pas ces dames.

CAMILLA, avec trouble.

O mon Dieu! (Avec joie.) Edgard!..

EDGARD, s'élançant vers elle.

Camilla!.. ma chère Camilla! je vous revois donc enfin; on m'assurait que ma tante... que toutes ces demoiselles étaient à leur toilette, et je rends grâce au ciel. Eh mais! qu'avez-vous?..

CAMILLA.

Moi, rien...

EDGARD.

Vous souffrez...

CAMILLA.

Oh! non.,. non, je ne le pense pas.

EDGARD.

C'est ma faute!.. et vous surprendre ainsi...

CAMILLA.

Non pas!.. nous vous attendions, mon frère nous avait prévenues de votre retour.

EDGARD.

Et ce retour, Camilla, puis-je croire qu'il a été quelquefois désiré par vous?

CAMILLA.

Ah! si vous pouviez en douter, vous mériteriez que ce ne fût pas. Vous qui parlez, vous n'avez donc jamais pensé aux amis que vous laissiez en Angleterre?..

EDGARD.

Leur souvenir ne m'a jamais quitté, et lui seul me consolait de l'absence... car ce n'est pas moi, c'est votre père, mon tuteur, qui avait exigé ce voyage, qui le regardait comme le complément nécessaire à mon éducation...

CAMILLA.

Il est de fait que ces trois années passées sur le continent

doivent bien vous instruire, et vous apprendre bien des choses...

EDGARD.

Je ne le pense pas! et je cherche encore ce que j'ai gagné à parcourir l'Europe : quelques impressions fugitives, effacées chaque jour par celles qui leur succédaient, et qui ne m'ont laissé dans la mémoire que des noms de villes et d'auberges. Pour les coutumes, pour les mœurs, pour la société, croyez-vous qu'on les connaisse en courant la poste? Et quelle solitude! quel vide affreux vous environne! au milieu de ces cités populeuses, où vous ne rencontrez que des regards inconnus, indifférents... c'est alors que, par la pensée, vous revenez à votre patrie, à vos parents, à vos amis, qui vous oublient peut-être.

CAMILLA.

Ah! Edgard!..

EDGARD.

Combien l'on désire les revoir! que l'on payerait cher l'aspect du toit paternel... et le sourire d'une sœur!.. Aussi mon exil terminé, comme je me suis empressé d'accourir! comme le cœur m'a battu en apercevant de loin les côtes de la vieille Angleterre, et plus tard, cette humble habitation où nous avons été élevés, et où demeurait votre père.

CAMILLA.

Quoi! vous y avez été?..

EDGARD.

C'est là d'abord que se sont tournés mes pas; et que de souvenirs m'ont environné! c'est là que commencèrent nos premiers jeux, nos études, nos plaisirs; c'est là que, sous les yeux de votre père... hélas! je ne devais plus l'y revoir, et les soins, les bienfaits qu'il m'a prodigués... je ne devais plus l'en remercier que sur son tombeau... Je l'ai fait du moins, je lui ai juré de payer à ses enfants l'amitié que je lui devais... Et vous, Camilla, daignerez-vous, en son nom, accepter mes serments?

CAMILLA, *essuyant ses yeux.*

Ah! toujours, toujours, vous le savez bien...

EDGARD.

Ma Camilla! ma sœur! et Lionel, où est-il donc?

CAMILLA.

Absent, dans ce moment, et bien inquiet de votre décision...

EDGARD.

Qui ne doit pas beaucoup l'effrayer, et si, par sa conduite, comme je l'espère, comme j'en suis sûr, il a toujours été digne de ma sœur, je ne vois pas qui pourrait s'opposer à ce mariage...

CAMILLA, timidement.

Peut-être son manque de fortune.

EDGARD.

Au contraire, c'est pour cela que j'y tiens...

CAMILLA, lui prenant la main.

Ah! je vous reconnais là...

EDGARD.

Et en quoi cela peut-il vous étonner?. Est-ce qu'à la place de ma sœur, ou à la mienne, vous songeriez à vous marier pour augmenter vos richesses?

CAMILLA.

Mais sans les rechercher, on peut les rencontrer, et sous ce rapport, vos projets, Edgard, me paraissent fort convenables.

EDGARD.

Quoi?.. que voulez-vous dire?..

CAMILLA.

Ai-je commis une indiscrétion? ici on n'en fait pas mystère, et mistriss Carington, votre tante, ne nous a pas laissé ignorer que bientôt Indiana, sa fille...

EDGARD.

Oui, ce sont ses intentions... j'ai cru depuis longtemps les deviner; mais jusqu'ici rien de ma part n'a pu lui faire penser que ces idées fussent les miennes.

CAMILLA.

O ciel!

EDGARD.

Et vous, Camilla, qui connaissez le caractère de ma cousine, et qui surtout connaissez le mien... croyez-vous qu'un tel mariage soit possible? croyez-vous que ce soit là la femme qui puisse me rendre heureux? enfin, vous qui êtes mon amie, est-ce là la compagne que vous auriez choisie pour moi?..

CAMILLA, vivement.

Oh! non... (Se reprenant.) Mais peut-être aurais-je choisi plus mal...

EDGARD.

Eh bien! moi, en venant ici, j'avais une autre idée, un ma-

riage... qui a été le rêve de toute ma vie, et sur lequel je veux vous demander vos conseils.

CAMILLA, vivement.

Moi! je n'y entends rien!..

EDGARD.

Vous êtes cependant la seule que je veuille consulter; et si, dans une affaire aussi importante pour moi, vous refusez de m'entendre, c'est que vous n'êtes pas mon amie.

CAMILLA.

Oh! parlez!.. parlez; je vous écoute.

EDGARD.

Eh bien! c'est assez difficile à expliquer.

CAMILLA.

C'est égal, je tâcherai de comprendre.

EDGARD.

Vous vous doutez bien que c'est quelqu'un que j'aime; mais cet amour-là n'est rien encore auprès de la confiance que j'ai en elle, auprès de l'estime que m'inspire sa raison, sa prudence.

CAMILLA.

Peut-être vous abusez-vous?

EDGARD.

Non, non, j'en suis certain, et s'il faut vous dire... Dieu! c'est ma tante!..

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MISTIRSS CARINGTON.

MISTRISS CARINGTON.

Mon cher Edgard! mon cher neveu! j'apprends votre arrivée, et me voilà.

CAMILLA, à part.

Déjà! elle qui d'ordinaire est si longue à sa toilette...

MISTRISS CARINGTON.

J'étais si désolée qu'il n'y eût personne pour vous recevoir.

EDGARD.

Camilla était là...

MISTRISS CARINGTON.

Oh! oui, certainement... mais je voulais dire quelqu'un de la famille. (A Camilla.) Ma chère Camilla, allez, de grâce, dire à Pretty, à Indiana, que leur frère... que leur cousin est ici,

au salon... (A Edgard.) Il faut les excuser, voyez-vous, parce que ces demoiselles s'apprêtent pour aller au bal.

EDGARD, avec joie.

Il y a un bal! ce matin!.. c'est vrai, en Angleterre on danse le matin; je n'y pensais plus... A merveille! (A Camilla.) Je suis votre cavalier... je vous invite.

CAMILLA, souriant.

Un instant...

MISTRISS CARINGTON.

Mais mon neveu!..

EDGARD, vivement.

Elle accepte, me voilà engagé, et il le faut bien, car nous avons à achever une conversation qui m'intéresse beaucoup.

MISTRISS CARINGTON.

Qu'est-ce que c'est?..

EDGARD.

Un conseil que je lui demandais... Que cela ne vous inquiète pas, c'est entre nous...

MISTRISS CARINGTON.

Mais allez donc, Mademoiselle, allez donc!..

CAMILLA.

Oui, Madame. (A part.) Quel dommage!.. C'est égal, je crois que je connais la personne. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VI.

MISTRISS CARINGTON, EDGARD.

MISTRISS CARINGTON.

Quoi! à peine arrivé, et déjà des secrets, des mystères?..

EDGARD.

Non, ma tante, je n'en aurai jamais pour vous. Entre parents, entre amis, il faut de la franchise, et si j'ai par hasard quelque bonne qualité, à coup sûr c'est celle-là, car je dis toujours tout haut ce que je pense et ce que je veux faire. Voilà donc mes intentions : j'aime Camilla et je compte l'épouser si elle y consent...

MISTRISS CARINGTON.

Et vous me faites là, sur-le-champ, un pareil aveu, à moi?..

EDGARD.

C'est à vous que je le devais d'abord, ma tante, comme chef de la famille.

MISTRISS CARINGTON.

Et séduit par son adresse, par sa coquetterie, c'est après l'avoir vue un instant... c'est après un seul entretien avec elle, que vous vous décidez à prendre une résolution pareille !..

EDGARD.

S'il en était ainsi, quelle idée auriez-vous de moi?.. Élevé auprès d'elle, je l'avais toujours aimée; arrivé à ma majorité, je la demandai en mariage à son père, qui venait d'être mon tuteur, et qui bravement me refusa.

MISTRISS CARINGTON.

Lui!..

EDGARD.

Oui, ma chère tante... « Vous êtes très-riche, me dit-il, et ma fille n'a rien; on croira que j'ai usé de mon influence sur mon pupille pour l'amener à ce mariage; cela fera du tort à mon honneur, et à moi, pauvre avocat, mon honneur est ma seule fortune. » C'était vrai : il n'en avait pas d'autre; mais, de ce côté-là, il pouvait se vanter d'être riche.

MISTRISS CARINGTON.

Je ne dis pas non !

EDGARD.

Vous jugez de mes réclamations, de mon désespoir. Il n'en fut pas touché. « Eh bien ! me dit-il, quittez-nous, allez pendant trois ans sur le continent pour voyager, pour achever votre éducation... Si au retour vous n'avez pas changé d'idée, si vous voulez encore épouser ma fille, cela ne me regarde plus; vous lui demanderez, à elle, si elle vous aime... et alors... »

MISTRISS CARINGTON.

Alors... Eh bien?..

EDGARD.

Eh bien! c'est ce que j'allais lui demander quand vous êtes venue nous interrompre.

MISTRISS CARINGTON, d'un ton grave.

Mon neveu, vous êtes maître de votre main et de votre fortune; je n'ai point de conseils à vous donner; ils vous paraîtraient suspects dans ma bouche, car vous n'ignorez pas quelles étaient mes espérances. Vous avez d'autres vues : il n'est donc plus question de nous, mais de votre seul bonheur;

et, à vous parler franchement, je ne sais pas si dans un pareil mariage vous serez bien sûr de le trouver.

EDGARD.

Que voulez-vous dire?

MISTRISS CARINGTON.

Que, depuis la mort de M. Tyrold, miss Camilla, sa fille, a été confiée à ma garde, à ma tutelle, et j'ai cru voir... j'ai cru observer dans son caractère, tantôt une raideur et une fierté, tantôt une sécheresse de cœur, et dans sa conduite un défaut d'ordre et d'économie, surtout une dissimulation qui irait mal avec votre franchise habituelle...

EDGARD.

C'est impossible! vous vous êtes abusée!...

MISTRISS CARINGTON.

Attendez, Monsieur, attendez quelque temps encore, et vous déciderez alors si c'était de mon côté ou du vôtre qu'il y avait prévention... Voici ces demoiselles.

SCÈNE VII.

MISTRISS CARINGTON, INDIANA, PRETTY, EDGARD, CAMILLA.

CHŒUR D'ENTRÉE.

AIR de danse de *la Bayadère*.

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ah! pour nous quelle ivresse!
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Le voilà de retour.

PRETTY.

Un voyageur
Pense à sa sœur:
Aussi, par toi,
Je le prévoi,
Quelque présent m'est annoncé.

EDGARD.

A tout le monde j'ai pensé.

CHŒUR.

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour! etc.

EDGARD.

Ma chère sœur, ma chère Pretty, il y avait si longtemps que je ne t'avais embrassée!

PRETTY.

Tu me trouves grandie et embellie, n'est-il pas vrai?

EDGARD.

Grandie!... pas beaucoup... mais embellie... oui.

PRETTY.

C'est aussi ce que me disait tout à l'heure...

EDGARD, souriant.

Lionel?

PRETTY.

Non! mon miroir que je regardais... et tu ne pouvais pas venir plus à propos, d'abord pour me faire des compliments, ce qui est toujours bien de la part d'un frère, ensuite pour me mener au bal, et puis, enfin, pour une souscription qui nous arrive... une pauvre vieille femme...

CAMILLA, vivement.

La veuve de l'invalide que nous avons rencontrée hier.

PRETTY.

Et à qui Camilla a dit de revenir ce matin.

EDGARD, avec satisfaction.

Ah! c'est Camilla!...

PRETTY.

Et tu vas venir au secours de nos bourses de demoiselles; car moi qui compte sur toi, je ne me suis mise en frais que d'une demi-guinée... la voilà.

EDGARD, souriant.

En voici dix.

PRETTY.

C'est beau!... Te voilà comme les frères ou les oncles qui arrivent d'Amérique... dix guinées... (Tendant la main à mistriss Carington.) Et vous, ma tante?..

MISTRISS CARINGTON.

J'en donne deux.

PRETTY.

C'est moins beau!... il est vrai que vous n'arrivez que de Londres... Toi, Indiana?

INDIANA.

J'en donne une.

PRETTY, allant à Camilla.

Et toi, Camilla?

CAMILLA, embarrassée.

Moi... je ne puis pas encore... je ne dis pas que plus tard...

Il faut que je revoie cette pauvre femme, que je prenne sur elle des informations...

MISTRISS CARINGTON.

Pour faire une bonne action!... on donne d'abord, et puis on réfléchit après : c'est du moins ainsi que j'ai élevé Indiana.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, WILLIAM.

WILLIAM.

Mistriss Mittin, la marchande de modes, demande à parler à ces dames.

MISTRISS CARINGTON.

Nous n'avons besoin de rien.

PRETTY.

A moins que mon frère n'ait besoin de me donner un chapeau?...

EDGARD, avec un peu d'humeur et regardant toujours Camilla.

Moi!

PRETTY.

Est-ce que cela te fâche?

EDGARD.

Du tout; prends-en deux, trois, si tu veux.

PRETTY, à William.

Vous direz à mistriss Mittin que nous passerons demain chez elle. Qu'est-ce que c'est que ce papier que tu tiens là? (Edgard passe auprès de la table, à la gauche de Camilla.)

WILLIAM.

Le mémoire de mistriss Mittin.

MISTRISS CARINGTON, le prenant.

Un mémoire... mais j'ai tout payé dernièrement pour moi et pour ces demoiselles; car je leur ai toujours répété qu'il ne fallait jamais avoir de dettes... (Déployant le mémoire.) et que quand on avait de l'ordre, on acquittait toujours sur-le-champ, et sans remettre au lendemain... Ah! ah!... c'est pour Camilla, c'est différent... (Lisant.) « Restant de compte... trois guinées... »

INDIANA.

Tiens!... la voilà comme les demoiselles du grand monde, elle doit à la marchande de modes. (Pretty passe à la droite d'Indiana.)

CAMILLA, avec embarras.

Oui... sans doute... (A William.) Dites à mistriss Mittin... que je la verrai... que je lui parlerai demain...

MISTRISS CARINGTON.

Pourquoi pas tout de suite?

CAMILLA.

Il est inutile en ce moment et devant vous de régler... de pareils comptes...

MISTRIS CARINGTON.

Est-ce que par hasard ils seraient plus considérables que nous ne pensons?... S'il en était ainsi, ma chère enfant, il faudrait me le dire bien franchement; il n'y a pas grand mal et je vous avancerai tout ce que vous voudrez.

CAMILLA.

Vous êtes bien bonne, Madame; je n'ai besoin de rien, et c'est nous occuper trop longtemps de misères semblables, qui, si nous n'y prenons garde, vont vous faire oublier l'heure du bal.

INDIANA ET PRETTY.

C'est vrai, voilà le moment de partir. (Elles remontent la scène, ainsi que mistriss Carington, et parlent bas entre elles.)

CAMILLA, bas, à William.

Renvoie mistriss Mittin, et va-t'en.

WILLIAM, de même.

Oui, Mademoiselle; mais j'ai de la part de M. Lionel une lettre importante à remettre à vous seule.

CAMILLA, de même.

Reste alors.

MISTRISS CARINGTON.

Eh mais! qu'avez-vous donc à parler bas avec William?...

CAMILLA.

Rien... je lui donnais pour mon frère, pour Lionel, des ordres...

EDGARD, à Camilla.

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

Qui peut ainsi vous troubler?.. quel secret?
Expliquez-vous... ne puis-je le connaître?

CAMILLA.

Ah! c'est pour vous sans aucun intérêt.

N'insistez pas.

EDGARD.

J'en ai le droit peut-être.
Est-ce un bonheur?.. je peux le partager...
Est-ce un chagrin? je veux seul m'en charger!
Votre bonheur, je peux le partager :
Tous vos chagrins, je veux seul m'en charger.

Mais vous m'expliquerez tout cela dans un autre moment... à ce bal où je suis votre cavalier...

INDIANA.

Au bal!.. mais elle n'y va pas.

PRETTY.

Elle nous l'a dit ce matin.

MISTRISS CARINGTON.

Et la preuve, c'est qu'elle n'est pas seulement habillée.

EDGARD.

Serait-il vrai?..

CAMILLA.

Oui; il m'est impossible... je ne puis...

EDGARD.

Il me semble cependant que tout à l'heure, et devant ma tante, vous aviez presque accepté mon invitation.

CAMILLA.

Ah! dans ce moment-là, je n'avais pensé qu'au plaisir de danser avec vous.

EDGARD.

Et maintenant ce n'en est plus un?..

CAMILLA, troublée et hors d'elle-même.

Si vraiment... mais c'est que... voyez-vous... je ne sais comment vous dire... (Presque pleurant.) Ah! Edgard!... je vous en prie, ne m'en veuillez pas... mais je ne puis!...

EDGARD.

Je respecte vos secrets, Mademoiselle...

CAMILLA.

Des secrets... vous pourriez croire...

MISTRISS CARINGTON, à Camilla.

Eh! non vraiment!... il n'aura pas cette idée... (A Edgard.) Un caprice, et voilà tout; cela arrive si souvent que maintenant nous y sommes faites: dans une heure elle l'aura oublié...

EDGARD.

Tant mieux!.. je le désire; je suis seulement fâché qu'elle oublie de même, et aussi promptement, les promesses qu'elle fait à ses amis. Allons, Pretty, allons, ma tante... Miss Indiana voudra-t-elle me permettre de lui offrir la main?

INDIANA.

Oui, mon cousin... (D'un air triomphant.) Adieu, Camilla.

PRETTY.

Adieu, Camilla.

MISTRISS CARINGTON.

Adieu, Camilla. (Ils sortent tous par la droite, excepté Camilla, qui est seule au bord du théâtre; William est resté au fond.)

SCÈNE IX.

CAMILLA, WILLIAM.

CAMILLA.

Ah! que je souffre!.. que je suis malheureuse!.. il s'éloigne, et sans moi... et fâché contre moi... (Allant regarder à la porte, à droite.) Ils sont partis!.. (A William.) Donne vite, et attends la réponse. (William sort. Redescendant au bord du théâtre, et lisant la lettre.) « Ma chère sœur... je suis perdu. Lord Melmoud ne peut plus me rendre mes deux cents guinées, vu que ce matin, en sortant du jeu, ce pauvre garçon a eu le peu de délicatesse de se brûler la cervelle. » Ah! mon Dieu! « D'un autre côté, je reçois à l'instant une lettre de l'officier payeur, qui, ce soir, viendra prendre les fonds que je devais avoir en caisse. Tu sens bien que s'il ne les y trouve pas, je n'ai plus qu'un parti, de suivre l'exemple de Melmoud. » Ah! le malheureux!.. « Ou d'épouser la duchesse douairière qui m'adore; mais le premier parti serait encore plus agréable. En tous cas, je t'écris à la hâte, avant de me mettre à table; car je ne peux manquer ni à mes amis, ni au déjeuner qu'ils me donnent; et après... mais sois tranquille, je ne partirai pas sans t'embrasser...—Ton frère, LIONEL. »— J'en suis toute tremblante; car il le fera comme il le dit... et comment le sauver?.. comment lui trouver à l'instant deux cents guinées? (Avec résolution.) Je dirai tout à Edgard! (S'arrêtant.) Mais son avenir, son mariage, tout sera perdu; et s'il y

avait quelque autre moyen... Malheureusement Lionel n'a plus rien, tout son patrimoine a été vendu, engagé à cet usurier, à ce M. Dubster... et mon pauvre frère est tout à fait ruiné... (Avec joie.) Mais moi je ne le suis pas... et si ce M. Dubster... voulait aussi, aux mêmes conditions, me prêter... me prendre tout mon bien... Oh non!.. à moi, une demoiselle, il ne voudra pas... il ne ruine que les jeunes gens... N'importe, essayons. Je sais son adresse, puisque dernièrement encore je lui ai envoyé pour Lionel ces trente livres sterling.

WILLIAM, rentrant.

Eh bien! Mademoiselle?

CAMILLA.

Attends, William... attends un instant...

WILLIAM, qui s'est assis au fond dans un fauteuil.

Oui, Mademoiselle, tant que vous voudrez.

CAMILLA, à la table, écrivant.

« Mon bon monsieur Dubster, j'ai besoin à l'instant... mais je dis à l'instant même, de deux cents guinées... je ne sais pas comment il faut faire... car je vous réponds bien que c'est la première fois que cela m'arrive. Mais je vous donnerai pour garantie ma parole, à laquelle je n'ai jamais manqué, et puis, si vous voulez bien le permettre, un petit domaine de mille livres sterling, qui est ma seule fortune, et que je vous prie de vouloir prendre. Je vous le demande au nom de mon frère Lionel, votre ancien ami, à qui vous avez déjà rendu ce service-là. Daignez en faire autant pour moi, et croyez, mon bon monsieur Dubster, à l'éternelle reconnaissance de toute la famille. — Votre, etc., etc. CAMILLA. » — (A William.) Tiens, William, porte à l'instant ce billet à son adresse, et dis bien que j'attends la réponse sur-le-champ, et avec impatience.

WILLIAM.

Oui, Mademoiselle, j'y vais. (Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

CAMILLA, puis LIONEL.

CAMILLA.

Oh!.. il ne voudra jamais, il ne voudra pas, j'en suis

sûre... je ne suis pas assez heureuse pour cela; aussi, et de peur de lui faire une fausse joie, n'en disons rien à ce pauvre Lionel, qui, dans ce moment, se désole, se désespère... pauvre garçon!

LIONEL, *entrant en riant et en chantant.*

Air *Anglais.*

Tra, la, la, la, la,
Il faut chanter et rire.
Tra, la, la, la,
Je suis content, je suis heureux,
Tout semble me sourire,
Et, grâce à ce banquet joyeux,
J'ai du bonheur pour deux.
Tra, la, la, la.

(*Camilla veut lui parler; il continue toujours sans l'écouter.*)

Oui, j'avais un pressentiment,
Tra, la, la, la, la,
J'en étais sûr, le bien, vraiment,
Arrive en déjeunant.
Tra, la, la, la la.

CAMILLA.

Il a perdu la tête!

LIONEL.

Si tu savais ce qui est arrivé!

CAMILLA.

Tu as joué... tu as gagné!

LIONEL.

Du tout; il s'agit bien d'un autre bonheur que celui-là! D'abord, le premier de tous, il y avait un vin de Champagne... mousseux, pétillant... de ce vin, tu sais?..

CAMILLA, *avec impatience.*

De grâce, ne parlons pas de cela.

LIONEL.

Au contraire, parlons-en, ne fût-ce que par reconnaissance; car c'est lui qui est cause de tout. Tu te rappelles sir Ludworth, ce baronnet, ce jeune homme gauche, timide, que je vous ai présenté ce matin... Il était à côté de moi, muet, un peu sombre; mais cela ne prouve rien.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Il est fort aimable... à part lui...
Il faut qu'alors il se trahisse...

D'abord il est, comme aujourd'hui,
Taciturne au premier service ;
Au second il est plus ouvert,
Et, lorsque la gaîté nous gagne,
Son esprit s'échauffe au dessert
Et s'échappe avec le champagne.

C'est là qu'il est sorti de ses habitudes... Il est devenu aimable, jovial, éloquent; et en sortant de table, il s'est jeté dans mes bras, en me disant qu'il t'adorait, qu'il te demandait en mariage!..

CAMILLA.

O ciel!

LIONEL.

Le plus riche parti du comté... rien que cela... et un vieux château fort agréable, dont tu seras la dame châtelaine...

CAMILLA.

Mais, Lionel...

LIONEL.

Et dont tu feras tous les honneurs; je te mènerai tous mes amis à dîner... Je leur dirai : c'est ma sœur, c'est milady Ludworth...

CAMILLA.

Un mot! de grâce!

LIONEL.

C'est moi qui l'ai mariée, qui suis cause de son bonheur.

CAMILLA, lui prenant la main.

Veux-tu m'écouter?

LIONEL, gravement.

Qu'est-ce que c'est, milady? qu'y a-t-il?

CAMILLA, impatientée.

Il n'est pas question de moi, ni de milady, ni de mariage; Edgard vient d'arriver, il peut tout découvrir, et ces deux cents guinées auxquelles tu ne penses plus...

LIONEL.

A quoi bon?.. au point où nous en sommes avec sir Ludworth, on ne se gêne pas, tu sais bien que pour lui une pareille somme...

CAMILLA.

J'espère bien que tu ne lui en parleras pas.

LIONEL.

C'est déjà fait.

CAMILLA.

Tu lui as demandé?..

LIONEL.

Il m'a offert, j'ai accepté... entre beaux-frères...

CAMILLA.

Ah! mon Dieu!..

LIONEL.

Oui, ma petite sœur, cinq mille livres sterling de revenu que je te donne; tout est convenu, arrangé, il va venir te faire sa visite, sa déclaration, je lui ai permis...

CAMILLA.

Et de quel droit?..

LIONEL.

D'abord il y tenait; et puis un galant homme, si généreux... loyal... qui, d'ici à quelques heures, m'a promis de m'avancer la somme dont j'ai besoin.

CAMILLA.

Mais, moi, je n'ai pas promis de le recevoir, de l'écouter... je ne l'aime pas.

LIONEL, vivement.

Et pourquoi ne l'aimes-tu pas?..

CAMILLA, embarrassée, et avec dépit.

Parce que... parce que je n'aime personne...

LIONEL.

Alors, qu'est-ce que ça te fait? autant lui qu'un autre; non pas que je veuille forcer ton inclination, m'en préserve le ciel : je ne suis pas de ces frères exigeants qui veulent rendre leur sœur heureuse malgré elle; tu es la maîtresse de refuser ses hommages, mais pas aujourd'hui; attends à demain.

CAMILLA.

Demain, je ne l'aimerai pas davantage.

LIONEL.

Qu'en sais-tu?.. cela peut venir!.. d'ici là, je suis sauvé; et pour cela, qu'est-ce que je te demande?.. de ne pas le réduire au désespoir.

CAMILLA.

Mais c'est très-mal, c'est de la coquetterie...

LIONEL.

Laisse-moi donc! tu n'oses pas être coquette pour moi,

quand je vois toutes ces demoiselles qui le sont pour rien, et pour leur agrément particulier...

CAMILLA.

Tu as beau dire, ce n'est pas bien, ce n'est pas loyal. J'ai un autre moyen, que je préfère, auquel j'ai songé... et s'il peut réussir...

LIONEL.

Et s'il ne réussit pas!..

CAMILLA, effrayée.

O ciel! (A Lionel.) Écoute-moi, seulement...

LIONEL, vivement.

Eh! je n'ai pas le temps: ce bal que j'oubliais... ma contredanse avec Pretty, car ton mariage me fait négliger toutes mes affaires. Ma petite sœur, je t'en prie, consens à être heureuse, à devenir milady... ou du moins, examine, réfléchis, ne décide de rien... ce n'est pas difficile... c'est ce que font tous les hommes d'État qui sont embarrassés. Adieu! adieu!.. je vais danser. (Il sort par le fond en chantant et en dansant.)

CAMILLA.

Mais, Lionel... Il s'en va, il ne m'écoute pas... Mon frère!.. Dieu! sir Ludworth!

SCÈNE XI.

CAMILLA; LUDWORTH, entrant par la droite.

LUDWORTH, à part.

C'est elle!.. elle est seule!...

CAMILLA, de même.

Le voilà!

LUDWORTH.

Si elle pouvait m'adresser la parole la première...

CAMILLA.

Il se tait... à la bonne heure... et tant qu'il lui plaira... car ce n'est pas moi qui lui parlerai...

LUDWORTH, après un instant de silence, et timidement.

Mademoiselle... vous venez de voir M. Lionel?..

CAMILLA.

Oui, Monsieur...

LUDWORTH, avec embarras.

Je l'avais vu aussi ce matin...

CAMILLA.

Oui, Monsieur...

LUDWORTH, [illegible].

J'ai été assez heureux... pour qu'il me permît de lui offrir mes services, et celui-là et tous ceux qu'il pourra attendre de moi... certainement... il n'a qu'à parler...

CAMILLA.

Vous êtes bien bon... mon frère vous en remercie bien...

LUDWORTH, avec feu.

Oh! Mademoiselle!... (S'arrêtant.) Et puis-je croire que vous aussi vous m'en saurez quelque gré?...

CAMILLA, avec embarras.

Sans doute... et soyez sûr, Monsieur, que tout ce qu'on fait pour mon frère...

LUDWORTH, vivement.

Je comprends...

CAMILLA, avec embarras.

Non, vous pourriez vous tromper... je veux dire seulement que votre franchise... votre loyauté...

LUDWORTH, de même.

Je comprends bien...

CAMILLA, avec impatience.

Mais, du tout, vous ne comprenez pas...

LUDWORTH.

C'est égal, dites toujours: je ne demande pas des discours, des phrases, je ne suis pas exigeant...

CAMILLA.

Eh bien! tant mieux!... car je ne peux vous donner que mon estime et ma reconnaissance.

LUDWORTH.

Ah! c'est tout ce que je demande, et je vous en remercie à genoux... (Il tombe à ses genoux.)

CAMILLA.

Mais, Monsieur!

LUDWORTH.

C'est tout ce que je veux, cela me suffit, je suis le plus heureux des hommes.

CAMILLA, voulant le faire relever.

Mais de grâce!... (Elle aperçoit Edgard, qui parait dans le jardin à la porte du fond. Elle pousse un cri.) Ah! (Edgard jette sur elle un regard de colère, et s'éloigne.)

LUDWORTH, toujours à genoux.

Qu'avez-vous donc?..

CAMILLA.

Il vous a vu là, à mes pieds...

LUDWORTH.

Qui, ce Monsieur qui s'éloigne?..

CAMILLA.

Eh! oui, Monsieur; et que voulez-vous maintenant qu'il pense de moi?..

LUDWORTH.

C'est bien simple; et je m'en vais lui expliquer... (Il se lève, et court vers le fond en criant :) Monsieur, Monsieur...

CAMILLA, l'arrêtant.

Eh non, vraiment... laissez-moi, partez... je vous en conjure...

LUDWORTH.

Mais d'où vient ce trouble, cet effroi?... et que peut-on dire puisque je vous aime?..

CAMILLA, effrayée et voulant le faire taire.

Au nom du ciel!

LUDWORTH, à haute voix.

Je le dirai tout haut : je vous aime!..

CAMILLA, de même.

Eh bien! Monsieur, si vous m'aimez, je n'en demande qu'une preuve... partez... partez à l'instant.

LUDWORTH.

Avec plaisir; je croyais que ce serait quelque chose de plus difficile... (Il s'en va, et au moment de sortir, il s'arrête et revient auprès de Camilla lui dire :) Mais cependant, ce que j'avais promis à votre frère...

CAMILLA, avec impatience.

Eh bien! encore ici!..

LUDWORTH.

Je m'en vais, je m'en vais... (Il s'éloigne, et s'arrête encore en disant :) C'est à vous que je l'adresserai, que je l'enverrai. (Camilla le presse de sortir; il sort.)

SCÈNE XII.

CAMILLA, seule.

Oh! mon Dieu! quelle idée aura-t-il de moi?.. il va m'accuser... et comment me justifier?.. N'importe.. courons...

SCÈNE XIII.

CAMILLA, WILLIAM, *entrant par la porte à gauche.*

WILLIAM, *mystérieusement.*

Mademoiselle?..

CAMILLA.

Ah! c'est toi, William? eh bien! ma lettre?..

WILLIAM.

Je l'ai remise à la personne elle-même; et il paraît que le billet était bien pressant, car ce Monsieur m'a suivi, il est venu avec moi.

CAMILLA.

Est-il possible?

WILLIAM.

Il est là, au salon, et il m'a dit de dire à Mademoiselle qu'il lui apportait ce qu'elle avait demandé.

CAMILLA.

Ah! quel bonheur!... je respire!.. je pourrai donc, sans nuire à mon pauvre frère, refuser les offres du baronnet, le renvoyer, lui dire que je ne l'aime pas!.. Viens, mène-moi vers lui!..

WILLIAM.

Oui, Mademoiselle; car il prétend qu'il a beaucoup d'affaires, qu'il est pressé, et qu'il n'a pas le temps d'attendre.

CAMILLA.

Ah! mon Dieu! s'il allait s'impatienter!.. Dépêchons-nous... Ciel! Edgard!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, EDGARD, *entrant par le fond.*

EDGARD.

Je vois, Mademoiselle, que ma présence vous trouble...

CAMILLA.

Mais, nullement... j'allais sortir...

EDGARD.

Que je ne vous gêne pas, que je ne vous dérange pas... (*Camilla fait un pas pour sortir.*) J'aurais bien voulu cependant vous parler un instant!..

CAMILLA, *revenant vivement près de lui.*

Me voilà, Edgard!

WILLIAM, *à Camilla.*

Et ce Monsieur que vous alliez trouver...

EDGARD.

Quoi?.. quel Monsieur?..

CAMILLA, à William.

C'est bien; prie-le d'attendre un instant, rien qu'un instant.

SCÈNE XV.

EDGARD, CAMILLA.

EDGARD, froidement et avec ironie.

Il est fâcheux que vos occupations ou vos visites soient si nombreuses, qu'un ancien ami soit obligé de vous demander une audience, qu'il n'obtient encore qu'avec peine.

CAMILLA.

Ah! vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

EDGARD, avec chaleur.

Devez-vous en être étonnée?.. et n'ai-je pas le droit d'être offensé, moi dont la confiance, peut-être, eût dû mériter la vôtre? mais loin de là, vous n'avez répondu à ma franchise que par la dissimulation.

CAMILLA.

Monsieur!..

EDGARD.

Je n'accuse point sans preuve, les faits parlent d'eux-mêmes. Pourquoi ne pas m'avoir avoué que vous refusiez d'aller au bal pour attendre ici, pour recevoir le baronnet?.. J'aurais pu vous dire ce que je pensais d'une telle démarche, mais je n'en aurais pas été blessé... Maîtresse de votre cœur et de votre main, peu m'importe qui vous préfériez, votre choix m'est indifférent; mais votre réputation, votre honneur, ne me le sont pas : ils appartiennent aussi à vos amis, vous l'avez oublié un instant; et voilà ce dont je me plains.

CAMILLA.

Ah! Edgard!.. tant de douceur, tant de bonté, quand vous croyez avoir à me blâmer...

EDGARD.

Quand je crois!.. n'ai-je pas vu le baronnet ici, à vos pieds?..

CAMILLA.

Et si c'était malgré moi, sans mon consentement?.. si je n'avais pu l'empêcher?..

dérables, d'effets à souscrire, que tous ses biens sont engagés...

EDGARD.

Ses biens engagés!..

MISTRISS CARINGTON.

Et sans prévenir sa famille, sans consulter personne!.. une demoiselle mineure!... Aussi vous vous doutez bien que j'ai traité un tel fripon comme il le méritait.

CAMILLA.

O ciel!... que dites-vous?...

MISTRISS CARINGTON.

Que je l'ai fait chasser par mes gens... et qu'il est parti furieux...

CAMILLA.

Parti!... parti!... Qu'avez-vous fait?... que devenir?...

EDGARD.

Mais vous le connaissez donc?..

CAMILLA, à part.

Oh! mon Dieu!...

EDGARD.

Tout ce qu'on dit là est donc vrai? vous convenez?..

CAMILLA.

Oui, Monsieur.

EDGARD.

Je ne puis le croire encore!.. Et quels rapports peuvent exister entre vous et un pareil homme?... pourquoi le faire venir?... pourquoi avoir recours à lui?... Répondez... répondez de grâce!...

CAMILLA, à part.

Ah!... quels tourments!... (Haut.) Edgard!... Edgard! ne m'en veuillez pas, ne vous fâchez pas, mais je ne le puis...

EDGARD.

Encore! c'en est trop!...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, PRETTY, entrant par la porte à gauche.

PRETTY, accourant.

Camilla!... Camilla!.. une bonne nouvelle. Tu ne sais pas, un message du baronnet...

EDGARD.

Du baronnet?...

PRETTY.

Oui... c'est John, son domestique, qui vient de l'apporter; et en demandant miss Camilla, il avait un air si galant et si mystérieux, que nous avons gagé que c'était une déclaration...

MISTRISS CARINGTON.

Vous croyez!...

PRETTY.

Nous allons voir si j'ai gagné, car j'ai parié pour... Veux-tu que je lise?...

CAMILLA, effrayée.

Pretty!..

EDGARD, la retenant.

Y penses-tu?

PRETTY.

Pourquoi pas!.. cela nous divertira.

EDGARD, prenant la lettre.

Cette lettre appartient à Camilla... (Avec intention.) Et quoiqu'elle n'ait plus aucune relation avec le baronnet, c'est bien à elle... qu'elle est adressée... (Lisant.) « A miss Camilla. » (La lui remettant.) La voici!..

CAMILLA, troublée.

Je vous remercie, Monsieur. Je ne sais... j'ignore ce que contient ce billet.

PRETTY.

Il n'y a qu'un moyen de le savoir, c'est de lire... (Elle passe à la droite de Camilla.)

EDGARD.

Que nous ne vous gênions pas... sinon, je me retire.

MISTRISS CARINGTON.

Sans doute, mon enfant, voyez, lisez; d'ailleurs, il y a peut-être une réponse....

CAMILLA, s'avançant au bord du théâtre.

« Vous m'avez dit de m'éloigner... j'ai obéi et vous envoie ce que vous savez, un billet de trois cents livres sterling sur mon banquier... heureux si, lorsque je tiens mes promesses, vous daignez vous rappeler celles qu'on m'a faites en votre nom, et que vous n'avez point désavouées... O ciel!.. (Elle laisse tomber un papier qui était renfermé dans la lettre.)

PRETTY.

Eh bien! ce billet? (Ramassant le papier qui vient de tomber.) Tiens! il y en avait deux.

CAMILLA, le reprenant.

Il ne contient que des choses fort indifférentes.

PRETTY.

Vraiment! pas la plus petite déclaration? allons, voyons.

CAMILLA.

Et à quoi bon?

PRETTY.

Pour voir si j'ai perdu; je ne suis pas obligée de m'en rapporter à toi et à ta modestie, n'est-ce pas, mon frère?

EDGARD.

Pourquoi donc?... tu aurais grand tort de ne pas croire à sa franchise... quant à moi, je n'ai plus de doutes à cet égard, et je me garderais bien de rien demander. (Il va s'asseoir près du guéridon à droite. Pretty sort par le fond.)

CAMILLA.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! et Lionel et Pretty... et leur bonheur... (Regardant Edgard.) Mais il me soupçonne, il me méprise! ah! tout au monde plutôt que cette idée!.. il saura tout. (Passant près d'Edgard, et à demi voix.) Tenez... tenez... Edgard...

EDGARD, lui prenant la lettre.

Est-il possible? cette lettre...

CAMILLA, apercevant Lionel qui entre.

Dieu!.. mon frère!.. (Reprenant la lettre.) Non... non; je ne peux m'y résoudre, et même au prix de mon bonheur, je ne le trahirai pas...

EDGARD, à demi voix.

Que faites-vous... et que dois-je supposer?.. (A Camilla, qui roule la lettre et la serre dans ses doigts.) Camilla, Camilla... ce billet!... ou tout est fini entre nous.

CAMILLA.

Comme vous voudrez, Monsieur... Ah! sortons, je n'y tiens plus. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE XVIII.

EDGARD, à droite du théâtre; MISTRISS CARINGTON, à gauche; PRETTY, LIONEL, entrant par le fond. Pretty a été au-devant de lui, et lui a parlé bas pendant la fin de la scène précédente.

PRETTY.

Je vous avais recommandé de vous mettre bien avec mon frère, et à peine lui avez-vous parlé.

LIONEL.

Pendant tout le temps du bal.

PRETTY.

Pour lui dire un tas de folies. (Lui montrant Edgard.) Tenez, le voilà!..

LIONEL.

Eh bien! mon cher Edgard?..

EDGARD, sortant de sa rêverie.

Ah! c'est toi, Lionel?

LIONEL.

Oui, moi, qui trouve, comme ta sœur, que ton voyage a été bien long.

EDGARD.

Oui, pour votre bonheur, que mon absence a retardé. (Toujours préoccupé.) Il est des sacrifices que la raison conseille, et que je suivrai. Lionel, ma sœur est à toi, je te la donne.

LIONEL ET PRETTY.

Que dis-tu?

EDGARD, allant auprès de Mistriss Carington.

Quant à nous, ma tante, vous connaissez nos projets.

LIONEL, bas à Pretty.

J'entends, il épouse Indiana.

PRETTY.

Là, elle sera mariée en même temps que moi.

MISTRISS CARINGTON, avec joie.

Mon cher neveu!...

EDGARD, à Mistriss Carington.

Je vais vous rejoindre... nous en parlerons; mais laissez-moi : toi aussi, Pretty... j'ai à causer avec Lionel... de choses graves et sérieuses.

LIONEL, bas, à Pretty.

Il va me parler voyages.

PRETTY, de même.

Si cela peut vous instruire, cela ne fera pas de mal.

LIONEL, lui prenant la main familièrement.

Ah! Pretty!

PRETTY.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur, que ces manières-là? (Lionel essaye de l'embrasser.) Mon frère, il veut m'embrasser!

EDGARD, avec impatience.

Eh! laisse-moi, te dis-je, et va-t'en.

PRETTY, en s'en allant, à Lionel.

Dépêchez-vous donc, Monsieur, mon frère vous attend. (Lionel l'embrasse; elle s'enfuit par la droite.)

SCÈNE XIX.

LIONEL, EDGARD.

LIONEL, à part.

Enfin me voilà marié... ce n'est pas sans peine... (Venant auprès d'Edgard.) Eh bien! ami, tu disais donc?...

EDGARD.

Nous sommes seuls; c'est de ta sœur que je veux te parler.

LIONEL.

De Camilla?...

EDGARD.

Oui... Grâce à l'amitié qui nous unit dès l'enfance, je suis presque de la famille, et ma démarche ne doit pas t'étonner. Si, ce matin encore, tu avais appris sur ma sœur quelque chose... qui ne fût pas bien, qui te fît de la peine, tu n'aurais pas hésité à m'en avertir, à m'en faire part?

LIONEL.

Non, sans doute...

EDGARD.

Eh bien! j'userai de la même franchise, et je te dirai que dans ce moment, la conduite de Camilla... n'est pas ce qu'elle devrait être...

LIONEL.

Que dis-tu?...

EDGARD.

C'est entre nous! D'abord je l'ai trouvée ici en tête-à-tête avec le baronnet sir Ludworth...

LIONEL, vivement.

Je le sais, le baronnet en est épris; mais Camilla m'a dit qu'elle ne l'aimait pas!...

EDGARD, avec ironie.

Et à moi aussi! et cependant je l'ai trouvé ici à ses pieds, et journellement ils sont en correspondance... et en fait de lettres, j'en ai vu qu'il lui envoyait, qu'elle recevait...

LIONEL.

Est-il possible! et pourquoi donc ne pas me l'avouer?..

EDGARD.

Apprends donc que le hasard seul m'a fait découvrir! apprends que Camilla est ruinée!

LIONEL.

Camilla? ma sœur!

EDGARD.

Oui, le peu de fortune, le faible héritage qu'elle a reçu de son père... tout a été dissipé... engagé en secret...

LIONEL, à haute voix.

Ce n'est pas possible...

EDGARD.

Silence, te dis-je!..

LIONEL.

Et elle qui me faisait toujours des sermons sur mes folies...

EDGARD.

A toi?...

LIONEL.

Non, je veux dire sur ma légèreté; et il se trouve que c'est elle, au contraire, et sans m'en prévenir... Voilà le mal, car moi je lui disais...

EDGARD.

Quoi donc?

LIONEL, vivement.

Rien, rien du tout. Mais réponds-moi... es-tu bien sûr que cela soit? de qui le tiens-tu?..

EDGARD.

D'elle-même, qui en est convenue... et des personnes... des gens d'affaires à qui elle s'est adressée... un M. Dubster...

LIONEL, poussant un cri.

Dubster!... elle est perdue!.. c'est bien l'Anglais le plus arabe, un homme qui prête à deux cents pour cent, qui ne donne ni grâce ni délai, et j'ai eu, moi qui te parle, une lettre de change...

EDGARD.

Toi!...

LIONEL.

D'un de mes amis, un ami intime, qu'il m'a fallu acquitter. Je sais ce qu'il en coûte, et c'est ce qui explique comment, en si peu de temps, ma pauvre sœur aura vu tout son patrimoine dissipé... (A part.) Et elle aussi!..

EDGARD, vivement et regardant autour de lui.

Tu sens bien que personne au monde ne doit pénétrer un tel secret, et qu'il faut s'arranger pour qu'il n'en reste aucune trace... c'est nous que cela regarde.

LIONEL.

Certainement, cela nous regarde.

EDGARD.

Non pas toi, dont la modeste fortune ne doit pas souffrir d'une faute qui n'est pas la tienne. Mais moi... élevé avec Camilla, et son ancien ami...

LIONEL.

Que dis-tu?

EDGARD.

Je n'aurais osé lui faire des offres de service... qu'elle refuserait... qu'elle doit refuser... mais toi, son frère... c'est bien... c'est convenable... (Lui donnant un portefeuille.) Tiens, charge-toi de tout arranger... de tout liquider, et surtout qu'elle ignore à jamais que j'y suis pour rien; mais songe que, dépouillant un instant l'indulgence d'un frère, il est convenable que tu lui parles un peu sévèrement sur le passé!..

LIONEL.

Sois tranquille!..

AIR : *Voici ma tante Lajonchère.*

Moi, vois-tu, je suis peu sévère,
Pour les autres moins que pour moi;
Mais elle me met en colère!
Nous tromper ainsi!

EDGARD.

Calme-toi!

LIONEL.

Non, en ces lieux je vais l'attendre!
Mes sermons seront entendus!..
(A part.)
Car je suis en fonds de lui rendre
Tous ceux que d'elle j'ai reçus.

EDGARD.

C'est elle!.. Adieu!.. adieu... je te laisse... mets-y cependant des égards et des ménagements.

LIONEL.

Je ne promets rien, nous verrons. Adieu, Edgard, adieu, mon frère. En fait de raison, des gens tels que nous sont faits pour s'apprécier et se comprendre. (Edgard sort par le fond.)

SCÈNE XX.

CAMILLA, LIONEL.

LIONEL.

La voilà!..

CAMILLA, rentrant par la droite.

Ah!.. c'est toi, Lionel! je te cherchais... il faut que je te parle.

LIONEL.

Et moi aussi; je ne suis pas content; je suis fâché contre toi.

CAMILLA, vivement.

Et de quoi donc, mon Dieu?

LIONEL.

De ce que tu as fait.

CAMILLA.

Quoi! tu saurais?..

LIONEL.

Je sais tout, et ce n'est pas bien, ma sœur; car enfin, à mon insu, sans m'en prévenir, cela pouvait me compromettre... me faire du tort pour mon mariage...

CAMILLA.

Et comment cela?..

LIONEL.

Mon Dieu! c'est inutile d'entrer dans des détails; je connais ces positions-là, et quoique j'aie promis de te gronder, je n'en ai pas la force, et j'arrive tout de suite au but; n'aie pas peur, ma petite sœur, je ne t'en veux pas, je te pardonne, et je fais mieux que cela... (Lui donnant le portefeuille.) Tiens, prends...

CAMILLA.

Qu'est-ce que c'est que cela?..

LIONEL.

De quoi payer tes dettes!..

CAMILLA, lui présentant un autre portefeuille.

Je t'apportais de quoi payer les tiennes.

LIONEL.

Et d'où cela vient-il ?

CAMILLA.

Que t'importe ? pourvu que cela ne vienne pas du baronnet, que je ne lui doive rien, que je ne le revoie plus; car, maintenant, ce n'est plus de l'indifférence... je le hais... je l'abhorre...

LIONEL.

Laisse-moi donc tranquille, je ne te crois plus !.. Edgard, qui en a des preuves, m'a assuré que vous vous adoriez...

CAMILLA.

Quoi ! c'est Edgard !.. c'est lui qui l'a dit... Edgard est un ingrat; c'est l'homme du monde le plus injuste : il m'est aussi odieux que le baronnet, et je le déteste maintenant autant que je l'aimais.

LIONEL, vivement.

Quoi ! tu l'aimais ?..

CAMILLA, pleurant.

Eh ! mon Dieu !.. ai-je jamais fait autre chose ?.. (Avec passion.) Depuis mon enfance, depuis que je me connais, c'est lui... Projets, avenir, espérance, tous mes rêves étaient là. Le bonheur avec un autre n'eût pas valu pour moi le malheur avec lui... (S'arrêtant.) Je ne sais ce que je dis... je suis folle; je m'égare... j'oublie tout... et tu me demandes encore si je l'aime !

LIONEL.

Tu l'aimes !.. ma pauvre sœur ! ma Camilla !

CAMILLA.

Que dis-tu ?

LIONEL.

Il épouse Indiana; il l'a déclaré à moi, à sa tante, à toute la famille.

CAMILLA, se soutenant à peine.

C'est fait de moi, j'en mourrai... (Vivement.) Mon frère, je t'en supplie, oublie ce que je t'ai dit... ce n'est pas vrai au moins, ce n'est pas vrai ! je ne l'aime pas, je l'oublierai, je n'y penserai plus. (Fondant en larmes.) Ah ! toujours !.. toujours !.. c'est plus fort que moi !.. Pourquoi aussi, ce matin, a-t-il fait naître en moi des idées qui en étaient si éloignées ?..

pourquoi tantôt, ici même, me parlait-il comme à son amie... à sa compagne?..

LIONEL.

Eh! oui, sans doute; j'en suis sûr maintenant, c'était son intention; il t'aime, ou du moins il t'aimait; je n'en doute plus quand je me rappelle ce que tout à l'heure... Mais tu conviendras aussi qu'il y a de ta faute. D'abord tu ne me dis rien, à moi qui ai de l'influence sur lui, qui aurais tout arrangé... Au lieu de cela, tu vas te compromettre à ses yeux, entretenir, sans m'en parler, une correspondance suivie avec le baronnet.

CAMILLA, étonnée.

Moi, je n'ai reçu en ma vie qu'une lettre de lui... et c'était pour toi...

LIONEL.

Pour moi?

CAMILLA.

La voici, un billet sur son banquier, pour cette somme...

LIONEL, vivement et prenant la lettre.

Ça, je te le pardonne; mais tes étourderies, tes dissipations... moi qui te croyais si économe, si rangée...

CAMILLA, étonnée.

Comment?

LIONEL.

Je ne te gronde pas, mais tu avoueras que tes relations avec Dubster, ces sommes que tu lui as empruntées...

CAMILLA.

Qui te l'a dit?.. Eh bien! oui, on l'avait chassé de cette maison, j'ai couru chez lui, et je l'ai tant prié, supplié, que, moyennant un billet de quatre cents guinées, qu'il m'a fait signer, il a consenti à m'en prêter deux cents.

LIONEL.

Que dis-tu?

CAMILLA.

Pour toi seul, les voilà, je te les apporte.

LIONEL, poussant un cri.

Ah! je suis un malheureux! un misérable!

AIR : *Du partage de la richesse.*

De mes fautes, de mes folies
Je t'accusais... Que tu dois me haïr!
Modèle des sœurs, des amies,

Tu te perdais pour ne pas me trahir.
Sans te plaindre, sans te défendre,
A ton malheur te résigner,
Et c'est pour moi !

CAMILLA.

Pouvais-je te l'apprendre?

LIONEL.

Moi! j'aurais dû le deviner.

Aussi...

CAMILLA.

Que veux-tu faire?

LIONEL, prenant le billet de Camilla.

Donne, donne, je sais quel est mon devoir.

CAMILLA.

Mais, Lionel...

LIONEL.

Il ne sera pas dit que toi seule te seras toujours sacrifiée pour moi, et je veux... Adieu... adieu, ma sœur. (Il sort en courant par la droite.)

SCÈNE XXI.

CAMILLA, seule.

Que veut-il faire?.. à quoi bon maintenant? il ne m'aime plus!.. il en épouse une autre : tout est fini pour moi. C'est lui !..

SCÈNE XXII.

CAMILLA, EDGARD, MISTRISS CARINGTON.

MISTRISS CARINGTON, causant avec Edgard. Ils entrent par le fond.

Oui, dans un instant le notaire sera dans le salon, et l'on viendra nous avertir.

CAMILLA, à part.

Le notaire !..

MISTRISS CARINGTON.

Oui, ma chère enfant, mon neveu Edgard épouse sa cousine Indiana, à qui vous pouvez faire vos compliments.

EDGARD.

Elle ne sera pas la seule à en recevoir, et j'ai voulu que ce jour, heureux pour nous, le fût aussi pour vous, Camilla. Je viens de voir le baronnet, que je n'ai pas eu de peine à décider à une alliance qu'il désire ardemment...

CAMILLA.

J'ignore, Monsieur, qui vous avait prié de vous charger d'une telle démarche.

EDGARD.

Votre frère m'y avait autorisé.

CAMILLA, à part.

Encore lui!..

EDGARD.

Et notre amitié m'en donnait peut-être le droit.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, LUDWORTH, PRETTY, entrant par la droite avec le baronnet.

PRETTY.

Par ici, monsieur le baronnet.

EDGARD.

Voilà sir Ludworth qui se présente lui-même.

PRETTY, à Ludworth.

Voilà ma tante... et puisque vous voulez lui parler...

LUDWORTH, avec embarras.

Oui, sans doute. (Il passe devant Camilla et Edgard, et va auprès de mistriss Carington. A mistriss Carington.) Pour une demande que de moi-même je n'aurais osé faire, et si je m'y hasarde, c'est encouragé par mon ami Lionel et par sir Edgard.

CAMILLA, à part.

Edgard!.. ah! je crois maintenant que je le hais tout à fait!

LUDWORTH.

Vous savez, Madame, que je suis obligé de me marier dans l'année, et si j'ose solliciter la main d'une autre que miss Indiana, votre fille...

PRETTY, à part.

A-t-il du mal à s'en tirer!

LUDWORTH.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas, et daignerez m'accorder vos bons offices auprès de miss Camilla, votre pupille...

MISTRISS CARINGTON.

Certainement, Monsieur : elle doit se trouver fort honorée d'une telle recherche.

CAMILLA.

Honorée, sans doute, mais comme je ne puis y répondre, je refuse.

TOUS.

O ciel!..

LUDWORTH.

Comment! Mademoiselle... cependant on m'avait dit... et qu'est-ce que cela signifie?..

CAMILLA.

Que ce serait bien mal reconnaître et votre amitié pour mon frère, et vos sentiments pour moi, que d'unir votre sort à celui d'une femme qui ne peut faire votre bonheur, et qui ne vous aime pas.

EDGARD, avec joie.

Serait-il vrai?..

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS, INDIANA.

INDIANA.

Eh bien!.. le notaire est là, qui vous attend, et vous restez dans ce salon?..

MISTRISS CARINGTON.

C'est juste!.. Allons, mon neveu!.. allons, Pretty!..

EDGARD.

Oui, ma tante, je vous suis.

PRETTY.

Et où est donc Lionel?..

EDGARD, qui s'est approché de Camilla, et à demi voix.

Camilla, de grâce!.. daignez m'expliquer!.. un mot, un seul mot, et je puis encore...

CAMILLA, avec émotion.

Je n'ai rien à vous dire, Monsieur; votre prétendue vous attend... soyez heureux... oubliez-moi... comme je vous oublie... (A part.) Ah! j'en mourrai, mais c'est égal...

EDGARD.

Eh bien!.. vous le voulez donc?

CAMILLA, avec effroi.

Oui... je le veux!..

AIR : *C'en est fait, mon honneur* (de PHILIPPE).

ENSEMBLE.

CAMILLA.

C'en est fait, de mon cœur

Bannissons son image;
Cachons-lui ma douleur,
N'écoutons que l'honneur.

EDGARD.

C'en est fait, de ce cœur
Qui me brave et m'outrage,
Punissons la froideur;
N'écoutons que l'honneur.

MISTRISS CARINGTON.

Oui, pour ce mariage
Qu'il parte, je le veux;
Oui, l'hymen qui l'engage
Va combler tous leurs vœux.

INDIANA ET PRETTY.

Puisque ce mariage
Va combler tous mes vœux,
Que l'hymen nous engage,
Oui, partons, je le veux.

LUDWORTH.

L'hymen qui les engage
Va combler tous leurs vœux,
Et pour ce mariage
Partons, quittons ces lieux.

(Edgard prend la main d'Indiana; mistriss Carington et Pretty le suivent; Camilla est au bord du théâtre, à droite; Ludworth à gauche. Le groupe principal va pour sortir, lorsque Lionel parait à la porte du fond.)

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENTS, LIONEL.

LIONEL, avec chaleur.

Arrêtez ! où courez-vous ?..

PRETTY.

Nous marier; on n'attend que vous pour cela..

LIONEL.

Cela ne se peut pas, ces mariages-là ne peuvent avoir lieu; je ne le souffrirai pas.

TOUS.

Et pourquoi ?

LIONEL.

Parce qu'Edgard n'aime pas Indiana...

MISTRISS CARINGTON.

Qu'osez-vous dire?

LIONEL.

Il aime ma sœur, et il en est aimé!..

EDGARD, courant à lui, avec joie.

Est-il possible?

CAMILLA, voulant lui fermer la bouche.

Mon frère!..

LIONEL.

Ah! je n'ai plus rien à ménager!.. l'on saura tout! l'on doit la vérité à sa dernière heure, et je n'en suis pas loin, ou c'est tout comme...

EDGARD.

Que dis-tu?

LIONEL.

Que ma sœur a reçu du baronnet, non une lettre d'amour, mais une lettre de change, destinée à payer des dettes... cette lettre était pour moi, ces dettes étaient les miennes... Ma sœur vient d'engager sa fortune à M. Dubster, un usurier... pour qui? pour Lionel! Elle a compromis son patrimoine... pour qui?.. pour Lionel, qui avait mangé le sien... Et ce n'était pas encore assez... (A Camilla, qui veut l'interrompre.) Laisse-moi donc tranquille; je dirai tout : elle s'est laissé soupçonner, accuser, humilier, pour qui?.. toujours pour Lionel, dont elle ne voulait pas faire manquer le mariage... Mais ça ne pouvait pas durer ainsi... Lionel est un mauvais sujet, je le veux bien, mais il n'est pas un ingrat, un faux ami, un mauvais frère... Tiens, Edgard, voilà ton argent; tiens, Camilla, voilà ta lettre de change... acquittée... déchirée... et quant à mes dettes à moi... tout est payé.

TOUS.

Et comment cela?..

LIONEL.

Je pouvais me brûler la cervelle, c'était un moyen, j'en ai d'abord eu l'idée; mais cela ne rémédiait à rien, ne payait rien; alors, puisque de toutes les manières il fallait toujours renoncer à Pretty... il m'a pris un accès de délire, de désespoir... la tête n'y était plus : il ne me restait, pour toute valeur patrimoniale et mobilière, que moi à mettre en gage... et je me suis engagé.

TOUS.

Et comment?

LIONEL.

A une personne riche, aimable, généreuse, qui malheureu-

sement a autant d'années que de mille livres sterling, et j'épouse...

TOUS.

Qui donc?

LIONEL.

La duchesse de Margland.

TOUS.

O ciel!

EDGARD.

Une duchesse douairière!

LIONEL.

Ne m'en parle pas, mon ami, et n'ébranle pas mon courage; j'ai mesuré toute l'étendue du sacrifice!... elle a soixante ans; mais c'est bien fait, je voudrais qu'elle en eût soixante-dix.

EDGARD.

Et tu l'épouseras?..

LIONEL.

Il faut que je sois puni, je l'ai mérité... Pretty... Pretty... je n'étais plus digne de vous ni de votre frère... il n'y a plus d'espoir, plus de bonheur pour moi... (Pleurant.) Je quitterai le monde... je me retirerai dans ma terre... vous viendrez me voir... nous chasserons... des meutes... des chiens... des chevaux... (A Edgard.) Ah! mon cher ami, je suis bien malheureux!... (A Ludworth.) Et vous, qui devez m'en vouloir, à cause de ma sœur, si vous vouliez vous battre avec moi et me tuer, ça me rendrait un grand service.

LUDWORTH.

Du tout, je vous en ai assez rendu comme cela.

LIONEL.

Ce serait le dernier!...

PRETTY.

C'est une indignité!... être trahie pour une douairière!... (Ludworth passe à la gauche d'Indiana.)

EDGARD.

Allons, calmez-vous; vous avez tous perdu la tête, à commencer par Lionel... que je me charge, moi, de corriger.

LIONEL.

Et comment, s'il vous plaît?.. de quel droit?..

EDGARD.

D'un droit que je ne mérite pas non plus, et que cependant

[illegible]

[illegible] Edgard... [illegible] vous le dire... [illegible]

[illegible] duchesse le capit[illegible] [illegible] je tâcherai de [illegible] et puis, pour [illegible] pas maintenant, [illegible] quand il sera corrigé !...

[illegible]

Allons, [illegible] la dernière.

[illegible] de *la Bayadère.*

[illegible]UR FINAL.

[illegible] ah ! quel beau jour !
[illegible] quelle ivresse !
[illegible] dans ce jour
[illegible] retour.

[illegible] CAMILLA.

LES MALHEURS
D'UN AMANT HEUREUX

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 29 janvier 1833.

PERSONNAGES

M. DE THÉMINE.
BONNEVAL, propriétaire.
ÉDOUARD, son fils.
HENRIETTE, sa fille.
M. DE THORIGNI, général du département.
MADAME DE TORIGNI, sa femme.
MADAME DE SIMIANE, jeune veuve.
UN DOMESTIQUE de madame de Simiane.

La scène se passe, au premier acte, dans un château aux environs de Dijon; et au second acte, dans un château de madame de Simiane.

ACTE PREMIER.

Un grand salon; porte au fond et portes latérales. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon bon Édouard, mon cher frère, je te revois donc enfin pour deux mois!

ÉDOUARD.

Oui, je viens passer toutes mes vacances avec toi, chez mon père, dans cette maison où nous avons été élevés, et qui me rappelle de si doux souvenirs.

HENRIETTE.

Te voilà revenu! le bonheur aussi! nous allons recommencer nos promenades, nos lectures; tu verras comme j'ai arrangé ton appartement; tes livres de droit, ton herbier, tes pinceaux, tu retrouveras tout ce que tu aimais.

ÉDOUARD, lui prenant la main.

C'est déjà fait.

HENRIETTE.

Mon bon frère!.. comme je vais te soigner, te donner de bons petits repas!.. car, depuis la mort de notre pauvre mère, c'est moi qui suis à la tête de la maison, et mon père dit que je ne m'en tire pas trop mal.

ÉDOUARD.

Tu es bien modeste!.. il m'écrit que tu es un ange; que, grâce à ton ordre, l'économie et l'opulence règnent dans son petit domaine, et qu'avec sa modique fortune, il se croit un richard.

HENRIETTE.

En province, il est si aisé d'être riche à peu de frais! et puis, te voilà avocat, tu ne lui coûtes plus rien; au contraire, tu commences à plaider, à gagner quelque argent!..

ÉDOUARD.

C'est si peu de chose!.. et depuis dix ans que mon père se gêne pour m'élever à Paris...

Air : de *Voltaire chez Ninon.*

Ses bontés, dès mes jeunes ans,
Des succès m'ont ouvert la route!
Ah! quand rendrai-je à nos parents
L'or et les soins que je leur coûte?
Et lorsque avide de renom,
Je rêve honneurs, gloire, opulence,
Ce n'est point par ambition,
Ce n'est que par reconnaissance.

HENRIETTE.

Cela viendra, j'en suis sûre; ce n'est pas cela qui m'inquiète, c'est autre chose!...

ÉDOUARD.

Et quoi donc?...

HENRIETTE.

La tristesse qui règne dans tes lettres...

ÉDOUARD.

Quelle idée!...

HENRIETTE.

Non vraiment; et la dernière encore que j'ai reçue de toi, et que j'ai là... (Prenant une lettre dans sa poche.) Non, ce n'est pas elle... (Elle la remet.) C'est de madame de Simiane, une ancienne amie, une comtesse!

ÉDOUARD, avec émotion.

Madame de Simiane!... tu es donc toujours bien liée avec elle?..

HENRIETTE.

Autrefois, à la pension, c'était pour moi une sœur, une sœur aînée! mais depuis, tant d'événements nous ont séparées!.. elle a fait un beau mariage; et puis, elle est devenue veuve; et puis, elle habite Paris... je ne la vois plus, mais je l'aime toujours.

ÉDOUARD.

Je le crois bien! elle est si bonne, si aimable... et je le vois maintenant, c'est à l'amitié qu'elle a pour toi que j'ai dû celle qu'elle m'a témoignée cet hiver à Paris...

HENRIETTE.

Oui, oui, tu cherches à changer la conversation... Il ne s'agit pas d'elle, mais de toi. Voyons, regarde-moi; si je n'ai pas perdu l'habitude de lire dans tes yeux, comme toi dans les miens... quoique tù ne m'aies rien dit, il me semble que tu as un secret.

ÉDOUARD.

C'est vrai!..

HENRIETTE, avec expansion.

Eh bien, alors!.. tu dois avoir besoin de me le confier.

ÉDOUARD.

Tu as raison, je suis bien malheureux... malheureux de mon obscurité, car j'aime une personne à qui sa position dans le monde, son rang et sa fortune ne me permettent pas d'aspirer... madame de Simiane, dont tu me parlais tout à l'heure.

HENRIETTE.

Est-ce qu'elle te repousserait?..

ÉDOUARD.

Jamais je ne lui ai dit que je l'aimais... je n'ai pas osé...

HENRIETTE.

Et pourquoi donc?.. n'as-tu pas gagné pour elle un procès considérable!.. Quand on a du mérite, il faut être hardi; et si j'étais à ta place...

ÉDOUARD.

Ah! ma pauvre sœur, tu n'as jamais aimé...

HENRIETTE.

Qu'en sais-tu? Nous autres jeunes filles, nous avons tou-

jours au fond du cœur une pensée, un commencement de tendresse pour quelqu'un, dont les brillantes qualités n'existent souvent que dans notre imagination!.. rêves de jeunesse, qui rarement se réalisent! mais qu'importe? ce sont dans la vie quelques semaines, quelques jours de bonheur, c'est toujours cela de sauvé!

Air du vaudeville du *Colonel*.

Que mon exemple ici te gagne,
Par l'avenir charmons les jours présents!
Lorsqu'on bâtit des châteaux en Espagne,
On ne saurait les faire trop brillants!
Et quand le sort, trompant ma prévoyance,
Vient de renverser mes plus beaux...

ÉDOUARD.

Que te reste-t-il?

HENRIETTE.

L'espérance
Pour en élever de nouveaux.

Et voici ceux que je forme pour toi : tu te feras un beau nom au barreau; tu acquerras de la fortune, tu l'offriras à madame de Simiane.

ÉDOUARD.

Et quand cela?..

HENRIETTE.

Écoute donc, il faut le temps, et en attendant que mon inconnu, à moi, se présente, aussi, ce qui probablement n'arrivera jamais, notre amitié nous aidera à prendre patience, je redoublerai pour toi de soins, de tendresse, et tous tes chagrins...

ÉDOUARD.

Des chagrins... Ah! je sens qu'avec toi il ne peut y en avoir de durables.

HENRIETTE.

N'est-ce pas? cela va déjà mieux. Ah! que je suis contente. (Elle l'embrasse.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BONNEVAL.

BONNEVAL, en dehors.

arrivé!.. est-il possible!..

ÉDOUARD, bas.

C'est mon père, ne lui dis rien !..

HENRIETTE.

Sois tranquille, je garderai bien ton secret... il est là, comme le mien!

BONNEVAL, entrant par le fond.

Mon cher Édouard, mon cher enfant!.. j'étais allé au-devant de toi, sur la grande route; en passant par nos vignes qui m'ont paru superbes... à un propriétaire de la Côte-d'Or, c'est tout naturel; et pendant que je m'arrêtais à admirer notre récolte, la diligence où tu étais aura passé!..

HENRIETTE.

Et c'est moi qui l'ai reçu à son arrivée!..

BONNEVAL.

Que je te regarde encore, monsieur l'avocat; car tu es avocat... (Le montrant à Henriette.) C'est mon fils, Édouard Bonneval, avocat. Si tu savais quel plaisir j'ai éprouvé la première fois que j'ai vu ton nom dans le journal! c'est pour cela que je me suis abonné à la *Gazette des Tribunaux*, au lieu du *Journal des Connaissances utiles*, qui me donnait le moyen de détruire les chenilles, et à ta sœur la recette pour la gelée de pommes. Mais je ne le regrette pas; j'oublie tout, quand je vois imprimé en gros caractères : « La cause a été défendue avec succès et avec le plus grand talent par Me Bonneval... » Ce jour-là, c'est fête à la maison, ta sœur déploie tous ses talents; nous invitons tous nos amis à dîner. Ah! c'est un grand bonheur, mais il y en a un que je regretterai toute ma vie, c'est de n'avoir pu assister à ton début, à ta première cause... Hein! comme le cœur devait te battre!

ÉDOUARD.

AIR : *Ah ! si Madame me voyait !*

Ah! si mon père m'entendait!
Me disais-je, et par cette idée
Ma voix soutenue et guidée
Avec force retentissait!
Un feu tout nouveau m'animait :
Et quand, ô moment plein de charme!
Un bravo flatteur m'arrivait,
Je me disais, essuyant une larme.
Ah! si mon père l'entendait!

BONNEVAL.

Mon cher Édouard!

ÉDOUARD.

Mon bon père !..

BONNEVAL.

Dis un heureux père ; car je le suis, mes enfants ; je contemple avec orgueil toutes mes richesses. Toi, Édouard, je suis tranquille sur ton compte ; te voilà lancé, tu as plaidé quatre belles causes cette année, cela ne fera qu'augmenter, et ton avenir est certain... Tu feras quelque beau mariage !.. mais c'est ta sœur, ma pauvre Henriette ! je crains toujours de mourir avant qu'elle n'ait un mari ; aussi je lui en cherche de tous côtés : je lui en avais déjà trouvé deux, mais ils avaient cinquante ans.

HENRIETTE.

Et celui que j'ai rêvé est plus jeune que cela !

BONNEVAL.

Un établissement est difficile quand on n'a pas de dot, et elle n'en a pas...

HENRIETTE.

Tant mieux !.. je ne vous quitterai pas...

BONNEVAL.

Voilà de ses raisonnements...

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Ah ! mon cher ami, quel dommage
De n'avoir pas de coffre-fort !
Si bonne ! si douce et si sage !
Par malheur, elle n'a pas d'or !
Elle n'a rien ! mais quel trésor
De vertu, d'honneur, d'innocence !..
Si pareille dot s'estimait
Devant notaire... ce serait
Le plus riche parti de France !
Ma pauvre Henriette serait
Le plus riche parti de France.

ÉDOUARD.

Soyez tranquille, les partis ne manqueront pas ; cela me regarde, c'est à moi de songer à sa dot.

HENRIETTE.

Du tout ; c'est à toi qu'il faut songer d'abord. As-tu donc déjà oublié ce que nous disions tout à l'heure ?..

BONNEVAL.

Quoi !.. qu'est-ce que c'est ?

HENRIETTE.

Quelque chose qu'il sait bien; enfin c'est un secret.

BONNEVAL.

Ah! vous avez un secret?

HENRIETTE.

Oui, mon père, à nous deux.

BONNEVAL.

C'est différent, ça ne me regarde pas; je vous demande bien pardon... (A Édouard.) Mais dis-moi un peu comment il se fait que tu arrives seul? Tu m'avais annoncé pour aujourd'hui cet ami intime, dont tu me parles dans toutes tes lettres: M. de Thémine.

HENRIETTE, avec émotion.

M. de Thémine! comment! mon frère, il doit venir ici?

ÉDOUARD.

Oui, mais pas avec moi; j'arrive de Paris, et lui des eaux de Bagnères, où il était allé pour sa santé.

HENRIETTE.

Il serait souffrant?..

ÉDOUARD.

Ah! cela va mieux, et il m'a promis, en passant, de rester quelques jours avec nous.

BONNEVAL.

A la bonne heure!.. un ami à toi sera reçu comme le fils de la maison.

HENRIETTE.

Ah! certainement, nous ferons de notre mieux; mais un grand seigneur, un élégant tel que lui, se trouvera peut-être bien mal chez nous.

BONNEVAL.

Tu le connais donc aussi?

HENRIETTE.

Oui, mon père; lors de mon voyage à Paris, je l'ai vu deux fois l'hiver dernier chez madame de Simiane, où il allait souvent; et quand il a su que j'étais la sœur d'Édouard, son ami de collége, il a été pour moi, pauvre provinciale, d'une bonté et d'une prévenance que je n'oublierai jamais.

BONNEVAL, à Edouard.

Et tu dis qu'il est jeune, qu'il a un grand nom?..

ÉDOUARD.

Oui, mon père.

BONNEVAL.

Et qu'il est riche?

ÉDOUARD.

Toute sa famille l'est beaucoup; il a des oncles, des cousins, dont lui et son frère doivent hériter un jour; mais, en attendant, il a des affaires fort embrouillées, où je tâche de mettre de l'ordre.

BONNEVAL.

Il a donc confiance en toi?..

ÉDOUARD.

Confiance entière...

BONNEVAL.

Eh bien! dis donc... si adroitement tu lui vantais les qualités de ta sœur?

HENRIETTE.

Y pensez-vous?.. quelle folie!..

BONNEVAL.

Et pourquoi pas?.. voilà comme se font les mariages; et puis, celui-là est jeune, il n'a pas cinquante ans, tu ne le refuserais pas. Et décidément, mon ami, voilà le gendre qu'il me faut!..

ÉDOUARD.

C'est bien!... c'est bien, mon père; ne parlons pas de cela.

BONNEVAL.

Au contraire, parlons-en.

ÉDOUARD.

Comme vous voudrez; mais il me semble qu'auparavant il faudrait songer à le recevoir de notre mieux. (Passant entre Bonneval et Henriette.) Et c'est toi, Henriette, que ce soin regarde; vois si son appartement... enfin, va donc... va donc...

HENRIETTE.

Oui, mon frère... (A part.) Je vous demande pourquoi il me renvoie dans ce moment-là!.. (Elle regarde son père comme pour lui demander ce que cela signifie. Bonneval lui fait entendre qu'il n'en sait rien. Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

BONNEVAL, ÉDOUARD.

BONNEVAL.

Ah çà! qu'est-ce que cela veut dire?

ÉDOUARD.

Qu'il ne faut pas, même en plaisantant, parler devant une sœur d'un sujet pareil; cela pourrait, par rapport au caractère de Thémine, lui donner des idées qui ne seraient pas sans danger.

BONNEVAL.

Pourquoi donc? est-ce qu'il n'a pas un bon caractère?..

ÉDOUARD.

Le meilleur enfant du monde.

BONNEVAL.

Est-ce qu'il n'est pas aimable?

ÉDOUARD.

Au contraire, il ne l'est que trop; ayant tout ce qu'il faut pour briller dans le monde, recherché par la jeunesse, aimé des femmes, il a passé sa vie à leur plaire, et il n'a que trop bien réussi, car de toutes celles à qui il s'est adressé, je crois que pas une ne lui a résisté.

BONNEVAL.

Vraiment!..

ÉDOUARD.

En un mot, c'est ce qu'on appelle un jeune homme à bonnes fortunes; c'est son état, il n'en a pas d'autre.

BONNEVAL.

Ce doit être un état bien amusant.

ÉDOUARD.

Je crois bien; sans cesse au milieu des fêtes, des plaisirs, menant la vie la plus heureuse, et toujours poursuivi par cinq ou six femmes à la fois. Du moins voilà comme je l'ai vu, il y a un an, quand je l'ai quitté.

BONNEVAL.

Quel gaillard!.. je porte envie à ces gens-là!..

ÉDOUARD.

Vous, mon père!..

BONNEVAL.

Pas maintenant; mais je dis quand j'étais jeune... Oui, mon garçon, autrefois, de mon temps, je rêvais, comme tous les jeunes gens, à des conquêtes et à des bonnes fortunes; et je n'ai jamais pu en obtenir...

ÉDOUARD.

En vérité!...

BONNEVAL.

J'ai toujours joué de malheur; jamais dans ma vie je n'ai pu plaire à une seule femme, excepté à ta mère... qui encore m'a épousé sans amour... ce qui ne nous a pas empêchés d'être heureux, de faire bon ménage, et de nous adorer par la suite... Mais c'est égal, il m'est toujours resté dans mes idées, dans mes châteaux en Espagne, que l'existence des Lovelace,

des Valmont, devait être ce qu'il y a de plus flatteur et de plus agréable au monde.

HENRIETTE, accourant.

Entendez-vous!.. entendez-vous!.. une chaise de poste qui entre dans la cour: le voilà, c'est lui!..

ÉDOUARD.

C'est Thémine.

BONNEVAL.

Voyez-vous déjà quel empressement, quelle émotion!.. Restez ici, Mademoiselle, restez ici, près de moi.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE THÉMINE.

(Edouard va au-devant de Thémine, qui s'arrète à la porte, et donne des ordres à un domestique dont il est accompagné.)

ÉDOUARD.

Mon cher Gustave!..

BONNEVAL, à part sur le devant du théâtre.

Comment! c'est là lui... moi, je m'attendais à quelque chose de... grandiose... mais c'est un homme comme moi...

ÉDOUARD, à Thémine.

Je te présente mon père, dont je t'ai souvent parlé... Henriette, ma sœur et ma meilleure amie...

THÉMINE.

Que j'ai déjà eu, si je ne me trompe, le plaisir de voir à Paris, chez madame de Simiane...

HENRIETTE, à part.

Il ne l'a pas oublié!

ÉDOUARD.

C'est là toute ma famille, qui te remercie, comme moi, d'avoir bien voulu tenir ta promesse...

THÉMINE.

Me remercier du plaisir que je vais avoir! c'est trop de bontés.

BONNEVAL.

Ah! dame!.. vous ne serez pas ici comme dans vos salons dorés. De pauvres campagnards tels que nous ne peuvent pas vous offrir des plaisirs bien vifs.

THÉMINE.

AIR du *Baiser au porteur*.

Dans votre charmante famille

Trop heureux ceux qui sont admis!
Dans votre accueil tant de franchise brille,
Que je me crois déjà de vos amis!

BONNEVAL.

On est le mien dès qu'on aime mon fils.

THÉMINE, lui tendant la main.

Touchez donc là!

ÉDOUARD, à Bonneval, à part.

Qu'en dites-vous, mon père?
N'est-il pas bien?

BONNEVAL, de même.

J'en conviens sans débat;
Mais c'est tout simple, et sans peine on doit plaire,
Lorsque l'on en fait son état.

ÉDOUARD.

Et comment te trouves-tu des eaux?

THÉMINE.

Pas trop bien... ma poitrine est toujours si faible...

HENRIETTE, avec intérêt.

Eh quoi! Monsieur, vous souffrez encore?

THÉMINE.

Depuis que je suis ici, je l'avais presque oublié... mais en ce moment, la fatigue du voyage...

ÉDOUARD.

Point de façons, de cérémonies, ne te gêne pas.

BONNEVAL.

Oui, sans doute, nous vous laissons.

ÉDOUARD.

Depuis plus d'un an que nous sommes séparés, nous avons à causer.

HENRIETTE.

Moi, je vais m'occuper du souper..

THÉMINE.

Non pas, de grâce... ne vous dérangez pas pour moi...

BONNEVAL.

Laissez-la faire; ma fille n'a pas d'autres qualités que d'être bonne femme de ménage... il faut bien qu'elle fasse briller son seul mérite.

THÉMINE, la regardant.

Il me semble que Mademoiselle en a d'autres encore, qui parlent d'eux-mêmes.

HENRIETTE.

Vous êtes bien bon !..

BONNEVAL, bas, à Édouard.

Ah mon Dieu ! comme il la regarde ! ça me fait peur...

ÉDOUARD.

Rassurez-vous... il est homme d'honneur avant tout...

BONNEVAL.

C'est égal. (Montrant Henriette qui le regarde.) Elle est là en contemplation ; je crains toujours quelque sympathie, quelque coup de foudre.

ENSEMBLE.

BONNEVAL.

Air du *Galop*.

Ma prudence paternelle
Doit ouvrir ici les yeux.
Suivez-moi, Mademoiselle ;
Laissons-les causer tous deux !

ÉDOUARD.

La prudence paternelle
N'a rien à craindre en ces lieux !
(Montrant sa sœur.)
Sans que l'on veille sur elle,
(Montrant Thémine.)
Je réponds de tous les deux.

HENRIETTE.

Oui, le devoir nous appelle,
Et nous vous laissons tous deux ;
Trop heureuse si mon zèle
Pour vous embellit ces lieux !

THÉMINE.

Du devoir qui vous appelle
Je blâme les soins fâcheux,
Puisqu'ils vont, Mademoiselle,
Vous éloigner de nos yeux !

BONNEVAL, à Henriette.

D'auprès de nous, et pour cause,
Tâchez de ne pas bouger ;
(A part.)
Car elle est là qui s'expose
Sans se douter du danger.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BONNEVAL.

Ma prudence paternelle, etc.

ÉDOUARD.

La prudence paternelle, etc.

HENRIETTE.

Oui, le devoir nous appelle, etc.

THÉMINE.

Du devoir qui vous appelle, etc.

(Bonneval et Henriette sortent par la droite.)

SCÈNE V.

THÉMINE, ÉDOUARD.

THÉMINE.

Je te fais compliment, mon cher ami... depuis un an, je trouve ta sœur fort embellie; car ce n'était alors qu'une petite fille... une petite pensionnaire... que madame de Simiane affectionnait beaucoup.

ÉDOUARD.

Oui, elle n'est pas mal. Mais un instant, je te demande pour elle une sauvegarde.

THÉMINE.

Par exemple! la sœur d'un ami! et puis, si tu savais combien je suis revenu de toutes ces idées-là, et combien maintenant je songe peu...

ÉDOUARD.

Est-ce toi que j'entends parler ainsi!.. Toi qui depuis l'âge de dix-huit ans ne t'occupes que de plaire aux dames!..

THÉMINE.

Eh! plût au ciel que je n'y eusse jamais pensé!.. et qu'au lieu de perdre mon temps à réussir près d'elles, je me fusse préparé, comme toi, un avenir honorable, un état indépendant!

ÉDOUARD, souriant.

Le tien n'est donc pas aussi bon que je croyais?..

THÉMINE.

Détestable!

ÉDOUARD.

Dans toutes les carrières chacun en dit autant, et toi, dans la tienne, tu auras eu, du moins, des plaisirs et du bonheur!

THÉMINE.

Jamais !

ÉDOUARD.

Laisse-moi donc ! Quelque discret que tu sois, je sais à quoi m'en tenir, et je te citerai une foule de femmes auprès de qui tu as été... aussi heureux que possible.

THÉMINE.

Et qu'est-ce que tu entends par être heureux ?

ÉDOUARD.

J'entends !.. j'entends !.. tu le sais aussi bien que moi.

THÉMINE.

C'est que c'est une expression qui n'a pas le sens commun, car je n'ai jamais eu dans ma vie un seul bonheur de ce genre-là qui ne m'ait rendu le plus malheureux des hommes... chaque succès, quel qu'il fût, m'a toujours valu une catastrophe.

ÉDOUARD.

Est-il possible !

THÉMINE.

D'abord, débutant dans le monde, tu sais que j'étais officier, et attaché, en qualité d'aide de camp, au maréchal de... je ne te dirai pas son nom.

ÉDOUARD.

Tu feras aussi bien... tout le monde le connaît !

THÉMINE.

Il avait une jeune femme, et tu sais que les aides de camp... Moi, ce n'est pas ma faute. Enfin, le mari le découvre... de là, un bruit, un éclat... tu connais l'aventure... Il a fallu donner ma démission ; et voilà, grâce à mon bonheur, mon état perdu !

ÉDOUARD.

Qu'importe ! tu étais riche !

THÉMINE.

Riche d'espérances... un oncle qui, avec cent mille livres de rente et soixante-dix ans, s'était avisé d'épouser une femme de dix-huit.

ÉDOUARD.

Tant mieux !.. tu n'avais pas d'héritier à craindre.

THÉMINE.

Ah bien oui !.. et la fatalité qui me poursuit !.. et le malheur qui s'attache à mes pas !.. Ma tante était jeune, vive,

coquette, enfin, que te dirai-je?.. Ce qu'il y a de certain, c'est que dernièrement mon oncle m'a prié d'être parrain, et que je perds cent mille livres de rente... Appelles-tu cela du bonheur?

ÉDOUARD.

C'est ta faute!

THÉMINE.

Et cinquante événements de ce genre-là, dont je te fais grâce... car, une fois lancé dans cette carrière aventureuse, une intrigue en amène une autre. Passer sa vie dans des ruses, des disputes, des jalousies continuelles, et souvent se donner bien du mal pour tromper des infidèles; compromettre ou perdre ses meilleurs amis; n'acquérir dans le monde ni estime ni considération; ne trouver chez soi ni repos ni bonheur; ruiner sa santé par des veilles, des fatigues, des inquiétudes de toutes sortes... se repentir du passé, s'ennuyer du présent, et se créer pour l'avenir des regrets, des remords et des rhumatismes : voilà ce qu'on est convenu d'appeler un homme à bonnes fortunes!.. Cette existence te paraît-elle bien séduisante?

ÉDOUARD.

Non, sans doute!.. mais il ne tient qu'à toi d'y renoncer, d'embrasser une profession utile et honorable!.

THÉMINE.

Et laquelle? à mon âge!.. à trente ans! il est déjà trop tard; et lorsque depuis dix ans on ne s'est occupé que de futilités, on n'est plus bon à rien!

ÉDOUARD.

Tu as un beau nom... tu peux faire un grand mariage!..

THÉMINE.

Il ne tiendrait qu'à moi! mais ce seraient de nouveaux embarras pour rompre avec tout le monde... des plaintes, des reproches, des scènes de désespoir. Si tu savais comme il est difficile de quitter une femme, et Dieu m'est témoin cependant que j'y fais tous mes efforts!.. avec tous les procédés possibles, car, au fond du cœur, je suis honnête homme! et voilà souvent ce qui me rend si malheureux!..

ÉDOUARD.

Est-il possible!..

THÉMINE.

Oui, mon ami, je n'ai jamais lâchement et froidement

trompé personne! il me serait impossible de feindre un amour que je n'éprouve pas!.. et maintenant encore, toutes celles que j'aime je les aime réellement.

ÉDOUARD.

Et combien y en a-t-il donc?

THÉMINE.

Dans ce moment, deux seulement! une surtout : celle-là est un ange dont je ne suis pas digne... Beauté, jeunesse, vertu, elle a tout ce qu'il faut pour séduire, et jamais je n'ai aimé personne comme elle, peut-être aussi parce que je n'en ai jamais rien obtenu, rien que sa tendresse, dont je ne puis douter, tendresse si pure et si désintéressée!.. car elle m'offre, avec sa main, une fortune que, pour le moment, je suis trop pauvre et trop fier pour accepter... Je veux bien devoir aux femmes mes malheurs, mais non pas ma fortune; et puis, comme obstacle, il y a encore l'autre dont je te parlais.

ÉDOUARD.

Comment!

THÉMINE.

L'autre, que j'ai aimée aussi, et que je n'aime plus autant, une jeune tête, vive, ardente, qui, pour la colère et la jalousie, aurait mérité d'être Napolitaine! Et à la première nouvelle de ce mariage... je la connais, rien ne l'arrêterait! elle ferait un éclat qui me perdrait, car maintenant ce n'est plus comme autrefois... et le trouble, le déshonneur d'un ménage, c'est sur nous que cela tombe!..

ÉDOUARD.

Ce qui est bien injuste!..

THÉMINE.

Tu vois bien!.. tu croyais que tout cela ne donnait pas de mal à arranger!

ÉDOUARD.

Air du vaudeville de *la Famille de l'Apothicaire.*

J'en conviens, c'est un rude état.

THÉMINE.

Aussi, que Dieu nous soit en aide!

ÉDOUARD.

Il vaut bien mieux être avocat.

THÉMINE.

Oui, certes!.. au moins l'on ne plaide

Qu'une seule cause à la fois!
Pour vous la chance est bien plus belle!

ÉDOUARD.

Eh bien! veux-tu, pour quelques mois,
Que nous changions de clientèle?

THÉMINE.

Je ne demande pas mieux, tu me rendrais service.

ÉDOUARD.

Ce serait avec un grand plaisir, si, de mon côté, je n'étais pas amoureux.

THÉMINE.

Toi, amoureux?

ÉDOUARD.

Tais-toi, c'est mon père.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BONNEVAL.

BONNEVAL.

Eh bien! notre cher hôte, êtes-vous un peu reposé? vous trouvez-vous mieux?.. Et vous, jeunes gens... avons-nous renoué connaissance?

ÉDOUARD.

Oui vraiment! Il est si doux de retrouver un ami véritable, un ami sur qui l'on puisse compter!..

BONNEVAL.

Il a raison, mon fils doit s'estimer heureux d'être votre ami. Moi qui vous parle, je suis fier de vous connaître! Oui, jeune homme, je vous regarde avec admiration, comme je regarderais un homme célèbre, un conquérant! Il me fait l'effet de Napoléon, dans son genre.

THÉMINE.

Vous êtes trop bon.

ÉDOUARD, souriant.

Mon père, vois-tu, est comme la multitude, qui se laisse éblouir par l'éclat des conquêtes, et n'en voit pas les inconvénients, les nuits que l'on passe à veiller dans les bals, et les rendez-vous quand il faut, au mois de janvier, attendre une heure entière en plein air...

BONNEVAL.

A l'espagnole...

THÉMINE.

Ou dans une voiture de place, mal fermée, au risque d'un rhume ou d'une fluxion de poitrine.

BONNEVAL.

Voilà ce que j'aimerais le moins; mais le reste doit être si agréable... les intrigues, les belles dames voilées, les lettres mystérieuses; et à propos de cela, en voilà une qui arrive par la poste.

THÉMINE.

Pour moi?..

BONNEVAL.

Non, Monsieur, celle-là n'est pas pour vous, elle est adressée à M. Bonneval. Mais comme maintenant, grâce au ciel, nous sommes deux dans la maison, je ne sais pas si c'est pour mon fils ou pour moi... (A Édouard.) Tiens, regarde, c'est timbré de Macon, et je n'y connais personne.

ÉDOUARD.

Ni moi non plus!..

THÉMINE, nonchalamment.

Mâcon! je sais ce que c'est... (A Édouard.) Comptant passer ici quelques jours, je m'étais permis, mon cher ami, de me faire adresser mes lettres chez ton père. (A Bonneval.) Et, comme je vous le disais bien, la lettre est pour moi.

BONNEVAL, ôtant la première enveloppe qu'il jette à terre.

C'est, ma foi, vrai... (Lisant.) « Pour remettre à M. Gustave de Thémine. » Est-il étonnant! (Lui remettant la lettre.) C'est un billet de femme... ça ne se demande pas... papier satiné. (Thémine prend la lettre et la met dans sa poche.) Eh bien! vous ne lisez pas?

THÉMINE.

J'ai le temps, et puis je me doute de ce qu'il contient : c'est toujours la même chose.

BONNEVAL.

Pour vous, qui en avez l'habitude, mais pour moi, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion...

THÉMINE, reprenant la lettre de sa poche.

Aucune... (Lisant.) « Ne venez point dans mon immense et gothique château, vous ne m'y trouveriez plus, je pars; c'est à Paris que l'amour ira vous attendre. Venez! mon ami, venez... »

BONNEVAL, à Édouard.

Est-il heureux! un billet pareil... Il y a de quoi faire tourner la tête... et à votre place... de mon temps...

THÉMINE.

Qu'auriez-vous fait?

BONNEVAL.

Je serais déjà en route.

THÉMINE, s'asseyant à droite du théâtre.

Vous êtes si bon! Moi, je reste.

BONNEVAL.

Est-il possible! vous n'irez pas?

THÉMINE, donnant la main à Édouard qui s'est approché de lui.

Non, certes; ces huit jours étaient ceux que je destinais à l'amitié; et au lieu du calme, du repos que je trouve ici, j'irais faire soixante lieues!.. pour un rendez-vous! Le ciel m'en préserve!

ÉDOUARD.

Tu as raison... fais comme moi... prends des vacances...

THÉMINE.

Et puis tu sais bien que je veux me retirer du monde.

BONNEVAL.

Quel dommage!..

THÉMINE, se levant.

Et cette personne-là est justement celle dont la tète ardente et les inconséquences pourraient le plus me compromettre.

BONNEVAL.

Une petite madame de Lignolle?

THÉMINE.

A peu près... et de plus un mari jaloux... soupçonneux à l'excès...

BONNEVAL.

Qu'on ne saurait tromper...

THÉMINE, souriant.

Oh! cela n'empêche pas... et ce vieux château, où elle est en ce moment, me rappelle l'aventure la plus plaisante...

BONNEVAL.

Oh! dites-la-nous, de grâce, j'adore les aventures.

THÉMINE, sérieusement.

Du tout, je n'en conte jamais.

ÉDOUARD.

C'est vrai... il est d'une discrétion... nécessaire peut-être dans sa position... mais ici, entre nous...

BONNEVAL.

Avant le souper et pendant que ma fille n'y est pas... Eh bien, donc?

THÉMINE.

Eh bien! il y a quelques mois, en allant aux eaux, je m'arrêtai une journée dans cet antique manoir, un parc magnifique, ancien jardin français, que le maître du logis venait de faire dessiner à l'anglaise, et qu'il nous faisait admirer en détail... car, soit jalousie de mari, soit amour-propre de propriétaire, il ne nous quittait pas d'un seul instant. Je partais après le dîner, pas moyen d'adresser un seul mot de regret à sa femme, une femme de dix-huit ans... jeune... vive, charmante; c'était désolant...

BONNEVAL.

Je conçois...

THÉMINE.

Enfin, ennuyés de nous promener, je m'écrie avec impatience : « Rentrons au château, car, dans ce bosquet où nous sommes, nous ne pourrions pas entendre la cloche du dîner. — C'est ce qui vous trompe, dit le maître de la maison, le vent porte de ce côté, et on entendrait parfaitement. — Vous êtes dans l'erreur. — Non, vraiment. — Je parie que si. — Je parie que non. — Vingt-cinq louis... » La dispute s'engage; et pour savoir au juste qui de nous deux gagnera, il est convenu que nous resterions où nous étions, tandis que le mari retournerait au château sonner le tocsin... Ce qu'il fit bravement et très-longtemps. Et quand il revint d'un air victorieux nous demander : — Eh bien! avez-vous entendu?.. nous fûmes obligés de convenir qu'il avait gagné, ce dont il fut très-content... et moi aussi!

TOUS TROIS, riant.

AIR : *Profitez du temps* (romance de ROMAGNÉSI).

C'est vraiment charmant!
Ce mari qui sonne!
Qui sonne en personne,
Quel soin complaisant!
Tableau plein de charme,
Dont je vois l'effet;
Grâce à ce vacarme,
Grâce à lui, c'était

Le tocsin d'alarme
Qui { vous / nous } rassurait.

ÉDOUARD, montrant Thémine.

Pour lui, tous les jours
Sont des jours de fêtes!

BONNEVAL.

Vivent les conquêtes!
Vivent les amours!

ENSEMBLE.

Tableau plein de charme,
Dont je vois l'effet;
Grâce à ce vacarme,
Grâce à lui, c'était
Le tocsin d'alarme
Qui { vous / nous } rassurait!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père, mon père, encore une visite qui nous arrive. Est-ce que vous n'avez pas entendu le bruit d'une voiture?

BONNEVAL.

Ma foi! non; nous étions là dans une conversation...

HENRIETTE.

C'est votre ancien ami, le général Torigni...

THÉMINE.

Le général!..

ÉDOUARD.

Tu le connais?..

THÉMINE, froidement.

Mais, oui; c'est lui, je crois, qui commande ce département.

BONNEVAL, gaiement.

Précisément! qu'il soit le bienvenu! jamais nous n'avons reçu tant de monde à la fois... tant de beau monde... cela va nous donner un mal... un embarras qui m'enchante... (A Thémine.) Vous excusez...

THÉMINE.

Comment donc! je vous en prie, que je ne vous empêche pas de recevoir vos nouveaux hôtes... (Il s'assied près de la table à gauche, et ouvre un livre qu'il lit.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE TORIGNI, HORTENSE.

BONNEVAL.

Eh! le voilà, ce cher ami!

TORIGNI.

Mon cher Bonneval... vous ne nous en voulez pas de venir ainsi chez vous en passant, sans façon et en ménage, car je vous présente ma femme... vous ne saviez peut-être pas que j'étais marié?.. (*Édouard s'approche de madame et de M. de Torigni, qu'il salue.*)

BONNEVAL.

Non, vraiment...

TORIGNI.

Depuis deux ans, et une jolie femme, je m'en vante. Que voulez-vous? vieux soldat de Bonaparte, j'ai fait mon chemin, j'ai eu des grades, des dotations... j'ai été fait baron... comme tout le monde.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Aussi, je me disais sans cesse,
De mon nom, soutenant l'éclat,
A quelqu'un il faut que je laisse
Mes écus et mon majorat!
Et dans une telle alliance
Je ne me suis pas, Dieu merci!
Décidé comme un étourdi,
Car voilà trente ans que j'y pense!

Et comme j'en avais soixante-deux, il était temps.

BONNEVAL.

Et, comme on dit, vous n'avez pas perdu pour attendre.

TORIGNI, *montrant sa femme.*

Non, certes... un peu jeune, un peu vive, un peu étourdie, quelquefois même inconséquente.

HORTENSE.

Je vous remercie, Monsieur.

TORIGNI.

Du reste, un cœur excellent, et une tête... c'est elle qui mène toute la maison, à commencer par moi, et cependant, vous le savez, je ne suis pas tendre.

HORTENSE.

Ah! vous êtes bien modeste, vous pourriez dire colère... jaloux.

TORIGNI.

Et même brutal, j'en conviens. Au moindre soupçon, je brise tout, et il y a des moments où je la tuerais; mais, cela passé! je redeviens le meilleur enfant du monde, et le mari le plus galant.

HORTENSE.

Oui, la galanterie de l'empire.

TORIGNI, s'avançant.

Que vois-je? monsieur de Thémine en ces lieux! (Thémine salue madame de Torigni, qui lui rend froidement son salut.) Surcroît de plaisir. (A Bonneval.) Mon cher ami, voilà le plus aimable homme qui existe.

HENRIETTE.

Vraiment!

TORIGNI.

C'est à son crédit que je dois le commandement de ce département; et quand tant d'autres se vantent de ce qu'ils ne font pas, lui ne m'a jamais rien dit d'un pareil service.

THÉMINE.

Ne parlons pas de cela, général.

TORIGNI.

C'est au ministère seulement que je l'ai appris.

HENRIETTE.

Ah! que c'est bien à lui!..

TORIGNI, à Hortense.

Et tu ne le remercies pas comme moi!

HORTENSE.

Je n'en vois pas le nécessité, si c'est au crédit de Monsieur que je dois un exil dans les départements... moi qui n'aime que Paris... les bals, les spectacles.

TORIGNI.

Nous irons chaque hiver passer deux mois dans la capitale; je l'ai obtenu.

HORTENSE.

A la bonne heure!.. vous au moins, vous êtes aimable; mais il n'y a pas de la faute de Monsieur, et je lui demanderai toujours de quel droit il se mêle de protéger les gens qui ne réclament pas sa protection.



THÉMINE.

Je suis désolé, Madame, d'avoir mérité votre ressentiment.

TORIGNI.

Elle vous pardonnera.

THÉMINE.

Je l'espère, du moins.

HORTENSE.

Et je l'espère, dans votre bouche, veut dire : J'en suis sûr... Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, car il y a en vous, Monsieur, une intrépidité de bonne opinion que je ne puis souffrir. (A Torigni qui fait un geste.) Oh ! n'ayez pas peur, il le sait bien, je ne lui apprends rien de nouveau ; toutes les femmes le craignent ou le flattent : moi, je lui dis toujours la vérité ; aussi nous sommes ennemis déclarés, ce qui n'empêche pas de se voir ; et, puisque nous retournons à Paris, quand viendrez-vous me demander à dîner ?

TORIGNI.

Oui, pour faire la paix.

HORTENSE.

Un mardi ou un samedi, mon jour de loge aux Italiens ; le général les déteste, vous m'y mènerez... mais rancune tenante !

THÉMINE.

Je l'entends bien ainsi, la guerre m'offre tant d'avantages !..

HORTENSE.

Et comment cela ?

THÉMINE.

Être votre ennemi, c'est un moyen de me distinguer ; je suis sûr d'être le seul, tandis qu'autrement !..

HORTENSE.

Ah ! que c'est fade !

BONNEVAL, bas, à Édouard.

En voilà une du moins qui ne l'aime pas.

TORIGNI.

Ah çà, outre le plaisir de vous voir... je suis venu pour affaires ; j'allais à Paris consulter M. Édouard, votre fils, lorsque j'ai appris hier qu'il était chez vous en vacances, et j'ai dit : « Fouette, postillon ! deux lieues de plus pour trouver un homme de talent. »

THÉMINE.

On fait souvent plus de chemin sans en rencontrer.

TORIGNI.

Comme vous dites.

ÉDOUARD, *passant auprès du général.*

A vos ordres, général... Mais nous parlerons de cela plus tard, car devant ces dames...

HORTENSE.

Ah! mon Dieu! que je ne vous gêne pas... moi, je suis horriblement fatiguée... je vais faire un peu de toilette.

TORIGNI.

AIR du *Pot de fleurs.*

Et ta fatigue, chère amie?

HORTENSE.

Cela délasse!

TORIGNI.

Il y paraît!

THÉMINE.

Dès qu'il faut vaincre tout s'oublie.

TORIGNI.

Des conquêtes tel est l'effet!

THÉMINE, *à Torigni.*

Cette habitude était jadis la vôtre,
Et votre bras, que la gloire guidait,
D'une victoire alors se reposait
En en gagnant encore une autre.

(*Bonneval et Henriette remontent le théâtre, et causent ensemble.*)

HORTENSE.

C'est très-joli, ce qu'il vous dit là, car Monsieur est bien plus galant avec vous qu'avec moi... aussi je m'en vais, je vous laisse.

BONNEVAL, *passant avec Henriette entre M. de Torigni et Hortense.*

Ma fille va vous montrer votre appartement, la chambre verte, n'est-ce pas? la première à gauche dans le corridor, une vue superbe, la vue sur mes vignes.

HENRIETTE.

Ne vous inquiétez donc pas, mon père, cela me regarde.

BONNEVAL.

Par exemple... général, je crains que nous ne soyons obligés de vous séparer de Madame; car, dans cette campagne, nos chambres sont si petites, que vous aurez chacun la vôtre... c'est très-désagréable.

HORTENSE, souriant.

Comment donc!.. une maison charmante.

BONNEVAL.

Vous êtes bien bonne.

HORTENSE, à Henriette.

Pardon, ma belle demoiselle, désolée de la peine que vous prenez... mais je vous rends tout de suite à ces Messieurs. (Saluant Thémine.) Monsieur Thémine... (Saluant Torigni.) Monsieur le général, j'ai bien l'honneur... Allons, Messieurs, parlez d'affaires, il n'y a plus de dames. (Elle entre avec Henriette dans la chambre à gauche.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, excepté HENRIETTE, et HORTENSE.

(Thémine s'est assis à droite du théâtre.)

TORIGNI.

Je ne suis pas fâché que ma femme s'éloigne, car, sans le savoir, elle est pour quelque chose dans cette aventure dont je veux vous parler, et j'aime autant qu'elle n'en ait pas connaissance.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce donc?

TORIGNI.

Une discussion qui a eu lieu entre l'autorité militaire et l'autorité administrative, et c'est à ce sujet que je viens vous demander un petit mémoire justificatif pour exposer au ministère ce qui s'est passé entre moi et M. de Varange, notre préfet.

THÉMINE, se levant.

M. de Varange, mon cousin un cousin ! à succession, avec qui je suis brouillé à mort.

TORIGNI.

Vrai? touchez là, nous sommes quittes... je vous ai rendu, sans le savoir, un service d'ami.

TOUS.

Et comment cela?

TORIGNI.

L'autre soir, dans son salon, où nous n'étions que quelques personnes, j'étais sur un canapé, où je dormais à moitié, ce qui m'arrive souvent, lorsqu'en me réveillant j'entendis mon

nom que l'on prononçait en riant et à voix basse. C'était M. le préfet lui-même qui se permettait de s'égayer à mes dépens.

AIR de *Turenne*.

Sur mon honneur, sur celui de ma femme,
Ils plaisantaient! j'entendais leurs bons mots!

THÉMINE.

Et vous pouviez, dans le fond de votre âme,
Donner croyance à de pareils propos?

BONNEVAL.

Vous, compagnon de nos vieux généraux!

ÉDOUARD.

Lorsque la mitraille et la poudre
Ont respecté ce front guerrier,
Rien ne saurait l'atteindre!.. le laurier
Préserve, dit-on, de la foudre!
Préserve toujours de la foudre!

TORIGNI.

Dieu le veuille! aussi j'aurais dû m'écrier : « C'est une calomnie, vous outragez un vieux soldat, un homme d'honneur. » Mais, ma foi!.. je n'ai eu le temps ni de parler, ni de réfléchir, j'ai commencé l'explication militairement, en lui appliquant un soufflet...

BONNEVAL.

O ciel!..

TORIGNI.

Vous sentez qu'après cela il ne s'agissait plus de phrases, et le soir même, nous nous sommes battus au pistolet... nous marchions l'un sur l'autre... il a tiré à dix pas, m'a manqué... moi je suis arrivé sur lui...

ÉDOUARD.

Et vous lui avez donné la vie?..

TORIGNI.

Je l'ai tué sans pitié; je ne m'en repens pas, et j'en ferais autant à quiconque, directement ou indirectement, porterait atteinte à la réputation de ma femme... je n'ai qu'un tort, c'est de m'être battu, et si jamais j'étais trahi...

ÉDOUARD.

Y pensez-vous?

TORIGNI.

Oui, morbleu!.. c'est une infamie, et je m'en rapporte à

vous, qui êtes avocat et qui entendez la justice. Vous punissez, n'est-il pas vrai, le vol et l'assassinat? Si un malfaiteur s'introduit chez moi pour me dérober une somme dont je ne me soucie guère... il y a des lois, et s'il me dérobe ce que j'ai de plus cher au monde, il n'y en a pas! S'il me ravit mon honneur, mon repos, ma réputation, il faut que j'aille exposer mes jours pour en avoir vengeance! Je ne crains pas la mort, je l'ai vue de près... mais penser qu'en mourant je laisserais auprès de ma femme un successeur peut-être... Non, je suis trop jaloux pour me faire tuer, et si jamais je trouvais chez moi un amant, un rival, je tirerais dessus sans remords; et, dans mon âme et conscience, je croirais avoir bien fait...

THÉMINE, souriant.

Vous dites cela, mais vous n'oseriez pas.

TORIGNI.

Et qui m'en enpêcherait?

THÉMINE.

Vous-même.

TORIGNI.

Ce n'est pas vrai.

THÉMINE.

Laissez-donc, vous êtes trop brave pour cela, je parie bien...

TORIGNI.

Je parie que non. (Souriant.) Et prenez garde, mon cher ami, vous savez que vous n'êtes pas heureux avec moi en paris...

BONNEVAL.

Comment cela?

TORIGNI.

Je lui en ai déjà gagné un il y a deux mois... lorsqu'en allant aux eaux, il s'est arrêté une demi-journée... dans mon château, aux environs de Mâcon; et cette visite-là lui a coûté vingt-cinq louis.

BONNEVAL.

O ciel!..

TORIGNI.

Tout autant, et je me le reproche, parce qu'en honneur, je pariais à coup sûr. Il voulait me soutenir que, du bout de mon parc, on n'entendait pas la cloche de ma salle à manger.

THÉMINE, vivement.

Du tout, ce n'était pas moi!

TORIGNI.

Vous et ma femme, vous êtes tous les deux d'une obstination...

THÉMINE, à part, avec impatience.

Et pas moyen de l'arrêter!

TORIGNI.

Au point que, pour les convaincre, j'ai été obligé moi-même d'aller sonner...

BONNEVAL, tout effaré.

Non, non... ce n'est pas possible... et je doute encore.

TORIGNI.

Il n'y a pas à en douter; c'est comme je vous le dis... rien n'est plus vrai.

BONNEVAL, à part.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

THÉMINE, à Édouard.

Prends donc garde à ton père, qui va nous trahir.

TORIGNI.

C'est drôle, n'est-ce pas? très-drôle, ah!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père, madame de Torigni est prête, le souper est servi; et si vous voulez... (Le regardant.) Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc? Quelle drôle de physionomie!..

THÉMINE.

C'est vrai! la figure la plus étonnante.

HENRIETTE, riant.

Ah! ah! ah!

THÉMINE, riant aussi.

Il n'y a pas moyen... de garder son sérieux... (Tous se mettent à rire.)

BONNEVAL, regardant Thémine.

Et il ose rire encore!.. je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines!.. (Essayant de rire.) Ah! ah!..

THÉMINE, à Édouard.

Tâche donc de changer la conversation.

TORIGNI, regardant à terre et se baissant.

Par exemple! pour un homme soigneux, voilà une lettre que vous laissez traîner à terre...

BONNEVAL, qui est passé auprès d'Édouard.

Une lettre... laquelle?..

TORIGNI, la ramassant.

Non, je me trompe, ce n'est qu'une enveloppe... (La regardant.) A monsieur Bonneval. (S'arrêtant.) Ah! mon Dieu!..

ÉDOUARD, bas, à Bonneval.

L'écriture de sa femme... Il la reconnaît.

BONNEVAL.

Que lui dire?

THÉMINE.

Silence!..

TORIGNI, à part, et regardant toujours l'adresse.

C'est bien sa main... et timbrée de Mâcon... Il n'y a pas de doute... A monsieur Bonneval. Comment ma femme écrit-elle à Édouard, à ce jeune homme, qu'elle ne connaît pas? Je le saurai. (Haut, à Bonneval.) Je pense que cette enveloppe contenait une lettre qui appartenait à votre fils?

BONNEVAL, à part.

Dieu!.. s'il allait lui chercher querelle!.. (Haut.) Non, général, non, c'est à moi que la lettre était adressée.

TORIGNI, le regardant avec intention.

A vous?..

BONNEVAL, à part.

Il va me prendre pour un séducteur.

TORIGNI, se contenant.

Puis-je savoir, sans indiscrétion, quelle est la personne qui vous a envoyé cette lettre? Comment se fait-il qu'elle vous écrit?.. quelle affaire?.. quelle relation?..

BONNEVAL, à part.

Je me sens une sueur froide; c'est fini, me voilà revenu des bonnes fortunes et des conquérants.

TORIGNI, avec une colère concentrée.

Eh bien!.. ne pouvez-vous me répondre?.. Y a-t-il là-dessous quelque mystère?..

ÉDOUARD, souriant et passant auprès de Torigny.

Aucun, général; mais il n'est pas étonnant que mon père ignore ce dont il s'agit; c'est moi qui ai reçu la lettre, et qui l'ai lue. (Bonneval passe à la droite de Thémine.)

TORIGNI.

Et de qui était-elle?

ÉDOUARD.

Vous vous en doutez bien : elle était de votre femme.

TORIGNI.

Et pourquoi vous écrivait-elle?

ÉDOUARD.

Pour nous prévenir de votre arrivée.

THÉMINE, bas, à Édouard.

A merveille!..

BONNEVAL, à part.

Dieu! que ces avocats ont d'esprit, pour trouver des moyens!..

TORIGNI, à part.

Quoi! vraiment, c'était cela?.. (Souriant.) Eh bien! voyez, mes amis, si je suis malheureux!.. l'aspect seul de cette enveloppe, cette écriture, avaient déjà fait naître dans mon esprit mille idées absurdes.

ÉDOUARD, bas, à Thémine.

Préviens madame de Torigni.

THÉMINE, de même.

J'y cours. (Avec effroi.) C'est elle!..

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, HORTENSE.

HORTENSE.

Ce n'est pas moi qui ferai attendre, je l'espère... Je descends pour le souper, car il paraît que l'on soupe... c'est amusant... c'est patriarcal... (A Torigni.) Eh bien! Monsieur, la conférence est-elle terminée?

TORIGNI.

Sans doute... (Lui montrant l'enveloppe.) Tenez, connaissez-vous cela?..

HORTENSE.

O ciel!

TORIGNI.

Pourquoi, je vous le demande, ne pas m'en prévenir?..

HORTENSE.

Moi! que voulez-vous dire?..

THÉMINE.

Que la vue seule de cette enveloppe, trouvée à terre, avait déjà éveillé l'imagination du général.

ÉDOUARD.

Il ne voulait pas croire que vous nous eussiez écrit, Madame, pour nous prévenir de son arrivée...

HORTENSE, cherchant à se remettre.

Et pourquoi pas ?.. C'était, je crois, plus convenable que de surprendre ainsi vos amis...

TORIGNI.

Certainement; mais, je le répète, pourquoi ne m'en a-t-on rien dit?

HENRIETTE, venant entre Édouard et Torigni.

C'est comme à moi; les frères sont singuliers!.. il avait cette lettre, et n'en prévient pas!..

TORIGNI, regardant Édouard et sa femme.

C'est étonnant!..

HENRIETTE.

De sorte que j'ai été obligée, et vite, et vite...

ÉDOUARD, bas, à Henriette.

Tais-toi donc!

TORIGNI, à Henriette, regardant Édouard et sa femme.

Ah! il ne vous en a pas fait part!..

THÉMINE.

Les avocats ont bien autre chose en tête, et sont distraits comme les poëtes. Allons, général, à table! (Il va auprès de Torigni.)

TORIGNI, toujours observant.

Volontiers...

ÉDOUARD.

Vous verrez notre vin de champagne de la façon de mon père.

TORIGNI, essayant de rire.

Ici... à Dijon?..

ÉDOUARD.

Certainement; c'est en Bourgogne maintenant qu'on fait le champagne...

THÉMINE.

Aussi, moi qui n'en bois jamais, je tiendrai tête au général; une fois par hasard, cela fait bien, cela étourdit.

TORIGNI.

Vous avez raison... (Bas, à Thémine, montrant Édouard et sa femme.) Mon cher ami, j'ai des soupçons sur ce jeune homme.

THÉMINE, de même.

Quelle folie! Y pensez-vous ?

TORIGNI, de même.

Je ne les perds pas de vue.

FINALE des *Voitures versées.*

CHŒUR.

A table, à table!
C'est ici l'instant d'être aimable ;
C'est un repas délicieux !
On soupait chez nos bons aïeux.

TOUS, à part.

Cachons mon trouble à tous les yeux.

HORTENSE, bas, à Thémine, pendant que la musique continue.

Il faut que je vous parle, ne fût-ce qu'une minute.

THÉMINE, de même.

Impossible.

HORTENSE.

Ma sûreté en dépend.

THÉMINE.

J'irai. (Il s'éloigne, et dit à part :) La chambre verte ; je me le rappelle.

BONNEVAL, à Henriette.

La chambre destinée à Madame est-elle prête?

HENRIETTE.

Y pensez-vous? pour une belle dame, un tel appartement! je lui donnerai le mien : c'est le plus beau de la maison.

BONNEVAL.

Et toi?

HENRIETTE.

Je prendrai la chambre verte.

CHŒUR.

A table, à table!
C'est ici l'instant d'être aimable;
C'est un repas délicieux!
A table, à table.

(Édouard offre sa main à Hortense; le général à Henriette; Thémine et Bonneval sortent les derniers.)

ACTE II.

Un riche salon du château de madame de Simiane. Une cheminée et deux croisées au fond. Portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Simiane ; celle de droite est la porte d'entrée. Sur le devant, à gauche, un guéridon avec quelques papiers.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉMINE, MADAME DE SIMIANE.

(Thémine est assis à droite du théâtre, la tête appuyée sur sa main ; madame de Simiane entre par la porte à gauche, et parle à un domestique.)

MADAME DE SIMIANE, au domestique.

Disposez tout, comme je l'ai dit, et avertissez-moi dès que ces Messieurs viendront... (Le domestique sort par la porte à droite. Apercevant M. de Thémine, et à part.) Ah ! M. de Thémine !.. il arrive le premier... c'est bien...

THÉMINE, à part.

Plus de repos !.. c'est horrible ! et depuis six semaines, depuis ce funeste voyage, ne pouvoir chasser cette idée qui me poursuit !..

MADAME DE SIMIANE, s'approchant doucement.

Il ne me voit pas, tant il est préoccupé ! Il ne faut pas m'en plaindre, c'est peut-être à moi qu'il pense.

THÉMINE, à part.

Fatale soirée ! fatale ivresse !.. (Madame de Simiane s'approche lentement, et met sa main sur son épaule. Thémine, la regardant.) Ah ! Amélie !.. (Avec délire, et joignant les mains.) Pardon !.. pardonnez-moi !..

MADAME DE SIMIANE, souriant.

De ne m'avoir pas vue ?

THÉMINE.

Oui, j'en avais besoin... je vous appelais... ne me quittez pas !.. quand vous êtes près de moi, je suis heureux ! je ne pense plus à rien, qu'à vous, qui, malgré votre cruauté, votre sévérité, êtes mon ange gardien.

MADAME DE SIMIANE.

Dites-vous vrai ?.. tant mieux ; mais savez-vous, mon ami, que depuis plus d'un mois, depuis votre retour des eaux, m'inquiétez sérieusement !..

AIR du *Piége*.

Ou d'humeur noire ou de vapeur
On vous croirait atteint!

THÉMINE.

Quelle injustice!

MADAME DE SIMIANE.

C'est donc le spleen?

THÉMINE.

Eh! non, vraiment! erreur!

MADAME DE SIMIANE.

Alors, Monsieur, c'est un caprice,
C'est pire encor; ce sont des torts nouveaux
Qu'il faut nous laisser à nous autres!
Pourquoi, Messieurs, nous prendre nos défauts?
Vous avez bien assez des vôtres!

Et c'est pour vous gronder que je vous ai fait venir de si bon matin ici, dans mon château; vous pensiez peut-être être en bonne fortune?

THÉMINE.

Mais oui, puisque je venais vous voir.

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien! mon ami, détrompez-vous; il s'agit de choses trop sérieuses, et auxquelles vous ne vous attendez guère... D'abord, parlons raison : il y a quelques mois, quand je vous offris ma main, vous m'avez refusée... vous n'aviez rien, vous ne vouliez pas tenir de votre femme votre fortune et votre existence dans le monde; et tout en blâmant un excès de délicatesse qui nous rendait malheureux, je trouvais à ce refus un motif trop noble pour m'en offenser; mais, depuis six semaines environ, la mort de votre cousin vous laisse héritier d'une fortune égale au moins à la mienne : c'est chez votre ami, chez M. Édouard Bonneval, que vous avez, si je ne me trompe, appris cette nouvelle; et dès le lendemain au matin, vous avez quitté sa campagne près de Dijon, et vous êtes accouru chez moi, à Paris, dans un état que je ne pourrai jamais oublier... un air sombre et égaré, une physionomie toute renversée; et cependant je ne pouvais attribuer cette douleur à la perte de votre cousin, que vous n'aimiez pas, et avec qui vous étiez fort mal... Ma première pensée, je l'avoue (on craint tout quand on aime), fut que votre cœur était changé... que vous ne m'aimiez plus...

THÉMINE.

Moi !

MADAME DE SIMIANE.

Je fus bientôt rassurée... jamais vous n'aviez été pour moi plus tendre et plus assidu; mais souvent, dans vos yeux, il y avait une expression de regrets, d'amour et de repentir qui me touchait tellement, que, bien des fois, je fus tentée de vous dire : Je te pardonne...

THÉMINE.

Me pardonner... et quoi?..

MADAME DE SIMIANE.

Je n'en sais rien, mais je vous pardonnais toujours; et maintenant que je sais tout...

THÉMINE.

O ciel!.. vous sauriez?.. Non... non... ce n'est pas possible.

MADAME DE SIMIANE.

L'autre semaine, au jardin, vous causiez avec votre frère... j'étais près de vous, et il vous disait : « Eh bien! quand vous mariez-vous ?.. — Peut-être jamais! avez-vous répondu... Il me semble que j'ai si peu de temps à vivre... je suis tellement souffrant, que, quoique adorant madame de Simiane, il y a peu de générosité à moi à l'associer à mon sort. » Voilà ce que vous avez dit... et c'est donc là, Monsieur, la cause de votre tristesse?

THÉMINE, à part.

Ah!.. gardons-nous de la détromper! (Haut.) Eh bien! oui, Madame, oui, j'en conviens... des pressentiments dont je rougis moi-même...

MADAME DE SIMIANE.

Et qui n'ont pas le sens commun. Mais quand vous auriez dit vrai, où donc deviez-vous chercher des soins et des consolations, si ce n'est auprès de moi?.. Veiller sur celui qu'on aime, éloigner de lui la douleur... mais nous sommes faites pour cela, c'est notre état, notre mérite... le seul que le temps ne puisse nous enlever; et en se mariant, mon ami, l'on y compte un peu... Si vous ne nous aimiez que tant que nous sommes belles, et tant que vous êtes jeunes, notre empire serait de bien courte durée; mais malheureusement arrivent pour vous les années et les souffrances... vous nous aimez alors, parce que nous sommes bonnes, vous nous aimez en proportion de vos peines, et cet amour-là n'est pas comme l'autre, il ne fait qu'augmenter...

THÉMINE.

Ah! comment reconnaître tant d'amour et de générosité?..

MADAME DE SIMIANE.

Je n'en ai pas tant que vous croyez... car, cette fois, je n'ai point pardonné, et je me suis vengée à mon tour de mon manque de confiance... J'ai tout disposé sans vous en prévenir... je vous ai écrit hier que je vous priais de vous rendre ici, dans mon château, pour une affaire importante... qui ne souffrait pas de retard.

THÉMINE.

Et laquelle?

MADAME DE SIMIANE.

Vous ne devinez pas?.. votre mariage, Monsieur...

THÉMINE, avec joie.

Il se pourrait!.. un pareil bonheur!

MADAME DE SIMIANE.

On ne vous demande pas votre avis ni votre consentement.

AIR : *Le Parnasse des dames.*

Au complot, à la perfidie
En vain vous aurez beau crier!
Bon gré, mal gré, l'on vous marie :
Vous êtes notre prisonnier!
Oui, dans ce château je commande,
Et d'en sortir perdez l'espoir!
C'est votre peine...

THÉMINE.

Ah! je demande
Qu'elle commence dès ce soir!

MADAME DE SIMIANE.

Quoi! vraiment, cela ne vous effraye pas!

THÉMINE.

Ah! j'oublie tout!.. plus de remords!.. plus de regrets! Mais comment, sans que j'aie pu m'en douter, une pareille conspiration... a-t-elle réussi?..

MADAME DE SIMIANE.

En ne disant rien à personne... vous comprenez... pas même à nos témoins, dont l'un est ici depuis hier soir, et les autres vont arriver ce matin, sans savoir même de quoi il s'agit.

THÉMINE.

Et ces témoins sont?..

MADAME DE SIMIANE.

Des amis, dont la présence, je crois, vous sera agréable... et il faut que vous les trouviez bien; car, en l'absence de votre frère, qui vient de quitter Paris, je les ait fait venir exprès.

THÉMINE.

Et qui donc?

MADAME DE SIMIANE.

D'abord, de votre côté, votre meilleur ami... un charmant jeune homme, pour qui j'ai la plus grande estime, et que vous-même autrefois m'avez présenté... Édouard Bonneval...

THÉMINE, vivement.

Édouard!.. Ah! ce nom-là me rappelle...

MADAME DE SIMIANE.

Quoi donc?..

THÉMINE.

Rien... excusez-moi... je voulais dire... que surpris ainsi à l'improviste...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Deux messieurs demandent à parler à Madame.

MADAME DE SIMIANE.

Qui donc?..

LE DOMESTIQUE.

MM. Bonneval, le père et le fils.

THÉMINE, à part.

Ah! dans ce moment surtout je ne pourrais supporter leur présence.

MADAME DE SIMIANE, au domestique.

Et vous les faites attendre!... qu'ils entrent sur-le-champ!.. (A Thémine.) Qu'avez-vous donc?

THÉMINE, embarrassé.

Deux mots à écrire... à envoyer à Paris.

MADAME DE SIMIANE, lui montrant sa chambre.

Eh bien! là, dans mon appartement... (Thémine passe à gauche et lui baise la main.) N'est-ce pas dans votre appartement? (Thémine entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

BONNEVAL, ÉDOUARD, MADAME DE SIMIANE.

ÉDOUARD, à la porte.

Entrez donc, mon père.

BONNEVAL.

C'est toi qui me présente. (Ils entrent.)

MADAME DE SIMIANE.

Je vous remercie, monsieur Édouard, et plus encore de la surprise que je vous dois; je n'aurais pas osé compter sur le plaisir de voir monsieur votre père, et je m'estime bien heureuse que de lui-même...

BONNEVAL.

Oui, Madame... (A part.) Voilà une femme charmante!.. (Haut.) J'ai voulu accompagner mon fils à Paris, d'abord pour voir Paris, et pour jouir de ses succès, à ce cher enfant!

MADAME DE SIMIANE.

C'est si naturel!... Il marche à une belle réputation, et chacun dit que sa place est marquée au premier rang.

BONNEVAL, à Édouard.

Tu l'entends!.. (A madame de Simiane.) Et avec tout cela il n'est pas heureux.

MADAME DE SIMIANE.

Est-il possible!

ÉDOUARD.

Il ne s'agit pas de moi, mon père, mais de Madame. Et quand j'ai reçu de vous ce billet où vous me dites seulement: « Venez, j'ai besoin de vous... j'attends de vous un service, » j'ai tout quité, et me voilà!

MADAME DE SIMIANE.

Je connaissais votre amitié, je n'en doute pas; et plaise au ciel que vous puissiez quelque jour mettre la mienne à l'épreuve!

ÉDOUARD.

Que de bontés!..

BONNEVAL.

Et tu hésites encore à parler?..

ÉDOUARD, d'un air suppliant.

Mon père, au nom du ciel!..

MADAME DE SIMIANE.

Qu'y a-t-il donc?..

BONNEVAL, passe entre Édouard et madame de Simiane.

Une chose d'où dépend son sort.

MADAME DE SIMIANE.

Est-il vrai? parlez vite!..

ÉDOUARD.

Ne le croyez pas, Madame!...

BONNEVAL.

Quelque chose que j'ai appris par sa sœur, et qu'il n'a jamais osé vous dire; et s'il faut vous l'avouer, Madame, c'est pour cela que je suis venu avec lui... J'ai dit : Je verrai madame de Simiane; il faut qu'elle sache ce dont il s'agit; et puisque j'ai un fils qui, quoique avocat, ne peut pas parler, je parlerai pour lui.

ÉDOUARD.

Mon père!..

BONNEVAL.

Oui, Monsieur... et si je parle mal, Madame excusera, parce que je n'ai fait ni mon droit ni mon stage; mais il n'y a pas besoin de cela pour expliquer nettement ses affaires, sa position, et pour aller au fait.

MADAME DE SIMIANE.

Eh! allez-y, de grâce!

BONNEVAL.

Vous avez raison. Vous saurez, Madame, que je n'ai pas de fortune; mais j'ai deux enfants qui font mon bonheur, c'est-à-dire qui faisaient, car, depuis quelque temps, ma pauvre fille est triste et souffrante...

MADAME DE SIMIANE.

Votre fille! cette chère Henriette?...

BONNEVAL.

Pesonne ne sait ce qu'elle a!..

AIR : *Du partage de la richesse.*

Moi, je le sais, c'est qu'elle aime son frère!
Et que son frère, et sombre et malheureux,
Le jour entier gémit, se désespère!
Lui que j'ai vu si content, si joyeux!
Mon pauvre fils, mon espoir, mon idole,
Lui qu'on citait déjà comme avocat,
Perd l'appétit, le sommeil, la parole...
Si ça dure... adieu son état
Vous le voyez, il perdra son état.

MADAME DE SIMIANE.

Et qu'a-t-il donc?...

BONNEVAL.

Il a, Madame, qu'il est amoureux.

ÉDOUARD.

Mais, mon père...

BONNEVAL, montrant Édouard.

Oui, Madame, oui, mon client est amoureux... Regardez plutôt si j'ai menti! et c'est là-dessus qu'il voudrait avoir vos conseils.

MADAME DE SIMIANE.

Je connais donc la personne? Je puis lui être utile? Son nom, Édouard?... et si j'ai quelque pouvoir sur elle... je lui dirait tout ce que je pense de vous... je lui peindrai avec tant de chaleur vos talents, votre bon cœur, votre mérite, que je la forcerai bien à dire oui. (Édouard passe auprès de madame de Simiane.)

ÉDOUARD.

Dites-le donc, car cette personne-là, c'est vous!...

MADAME DE SIMIANE.

Moi, grand Dieu!..

ÉDOUARD.

Oui, Madame, vous-même!

MADAME DE SIMIANE.

Ah!.. Monsieur!... ah! mon ami! qu'ai-je fait!.. et me pardonnerez-vous jamais le coup que je vais vous porter! Ce billet que je vous ai écrit, il y a quelques jours...

ÉDOUARD.

En me priant de venir ici pour vous rendre un service?..

MADAME DE SIMIANE, vivement.

Croyez bien que j'ignorais... que... (A elle-même.) J'étais bien loin de me douter...

ÉDOUARD.

Achevez, ce service que vous attendiez de moi... quel était-il?

MADAME DE SIMIANE, baissant les yeux.

D'être mon témoin... pour mon mariage...

BONNEVAL ET ÉDOUARD.

O ciel!..

MADAME DE SIMIANE.

Avec M. de Thémine votre ami.

ÉDOUARD.

AIR : *Un jeune Grec.*

Est-il possible!

BONNEVAL.

Allons, c'est encore lui !
Le maudit homme! il n'en manque pas une!

ÉDOUARD.

Eh quoi! c'est vous qu'il adore aujourd'hui?

MADAME DE SIMIANE.

Vous l'ignoriez?

ÉDOUARD.

Oui, pour mon infortune !
Sans vous nommer, sans cesse il me parlait
De l'amour qu'en lui faisait naître...
Un ange! un être et divin et parfait...
Ah ! c'est ma faute, et rien qu'à ce portrait,
Mon cœur eût dû vous reconnaître!

MADAME DE SIMIANE, lui prenant la main.

Monsieur Édouard...

ÉDOUARD.

Oubliez que j'ai parlé; oubliez-moi, épousez-le...

BONNEVAL.

Et moi, je ne le souffrirai pas; je m'oppose à ce mariage! et ne croyez pas que ce soit par intérêt personnel! Ce n'est plus pour mon fils, c'est pour vous-même, Madame, et par l'affection que je vous porte... vous ne pouvez pas être heureuse avec un pareil homme.

MADAME DE SIMIANE.

Que dites-vous !

BONNEVAL, à Édouard.

Si elle savait comme moi ce qu'il en est... si je lui disais...

ÉDOUARD, l'interrompant.

Mon père, taisez-vous! au nom de l'amitié et de l'honneur.

BONNEVAL, de même et avec colère.

Mais c'est ton rival!

ÉDOUARD.

Raison de plus!...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, THÉMINE.

MADAME DE SIMIANE, qui a été au-devant de lui.

Venez, Thémine, venez m'aider à réparer nos torts à l'é-

gard d'un ami envers qui nous sommes bien coupables !....

THÉMINE, troublé.

Que dites-vous ?

MADAME DE SIMIANE.

Je l'avais choisi pour témoin de notre union, et il vient de m'apprendre.

THÉMINE.

Eh ! quoi donc ? au nom du ciel ! achevez.

MADAME DE SIMIANE.

J'étais si loin de soupçonner les sentiments que lui-même avait pour moi !

THÉMINE, respirant plus librement.

Comment ! c'était cela ?... il vous aimait ? (Allant à Édouard, et lui prenant la main.) Oui, tu dois m'en vouloir, et je te l'avais bien dit : mon amitié est fatale... elle porte malheur.

ÉDOUARD, à Thémine.

J'oublierai mon chagrin pour ne songer qu'à ton bonheur. (A Madame de Simiane.) Vous, Madame, si vous croyez désormais me devoir quelque amitié, je vous en demanderai une preuve.

MADAME DE SIMIANE.

Et laquelle ?..

ÉDOUARD.

C'est de ne rien changer à ce que vous avez décidé pour aujourd'hui.

AIR de *la Sentinelle*.

Comme témoin et surtout comme ami,
Auprès de vous vous m'appeliez, Madame...

BONNEVAL.

Ah ! c'en est trop ! tu veux encore ici...

ÉDOUARD.

Oui, c'est un droit que l'amitié réclame !
C'est un devoir que je rempli.
Jadis, et par faveur insigne,
Vous m'accordiez ce nom d'ami...
C'est moi qui le prends aujourd'hui,
Car d'aujourd'hui je m'en crois digne.

MADAME DE SIMIANE.

Quoi ! tant de générosité...

ÉDOUARD.

C'est convenu, ne parlons plus de moi, mais de vous... (Se

retournant et apercevant Bonneval qui pleure.) Allons donc, mon père, aurez-vous moins de courage que moi.

BONNEVAL.

Mon pauvre fils !..

ÉDOUARD.

Il ne faut pas songer qu'à soi dans ce monde... (Regardant madame de Simiane.) Il faut penser au bonheur des autres; cela console tout. (A madame de Simiane.) Je suppose que vous attendez beaucoup de monde, nombreuse compagnie?

MADAME DE SIMIANE.

Non pas ! ce mariage doit se faire sans éclat, en petit comité, entre amis, vous d'abord, et puis le général Torigni.

BONNEVAL.

Le général !

MADAME DE SIMIANE.

C'est mon parent. Je l'avais choisi pour témoin de mon côté, et sans être prévenu plus que vous de mes projets, il est arrivé hier au soir avec sa femme.

THÉMINE, avec effroi.

Sa femme!

ÉDOUARD.

Madame de Torigni?..

BONNEVAL, à part.

En voici bien d'une autre!..

MADAME DE SIMIANE.

Ils ont passé la nuit au château, et je m'étonne qu'ils ne soient pas encore descendus.

THÉMINE, bas, à Édouard.

C'est fait de moi! rien n'arrêtera Hortense...

MADAME DE SIMIANE.

Ma chère tante sera sans doute encore à sa toilette, car c'est pour elle une affaire d'État!.. Que sera-ce quand elle saura qu'il s'agit d'un mariage? elle ne me pardonnera pas de le lui avoir laissé ignorer.

THÉMINE.

Eh bien! de grâce, ne lui en parlez pas encore... non plus qu'au général.

MADAME DE SIMIANE.

Et pourquoi donc?..

THÉMINE.

Des raisons que vous saurez, que je vous expliquerai. Mais

au nom du ciel, ne parlez pas de moi, du moins dans ce moment, plus tard je ne dis pas...

MADAME DE SIMIANE.

Il faut qu'il y ait un motif...

ÉDOUARD.

Que je devine sans peine; l'amour-propre, le respect humain. Il s'est tant de fois moqué du mariage devant le général, que dans ce moment-ci, redoutant sa raillerie...

BONNEVAL, à part.

Et il va encore trouver des moyens pour son rival!

MADAME DE SIMIANE.

Quoi! Monsieur, vous seriez comme *le Philosophe Marié*... vous rougiriez d'être heureux?..

THÉMINE, avec impatience.

Ce motif-là, ou tout autre... Ce sont eux, je les entends; quelques heures encore, quelques heures de silence, si vous ne voulez pas me faire une peine réelle.

MADAME DE SIMIANE.

Ce mot suffit, mon ami, et aujourd'hui, comme toujours, je vous obéirai.

THÉMINE, à part.

Je respire! d'ici à ce soir, et je préviendrai Hortense et je l'amènerai à ce mariage.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, TORIGNI, HORTENSE.

HORTENSE, entrant en causant avec Torigni.

Oui, Monsieur, j'en aurai la migraine; me lever de si bonne heure!..

TORIGNI.

A onze heures passées!.. (Pendant que madame de Simiane va au-devant de Torigni. Thémine passe auprès d'Édouard.)

MADAME DE SIMIANE, à Torigni et à Hortense.

Bonjour, mon cher oncle... bonjour ma jolie tante...

HORTENSE.

C'est charmant d'être tante quand on est plus jeune que sa nièce... Non, ne vous fâchez pas, du même âge... je le dis partout, parce que cela me vaut une foule de compliments... qui sont toujours les mêmes, et qui me font toujours plaisir... Quoi! Madame est tante... peut-être grand'tante!.. Eh, mon

Dieu!.. cela ne tardera peut-être pas... (A madame de Simiane.) Cela dépend de vous... (Se retournant et apercevant Thémine qui jusque-là s'est tenu à l'écart près d'Édouard, elle pousse un cri.) Ah! (Elle se reprend, lui fait froidement la révérence, et s'avance gaiement près d'Édouard.) Monsieur Édouard. (Se retournant, et s'adressant à madame de Simiane.) Et vous ne me dites pas que vous attendiez du monde. (Saluant.) Grâce au ciel, les vacances sont finies, et j'espère que nous vous recevrons cet hiver.

TORIGNI, à part.

Quel empressement!.. (Haut.) Il me l'a bien promis.

HORTENSE.

Le général y compte, il vous aime beaucoup, et je suis si contente de l'entourer de ses amis!..

ÉDOUARD, qui est passé auprès d'Hortense.

En voici un que je vous présente, M. Bonneval, mon père.

HORTENSE.

Que j'ai grand plaisir à revoir. Et votre aimable Henriette, comment va-t-elle?

BONNEVAL.

Je n'en suis pas content... elle est souffrante, elle est triste.

HORTENSE.

Vous ne l'avez pas amenée avec vous à Paris?..

BONNEVAL.

Non, elle a voulu rester à Dijon.

THÉMINE, à part.

Ah!.. je respire...

TORIGNI.

Nous irons la voir en passant, en retournant à ma terre...

HORTENSE, étourdiment.

Oui, mais après l'hiver... le plus tard possible; je n'aime pas la campagne. (Geste de Torigni.) Si, Monsieur, je l'aimerai si cela peut vous faire plaisir... je l'aime déjà, aujourd'hui surtout; et quoique je ne sache pas encore pourquoi madame de Simiane nous a convoqués si solennellement...

TORIGNI.

Elle va vous l'apprendre... je l'espère.

MADAME DE SIMIANE.

Pas tout à fait encore; je puis cependant vous dire la moitié de mon secret, et vous avouer que je vais me marier aujourd'hui même.

HORTENSE.

Est-il possible !

TORIGNI.

Elle a raison.

HORTENSE.

Et moi, je ne le lui conseille pas. Qu'est-ce qu'elle peut désirer? elle est veuve...

TORIGNI.

Eh bien !.. par exemple !..

HORTENSE.

Je voulais dire... elle est libre, elle est riche, et si elle me demandait mon avis.

MADAME DE SIMIANE.

C'est pour cela que j'ai convoqué ma famille.

HORTENSE, regardant Thémine et Édouard.

Mais ces Messieurs ne sont pas de votre famille. Comment alors se fait-il...

TORIGNI.

Je devine; l'un d'eux est le prétendu...

HORTENSE, vivement.

S'il était vrai !.. (Courant à madame de Simiane.) Lequel, Amélie, lequel de ces Messieurs?

MADAME DE SIMIANE, souriant.

Eh ! mais, vous êtes bien curieuse, et sans manquer, ma chère tante, au respect que je vous dois, je ne vous dirai que tantôt, avant dîner, lequel de ces Messieurs sera mon mari.

BONNEVAL, souriant.

D'abord, et malheureusement ce n'est pas moi.

MADAME DE SIMIANE, d'un air aimable.

Qu'en savez-vous? Je n'excepte personne.

HORTENSE, à part.

Je comprends, et la présence du père en ces lieux me dit assez... (Vivement, à madame de Simiane.) Vous avez raison, je vous approuve, vous ne pouviez faire un meilleur choix... si bon, si aimable ! A votre place, j'aurais fait comme vous, car j'ai toujours eu un faible pour lui...

TORIGNI.

Et pour qui donc?

HORTENSE, revenant auprès d'Édouard.

Pour M. Édouard; je le dis devant lui, quoi qu'il ar-

Dieu!.. cela ne tardera peut-être pas... (A madam s..,
Cela dépend de vous... (Se retournant et apercevant Th
là s'est tenu à l'écart près d'Édouard, elle pousse un
reprend, lui fait froidement la révérence, et s'ava
douard.) Monsieur Édouard. (Se retournant, al, et nous
de Simiane.) Et vous ne me dites pas sieur, vous
monde. (Saluant.) Grâce au ciel, les nous regar-
j'espère que nous vous recevrons ce loux, ce n'est

TORIGNI, ne mérite pas.

Quel empressement!.. (Haut.)

HO

Le général y compte, il
contente de l'entourer de

ÉDOUARD, des grands parents. Monsieur

En voici un que je m'inviter pour le premier galop.
userai. C'est égal, venez toujours. Et
Que j'ai grand vous, une querelle à vous faire.
comment va-t-

TORIGNI.

Je n'en s

HORTENSE, froidement.

cret. Si nous profitions de la matinée pour faire
Vous parc?

THÉMINE, à Édouard.

se-moi d'elle, je t'en prie.

TORIGNI, regardant Édouard qui cause avec Thémine.

ce petit jeune homme, et Thémine saurait-il? serait-
confident? je l'observerai...

Air : *Et vous, ma belle fille.* (du SERMENT.)

Suivons cette jeunesse :
(A Bonneval.)
Nous représentons la sagesse...
Prenez mon bras!

BONNEVAL.

Ah ! de grand cœur !
(A part, montrant Thémine.)
Le général et lui me font trembler de peur!

ENSEMBLE.

TOUS.

Allons, la matinée est belle;
Par ce soleil pur et brillant,
Parcourons ce séjour charmant !

MADAME DE SIMIANE.

A mes serments, je suis fidèle!

(Regardant Thémine.)

Et j'espère qu'en ce moment

moi l'on doit être content!



OUARD, offrant son bras à Hortense.

ne me permettra-t-elle?...

réclamer ce droit...

NSE, acceptant avec peine.

onsieur...

nt Thémine à part, et avec dépit.)

Le maladroit!

ENSEMBLE.

TORIGNI.

Ayons toujours les yeux sur elle;
Époux attentif et prudent,
Ne les quittons pas d'un instant!

THÉMINE, regardant Édouard.

De l'amitié parfait modèle,
En s'emparant d'elle il me rend
Un grand service en ce moment!

BONNEVAL.

J'éprouve une frayeur mortelle!
D'effroi, rien qu'en les regardant,
Moi, je me sens toujours tremblant!

HORTENSE ET ÉDOUARD.

Allons, la matinée est belle;
Par ce soleil pur et brillant,
Parcourons ce séjour charmant.

MADAME DE SIMIANE.

A mes serments je suis fidèle!

(Ils sortent tous, excepté Thémine et madame de Simiane.)

SCÈNE VI.

MADAME DE SIMIANE, THÉMINE.

MADAME DE SIMIANE, souriant.

Eh bien! mon seigneur et maître, êtes-vous content? ai-je obéi?.. ai-je bien exécuté vos ordres!

THÉMINE.

Ah! c'est trop de bonté et de générosité!...

MADAME DE SIMIANE.

Et maintenant puis-je savoir?..

THÉMINE, à part.

Oh! non!.. j'ai trop besoin de son estime. (Haut.) Écoutez, Amélie, il est un secret qui me pèse, qui me rend malheureux... Vous le saurez un jour... bientôt... Mais dans ce moment, pour vous et pour moi, ne me le demandez pas...

MADAME DE SIMIANE, avec effroi.

O ciel!.. (Avec sang-froid.) Ce secret intéresse-t-il votre amour pour moi?.. Vous empêche-t-il de m'aimer?..

THÉMINE.

Non... je vous aime plus que jamais!.. je n'aime que vous... vous seule au monde...

MADAME DE SIMIANE, avec calme.

Ce mot me suffit... Je ne vous demande rien... Il n'y a pas d'amour sans confiance, et j'ai confiance en vous... Vous ne l'avez pas trahie... vous ne la trahirez jamais... Je vous crois... je suis tranquille... Décidez pour aujourd'hui ce qu'il faudra faire... (Elle passe à la gauche de Thémine.) Je suis là, à deux pas, dans mon appartement... J'attends vos ordres... et vous ai déjà prouvé que j'étais heureuse de les suivre... (Elle sort et entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

THÉMINE, puis HORTENSE.

THÉMINE.

Ah!.. si cette femme-là ne mérite pas les adorations du monde entier!.. Oui, je dois à jamais lui laisser ignorer mes torts... cette découverte-là lui porterait le coup de la mort... Ciel! Hortense!

HORTENSE, entrant vivement par la porte à droite, et avec un calme affecté.

Je viens de l'apprendre... je ne puis le croire encore... j'ai besoin de l'entendre de votre bouche.

THÉMINE.

Qu'avez-vous, Madame?

HORTENSE.

Votre ami, Édouard, m'a avoué tout à l'heure que ce n'était point lui qui épousait madame de Simiane... J'ai quitté son bras, je me suis élancée, j'ai couru!.. Et qui donc alors?.. qui donc, si ce n'est vous?

THÉMINE, avec inquiétude, et regardant la porte à gauche.

Silence... au nom du ciel!..

HORTENSE.

C'est vous, je le vois !.. et vous croyez que je supporterai une pareille trahison !..

THÉMINE.

Plus bas, je vous en supplie !.. Hortense !.. taisez-vous !..

HORTENSE, à voix haute, et passant à la droite du théâtre.

Non, je ne me tairai pas !.. je le dirai à vous, à tout le monde... je proclamerai tout haut... et vos torts et les miens... Et l'on jugera qui de nous fut le plus coupable !.. Un homme s'est présenté ; et des parents, sans voir ses années et ses rides, m'ont dit : « Il est riche, épouse-le, nous le voulons... » Jeune, sans expérience, j'ai obéi... Savais-je alors ce que j'étais... ce que j'éprouvais ?.. je m'ignorais moi-même...

THÉMINE.

Hortense !..

HORTENSE.

Ah ! parce que j'étais étourdie, légère, vous avez cru que je ne voyais rien.., pas même l'abîme ouvert sous mes pas... Détrompez-vous : je savais que j'exposais mon avenir, ma réputation, ma vie peut-être ; mais c'était pour vous !.. et ce mot seul faisait oublier le danger... il faisait tout oublier !..

THÉMINE.

Malheureux que je suis !..

HORTENSE.

Il est ému !.. il pleure... Ah ! je savais bien que ma voix arriverait à son cœur !.. qu'il ne voudrait pas me faire un si grand chagrin, à moi qui ne lui en ai jamais fait !.. Ces hommages, ces vœux, dont j'étais fière... les voulez-vous ?.. je vous les sacrifie... Quand on me disait... « Qu'elle est belle !.. » ce n'était pas pour moi que j'en étais heureuse... Et pour prix de tant d'amour, vous en épouseriez une autre !... Oh ! non, vous auriez des regrets, des remords ; vous seriez malheureux avec elle... n'est-ce pas ?

THÉMINE.

Moi ?..

HORTENSE, passant à gauche.

Oui ; et pour n'y plus songer, et pour l'oublier... viens, partons...

THÉMINE.

Y pensez-vous ?..

HORTENSE.

Oui, sans doute; ce rang, ces richesses qu'on m'a imposés, je les abandonne, j'y renonce.

THÉMINE.

Quelle imprudence!.. quelle déraison!... et le général?..

HORTENSE.

Eh bien! s'il nous surprend, il nous tuera!.. Craindrais-tu la mort? Moi, je ne crains rien, que de te perdre!..

SCÈNE VIII.

BONNEVAL, THÉMINE, HORTENSE.

BONNEVAL, entrant par la droite, d'un air effaré.

Ciel!.. tous les deux ensemble!.. j'en étais sûr.

THÉMINE.

Qu'avez-vous donc?

BONNEVAL.

Vous êtes perdus!.. le général vous cherche, il a des soupçons...

THÉMINE.

Et sur quoi?..

BONNEVAL.

Je ne sais, mais il est furieux; et s'il vous trouve ainsi...

THÉMINE.

En effet, dans le trouble où il est... Fuyez, qu'il ne vous voie point. (Il la pousse vers la porte à droite.)

BONNEVAL, l'arrêtant.

Eh! non... le général me suivait, je l'ai laissé au bas de l'escalier.

HORTENSE, montrant la porte par où est madame de Simiane.

Alors de ce côté?..

THÉMINE, effrayé.

Eh non!.. encore moins...

BONNEVAL, qui pendant ce temps a couru à la porte à droite, et qui la ferme au verrou.

C'est lui!.. je l'entends!..

TORIGNI, en dehors, en secouant la porte.

Ouvrez!.. ouvrez!..

THÉMINE, à Bonneval.

Qu'avez-vous fait?..

BONNEVAL.

J'ai mis le verrou.

THÉMINE.

Quelle imprudence!.. c'est justifier ses soupçons.

BONNEVAL.

Que voulez-vous?.. moi, je perds la tête... Quand on n'a pas comme vous la grande habitude...

TORIGNI.

Ouvrez!.. ouvrez!..

THÉMINE, avec impatience.

Mais ouvrez donc!..

BONNEVAL.

Puisqu'ils le veulent tous...

HORTENSE.

Retenez-le un instant seulement... (Elle s'élance dans la chambre à gauche.)

THÉMINE, voulant la retenir.

Que faites-vous là? ô ciel!.. (La porte à gauche se referme au moment où le général entre par la porte à droite que Bonneval vient d'ouvrir.)

SCÈNE IX.

BONNEVAL, TORIGNI, THÉMINE.

TORIGNI, avec trouble, après un moment de silence.

Pourquoi donc ce salon est-il fermé?..

BONNEVAL.

C'est moi qui machinalement et sans le vouloir...

TORIGNI, avec trouble, et regardant autour de lui.

Vous, Bonneval!.. Je croyais trouver ici, non pas vous, mais votre fils... et en montant je l'ai aperçu... lisant dans la bibliothèque... ce qui m'a arrêté... Ce n'est donc pas lui?..

BONNEVAL, vivement.

Oh! non!.. à coup sûr vous auriez bien tort de le soupçonner...

TORIGNI.

Et de quoi?..

BONNEVAL, embarrassé.

Je ne sais... je voulais dire... d'avoir des idées...

TORIGNI.

Et lesquelles?.. Vous en avez donc vous-même?.. j'ai donc raison d'en avoir?..

BONNEVAL, à part.

Oh! que je voudrais être loin d'ici!

TORIGNI, lui prenant la main.

Restez!.. Eh mais! vous tremblez! et le trouble où vous êtes, parce que je vous rencontre en ce salon avec M. de Thémine... cela n'est pas naturel... Vous n'y étiez pas seul?..

BONNEVAL, tremblant.

Je l'ignore...

TORIGNI, lui secouant la main avec force.

Vous l'ignorez?..

BONNEVAL, de même.

Oui, général... j'arrive à l'instant... je venais d'entrer...

TORIGNI.

Mais quand vous êtes entré, Monsieur n'était pas seul?

BONNEVAL, de même.

C'est possible... je ne dis pas...

TORIGNI.

Et avec qui était-il?..

BONNEVAL, de même.

Je n'en sais rien... je n'ai pas vu...

TORIGNI.

On s'est donc enfui à votre arrivée?..

BONNEVAL.

Comme vous voudrez...

TORIGNI.

Comme je voudrai!..

BONNEVAL.

Je veux dire que j'ignore... puisque je n'ai pas vu, comment est sorti... le Monsieur qui était ici... car c'était un homme.

TORIGNI.

Et comment le savez-vous, si vous ne l'avez pas vu?

BONNEVAL.

Je dis... je suppose...

TORIGNI, avec colère.

Un homme, dites-vous?.. un homme!.. et c'est lui sans doute qui aura oublié ce que je vois là!.. (Montrant un gant de femme qu'Hortense a laissé sur un fauteuil, à gauche, et dont il s'empare.)

THÉMINE, allant à lui.

Monsieur... je ne souffrirai pas...

TORIGNI.

Ah!.. vous l'avouez donc enfin, une femme était ici, avec vous... quand il vous a surpris?.. et par où a-t-elle pu s'échapper? par cette seule issue! (Montrant la porte à gauche.) et je saurai...

THÉMINE, se mettant devant la porte.

Non, Monsieur, vous n'entrerez pas.

BONNEVAL.

Je sens que je me trouve mal.

TORIGNI, hors de lui.

Songez, Monsieur... songez que c'est m'avouer...

THÉMINE.

Tout ce que vous voudrez, mais vous n'entrerez pas...

ENSEMBLE.

AIR de *Robert le Diable*.

TORIGNI.

C'en est trop, mon honneur
Punira qui m'offense!
Je sens battre mon cœur,
De rage et de fureur.
Si mon bras sans défense
Diffère son trépas,
A ma juste vengeance
Il n'échappera pas!

THÉMINE.

Oui, je dois sur l'honneur
Prendre ici sa défense!
Ses soupçons, sa fureur,
Ne font rien sur mon cœur!..
Oui, si je vous offense,
Parlez!.. de votre bras
Je crains peu la vengeance,
Mais vous n'entrerez pas!

BONNEVAL.

Je frémis de terreur,
Malgré mon innocence!
Oui, je meurs de frayeur
En voyant sa fureur!
De celui qui l'offense
Il lui faut le trépas!
Pourvu qu'à sa vengeance
Il ne me mêle pas!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SIMIANE, paraissant à la porte à gauche qu'elle vient d'ouvrir.

MADAME DE SIMIANE, avec calme.

Et pourquoi donc, Thémine, ne pas laisser entrer mon oncle?..

TORIGNI ET THÉMINE, à part, avec étonnement.

Madame de Simiane!..

BONNEVAL.

Encore une autre!.. il en a toujours une douzaine, et il les change à volonté.

MADAME DE SIMIANE, à Thémine.

On peut se fier au général... (A Torigni.) Oui, mon cher oncle, vous apprenez là un secret que nous voulions vous cacher encore quelque temps... C'est Monsieur qui devait être mon mari.

TORIGNI.

Lui!.. Thémine?..

MADAME DE SIMIANE.

Ce titre peut, je pense, autoriser à vos yeux... le tête à tête où nous étions tout à l'heure, ici, dans ce salon... et lorsque Monsieur (Montrant Bonneval.) nous a brusquement surpris... je n'ai eu que le temps, en l'entendant monter, de me réfugier dans mon appartement. C'est très-mal... monsieur Bonneval, très-indiscret...

BONNEVAL, s'inclinant.

Mille pardons, Madame!.. (A part.) Allons! me voilà forcément le complice de tout le monde!..

TORIGNI, regardant toujours de côté à gauche.

Eh bien!.. je vous avoue que j'avais la tête tellement troublée, qu'il ne fallait pas moins que ce que vous me dites là, et la certitude de votre mariage...

MADAME DE SIMIANE, qui a une main gantée et l'autre nue.

Si vous vouliez me rendre mon gant?

TORIGNI.

Étourdi que j'étais!..

MADAME DE SIMIANE, voyant qu'il regarde toujours du côté de sa chambre.

Et puis, si vous vouliez, mon cher oncle, lire notre contrat

de mariage, qui est tout préparé, et que je veux vous soumettre; vous le trouverez sur mon secrétaire, là, dans ma chambre.

TORIGNI, avec joie.

Volontiers... (Il entre dans l'appartement à gauche.)

THÉMINE ET BONNEVAL.

O ciel!..

MADAME DE SIMIANE.

Ne craignez rien, je l'ai fait redescendre chez elle par l'escalier dérobé de mon cabinet de toilette.

THÉMINE, avec confusion.

Ah! Madame! quelle générosité!..

MADAME DE SIMIANE.

Elle m'a tout avoué...

THÉMINE.

O ciel!..

MADAME DE SIMIANE.

Ce qui, du reste, était inutile; car j'avais tout entendu...

THÉMINE, à part, regardant madame de Simiane.

C'est fait de moi!.. plus d'espoir!

MADAME DE SIMIANE.

Ne craignez plus rien de sa part : éclairée par ses dangers et par mes conseils peut-être... elle renonce à vous.

TORIGNI, rentrant, le contrat à la main.

C'est ma foi vrai... un contrat bien en règle... (Il continue à le lire. En ce moment entre par la porte à droite un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour M. de Thémine.

MADAME DE SIMIANE, montrant Thémine.

Le voilà.

THÉMINE, prenant la lettre.

Une lettre de Paris?..

LE DOMESTIQUE, à demi voix.

Non, Monsieur; c'est une jeune dame qui m'a dit de vous la remettre à vous-même...

THÉMINE.

Tais-toi! c'est bien... (A part.) Qu'est-ce que cela signifie?

BONNEVAL, à part.

C'est encore d'une, j'en suis sûr!.. et le feu du ciel ne tombera pas sur lui...

TORIGNI, qui a lu.

Tous ces articles-là me paraissent fort bien, fort convenables, et la famille n'a rien à y redire; il n'y a plus qu'à signer.

MADAME DE SIMIANE, froidement.

Dès l'arrivée du notaire.

THÉMINE, à demi voix.

Quoi! vous daigneriez!...

MADAME DE SIMIANE, de même, à Bonneval.

Veuillez faire avertir M. Édouard... votre fils...

BONNEVAL.

Oui, Madame... (A part.) Mon pauvre fils!..

TORIGNI.

Moi, je vais chercher ma femme; et dans un instant, ici, nous signerons tous... Et moi, qui avais pu croire!... Gardez-moi le secret, je vous en prie... Toujours ces maudites idées... (A Bonneval.) Aussi, c'est votre faute, Bonneval.

BONNEVAL.

Comment! ma faute?

TORIGNI.

Certainement. (Il sort avec Bonneval, en parlant toujours avec lui.)

SCÈNE XI.

THÉMINE, MADAME DE SIMIANE.

THÉMINE.

Ah! Madame, la honte m'empêche de lever les yeux sur vous... je ne puis... je n'ose même vous exprimer ma reconnaissance...

MADAME DE SIMIANE.

Vous ne m'en devez aucune. Si j'avais écouté mon juste ressentiment, je vous aurais fui sans retour; car vous m'avez trompée, et il n'y a plus de confiance, plus d'avenir pour nous... mais la rupture de ce mariage eût éveillé la jalousie du général.

Air d'*Aristippe*.

Aux noirs soupçons dont son esprit s'enflamme
C'était donner un libre cours;
C'était compromettre sa femme,
Et peut-être exposer vos jours.
Il fallait donc, je le sens en mon âme,
Il fallait faire, en cette extrémité,

Votre malheur ou le mien.

THÉMINE, avec reproche.

Ah! Madame!

MADAME DE SIMIANE, lui tendant la main.

Vous le voyez, je n'ai point hésité!

THÉMINE.

Vous, Amélie!.. vous malheureuse!..

MADAME DE SIMIANE.

Oui, je dois l'être... je le sens, je le vois... ma raison me dit qu'avec un pareil caractère, il n'y a pas en ménage de bonheur possible.

THÉMINE.

Et pourtant, je vous aime... je n'aime que vous au monde... vous, qui avez éloigné de moi tous les dangers, dissipé tous les nuages... Ah! que vous seriez vengée, si vous saviez ce que j'ai souffert... si vous connaissiez quels tourments l'on éprouve à mentir, à tromper ce qu'on aime, à se sentir indigne de sa tendresse, et à rougir chaque jour à ses yeux!..

MADAME DE SIMIANE.

Et malgré tout cela, vous me trompiez!...

THÉMINE.

Dans la crainte de perdre cette tendresse qui faisait tout mon bien... et mon amour seul m'empêchait de vous avouer à quel point j'étais coupable.

MADAME DE SIMIANE.

C'était donc là le secret que vous me cachiez, et qui faisait couler vos larmes; et moi qui vous plaignais, qui vous consolais! (S'interrompant.) J'ai pardonné, je ne ferai plus de reproche. Voyez cette lettre, dont on attend peut-être la réponse.

THÉMINE.

Qu'importe!.. je n'en connais seulement pas l'écriture.

MAMAME DE SIMIANE.

Lisez, Monsieur, lisez...

THÉMINE, la décachetant avec empressement.

Vous le voulez, hâtons-nous. (A part.) Je suis si heureux de respirer... d'être libre... libre de n'aimer qu'elle! Voilà le premier moment de calme et de bonheur que j'aie éprouvé depuis longtemps. (Jetant les yeux sur la lettre.) Ah! mon Dieu! tout mon sang s'est glacé...

MADAME DE SIMIANE.

Qu'avez-vous?

THÉMINE.

Rien.

MADAME DE SIMIANE.

Si vraiment... vous tremblez.. vous vous soutenez à peine.

THÉMINE, hors de lui, et cherchant à se remettre.

Une nouvelle, un événement inattendu... (A part.) Ah! c'est l'enfer lui-même qui me poursuit et me punit! (Il passe à gauche du théâtre.)

MADAME DE SIMIANE.

Qu'est-ce donc? confiez-le-moi.

THÉMINE.

Jamais... jamais... plutôt mourir...

MADAME DE SIMIANE.

Et qui donc partagera vos chagrins... vos souffrances, si ce n'est moi, Monsieur, moi, votre amie?

AIR : *Fils imprudent! époux rebelle!*

Je sais mes droits... je les réclame!

THÉMINE, à part.

Ah! je succombe au regret, au remord!

MADAME DE SIMIANE.

Eh! ne suis-je pas votre femme?
Oui, je le suis... je l'ai dit : c'est mon sort!
Je le ferais en un moment semblable!
Que tout s'oublie et s'efface à mes yeux,
J'excuse tout... vous êtes malheureux;
Pour moi, c'est n'être plus coupable!

THÉMINE.

Amélie!...

MADAME DE SIMIANE.

Oui, je vous aime plus que jamais, vous êtes mon amant, mon mari... mais je veux vos chagrins... je les veux!... ils m'appartiennent; vous ne pouvez me refuser...

THÉMINE.

Et c'est dans un pareil moment qu'il faudrait la perdre!...

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien! parlez donc!..

THÉMINE.

Ce secret n'est pas le mien, c'est celui d'un ami...

MADAME DE SIMIANE.

Votre frère!...

THÉMINE.

Je ne peux ni l'excuser, ni le justifier; mais dans sa douleur, dans son désespoir, il s'adresse à moi, il me demande conseil.

MADAME DE SIMIANE, avec fermeté.

Eh bien! il faut le lui donner.

THÉMINE.

Et comment?...

MADAME DE SIMIANE, avec noblesse.

En honnête homme, en lui conseillant ce que vous feriez vous-même...

THÉMINE.

Mais vous ne savez pas que, méconnaissant les droits de l'amitié et de l'hospitalité, une erreur fatale, dont ses sens, sa raison, ont été la victime...

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien?

THÉMINE.

Eh bien!.. c'est la sœur de son ami, celle même qu'il a outragée, qui implore sa pitié.

MADAME DE SIMIANE, avec indignation.

Sa pitié, dites-vous? Il lui doit justice, réparation, il lui doit sa fortune et sa main.

THÉMINE.

Et si cela est impossible, s'il ne l'aime pas, s'il en aime... s'il en adore une autre?

MADAME DE SIMIANE.

Qu'importe! pense-t-il qu'un tel crime ne lui coûtera rien à expier?.. qu'il soit malheureux s'il l'a mérité... mais qu'il ne soit point déshonoré... et il le serait!..

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Oui, maintenant, chez nous où tout s'estime,
Tout s'apprécie à sa juste valeur,
L'opinion, qui flétrit la victime,
N'épargne pas non plus le séducteur!
Et celui-là qui dans son cœur hésite
A réparer les torts qu'il a commis,
Aux yeux du monde, à mes yeux, ne mérite
Qu'un sentiment : c'est celui du mépris.

Aux yeux du monde, aux miens, il ne mérite
Qu'un sentiment : c'est celui du mépris.

THÉMINE.

Le mépris!.. Tenez... tenez... c'est vous qui avez porté son arrêt, lisez!..

MADAME DE SIMIANE, lisant, avec émotion.

« La malheureuse sœur de votre ami est perdue, déshonorée, et pourtant vous savez si elle est coupable!... Elle n'a rien exigé de vous... vous ne lui avez rien promis, et pourtant, si vous l'abandonnez, n'aurez-vous rien à vous reprocher? J'ai profité de l'absence de mon père, je suis partie... je suis à la porte de ce parc, désirant votre réponse. Si elle n'adoucit point ma situation, je n'attendrai pas que ma honte paraisse à tous les yeux... Le seul moyen qui peut m'en faire éviter l'éclat s'est déjà présenté à mon esprit; j'ensevelirai avec moi ce funeste secret, et personne ne vous reprochera jamais le malheur ni la mort de la pauvre Henriette. »—Henriette!.. malheureuse enfant!..

THÉMINE, qui pendant la lecture de la lettre est resté auprès de la porte à droite, venant auprès de madame de Simiane.

Silence!.. c'est son père, c'est Édouard.

MADAME DE SIMIANE.

O ciel!.. et cet ami, ce perfide... (Elle retourne vivement la lettre, et lit l'adresse. Gustave Thémine!.. (Elle pousse un cri.) Ah!.. (Elle s'élance par la porte à gauche et disparaît.)

SCÈNE XII.

THÉMINE, BONNEVAL, ÉDOUARD.

THÉMINE, qui est tombé dans un fauteuil à gauche.

Elle sait tout... et je la perds sans retour... mais elle m'a tracé mon devoir, et je me rendrai du moins digne de son estime.

ÉDOUARD, s'approchant de lui, et avec émotion.

Allons... mon ami, le notaire vient d'arriver... et nous voici, mon père et moi; tu sais que nous sommes tes deux témoins.

BONNEVAL, à part et regardant son fils.

Pauvre garçon!.. quel dévouement!

ÉDOUARD.

Nous venons te prendre...

THÉMINE, se levant.

C'est inutile, mon mariage n'a plus lieu.

BONNEVAL.

Que dites-vous?..

ÉDOUARD.

Ce n'est pas possible!..

THÉMINE.

Une telle union aurait fait le malheur de madame de Simiane, et le mien sans doute; car depuis longtemps j'avais conçu des idées que d'aujourd'hui seulement je puis réaliser. (S'adressant à Bonneval.) Monsieur Bonneval, j'ai de la naissance, un nom, de la fortune, vous me connaissez... voulez-vous me donner en mariage mademoiselle Henriette, votre fille?..

BONNEVAL.

Hein?.. qu'est-ce qu'il dit là?..

ÉDOUARD.

Y penses-tu?.. es-tu dans ton bon sens?

THÉMINE.

Oui, mon ami... veux-tu me donner ta sœur?

ÉDOUARD.

Que tu as vue à peine quatre ou cinq fois dans ta vie!

THÉMINE.

Cela m'a suffi pour l'aimer... je l'aime; c'est elle que j'aime...

BONNEVAL.

Laissez-moi donc...

THÉMINE.

Faut-il vous le jurer?...

BONNEVAL.

Belle caution!...

THÉMINE.

Je n'ajouterai qu'un mot, je crois que mademoiselle Henriette ne refusera pas mes vœux, et qu'elle daignera les accueillir.

ÉDOUARD, vivement.

Si ce n'est que cela, mon père, je le crois aussi...

THÉMINE.

Et je vous promets, en revanche, de me conduire en honnête homme, en bon mari... oui, Monsieur, le plus constant, le plus fidèle des maris, et vous n'en douteriez pas si vous saviez seulement ce que j'ai souffert aujourd'hui et d'angoisses

et de tourments! Et vous pensiez que j'étais heureux!.. Voilà la vie d'un homme à bonnes fortunes, Monsieur, la voilà... faisant à la fois son malheur et celui de tous ceux qui l'entourent... aussi, je n'en veux plus... j'y renonce...

ÉDOUARD.

Oui, mon père, confident et témoin de ses chagrins, je vous jure qu'il dit vrai; et vous nous rendrez tous heureux. Songez donc, un beau mariage pour ma sœur... Oui, vous consentirez...

BONNEVAL.

Non, cent fois non. Quels que soient ses titres et sa fortune, je ne donnerai pas ma fille, ma pauvre Henriette, à un homme dont les procédés...

ÉDOUARD.

Lesquels?..

BONNEVAL.

Ses procédés avec madame de Simiane, à laquelle il renonce. Certainement ce n'est pas convenable; et, je le déclare, il n'aura mon consentement qu'après le sien.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SIMIANE.

MADAME DE SIMIANE.

Je vous l'apporte, Monsieur.

THÉMINE.

O ciel!

MADAME DE SIMIANE, avec émotion.

Confidente des secrets d'Henriette, je savais depuis longtemps qu'elle aimait quelqu'un. Je sais maintenant que c'est M. de Thémine.

BONNEVAL.

Est-il possible!...

MADAME DE SIMIANE.

Qui, dès aujourd'hui, sera digne d'un amour qu'il partage. Il sentira qu'une femme douce, bonne, vertueuse, mérite l'entière affection d'un honnête homme. Il trouvera dans sa propre estime... (Avec intention, lui tendant la main sans qu'on le voie.) dans celle de ses amis, qui lui pardonnent, (Vivement.) un bonheur que n'ont pu lui donner jusqu'ici les plaisirs et l'inconstance...

THÉMINE.

Ah! Madame!.. (En ce moment entre madame de Torigni, par la porte à droite; en apercevant Thémine et madame de Simiane, elle va pour s'éloigner.)

MADAME DE SIMIANE, courant à elle.

Restez.

THÉMINE.

Comment reconnaître tant de générosité?

MADAME DE SIMIANE.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier; mais celle qui, dans ce moment et dans sa reconnaissance, vous bénit et prie pour vous.

THÉMINE.

Henriette!.. où est-elle?

MADAME DE SIMIANE, montrant la porte à gauche.

Là, chez moi...

THÉMINE, veut s'élancer.

Ah!...

BONNEVAL, le retenant.

Ma fille!...

HORTENSE.

Que fait-il?...

MADAME DE SIMIANE.

Son devoir, et nous, Hortense, le nôtre en l'oubliant... (Hortense se jette dans les bras de madame de Simiane; Édouard lève au ciel des yeux pleins de joie et d'espérance; Thémine s'élance dans l'appartement de madame de Simiane.)

FIN DE LES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX.



LE GARDIEN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

TIRÉE DU ROMAN D'INDIANA

En société avec M. Bayard

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 11 mars 1833.

PERSONNAGES

AURÉLIE DE BUSSIÈRES, femme d'un manufacturier.

M. DE VARADES, jeune homme à la mode.

DANIEL, commis de M. de Bussières.

ZOÉ, femme de chambre de madame de Bussières.

UN DOMESTIQUE de madame de Bussières.

JULIEN, domestique de madame de Bussières.

La scène se passe, au premier acte, à Paris, au second acte, à Bièvre.

Un salon; porte au fond, portes latérales. Sur le devant, à droite de l'acteur, une table couverte de papiers, registres, etc. Une psyché au fond, du même côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANIEL, *seul, assis près de la table, sur laquelle brûlent encore deux bougies presque consumées. Il tient une lettre à la main.*

Il m'a dit en partant : « Je te laisse ma femme, je te la confie!.. » Non! elle ne verra pas cette lettre... il y a trop d'amertume et de tristesse! et je veux lui épargner le chagrin et l'inquiétude que me cause la santé de son mari! Encore s'il m'annonçait son retour des eaux!.. il me tarde tant de le revoir chez lui, au milieu de nous!.. Grâce au ciel, les intérêts de sa maison, qu'il a confiés à ma garde, ne réclament point sa présence!.. mais il est d'autres biens pour lui plus précieux et plus chers!.. une jeune femme qu'il laisse seule au milieu du monde!.. si aimable!.. si jolie! et sans guide, sans ami... qu'un seul; et elle ne doit jamais savoir à quel point elle est aimée!..

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Mais laissons ces tristes pensées,
J'ai de quoi m'occuper ici;

Que mes peines soient effacées
Par le travail, mon seul ami.
Oui, plus que le plaisir fidèle,
Des chagrins il sait préserver...
Et le malheureux qui l'appelle,
Est toujours sûr de le trouver.

(Il laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et garde le silence.)

SCÈNE II.

DANIEL, ZOÉ, entrant par le fond.

ZOÉ, à la cantonade.

Je parlerai à Madame, quand elle sera levée... j'ai le temps, je ne repars que ce soir... (Apercevant Daniel.) Tiens!.. c'est Daniel, le premier commis de Monsieur... il ne voit pas... il rêve... Eh bien! par exemple, lui qui est si économe... brûler deux bougies quand il fait grand jour!.. (Elle va souffler les deux bougies.)

DANIEL, se levant.

Qui est là?.. Ah! c'est vous Zoé!.. vous, à Paris!.. Pourquoi avez-vous quitté la manufacture?.. je vous croyais à Bièvre...

ZOÉ.

Eh mais! comme vous dîtes ça!.. ce n'est guère poli!..

DANIEL, brusquement.

Poli!.. j'ai bien le temps!

ZOÉ.

C'est juste! vous avez tant de choses à faire...

DANIEL.

Oui... j'étais là... je travaillais assez tard, à ce que je vois...

ZOÉ.

Ah! mon Dieu!.. vous ne vous êtes pas couché?..

DANIEL.

C'est possible... Qui vous amène?..

ZOÉ.

Est-ce que ça vous fait de la peine de me voir?..

DANIEL.

Au contraire, Zoé, vous le savez bien; mais qu'y a-t-il de nouveau?..

ZOÉ.

que des étoffes qu'on tire à force, et dont j'apporte à
des échantillons, de quoi se faire des robes char
dont elle aura l'étrenne.

DANIEL.

C'est juste.

ZOÉ.

Dame!.. ça lui revient de droit... la femme d'un des premiers manufacturiers de France... si elle n'avait pas ce que son mari produit de plus beau et de plus cher... avec ça que Madame le fait valoir...

AIR des *Maris ont tort.*

Il n'est pas d'étoffe nouvelle
Qu'elle ne fasse réussir;
Tout ce qui fut porté par elle
Semble par elle s'embellir.
Chacun nous voit d'un œil d'envie,
Et l'on dirait que le patron
A pris femme jeune et jolie
Pour achalander sa maison.

DANIEL.

Vous l'aimez bien, Zoé?

ZOÉ.

Cette demande!.. j'ai été élevée avec elle; créoles toutes deux, nous ne nous sommes jamais quittées; et quand, il y a deux ans, on la maria, elle si jeune et si fraîche, à ce vieux monsieur de Bussières... un ancien militaire criblé de blessures, bourru, maussade...

DANIEL, d'un air sévère.

Zoé!..

ZOÉ.

Ah! je sais bien que ça vous fâche de m'entendre parler ainsi... Un brave homme, du reste, un mari excellent, s'il avait quelques années, et surtout quelques rhumatismes de moins... Ah! voyez-vous, en ménage, c'est terrible!..

DANIEL.

Vous êtes folle.

ZOÉ.

Vous ne voyez pas ça, vous!.. c'est votre héros...

DANIEL.

C'est mon bienfaiteur, et désormais, Zoé, pas un mot contre lui, je ne le souffrirai pas; et vous qui êtes bonne fille, vous ne voudriez pas me faire de la peine, et vous brouiller avec moi...

ZOÉ.

Vous l'aimez donc bien?.. c'est pire qu'une maîtresse

DANIEL.

Ah! cent fois plus, c'est un père!.. Savez-vous que moi, pauvre enfant alors, je me le rappelle encore, j'étais là, dans la rue, mourant de froid et de faim... je tendais la main, et ils ne m'écoutaient pas, ils me repoussaient tous... lorsqu'un homme, qui voit couler mes larmes, s'approche de moi, et me dit : « Quel âge as-tu? — Huit ans. — Quel est ton père? — Soldat. — Où est-il? — Mort à Champ-Aubert. — Et ta mère? — Une pauvre ouvrière malade. — Allons la voir!.. » Depuis ce moment elle n'a manqué de rien; il a protégé ses jours; elle est morte en le bénissant... et moi, orphelin, j'ai retrouvé un père, une famille... il m'a élevé, m'a placé près de lui comme son commis, dans cette maison, où, plus tard, il a voulu me donner un intérêt... il l'a exigé...

ZOÉ.

Et il a eu raison! Est-ce qu'il pouvait, souffrant comme il l'est, diriger lui seul une maison aussi importante?.. tandis qu'avec vous, qui êtes jeune, actif, qui travaillez le jour et la nuit... cela va deux fois mieux qu'autrefois; et il y a deux ans ce voyage en Angleterre... cette faillite que vous avez prévenue, et qui aurait peut-être entraîné la sienne...

DANIEL.

Tais-toi!.. tais-toi!.. je ne fais que mon devoir, rien que mon devoir!.. je lui donnerais mon sang, ma vie, mon bonheur même... qu'il ne me devrait ni remerciement ni reconnaissance; c'est mon devoir.

ZOÉ.

Est-ce aussi par reconnaissance que vous ne voulez pas vous marier, que vous restez garçon?..

DANIEL.

Qu'est-ce que ça vous fait?.. est-ce que ça vous regarde?

ZOÉ.

Est-il gentil! comme il répond à l'intérêt qu'on lui porte!.. Car enfin vous pourriez à présent trouver un bon parti... on vous en a proposé... Madame me l'a dit... et vous les avez refusés.

DANIEL.

De quoi se mêle-t-elle?.. et vous aussi?.. et pourquoi, je vous le demande?..

ZOÉ.

Pourquoi?.. C'est que, voyez-vous, on m'a dit des choses... je ne peux pas croire, parce que naturellement vous

n'êtes pas galant; au contraire, vous seriez même volontiers sévère, bourru, grondeur... C'est votre caractère, vous ne pouvez pas vous refaire. Eh bien! malgré cela, on m'a dit que vous étiez amoureux.

DANIEL, avec colère.

Quelle indignité!.. quelle calomnie!.. qui a pu tenir un pareil propos?..

ZOÉ.

Ce n'est donc pas vrai?..

DANIEL, avec contrainte.

Moi... amoureux!.. et de qui?

ZOÉ.

De moi, Monsieur...

DANIEL, avec douceur.

De vous, Zoé!..

ZOÉ.

Comme il se radoucit!..

DANIEL.

Vous êtes bien aimable et bien jolie; mais, comme vous dites, je ne suis pas galant... je n'ai pas le temps d'être amoureux; ça vous fâche?..

ZOÉ.

Au contraire, ça me fait plaisir, parce que j'ai un conseil à vous demander.

DANIEL.

A moi?..

ZOÉ.

Oui, j'ai peur, et pourtant j'ai confiance... vous êtes un si honnête homme!.. mais, à cause des idées dont je vous parlais tout à l'heure, je n'osais pas... et cependant, monsieur Daniel, vous êtes le seul à qui je puisse m'adresser... car je ne peux dire ces choses-là à Madame.

DANIEL.

Parlez vite.

ZOÉ.

Vous savez bien que Monsieur et Madame, qui ne vont passer à Bièvre que les six mois de la belle saison, avaient besoin d'y laisser, le reste de l'année, une personne de confiance.

DANIEL.

C'est vous qu'on a choisie.

DANIEL.

Ah! cent fois plus, c'est un père!.. Savez-vous
pauvre enfant alors, je me le rappelle encore, j'ét
la rue, mourant de froid et de faim... je tendai
ils ne m'écoutaient pas, ils me repoussaient to
homme, qui voit couler mes larmes, s'appr
me dit : « Quel âge as-tu? — Huit ans. —
— Soldat. — Où est-il? — Mort à Cham
mère? — Une pauvre ouvrière malade.
Depuis ce moment elle n'a manqué d
jours; elle est morte en le bénissan
retrouvé un père, une famille... il
de lui comme son commis, dans
il a voulu me donner un intér

Et il a eu raison! Est-ce
l'est, diriger lui seul une
qu'avec vous, qui êtes jeu
nuit... cela va deux fo
ans ce voyage en An
prévenue, et qui aur

Tais-toi!.. tais-t
devoir!.. je lui
même... qu'il
sance; c'est

Est-ce
mariet,

ZOÉ.

Qu' …ause des ouvriers... ou des domestiques...

DANIEL.

F
C …s l'auriez reçu?

ZOÉ.

Certainement; il voulait m'épouser...

DANIEL.

Et vous pouviez le croire?..

ZOÉ.

Dame! il me le disait... il me l'écrivait... (*Lui donnant un papier qu'elle tire de sa poche.*) Voyez plutôt ce billet, où il me prie de

chez moi, la nuit; et que si je le refuse, il s'éloi-
e m'épousera pas...

DANIEL, vivement.

usé?..

ZOÉ.

eu tort, n'est-ce pas?.. car il n'est plus
pour Paris; et moi, depuis ce temps, je
e ne peux plus y rester. Ce mois-ci ne
prier Madame de me garder ici auprès
mberai malade.

DANIEL.

É.

chée de l'avoir désolé, rebuté...
'il revient jamais...

pas, Zoé, que ce jeune
user?

NE.

pour l'entendre!
pas un trompeur,
regard était si tendre!
avait tant de douceur!
jurait de mettre sa gloire
A me complaire, à me chérir...
Eh! le moyen de ne pas croire
A ce qui fait tant de plaisir!

(Apercevant Aurélie qui entre par la porte à gauche de l'acteur.)

C'est Madame!..

DANIEL.

Silence!.. nous reprendrons plus tard cette conversation; et gardez-vous bien surtout...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, AURÉLIE.

AURÉLIE.

C'est toi, ma chère Zoé!.. je te remercie des étoffes que tu m'as apportées; je viens de les voir, elles sont charmantes. tu en feras mes compliments à tout le monde.

[illegible]

[illegible]

DANIEL.

[illegible]

ZOÉ.

[illegible]

DANIEL.

[illegible]

ZOÉ.

[illegible]

DANIEL.

[illegible]

ZOÉ.

[illegible]

DANIEL.

[illegible]

ZOÉ.

Sans doute, à cause des [illegible] ou des domestiques... [illegible]

DANIEL.

Vous l'aimiez donc?

ZOÉ.

Certainement; il voulait m'épouser...

DANIEL.

Et vous pouviez le croire?..

ZOÉ.

S'il me le disait... il me l'écrivait... (*Lui donnant un papier de sa poche.*) Voyez plutôt ce billet, où il me prie de

l'attendre chez moi, la nuit; et que si je le refuse, il s'éloignera... il ne m'épousera pas...

DANIEL, *vivement.*

Vous avez refusé?..

ZOÉ.

Hélas! oui... J'ai eu tort, n'est-ce pas?.. car il n'est plus revenu... il est parti pour Paris; et moi, depuis ce temps, je m'ennuie à Bièvre... je ne peux plus y rester. Ce mois-ci ne finira pas... et je viens prier Madame de me garder ici auprès d'elle; sans cela, j'en tomberai malade.

DANIEL.

Ma chère Zoé!

ZOÉ.

Oh! c'est sûr... Je suis si fâchée de l'avoir désolé, rebuté... aussi ça ne m'arrivera plus... et s'il revient jamais...

DANIEL.

Êtes-vous folle?.. Ne voyez-vous pas, Zoé, que ce jeune homme voulait vous tromper, vous abuser?

ZOÉ.

Ce n'est pas possible!

AIR de *Céline.*

Que n'étiez-vous là pour l'entendre!
Ah! ce n'était pas un trompeur,
Car son regard était si tendre!
Sa voix avait tant de douceur!
Il jurait de mettre sa gloire
A me complaire, à me chérir...
Eh! le moyen de ne pas croire
A ce qui fait tant de plaisir!

(Apercevant Aurélie qui entre par la porte à gauche de l'acteur.)

C'est Madame!..

DANIEL.

Silence!.. nous reprendrons plus tard cette conversation; et gardez-vous bien surtout...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, AURÉLIE.

AURÉLIE.

C'est toi, ma chère Zoé!.. je te remercie des étoffes que m'as apportées; je viens de les voir, elles sont charmante en feras mes compliments à tout le monde.

ZOÉ.

Madame est bien bonne...

AURÉLIE.

Bonjour, mon cher Daniel!.. (A Zoé.) Tu diras aussi aux ouvriers qu'au premier soleil, je ferai mettre les chevaux, et, bien enveloppée de ma pelisse, j'irai faire un voyage à Bièvre.

ZOÉ.

Malheureusement ce ne sera que pour une matinée.

AURÉLIE.

Pourquoi donc?.. il y a encore de beaux jours... Bièvre est, dit-on, plus joli que jamais; et quand j'y passerais une semaine par hasard...

DANIEL.

Cela reposerait Madame des plaisirs de Paris, et cela rendrait Zoé bien contente.

ZOÉ.

Du tout...

AURÉLIE.

Comment!

ZOÉ, vivement.

Je veux dire que j'aimerais mieux rester ici près de Madame...

DANIEL.

Cela me paraît assez difficile.

ZOÉ.

On ne vous demande pas votre avis. (A part.) Une autre fois, on s'adressera à lui!.. c'est bien la peine d'avoir de la confiance!..

AURÉLIE.

Qu'est-ce donc?

ZOÉ.

Rien, Madame... On m'a recommandé de voir s'il n'y avait pas de nouveaux dessins...

DANIEL.

Il y en a à l'atelier qui vous attendent.

ZOÉ, passant au milieu.

Mon Dieu! je ne repars pas encore; il sera assez temps ce soir... il y a des gens qui, parce qu'ils sont tristes et ennuyeux, ·lent que tout le monde s'ennuie.

DANIEL.

chère Zoé!..

ZOÉ.

Je m'en vais, Monsieur, je m'en vais; car je sens que cela me gagne déjà; et j'aime mieux que ça tombe sur Madame.
(Elle lui fait la révérence, et sort en courant.)

SCÈNE IV.

DANIEL, AURÉLIE.

AURÉLIE.

Eh mais! Daniel! est-ce à vous que ce compliment s'adresse?..

DANIEL.

Une plaisanterie, Madame.

AURÉLIE.

Et pourtant elle n'a pas tout à fait tort; car, moi aussi, depuis quelques jours, je vous trouve l'air triste, inquiet... Qu'est-ce donc, mon ami? qu'avez-vous?

DANIEL.

Rien, Madame; un peu de préoccupation... les affaires qui me sont confiées...

AURÉLIE.

Quelque mauvaise nouvelle?..

DANIEL.

Au contraire, tout va bien, très-bien.

AURÉLIE.

Mais alors vous avez donc reçu quelque lettre de M. de Bussières?.. vous ne m'en avez rien dit.

DANIEL.

Oh! une lettre d'affaires, voilà tout; sans cela, je l'aurais montrée à Madame.

AURÉLIE.

Qu'est-ce donc qui vous inquiète, si ce n'est sa santé?

DANIEL.

Mais... la vôtre, peut-être...

AURÉLIE.

Comment!.. que voulez-vous dire?..

DANIEL.

Pardon! Madame; mais il me semble quelquefois que vous risquez un peu trop cette santé qui nous est si chère à tous!.. les plaisirs, les bals, les soirées vous la font oublier; et souvent ici, à trois heures du matin, quand je travaille au bureau, j'entends la voiture de Madame...

AURÉLIE.

Quoi!.. vous ne dormez pas?..

DANIEL.

Cela n'est impossible, tant que tout le monde n'est pas rentré.

AURÉLIE.

Tant de soins, d'amitié!.. Pauvre Daniel!

Air d'Yelva.

Mais, je le sais, ce n'est pas tout encore :
Vous êtes là, toujours à mes côtés ;
Et loin de moi... croyez-vous qu'on l'ignore?
Tous les périls sont par vous écartés.
Oui, les plaisirs dont le charme m'entraîne,
C'est à vous seul, à vous que je les dois...
Et s'ils n'ont plus de danger ni de peine,
C'est que vous y pensez pour moi.

DANIEL.

Ah! je voudrais pouvoir les éloigner tous!

AURÉLIE.

J'entends... vous me blâmez, vous n'êtes pas content.

DANIEL.

Ah! je ne me permettrais pas; et pourtant, si j'osais dire à Madame tout ce que je pense...

AURÉLIE.

Dites, dites toujours. Je sais la confiance que M. de Bussières a en vous, et, malgré votre air mentor, je la partage. Voyons, je vous écoute.

DANIEL.

Eh bien! puisque vous le voulez, c'est que Madame a rendu le monde si exigeant!.. si sévère!

AURÉLIE.

Moi!..

DANIEL.

Oui, par cette tenue, cette conduite, que j'entendais admirer autour de vous. On disait que, riche, belle, et dans l'âge des plaisirs, liée à un époux déjà vieux et souffrant, vous étiez un modèle de la tendresse la plus prévenante, des soins les plus délicats.

AURÉLIE.

Passons, passons.

DANIEL.

M. de Bussières s'est absenté...

AURÉLIE.

Et je voulais le suivre, il ne l'a pas voulu... et vous savez qu'il faut obéir.

DANIEL.

Ah! sans doute, en se privant de vos soins, si touchants et si doux, en vous laissant à Paris malgré vos prières, il n'a pas senti tout ce que le monde avait de dangers...

AURÉLIE.

Pour moi? et en quoi donc? Ces relations qui m'y attirent, c'est mon mari qui les a formées, qui me les a imposées, et si ses intérêts l'exigent...

DANIEL.

Oui, je le crois. Mais parmi les personnes que vous y voyez, que vous recevez souvent, pardon, Madame, n'en est-il pas dont les assiduités?..

AURÉLIE.

Je ne vous comprends pas.

DANIEL.

Parmi les plus brillants, les plus répandus, n'en est-il pas dont le zèle indiscret ne s'attache à une femme que pour la compromettre?

AURÉLIE.

Et qui donc?.. qui donc? achevez...

DANIEL.

Madame!..

AURÉLIE.

Son nom!..

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de Varades!..

AURÉLIE.

Ah!..

DANIEL, *à part.*

C'est ce que je voulais dire.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VARADES.

M. DE VARADES.

Madame, je viens, comme vous me l'avez permis, prendre vos ordres...

AURÉLIE, avec embarras.

Monsieur...

M. DE VARADES, apercevant Daniel, à part.

Ah! toujours ce commis, toujours!.. (A Aurélie.) Je les attendrai... (A Daniel.) Ah! monsieur Daniel, je suis bien aise de vous voir; j'ai une excellente nouvelle à vous apprendre.

DANIEL.

A moi!..

M. DE VARADES.

Vous avez de l'instruction, des connaissances, du zèle, vous êtes un honnête garçon. J'ai répété à mon frère, le secrétaire général, tout le bien que Madame m'a dit de vous; car elle prétend, et je pense comme elle, que c'est un meurtre d'ensevelir dans le fond d'une manufacture des talents aussi distingués, et, sur ma recommandation, il vous place à un poste important, où vous êtes en passe d'arriver à tout. Ainsi préparez-vous...

DANIEL, ému.

A quitter cette maison?..

M. DE VARADES.

Dès aujourd'hui, si vous voulez... Je sais quel intérêt on vous témoigne ici, et j'ai pensé qu'on serait trop heureux de vous voir dans une position plus digne de vous.

DANIEL, de même.

Est-ce que Madame vous a prié?..

AURÉLIE.

Moi! jamais!..

DANIEL.

Oh! alors, je vous remercie, Monsieur. Je dois tout à M. de Bussières, et tant que lui et Madame ne m'ordonnent pas de porter ailleurs mes services, je sais quels sont mes devoirs, et je mourrais plutôt que d'y manquer.

AURÉLIE.

Bien, Daniel.

M. DE VARADES.

A la bonne heure! c'est du dévouement. J'en suis fâché pour vous, et pour moi, qui vous veux du bien, oh! beaucoup! N'en parlons plus.

DANIEL.

Je n'en ai pas moins de reconnaissance... (A part.) Il veut m'éloigner. (Il va s'asseoir près de la table.)

M. DE VARADES.

Mais vous, Madame, vous ne me refuserez pas, je l'espère. Il s'agit d'une brillante promenade au Raincy pour demain... Nous reviendrons dîner chez ma tante, qui compte sur vous.

AURÉLIE.

Cela m'est impossible. Présentez-lui mes excuses, je vous prie...

M. DE VARADES.

Pardon, elle ne les accepterait pas. Mais ce soir, ces dames vous décideront au bal.

AURÉLIE.

Au bal!.. Mais je ne sais... c'est une invitation que j'ai acceptée un peu légèrement. Seule à Paris, et dans ma position, je dois craindre des remarques, des critiques peut-être.

M. DE VARADES.

Ah! permettez. C'est moi qui doit venir vous offrir la main.

AURÉLIE.

Raison de plus...

M. DE VARADES, jetant un coup d'œil sur Daniel.

Ah! je crois comprendre... je n'insisterai pas, Madame. Mais ne me permettrez-vous pas, du moins, de vous parler un instant, à vous?

AURÉLIE.

Comment donc!.. je vous écoute.

M. DE VARADES, appuyant.

A vous seule...

AURÉLIE, après un moment de silence.

Daniel... (Daniel se lève.) n'avez-vous pas un envoi à préparer pour Bièvre, aujourd'hui?

DANIEL.

Si Madame l'ordonne...

AURÉLIE.

Je vous en prie... (Daniel salue et sort.)

SCÈNE VI.

M. DE VARADES, AURÉLIE.

M. DE VARADES.

Enfin il est parti!.. c'est un zèle bien tenace!.. un commis qui est toujours là, que je rencontre partout sur vos pas, ou sur les miens.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Eh mais! c'est un état, sans doute;
Car on a beau le renvoyer,
Il vous regarde, il vous écoute,
Il est là pour vous épier...
De ses pareils l'espèce abonde.

AURÉLIE.

Mais c'est l'ami de la maison.

M. DE VARADES.

On en voit beaucoup dans le monde :
Mais on leur donne un autre nom.

AURÉLIE, parlé.

Comment, Monsieur!..

M. DE VARADES.

On en voit, etc., etc.

En vérité, on le croirait chargé de vous surveiller, de vous garder à vue.

AURÉLIE.

Ah! Monsieur!..

M. DE VARADES.

C'est une tyrannie pour vous!.. et tout à l'heure encore j'ai cru qu'il ne sortirait pas.

AURÉLIE.

C'est qu'il ne comprenait pas, peut-être, l'importance de ce que vous avez à me révéler, car il paraît que vous avez à me parler en secret.

M. DE VARADES, tristement.

Oui, Madame.

AURÉLIE.

C'est donc une confidence?..

M. DE VARADES.

Oui, Madame...

AURÉLIE.

Que je puis recevoir?

M. DE VARADES.

Et qui donc la recevrait, si ce n'est vous, qui m'accueillez avec tant de bonté... vous dont l'amitié a pour moi des conseils auxquels mon cœur aime à se rendre!..

AURÉLIE.

Des conseils!... je n'ai pas la prétention d'en donner...

M. DE VARADES.

Et moi, Madame, je viens vous en demander.. jamais ils ne me furent plus nécessaires, et c'est vous seule...

AURÉLIE.

Eh mais! Qu'est-ce donc, Monsieur?.. vous m'effrayez...

M. DE VARADES.

Ma mère, qui s'occupe de mon bonheur avec une tendresse si touchante, s'alarme trop peut-être d'un air contraint, abattu, que je n'ai pu lui cacher, mais dont elle ignore la cause; et pour dissiper cette tristesse, elle s'est avisée d'un singulier moyen, elle veut me marier.

AURÉLIE.

Vous!..

M. DE VARADES.

D'abord, je me suis révolté à cette idée. Pour moi le bonheur n'est pas là; c'est ailleurs que je l'ai rêvé, et cependant on insiste, on me presse... Vous voyez bien que j'ai besoin de conseils... des vôtres, vous ne me les refuserez pas.

AURÉLIE.

Mais il me semble que cela dépend de vous... si je savais ce qui peut vous plaire, je vous le conseillerais; si la personne qu'on vous propose...

M. DE VARADES, *vivement.*

Je ne l'aime pas...

AURÉLIE.

Vous l'aimerez peut-être.

M. DE VARADES.

Croyez-vous, Madame, qu'on doive risquer son avenir sur une espérance aussi frêle, aussi légère?.. croyez-vous qu'on puisse s'enchaîner ainsi, et pour la vie, à un cœur qui, peut-être, ne comprendra jamais le vôtre? Quel supplice de tous les jours, de tous les instants, de vivre sans amour, sans sympathie, près d'un être qui ne sait pas lire dans votre pensée!.. dont le caractère âpre et froid refoule au fond de votre âme tous ces sentiments si doux, si tendres, qui cherchent à s'épancher, et qui ne sont alors qu'un malheur de plus!

AURÉLIE, *entraînée.*

Oh! oui, je le sens comme vous, ce doit être affreux!.. pour une femme surtout... créature faible, sans défense, forcée de baisser les yeux sous les regards d'un maître qu'on lui a donné, de subir ses brusqueries, ses caprices, ou d'aller se briser contre vos lois!.. Ah! si vous saviez...

M. DE VARADES.

Eh bien! Madame, achevez.

AURÉLIE, [illegible]

[illegible]

M. DE VARADES, [illegible]

Eh voilà ce que je demande... une [illegible]... une [illegible] à qui je puisse confier mes secrets... mes espérances... qui ait des [illegible] pour tous mes chagrins... de la joie pour tous mes plaisirs... L'amitié d'une femme [illegible] comme [illegible] jamais!.. une fois, une seule fois, [illegible] avoir trouvé [illegible] dans ses beaux yeux le cœur le plus tendre [illegible] dans mon [illegible], qui s'étaient [illegible] des promesses de confiance et de bonheur!.. et ses promesses, si on les tenait comme moi, ah! jamais rien ne viendrait nous séparer.

Air de Caroly.

J'ai juré de l'aimer, je l'aime...
Comme un frère, comme un ami;
Et si j'étais aimé de même,
Son cœur ne serait point trahi.
Vous voyez... mon sort dépend d'elle,
D'un seul mot!.. Faut-il entre nous,
L'oublier, lui rester fidèle?
Répondez!... que me conseillez-vous?
Parlez, parlez... que me conseillez-vous?

AURÉLIE.

Moi! vous conseiller! comme si votre bonheur dépendait de moi!..

M. DE VARADES.

Pouvez-vous en douter?.. et d'abord ne me refusez pas le plaisir d'être votre cavalier, ce soir..; ah! vous me l'avez promis!..

AURÉLIE.

Vous croyez?..

M. DE VARADES.

C'est la première grâce que vous demande un ami.

AURÉLIE.

Un ami, bien vrai?.. j'irai...

M. DE VARADES.

Ah! Madame!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ZOÉ, sortant de la chambre à gauche.

ZOÉ, à la cantonade.

Ça m'est égal... je le demanderai à Madame... (Apercevant M. de Varades.) Ah!..

M. DE VARADES.

Ciel!

AURÉLIE.

Eh bien!.. qu'est-ce donc?.. qu'avez-vous?..

ZOÉ.

Rien, Madame... rien... (A part.) M. Émile!..

M. DE VARADES, à part.

Cette petite Zoé en ces lieux!..

AURÉLIE, à M. de Varades.

Pardon... c'est une jeune fille à mon service... (A Zoé.) Qu'est-ce que tu veux?..

ZOÉ.

Moi, je ne ne veux rien, je suis si contente, si heureuse, surtout à présent.

AURÉLIE.

Et pourquoi?..

ZOÉ.

Je ne sais pas, mais je suis contente.

AURÉLIE.

Et c'est cela que tu viens m'annoncer?

ZOÉ.

Oui, Madame, parce que M. Daniel veut qu'à l'instant je parte pour Bièvre... pour la manufacture...

M. DE VARADES, à part.

Il a bien raison, et pour la première fois de sa vie il m'aura servi!..

ZOÉ.

C'est pour rapporter ces dessins nouveaux qui ne sont pas si pressés, et puis pour une autre raison encore... (Regardant M. de Varades.) qu'il croit bonne... Je ne dis pas... il est si sévère! mais il se trompe, j'en suis sûre, parce que bien certainement...

AURÉLIE.

Quel bavardage! et à quoi bon?.. (A Varades.) Je vous demande si elle sait ce qu'elle dit?

ZOÉ.

Oh ! oui, Madame, je le sais ! et la preuve, c'est que je vous demande en grâce de ne pas retourner ce soir à Bièvre...

M. DE VARADES, à part.

Air de *la Ville et le Village.*

Qu'entends-je !.. que veut-elle ainsi ?..

AURÉLIE.

Pauvre Zoé ! quelle folie !

ZOÉ.

Désormais, près de vous, ici
Gardez-moi... je vous en supplie !..
Oui, n'est-ce pas, je resterai ?

AURÉLIE.

Un caprice !..

ZOÉ.

Avant ce voyage,
Je l'avais toujours désiré...
(Jetant un coup d'œil sur M. de Varades.)
Et maintenant bien davantage !

M. DE VARADES, à part.

C'est fait de moi !

AURÉLIE.

Eh bien ! soit, et puisque tu le veux absolument... nous ne nous séparerons plus, je te garde.

ZOÉ.

Ah ! que je vous remercie ! quel bonheur !..

M. DE VARADES, à part.

Quel embarras ! et que devenir ?..

AURÉLIE.

Je vais à ma toilette, qui est pressée, et puis je donnerai des ordres pour que tu restes ici.

ZOÉ.

Ah !... que vous êtes bonne !

AURÉLIE, à M. de Varades.

A ce soir !..

M. DE VARADES, lui donnant la main.

Madame... (Il la reconduit jusqu'à la porte à gauche. Zoé traverse le théâtre et va à droite.)

SCÈNE VIII.

ZOÉ, M. DE VARADES.

ZOÉ.

C'est bien heureux, Monsieur! vous voilà donc!.. je vous revois enfin!..

M. DE VARADES.

Silence.

ZOÉ.

Moi qui étais seule dans cette campagne, à ne rien faire qu'à penser à vous!..

AIR de *l'Homme vert*.

De votre silence étonnée,
Je vous attendais, mais en vain;
Après une longue journée,
Je remettais au lendemain.
Je croyais toujours vous entendre...
Hélas! non... Alors je pleurais,
Car c'est bien terrible d'attendre
Quelqu'un qui n'arrive jamais!

M. DE VARADES.

Pauvre Zoé!

ZOÉ.

Je croyais que vous ne m'aimiez plus, que vous m'aviez oubliée.

M. DE VARADES.

Ah!.. je l'aurais dû... après votre rigueur et vos refus...

ZOÉ, vivement.

C'était cela!.. (*A part.*) Et Daniel qui ne voulait pas croire!.. moi, j'en étais sûre... (*Haut.*) Quoi! vraiment, vous étiez en colère contre moi?

M. DE VARADES.

Et je le suis encore,

ZOÉ.

Ah! que je suis désolée de vous avoir fâché!.. cela ne m'arrivera plus, et, dès aujourd'hui, je dirai tout à Madame...

M. DE VARADES.

O ciel!..

ZOÉ.

Vous voyez comme elle est bonne pour moi; et quand elle saura que vous m'aimez, que vous voulez m'épouser...

M. DE VARADES.

Gardez-vous-en bien. (A part.) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

ZOÉ.

Et pourquoi donc?

M. DE VARADES, avec embarras.

Pourquoi? (A part.) Au moment de voir couronner tous mes vœux... (Haut.) Vous ne savez donc pas que Madame de Bussières, votre maîtresse, est liée avec ma mère, qu'elles sont amies intimes; que toutes deux ont en vue pour moi un autre mariage, dont nous parlions tout à l'heure, quand vous êtes arrivée?

ZOÉ.

O ciel!

M. DE VARADES.

Je refuse, vous vous en doutiez bien. Mais si on savait que c'est pour vous, on vous éloignerait de moi, nous serions séparés.

ZOÉ.

Et mais! nous le sommes déjà, puisque je ne vous voyais plus. Heureusement que me voilà installée ici, à Paris.

M. DE VARADES.

C'est là le mal... Toujours près de votre maîtresse, là, sous ses yeux, comme tout à l'heure... ne la quittant pas d'un instant, impossible de se parler.

ZOÉ.

C'est vrai; mais je vous verrais du moins!

M. DE VARADES.

La belle avance! Tandis qu'à Bièvre, seule tout l'hiver, loin des regards importuns, il me serait si facile, et sans éveiller les soupçons, de diriger mes promenades à cheval de ce côté.

ZOÉ.

Quoi! vous viendrez?

M. DE VARADES.

Tous les jours, je vous le promets.

ZOÉ, vivement.

Ah! j'y resterai, monsieur Émile, j'y resterai!

M. DE VARADES.

Ah! que vous êtes jolie!.. c'est que c'est vrai, elle est charmante!

ZOÉ.

Vous trouvez? Vous n'êtes donc plus fâché contre moi?

M. DE VARADES, à demi voix.

Je t'aime plus que jamais...

ZOÉ.

C'est fini, je retourne à Bièvre.

AIR d'*Une Heure de Mariage*.

Je repars, j'y serai ce soir;
Mais vous tiendrez votre promesse,
Ou je reviens!..

M. DE VARADES.

J'irai te voir;
Tu peux compter sur ma tendresse.
Mais reste bien en ce séjour!

ZOÉ.

Désormais j'y suis établie,
Dussé-je pour vous voir un jour
Vous attendre toute la vie!

M. DE VARADES.

Silence! quelqu'un!...

ZOÉ, regardant à droite.

Je crois que c'est Daniel.

M. DE VARADES, à voix basse.

Raison de plus!... qu'il ne soupçonne pas! c'est un jaloux.

ZOÉ, de même.

Un jaloux! je le croyais comme vous, mais ce n'est pas vrai, il n'y pense pas.

M. DE VARADES.

N'importe; qu'il ne nous voie pas ensemble... Laisse-nous...

ZOÉ.

Tout ce que vous voudrez... Je m'en vais... A bientôt... (Regardant Daniel qui entre par la droite en rêvant.) Ce pauvre Daniel, il ne s'y connaît pas du tout! (Elle sort par le fond.)

SCÈNE IX.

DANIEL, M. DE VARADES.

DANIEL, levant les yeux et apercevant M. de Varades.

Ah! monsieur de Varades est seul!

M. DE VARADES.

J'étais bien sûr de ne pas l'être longtemps.

DANIEL.

Cela vous contrarie peut-être?

M. DE VARADES.

Pas du tout : vous m'y avez habitué...

DANIEL.

Comment?..

M. DE VARADES.

Je ne m'en plains pas.. On peut s'attacher à mes traces, se retrouver sans cesse à mes côtés... que m'importe?.. Je ne crains rien, surtout quand c'est une personne aussi aimaible que monsieur Daniel...

DANIEL.

Ah! Monsieur...

M. DE VARADES.

Non; vrai, je suis enchanté de vous voir.

DANIEL, s'inclinant.

Monsieur, je ferai mon possible pour que vous soyez toujours enchanté...

M. DE VARADES.

Trop bon... vous voyez que j'ai lu dans votre pensée...

DANIEL.

A charge de revanche...

M. DE VARADES.

A la bonne heure! C'est une lutte de bon procédés; c'est à qui causera le plus de plaisir à l'autre...

DANIEL.

J'accepte le défi!

M. DE VARADES.

Et moi, je ne le refuse pas.

DANIEL.

AIR du *Ménage de garçon*.

J'en ai vu la preuve sincère
Dans cette place qu'aujourd'hui
Je devais, dans un ministère,
Occuper un peu loin d'ici.

M. DE VARADES.

Cette place, on en a rougi;
Mais il n'est rien d'égal, je pense,
A l'amitié qui vous l'offrait...

DANIEL.

Si ce n'est la reconnaissance
De celui qui la refusait.

M. DE VARADES.

J'y comptais... Par malheur, nous ne pouvons nous rencontrer partout.

DANIEL.

Pourvu que j'aie cet honneur chez ceux qui me sont chers... chez des amis, et que je puisse me placer entre eux et vous.

M. DE VARADES.

Je vous remercie de vos attentions...

DANIEL.

Cela n'en vaut pas la peine.

M. DE VARADES.

Mais ce soir, par exemple, je crains d'en être privé.

DANIEL.

Et comment?

M. DE VARADES.

Je ne crois pas que vous soyez invité au bal de la marquise d'Ervilly; et nous serons forcés alors, ce qui me désole, d'y aller sans vous, moi et madame de Bussières, dont je suis le cavalier.

DANIEL.

Vous, Monsieur, ce soir?

M. DE VARADES.

Ce soir même.

DANIEL.

Je ne pense pas.

M. DE VARADES.

Moi, j'ai de fortes raisons de le croire. Monsieur veut-il parier?

DANIEL, vivement.

De grand cœur; je suis certain de ne pas perdre.

M. DE VARADES.

Et moi, je suis sûr de gagner. (Mouvement de Daniel.) Aussi je vais, en attendant, m'occuper de ma toilette. Vous permettez. Rassurez-vous, je reviens à l'instant. (Il sort.)

SCÈNE X.

DANIEL, seul.

Le fat!.. Lui, son cavalier!.. lui la conduire ce soir à ce bal, en tête-à-tête! il s'en vante, du moins... Eh! que m'importe?.. je sais ce qu'Aurélie m'a dit ce matin... je la con-

nais... elle se respecte trop elle-même pour s'exposer ainsi... elle n'ira pas! et malgré cet air railleur et triomphant, nous verrons qui l'emportera du lâche qui ne s'approche d'une femme que pour la séduire et la perdre... ou de l'homme d'honneur... de l'ami véritable... (Apercevant Aurélie en robe de bal.) Ciel!..

SCÈNE XI.

DANIEL, AURÉLIE, entrant par la gauche.

AURÉLIE, tenant un écrin.

C'est bien; je n'ai plus besoin de vous... Ah! Daniel!.. (Elle passe à la droite du théâtre, et se met devant la psyché.)

DANIEL.

Madame... je ne m'attendais pas... cette parure...

AURÉLIE.

Eh bien! Comment la trouvez-vous?

DANIEL.

Très-belle assurément; surtout pour quelqu'un qui refuse d'aller au bal.

AURÉLIE.

J'ai changé d'avis. Vous qui êtes un sage, vous ne concevrez pas qu'on ait des caprices, vous allez encore me gronder?

DANIEL.

C'est un droit que je n'ai pas, Madame...

AURÉLIE.

Mais que vous prenez quelquefois.

DANIEL.

Je ne le prendrai plus.

AURÉLIE.

Et pourquoi donc cela?.. Pauvre Daniel! le voilà tout ému. Voyons, parlez, parlez... j'en profite souvent... pas aujourd'hui!.. (Avec bonté.) Mais, que voulez-vous?.. un bal, c'est bien séduisant!.. le moyen de résister?..

DANIEL.

C'est impossible, et je le vois bien; et d'ailleurs, Madame est libre.

AURÉLIE.

Libre... pas toujours; mais du moins jusqu'au retour de mon maître... (Mouvement de Daniel.) Oui, de mon maître... ce mot vous déplaît, je le sais; et pourtant il est si

juste!.. Quand M. de Bussières est ici, ce ne sont pas mes caprices qui gouvernent, mais les siens; et ils sont rarement aimables... Forcée de me conformer à ses goûts bizarres, à son humeur fantasque; bien me prend alors de ne pas résister!.. Il faut donc que ses plaisirs soient les miens, que je le suive en esclave, couronnée de fleurs, couverte de diamants, dont sa vanité, à défaut d'amour, se plaît à me parer!.. Ah! voilà une vie bien heureuse, n'est-ce pas?.. et j'ai tort de profiter des derniers jours qu'il me laisse?..

DANIEL.

Ah! ce bonheur qui s'offre à vous, je n'ai pas dit qu'il fallût le laisser échapper. Je regrette de vous voir sortir seule...

AURÉLIE.

Seule... mais non.

DANIEL.

Ah! Madame... et ce soir... un cavalier... En effet, M. de Varades m'a dit d'un air de triomphe...

AURÉLIE.

Quoi donc?.. que j'accepte son bras?.. mais il n'y a là de triomphe pour personne.

DANIEL.

Pas même pour lui?..

AURÉLIE.

Daniel!.. ah! Daniel, ce n'est pas bien!.. vous le jugez mal: M. de Varades est un ami sincère, dévoué, et mon estime pour lui devrait le justifier à vos yeux.

DANIEL.

Aux miens, soit; mais à ceux du monde qui vous entoure... de ce monde où il y a tant d'indiscrets qui, lorsqu'ils ne voient plus rien... inventent...

AURÉLIE.

Eh! que m'importe?.. A vous croire, à vous entendre, il faudrait m'interdire tous les plaisirs, toutes les distractions de mon âge... une soirée, un bal... éloigner mes amis, les fuir, comme si leur amitié était un piége, leur dévouement un danger!.. Bientôt je ne pourrais faire un pas sans éveiller une curiosité, une défiance, qui finiraient par me blesser!.. Oh! non pas vous, Daniel, je ne vous en veux pas... Mais c'est assez, je vous remercie... Voyez, veuillez donner des ordres pour ma voiture.

DANIEL.

Oui, Madame... (Aurélie ouvre son écrin et va mettre son collier devant la glace. Il s'arrête.) J'oubliais... cette lettre de M. de Bussières dont vous me parliez ce matin.

AURÉLIE.

Une lettre d'affaires qui ne s'adresse qu'à vous.

DANIEL.

La voilà, Madame.

AURÉLIE, attachant son collier.

Merci... vous m'avez dit ce qu'elle contient... à peu près...

DANIEL, lisant.

« Qu'il me tarde, mon pauvre Daniel, de me retrouver près de toi! »

AURÉLIE.

Il ne vous oublie pas, vous!

DANIEL, continuant.

« Près de ma femme, qui doit se plaindre de mon silence... Ah! qu'elle en ignore la cause! qu'elle ne sache pas que ma santé, qui s'affaiblit tous les jours, me fait défendre jusqu'à l'émotion d'une correspondance que son esprit et sa bonté me rendent si chère!.. »

AURÉLIE.

Ah!.. (Elle cesse de s'occuper de sa toilette.)

DANIEL, continuant.

« Hélas! dans mes crises, des caprices, des impatiences, que mes douleurs excusent peut-être... tout cela, je le sais, je l'avoue, doit refroidir, froisser souvent le cœur d'une jeune femme que le monde et le plaisir réclament; mais, un peu de patience encore, et bientôt, tout me le dit, tout me l'annonce, je ne serai plus là pour troubler son bonheur. »

AURÉLIE, très-émue.

Daniel!..

DANIEL, lui tendant la lettre.

AIR du *Baiser au Porteur*.

Si cet écrit, que vous deviez connaître,
Fut un secret, me pardonnerez-vous?
Mais j'avais fait des lettres de mon maître,
Sans vous le dire, un partage entre nous.
J'en avais fait un partage entre nous.
Quand de bonheur pour vous elles sont pleines,
Je vous les donne et n'y prétends jamais;

Dans celle-ci je n'ai vu que des peines,
Et c'est ma part que je gardais.

Cet amour dont vous doutiez, y croyez-vous maintenant? Le punirez-vous des fautes dont il s'accuse ainsi?.. et, lorsqu'il reviendra, voulez-vous que des mots indiscrets, un éclat, peut-être..

AURÉLIE.

Oh ! non; car son cœur est soupçonneux, jaloux...

DANIEL, avec abandon.

Jaloux ! et comment ne le serait-il pas d'un bien, d'un bonheur que tant d'autres lui envient?.. Mais il ne vous aimerait pas, il n'aurait jamais aimé, celui qui verrait de pareils hommages sans éprouver au fond de l'âme...

AURÉLIE.

Si vous croyez que ces plaisirs aient un danger pour moi... pour lui... eh bien ! j'y renoncerai... Ce bal, auquel je tiens beaucoup pourtant... eh bien ! je n'irai pas... êtes-vous content ?

DANIEL.

Ah ! Madame !.. c'est trop, c'est trop; qui pourrait exiger un pareil sacrifice?.. M. de Bussières?.. s'il était ici, il ne le voudrait pas; et lui, si sévère sur les convenances, vous dirait tout le premier : « Allez à ce bal où l'on vous attend... » Mais en l'absence de votre mari, de votre protecteur naturel, n'accordez à aucun autre un droit qui n'appartient qu'à lui...

AURÉLIE.

J'entends et vous remercie, Daniel; j'irai seule... Ce bal, du moins, sera le dernier... je n'y resterai qu'un instant, je vous le promets; et de là, ce n'est pas ici que je reviendrai; non, j'ai besoin de quitter Paris... C'est à Bièvre que j'attendrai M. de Bussières; il le faut, je le veux ainsi !..

DANIEL.

Ah ! Madame ! vous êtes un ange de vertu, de bonté !.. Pardon, si je vous ai causé un instant de peine, que je voudrais racheter au prix de ma vie entière !..

AURÉLIE.

M. de Varades !

DANIEL, à part.

Ah ! il peut venir à présent !..

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VARADES.

M. DE VARADES, en costume de bal.

[illegible] promesse, me rends à [illegible] jamais vous ne [illegible] attendre.

[illegible]

[illegible] comment vous [illegible] puis accepter...

M. DE VARADES.

[illegible] vous avez promis [illegible]...

[illegible]

[illegible]

[illegible] cherche en vain [illegible] Daniel...

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] puis vous y [illegible] rejoindrai... [illegible] défendrez [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] quitterai [illegible]

[illegible]

[illegible] raisonnable; et ce [illegible] promise.

M. DE VARADES.

[illegible] des preuves!

[illegible], avec franchise.

[illegible]

M. DE VARADES.

AURÉLIE.

N'allez pas ce soir à ce bal.

M. DE VARADES.

Ah! Madame, un pareil sacrifice...

AURÉLIE.

Est-il trop grand?.. Je n'insiste pas; c'est moi qui me priverai de ce plaisir... Je reste.

DANIEL, à part.

C'est bien!..

M. DE VARADES.

C'en est trop! et quoi qu'il puisse m'en coûter... dès que vous vous défiez de moi... dès qu'un autre a votre confiance!.. (Voyant Zoé qui entre par la gauche.) C'est Zoé!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ZOÉ, apportant sur son bras une pelisse.

ZOÉ.

La voiture de Madame est prête... on m'a dit de vous en prévenir.

AURÉLIE.

C'est bien... je sors... Ma pelisse?

ZOÉ, la lui mettant sur les épaules.

Voici, Madame.

AURÉLIE, la regardant.

Eh mais! ce châle, cette toilette... Est-ce que tu ne restes pas ici... comme c'est convenu?..

ZOÉ.

Non, Madame, pas encore.

AURÉLIE.

Ah! toi aussi... tu as des caprices?..

ZOÉ, vivement.

Ce n'est pas moi... c'est... (S'arrêtant sur un coup d'œil de M. de Varades.) C'est M. Daniel qui prétend que ma présence est nécessaire à Bièvre...

DANIEL, brusquement.

C'est vrai... et puis on l'attendra...

ZOÉ.

Ne vous fâchez pas, mon bon monsieur Daniel! le cabriolet de la manufacture est en bas, et je pars à l'instant avec Dubois, le contre-maître... (Bas, à M. de Varades.) Mais vous viendrez?..

M. DE [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] — QUATUOR. — ENSEMBLE.

[illegible]

[illegible]

L'amitié la protége,
Et je dois à mon cœur
La [illegible] du piége
Où l'entraîne l'erreur.
Et pour prix de mon zèle,
Et pour prix de ma foi,
Quand je veille sur elle,
Que Dieu veille sur moi!

[illegible]

L'amitié me protége;
Son zèle, son honneur,
Me préservent du piége
Où m'entraîne mon cœur.
Plus de crainte mortelle,
Bannissons mon effroi:
L'amitié m'est fidèle,
Elle veille sur moi.

M. DE VARADES.

Contre moi la protége
Un austere censeur,
Qui l'entraine et l'assiége,
Et me ferme son cœur.
Oublions l'infidele
Qui se rit de ma foi;
De l'amour qui m'appelle
N'écoutons que la loi.

ZOÉ.

Oui, l'amour nous protége:
Il délivre mon cœur
Du tourment qui l'assiége;
Il me rend le bonheur.
D'un ami si fidele
Je dois croire la foi;
De l'amour qui m'appelle
N'écoutons que la loi.

M. DE VARADES, à part.
Oui, Zoé vaut mieux qu'elle;
Vengeons-nous par dépit...
(Haut.)
A la raison fidèle,
(Il passe auprès d'Aurélie.)
Je renonce au bal cette nuit.

ZOÉ, bas, à Varades.
Ah! que j'en suis ravie!
Que je vous en sais gré!

AURÉLIE, bas, à Varades.
Je vous en remercie,
Et je m'en souviendrai.

DANIEL, regardant Varades.
Oui, le ciel a daigné seconder mes projets,
C'en est fait; les voilà... séparés désormais...

ENSEMBLE.

ZOÉ ET VARADES.
A ce soir!
Quelle ivresse!
Quel espoir!

AURÉLIE.
Oui, fidèle au devoir,
Je ne dois plus le voir.

ENSEMBLE.

AURÉLIE.
Mais il me reste un seul espoir,
Je ne puis y penser sans le voir.

DANIEL.
Oui, désormais c'est mon espoir,
Ils ne peuvent plus se voir.

ZOÉ ET M. DE VARADES.
Ce soir, ce soir, ah! quel espoir!
Enfin je pourrai donc { te voir! / vous voir! }

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DANIEL.
L'amitié la protége, etc.

AURÉLIE.
L'amitié me protége, etc.

M. DE VARADES.
Contre moi la protége, etc.

ZOÉ.
Oui, l'amour nous protége, etc.

ACTE II.

[illegible] Porte au fond. [illegible] latérales. La porte à gauche de [illegible] l'acteur. La porte à droite est celle de [illegible] du côté droit, une cheminée avec du feu; une [illegible] cheminée. Du côté gauche un canapé. Sur le [illegible], au fond, une croisée.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOE, seule, assise sur le canapé.

A minuit, a-t-il dit... et minuit vient de sonner. Tous les ouvriers sont rentrés, tout le monde dort... J'ai été ouvrir la petite porte du parc, et je tremblais en marchant, et, à chaque arbre, j'avais une frayeur! Ah! qu'il faut de courage pour s'aimer la nuit! Aussi, je vous le demande, au lieu d'attendre à demain... Cette idée de venir à une pareille heure, par un temps affreux... (Elle se lève, va auprès de la cheminée, et arrange la table.) Il va s'enrhumer... il aura froid. Heureusement je lui ai fait un bon feu; et puis ce petit souper, tout ce que j'ai pu trouver de mieux sans donner de soupçons... « Ah! mademoiselle Zoé veut souper dans sa chambre! — Oui, vraiment. — Et il lui faut un poulet entier! » Et si j'ai faim pour deux! De quoi se mêlent-ils? est-ce que ça les regarde?.. (Regardant la pendule qui est sur la cheminée.) Minuit un quart...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Et dans cette vaste demeure,
Mon Dieu! quel silence effrayant!
Du rendez-vous a sonné l'heure,
Il va venir dans un instant!
C'est étonnant!... inquiète et craintive,
Naguère encor j' tremblais d'effroi
Qu'il ne vînt pas... et malgré moi,
Je tremble à présent qu'il n'arrive.

Aussi le cœur me bat comme la première fois où je l'ai attendu... Ah! bien plus encore. Par cette belle soirée d'automne, et sous cette allée de tilleuls, ça ne me faisait rien; mais ici dans cet appartement... Est-ce que M. Daniel aurait

raison? est-ce que j'aurais eu tort de lui promettre?.. Et pourquoi donc? il me dira, comme autrefois, qu'il m'aime... qu'il veut être mon mari... (Avec joie.) Moi, sa femme!.. moi, une grande dame comme ma maîtresse!.. Oh!, je n'en serais pas plus fière... Et pourvu seulement que je lui plaise, qu'il me trouve jolie, et que ce bonnet m'aille bien, car voilà trois fois que je l'arrange... (Apercevant M. de Varades qui entre, elle pousse un cri, et s'éloigne de la glace.) Ah!..

SCÈNE II.

M. DE VARADES, couvert d'un manteau, ZOÉ.

ZOÉ, toute tremblante.

Ah!.. c'est vous, Monsieur! On n'entre pas ainsi, sans prévenir...

M. DE VARADES.

Eh quoi! Zoé... vous avez eu peur?

ZOÉ.

Certainement : depuis une heure que je vous attends, je ne fais que cela. Mais ça n'est pas pénible, au contraire.

M. DE VARADES, lui prenant la main.

Comme ta main est froide!

ZOÉ.

C'est que, pendant cette nuit, je vous savais en route.

M. DE VARADES.

Et tu tremblais?..

ZOÉ.

Oui, j'avais froid pour vous.

M. DE VARADES.

Ma chère Zoé!

ZOÉ.

Ne vous occupez pas de moi, Monsieur, mais de vous. Approchez-vous du feu; quittez ce manteau... et puis donnez-moi ce chapeau qui vous embarrasse. (Elle prend son chapeau et le met sur le canapé. M. de Varades ôte son manteau, et le met sur un fauteuil près de la porte à droite.)

M. DE VARADES, à part.

Insensé que je suis! je quitte Paris pour me venger de ses caprices, pour lui laisser des regrets. Je jure de ne plus la voir

qu'elle ne m'ait rappelé !... Et son image est là !... Et vingt fois, il a été [illegible] près d'elle, à ce bal... Non : c'est [illegible] de mon sacrifice... [illegible]

ZOÉ, [illegible].

Eh bien ! si c'est ainsi que vous vous [illegible] !... Vous trouvez-vous mieux ?

M. DE VARADES.

Certainement. Mais où sommes-nous, Zoé ? est-ce chez vous ?...

ZOÉ.

Non, ma chambre à moi est là. [illegible] la porte à droite. C'est ici le boudoir de Madame. [illegible] la porte à gauche. et là, sa chambre à coucher...

M. DE VARADES.

Que dis-tu ?... madame de Bussières !... A part. Je suis chez elle, voilà les lieux qu'elle habite... Ah ! j'éprouve une émotion...

ZOÉ.

J'ai pensé que vous m'aimeriez mieux ici.

M. DE VARADES, [illegible].

Oui, oui, sans doute... (A part.) Pauvre fille !..

ZOÉ.

Êtes-vous bien sûr au moins qu'ici, dans la maison, personne ne vous ait vu ?..

M. DE VARADES.

Personne... J'ai laissé mes chevaux de l'autre côté du parc.

ZOÉ.

Et c'est pour moi que, cette nuit, vous avez renoncé à cette brillante soirée, à ces belles dames si élégantes ?..

M. DE VARADES.

Oui... oui... j'avais besoin d'éloigner toutes ces idées... j'avais besoin de vous voir, Zoé...

ZOÉ.

Et moi donc !..

M. DE VARADES.

Vous, si franche, si naïve, et ce n'est pas vous qui voudriez vous faire un jeu de mes tourments, me repousser, me dédaigner...

ZOÉ.

Oh !.. bien au contraire. Mais vous devez avoir faim... est-ce que vous ne voulez pas vous mettre à table ?

M. DE VARADES.

Si vraiment.

ZOÉ.

Attendez, je vais vous chercher du vin de Xérès... Ce doit être du bon vin, n'est-ce pas? et ça vous fera plaisir.

M. DE VARADES.

Oui, Zoé.

ZOÉ.

La clef est là... dans la chambre de Madame...

M. DE VARADES.

Là, sa chambre?

ZOÉ.

Non... Monsieur... ne me suivez pas... je vous prie... (Elle entre vivement dans la chambre à gauche.)

M. DE VARADES.

Quel supplice! quelle existence!.. pour oublier la maîtresse, venir tromper la femme de chambre! et quand je crois me consoler, m'étourdir, je me retrouve chez elle... Ah! si elle était ici! si je pouvais la revoir un instant... Mais non, elle est au bal, plus jolie, plus séduisante que jamais. Entourée d'hommages, elle pense à moi, peut-être; et moi, je viens profaner ces lieux, où tout me rappelle ses charmes et mon amour. Ah! plutôt fuyons.

ZOÉ, rentrant et portant une bouteille.

Eh bien! me voici... Où allez-vous donc? (Lui montrant la table.) Tenez, Monsieur, mettez-vous là, auprès du feu. Je vais vous servir.

M. DE VARADES.

Y penses-tu? Là, près de moi...

ZOÉ.

Oh! non... je n'oserai jamais...

M. DE VARADES, la forçant de s'asseoir.

Et moi, je le veux, je l'exige.

ZOÉ, assise.

Ah! que je suis contente! Il est donc vrai, vous le voulez bien, vous me regardez comme votre femme, comme votre égale.

M. DE VARADES.

Comme ce qu'il y a de plus joli au monde... et comme tout ce que j'aime...

ZOÉ, à part.

Ah ! si M. Daniel l'entendait, lui qui ne veut pas croire...

M. DE VARADES.

Eh bien ! tu ne manges pas ?..

ZOÉ.

Oh ! je n'ai pas faim... je n'ai pas le temps ; je suis si heureuse ! Vous vous rappelez donc vos promesses, celle que vous m'aviez écrite, et que j'ai toujours là...

M. DE VARADES.

Peux-tu penser que j'aie rien oublié. (A part.) Allons, tâchons de nous faire illusion ; et persuadons-nous que je suis auprès de sa maîtresse...

ZOÉ.

Ah ! ne me regardez pas comme ça. Il y a dans vos yeux quelque chose de si tendre...

M. DE VARADES, à part.

AIR : *Lui et Moi* (de PLANTADE).

PREMIER COUPLET.

Lieux habités par Aurélie,
Charme magique et séducteur !
(Montrant Zoé.)
Ombre des nuits, femme jolie,
Tout vient aider à mon erreur.
(A Zoé.)
Je revois celle que j'adore,
Et grâce aux attraits que voilà,
(A part.)
Auprès d'elle je suis encore
Avec celle qui n'est pas là.

(Zoé se lève et vient auprès de M. de Varades, qui la prend dans ses bras.)

DEUXIÈME COUPLET.

De ton amant qui te supplie,
Daigne enfin combler les souhaits ;
Un baiser... un seul... Aurélie...
(Se reprenant.)
Non, c'est Zoé que je disais.
Oui, voilà celle que j'adore ;
Et grâce à ce prestige-là,
(A part.)
Auprès d'elle je suis encore
Avec celle qui n'est pas là.
(Il l'embrasse.)

ZOÉ.

Monsieur, Monsieur... taisez-vous donc!

M. DE VARADES, écoutant.

Silence... une voiture vient d'entrer dans la cour.

ZOÉ, allant à la fenêtre.

Une voiture... Ah! mon Dieu! des lumières... une voix... celle du cocher de Madame...

M. DE VARADES.

C'est elle!

ZOÉ.

Je suis perdue!

M. DE VARADES.

Elle ici! dans cette maison... Elle me fuyait donc; et je la retrouve...

ZOÉ.

Partez, Monsieur, partez au nom du ciel!

M. DE VARADES.

Et par où?.. pour la rencontrer...

ZOÉ.

Restez alors; mais que faire? où vous cacher?

M. DE VARADES, montrant la porte à gauche.

Là...

ZOÉ.

Y pensez-vous? la chambre de Madame...

M. DE VARADES, montrant la porte du cabinet à droite.

Eh bien! celle-ci.

ZOÉ.

La mienne!.. non, Monsieur... je ne veux pas... (Varades s'élance dans la chambre à droite, et emporte son manteau.) Ah! c'est Madame.

SCÈNE III.

ZOÉ, AURÉLIE.

AURÉLIE, en robe de bal, et jetant en entrant sa pelisse sur le canapé où est le chapeau de M. de Varades, qui se trouve ainsi caché.

Non!.. qu'il se couche!.. qu'il se repose... je le veux!..

ZOÉ.

Quoi! c'est vous, Madame?

AURÉLIE.

Oui, j'ai quitté le bal de bonne heure... et au lieu de ren-

trer à Paris... à l'hôtel, je suis venue tout de suite ici, où je serai tout arrivée pour demain...

ZOÉ.

Comment! Madame?..

AURÉLIE.

Certainement... tu n'as pas voulu rester avec moi à Paris... et moi je viens avec vous tous à Bièvre... comme je vous l'avais promis...

ZOÉ.

Oh! nous serons tous bien contents... moi la première... certainement j'éprouve un plaisir!.. mais seule, Madame, au milieu de la nuit!..

AURÉLIE.

Eh! qu'importe?.. quel danger peut-il y avoir? et quand il y en aurait eu... Daniel était là pour m'en préserver...

ZOÉ.

Daniel!..

AURÉLIE.

Oui... il m'escortait à cheval... d'un peu loin, je ne m'en doutais pas... je ne m'en suis aperçue qu'ici, en descendant de voiture. Il paraît qu'il avait des ordres à donner pour la manufacture... il le dit, du moins; je ne le crois pas... c'est pour moi, moi seule; mais le moyen de se fâcher d'un zèle si touchant, si dévoué!.. et puis il était si content de me voir quitter Paris pour me réfugier ici! car je lui ai promis d'y rester, et j'y resterai jusqu'au retour de mon mari...

ZOÉ.

Si longtemps!..

AURÉLIE.

Hein?..

ZOÉ.

Si Madame voulait passer dans sa chambre?.. (Elle se place devant la table comme pour la cacher.)

AURÉLIE.

Tout à l'heure... mais... laissez-moi.

ZOÉ.

C'est que... si Madame veut que je la déshabille...

AURÉLIE.

Non, pas encore... j'écrirai avant de me coucher... oui, j'écrirai... (Voyant la table.) Ah! qu'est-ce donc?.. tu m'attendais?..

ZOÉ.

Oui... Madame... oui...

AURÉLIE.

Comment!.. tu savais?.. Ah! je comprends, encore Daniel!.. Il t'avait prévenue?..

ZOÉ.

Oui... Madame... oui...

AURÉLIE.

Que d'attentions!.. de dévouement!.. (A Zoé.) C'est inutile, je ne prendrai rien... (Zoé porte la table vers la porte du fond.) Va, Zoé... va donner des ordres pour lui... qu'on lui fasse du feu, qu'on lui serve à souper... pauvre garçon!..

ZOÉ, regardant le cabinet.

Ce n'est pas lui qui est le plus à plaindre... (Hésitant à s'en aller.) Je vais vite, et je reviens près de Madame... Si Madame avait besoin de moi?..

AURÉLIE.

Eh! non... va donc, va... je veux être seule... va...

ZOÉ.

Oui, Madame... oui. (A part.) Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va rester là toute la nuit? (Elle sort et emporte la table.)

SCÈNE IV.

AURÉLIE, ensuite M. DE VARADES.

AURÉLIE, seule.

Oui, seule... j'en ai besoin... toute la soirée j'ai éprouvé un trouble, une agitation... Quitter Paris sitôt, sans le revoir, sans le remercier de ce qu'il a fait pour moi; car c'était si bien, si généreux à lui de ne pas venir à ce bal... qui, du reste, était d'un ennui... et où j'étais si malheureuse... J'avais le cœur serré, en songeant que j'allais fuir loin de lui... mes yeux le cherchaient partout; et là-bas comme ici, je me disais à moi-même...

AIR : *Faisons la paix.*

Il n'est pas là, (*bis.*)
Cet ami qui pour moi respire;
Ici tout me déplait déjà,
Et tout à mon cœur semble dire :
Il n'est pas là.

M. DE VARADES, qui, pendant le couplet, est sorti du cabinet, passe derrière Aurélie, et lui dit à voix basse :

Si, Madame... il est près de vous.

AURÉLIE, poussant un cri.

Ah !

M. DE VARADES.

Pardon, Madame... pardon.

AURÉLIE.

Que faites-vous ici, Monsieur ?.. quelle témérité !..

M. DE VARADES.

De grâce, écoutez-moi.

AURÉLIE.

Non, Monsieur, non... laissez-moi... sortez... (Elle passe à gauche.)

M. DE VARADES.

Oh ! jamais, jamais !... et puisque je vous ai suivie jusqu'en ces lieux...

AURÉLIE.

Suivie !.. vous étiez là ?..

M. DE VARADES.

Eh bien ! non ; j'ai précédé vos pas... je suis arrivé ce soir.. il y a longtemps... j'étais instruit de tout... je savais que vous vouliez m'éviter, me fuir... je le savais, Madame !.. Cette défense de vous accompagner, de vous retrouver au bal, de vous revoir... quelques ordres que j'ai surpris... me fallait-il davantage pour m'éclairer sur vos démarches, sur vos projets ?..

AURÉLIE.

Et vous avez osé ?..

M. DE VARADES.

J'étais si malheureux ! ma tête s'est égarée... mon cœur m'a conduit dans cette retraite, où j'ai pénétré en secret... en secret, Madame !.. pour vous voir, vous parler, ne fût-ce qu'un instant !..

AURÉLIE.

Mais vous me perdez, Monsieur !..

M. DE VARADES.

Non, non... Dites-moi quel est mon crime, pour me chasser de votre présence, pour me fuir jusqu'en ces lieux !.. Oh ! dites, dites, que je sache tout, que je me justifie !..

AURÉLIE.

Ah ! vous me faites trembler !..

M. DE VARADES.

Et que craignez-vous donc, quand mon respect vous répond de moi?.. quand, dans la crainte de vous offenser, de vous déplaire, je cache au fond de mon cœur, et au risque d'être à jamais malheureux, l'amour qui me consume?..

AURÉLIE, traversant le théâtre.

Monsieur...

M. DE VARADES.

Pardon, pardon! ce mot m'est échappé... c'est la première fois... Aurélie, oui, je vous aime, je n'aime que vous!.. mon sort, mon bonheur, ma vie, tout dépend de vous!.. jugez donc si je puis vous perdre!..

AURÉLIE.

Ah! voilà ce que je craignais!.. Vous voyez bien que j'avais raison de vous fuir... Songez donc que je ne suis plus libre, que je ne puis vous aimer sans être coupable...

M. DE VARADES.

Oh! non, non, vous ne l'êtes pas!.. vous, si malheureuse, soumise à un esclavage... à une tyrannie qui, vingt fois, m'ont fait rougir pour vous... Vous, coupable!.. et de quoi!.. d'écouter un ami qui donnerait sa vie plutôt que de vous causer un chagrin, un regret... qui respecte en vous ce qu'il y a de plus pur et de plus parfait au monde... et qui, en ce moment encore, mourrait content s'il entendait de votre bouche un mot d'espoir, un mot de pardon... Oh! dites que vous me pardonnez!..

AURÉLIE.

Entendez-vous?.. on monte l'escalier...

M. DE VARADES.

Je m'éloigne... mais un mot..: un seul mot... et si vous m'aimez... (On frappe à la porte du fond.)

AURÉLIE.

On frappe! (M. de Varades, au fond, et montrant la porte du cabinet à droite, dont il se rapproche doucement, et qu'il ouvre. — On frappe encore.)

AURÉLIE, allant vers le fond.

Qui est là?..

DANIEL, en dehors.

Moi... Daniel.

M. DE VARADES, sur la porte du cabinet.

Toujours lui... (Il entre dans le cabinet, dont il ferme la porte. Aurélie va ouvrir la porte du fond.)

SCÈNE V.

AURÉLIE, DANIEL, puis ZOÉ, qui entre un instant après.

DANIEL.

Pardon, Madame, c'est moi...

AURÉLIE, troublée.

Vous, Daniel!.. Eh mon Dieu! que me voulez-vous? qu'avez-vous à me dire, à l'heure qu'il est?..

DANIEL.

J'ai su que Madame n'était pas rentrée chez elle; et comme je craignais qu'elle ne fût inquiète, je venais la prévenir...

AURÉLIE.

Et de quoi?

DANIEL.

Voilà ce que c'est: quelqu'un s'est introduit dans le parc, ce soir, avant notre arrivée...

AURÉLIE.

Ah! vous penseriez...

ZOÉ, qui vient d'entrer.

Ah! mon Dieu!

DANIEL.

Oui, Madame, un homme qui s'est glissé du côté du moulin, en se dirigeant par ici...

AURÉLIE, troublée.

Par... ici...

DANIEL.

Ne tremblez pas ainsi, Madame.

AURÉLIE.

Moi!.. en effet, vous me faites une peur... mais peut-être s'est-on trompé...

ZOÉ.

Madame a raison, on s'est trompé, j'en suis sûre.

DANIEL, brusquement.

Qu'en savez-vous?.. du reste, nous verrons bien, car tous les ouvriers sont sur pied... il ne peut leur échapper; et s'ils le rencontrent, malheur à lui!..

AURÉLIE.

Ah! mon Dieu!..

DANIEL.

Ils sont armés, et s'il résiste...

ZOÉ.

Quelle horreur!

AIR de *Turenne*.

Ah! j'en suis plus morte que vive!

AURÉLIE.

Y pensez-vous! moi je défends ici
Qu'on l'attaque ou qu'on le poursuive!

ZOÉ.

Madame a raison... Dieu merci!

AURÉLIE.

Certainement! Quelque étourdi,
Quelque imprudent, qui, dans la nuit profonde,
Peut-être en ces lieux s'égara!

DANIEL, avec humeur.

S'égarer?

ZOÉ.

Sans doute! cela
Peut arriver à tout le monde.

Et si c'était quelque chasseur des environs...

DANIEL.

A cette heure!.. quelle idée!..

AURÉLIE, avec impatience.

Enfin, un chasseur, un braconnier... qu'importe? quel qu'il soit, je ne veux pas qu'on expose pour cela les jours d'un homme, d'un malheureux; d'ailleurs, quel danger? voici le jour... (A Zoé.) Portez cette pelisse dans ma chambre, où je vais rentrer.

ZOÉ, vivement, en prenant la pelisse sur le canapé.

Oui, Madame... (A part.) Quel bonheur!

AURÉLIE.

Vous, Daniel, allez, qu'on lui fasse grâce.

DANIEL.

Puisque Madame le veut... et au fait, elle a raison : le bruit, l'éclat, pourraient compromettre... (Apercevant sur le canapé le chapeau de M. de Varades. A part.) Ciel!.. il est ici...

AURÉLIE.

Que tout le monde rentre : et vous-même, je vous en prie... reposez-vous... allez... Viens-tu, Zoé ?

ZOÉ.

Oui, Madame, je vous suis... (à part.) Et je reviens... Ce vilain Daniel, qui ne s'en va pas!..

AURÉLIE, à Daniel qui gagne la porte de sortie.

Adieu, Daniel ! songez à ce que je vous ai dit.

DANIEL.

Soyez tranquille... fiez-vous à moi... (Il sort par la porte du fond, qu'il referme. Zoé est déjà rentrée dans l'appartement. Aurélie, restée seule, fait quelques pas vers le cabinet, lorsque Zoé revient, et lui dit :)

ZOÉ.

Madame, tout est prêt.

AURÉLIE.

Allons, c'est bien. Mademoiselle, j'y vais. (Elles rentrent dans l'appartement, en jetant un regard sur le cabinet.)

SCÈNE VI.

DANIEL, seul. Il rentre vivement.

Il est ici... j'avais cru déjà reconnaître près des murs du parc ses deux chevaux et son domestique... mais je craignais de me tromper... à présent, j'en suis sûr... c'est lui... Il a trompé ma surveillance, mais il est en mon pouvoir... ici... oui, ici!.. et si je m'en croyais... (S'arrêtant.) Que vais-je faire? un éclat, du scandale... Ah! plutôt mourir!.. Et pourtant ce déshonneur, c'est bien lui qui l'apportait, le lâche!.. c'est lui qui osait... Ah! jamais je n'ai souffert ce que je souffre en ce moment.

AIR de *Colalto*.

Que ne puis-je, au gré de mes vœux,
Lui dire : Viens, je te défie!
En ce moment que je serais heureux
De lui donner la mort, ou de perdre la vie!
Mais il faut se taire et souffrir!
O honte!.. ô crainte cruelle!
Pour elle, hélas! il peut vivre... et pour elle
Moi je n'ai pas le droit de mourir!
Je n'ai pas même le droit de mourir!

Allons... ce n'est pas lui, c'est elle que je sauve... Oui, au prix de ma vengeance, il faut l'aider à s'évader... qu'il parte,

u'il s'éloigne... et plus tard, peut-être... plus tard... (Allant ı cabinet à droite.) Allons...

SCÈNE VII.

DANIEL, ZOÉ.

Zoé est rentrée, et s'est arrêtée dans le fond pendant les derniers mots; au moment où Daniel va tourner la clef, elle s'élance, et tombe à genoux.)

ZOÉ.

Ah! n'ouvrez pas!..

DANIEL.

Zoé!..

ZOÉ.

N'ouvrez pas!..

DANIEL.

Grand Dieu!..

ZOÉ.

Grâce!.. grâce... ne me perdez pas!..

DANIEL.

Vous perdre!..

ZOÉ.

Il y a là...

DANIEL.

Qui donc?..

ZOÉ.

Vous, qui êtes sévère, vous allez être furieux contre moi...

DANIEL.

Achevez... qui donc?

ZOÉ.

Eh bien!.. quelqu'un... celui dont je vous parlais hier... [.] de Varades, qui est venu ici... pour moi...

DANIEL, vivement.

Pour vous!.. c'était vous!.. vous ne me trompez pas, c'était... (L'embrassant.) Ah! Zoé! ma petite Zoé! vous me rendez a vie...

ZOÉ.

Vrai!.. par exemple, c'est bien sans intention!

DANIEL.

Pour vous... un amant!.. Ah! c'est bien... c'est très-bien!.. Se reprenant.) Non, c'est mal... Zoé... c'est très-mal...

ZOÉ.

... lequel des deux!.. et ...

DANIEL.

... tes!.. pouvez-vous le croire ... vous le prouverai...

ZOÉ, pleurant.

...

DANIEL.

... craignez rien, j'obtiens ... seulement...

ZOÉ.

... que le bonté!.. que d'... en épousera. (Elle sort par ...

SCÈNE VIII.

... AURÉLIE, en negligé.

DANIEL.

...

AURÉLIE.

... je vous avais d...

DANIEL.

... heureusement ... s'est introduit dans le ... poursuivre...

AURÉLIE.

... Dieu!..

DANIEL, montrant ... à droite.

... là, dans ce cabinet...

AURÉLIE.

Quoi! vous savez?..

DANIEL.

Oui, je sais qu'il venait ici pour tromper, pour séduire...

AURÉLIE.

Qui donc?

DANIEL.

Zoé, votre femme de chambre.

AURÉLIE.

...le indignité!..

DANIEL.

... Madame? c'est affreux, c'est infâme!.. s'intro...

lans une maison où il est accueilli avec tant de bonté, apporter la séduction, la honte...

AURÉLIE.

!.. non, non, c'est impossible, cela ne se peut pas...

DANIEL.

ose le nier, Madame, c'est moi qui me charge de le ùncre. Mais je vous demande grâce pour elle; réservez votre colère pour le coupable.

AURÉLIE.

st bien, Daniel, laissez-moi... (A part.) Zoé!

DANIEL.

faut qu'il sorte, Madame; mais en secret, car personne ne savoir...

AURÉLIE.

AIR: *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

A vos conseils judicieux,
A votre amitié je me fie;
Dans ce secret rien que nous deux;
Mais laissez-moi, je vous en prie.

DANIEL.

C'est bien... je sors... point de pitié!

AURÉLIE.

Ah! je punirai tant d'audace!

DANIEL.

Qu'il vienne à présent... l'amitié
Peut sans crainte céder la place...

(Il sort.)

SCÈNE IX.

AURÉLIE, ensuite M. DE VARADES.

AURÉLIE, seule.

Oh! qu'il m'a fait souffrir!.. Je n'ai jamais éprouvé ce que je sens là... Zoé... Oh! c'est un supplice que je ne puis supporter plus longtemps!.. (Courant à la porte du cabinet.) Monsieur!.. Monsieur!..

M. DE VARADES, venant à elle avec empressement.

Aurélie!.. enfin vous êtes seule, je puis tomber à vos pieds.

AURÉLIE, reculant.

Aux miens! prenez garde, vous vous trompez.

Dame!.. e
fait il veut n

Imprudent
veut que vo

Jamais!..

Silence, v
pardon, je

Oui, m
(En s'en alla

Je respi

Daniel!.

Pardon
homme d
que j'ava

Grand

Il est l

Quoi!

Oui,

Qui d

Zoé,

Je ne vous aimai qu'un moment,
Je vous hais pour toute la vie.

DEUXIÈME COUPLET.

M. DE VARADES.

Ah! je ne puis encore, hélas!
Croire à ce que je viens d'entendre,
Et de vous mon cœur n'osait pas
Espérer un aveu si tendre.
Je bénis un ressentiment
Dont mon âme vous remercie...
Et pour moi l'erreur d'un moment
Fera le bonheur de ma vie.

AURÉLIE, étonnée.

ıites-vous?

M. DE VARADES.

grâce au ciel, ma ruse a réussi; et que ce Daniel, attaché à vos pas comme un mauvais génie, pour ırayer et pour vous épier...

AURÉLIE.

ıen!

M. DE VARADES.

ıllu lui donner le change... et il est persuadé main-
ıque je venais ici pour Zoé.

AURÉLIE.

ıl! la compromettre!

M. DE VARADES.

ıs yeux seulement, et pour vous sauver; mais il se taira, ıponds, et plus tard mes bienfaits pour cette pauvre en-
..

AURÉLIE.

ıé! c'est donc ainsi qu'il a pu croire... Ah! vous ne me pez pas... non, non, c'est impossible; ce serait infâme, z-vous?

M. DE VARADES.

ıoi, en aimer une autre?..

AURÉLIE, vivement.

Non, je vous crois... j'ai besoin de vous croire... j'ai été
ınjuste er ... outragé, méconnu; mais aussi,
j'étais si ... s le cœur brisé. Moi qui n'avais
qu'un ... lait douter de lui, le perdre ...
haïr; ... -dessus de mes forces, u

affreux, horrible, que je n'avais pas encore senti... Ah! c'est que je n'avais jamais aimé...

M. DE VARADES.

AIR : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Qu'entends-je, ô ciel!

AURÉLIE.

Ah! par pitié! par grâce!
Ah! laissez-moi!

M. DE VARADES.

De vous dépend mon sort.
Ce mot, par qui tout mon crime s'efface,
Que de vous je l'entende encor.
Oui, cet aveu qui tous deux nous enchaîne,
Et que j'implore dans ce jour,
Je le devais tout à l'heure à la haine,
Que je le doive à votre amour,
Que je le doive enfin à votre amour!

AURÉLIE.

Que me demandez-vous?.. Savez-vous que de ce mot-là dépend ma vie tout entière?.. savez-vous que ce mot est fatal à prononcer... que s'il était entendu par un autre que par vous, si j'étais trahie, il me perdrait, et vous peut-être avec moi... le savez-vous?

M. DE VARADES.

Et qu'importe!.. mon sort n'est-il pas enchaîné au tien? doutes-tu de mon courage, Aurélie?.. Me crois-tu incapable de te suivre, de te défendre, de t'arracher aux mains d'un tyran? Ah! je tombe à tes pieds, ne me repousse pas... m'aimes-tu?.. (Il se jette à ses genoux.)

AURÉLIE.

Ah oui!.. je suis coupable... je vous aime!

M. DE VARADES.

Aurélie!.. (En ce moment paraît Daniel à la porte du fond, qu'il a ouverte.)

AURÉLIE, apercevant Daniel et poussant un cri.

Ah!..

M. DE VARADES, se relevant.

Il devait être là...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, DANIEL.

DANIEL.

Madame, pardonnez-moi... j'accours. (Apercevant M. de Varades.) Je... je...

AURÉLIE, vivement.

Que venez-vous faire ici?.. qui vous a appelé?.. que cherchez-vous?..

DANIEL.

Madame...

AURÉLIE, hors d'elle-même.

Parlez... parlez... qui vous amène chez moi?

DANIEL, regardant M. de Varades.

Madame... cette personne dont je vous parlais... et que Zoé...

AURÉLIE.

Cette personne s'est justifiée. Je n'accuse pas Zoé, je ne lui en veux plus, et je défends que désormais il en soit question devant elle, ou devant moi.

DANIEL, anéanti, à part.

Ah! mon Dieu!.. elle a tout pardonné... ils sont d'accord...

AURÉLIE.

Mais parlez donc!.. sous quel prétexte venir ainsi chez moi, toujours sur mes pas, à mes côtés?.. que voulez-vous?..

DANIEL.

Pardon... c'est une nouvelle que j'apportais à Madame... et que je reçois à l'instant par Julien, qui vient d'arriver à cheval...

AURÉLIE.

Julien?.. le domestique de mon mari?..

DANIEL.

Il m'annonce le retour de M. de Bussières à Paris.

AURÉLIE.

O ciel!

M. DE VARADES.

Que dit-il?

DANIEL.

En arrivant ce matin, il a su que Madame était à Bièvre; il

vous prie de l'y attendre, car dans deux heures il y sera lui-même...

AURÉLIE.

Ici... M. de Bussières!.. Ah! je comprends maintenant le motif de cette surveillance dont vous m'entouriez tous les jours, à tous les instants... de cet espionnage... (Mouvement de Daniel.) oui, de cet espionnage continuel... insupportable... Loin de moi, loin de ces lieux, il me persécutait encore, par vous, qui vous êtes chargé de lui rendre compte de mes démarches, de ma conduite, de mes plaisirs : c'est un devoir que vous avez rempli, trop bien peut-être.

DANIEL.

Ah! Madame!..

AURÉLIE.

A son retour, vous l'attendiez avec impatience pour lui faire votre rapport... Eh bien! allez, faites-le... dites-lui ce que vous avez si bien épié... inventez encore... que m'importe!..

M. DE VARADES, à demi voix.

Aurélie!..

DANIEL.

Ah! vous ne croyez pas...

AURÉLIE.

Oh! pitié... c'est un plaisir que vous n'aurez pas... je saurai en prévenir l'effet; et s'il faut qu'il l'apprenne... ce sera par moi, par moi seule... je lui dirai tout avant vous...

DANIEL.

Madame!..

AURÉLIE.

Laissez-moi, sortez, je vous chasse!

DANIEL.

Moi!.. moi... chassé!.. comme un valet... après tant de zèle, de dévouement... chassé!..

AURÉLIE.

Sortez, vous dis-je...

DANIEL.

J'obéis, Madame... je sors... (Il s'éloigne. A part, au moment de sortir.) Partir!.. oh! pas encore. (Il sort.)

M. DE VARADES, à demi voix.

Elle est à moi!

SCÈNE XI.

AURÉLIE, M. DE VARADES, ensuite JULIEN.

AURÉLIE, dans le plus grand désordre.

Ici, dans deux heures... Oh! je ne l'attendrai pas!

M. DE VARADES.

Que voulez-vous faire? grand Dieu !..

AURÉLIE.

Après l'aveu que vous avez reçu de moi, qu'il a entendu... Oh! oui, il était là... il sait tout, je n'ai plus à hésiter, c'en est fait!..

M. DE VARADES.

Aurélie... que dites-vous?.. votre mari...

AURÉLIE.

Mon mari... il me tuerait...

M. DE VARADES.

O ciel!..

AURÉLIE.

Ce matin, je pouvais l'attendre, le revoir... maintenant c'est impossible... Je fuirai ces lieux... Il faut partir... (Elle traverse le théâtre.)

M. DE VARADES.

Partir?

AURÉLIE.

Eh! oui, sans doute... mon amour, vous le savez... je vous l'ai dit, je suis coupable... coupable aux yeux de mes gens, de mon mari... aux vôtres peut-être?..

M. DE VARADES.

Oh! jamais, jamais!

AURÉLIE.

Oui, j'ai reçu vos serments ici tout à l'heure... vous les tiendrez. Que mon sort s'accomplisse!.. (Elle court vers la porte du fond.) Holà! quelqu'un! (A M. de Varades.) Sonnez, Monsieur... (M. de Varades hésitant.) Sonnez donc!.. (M. de Varades tire le cordon qui est auprès de la cheminée. Aurélie court au guéridon, prend une plume et écrit.)

M. DE VARADES.

Que voulez-vous faire?..

AURÉLIE, écrivant.

Mon devoir... ce que vous me conseilleriez vous-même

que j'ai dit à Daniel enfin... (Écrivant.) Du moins, je ne tromperai pas mon mari en le quittant... je le préviens de ma fuite... il saura tout, et mes aveux... (Julien entre.) Ah! c'est vous, Julien, vous attendez ma réponse?.. Tenez, remontez à cheval à l'instant... repartez pour Paris... remettez cette lettre à votre maître... (Il sort. Elle retombe accablée.)

M. DE VARADES.

Aurélie, oh! revenez à vous, calmez ce trouble où je vous vois... oui, je suis à vous... et bientôt...

AURÉLIE, se levant.

Oui, dans deux heures... je serai partie... avec vous... et Zoé...

M. DE VARADES.

O ciel!

AURÉLIE.

Elle seule m'accompagnera.

M. DE VARADES.

Zoé?

AURÉLIE.

C'est la seule en qui j'aie confiance, elle a été élevée avec moi; elle ne m'abandonnera pas.

M. DE VARADES.

Mais, Madame...

AURÉLIE.

D'ailleurs, nous l'avons compromise; elle ne peut rester en ces lieux; et, complice de notre fuite, son sort désormais me regarde... Adieu, je vais tout disposer... Vous, hâtez notre départ. (Elle entre dans son appartement.)

SCÈNE XII.

M. DE VARADES, ZOÉ, qui entre avec crainte et lentement.

M. DE VARADES, à part.

Partir, partir! je n'y pensais pas d'abord; mais, ma foi! n'importe... allons tout préparer.

ZOÉ, avec timidité.

Eh bien! monsieur Émile?..

M. DE VARADES, à part.

Elle, nous accompagner, nous suivre!.. oh! tout serait perdu, il faut l'éloigner.

ZOÉ.

Madame vous a vu... vous a parlé... elle sait tout...

M. DE VARADES.

Oui, sans doute, et vous ne pouvez plus rester ici, vous ne pouvez plus la revoir.

ZOÉ.

Elle est donc bien en colère ?

M. DE VARADES.

Certainement ! et il faut quitter cette maison... il faut partir à l'instant même.

ZOÉ.

Est-il possible !.. Et où aller ?..

M. DE VARADES, à part.

Pauvre fille !.. (A Zoé, à demi-voix.) A Paris... chez ma mère... chez moi.

ZOÉ, effrayée.

Chez vous ?..

M. DE VARADES, vivement.

Silence !.. Rien qui puisse vous compromettre..., je ne vous accompagnerai pas ; vous partirez seule... Ma mère, à qui je vais écrire, vous recevra... veillera sur vous...

ZOÉ.

Mais vous me disiez hier que votre mère ne consentirait pas à notre mariage ?..

M. DE VARADES.

Aussi ne faudra-t-il pas lui en parler. Je ne vous présente à elle que comme une jeune fille qu'elle doit protéger ; et là, cachée à tous les yeux, vous attendrez ou ma présence, ou un mot de moi.

ZOÉ.

Sera-ce bien long ?

M. DE VARADES.

Demain... après-demain... que sais-je !.. pourvu que vous partiez... que votre maîtresse ne vous aperçoive pas.

ZOÉ.

Soyez tranquille... Mais notre mariage, qui s'en occupera ?

M. DE VARADES.

Moi... moi seul.

ZOÉ.

Quoi ! vraiment... et l'église, et la mairie ?

M. DE VARADES.

Je m'en charge.

ZOÉ.

Ah! que je suis contente!.. C'est donc bien vrai? Et les témoins?

M. DE VARADES, avec impatience.

Qui vous voudrez... nous avons le temps d'y penser...

ZOÉ, fâchée.

Comment! Monsieur?..

M. DE VARADES.

Tout ce qu'il vous plaira... parlez... commandez... l'or... les bijoux... (Lui remettant un portefeuille.) Tenez, prenez.

ZOÉ, refusant.

Du tout.

M. DE VARADES.

De la part d'un mari...

ZOÉ.

Ah! oui, vous avez raison.

M. DE VARADES, vivement.

Mais éloignez-vous sur-le-champ... (A part.) Et mon départ, à moi... des ordres à donner... (Haut, à Zoé.) Adieu... adieu... songez à ce que je vous ai dit, et que dans un instant vous soyez loin de ces lieux.

ZOÉ.

Je pars... (M. de Varades sort par la porte du fond.)

SCÈNE XIII.

ZOÉ, puis DANIEL.

ZOÉ.

Ah!.. quel bonheur!.. c'est comme un songe, moi sa femme... j'en étais bien sûre, je l'ai toujours dit... et ce Daniel, qui prétendait...

DANIEL, à la cantonade.

Oui, Julien, attendez-moi.

ZOÉ.

C'est lui, ah! que c'est bien fait! (D'un air triomphant.) Eh bien! monsieur Daniel! eh bien!..

DANIEL, brusquement.

Eh bien! qu'y a-t-il?

ZOÉ.

Il y a que je suis pressée... que je m'en vais... que je n'ai pas le temps de causer; mais que je suis bien contente, car, grâce au ciel, c'est moi qui avais raison... il m'épouse.

DANIEL.

Cet amoureux de tantôt ?..

ZOÉ.

Eh oui! M. de Varades.

DANIEL.

Est-il possible ?..

ZOÉ.

Silence !.. c'est encore un secret. Vous serez un de mes témoins... d'abord, parce que vous avez toujours été si bon pour moi! et puis ensuite pour vous prouver... et j'espère que maintenant vous n'en douterez pas...

DANIEL.

Plus que jamais...

ZOÉ.

Est-il obstiné !.. Quand il me fait partir à l'instant pour Paris, où il ira me rejoindre pour notre mariage.

DANIEL.

Quoi! cette voiture de poste que Madame a donné ordre de préparer... c'est pour vous ?

ZOÉ.

Nullement, je pars à l'insu de Madame, et il ne faut pas le lui dire.

DANIEL, à part, et vivement.

Il veut l'éloigner, je comprends. (Haut, avec chaleur, à Zoé.) Et vous ne voyez pas que dans ce moment une autre...

ZOÉ, vivement.

Quoi !.. qu'est-ce que c'est ?..

DANIEL, se reprenant.

Rien !.. rien... (A part.) Qu'allais-je faire ? (A Zoé.) Je vous crois.

ZOÉ.

C'est bien heureux. (A part, en s'en allant.) Pauvre garçon !.. il est si étonné, qu'il ne peut pas en revenir. (Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIV.

DANIEL, seul.

Compromettre Aurélie aux yeux de sa femme de chambre... ah! ce serait la perdre que de la sauver à ce prix... Il est un autre moyen d'éclairer madame de Bussières malgré elle, et

sans exposer son honneur... un moyen qui n'exposera que moi, et pour récompense, je n'ai à attendre que sa haine, son mépris. Encore ce sacrifice...

SCÈNE XV.

DANIEL, sur le devant du théâtre à droite; M. DE VARADES, venant du fond, et allant à la porte de l'appartement d'Aurélie; puis entr'ouvrant la porte, et s'adressant à AURÉLIE, qui paraît en costume de voyage.

M. DE VARADES.

Venez, nous n'avons pas de temps à perdre, et puisque la chaise de poste est prête... (Daniel remonte le théâtre jusqu'à la porte du fond.)

AURÉLIE.

Je me soutiens à peine...

M. DE VARADES.

Songez qu'à chaque instant M. de Bussières peut arriver.

AURÉLIE.

Et Zoé, pourquoi ne vient-elle pas?

M. DE VARADES.

J'ai tout arrangé... elle nous rejoindra plus tard; partons... (Daniel à la porte du fond, et se croisant les bras.)

AURÉLIE.

Daniel! Daniel!..

M. DE VARADES.

Encore lui!...

DANIEL.

Pardon, Madame, de paraître encore dans ces lieux, d'où vous m'avez chassé... je voulais parler à Monsieur.

M. DE VARADES.

En d'autres temps, Monsieur, je suis pressé... je pars.

DANIEL.

Justement!.. je n'ai donc que ce moment pour vous demander raison d'une injure qui m'est personnelle.

M. DE VARADES.

Tout ce que vous voudrez, mais dépêchons-nous. De quoi s'agit-il?

AURÉLIE.

O ciel!

DANIEL.

Mille pardons, Madame, de m'occuper devant vous d'une

affaire qui ne vous concerne en rien; mais Monsieur va épouser une jeune personne que j'aime...

M. DE VARADES.

O ciel!

DANIEL.

Et je ne souffrirai pas...

AURÉLIE.

Qu'est-ce que cela signifie?..

M. DE VARADES, à Aurélie.

J'ignore ce qu'il veut dire, et quelque erreur l'abuse, vous le savez mieux que personne.

DANIEL.

A d'autres... vous voulez en vain me tromper, et la perfide aussi... (A Aurélie.) Car c'est moi que l'on trompe, Madame, et celle qui s'entend avec lui pour me trahir... pour m'abuser... c'est Zoé.

AURÉLIE.

Zoé!..

DANIEL.

La voici...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ZOÉ, sortant de sa chambre.

DANIEL, courant à Zoé, qu'il prend par la main.

Venez... venez, Mademoiselle.

ZOÉ.

Eh! qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? de quoi vous plaignez-vous?

DANIEL.

Je me plains de ce que vous l'aimez... de ce qu'il vous aime... de ce qu'il veut vous épouser.

ZOÉ.

Mais taisez-vous donc, devant Madame.

DANIEL, vivement.

Peu importe à Madame, qui ne vous en veut pas, qui vous pardonne; mais moi, je ne pardonnerai ni à vous, ni à lui, car vous ne savez pas, que moi aussi, je vous aime?..

ZOÉ, vivement, à M. de Varades.

O ciel!.. quelle trahison!.. et moi qui lui ai tout confié!..

AURÉLIE, vivement, à Zoé.

Eh! quoi donc?.. que savez-vous?.. il y a donc quelque chose?.. parlez.

DANIEL, arrêtant Aurélie.

Pardon, Madame; c'est à moi de l'interroger.

ZOÉ.

Et de quel droit, s'il vous plait?

DANIEL.

De quel droit?.. ah! vous ne voulez pas que je sois furieux, que je sois jaloux, quand je sais qu'il vous fait la cour!

M. DE VARADES.

Madame sait bien...

DANIEL.

Depuis trois mois.

AURÉLIE.

Depuis trois mois!..

ZOÉ.

Eh bien, quand il serait vrai...

M. DE VARADES, en colère.

Monsieur!..

DANIEL.

Vous l'entendez, Madame! et on veut que je me contraigne... quand elle a encore là, sur elle, une lettre où il la prie de céder à ses vœux, où il lui promet de l'épouser!

M. DE VARADES, furieux.

C'en est trop!

DANIEL, avec colère.

C'est cette lettre-là, Monsieur, dont je vous demande raison; voilà l'injure dont je veux me venger.

ZOÉ, pleurant.

Eh! est-ce que cela vous regarde?.. vous ai-je jamais rien promis?.. et est-ce ma faute, à moi, si je ne vous aime pas... et si je l'aime... si j'en suis aimée?..

M. DE VARADES, voulant la retenir.

Zoé...

ZOÉ, pleurant.

Non, Monsieur, il vaut mieux tout dire, tout avouer à Madame, aussi bien, c'est d'elle que je dépends, et non pas de ce vilain jaloux. (Tombant aux genoux d'Aurélie.) Oui, Madame, je suis coupable, que voulez-vous? il m'aimait tant, il n'aimait que moi...

M. DE VARADES, voulant l'arrêter.

Zoé!..

ZOÉ.

Puisque Madame le sait, pourquoi le nier?.. pourquoi vous en cacher encore?..

AURÉLIE.

Lui! M. de Varades...

ZOÉ.

Eh! ne l'accusez pas, il me disait vrai; il n'a jamais voulu me tromper, ni m'abuser... c'est l'honneur, la loyauté même; il voulait m'épouser... il me l'a promis. (Lui donnant la lettre.) Tenez... tenez, voyez plutôt.

M. DE VARADES.

Je ne le souffrirai pas...

ZOÉ, se relevant.

Et moi... je le veux, pour vous justifier à ses yeux, pour qu'elle vous rende son estime, et à moi son amitié. Oui, Madame, je ne partirai maintenant, et je ne l'épouserai, que si vous y consentez, que si vous m'en donnez la permission.

AURÉLIE, froidement, après un instant de silence, et après avoir regardé la lettre.

Ma permission, je la donne, Zoé, mais je doute que Monsieur veuille en profiter; ce serait supposer qu'il est digne de vous... (Avec mépris.) et je ne le pense pas...

ZOÉ.

Comment? Madame...

AURÉLIE, froidement, à Zoé.

Laissez-nous, je vous parlerai plus tard.

ZOÉ, en s'en allant, à M. de Varades.

Soyez tranquille, nous nous marierons!.. comptez sur moi, toujours. (Elle rentre dans sa chambre.)

M. DE VARADES, à Aurélie.

Un mot seulement.

AURÉLIE, avec dignité.

Sortez, Monsieur...

M. DE VARADES, bas, à Daniel, en sortant.

Je compte sur vous!..

DANIEL, de même.

Quand vous voudrez!.. vous ne partez plus maintenant.

SCÈNE XVII.

AURÉLIE, DANIEL, puis JULIEN.

AURÉLIE, le retenant.

Non, Daniel, non, vous n'irez pas!...

DANIEL, avec joie.

Qu'importe?.. je puis mourir à présent.

AURÉLIE.

Vous vivrez pour vos amis, pour Zoé, qui est encore digne de vous, et puisque vous l'aimez...

DANIEL, froidement.

Non, Madame, je ne l'aime pas... je n'aime personne; mais j'ai voulu vous éclairer, vous sauver, et c'est pour en avoir le droit que j'ai supposé des projets...

AURÉLIE.

Pour me sauver... ah! vous ne le pouvez plus... mon sort est décidé...

JULIEN, entrant vivement.

La voiture de Monsieur entre dans la cour.

AURÉLIE.

Ah!.. je ne reparaîtrai jamais devant lui!...

DANIEL, à Julien.

C'est bien, c'est bien!.. (Julien sort.) Allez le recevoir, Madame... allez...

AURÉLIE.

Moi!.. mais vous ne savez pas... perdue, perdue sans retour! je lui ai tout écrit, il sait tout, et dans mon délire, une lettre que je lui ai envoyée...

DANIEL, la tirant de sa poche.

La voilà...

AURÉLIE.

Ma lettre!..

DANIEL.

J'ai empêché Julien de partir, et sous prétexte que votre mari allait arriver, j'ai repris cette lettre.

AIR : *Un jeune Grec.*

Non pas pour lui, mais pour vous... la voici.

AURÉLIE.

D'un tel ami j'ai mérité le blâme!
Pour me punir, Monsieur, donnez-la-lui.

DANIEL.

Je ne le puis... c'est le tromper... Madame :
Dans cet écrit vous-même lui disiez
Que la vertu n'était plus qu'un vain songe...
Qu'oubliant tout, désormais vous n'étiez
Plus digne de lui... Vous voyez
Que cette lettre est un mensonge.

AURÉLIE.

Ah!.. c'est à vos genoux...

DANIEL, la retenant.

Écoutez... écoutez la voix de M. de Bussières... C'est lui; allez, Madame, allez.

AURÉLIE.

Mon mari !.. (Elle s'arrête un instant, essuie ses larmes, et sort précipitamment par le fond.)

DANIEL, seul.

Je la remets pure et chaste dans ses bras. (Avec une expression douloureuse.) O mon bienfaiteur !.. nous sommes quittes maintenant!

FIN DE LE GARDIEN.

LE LORGNON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 23 décembre 1833.

PERSONNAGES

ALCÉE DE WÉLIBACK, baron allemand.
REYNOLDS, son ami.
ALIX, sœur de Reynolds.
CHRISTIAN, } amis d'Alcée.
HENRI, }
LE COMTE ALBERT, seigneur étranger.
BIRMAN, intendant d'Alcée.
MINA, fille de Birman.
JEUNES GENS, amis d'Alcée et de Reynolds.
PIQUEURS ET DOMESTIQUES d'Alcée.

La scène se passe en Bohême, dans un château appartenant à Alcée.

Le jardin du château. Sur le premier plan, à droite de l'acteur, un pavillon. A gauche, et sur le devant, une table de pierre sous un berceau de feuillage.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCÉE, CHRISTIAN, et REYNOLDS.

(Au lever du rideau, ils sont assis autour de la table de pierre à gauche, fument, boivent et chantent.)

ENSEMBLE.

AIR : *Enfants de la folie, chantons.*

PREMIER COUPLET.

L'amitié, dont j'honore
Les lois,
Nous unit, dès l'aurore,
Tous trois.
Souvent l'amour désole
Nos jours;
Mais l'amitié console
Toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

Bravant de la fortune
Les coups,
Même chance est commune
Pour nous.

Chagrins, plaisirs, orage,
Beaux jours,
Que l'amitié partage
Toujours.

ALCÉE, à Reynolds.

Et ta sœur, la belle Alix?

REYNOLDS.

Viendra plus tard avec ces dames; car, quoiqu'elle soit ta prétendue, elle ne pouvait pas venir seule, dans ton château, chez un garçon...

ALCÉE.

Garçon... jusqu'à demain; car demain la noce.

REYNOLDS.

Certainement.

CHRISTIAN.

Un beau mariage!.. épouser le plus aimable baron et... le plus beau château de la Bohême! (Ils se lèvent et viennent sur le devant du théâtre.)

REYNOLDS.

C'est ce qui me désole, car je suis bon frère; et moi qui ai mangé ma fortune, il m'est pénible de te voir épouser ma sœur sans dot! Ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon oncle!.. Un oncle à succession qui ne veut pas mourir... ça dépend de lui... mais c'est un mauvais parent, qui n'a jamais rien fait pour sa famille.

ALCÉE.

Console-toi... Ce régiment que tu dois demander pour moi au duc d'Arnheim, ton protecteur, ne vaut-il pas une dot?

REYNOLDS.

Il me l'a promis, du moins; et après tout ce que je te dois...

ALCÉE.

N'est-ce pas moi qui suis ton débiteur?.. Quand tu me donnes ta sœur Alix, que j'aime, et dont je suis aimé, je suis trop heureux, en assurant ta fortune, de resserrer encore les liens qui m'attachaient à un ancien camarade de collége.

REYNOLDS.

A un ami?

CHRISTIAN, vivement.

Qui n'est pas le seul... car, bien avant ton opulence, tu te souviens qu'à l'Université de Prague...

ALCÉE.

C'est vrai; vous m'aimiez tous : j'avais du bonheur... Je n'obtenais pas dans mes études des succès bien brillants; mais, grâce au ciel, n'ayant jamais eu dans le cœur ni ambition ni jalousie, je n'étais ni le rival ni l'ennemi de personne... Vos succès étaient les miens, ainsi que vos peines... J'étais le confident, l'allié de tout le monde; et chacun venait à moi, en disant : « Il n'est pas fort, mais il est bon enfant. »

REYNOLDS.

Laisse donc.

ALCÉE.

AIR : *Ah! que c'est beau!* (de LA PETITE LAMPE MERVEILLEUSE.)

PREMIER COUPLET.

Oui, mes amis (*bis*), quoi qu'on en dise,
On trouve encor chez les mortels
L'amitié, l'honneur, la franchise;
Ils sont tous bons... je les crois tels. (*bis*.)
Mon âme à la leur se confie;
Et si plus tard leur perfidie
Me trahit, moi qui crois en eux...
Tant pis pour eux,
Pour moi tant mieux!
Ceux qui se trompent sont heureux.
Oui, voilà le secret d'être heureux.

DEUXIÈME COUPLET.

Demain l'hymen (*bis*) enfin m'enchaîne
Au seul objet de mes amours.
Sa volonté sera la mienne,
Et nous n'aurons que de beaux jours. (*bis*.)
Mais s'il survenait en ménage
Quelque doute, quelque nuage...
Je dirais, me fiant aux cieux :
Fermons les yeux;
Tout ira mieux.
Ceux qui se trompent sont heureux.
Oui, voilà le secret d'être heureux.

REYNOLDS.

Et tu as raison; car voilà notre ami Christian, le jeune conseiller aulique, qui, sans en rien dire, adorait aussi ma sœur Alix.

ALCÉE.

O ciel!

REYNOLDS.

Mais dès qu'il a su que tu l'aimais, que tu voulais l'épouser, il s'est retiré sur-le-champ, et a imposé silence à une passion secrète, dont moi seul et ma sœur avions connaissance.

ALCÉE.

Est-il possible!.. quelle générosité!.. Eh bien! que vous disais-je tout à l'heure?.. Et après un tel sacrifice, comment ne pas croire à l'amitié, à toutes les vertus?... Oui, j'y crois... je m'en sens capable; et avec une telle maîtresse et de tels amis, je m'estime maintenant l'homme du monde le plus heureux!.. Christian, Reynolds, embrassez-moi.

CHRISTIAN.

Et de grand cœur.

REYNOLDS.

Ce diable d'Alcée est vraiment bon enfant.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BIRMAN, MINA.

ALCÉE.

Eh! c'est mon cher Birman... Un brave intendant, un ancien serviteur de mon père, que j'ai l'honneur de vous présenter, ainsi que sa fille, la gentille Mina, ma sœur de lait!

CHRISTIAN.

Ah! il a un intendant!

REYNOLDS.

Et un honnête homme!

ALCÉE.

Toujours la suite du même bonheur!

AIR du *Piége.*

Intendant vertueux et pur,
Celui-là, fidèle et sensible,
Ne me vole pas, j'en suis sûr.

REYNOLDS.

Comme le mien.

CHRISTIAN.

Est-il possible?

REYNOLDS.

Oui, maintenant, honnête homme à regret,

Je le défie, hélas! de me rien prendre...
Pour me voler quelque chose, il faudrait
Qu'il commençât par me le rendre.

ALCÉE, à Birman.

Qui t'amène, mon vieil ami?

BIRMAN.

Je venais, monsieur le baron, avec ma fille Mina, qui voulait vous faire compliment sur votre prochain mariage. (A Mina.) N'est-ce pas?

MINA.

Oui, mon père.

BIRMAN.

Et puis, en même temps, vous annoncer le sien. (Il la prend par la main, et la fait placer près d'Alcée.)

ALCÉE, la regardant avec affection.

Quoi! Mina, tu vas te marier!... Heureux celui que tu choisis!.. Il peut se vanter d'épouser une jolie fille, et de plus, d'avoir une bonne et honnête femme... Et c'est à moi, ton frère et ton ami d'enfance, que tu viens d'abord en faire part... Je t'en remercie... je me charge de la dot... dix mille florins!

MINA, vivement.

Et moi, je n'en veux pas!

ALCÉE.

Et pourquoi?

MINA, embarrassée.

Mais c'est qu'il semblerait que c'est pour cela que je suis venue.

BIRMAN.

Du tout; Monseigneur connaît ton désintéressement et le mien... J'accepte! parce que, pour être intendant, on n'est pas millionnaire.

REYNOLDS.

C'est juste.

ALCÉE.

Et quel est le prétendu?

BIRMAN.

Un bon parti, un riche brasseur, maître Foster, qui a de l'amour et des écus gros comme lui... ce n'est pas peu dire.

AIR : *Tout ça passe.*

Les Hollandais sont constants,
C'est d'abord un avantage.

REYNOLDS.

Lorsque l'on pèse cinq cents,
Le moyen d'être volage?

BIRMAN.

Son crédit est des plus grands,
Et, chez lui, soins et tendresse,
Sentiments, bière et richesse,
Tout ça mousse (*bis*) en même temps. } (*bis.*)

Aussi je crois que ce garçon-là ne déplaît pas à ma fille.

MINA, voulant le faire taire.

Mon père!

BIRMAN.

C'est elle qui me l'a dit... Et à l'entendre, il fallait et vite et vite hâter le mariage, ou tout était perdu.

ALCÉE, souriant.

Est-il possible!

MINA, avec dépit.

Ce n'est pas vrai!... Qu'il me plaise ou non, cela ne regarde personne... On ne vous le demande pas! et rien que ce que vous venez de dire est capable de redoubler encore mon antipathie... Voilà ce qu'il y aura gagné... Tant mieux pour lui... ça sera bien fait!...

ALCÉE.

Qu'est-ce que c'est?... tu l'épouses par antipathie?...

MINA, vivement.

Je n'ai pas dit cela, Monseigneur : c'est mon père qui, avec ses suppositions... De quoi se mêle-t-il... de vous ennuyer de tout cela!.. Au moment où vous allez être heureux, où vous attendez votre prétendue, où vous ne pensez qu'à elle... aller vous occuper de nous, de nos affaires... c'est si inconvenant, que j'en rougis pour lui, et que j'en pleurerais presque.

BIRMAN.

Elle est en colère de ce que je l'ai trahie.

MINA, se contenant à peine et à part.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! (Haut.) Venez, mon père, partons...

ALCÉE, la retenant.

Non pas!.. Je veux que tu restes au château aujourd'hui, et ..n que tu assistes à mon mariage.

MINA, toute troublée.

...seigneur...

ALCÉE.

..., j'assisterai au tien.

MINA, d'un air suppliant.

... vous en supplie!.. ça ne se pourrait pas!
!..

BIRMAN.

...la fait?.. j'aime les honneurs... je suis
...i monsieur le baron et madame la baronne...
. voici!..

ALCÉE, avec joie.

.. !

REYNOLDS, allant au-devant d'elle.

Ma chère sœur! (Alcée et Christian vont aussi au-devant d'elle.)

MINA, vivement et entraînant Birman.

Oh! venez, venez, mon père, ce n'est plus notre place, et nous ne pouvons pas rester ici. (Elle sort avec Birman par la gauche.)

SCÈNE III.

CHRISTIAN, ALCÉE, ALIX, REYNOLDS, UNE DAME, HENRI.

(Alix, la dame et Henri entrent par le fond. Alix est habillée en amazone.)

ALIX.

AIR : *Lorsque la tempête* (du SERMENT).

PREMIER COUPLET.

La froide sagesse
Marche lentement :
Folie et jeunesse
S'élancent gaîment.
Gare! gare! place!
Et quand le plaisir,
De loin dans l'espace,
A nous vient s'offrir...
Vite, vite,
A sa poursuite!
Plaisir d'aujourd'hui
Aura bientôt fini...
Vite, vite,
A sa poursuite,
Pour l'atteindre, courons plus vite
Que lui!

[illegible]

ALIX.

Et sa [illegible]

ALICE.

[illegible]

ALIX.

[illegible]

ALICE.

[illegible]

ALIX.

Et sa [illegible] famille?...

ALICE.

Je ne [illegible]...

ALIX.

Et vous [illegible]...

ALICE.

Il [illegible]... il a une érudition [illegible]; toutes les sciences lui sont familières, et les mathématiques, et la physique, et la chimie. Il n'y a pas un seul de nos professeurs de l'Université qui, auprès de lui, ne se regardât comme un écolier...

ALIX, avec [illegible].

La vérité... [illegible]. Ce doit être alors un Monsieur bien ennuyeux.

ALICE.

C'est ce qui vous trompe! Sa conversation est très-amusante, très-piquante... quand il consent à parler, ce qui ne lui arrive pas toujours.

ALIX.

Et comment se trouve-t-il chez vous?

ALICE.

Si je vous le raconte, vous allez vous moquer de moi.

ALIX, avec impatience.

N'importe.

Air : Prenons d'abord l'air bien méchant.

Allons, parlez, je vous attends.

REYNOLDS.

D'abord, ma sœur est des plus vives,

Et, fût-ce même à tes dépens,
Tu dois amuser tes convives.
Oui, c'est une dette d'honneur :
Un amphitryon véritable
Doit se charger de leur bonheur (*bis.*)
Tout le temps qu'ils sont à sa table. (*bis.*)

(Pendant ce couplet, deux domestiques ont apporté la table, qu'ils ont placée sur le devant du théâtre, et autour de laquelle ils ont mis des chaises.)

ALCÉE, souriant.

C'est juste; et je vais vous conter tout cela à table. (Alcée, ses amis et les dames prennent place à table.)

REYNOLDS.

Eh bien?

ALCÉE.

J'étais hier à Tœplitz, où j'avais visité une propriété à moi, et je dînais dans la maison des bains... Un groupe de jeunes gens et de jeunes dames se montraient en riant un original d'une soixantaine d'années, assis dans un coin du salon, et coiffé à la Louis XIV.

ALIX, riant.

A la Louis XIV! Voilà qui me raccommode avec lui... je ne pourrais, à sa vue, retenir un éclat de rire.

ALCÉE.

C'est ce que faisait aussi notre joyeuse société!.. A ce bruit l'étranger lève sa tête.

ALIX, riant toujours.

Sa tête à la Louis XIV?

ALCÉE.

Oui sans doute! Et regardant tout le monde avec un mauvais petit lorgnon qui ne le quitte jamais, il passe devant eux, sans les saluer, et vient droit à moi, me tend la main, comme s'il me connaissait depuis longtemps, et me dit : «Vous partez ce soir, monsieur le baron;» ce qui était vrai, quoique je ne l'eusse annoncé à personne, pas même à mon domestique... «Voulez-vous bien, continue-t-il, que nous fassions route ensemble?» Je m'inclinai, j'acceptai, et nous voilà cheminant, l'un près de l'autre, à cheval... lui causant, et moi tellement séduit par le charme de sa conversation, que je ne pensais plus à mon coursier, et le laissais aller si doucement, qu'à la nuit tombante, nous étions encore à six grandes lieues d'ici... Il était trop tard pour continuer notre route, et nous nous arrêtâmes à l'hôtel de l'Aigle-d'or.

REYNOLDS.

Chez Herman... un ivrogne! chez qui l'on dîne bien... je le connais...

ALCÉE.

L'auberge était en rumeur; tous les gens du pays, nobles et bourgeois, avaient mis à une loterie, pour un riche domaine, un superbe château des environs; et l'on attendait le courrier de Vienne, qui devait passer dans la nuit et annoncer le numéro gagnant; mais, avant son arrivée, il se faisait un commerce, un échange de billets, qui augmentaient ou diminuaient de valeur, selon le plus ou moins de chances que le porteur y attachait... On nous en offrit une douzaine à deux ou trois florins... Et mon compagnon de voyage, les regardant avec son lorgnon, me dit : « Mon jeune ami, tenez-vous à gagner ce beau domaine ? — Ma foi non, lui répondis-je, je me trouve bien assez riche, et je n'en veux pas davantage. » Il me regarda bien en face, comme pour s'assurer si je disais la vérité; puis, d'un air satisfait, il ajouta : — « C'est bien, n'y pensons plus; mais voilà, » et il m'en montrait un du doigt, « le billet qui gagnera : le numéro 23 de la quarante-deuxième série. »

REYNOLDS.

Par exemple, nous saurons si le savant a dit vrai, et la gazette de ce matin...

ALCÉE.

Ce n'est pas la peine de la regarder... Nous venions de rentrer dans notre chambre, et allions nous coucher, lorsque Herman, le maître de l'auberge, frappa à notre porte à coups redoublés, et nous vîmes entrer un homme hors de lui, en délire... Il avait entendu, en nous servant à table, ce que me disait mon compagnon; il avait acheté trois florins le billet que j'avais refusé... le numéro 23 avait gagné!

TOUS.

O ciel!

ALCÉE.

Et Herman, simple aubergiste, se trouvait propriétaire d'un des plus beaux domaines de la Bohême.

REYNOLDS.

C'est fort heureux pour lui.

ALCÉE.

C'est ce que je pensais... « C'est fort malheureux pour lui,

me dit mon compagnon de voyage... car, demain, Herman aura perdu plus qu'il n'a gagné. » Et il ordonna à mon domestique de faire nos paquets et de seller nos chevaux, pour partir sur-le-champ. « Y pensez-vous, m'écriai-je; au milieu de la nuit? — Restez si vous voulez... moi, je quitte cette auberge. — Et pourquoi? — Parce que, étourdis de son bonheur, Herman et ses amis boiront toute la nuit, s'enivreront, mettront le feu à la maison, qui brûlera avec lui et tout ce qu'elle renferme... »

REYNOLDS, riant.

Ah!.. ah!.. j'y suis... ton étranger est un visionnaire, un illuminé comme nous en avons tant en Allemagne.

ALIX.

Ou tout bonnement un fou qui aura rencontré par hasard le numéro gagnant.

REYNOLDS.

Parbleu! il faut bien que quelqu'un gagne; mais pour le reste...

ALCÉE.

Vous avez raison, je pense comme vous, cela n'a pas le sens commun... Eh bien! il y a quelqu'un au monde encore plus extravagant que lui... c'est moi, qui, comme fasciné et subjugué par son sang-froid et son aplomb, ai eu la bonhomie de le suivre... par un temps affreux, et d'arriver au milieu de la nuit, au risque de me rompre le cou, dans ce château, où j'ai offert à mon compagnon de route un lit qu'il a accepté.

REYNOLDS.

Bravo! Et comme tu disais, si l'un de vous deux a le cerveau malade, ce n'est pas lui... Messieurs, je demande que nous buvions à la santé d'Alcée, qui m'inquiète beaucoup.

ALCÉE.

Je ne demande pas mieux.

REYNOLDS.

A condition que ce sera avec du champagne.

ALCÉE, appelant.

Birman! Birman!.. (Birman paraît et vient à la droite d'Alcée.) Où est donc Frantz le sommelier?

BIRMAN.

Le voilà qui vient de la ville.

Au champ d'honneur
Nous verrons qui sera vainqueur.

ALCÉE.

Il l'a prédit, je serai le premier.

REYNOLDS.

Tu resteras en chemin, je parie,
Si, pour lancer et guider ton coursier,
Tu n'as pour toi que la philosophie.

TOUS EN CHŒUR.

Hardi coureur,
Au champ d'honneur
On nous appelle, on nous défie;
Hardi coureur
Au champ d'honneur
Nous verrons qui sera vainqueur.

(Alcée donne la main à Alix; ils sortent par le fond à droite : tous sortent avec eux, excepté le comte et Reynolds.)

SCÈNE V.

LE COMTE, REYNOLDS.

REYNOLDS.

Eh bien! ils ont emporté la table! Au diable les paris et les courses! Ma sœur, avec ses goûts équestres, est cause que notre déjeuner n'a pas été achevé. Heureusement je me rattraperai demain sur le repas de noce, qui ne peut pas m'échapper, celui-là...

LE COMTE, secouant la tête.

Il a cependant bien manqué d'être ajourné...

REYNOLDS, effrayé.

Ne plaisantons pas! Est-ce qu'il y aurait quelque obstacle... quelque retard?

LE COMTE.

Hé... hé... cela a tenu à bien peu de chose. Si Alcée avait monté le cheval alezan...

REYNOLDS.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE.

Que ce cheval-là doit aujourd'hui jeter par terre son cavalier...

REYNOLDS.

Ah! mon Dieu!.. Et ma sœur qui voulait me le faire

prendre... heureusement que cela est tombé sur ce pauvre Henri, mon ami intime... Et s'il doit être tué...

LE COMTE, froidement.

Nullement; mais, par exemple, il se brisera une côte, la troisième du côté gauche...

REYNOLDS, riant.

La troisième? et moi qui vous écoute là tranquillement! Ah çà, mon cher Monsieur, vous voulez rire, ou vous perdez la tête...

LE COMTE, froidement.

C'est possible.

REYNOLDS.

C'est sûr!.. sans cela je courrais à l'instant...

LE COMTE, de même.

Vous auriez tort...

REYNOLDS.

D'empêcher un pareil malheur?

LE COMTE.

Ce n'en est pas un, et cet accident-là est au contraire ce qui pouvait lui arriver de plus heureux...

REYNOLDS, riant.

Si, par exemple, vous pouvez me prouver cela...

LE COMTE.

Rien n'est plus facile.

Air : *Fils imprudent! époux rebelle!*

Un rendez-vous ce soir l'appelle
Près d'une femme...

REYNOLDS.

Une affaire de cœur!
Et cette beauté, quelle est-elle?

LE COMTE.

La femme de son bienfaiteur.

REYNOLDS.

La femme de son bienfaiteur!

LE COMTE.

Or, maintenant, vous voyez comme
Le ciel qui le protége ici
Lui rend service malgré lui,
En le forçant d'être honnête homme.

REYNOLDS.

Diable de faveur!.. vous croyez que ce pauvre Henri?..

(Il éclate de rire.) Et moi qui l'écoute sérieusement! si celui-là ne vient pas de la maison des fous... *(Au comte.)* Mon cher ami, ce ne sera rien, et avec quelques bonnes douches sur la tête...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ALCÉE.

ALCÉE, *à la cantonade.*

Oui, ma grande berline ; c'est la plus douce... et que le docteur l'accompagne et ne le quitte pas...

REYNOLDS.

Qu'y a-t-il donc ?

ALCÉE.

Une partie de plaisir qui finit bien mal... Soit maladresse, soit imprudence, ce pauvre Henri...

REYNOLDS.

Ah! mon Dieu! il est tombé de cheval ?..

ALCÉE.

Tu le sais donc?

REYNOLDS.

Non... je n'ai pas quitté ce salon ; c'est Monsieur qui m'a dit...

ALCÉE.

Il nous a fait une peur... nous l'avons cru tué... Heureusement, et c'est déjà bien assez... il en sera quitte...

REYNOLDS, *regardant le comte avec étonnement.*

Pour une côte enfoncée...

ALCÉE.

Précisément...

REYNOLDS, *de même.*

La troisième ?..

ALCÉE.

Tu l'as donc vu?..

REYNOLDS, *regardant toujours le comte.*

Nullement ; c'est Monsieur...

ALCÉE.

Et quand il est revenu à lui... ce qui désolait le plus ce pauvre Henri, ce n'était pas tant sa blessure, qu'une autre chose qui lui tenait plus au cœur...

REYNOLDS.

Ah! mon Dieu !.. un rendez-vous !..

ALCÉE.

Ce soir...

REYNOLDS.

Avec une dame de la ville...

ALCÉE.

Il te l'avait donc confié?..

REYNOLDS.

En aucune façon... (Montrant le comte.) C'est Monsieur qui, sans sortir d'ici, m'a raconté, il y a un quart d'heure, tout ce qui allait arriver... comme si déjà c'était une affaire faite... Avec lui, l'avenir a toujours l'air du passé...

ALCÉE, avec émotion, et allant au comte.

Est-il possible!.. C'est donc pour cela tout à l'heure, ce conseil que vous me donniez?..

LE COMTE, froidement.

Conseil que je vous ai donné par hasard, et qui par l'événement n'était pas si mauvais.

ALCÉE, à part.

Je ne puis en revenir encore. (Au comte, à demi voix.) Monsieur!.. Monsieur! il faut que je vous parle... (A Reynolds.) Mon cher ami, j'apprends à l'instant que le duc d'Arnheim vient d'arriver à la ville...

REYNOLDS.

Vraiment?... Est-ce encore Monsieur qui te l'a dit?..

LE COMTE, souriant.

Non, Monsieur; mais vous pouvez y croire, la nouvelle est certaine...

ALCÉE, vivement.

Tu l'entends; et ce régiment que tu dois lui demander pour moi?

AIR de *Oui et Non*.

En fait de places, tu le sais,
Mon cher, il ne faut pas attendre;
On les donne aux plus empressés...

REYNOLDS.

Auprès du duc je vais me rendre;
Mon temps sera bien employé:
J'y vais... Crois-en mes soins fidèles:
Dès qu'il faut courir, l'amitié,
Comme l'amour, porte des ailes.

(Il sort en courant.)

[illegible]

ALCÉE.

Vous détestez donc les hommes ?...

LE COMTE.

Non : l'un n'est pas plus méchant, plus envieux, plus [illegible] que l'autre ; ils sont tous de même. Il en est un cependant, un seul, je te l'ai dit : [illegible] peut compter sur moi, sur mon amitié, sur mon dévouement... jusqu'au moment où il deviendrait comme les autres...

ALCÉE.

Ah ! si je le croyais...

LE COMTE.

Tout est possible, mais ce serait [illegible]. Maintenant tu me connais ; je t'ai [illegible] parole, [illegible] de moi et de ce que je peux savoir : si cela te rend service, tant mieux ! une fois du moins cela aura servi à quelque chose.

ALCÉE.

Eh bien ! j'implore de vous une faveur bien grande, mais qui est maintenant l'objet de tous mes vœux, de tous mes désirs. Des secrets que vous a livrés la science, je n'en demande qu'un, un seul, et pour un jour seulement...

LE COMTE, prenant son lorgnon.

Que veux-tu dire ?

ALCÉE.

Ah ! vous le savez déjà... vous avez lu dans ma pensée.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Accordez-moi cette faveur,
Ce don divin que je réclame...
La puissance de voir dans l'âme,
De lire jusqu'au fond du cœur...
Jugez donc pour moi quel bonheur !
Un chagrin que mon œil pénètre

Sera bien plus vite adouci!
Et le vœu secret d'un ami,
Si je désire le connaître,
C'est pour qu'il soit plus tôt rempli, (*bis.*)
Pour qu'il soit plus vite accompli.

LE COMTE.

Y penses-tu ?

ALCÉE.

Vous ne pouvez me refuser, j'ai votre parole...

LE COMTE.

Oui, mais j'ai le droit de conseil, et des secrets dont je pouvais te faire part, tu choisis le pire de tous, le plus dangereux, le plus terrible. Pour un instant peut-être de bonheur que tu lui devras par hasard, c'est la source et la cause de tous les maux... je le sais mieux que personne.

ALCÉE.

N'importe, vous me l'avez promis, je le demande, je le veux; ou je vais croire que vous êtes comme les autres hommes, et que vous aussi ne savez pas tenir vos promesses.

LE COMTE.

Eh bien donc!.. et puisque tu es las d'être heureux, puisque tu l'exiges, mais pour deux heures seulement, et c'est déjà trop... tiens, prends ce lorgnon. Par lui, tu liras et la pensée et l'avenir de chacun.

ALCÉE.

Est-ce possible!... Quel prodige!..

LE COMTE.

Un prodige!... Rien au monde de plus simple, et je vais t'expliquer... Silence, on vient.

ALCÉE.

C'est Birman, mon intendant.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BIRMAN.

BIRMAN, *arrivant par le fond, à droite, à Alcée.*

Monsieur, le bijoutier que vous m'aviez dit de faire venir pour vos parures de noce est arrivé depuis une demi-heure.

ALCÉE.

C'est bien !

BIRMAN.

Il est dans le parc, où je l'ai prié d'attendre...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLDS, ALIX.

REYNOLDS, entrant vivement.

Ah! mon ami, mon cher Alcée! je suis désespéré, indigné, furieux.

ALCÉE, avec intérêt.

Et pourquoi donc?... qu'est-il arrivé?...

REYNOLDS.

Que veux-tu? tous ces grands seigneurs sont tous de même: ce duc d'Arnheim... notre protecteur, je sors de chez lui, je viens de le voir.

ALCÉE.

Eh bien?..

REYNOLDS.

Eh bien! cette place sur laquelle tu comptais, il faut y renoncer... Il l'a donnée à un autre; il me l'a refusée, à moi, qui la lui demandais...

ALCÉE, qui a pris son lorgnon et qui regarde Reynolds.

Pour ton propre compte, et non pour le mien.

ALIX.

Ah! mon frère...

REYNOLDS.

Qu'oses-tu dire?..

ALCÉE, lorgnant toujours.

Que c'est là, mon cher Reynolds, ce qui te désole en ce moment...

REYNOLDS.

C'est une indignité!.. quand tout à l'heure encore, je me disais... Mon beau-frère...

ALCÉE, lorgnant toujours.

Est riche et n'a besoin de rien, tandis que moi!..

REYNOLDS, à Alcée.

C'est affreux ce que tu penses là! Moi qui te fais épouser ma sœur; moi, qui ai tant d'amitié, tant de dévouement...

ALCÉE, de même.

Et tant de dettes que ce mariage doit payer.

REYNOLDS.

Quelle imposture! Tu pourrais supposer que cette union désirée par moi...

ALCÉE, de même.

L'est encore plus par Muhldorf, le tailleur, Warbeck, le carrossier, et surtout Fritman, le traiteur. (Riant, en regardant le lorgnon.) C'est délicieux... impayable...

REYNOLDS, avec dignité et allant à lui.

Alcée, je ne te reconnais plus. Je te croyais bon enfant, je te croyais mon ami...

ALCÉE, riant.

Et je le suis toujours, ça n'y fait rien... (Riant.) Mais c'est égal, c'est amusant, et je suis bien aise de savoir... (A Reynolds.) Rassure-toi, je payerai tout ce que tu voudras, je te pardonne, et pourvu que j'obtienne la main d'Alix, et surtout son amour...

ALIX.

Ah! pouvez-vous en douter? S'il est quelqu'un au monde que j'aime, vous savez bien que c'est...

ALCÉE, qui a pris son lorgnon et qui regarde.

Christian!.. Qu'ai-je vu?

ALIX.

Qu'avez-vous donc? perdez-vous la raison?

ALCÉE, tremblant de colère et regardant toujours.

Oui... ce n'est pas moi... c'est Christian que vous aimez...

ALIX, riant.

Quelle folie!.. Venez ici, Monsieur, et surtout ne me regardez pas ainsi en me lorgnant sans cesse, ce qui est du plus mauvais genre... Voyons. (Allant à lui et le regardant avec tendresse.) Ai-je donc l'air si indifférent pour vous? ai-je l'air de vous tromper?..

ALCÉE.

Oh! non, pas ainsi, et toutes mes illusions reviennent, tout mon bonheur renaît. Répétez-moi, Alix, que je m'abusais, que vous n'aimez pas Christian...

ALIX.

Réfléchissez donc un instant!.. Si je l'aimais, Monsieur, qui m'empêcherait de le prendre pour mari?.. Pourquoi ne pas l'épouser, je vous le demande... pourquoi?

ALCÉE, qui, pendant ce temps, a repris tout doucement son lorgnon et qui l'a porté à ses yeux.

Parce qu'il n'a pas de fortune, ni vous non plus...

ALIX.

Quelle horreur!

[illegible]

[illegible] mariage [illegible]

[illegible] pour [illegible]

[illegible] yeux de votre [illegible]

[illegible] courage! plus [illegible]

[illegible] notre famil[illegible]

[illegible] d'Alde.

[illegible] l'ho[illegible] [illegible]...

[illegible] (Ils sortent).

[illegible]

Dans une heure, [illegible]

C'est dit.

REYNOLDS, à Alix.

Viens, quittons un ingrat, un ami faux et traître.

ALCÉE.

Ils m'accusent encor!

LE COMTE, à demi-voix, à Alcée.

Je te l'avais prédit.

Vois, grâce à ce secret que tu voulus connaître,
Que de maux, d'ennemis, te surviennent soudain!

ALCÉE.

Tant mieux, guerre aux méchants!

LE COMTE.

C'est guerre au genre humain.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ALCÉE.

Plus d'ami, de maîtresse,
Etc., etc.

REYNOLDS.

Plus d'hymen, de tendresse!
Etc., etc.

ALIX.

Plus d'hymen, de tendresse,
Etc., etc.

LE COMTE.

Qu'un frère, une maîtresse,
Etc., etc.

(Reynolds et Alix sortent par le fond. Le comte rentre dans le pavillon.)

SCÈNE X.

ALCÉE, puis MINA.

ALCÉE, se jetant sur une chaise, auprès de la table, à gauche du théâtre.

Jamais je n'ai souffert de tourments pareils. Oui, c'est évident, ils me prenaient tous pour leur dupe!.. Cette Alix, qui, pour mieux enchaîner ma délicatesse, m'avait donné de son amour des preuves... qui ne me prouvent rien maintenant! et ce Christian dont j'admirais la générosité, et qui, une fois marié, aurait continué à être l'ami de la maison... Aussi, je me vengerai d'eux sur tout le monde... (Mina arrive par le fond, à droite.) Qui vient là?

MINA, timidement.

C'est moi, Monseigneur...

ALCÉE, brusquement.

Que voulez-vous?

MINA.

Je vous dérange?..

ALCÉE, brusquement.

Eh! non, vous le voyez bien... parlez...

MINA.

C'est donc vrai, ce que me disait mon père, que vous n'êtes plus le même?.. quel dommage!.. Vous, autrefois si bon maître, et que tout le monde aimait...

ALCÉE, avec amertume, à part.

Oui... tout le monde... croyez cela!.. (Haut.) Et vous veniez?..

MINA.

Vous faire mes adieux, Monseigneur!

ALCÉE, avec plus de douceur, se levant et allant à elle.

Tes adieux!.. j'ai cru que tu restais encore ici.

MINA.

Mon père ne veut pas!.. il m'emmène avec lui et va partir sur-le-champ, car il dit que vous l'avez renvoyé, après quarante ans de service dans cette maison.

ALCÉE.

Je n'y ai jamais songé; c'est lui qui veut absolument s'en aller, ou plutôt c'est toi peut-être, à qui il tarde déjà de quitter ce château?..

MINA.

Moi!

ALCÉE.

Tu es si pressée de te marier...

MINA, avec effort.

C'est possible!..

ALCÉE.

Tu aimes donc beaucoup ce M. Foster, ce maître brasseur?..

MINA, de même.

Oui, Monseigneur, beaucoup!

ALCÉE, étonné.

Eh! mais, tu me dis cela d'un ton... (Prenant son lorgnon et regardant Mina.) Ce n'est pas vrai, tu ne l'aimes pas!..

MINA.

O ciel!.. qui vous l'a dit?..

ALCÉE.

Tu ne l'aimes pas, je le vois; et, loin de combler tes vœux,

ce mariage te désole, te désespère, te rend malheureuse. (Quittant le lorgnon et prenant la main de Mina.) Toi malheureuse ! je ne le souffrirai pas... tu es ma sœur, mon amie d'enfance ; et si ton père veut te contraindre...

MINA.

Ce n'est pas lui, Monseigneur, c'est moi qui veux ce mariage, qui y suis décidée... Il faut que je me marie, il le faut...

ALCÉE.

Absolument ?..

MINA.

Et le plus tôt possible.

ALCÉE.

Est-elle étonnante !.. Mais puisque tu n'aimes pas celui-là ?

MINA.

Qu'est-ce que ça fait ?

ALCÉE.

Prends-en un autre.

MINA.

Ce sera de même !.. je ne l'aimerai pas davantage, et alors autant prendre M. Foster qui convient à mon père : il y aura du moins quelqu'un à qui cela fera plaisir. Mais ne craignez rien, je ferai bon ménage, je me conduirai en honnête femme, je vous le jure ; et si je souffre, si je pleure, personne ne s'en apercevra.

ALCÉE.

Eh ! tu commences déjà !..

MINA, pleurant à chaudes larmes.

Ah ! dame ! je n'y suis pas encore ; je n'ai plus que cela de bon temps... et je puis bien en profiter pour être malheureuse à mon aise.

ALCÉE.

Mais encore une fois, pourquoi es-tu malheureuse ?

MINA.

Ça, c'est mon secret, il mourra avec moi, et personne ne le saura, ni mon mari, ni mon père.

ALCÉE.

Ni moi ?..

MINA, vivement.

Oh ! non, certainement... jamais !..

ALCÉE, prenant son lorgnon.

C'est ce que nous allons voir!.. (La regardant.) O ciel! c'est moi!.. moi qu'elle aime!.. qu'elle a toujours aimé!.. depuis son enfance... dans tous les moments de sa vie...

MINA.

Qu'avez-vous donc?

ALCÉE.

Rien... (Regardant.) C'est pour oublier cet amour, qu'elle cherche enfin à combattre... qu'elle veut aujourd'hui se sacrifier...

MINA.

Mais, Monseigneur, qu'avez-vous donc à me lorgner ainsi? Ne dirait-on pas que vous me voyez pour la première fois, et que vous ne me connaissez pas?

ALCÉE, allant à elle et lui prenant la main.

Oui, tu dis vrai... oui, je ne te connaissais pas! et si tu savais quelle surprise, quelle émotion j'éprouve...

MINA.

Et pourquoi donc?.. achevez... (Apercevant Reynolds qui arrive par le fond à gauche.) Ah! mon Dieu!.. c'est M. Reynolds... il avait bien besoin d'arriver!..

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLDS.

REYNOLDS, tenant une boite de pistolets qu'il pose sur une chaise, à droite du théâtre.

Je suis à vos ordres, Monsieur...

ALCÉE.

Et moi aux vôtres!..

MINA, à Reynolds.

Qu'est-ce que cela veut dire?.. votre beau-frère...

REYNOLDS.

Il ne l'est plus!

ALCÉE.

Le mariage est rompu!

MINA, avec joie.

Est-il possible! (A part.) Ah! mon Dieu qu'il a bien fait!..

REYNOLDS.

Et c'est pour cela que nous allons avoir ensemble une explication.

MINA, effrayée et tremblante.

Ah! mon Dieu! j'aime mieux qu'il l'épouse!.. (A Alcée.) Épousez-la, Monseigneur, épousez-la, je vous en conjure; une noble demoiselle, si jolie, si aimable; quand elle serait un peu coquette, qu'est-ce que ça fait?.. ça vaut mieux que d'être...

REYNOLDS.

Vous êtes folle... retirez-vous!

ALCÉE.

Oui, Mina... maintenant plus que jamais, ce mariage est impossible. Laisse-nous.

MINA, clouée à la même place.

Je le voudrais, je ne le peux pas...

ALCÉE.

Laisse-nous, te dis-je; ce ne sera rien, ça s'arrangera; mais promets-moi de ne pas partir avant mon retour.

MINA.

Oh! je vous le promets... Nul pouvoir ne m'arrachera de ce château... avant que... ô mon Dieu! mon Dieu!.. (Joignant les mains.) Mon bon maître, épousez-la... (Geste de colère des deux hommes. A Alcée.) Ce ne sera rien, n'est-ce-pas? Je m'en vais, Messeigneurs, je m'en vais. Ah! que les hommes sont méchants!.. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XII.

REYNOLDS, ALCÉE.

REYNOLDS.

Enfin, nous en voilà débarrassés... partons...

ALCÉE.

Où irons-nous?

REYNOLDS.

Où vous voudrez...

ALCÉE.

Eh! mais, nous sommes seuls... ici... dans ce jardin... Autant ne pas sortir de chez soi, c'est plus commode!

REYNOLDS.

Comme il vous plaira. (Prenant et chargeant les pistolets.)

ALCÉE.

A la grâce de Dieu! Quant à l'issue du combat...

REYNOLDS.

Dieu seul le sait!..

ALCÉE, prenant son lorgnon.

Et moi aussi peut-être... (Regardant.) Juste ciel!.. je dois le tuer!.. La balle l'atteindra... là, à la tempe gauche... et dans cinq minutes, il n'existera plus!

REYNOLDS, lui présentant les pistolets.

Voici!.. Eh bien! qu'avez-vous donc? quelle émotion?..

ALCÉE.

Ce n'est rien! Tenez, Reynolds, nous étions amis, et nous ne le sommes plus; mais cela ne m'empêche pas de vous donner un bon conseil... Croyez-moi : ne nous battons pas.

REYNOLDS.

Comme tu voudras!.. je ne demande pas mieux! Après un bon déjeuner comme celui de ce matin, un duel trouble toujours la digestion, et moi, tu le sais, j'aime à vivre et à bien vivre.

ALCÉE.

Raison de plus.

REYNOLDS.

Tu épouses donc ma sœur?

ALCÉE.

Nullement!.. Mais sans être beaux-frères... on peut bien...

REYNOLDS.

Non, morbleu!.. point d'accommodement...

ALCÉE.

Mais, écoute-moi.

REYNOLDS.

Je n'entends rien; je ne suis pas comme toi, je n'ai qu'une parole. J'ai promis ce mariage à une foule de gens qui y comptent.

ALCÉE.

Je te dis que j'ai la main malheureuse et que je te tuerai.

REYNOLDS.

C'est à eux que cela fera du tort. En attendant il y va de mon honneur, et si tu n'es pas un lâche...

ALCÉE, lui arrachant le pistolet.

Moi, un lâche!..

REYNOLDS.

Prouve-moi le contraire, j'y consens.

ALCÉE.

C'est toi qui le veux... et puisque, malgré mes avis, malgré s conseils...

REYNOLDS, se plaçant au fond du théâtre, à droite.

Moi, je ne t'en donne qu'un, tâche de viser juste... Allons, y est-tu?

ALCÉE.

Non, non, je ne le puis... (A part.) L'immoler de sang-froid, et à coup sûr et sans danger pour moi... ce n'est plus un combat, c'est un assassinat...

REYNOLDS.

Eh bien! as-tu fait tes réflections?..

ALCÉE.

Oui... (A part.) Je serais responsable de son sang devant Dieu et devant les hommes. (A Reynolds.) Écoute... dis et pense tout ce que tu voudras... mais quand il s'agit de s'épargner des reproches éternels, quand on n'obéit qu'à la voix de sa conscience, peu importe l'opinion du monde; je ne me battrai pas avec toi. Adieu. (Il jette le pistolet sur la table, et sort par le fond à droite.)

SCÈNE XIII.

REYNOLDS, CHRISTIAN, ET AUTRES JEUNES GENS, qui sont entrés par la gauche, à la fin de la scène précédente, et qui ont vu sortir Alcée.

REYNOLDS, stupéfait.

Eh bien! par exemple...!

CHRISTIAN.

Où va donc ainsi notre ami Alcée?..

REYNOLDS.

Notre ami Alcée... est un lâche et un poltron qui refuse de se battre.

CHRISTIAN.

Est-il possible?

REYNOLDS, ramassant le pistolet.

Vous l'avez vu!.. et j'ai eu beau faire, je n'ai jamais pu l'y déterminer, peu content de rompre avec moi, d'abandonner ma sœur, de nous outrager tous... (A Christian.) toi le premier...

CHRISTIAN.

Moi!

REYNOLDS.

Oui, mes amis; depuis ce matin, vous ne le reconnaîtriez pas: lui, qui était un si brave garçon, que nous chérissions tous

est devenu méchant, mauvaise langue, répandant contre nous des calomnies atroces!

CHRISTIAN.

Est-il possible!

REYNOLDS.

Comme on s'aveugle cependant! Je croyais bien que je pouvais compter sur celui-là!..

CHRISTIAN ET LES AUTRES.

Et moi aussi!

REYNOLDS.

Nous lui apprendrons à nous méconnaître, à nous outrager : d'abord, je le perdrai de réputation; vous m'y aiderez.

CHRISTIAN.

Certainement. Je vais répandre qu'il a refusé de se battre; je le dirai partout.

TOUS.

Et nous aussi.

REYNOLDS.

C'est ça, et dès ce soir, dans notre petite ville, tout le monde le saura; ne perdez pas de temps, partez. Moi, pour commencer, je vais régaler de cette joyeuse histoire M. le comte Albert, son protecteur, que j'aperçois. (Ils sortent tous.)

SCÈNE XIV.

LE COMTE ALBERT, sortant du pavillon, REYNOLDS.

REYNOLDS.

Arrivez donc, noble étranger! vous qui savez tout, vous ne vous doutiez pas, j'en suis sûr, qu'au nombre de ses brillantes qualités, notre ami Alcée possédait une prudence si grande qu'elle l'empêche...

LE COMTE, froidement, prenant une prise de tabac.

De vous faire sauter la cervelle...

REYNOLDS, étonné.

Hein!.. que dites-vous là?

LE COMTE, de même.

Que je le blâme comme vous, et qu'il a eu grand tort; car dans ce moment vous ne pourriez plus dire de mal de lui.

REYNOLDS, souriant à moitié.

Vous croyez?..

LE COMTE.

Comme si je le voyais. Vous l'auriez manqué, et lui vous

aurait touché ici, à la tempe gauche, d'une balle qui aurait enlevé à vos créanciers leur seule hypothèque.

REYNOLDS.

Monsieur plaisante toujours...

LE COMTE.

Pas plus que ce matin, quand je vous ai annoncé la chute de cheval de votre ami Henri... Je crois vous avoir précisé.

REYNOLDS.

Très-bien... la troisième côte...

LE COMTE.

Aussi à gauche...

REYNOLDS, s'efforçant de sourire.

C'était d'une exactitude parfaite; et pour ce qui me regarde, vous pensez que c'est...

LE COMTE.

Aussi réel, aussi vrai que le papier cacheté que l'on vous a remis, il y a un quart d'heure, et que vous avez encore là, dans votre poche.

REYNOLDS, fouillant dans sa poche.

C'est juste; ce duel me l'avait fait oublier.

LE COMTE.

Papier qui vient de votre notaire, et qui vous apprend la mort de votre grand-oncle, décédé sans testament.

REYNOLDS, avec joie.

Vous croyez!.. Ma main tremble en brisant ce bienheureux cachet noir... Oui, vraiment... nous héritons! ma sœur et moi!.. nous héritons! Ah! Monsieur, mon cher monsieur!.. vous aviez raison... quelle folie c'eût été à moi de me battre, de me faire tuer!

LE COMTE, avec sang-froid.

Eh! mais, il n'est pas dit que cela n'arrivera pas.

REYNOLDS, tremblant.

O ciel! qu'est-ce que cela signifie?..

LE COMTE.

Que, méconnaissant la générosité d'Alcée, vous l'avez traité de lâche, vous l'avez déshonoré aux yeux de tous; et que, poussé à bout, il pourrait bien... aujourd'hui même...

REYNOLDS.

Je ne puis le croire...

maintenant, mais si demain... après-demain, Mina elle-même?...

ALCÉE.

Tais-toi... tais-toi, tu me désenchantes de tout...

LE COMTE.

Eh bien! que te disais-je? comprends-tu maintenant pourquoi je suis le plus malheureux des hommes? Tu n'as pas voulu me croire; et toi qui ce matin avais tous les biens en partage, tu viens de perdre, en quelques heures, serviteur, ami, maîtresse, réputation... et plus encore, la confiance, le repos de l'âme.

ALCÉE.

C'est pourtant vrai; et comment désormais retrouver tout cela?

LE COMTE.

Comment?

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

En retrouvant l'illusion première,
Qui fit ta joie et ta sécurité;
Car ici-bas, vois-tu bien, sur la terre,
On est heureux, non par la vérité,
Mais par l'erreur... C'est elle qui, sans peine,
Te fit rêver constance, amour, plaisir...
Que ton sommeil un seul instant revienne,
Et tes rêves vont revenir.

ALCÉE.

Vraiment!

LE COMTE.

Mais pour cela, je te l'ai dit, rends-moi ce que je t'ai imprudemment confié.

ALCÉE, hésitant à lui rendre le lorgnon.

Vous croyez?

LE COMTE.

J'en suis sûr.

ALCÉE, prêt à le lui rendre.

Eh bien!.. (Il voit Mina qui vient par le fond à gauche.) Dieu! c'est Mina! (Au comte.) Encore un instant, un seul, et j'y renonce avec joie et pour toujours. (Mina entre et s'arrête un instant; le comte regarde Alcée, ainsi que Mina, avec attention, puis il sourit et sort par le 1. — Musique.)

SCÈNE XVI.

ALCÉE, MINA.

ALCÉE, ayant pris son lorgnon, contemple Mina sans rien dire, et exprime seulement par ses gestes l'émotion qu'il éprouve.

Oui, oui, c'est bien cela ! J'en étais sûr, je ne m'étais pas trompé !..

MINA, s'approchant de lui timidement.

Grâce au ciel, Monseigneur, il ne vous est rien arrivé de fâcheux ; nul danger ne menace plus vos jours, n'est-il pas vrai ?

ALCÉE.

Aucun !

MINA.

J'en suis bien contente ! alors je m'en vais...

ALCÉE.

Et pourquoi donc ?

MINA.

Pour me marier...

ALCÉE.

Te marier !.. (A part.) Ah ! voilà encore un tourment que je ne connaissais pas. Moi, jaloux... jaloux de M. Foster...

MINA.

Mon prétendu demande à vous être présenté...

ALCÉE.

A moi !..

MINA.

Il est là avec mon père... dans cette allée... il attend...

ALCÉE, avec colère.

Eh ! morbleu ! qu'il attende !

MINA.

Il ne peut pas ; il dit qu'il est pressé. Voyez-le, Monseigneur, il n'est pas beau, mais c'est un si honnête homme... sage, rangé, qui a un si bon caractère, une si bonne conduite ! (A Alcée qui s'est approché de l'allée à gauche et a regardé avec son lorgnon.) L'apercevez-vous ? un grand, avec de gros favoris.

ALCÉE, qui a regardé attentivement.

O ciel !.. c'est là l'homme que tu épouses... cet homme si sage, si rangé... qui a un si bon caractère !..

MINA.

Oui, Monseigneur.

ALCÉE, avec chaleur.

Ne l'épouse pas, Mina, je t'en supplie...

MINA.

Et pourquoi donc?

ALCÉE.

Il est méchant, colère...

MINA.

Vous ne le connaissez pas.

ALCÉE.

C'est un joueur, un libertin...

MINA.

Ce n'est pas vrai!..

ALCÉE, regardant toujours.

Je le vois, te dis-je, je le vois. O ciel! quel sort affreux te menace! et si tu en doutes encore... tiens, tiens... vois plutôt... vois toi-même. (Il prend Mina par la main, la mène de force en face de l'allée, et lui met le lorgnon devant les yeux.)

MINA, poussant un cri.

Ah! (Elle arrache brusquement le lorgnon de la main d'Alcée, et redescend vivement le théâtre en l'examinant.) Qu'est-ce que cela signifie?

ALCÉE.

Tais-toi, tais-toi! Un secret que tu dois ignorer, et que malgré moi tes dangers m'ont forcé de trahir : oui, ce cristal magique fait lire dans la pensée et dans l'avenir...

MINA, avec joie.

Ah! que c'est gentil! quel bonheur...

ALCÉE.

Et maintenant que tu en as fait l'épreuve, j'espère que tu renonceras à un pareil mariage! Toi, si bonne, si jolie! je ne veux pas que tu sois malheureuse, c'est bien assez que je le sois à jamais. Et puisqu'il faut te quitter, puisqu'il faut que tu sois à un autre, je veux du moins que celui-là...

MINA, qui, pendant ce temps, a pris le lorgnon et regardé Alcée.

O ciel!.. qu'ai-je vu?

ALCÉE, vivement.

Qu'as-tu donc?..

MINA, lui faisant signe de la main de ne pas la déranger.

Rien! rien! (Regardant toujours, et avec la plus grande émotion.) Il m'aime, il m'aime d'amour, lui, mon jeune maître, il n'aime moi.

ALCÉE.

Qu'oses-tu dire?

MINA, avec contentement.

Ah ! je le vois bien... (Regardant toujours.) Il voudrait m'épouser, mais je ne suis que la fille de son intendant... il n'ose pas... il hésite... il balance... il se décide... je serai sa femme!

ALCÉE, tombant à genoux.

Oui, Mina, oui, ma femme bien-aimée! je t'aime!

MINA, le regardant avec le lorgnon.

C'est que c'est vrai ! (A Alcée avec tendresse.) Et moi aussi. (Voulant lui donner le lorgnon.) Tenez... tenez... regardez...

ALCÉE, repoussant le lorgnon.

Ah!.. je n'en ai pas besoin, je n'en veux plus !.. je ne veux plus croire que toi seule.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, BIRMAN.

BIRMAN.

Ah ! mon Dieu !.. Monseigneur aux pieds de ma fille, tandis que ce pauvre Foster est là à attendre.

ALCÉE, à demi voix.

Silence... renvoie M. Foster... J'ai pour toi un autre gendre, et ce gendre, c'est moi !

BIRMAN, tout étonné.

Vous, Monseigneur ! Je reste stupéfait, confus, et presque affligé...

MINA, qui, pendant ce temps, est au coin du théâtre à gauche, le regardant avec son lorgnon.

Il est ravi et enchanté.

BIRMAN.

Beau-père d'un baron !.. c'est trop d'honneur pour moi...

MINA, de même.

Du tout! vous trouvez que vous méritez bien cela, et que vous ne vous en tirerez pas plus mal qu'un autre.

BIRMAN, interdit.

C'est possible; mais que dira le monde? que diront vos amis, eux qui déjà s'égayent à vos dépens, qui attaquent votre réputation, et disent partout que vous avez refusé de vous battre?

ALCÉE.

Moi!.. c'est ce que nous allons voir...

[illegible].

Eh! tenez, les voilà tous qui viennent prendre congé de vous.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLDS, CHRISTIAN, ALIX, LE COMTE, JEUNES GENS AMIS D'ALCÉE.

CHŒUR.

AIR : *Vive l'empereur!* (de PAUL PREMIER).

A l'ancien ami
Qui règne ici,
Avec franchise,
Nous venons gaîment
Présenter notre compliment...
Oui, de l'amitié
Il eut pitié,
Et sa devise
Est d'être prudent,
Afin de vivre longuement.

(Ils saluent tous Alcée, et se disposent à s'en aller.)

ALCÉE, les arrêtant.

Un instant, Messieurs... Je réclame, avant votre départ, une explication où votre présence est nécessaire.

REYNOLDS, à part.

Ah! mon Dieu!

ALCÉE.

Comme vous le disiez tout à l'heure, par égard pour les nœuds qui nous unissaient autrefois, j'ai fait tous mes efforts pour éviter un combat entre deux amis; mais puisque ma modération est mal interprétée, puisque l'on ose ici douter de mon courage, c'est moi maintenant qui demande raison à M. Reynolds...

REYNOLDS, à part.

O ma pauvre succession!..

ALCÉE.

Et comme l'offensé, j'ai le choix des armes... je prends l'épée... (A part.) J'ignore ce qui en arrivera; ainsi, grâce au ciel, je n'ai rien à me reprocher.

LE COMTE, lui prenant la main.

C'est bien!

CHRISTIAN.

Je suis son témoin. Allons, Messieurs, partons.

REYNOLDS, les arrêtant.

Messieurs, je demande la parole... J'ai fait mes preuves, et certainement je crains peu l'issue de ce combat...

MINA, dans le coin à droite, et lorgnant toujours.

Il a une peur horrible!..

REYNOLDS.

Mais mon honneur m'oblige à reconnaître hautement que je me suis trompé sur mon ami Alcée; qu'en voulant assoupir une affaire dont l'éclat pouvait nuire à la réputation de ma sœur, il a agi en galant homme, en ami... loyal... je le tiens pour homme de cœur... (Il s'approche d'Alcée, qui lui donne une poignée de main; puis se tournant vers les autres.) Et si maintenant, Messieurs, quelqu'un de vous en doute, c'est moi qui suis là pour lui répondre. (A part.) Avec eux je n'ai pàs peur. (Haut.) Quant à ma sœur, voilà Christian qui l'aimait et qui la demande en mariage.

ALCÉE.

Lui qui est sans fortune!

CHRISTIAN.

Qu'importe, quand on aime! Je ne demande rien que sa main.

MINA, le lorgnant.

Et l'héritage qu'elle vient de faire, et qu'il connaît déjà...

ALCÉE.

C'est comme moi, mes amis; peu m'importe l'opinion du monde. (Prenant Mina par la main.) Voilà ma femme que je vous présente.

REYNOLDS, regardant les autres, et riant; puis, se tournant vers Alcée.

Et tu as raison...

TOUS, à Alcée et saluant Mina.

Tu fais bien... tu fais...

MINA, lorgnant et achevant leur phrase.

Une sottise... (Se reprenant et saluant.) Ces messieurs sont bien honnêtes.

ALIX.

Et moi, madame la baronne, je suis enchantée...

MINA, de même.

Elle enrage.

ALIX, [illegible].

Que nous épousions chacune celui que nous aimons; Christian est son premier amour.

MINA, lorgnant.

C'est-à-dire son second; car un autre déjà... Ah! mon Dieu! Ai[illegible]... (Donnant le lorgnon à Alcée.) Tenez, tenez, Monsieur, je n'en veux plus, je ne veux plus rien savoir.

ALCÉE.

Ni moi non plus.

LE COMTE.

Et vous avez raison; vous ferez bon ménage. (Mina pose le lorgnon sur la table à gauche.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Pour l'honneur et la France.*

Confiant et sincère,
N'en pas croire ses yeux,
Voilà, sur cette terre,
Le moyen d'être heureux.

LE COMTE, au public.

AIR : *Au soin que je prends de ma gloire.*

L'auteur me charge de vous dire,
Qu'humble et soumis à votre arrêt,
Il abandonne à la satire
L'invraisemblance du sujet...
Que ce n'est qu'un léger proverbe...

MINA, qui a repris le lorgnon, et qui, pendant le couplet, a regardé le comte.

Il ment... et veut dire par là :
« Je trouve la pièce superbe;
« Vous, Messieurs, applaudissez-la. »

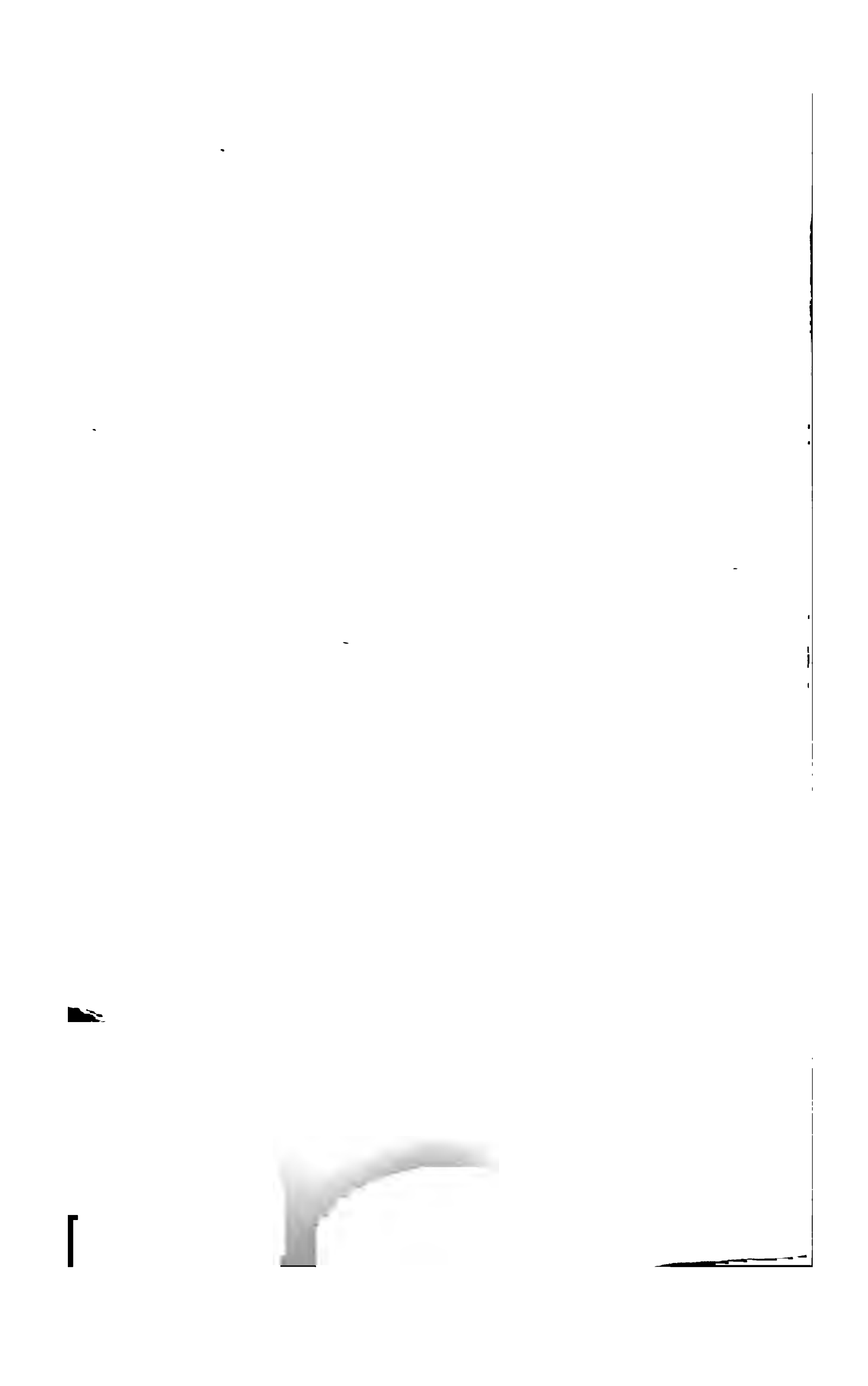
FIN DU SEIZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

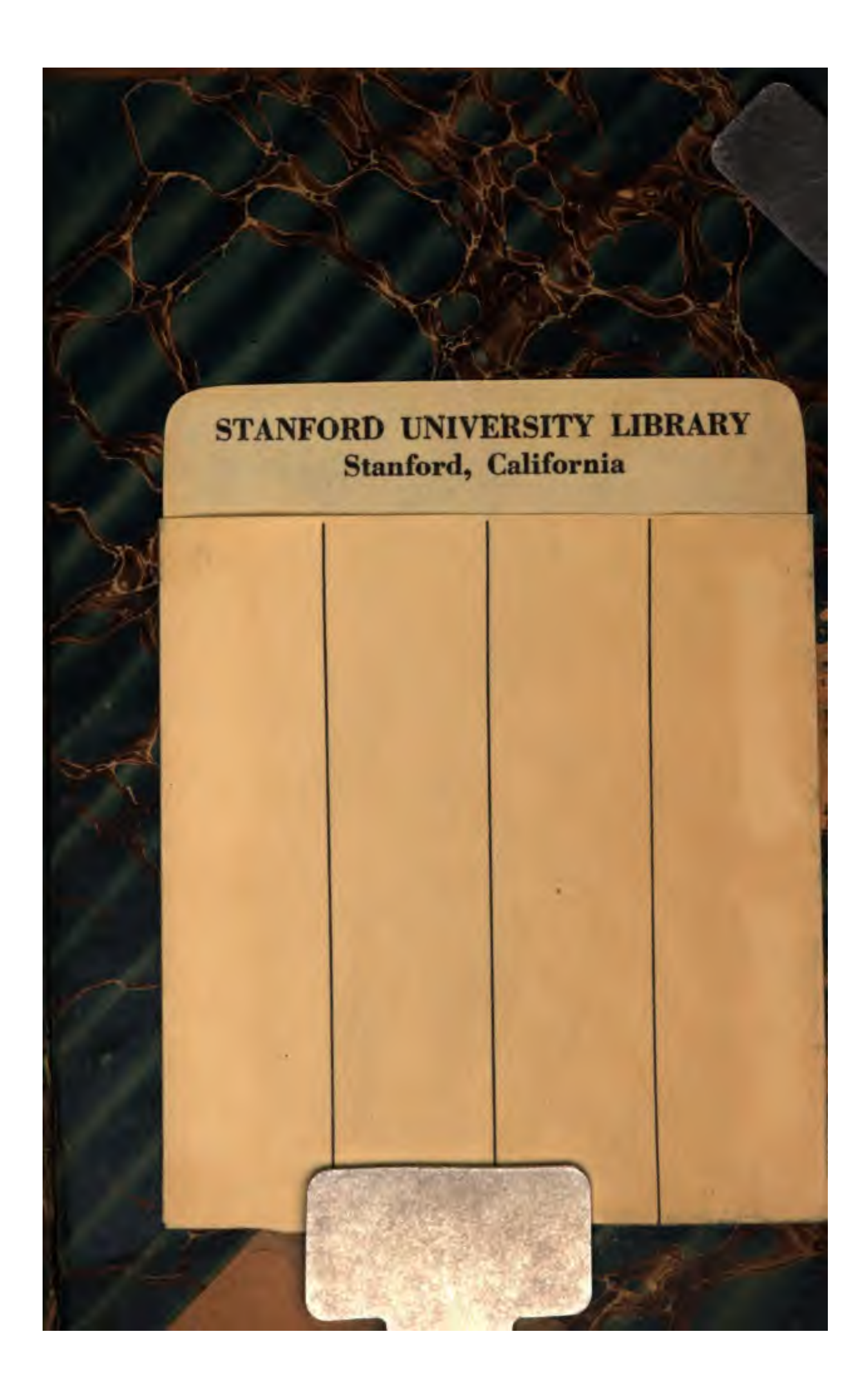
DU SEIZIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de Vialat.






STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
Stanford, California

